

Attilio Gaudio

L'odyssée de l'Homme en marche

—
Voyage anthropologique



Firenze University Press

Institut International d'Anthropologie de Paris

Attilio Gaudio

L'odyssée de l'Homme en marche

Voyage anthropologique

Connaissances actuelles et méthodes de recherche

avec la contribution de Mila Crespi Gaudio et ses enfants

Firenze University Press
2004

L'odyssee de l'homme en marche : voyage anthropologique : connaissances actuelles et méthodes de recherche / Attilio Gaudio ; avec la contribution de Mila Crespi Gaudio et ses fils. – Firenze : firenze university press, 2004.
<http://digital.casalini.it/8884531764>
Stampa a richiesta disponibile su <http://epress.unifi.it>

ISBN 88-8453-176-4 (online)
ISBN 88-8453-175-6 (print)
573 (ed. 20)
Antropologia

Du même Auteur :

Sahara : città storiche da salvare, Istituto Geografico Militare, Florence 1992.

Les Populations du Sahara Occidental, Karthala, Paris 1993.

L'Ouest Saharien : du Grand Sud du Maroc au Nord de la Mauritanie, Ed. Polaris, Florence 1997 (édition française 1999, diffuseur en France Ibis Press, Paris).

Les Berbères, Ecole d'Anthropologie de Paris, Paris 2002.

Les Bibliothèques du Sahara, L'Harmattan, Paris 2002.

Editing par Baldo Conti et Elisa Logli

Couverture et mise en pages: Renato Bogani

© 2004 Firenze University Press

Università degli Studi di Firenze
Firenze University Press
Borgo Albizi, 28
50122 Firenze
<http://epress.unifi.it>
e-mail://e-press@unifi.it

Printed in Italy

A mon regretté Professeur et Maître à penser Jacques Berque

Sommaire

- p. 7 Introduction
13 Préface

Première Partie

Nos origines et l'aventure planétaire de l'Homme

- 23 Anthropologie et ethnologie
33 André Leroi-Gourhan, le précurseur de la paléontologie humaine
39 Notre “ancêtre du Millénaire” : 6 millions d’années
43 Les courants majeurs de la pensée ethnologique
53 La brève aventure humaine de l’homme de Néanderthal
61 Les premiers européens : nouvelles découvertes
71 Les chasseurs de Tautavel il y a 450.000 ans
77 Nous sommes tous des Africains
89 Le plus vieil algérien connu a 500.000 ans
93 Méthodes d’études et de datation en paléontologie humaine
107 Emmanuel Anati nous parle de “La religion des origines”
113 Les récentes controverses anthropologiques sur le peuplement de
l’Amérique
125 Les Pharaons étaient-ils noirs ?
129 Anthropologie du langage
137 L’image en anthropologie : les techniques de réalisation
143 L’anthropologie de la communication : nouvelle discipline
147 Ma dernière rencontre avec Théodore Monod, le dernier des grands
explorateurs sahariens
151 Le problème angoissant du clonage humain
157 Identité et ethnicité des peuples autochtones dans le monde

Lectures obligatoires

- 175 L’ethnocentrisme
183 Qui sommes-nous ? Une histoire de la diversité humaine
201 Vers une nouvelle vision du monde

- p. 211 Anthropologie du politique
- 213 Anthropologie et développement
- 225 L'ethnologie

Seconde Partie

L'anthropologie culturelle et l'ethnohistoire à la découverte des faits humains

- 235 L'anthropologie culturelle pour la décolonisation des sciences humaines
- 239 Méthodes normalisées de documentation sur le terrain
- 251 Questionnaire d'ethnographie
- 263 Détection et observation des faits humains
- 283 Instruments de travail pour le terrain dans "La dimension culturelle du développement : vers une approche pratique"
- 293 Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales
- 301 Méthodes de l'ethnographie : détection et observation des faits humains
- 307 Un exemple d'enquête ethno-sociologique et d'anthropologie culturelle
- 329 Le projet d'un inventaire mondial de l'art préhistorique
- 331 A propos des méthodes de relevés des gravures rupestres
- 335 Exemple d'un sondage d'anthropologie culturelle (berbères de l'Atlas)
- 345 Exemple d'enquête socio-anthropologique adaptée à l'analyse de projets de développement
- 351 Rencontre avec les derniers juifs des oasis marocaines
- 355 Mission ethnographique dans le Nord du Pakistan et en Chine Occidentale
- 361 Pour sauver les «Bibliothèques du Sahara»
- 367 Enquêtes sur le terrain en Afrique : la tradition orale au secours de l'anthropologie culturelle
- 373 Utilisation des ordinateurs

- 375 Annexe : L'Ecole d'Anthropologie de Paris

- 381 Orientations bibliographiques

- 419 Bibliographie Attilio Gaudio

Introduction

Veillez m'excuser à l'avance des erreurs de translittération toujours possibles (notamment dans les apostrophes, les tirets, les accents et les espaces de certaines langues minoritaires ou de tradition orale) bien que j'aie observé les règles enseignées à nos étudiants.

Pour l'orthographe des noms propres ethnographiques, historiques et topographiques, la transcription phonétique utilisée ici est basée sur le système français, tel qu'il paraît dans le dictionnaire Larousse. En revanche pour les noms des villes et des sites j'ai retenu au maximum l'orthographe d'origine, celle des cartes et documents des pays concernés.

Tous les textes d'auteurs ou de publications choisis pour les analyses et les commentaires des étudiants en anthropologie culturelle ou pour être cités dans les thèses ou mémoires sont précédés par l'indication "lecture obligatoire".

Par ailleurs, j'ai signalé les témoignages, citations et informations susceptibles d'ajouter des références supplémentaires à l'outil de travail des étudiants dans leurs investigations personnelles.

Les textes de mes cours ont été adaptés à la présente publication d'ensemble tandis que les lectures obligatoires ont été maintenues dans leur intégralité, ne pouvant être dissociées des cours qui les précédaient. Il en est de même des orientations bibliographiques.

Je remercie collectivement les étudiants et auditeurs qui ont suivi mon programme et ont présenté des mémoires ou soutenu des thèses à la fin des trois cycles qui ont été consacrés à l'ethno-histoire et à la méthodologie de travail sur le terrain. Cette expérience de formation continue a été décidée après vingt années d'enseignement à l'Ecole d'Anthropologie de Paris, pour répondre à l'exigence d'un cursus complet et rationnel dans le cadre d'un projet pédagogique supérieur.

Les lecteurs, qui n'ont pas fréquenté notre Ecole, trouveront dans cette "anthologie anthropologique", je l'espère, matière à réflexion sur l'importance des sciences de l'Homme, dans la connaissance approfondie des sociétés humaines actuelles, tout en étant motivés pour "en savoir plus".

Je remercie le Professeur Brunetto Chiarelli, directeur de l'Institut d'Anthropologie de l'Université de Florence et le Docteur Bernard Huet, Directeur de notre Ecole d'Anthropologie, pour la complexe coordination éditoriale entre les deux pays dans le but de réussir cette première expérience de coédition universitaire, ainsi que le personnel très professionnel et disponible de la "Firenze University Press".

Je remercie également pour leur persévérante et efficace collaboration Madame Isabelle Guibilato, responsable du secrétariat de notre Ecole, l'anthropologue américain M. Anspack, l'expert italien Daniel Gaudio.

Je crois souhaitable de redonner aux jeunes le goût de la recherche et de la découverte de la vie terrestre dans ce troisième millénaire où l'on espère en trouver d'autres ailleurs dans l'univers. Car le premier coupable de la défection de la jeunesse estudiantine dans le domaine très vaste des sciences humaines est à rechercher dans les récentes orientations de l'Education nationale en France, mais aussi dans le reste des pays occidentaux, qui ont supprimé ou réduit les programmes d'histoire ancienne et moderne, l'histoire de l'art et la géographie physique et politique. On peut dire de même pour la banalisation de certains examens et certaines matières au baccalauréat, héritage regrettable de 1968 ... Pourtant, même Jack Lang, épurateur de la pensée antique, a opté, à la fin de son mandat ministériel en 2002, pour une réforme qui aurait privilégié les travaux interdisciplinaires l'appelant "les itinéraires de découverte", esquissant un retour, sans le dire, vers "l'école qui enseignait".

Je suis persuadé que les Sciences Anthropologiques trouveront leur place de choix dans l'aréopage universitaire européen et elles pourront de nouveau faire rêver des jeunes soucieux de donner une vraie dimension culturelle à leur identité professionnelle.

A.G.
Paris, mai 2002

Avec douleur et passion, un an après mai 2002, nous avons repris et terminé ce travail pour respecter les vœux de l'Auteur et avoir ainsi l'illusion de le faire retourner parmi nous.

Que le Lecteur veuille pardonner les éventuels oublis, imprécisions, erreurs : Attilio Gaudio n'est plus là pour contrôler et conseiller.

Les remerciements les plus vifs vont à tous ceux qui nous ont aidés, et en particulier au Secrétaire Général de l'Ecole d'Anthropologie, Docteur Bernard Huet, dont la clarté d'esprit a été précieuse.

Mila*, Velia, Daniel Gaudio
Milano, juin 2003

Avant-propos

Pour mon très cher ami Attilio, ethnologue, écrivain et journaliste.

Je voudrais, tout d'abord, remercier très vivement sa femme Mila et ses enfants Velia et Daniel pour avoir décidé de publier les dernières leçons de Attilio Gaudio : il est important que tout ce qu'il a pu exprimer de sa vaste connaissance soit connu et mis à la disposition des étudiants et du monde de la culture.

La pensée et les idées d'Attilio étaient très importantes et en même temps très particulières. Attilio était un personnage extraordinaire : sa culture profonde et sa véritable passion pour l'ethnologie et les peuples peu connus mais avec une grande et longue tradition faisaient de lui non seulement un expert mais aussi bien un très efficace divulgateur et défenseur. Parce que Attilio était, bien sûr, un ethnologue, mais il avait aussi une grande âme politique, et la défense des peuples opprimés était pour lui très importante.

“Je suis un républicain historique” aimait-il dire. Attilio pleurait pour la trop courte vie de la République Romaine que Garibaldi et Mazzini avaient créée en 1849, “la République Romaine du Peuple à la place de l'Etat de l'Eglise”. Et dans cet esprit, après avoir lutté, encore très jeune, pour chasser les fascistes d'Italie, Attilio a lutté, cette fois-ci surtout avec sa plume et ses discours, pour l'indépendance des peuples, pour la fin du colonialisme dans le monde et surtout en Afrique. Pour cela il est devenu journaliste.

* Mila Crespi Gaudio: maîtrise en biologie, spécialisations en écologie tropicale à Abidjan et en didactique des langues à la Sorbonne, professeur de sciences naturelles.

En 1958, il est arrivé un jour dans mon bureau de correspondant de l'Agence de Presse "Italia" à la Rue Caumartin à Paris, avec son grand sourire, son doigt de la main droite pointé vers moi, pour m'inviter, me sommer, de me joindre à lui dans une nouvelle campagne en faveur du mouvement d'indépendance algérien. C'est comme ça qu'il a commencé à écrire pour l'Agence de Presse italienne ANSA, pour laquelle il est devenu l'expert de questions africaines. Mais il faut dire que assez souvent ses articles étaient davantage des pamphlets politiques que des reportages.

Un des aspects les plus remarquables du caractère d'Attilio était son honnêteté intellectuelle, son refus du compromis. Autant il admirait ses nombreux amis politiques du tiers monde, autant il était prêt à reconnaître leurs erreurs. Attilio exprimait sa pensée sans arrières pensées. Il n'était pas capable d'accepter les injustices. Il lui est arrivé de lutter, comme don Quichotte, contre les moulins à vent. Il considérait très important faire une bataille, même si la bataille était vouée au désastre.

S'il a eu une grande déception dans sa vie, c'est de ne pas avoir vu un seul pays, surtout parmi les pays africains, capable après l'indépendance de s'organiser démocratiquement et de faire prospérer économiquement et socialement sa population. "Il leur faut du temps !" disait Attilio dernièrement. Mais il était déçu.

Dans ma bibliothèque personnelle je suis heureux d'avoir plusieurs livres écrits par mon ami Attilio. En 1962 il a été publié "Rif, terre marocaine d'épopée et de légende" aux éditions Renée Julliard et puisqu'en 1958 j'avais été correspondant au Maroc, il me l'a donné avec cette dédicace: "A Gastone, affinché queste pagine gli ricordino un paese che ha amato e capito" (Pour Gastone, que ces pages lui rappellent un pays qu'il a aimé et compris). Dans cette dédicace est tout l'amour d'Attilio pour le Maroc, tout son désir de faire partager cet amour à tout le monde.

Mon grand regret est de ne pas avoir eu, de ne pas avoir cherché davantage d'occasions pour le voir et parler avec lui. Nos conversations, parfois, étaient plutôt des discussions. Pour moi le problème du Moyen Orient était, et est toujours, la nécessité que les palestiniens et le monde arabe acceptent la partition de la Palestine et l'existence d'Israël. Pour Attilio, grand connaisseur et ami du monde arabe, il était surtout très important que les palestiniens arrivent à avoir leur Etat. Mais même avec des différences d'opinion et surtout des différentes priorités pour

la solution d'un problème difficile comme celui du Moyen-Orient, la discussion avec Attilio était très amicale et correcte.

Il est rare, très rare, de trouver un ami intelligent, honnête et avec qui, mis à part le problème du Moyen-Orient, on partage la pensée et l'attitude vis-à-vis des problèmes politiques et de l'existence humaine. Attilio représentait pour moi un point ferme de culture et d'amitié, un ami pour lequel j'avais une grande estime et affection.

Ce dernier livre m'est particulièrement précieux : il me permet de mieux connaître sa pensée sur les problèmes qui étaient très importants pour lui et qui le sont pour tout le monde. Mais il me permet aussi bien d'avoir sur mon chevet de nuit une partie de lui. Avec une grande peine, pour l'avoir perdu trop tôt.

Gastone Ortona Orefice, journaliste-écrivain*
New York, juin 2003

*Correspondant de l'Agence Journalistique Italia, ensuite de la RAI Radio Télévision Italienne à Paris, Bruxelles et New York. Directeur de "Italian Journal" publié à New York

Préface

L'Ecole d'Anthropologie et les collectivités

Docteur Bernard J. Huet
(Secrétaire Général de l'Ecole d'Anthropologie)

1880 : Paul Broca meurt à 56 ans. Il laisse de multiples et brillants travaux, des élèves de valeur dont il a guidé la formation, des associations enfin, dont la dernière en date, l'Ecole d'Anthropologie, relève d'une conception extraordinairement avancée pour son époque et constitue le couronnement génial d'une œuvre déjà si remarquable par ailleurs. Pour beaucoup elle suffit, à elle seule, à résumer la créativité de ce grand savant ; ainsi la notice biographique du petit Larousse se limite à : “Broca (Paul) chirurgien français — Fondateur de l'Ecole d'Anthropologie (1824-1880)”.

Pourquoi ce brillant universitaire, professeur de faculté, académicien, sénateur inamovible, disposant donc de solides soutiens scientifiques et politiques a-t-il été amené à fonder ainsi une école libre en dehors des cadres académiques auxquels il appartenait ? Il y a à cela une raison essentielle : Broca voulait voir exposer librement le fruit de ses recherches et plus généralement ce qu'il considérait être comme la vérité et l'enseigner sans être soumis à aucune autre censure que celle de la logique et de l'expérience. C'est en nous réclamant de cette éthique que nous entendons, dans le contexte qui aujourd'hui est le nôtre, défendre l'Anthropologie Libre, raison d'être de l'Ecole d'Anthropologie.

Sans nous attarder aux diverses querelles d'écoles touchant à la définition de l'anthropologie¹ nous avons voulu faire le point, cent ans après la disparition de notre Fondateur, des relations possibles entre un Etablissement

¹ On a pour habitude de diviser schématiquement l'Anthropologie en Anthropologie physique étudiant l'homme en tant que “machine” biologique (anatomie-physiologie-pathologie ...) et Anthropologie culturelle dont l'objet se limite aux manifestations sociales, économiques, culturelles, etc. En France, contrairement à ce qui se fait ailleurs, existe une assez forte tendance à limiter l'Anthropologie à sa composante culturelle. Pour notre part nous nous en tenons à la définition qu'en donnait Paul Broca : “L'Anthropologie est l'histoire naturelle du genre humain”. Celle-ci inclut évidemment Anthropologie physique et culturelle.

d'enseignement Supérieur tel que le nôtre et ses "collectivités", puis de définir, en fonction de ces données, les éléments d'un programme adapté aux nécessités de demain.

Pour ce faire nous avons enquêté et confronté de nombreuses expériences d'enseignement tant autonomes qu'universitaires qui, de par le monde, s'efforçaient d'innover et de renouveler des cadres de formation souvent désuets ; nous nous sommes aussi largement inspirés des données d'un rapport du Centre pour la Recherche et l'Innovation dans l'enseignement (O.C.D.E.) consacré aux relations entre l'enseignement supérieur et la collectivité².

I — INTERACTIONS SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

On croit trop souvent et le développement des "campus" tend à conforter cette opinion qu'un établissement d'enseignement supérieur est une sorte de tour d'ivoire isolée de son environnement où sont étudiées et enseignées des sciences "pures", fondamentales, en dehors de toute "contamination" sociale, politique ou économique.

Rien n'est plus faux : toutes les enquêtes concordent pour affirmer l'existence de retombées "mécaniques" telles :

1. La création d'emplois ;
2. La fixation d'une population de consommateurs ;
3. L'apparition de problèmes sociaux et démographiques.

Plus importantes en ce qui nous concerne sont celles placées sur le plan de l'éthique :

1. L'établissement est un élément de prestige ;
2. Il constitue un apport économique ;
3. Il donne l'opportunité aux jeunes d'accéder à l'enseignement supérieur.

Il ne saurait en effet s'agir uniquement d'une formation des élites, mais aussi et surtout, de permettre l'accès à des carrières supérieures à une

² Document CERI/CD (78) 12.

population qui n'y avait pas primitivement accès. C'est pourquoi l'apport au développement local ou régional n'est pas incompatible avec un recrutement national et même international.

II — LES GRANDES FONCTIONS D'UN ÉTABLISSEMENT D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Elles sont au nombre de trois : l'Enseignement, la Recherche, le "Service".

A — L'enseignement

C'est sans doute le plus évident. Nous verrons plus loin le contenu et les enseignants. Ses modalités pratiques doivent permettre une grande perméabilité aux réalités sociales, économiques et culturelles. Ceci implique, outre des sites d'enseignement multiples et dispersés tout en restant coordonnés entre eux, une intégration aux collectivités tant au point de vue du développement des programmes que de l'utilisation des équipements éducatifs.

Il est indispensable de développer des "solutions participatives" autorisant une interpénétration entre l'établissement d'enseignement et la collectivité par la multiplication des points de contact ("points of entry"), lieux privilégiés de pénétration des individus en provenance du monde extérieur.

B — La recherche

On imagine souvent la recherche comme nettement discriminée en recherche pure, dégageant des actions fondamentales dans des domaines très spécialisés, et recherche appliquée exploitant ces résultats pour une utilisation technique quotidienne. C'est là justifier l'expression lapidaire : "la société a des problèmes ; l'université a des départements".

Il existe, en fait, une troisième voie que nous devons promouvoir, celle de la pluridisciplinarité ou de l'interdisciplinarité. Elle implique non pas une simple juxtaposition de spécialistes mais une véritable intégration de chercheurs de formations différentes en une ou plusieurs structures consacrées à l'étude de problèmes thématiques. A titre d'exemple les recherches biomédicales ou médico-sociales qui obligent à des recoupements entre sciences de la nature et sciences de l'homme.

C — Le “Service” (“The third dimension”)

Cette fonction parallèle à celle d’enseignement et de recherche répond à des besoins spécifiques d’une façon plus ou moins distincte des structures traditionnelles.

1. *Les Hommes*

Il importe avant tout de prendre conscience du fait que les étudiants représentent une très importante ressource potentielle pour les collectivités qui ne l’utilisent que peu ou pas. Ils ne doivent donc pas être dissociés des enseignants faisant comme eux, partie intégrante de l’établissement d’enseignement supérieur.

2. *Les actions*

Sans pour autant en établir une liste on peut admettre qu’elles peuvent être classées en :

- assistance technique (renseignements, conseils, etc.) ;
- sessions d’étude, conférences, cours de perfectionnement, programmes de formation, etc.
- recherches effectuées à la demande des collectivités (publiques ou privées) et aides apportées à des organismes “extérieurs” ;
- initiative propre soit pour analyser des sujets ou des situations, soit pour proposer ou même promouvoir des réalisations novatrices.

Ainsi l’établissement d’enseignement supérieur n’est-il pas seulement un “voisin utile” mais véritablement partie intégrante de la vie de tous les jours, notion que traduit Weidner par le néologisme “la communiversité”.

3. *Les modalités de réalisation*

Ces activités impliquent l’adoption de méthodologies adaptées à leur finalité. Ce sont:

a — L’ouverture permanente vers l’extérieur

Il faut lutter contre la faiblesse des flux d’information aggravée par la nécessité d’atteindre des publics très divers. L’extrait d’un rapport de l’Université de New York montre bien l’écueil à éviter : “Tout se passe comme si nous partions de l’idée que la qualité de nos travaux est si notoire qu’il est inutile d’en informer le public!...”.

Il faut donc faire un important effort de diffusion et de publicité.

b — La compétence, la disponibilité, l'efficacité

Ces qualités sont toutes trois nécessaires et même indispensables pour que soit pleinement assumée la fonction "Service". Il s'agit alors de l'exécution d'une "commande", celle-ci recouvrant une activité de formation, d'éducation permanente, de culture, de recherche, etc. Définie par le "client", elle s'accompagne d'une transaction financière dont certains ont pu s'émouvoir évoquant la vente de l'autonomie intellectuelle "contre une illusoire autonomie financière". Nous pensons qu'il s'agit là d'un problème dépassé pour autant que les responsabilités des deux parties soient clairement établies.

c — La "modestie intellectuelle" et la "flexibilité"

Sont enfin essentielles pour permettre l'attitude active qu'est l'analyse des besoins de la collectivité. Il faut en effet abandonner le langage ésotérique type "enseignement supérieur" ainsi que les méthodes pédagogiques universitaires et le cloisonnement spécialisé de la recherche si l'on veut que les critiques éventuelles ou les initiatives puissent être comprises puis acceptées. Nous retrouvons ici par la même occasion les nécessités de disposer de structures interdisciplinaires mieux adaptées aux solutions des problèmes concrets.

III — L'ENSEIGNEMENT : ACTIVITÉS, PROGRAMMES ET ENSEIGNANTS

A — Les principes

- Toute connaissance qui demeure sans application reste dépourvue de signification et de son corollaire : il ne suffit pas de savoir ni même de savoir-faire ; il faut savoir quoi faire où et quand.
- Il faut utiliser le savoir empirique détenu par les collectivités (par exemple les connaissances artisanales, les traditions populaires) en le confrontant au savoir académique traditionnel.
- Il est indispensable que l'enseignement reste perméable aux réalités sociales, économiques et culturelles.
- Il ne s'agit, enfin, pas de livrer des solutions toutes faites mais de donner des idées à débattre et à approfondir.

B — Les techniques

L'expérimentation doit être inséparable de la théorie. En particulier:

- l'expérience sociale, psychologique voire même politique revêt un intérêt majeur en anthropologie. D'où la nécessité de favoriser :

- l'alternance de stages pratiques et de cours (“*Sandwich courses*”);
- le remplacement de travaux de reproduction ou dissertation par des projets réels ou “à réaliser”;
- le choix d'enseignements thématiques s'opposant à l'habituelle disciplinarité universitaire (par exemple l'étude de problèmes médicaux qui, dans notre société, relève outre de connaissances spécifiques médicales, d'analyses sociologiques, économiques, politiques, psychologiques, etc.).

C — Les cadres

Pour une meilleure compréhension entre l'établissement d'enseignement et la ou les collectivités, il est souhaitable que des représentants de celles-ci (entreprises, associations, administrations municipales, régionales, etc.) participent aux diverses instances de décision et qu'il ne s'agisse pas d'une simple participation formelle. On devra toutefois veiller lors du choix de ces personnalités à ce qu'elles n'aient pas tendance à renforcer la propension naturelle à l'élitisme de l'enseignement supérieur.

Ce sont eux qui doivent permettre, par une heureuse rotation des fonctions de responsabilité, d'orienter le renouvellement indispensable des thèmes et des programmes. Les enseignants eux-mêmes ne sont, bien entendu, pas obligatoirement des universitaires mais aussi des praticiens confrontés à titre habituel à des situations concrètes faisant appel à des solutions essentiellement pluridisciplinaires.

IV — LES DOMAINES D'INTÉRÊT

Il n'est pas question de les définir dans le détail tant du fait de leur multiplicité que de la nécessité d'une élaboration collective de leurs caractéristiques propres. Seules les grandes lignes d'ensemble peuvent être esquissées à partir de notre conception de l'anthropologie. Nous avons vu plus haut la définition qu'en donnait Paul Broca; qu'implique-t-elle?

Tout d'abord de multiples exclusions: l'anthropologie ne saurait être confondue avec la paléontologie humaine, l'anthropométrie, l'anatomie comparée, l'ethnologie, ni aucune autre science humaine spécialisée. C'est une science de synthèse faisant appel à de multiples contributions spécialisées pour en tirer une vision originale du phénomène humain. Elle se doit, bien sûr, d'en déduire des solutions novatrices aux divers problèmes

individuels ou collectifs, et ce, sans aucune restriction : l'anthropologie étudie l'homme et toutes ses activités.

C'est ce souci permanent d'intégration pondérée des diverses analyses élémentaires qui est la caractéristique fondamentale de la démarche anthropologique. Cette pluridisciplinarité dont l'on semble aujourd'hui découvrir la valeur n'est pas pour nous une mode : elle est inscrite depuis plus de cent ans à notre programme à telle fin que la première dénomination de l'Ecole d'Anthropologie était et reste : Association pour l'Enseignement des Sciences Anthropologiques. Seule une telle démarche est à même d'obtenir une représentation réaliste d'une situation aussi complexe que celle rencontrée dans nos sociétés. C'est celle qui correspond à une attitude de responsabilité éclairée face aux difficiles problèmes d'aujourd'hui et de demain.

Ainsi, au terme de cette brève revue des éléments qui nous apparaissent les plus significatifs en termes de dynamisme institutionnel, nous apparaît peu à peu la silhouette idéale de cet établissement d'enseignement supérieur d'avant garde que se veut être l'Ecole d'Anthropologie. Plus tournée vers le présent et le futur que vers l'histoire passée du genre humain, il entend privilégier la synthèse et la réflexion formatives. Basée sur des structures participatives autorisant le développement complémentaire d'enseignements académiques et empiriques, l'Ecole œuvre pour réduire les délais d'une mise à disposition des connaissances relevant des sciences anthropologiques : dans nombre de cas cela revient à favoriser l'application d'une pensée rationnelle et critique à des domaines abandonnés à l'imaginaire ou à l'idéologie. Ses actions relèvent des trois départements : Enseignement, Recherche et Service qui interagissent les uns avec les autres. Les étroites relations entretenues avec les collectivités publiques ou privées le sont essentiellement par le département "services" qui développe des sections consacrées à des thèmes spécifiques disposant d'une large autonomie.

Enfin, en toutes circonstances, l'ouverture de l'enseignement vers l'extérieur doit être totale et activement recherchée en particulier à partir d'une grande disponibilité géographique et temporelle. Tous ces éléments concourent pour autoriser de fructueux échanges entre l'Ecole d'Anthropologie et les collectivités. Il importe que celles-ci en prennent conscience et acceptent de préparer avec nous les lendemains radieux de l'Anthropologie éternelle.

Première Partie

Nos origines

et

l'aventure planétaire de l'Homme

Anthropologie et ethnologie

La vérité la plus déplorable de l'enseignement actuel dans les collèges et les lycées consiste dans la liquidation pure et simple de l'histoire et de la géographie physique et politique. Cela veut dire deux choses : couper les jeunes de leurs racines profondes et les condamner à l'ignorance du passé de leur pays et de l'humanité. Dans la plupart des établissements c'est une petite heure d'histoire par semaine qui a survécu, ce qui rend impossible toute vue d'ensemble des événements, de leurs protagonistes et toute identification des vestiges qui les entourent. De même que ne pas enseigner la géographie nous amène à ne plus savoir sur quelle planète on vit ...

A ce propos le célèbre historien et écrivain Alain Decaux, de l'Académie Française, raconte un souvenir de l'époque où il animait la plus populaire et suivie des émissions d'histoire de la télévision.

«Parmi les milliers de lettres que je ne cesse de recevoir — elles émanent de tous les milieux et de tous les âges — l'une a, plus que les autres, retenu mon attention. Mon correspondant m'écrivait avec beaucoup de courtoisie, pour manifester son étonnement. Il me regardait de temps en temps. Ce qui suscitait sa stupeur, c'était la passion vraie qu'il croyait voir s'inscrire sur mon visage et dans ma voix, au cours de mes récits télévisés. Or, déclarait-il, en ce qui le concernait, l'histoire ne l'intéressait pas le moins du monde. Comment pouvait-on porter le moindre intérêt à ce qui était révolu ? A ce qui était mort ? De là jugeait-il parfaitement insolite, voire inexplicable, la continuité de mon enthousiasme. Il attendait mes explications. Avec scepticisme.

Je lui ai répondu. Je lui ai demandé de se livrer à un petit jeu. Qu'il imagine un cataclysme qui — tout peut arriver — anéantisse la totalité de nos archives et efface de notre mémoire le passé. Qu'il se place dans une telle hypothèse et qu'il veuille bien me faire connaître les conclusions qu'elle lui aura suggérées. Quelques jours plus tard, de la plume de mon correspondant, j'ai lu cette phrase inespérée : “Je me suis senti bien seul”. Pourquoi a-t-on voulu réduire les jeunes français à la pire des solitudes : celle de l'oubli de leurs origines ?».

Vous vous demandez en quoi l'anthropologie culturelle peut aujourd'hui se pencher sur la paléoethnologie, l'archéologie et la préhistoire ? En rendant vivantes des choses mortes, en reconstituant par les restes ensevelis, fossilisés ou méconnus la vie quotidienne de leurs contemporains disparus, les œuvres du génie humain d'une époque perdue, la découverte et la connaissance d'une pensée ancienne qui a précédé la nôtre. Bref, on restitue au patrimoine de l'humanité non seulement la mémoire des peuples, mais aussi leur héritage.

L'anthropologie est l'étude de l'homme, au sens très large, et "sciences anthropologiques", à une nuance près qui tient aux raisons historiques, pourrait être synonyme de "sciences humaines". De sorte que l'anthropologie appelle un déterminatif spécifique : anthropologie physique, sociale, culturelle... La sociologie est la science des institutions. L'ethnologie est la science des "personnes ethniques", c'est-à-dire de ce qui fait qu'un groupe humain agit, dans un certain temps et un certain espace, comme un tout. Si l'on fait abstraction des croisements qui se produisent inévitablement (et profitablement) entre disciplines ayant le même dénominateur, la distinction entre les différentes branches de l'étude de l'homme est claire. Depuis cent cinquante ans, l'anthropologie, l'ethnologie et la sociologie n'ont pas cessé d'user d'adjectifs de métissage, et il importe moins de s'attacher à démêler ce que tel chercheur a estimé faire que de constater la constance des deux courants qui se partagent la recherche. La sociologie, depuis les encyclopédistes, est une discipline d'application proche, sinon immédiate, dont l'objectif le plus apparent a toujours été de définir des états sociaux dans le but souvent explicite de les améliorer.

L'anthropologie est née d'une critique de la société, s'exprimant souvent de manière indirecte par l'utopie, et d'une prise de conscience du relativisme des cultures. Ces thèmes sont restés sous-jacents à son histoire. Le premier est de moins en moins le sujet de discussions proprement anthropologiques ; c'est l'analyse de la vocation et du personnage de l'anthropologue qui en ferait ressortir la persistance. Le second demeure essentiel, tout en prenant des formes neuves. La formule de R. Linton, "celui-là ne connaît pas sa propre culture, qui n'en connaît pas d'autres", est bien dans la ligne classique. Mais on va au-delà.

Dans le monde qu'elles espèrent préfigurer, les institutions internationales, l'UNESCO en particulier, accordent une importance capitale à la connaissance et au respect réciproques des cultures. L'intérêt accru pour l'ethnohistoire est de ce point de vue significatif. Ce qui sous-entend non

seulement un effort d'information, mais, au regard de l'histoire récente, une réhabilitation, une revalorisation de cultures qui furent un temps jugées inférieures. Pour atteindre ce but, une large utilisation des travaux anthropologiques s'impose. Et, dans la mesure où les anthropologues, de plus en plus, ne se sont pas contentés de décrire des cultures, mais ont sincèrement admiré ce qu'ils décrivaient, elle apparaît comme la consécration de leur œuvre, et la reconnaissance de son sens profond.

Cependant, cela n'est pas sans poser quelques problèmes. A la limite, c'est le respect de toute culture, et donc son droit à survivre, qui est prôné. Dans ce sens allait la recommandation que M.J. Herskovits soumettait à l'ONU en 1947. Outre le caractère illusoire du gel de l'histoire humaine qui est ainsi proposé, les critiques ont vu dans ce pluralisme absolu un obstacle à l'avènement même du monde de tolérance et de compréhension mutuelle que souhaitait l'anthropologue américain. On sait également que le souci de préserver des cultures qui semblaient des notes irremplaçables dans la gamme de la diversité humaine a conduit parfois des anthropologues à les défendre contre ceux-là mêmes dont elles étaient le passé et, pour une part, le présent.

Certains anthropologues ont été accusés de vouloir, s'ils l'avaient pu, constituer des "réserves culturelles". Les relations entre l'anthropologue et les porte-parole modernistes des peuples colonisés ont été marquées d'une grande ambiguïté. L'anthropologue a pu être suspecté d'arrière-pensées. Et il est vrai qu'une connaissance meilleure des autres cultures peut être recherchée dans des intentions fort différentes : le désintéressement, la sympathie, préparant éventuellement un univers de tolérance, mais aussi l'intention politique ou stratégique précise ... Ainsi la prise en considération du relativisme des cultures peut-elle revêtir de multiples aspects.

Il reste que l'anthropologie a donné à la culture occidentale l'accès à d'autres sources que celles de l'Antiquité classique dont elle s'était contentée. Elle rend possible un humanisme aux résonances plus amples. La saisie de la richesse et de la diversité foisonnante de l'expérience humaine paraît de plus en plus essentielle à la formation de l'homme moderne. Elle conditionne le développement de sa réflexion sur lui-même, qui doit franchir les limites que sa tradition culturelle particulière lui imposait. Les données de l'anthropologie lui permettent d'écouter cette "partition jamais entendue" que constitue toute l'histoire culturelle de l'homme, de connaître toute culture plus précisément et plus complètement que ne la connaissent ceux mêmes qui la vivent. Elles l'invitent à mesurer l'étendue du possible

humain. Ce n'est pas seulement l'un des luxes que peuvent s'offrir les sociétés modernes, c'est aussi ce "supplément de culture" qui, pour certains, leur fournirait la solution aux problèmes que pose leur propre civilisation, que le jeu de dynamismes trop vifs divise contre elle-même.

Il reste que l'anthropologie peut être la source d'une méditation de nature particulière sur l'homme, la société et l'histoire. Nombreux sont les anthropologues qui, au-delà de leurs travaux scientifiques, s'y sont engagés. Plus que les spécialistes des autres sciences sociales, ils ont répondu à ce que l'on pourrait appeler une vocation, qui les exprime totalement. La participation à la vie des populations étudiées, plus encore qu'une méthode — qui n'est pas toujours applicable, ni même efficace dans tous les cas — est un désir, qui n'est pas toujours complètement satisfait. L'anthropologue garde la tentation de se faire autre. Le développement de l'anthropologie en tant que discipline scientifique conduit à contester que cela soit vraiment possible. Et l'on peut craindre d'ailleurs que la participation totale empêche la communication même de l'expérience acquise.

En tout cas, pour bien des chercheurs, l'anthropologie a pris la forme d'une solution à leurs problèmes personnels ; et quelques-uns l'ont dit. C'est peut-être dans le domaine français que les anthropologues, renouant avec une tradition humaniste, se sont le plus complètement exprimés. Certains, par une réflexion sur la vocation et la situation de l'anthropologue, aux résonances autobiographiques, ont montré comment se mêlaient étroitement un itinéraire scientifique et un itinéraire personnel. A la limite, le travail anthropologique peut apparaître comme une thérapeutique. Plus secrètement sans doute, le journal d'enquête, le journal de la communauté d'hommes dont on observe la vie, et à laquelle on s'efforce de participer, a une signification comparable à celle des textes qui viennent d'être mentionnés. L'anthropologie demeure la moins indifférente des activités scientifiques. Même si l'on s'accuse à la fin d'une carrière de l'avoir entreprise pour de mauvaises raisons, comme le fit B. Malinowski, c'est toujours de façon passionnée, et en montrant qu'on en a tiré, après tout, d'intenses satisfactions.

Pluridisciplinarité

Le fait que la même discipline soit appelée ethnographie, ethnologie, anthropologie sociale ou culturelle s'explique par de légères différences de contenu, d'objet, de méthode et d'orientations théoriques propres souvent

à des traditions nationales, encore qu'on puisse y voir aussi des moments successifs du travail anthropologique. L'ethnographie est l'étape de collecte des données, l'ethnologie le stade des premières synthèses, l'anthropologie la phase des généralisations théoriques après comparaison. Au vrai, cette distinction, qui n'est pas tout à fait recevable, marque cependant des tendances.

L'ethnographie correspond à un travail descriptif d'observation et d'écriture, comportant collecte de données et de documents et leur première description empirique (graphie) sous forme d'enregistrement des faits humains, traductions, classement des éléments que l'on estime pertinents pour la compréhension d'une société ou d'une institution. Elle donne lieu à des monographies de divers aspects de cette société. Une monographie peut porter aussi bien sur une ethnie d'Océanie que sur un village d'Europe, sur une fête régionale que sur les *tifosi* dans le football italien. Description, inventaire, classification des coutumes et traditions exotiques ou populaires sont aussi les tâches qu'effectuent les experts en muséographie.

L'ethnologie, élaborant les matériaux fournis par l'ethnographie, vise après analyse et interprétation à construire des modèles et à étudier leurs propriétés formelles à un niveau de synthèse théorique rendu possible par l'analyse comparative. On parle d'ethnographie d'un village, mais d'ethnologie des pays méditerranéens pour désigner un ensemble de travaux. Le mot d'ethnologie, introduit par le moraliste suisse Chavannes en 1787 (celui d'ethnographie [1810] est attribué à l'historien allemand B.C. Niebuhr), recouvrait au XIX^e siècle l'étude des sociétés primitives, notamment de l'homme fossile et de la classification des races. Actuellement les Britanniques utilisent le terme *anthropology* comme équivalent à notre "ethnologie" française, et le mot *ethnology* pour désigner les problèmes d'origine et de reconstitution du passé, de diffusion de traits culturels et de contacts qui ne relèvent pas directement d'une étude des institutions sociales.

L'anthropologie se veut encore plus généralisatrice que l'ethnologie. J. Copans la voit :

- (1) comme ensemble d'idées théoriques se référant aux hommes et aux œuvres, aux précurseurs, contradicteurs et successeurs menant des débats d'idées sur les groupes humains et leurs cultures ;
- (2) comme tradition intellectuelle et idéologique propre à une discipline ayant un mode d'appréhension du monde ;

- (3) comme pratique institutionnelle définissant ses objectifs, ses objets, ses idées ;
- (4) comme méthode et pratique de terrain.

L'anthropologie sociale, incluse dans l'anthropologie générale, telle qu'elle a été surtout définie par l'école britannique, établit les lois de la vie en société spécialement sous l'angle du fonctionnement des institutions sociales telles que famille et parenté, classes d'âge, organisation politique, modes de procédure légale ...

L'anthropologie culturelle, née aux Etats-Unis avec F. Boas, est une démarche spécifique à l'intérieur d'une discipline. Elle est concernée par le relativisme culturel, et part des techniques, des objets, des traits de comportement pour aboutir à synthétiser l'activité sociale. Une grande importance est accordée aux traits culturels et aux phénomènes de transmission de la culture.

En France, le terme d'ethnologie continue d'être en vogue, mais on tend à lui substituer celui d'anthropologie sociale et culturelle ; les qualificatifs différencient cette discipline de l'anthropologie philosophique, discours abstrait sur l'homme, et de l'anthropologie physique, qui a pour objet l'étude biologique et physique des caractères de race, d'hérédité, de nutrition, de sexe, et qui comprend l'anatomie, la physiologie et la pathologie comparée.

Tout comme les mêmes corps sont l'aliment des recherches de plusieurs chimies, les éléments constituant l'homme se prêtent au traitement de différentes disciplines. C'est pourquoi la culture générale de l'ethnologie l'entraîne à acquérir pour la préhistoire et les temps historiques les éléments de base de la technologie, de l'économie, des institutions sociales et religieuses, des manifestations esthétiques auxquels s'ajoutent l'anthropologie physique et la linguistique. Cette culture générale que l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris s'efforce de promouvoir depuis 1925, correspond aux enseignements de deuxième cycle, au niveau de la licence, à défaut de voir encore l'enseignement secondaire dispenser les fondements d'un humanisme qui dépasserait les bornes des civilisations classiques. C'est sous cette forme ou sous une forme voisine que sont constitués les programmes des différents enseignements nés à Bordeaux, Lyon, Montpellier, Strasbourg, du développement initial du noyau parisien.

Au niveau du troisième cycle, la vocation des recherches se précise, pour Paris, suivant trois axes principaux, dont le développement correspond aux moyens de direction des chaires de Faculté et du Collège de France ou à ceux de l'École pratique des Hautes Etudes. L'un de ces axes correspond aux recherches d'ethnologie préhistorique ou plus généralement aux travaux consacrés sur les différents continents aux témoins ethnologiques enfouis dans le sol. Le second axe correspond à des recherches qui conduisent à la compréhension du groupe à partir des données techno-économiques ; elle débouche sur les phénomènes sociaux à partir des documents tirés de la vie matérielle. Le troisième est orienté à partir du versant social et religieux. Hormis ces trois options, d'autres formules existent, fondées sur la conjonction de l'anthropologie physique, de la linguistique, de la musicologie ou de l'esthétique avec le foyer de la recherche. Ces conjonctions ont abouti à la constitution d'équipes multidisciplinaires, en particulier dans les "recherches coopératives sur programmes" du CNRS ou dans les "actions concertées" de la Direction générale de la recherche scientifique.

L'ethnologie a marqué depuis plus d'un demi-siècle un progrès considérable. La cellule initiale a été constituée par l'enseignement de Marcel Mauss à l'École des Hautes Etudes et par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro dans lequel le premier contingent de chercheurs s'est formé autour de Paul Rivet et Georges Henri Rivière. Après sa transformation en Musée de l'Homme en 1937, le centre s'est enrichi par la réunion, dans le bâtiment du Musée, de l'Institut d'Ethnologie et de différentes sociétés savantes. L'essaimage a commencé avec la création du CNRS, par l'enrôlement des premiers chercheurs professionnels, puis par la création de la première chaire de Faculté, à la Sorbonne, pour Marcel Griaule. A la Libération, la mise en place des chercheurs dans les différents organismes intéressés à la recherche ethnologique s'est rapidement développée : Centre National de la Recherche Scientifique, Office de la recherche scientifique et technique outre-mer, Ecole française d'Extrême-Orient, Institut français d'Afrique Noire, missions d'étude ou d'aménagement ont concouru au recrutement.

Du côté de l'enseignement, le Collège de France, les chaires de la Sorbonne, les chaires de province et un nombre important de directions à l'École des Hautes Etudes ont multiplié les possibilités de développer l'expression universitaire de la recherche. Il serait difficile de dire que l'ethnologie soit une carrière très largement ouverte, quoique le recrutement possible soit toujours resté au-dessous des possibilités offertes. Elle

débouche sur les différents doctorats, mais l'absence d'enseignement au niveau du second degré limite considérablement les possibilités d'un recrutement massif.

Il en résulte que la carrière n'est accessible que par les échelons supérieurs, c'est-à-dire qu'elle doit se soumettre elle-même à des conditions de sélection sévères. Malgré l'attrance parfois romantique qu'elle offre, l'ethnologie est un métier intellectuellement et moralement difficile, sa formation exige une participation personnelle très importante puisque le chercheur doit, à partir de la propédeutique, franchir la distance qui le sépare d'une maturité scientifique déjà poussée, asseoir une large culture générale et fonder son engagement profond.

Néanmoins, depuis les années 60, un engouement pour l'anthropologie s'est manifesté dans les universités d'Europe occidentale et des Etats-Unis. Ce succès traduisait-il, comme le suggère Jacques Lombard, "un désir d'enrichissement culturel et de prise de distance par rapport à sa propre société, grâce à la connaissance de cultures lointaines moins anonymes que les nôtres" ?

Toujours est-il qu'à peine commençait-elle à se développer, l'anthropologie a connu une double crise qui perdure encore aujourd'hui :

- Une crise de débouchés : les praticiens formés sont devenus trop nombreux pour les débouchés offerts par les recrutements d'enseignants et de chercheurs. Bon nombre de ceux-ci déplorent l'insuffisance des crédits de fonctionnement pour ces enseignements, eu égard au nombre d'étudiants inscrits. A l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), fleuron de l'enseignement et de la recherche en France, les bureaux (étriqués) sont partagés par 4 ou 5 enseignants-chercheurs.
- Une crise de la discipline dans son objet même : les sociétés traditionnelles ont peu à peu disparu. Une partie des anthropologues a déplacé ses terrains d'étude vers les sociétés occidentales contemporaines. L'anthropologie s'est ainsi ouverte à des demandes auparavant réservées aux sociologues (éducation, marketing, santé ...). Aujourd'hui, ses contours sont de moins en moins délimités. En France, l'ethnologie (ou l'anthropologie) ne sont enseignées qu'après le baccalauréat. C'est en 1966, par la réforme Foucher, que la maîtrise puis la licence d'ethnologie ont été créées d'abord à la Faculté de Nanterre (Paris-X), bientôt suivie de Jussieu (Paris-VII), puis Vincennes (Paris-VIII) ...

En 1998, sur 55 établissements supérieurs de lettres et de sciences humaines (universités et grands établissements), 28 offrent des enseignements d'ethnologie, 14 délivrent des licences et 13 des doctorats. Certaines universités, par exemple celle d'Amiens, ne délivrent que le diplôme de second cycle ; mais on peut s'inscrire à un DEA d'anthropologie à Bordeaux ou à Aix-Marseille, d'"ethnologie et sociologie comparative" à Paris-X ... On peut aussi préparer un doctorat dans des établissements comme l'EHESS, l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (section des sciences religieuses) ou l'Ecole Nationale des Langues et Civilisations Orientales (INALCO).

Selon une enquête menée par Gérard Gaillard, maître de conférence à l'Université de Lille, on compte environ 210 ethnologues employés dans la recherche :

- 180 sont au CNRS (directeurs ou chargés de recherche) sur environ 2000 chercheurs en sciences humaines. Obtenir un poste au CNRS est à la fois une consécration, l'assurance d'un emploi stable mais aussi un peu la quête du Graal : entre 4 et 6 places sont offertes chaque année, chacune d'elle faisant l'objet de 70 ou 80 candidatures ;
- une dizaine de postes sont offerts par l'ORSTOM (Organisation de la Recherche Scientifique Outre-Mer) ;
- et une vingtaine dépend du Ministère de la Culture.

L'université emploie actuellement 118 diplômés d'ethnologie ou d'anthropologie sociale dont 46 professeurs et 72 maîtres de conférence ; mais 17 d'entre eux occupent des postes en sociologie et 3 dans des facultés de médecine. Une soixantaine de postes est disponible dans les autres établissements d'enseignement : l'EHESS, la V^e section de l'Ecole Pratique, l'INALCO, etc.

Au total, ce sont 390 postes qui sont occupés par les ethnologues dans les institutions de recherche et d'enseignement. Il est très difficile de recenser le nombre de diplômés : certains suivent des doubles cursus ; par ailleurs, l'anthropologie ou l'ethnologie sont, dans les statistiques du ministère de l'Education nationale, regroupées avec d'autres disciplines. Mais tous les spécialistes s'accordent à déplorer l'insuffisance de ces débouchés. En outre, les candidats anthropologues-ethnologues doivent attendre longtemps pour obtenir un poste stable. La moyenne d'âge de recrutement à l'université et au CNRS est de 32-35 ans, contre 26-30 ans pour les sciences "dures" ou l'économie.

La plupart des enseignants-chercheurs sont membres d'un laboratoire de recherche universitaire ou rattachés à des équipes du CNRS, ce qui leur permet d'obtenir des crédits pour financer leur recherche. Certains laboratoires sont rattachés à plusieurs institutions. Ainsi, le Laboratoire d'anthropologie sociale, fondé par Claude Lévi-Strauss, appartient à la fois au CNRS, à l'EHESS et au Collège de France. Il regroupe 35 chercheurs.

Depuis une trentaine d'années, les objets de l'anthropologie se sont diversifiés : tout en poursuivant l'étude des sociétés traditionnelles et lointaines, les ethnologues s'intéressent désormais à nos sociétés : appropriation de l'espace urbain, pratiques de vie des différents groupes sociaux, immigrés, jeunes ou retraités ... Ces études intéressent les pouvoirs publics mais aussi de grandes entreprises de services comme la RATP, la SNCF ou EDF-GDF qui désirent connaître les pratiques des Français. France Télécom par exemple procède régulièrement à des enquêtes sur les emplois du téléphone mobile. La Poste s'intéresse aux rituels de mobilité et a commandé dernièrement une grande étude sur le déménagement.

La recherche ethnologique est également présente dans le secteur du marketing, pour décrire les pratiques des consommateurs. Dans les organisations, le "management interculturel" (prise en compte des différences culturelles des acteurs) fait aussi appel aux anthropologues. Cependant, il est extrêmement rare que des entreprises publiques ou privées emploient des ethnologues comme salariés à plein temps. Les études font l'objet de contrats, souscrits soit directement par l'entreprise, soit par l'intermédiaire d'agences.

André Leroi-Gourhan, le précurseur de la paléontologie humaine

“A quoi sert la préhistoire ? La République a-t-elle besoin de préhistoriens ?” avait demandé M. Claude-Henri Rocquet. La réponse de M. Leroi-Gourhan fut sans ambiguïté : “L’homme du futur est incompréhensible si l’on n’a pas compris l’homme du passé. Je crois que tout ce qu’il y a de possibilités, de virtualité dynamique dans l’espèce humaine demande à être saisi depuis sa base et suivi paisiblement jusqu’à son développement final. Il y a toutes sortes de questions que l’on ne se pose pas et que l’on pourrait se poser si l’on avait les éléments d’une rétrospective, à longue distance, seul élément possible d’une prospective à longue distance, elle aussi”.

André Leroi-Gourhan est une figure essentielle de l’étude de l’homme ancien. C’est lui qui a imaginé les méthodes modernes de recherche dans lesquelles sont étroitement mêlées l’anthropologie physique, les technologies modernes, la reconstitution de l’environnement et l’approche ethnologique. Ses dernières années ont été difficiles : il a subi pendant plus de quinze ans les atteintes progressives de la maladie de Parkinson. Mais, diminué physiquement, marchant difficilement, parlant de plus en plus indistinctement, André Leroi-Gourhan a gardé jusqu’au bout un esprit parfaitement lucide ; il n’a jamais arrêté de travailler, et il a toujours été disponible pour le chercheur ou le journaliste qui avait besoin d’un conseil ou d’une explication.

A la veille de prendre sa retraite de professeur au Collège de France (chaire de préhistoire), M. Leroi-Gourhan a eu toute une série d’entretiens avec Claude-Henri Rocquet. Ces conversations ont été rassemblées dans un livre, *Les Racines du monde*. Ainsi comprend-on mieux l’ampleur de cet esprit extraordinaire auquel on doit, en grande partie, le renouvellement et l’enrichissement des méthodes et des buts des études préhistoriques. M. Leroi-Gourhan a été, en effet, l’un des premiers à rechercher non plus seulement les vestiges physiques et les industries de nos lointains ancêtres, mais *l’homme tout simplement*.

Cette curiosité pour l’homme s’est manifestée très tôt en lui. S’étant fait dans plusieurs écoles une bonne réputation de cancre (sauf en français et

en sciences naturelles), il commence à travailler à quatorze ans (en 1925) : librairie, bonneterie, édition d'art ne l'empêchent pas de préparer seul le bac et de suivre — déjà — des cours d'anthropologie. Attiré depuis son enfance par les collections d'os d'animaux — fossiles qu'il visite ou actuels qu'il accumule — il débute ... par l'étude du russe (il est diplômé à vingt ans) et du chinois.

Il suit des cours au Collège de France, à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, au Musée de l'Homme, et il participe, en bénévole, à la réorganisation de cette dernière institution. Puis, grâce à une bourse, il s'installe de 1937 à 1939 au Japon pour y faire de la recherche ethnologique et aussi pour enseigner le français à l'Institut français de Kyoto. Les étapes suivantes ne sont pas moins zigzagantes : marin en 1939-1940, conservateur adjoint provisoire du Musée Guimet de 1940 à 1944 (pour garder le poste à Philippe Stern qui, étant juif, avait dû disparaître), résistant, et ... gardien des œuvres d'art mises à l'abri à Valençay. Avec tout cela, docteur ès lettres en 1945 : une thèse sur l'archéologie du Pacifique Nord ; docteur ès sciences en 1954 : une thèse sur les tracés d'équilibre mécanique du crâne des vertébrés terrestres.

La suite de l'itinéraire est plus classique : sous-directeur intérimaire du Musée de l'Homme (en remplacement de M. Jacques Soustelle), de 1945 à 1950, professeur d'ethnologie et de préhistoire à Lyon, puis à Paris et, à partir de 1968, professeur au Collège de France. L'intérêt de M. Leroi-Gourhan pour tout ce qui concerne l'homme est tel que, pour lui, "le travail et le jeu se confondent d'une façon indissociable". Il n'a pas conscience d'avoir suivi de multiples voies. Il s'étonne pourtant un peu d'en être arrivé là, se définissant comme "quelqu'un qui a toujours un peu frisé les marges".

L'homme est unique dans l'évolution du règne animal. Il s'est redressé, marche sur ses deux pattes de derrière, et il est le seul primate à l'avoir fait. Autant nos mains ressemblent à celles des singes, autant nos pieds sont différents des leurs. Si nous avions conservé un gros orteil opposable aux autres doigts, notre bipédie n'aurait pas été possible, les mains n'auraient donc pu être libres, et notre cerveau n'aurait pu prendre un tel développement. Indéniablement, "l'homme a commencé par les pieds".

Cette libération permanente des mains a été suivie de la fabrication d'outils qui étaient, pour l'homme, le seul moyen de satisfaire ses désirs. "Nous ne faisons rien de notablement humain tant que le désir n'est pas en

jeu”. Très vite est venu le désir de création. Sans celui-ci le Pithécantrope n’aurait pas réalisé les bifaces, ces outils où l’on voit déjà apparaître, à côté du souci d’efficacité, la notion de symétrie.

Pour M. Leroi-Gourhan, qui a toujours eu le goût des objets, des formes et du travail manuel, l’outil est le prolongement de la main. Malheureusement, les intellectuels, surtout les Français, n’en sont pas suffisamment conscients. “La recherche du comportement technique de l’homme devrait être la base préliminaire de tout sujet d’ethnologie” et de préhistoire. La seule différence qui sépare l’ethnologie de la préhistoire est que la première s’intéresse à l’homme actuel et la seconde à l’homme fossile. Cependant, il faut se méfier du “comparatisme ethnologique” qui essaie de retrouver les comportements des hommes fossiles d’après les comportements des hommes “primitifs” actuels.

“La fouille — qui était une chose presque secondaire il y a trente ans — [M. Leroi-Gourhan] a essayé d’en faire l’acte fondamental, l’acte de lecture des documents grâce à une technique qui n’a rien de très mystérieux mais qui tente de ne pas laisser échapper le moindre indice qui ait pu survivre dans le sol aux hommes eux-mêmes”. Il faut travailler couche par couche, c’est-à-dire décaper millimètre par millimètre le sol de tout un habitat en suivant les moindres inégalités de ce sol. Rien ne doit être bougé avant d’être photographié, dessiné, répertorié.

Une telle méthode horizontale est très lente : de 1963 à 1981, à raison de deux mois de fouilles par an, trente mille heures de travail ont ainsi été consacrées au site de chasseurs de rennes de Pincevent (près de Montereau), et dix-huit campagnes de fouilles ne l’ont pas épuisé. Combien de sites ont été perdus à jamais, ou tout au moins gâchés irrémédiablement par les fouilles verticales dans lesquelles on creuse un puits pour avoir, le plus vite possible, une idée de la stratigraphie locale. Les fouilles horizontales seraient aussi indispensables pour les temps historiques : les vestiges, les objets avec leur répartition sont seuls à pouvoir renseigner sur la vie quotidienne.

M. Leroi-Gourhan a beaucoup étudié l’art préhistorique. La grotte de Lascaux, par exemple, est universellement connue, mais combien de non-spécialistes ont entendu parler de ses quelques mille cinq cents gravures ? Beaucoup de celles-ci sont des semis abstraits de points et de traits qui ont été manifestement disposés selon un dessein bien défini. Les grottes ornées servaient très probablement de sanctuaires. Tous les grands monuments

anciens que l'on connaît sont des palais ou des temples. Lascaux, pour ne parler que d'elle, ne peut être un palais ; c'est donc un temple.

Le premier, Leroi-Gourhan a fait pour ces grottes des études d'ensemble des sujets, de la disposition et de la fréquence des peintures et des gravures, décorations qui ne sont pas plus gratuites que celles de nos cathédrales. Toutes doivent être considérées comme des symboles qui traduisent des mythes. Mais lesquels ?

“Je me suis efforcé, dit-il, de prouver que les formes les plus abstraites des signes étaient issues de figures génitales masculines et féminines, lesquelles se trouvent présenter une exécution réaliste dans un certain nombre de cas. Il ne faudrait pas se méprendre sur le caractère de ces figures. L'érotisme est absent de l'art paléolithique [...] Sur le plan psychosociologique, les paléolithiques [...] avaient une attitude restrictive à l'égard de la représentation sexuelle, restriction qui a conduit à des symboles morphologiquement non explicites”.

L'extension de certains signes est intéressante : on en connaît “dont la diffusion ne dépasse pas une dizaine de kilomètres autour des Eyzies ; d'autres dont le périmètre d'expansion ne dépasse une trentaine ou une quarantaine de kilomètres. En somme, les signes des cavernes sont réunis sur des étendues géographiques qui correspondent à peu près à une journée de marche”. En revanche, “les objets voyagent [... ils] sont précieux pour caractériser la diffusion, les contacts entre groupes humains différents. Il n'est pas étonnant de retrouver parmi les objets exhumés dans la grotte de Tito-Bustillo, dans les Asturies, un bâton percé dont le décor est inspiré par un thème connu depuis longtemps à la Madeleine, en Dordogne, c'est-à-dire à plus de 500 kilomètres”.

A propos de l'épistémologie de l'art rupestre préhistorique

Le rôle de l'épistémologie est, sans faire l'apologie de la science, de montrer ce qu'elle est, et quelle ouverture elle peut offrir sur l'Univers, sur la vie, sur l'homme et sur la société.

Le phénomène le plus marquant de l'évolution du psychisme humain a été sûrement la naissance de l'aptitude à reproduire graphiquement les formes, à passer de l'objet à l'image (figurative ou non). D'une manière plus générale, on ne peut manquer de s'apercevoir que les systèmes de

représentation graphique manifestent clairement une nouvelle étape, non seulement dans l'équipement culturel de l'humanité — en offrant à l'homme la maîtrise de nouvelles techniques intellectuelles — mais aussi sur le chemin qui conduit des systèmes symboliques à l'écriture proprement dite.

Mais on peut se demander si l'image est aurore de la parole. Avant de communiquer par la dialectique du discours, l'homme n'a-t-il pas pu communiquer par les sensations, les sentiments naissant au contact de la vie des formes ? La pensée, alors, serait déjà ordonnée selon un langage graphique exprimé dans l'espace, avant qu'elle n'achève son organisation selon un langage articulé, exprimé dans le temps. Dans le doute, remarquons que l'homme est naturellement producteur d'art comme il est naturellement producteur de sons et que, si les peintures et les gravures, trame de l'inconscient collectif, sont les témoins d'un monde qui n'est plus, elles expriment cependant des images propres aux peuples et aux civilisations qui les ont produites à un moment de l'histoire où l'unité humaine devait être la plus forte.

Par conséquent, nous pouvons considérer les peintures et les gravures rupestres préhistoriques parmi les "meilleurs" indices archéologiques de l'identité ethnique et des spécificités culturelles des sociétés passées, de leurs systèmes de pensée et de leurs structures sociales, de la force biologique, sociale et culturelle des liens entre l'homme et la nature dans le temps. De ce point de vue, et d'une manière plus générale, la paléoécologie des représentations apparaît comme l'une des directions majeures de l'étude des représentations rupestres, à condition toutefois qu'elle soit combinée à l'ethnologie préhistorique de celles-ci.

En effet, la reconnaissance du cadre géodynamique, bioclimatique des œuvres, celle des liens et des structures latentes et évidentes de l'art, de la roche, et du lieu, permet au préhistorien de se faire une idée assez précise de l'enracinement socio-géographique de l'art pariétal, à condition d'admettre comme postulat que la notion d'art n'est pas séparable des notions de roche et de lieu.

De même, la reconnaissance de la signification proprement anthropologique des systèmes graphiques — déjà soulignée par André Leroi-Gourhan entre autres — permet-elle de mettre en lumière l'enracinement socioculturel de l'art pariétal, qui rend compte de la diversité des groupes humains producteurs, de leurs spécificités culturelles, de leurs productions et de

leurs conduites artistiques, des catégories et des choix esthétiques, définis si possible par rapport à la mise en place d’une chronologie ordonnée, de périodisations culturelles, de styles et de marqueurs ethniques, de chronologies stylistiques, d’unités territoriales stylistiques définies en fonction de l’articulation “ruptures stylistiques — ruptures socioculturelles”. Ceci à condition d’admettre comme postulat que le rôle joué par la fonction artistique — la production de peintures et de gravures rupestres — est un élément majeur de la constitution culturelle : ce qui nous permet, dès lors, de construire une étude de l’art sur des fondements anthropologiques.

Notre “ancêtre du millénaire” : six millions d’années

Les découvertes scientifiques des dernières décennies, particulièrement en Afrique orientale et australe, ont permis de remonter loin dans le temps de nos origines mais aussi de dresser un arbre généalogique de plus en plus précis de l’espèce humaine. Depuis les primates qui constituent le tronc commun aux hommes et aux singes, cet arbre s’est diversifié très sensiblement ces dernières années. On admet aujourd’hui que, il y a 6 à 7 millions d’années, cet arbre généalogique s’est divisé en deux grosses branches, l’une aboutissant aux singes (chimpanzés, gorilles, orangs-outangs, cynocéphales, etc.), l’autre à l’espèce humaine. Mais, entre l’homme moderne (*Homo sapiens sapiens*) et les hommes plus primitifs, appelés “hominidés”, les maillons manquent.

Au siècle dernier, “l’homme de Cro-Magnon”, qui serait apparu il y a 35.000 ans, semblait être notre premier ancêtre. Mais depuis, d’autres ancêtres sont apparus : “l’homme de Néanderthal” fait reculer nos origines à plus de 100.000 ans (peut-être 135.000 ou même 150.000).

Puis en Chine, à Java, en Algérie, des ossements de l’*Homo erectus* (–500.000) sont exhumés et montrent que ce bipède évolué a quitté son berceau, l’Afrique, plus ou moins un million d’années avant, pour partir à la conquête du monde, où il a semé ses outils de pierre et d’os. Et effectuée une véritable révolution : la maîtrise du feu.

Et voilà que des paléontologues kenyans (Leakey), australien mais sud-africain d’adoption (Dart), français (Taieb, Coppens) et britanniques (Johanson) “inventent” un lointain ancêtre, mi-homme mi-singe : l’australopithèque (ou “homme du sud”). En 1974, la fameuse Lucy, australopithèque morte à 20 ans, il y a plus de 3 millions d’années, et exhumée dans l’est de l’Ethiopie, livre un squelette presque complet.

En 1994, une dent d’*Ardipithecus ramidus* (datée de 4.4 millions d’années) découverte en Ethiopie par l’américain Tim White et, en 1995, la mâchoire d’un *Australopithecus anamensis*, vieille de 4.1 millions d’années, exhumée par Meave Leakey, au Kenya, font croire un moment qu’on tient enfin l’ancêtre direct de l’homme.

Mais en août 1999, stupeur ! Dans ce “berceau de l’humanité” est-africain, les restes des *Millenium Ancestors* (“ancêtres du Millénaire”) vont battre tous les records : plus de 6 millions d’années ! C’est une scientifique française, Brigitte Senut (du Muséum National d’Histoire Naturelle de Paris), qui est tombée, par hasard, sur un gros morceau de fémur de plus de 6 millions d’années, qui affleurait le sol, près de Lukeino, dans le nord du Kenya. Travaillant en équipe, avec Martin Pickford et des scientifiques kenyans, elle a identifié treize autres ossements (fémurs, mâchoires, humérus, phalanges de la main, etc.) appartenant à cinq individus différents.

Comme le précise Brigitte Senut : “il s’agit bel et bien d’un hominidé, car les études préliminaires des os du bras et de la phalange montrent que celui-ci grimpeait aisément aux arbres, tandis que les fémurs montrent qu’il se déplaçait au sol en position debout”. Et la paléontologue française d’ajouter : “Ses dents indiquent qu’il se nourrissait en partie de fruits à écorce dure, les incisives sont larges et robustes, tandis que ses prémolaires et ses molaires sont recouvertes d’un émail épais. Par rapport à celles des grands singes, ses canines sont plus petites, mais beaucoup plus larges que celles des hommes modernes”.

Avec le *Millenium Ancestor*, la chaîne de l’évolution humaine pourrait cacher encore quelques maillons. La formation géologique où ont été découverts les *Millenium Ancestors* renferme de nombreux gisements de 1 à 15 millions d’années et devrait maintenant être fouillée intensivement pour en savoir plus.

Prochaines étapes

La distribution géographique de toutes ces découvertes de préhumains, à partir du premier en Afrique du Sud (*Australopithecus africanus*) — qui a été suivi par l’identification de nouvelles espèces encore plus anciennes soit en Afrique du Sud que de l’Est — a donc conduit la plupart des chercheurs à envisager l’origine des hominidés dans les savanes d’Afrique Orientale, près du Grand Rift.

Successivement d’autres recherches ont porté l’intérêt des anthropologues en Ethiopie (*Ardipithecus ramidus*, vieux de 4,4-5,8 Ma) et au Kenya (*Orrorin tugenensis*, environ 6 Ma). Ces formes auraient vécu dans un milieu de forêt. Et maintenant le professeur Brunet annonce la découverte (publiée dans la revue Nature du 11 juillet 2002), à l’ouest de la Vallée du

Rift, d’un nouvel hominidé, le plus ancien connu puisqu’il date d’environ 7 millions d’années.

C’est depuis janvier 1994 que Michel Brunet, directeur de la Mission Paléanthropologique Franco Tchadienne (M.P.F.T.) conduit un programme international de recherches pluridisciplinaires au Cameroun et au Tchad. Son équipe a d’abord mis au jour en 1996 Abel (*Australopithecus bahrelghazali*), 2500 kilomètres à l’ouest du Grand Rift, âgé de 3 ou 3,5 millions d’années. Ensuite, au nord du Tchad, dans le désert du Djourab, c’est Toumaï qui surgit.

Les chercheurs l’ont attribué à une nouvelle espèce baptisée *Sahelanthropus tchadensis*, “Homme du Sahel tchadien”. Toumaï, qui signifie “espoir de vie” en langue goran, est proche du dernier ancêtre commun aux chimpanzés, aux gorilles et aux humains, mais il est ni singe ni australopithèque. Son crane sub-complet avait été trouvé déjà en juillet 2001 par Ahounta Djimdoumbaye, chercheur licencié es Sciences Naturelles de l’Université de N’Djaména. L’association des caractères anatomiques de la face, des canines et de la base du crane indiquent clairement son appartenance au rameau humain.

Ainsi cette découverte remet en cause la théorie du berceau de l’humanité à l’est du continent, et fait reculer la dichotomie entre singes et humains prévue par certaines phylogénies moléculaires : au moins 7 millions d’années.

Toumaï vivait au bord du lac Tchad, bien plus grand qu’aujourd’hui, près d’une savane et d’une forêt, car ses restes fossiles sont associés à une faune riche de différentes espèces de mammifères, dont le degré évolutif indique un âge biochronologique de 7 millions d’années. Cette faune comprend aussi plusieurs espèces de vertébrés aquatiques et amphibiens, tandis que la végétation est composée d’espèces liées à la forêt galerie, la savane arborée et la prairie à graminées. Les études sédimentologiques sont en accord avec le caractère périlacustre de ce milieu entre lac et désert. Cette région est actuellement l’objet d’une intense érosion éolienne qui met au jour les niveaux fossilifères anciens dans les sédiments déposés en bordure du paléo lac Tchad.

Les courants majeurs de la pensée ethnologique

Le grec Hérodote (V^e siècle avant J.-C.) joue le rôle mythique de héros fondateur de l'histoire, de la géographie comparée et de l'ethnologie, lui qui, après divers voyages, montre que l'organisation sociale des Egyptiens est conçue par rapport à la religion, que celle des Barbares (non-Grecs) est dominée par l'institution de la royauté, tandis que les Grecs vivent en cités sous l'empire de la loi. Comme Tacite en tant qu'historien romain (1^{er} siècle après J.-C.) traite des mœurs des Germains et des Angles, divers chroniqueurs chinois, persans, hindous, mais surtout arabes, relatent leurs voyages dans le monde médiéval, notamment africain pour les Arabes : Ghana du XI^e siècle (Al Bekri), Mali du XIV^e siècle (Ibn Batouta), monde islamique du XV^e siècle (Ibn Khaldoun).

C'est au nom du christianisme et de la différence avec les "sauvages" qu'à la Renaissance les Espagnols et les Portugais justifient leurs explorations et conquêtes du Nouveau Monde, lesquelles entraînent au XVI^e siècle un remodelage des connaissances, même théologiques, et une réflexion comparative sur des sociétés non européennes, d'autant que simultanément est redécouvert l'héritage gréco-romain, est bouleversée par Copernic et Galilée la représentation de l'Univers, est battue en brèche par la Réforme une vision monolithique du monde.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le comparatisme s'accroît avec la multiplication des récits de voyages, par exemple de missionnaires chez les Indiens d'Amérique, de Bernier aux Indes, de Cook, La Pérouse, Bougainville en Océanie, d'Abanson au Sénégal, etc. Même s'il s'y mêle du romanesque, du fantastique et du monstrueux, l'information documentaire est présente, que synthétisent les philosophes et encyclopédistes Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot, Condorcet ... En 1799 est fondée une société des "Observateurs de l'Homme" qui se propose de comparer les peuples de l'Antiquité, les peuples sauvages et les peuples indigents. Le baron de Gérando écrit même un guide d'enquête en 1800 : *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*. C'est le premier traité d'ethnologie. Sociétés savantes, associations à caractère ethnologique et folklorique, musées stockant les matériaux ethnographiques se multiplient durant tout le XIX^e siècle, pendant que, sous l'influence des naturalistes, on ne cesse

de s'interroger sur les variétés de l'espèce humaine, sur les différences de culture et sur les étapes d'un prétendu progrès universel.

I. L'ÉVOLUTIONNISME

Fondé sur la croyance des XVII^e et XVIII^e siècles dans l'unité psychique du genre humain et dans le progrès des civilisations exprimé par Condorcet, le courant évolutionniste, dont l'essor a lieu dans la seconde moitié du XIX^e siècle, s'appuie sur le transformisme de Lamarck et sur les recherches de Darwin concernant l'origine des espèces par voie de sélection naturelle. De la même manière que l'on observe dans le monde naturel une diversification des espèces et un perfectionnement constant de l'adaptation au milieu, on constate dans le monde humain un passage du simple au complexe (Spencer), et une amélioration des systèmes sociaux dans les domaines économiques, politiques, parentaux et religieux.

Le plus marquant des auteurs évolutionnistes est le juriste américain Lewis Henry Morgan (1818-1881). Ami des Indiens, il publie en 1877 *La Société archaïque*, où il schématise l'évolution humaine en trois grandes phases : sauvagerie, barbarie, civilisation, chacune étant divisée en périodes ancienne, moyenne et récente, qui débute toutes par une invention technologique (l'agriculture, à l'aube de la barbarie, l'industrie et le commerce à celle de la civilisation) et dont le développement suit celui des arts de la subsistance. Vient ensuite l'examen :

- (1) du développement de l'idée de gouvernement appuyé sur des exemples iroquois, aztèques, grecs et romains ;
- (2) des paliers d'évolution de la famille ;
- (3) des transformations de la propriété à partir de règles successorales : de l'organisation tribale à la propriété privée. Le retentissement de l'œuvre tient en partie au porte-parole qu'elle a trouvé chez F. Engels dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* (1884).

Outre L.H. Morgan, E.B. Tylor (1832-1917), qui donne sens à la notion de fonction en établissant des corrélations et constatations statistiques, et J. Frazer (1854-1941), qui étudie notamment les mythes, le totémisme et le sacrifice du roi divin, sont considérés comme les piliers majeurs de l'évolutionnisme anthropologique. Selon Tylor, l'animisme avec croyance au double serait le principe de toute religion qui serait passée par les phases

de mânisme (culte des âmes des défunts), de fétichisme, de polythéisme, puis de monothéisme. Pour Frazer, la science corrigerait la religion, qui serait dérivée d'une magie initiale.

2. LE DIFFUSIONNISME

Mettant en cause l'idée évolutionniste de grandes étapes de l'histoire, le courant diffusionniste vise à étudier la distribution géographique des traits culturels en expliquant leur présence par une succession d'emprunts d'un groupe à l'autre. Il postule la rareté des processus d'invention et conçoit la similitude d'éléments culturels entre deux groupes comme indice de la diffusion de ces éléments à partir d'un nombre limité de foyers.

C'est aux diffusionnistes que l'on doit les premières études scientifiques de la circulation des traits culturels : leurs itinéraires, leur vitesse et leurs aires de diffusion, les modifications survenues, les obstacles et les conditions favorables à cette diffusion. Ce courant, apparu au début du XX^e siècle, est représenté par trois écoles :

- (1) britannique, appelée panégyptienne ou héliolithique, avec G. Elliot Smith et W.J. Perry comme chefs de file, dans les années vingt. Selon eux, les rapprochements d'éléments comparables en diverses parties du monde (pyramides mayas, Inca péruvien en tant que dieu solaire, momification de cadavres africains, perles polynésiennes ...) prouveraient l'origine égyptienne de toute civilisation, il y a quatre millénaires ;
- (2) germano-autrichienne, fondée par F. Graebner au Musée de Cologne et approfondie par le Père W. Schmidt notamment, qui lança la revue *Anthropos* ; leur *Kulturgeschichtliche Method* implique des solides recherches de traits diffusés et de voies de diffusion qui font appel à la linguistique, à l'archéologie et à l'histoire ;
- (3) américaine, représentée par Kroeber, Goldenweiser, Sapir, Wissler, qui, groupés autour de Boas, ont développé certaines de ses idées à partir de recherches de terrain et de reconstructions historiques à caractère limité ; des données exactes et quantitatives ont été aussi accumulées au sujet de la circulation sociale et géographique, du dépérissement, de la modification, de la combinaison et de la dissolution des éléments de cultures.

3. LE CULTURALISME

Le culturalisme, qui prend son essor dans les années trente aux Etats-Unis au sein de l'école d'anthropologie culturelle, et dont les principaux représentants sont R. Linton, A. Kardiner, R. Benedict, M. Mead, définit la culture comme système de comportements appris et transmis par l'éducation, l'imitation et le conditionnement (acculturation) dans un milieu social donné. A la différence des diffusionnistes, intéressés par le cadre culturel lui-même, les culturalistes ont donné à leurs travaux une orientation psychologique et ont cherché à savoir comment la culture est présente chez les individus et comment elle oriente leurs comportements. Le façonnement de la personnalité s'opère inconsciemment ou consciemment par des institutions et par le jeu des règles ou des pratiques habituelles. Des valeurs modales dominantes, qui n'excluent pas des variantes et des déviations, permettent de particulariser chaque culture.

Ralph Linton (1893-1953) tente d'élaborer une théorie des rapports entre culture et personnalité dans ses deux livres majeurs, *De l'homme* (1936) et *Les Fondements culturels de la personnalité* (1945). L'originalité de Linton réside :

- (1) dans le contenu psychologique qu'il donne à la culture par l'insistance sur la transmission et la structuration des conduites grâce à l'éducation ;
- (2) dans l'importance qu'il accorde aux modèles, ou *patterns*, culturels, manières typiques de penser et d'agir propres à une culture et différentes des purs idéaux de conduite ;
- (3) dans la distinction qu'il établit entre culture réelle, avec ses modèles intériorisés par les individus, et culture construite à partir de fréquences maximales d'apparition de certains comportements ;
- (4) dans l'examen des variantes individuelles par rapport aux normes, variantes en fonction du sexe, de l'âge, de la profession, de l'instruction, de la fortune, etc. Chacun ne vit donc qu'un segment de sa propre culture et dispose de choix possibles entre différentes conduites, car dans toute culture coexistent plusieurs systèmes de valeurs. Les variantes tolérées ainsi que les déviations agissent dans la dynamique de la culture ;
- (5) dans sa théorie de l'acculturation, aspect du changement culturel par contacts et influences, élaborée avec Robert Redfield et Melville Herskovits.

Le célèbre *Memorandum for the Study of Acculturation* (1936) présente l'acculturation comme l'ensemble des phénomènes qui résultent du contact continu et direct entre des groupes de cultures différentes, avec les changements subséquents dans les modèles culturels originaux de l'un ou des deux groupes. Selon les circonstances (migration, invasion, colonisation) et la situation d'ensemble dans laquelle ils se produisent, les contacts entre deux cultures, soit équivalentes, soit en rapport démographique, économique, politique ou religieux de domination-subordination, entraînent des attitudes aussi diverses que l'acceptation sélective de certains traits, l'assimilation avec modification structurelle des besoins et comportements, ou bien, à l'inverse, des blocages, défis, refus ou dérobades.

4. TENDANCES DE L'ETHNOLOGIE FRANÇAISE

A. Les systèmes de pensée

Avec Emile Durkheim (1858-1917) et son neveu Marcel Mauss (1872-1950), c'est au sein de la sociologie que se fonde l'ethnologie française. L'étude primordiale des représentations collectives restera longtemps centrée en France sur le phénomène religieux. Pour Durkheim, qui réclame d'expliquer le social par le social, de traiter les faits sociaux comme des choses et de dégager des types après comparaison entre milieux homogènes, les sociétés de type archaïque, à faible division du travail et forme de solidarité organique, par exemple celle des aborigènes d'Australie, ont l'avantage de nous présenter les "*Formes élémentaires de la vie religieuse*". De cet ouvrage de 1912, les idées clés sont celles de mana (force), totem (représentation sacralisée du clan) et tabou (interdit). Croyances et rites assurent la cohésion et la continuité de la société, et la religion, donc le sacré, ne serait que la représentation hypervalorisée de la société elle-même.

Si Mauss, pas plus que Durkheim, n'a effectué de recherches de terrain, son influence a été forte sur la première génération d'ethnologues, et, par ses cours, sur l'ensemble de l'ethnographie, car ses réflexions théoriques concernent le phénomène social total, l'importance de l'échange et du don dans les sociétés archaïques, les techniques du corps, et la magie (bien que soit trop accentuée l'opposition magie-religion et que la magie ne soit pas distinguée de la sorcellerie).

Appartenant à la même école, Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) s'est attaché à l'analyse des démarches de l'esprit humain dans les sociétés primitives dont il étudie les fonctions mentales et l'expérience mystique, les symboles et les mythes, les notions d'âme et de surnaturel. Il pense établir, dans *La Mentalité primitive* (1922), l'existence de liaisons mystiques s'effectuant en vertu de participations et d'exclusions soustraites au principe logique de contradiction, idée qu'il a corrigée dans ses *Carnets* posthumes (1949) en affirmant que coexistent dans toute société à des degrés divers la pensée mystique et la pure rationalité.

Titulaire de la première chaire d'ethnologie créée à la Sorbonne en 1943, le premier à établir et à publier une cosmologie complexe dans *Dieu d'eau* (1948), Marcel Griaule (1898-1956) révolutionne les études africanistes, non seulement parce qu'il revalorise devant l'opinion les produits culturels de l'Afrique, mais parce qu'il rejette l'étude pointilliste des traits de culture pour explorer ce qu'il juge être le système philosophique des Dogons, leur vision du monde, et pour orienter l'anthropologie vers l'étude des productions symboliques : littérature orale, artisanat, musique, danses, masques, etc. Si les représentations religieuses et cosmologiques, par lesquelles la société rend compte d'elle-même, cachent beaucoup de conflits économiques ou politiques rarement exposés par l'école de Griaule, du moins la *Méthode de l'ethnographie* proposée par le maître continue-t-elle de guider des chercheurs de terrain.

B. Le courant dynamiste

Ouvrir la politologie aux apports d'une ethnologie qu'il a lui-même libérée de son archaïsme, construire une sociologie dynamique de la modernité qui démasque tous les jeux du pouvoir et oblige à interpréter les facteurs de désordre dans tout système social, autant d'objectifs réalisés par Georges Balandier (né en 1920). Premier africaniste à procéder à une théorisation de la situation coloniale en saisissant les déséquilibres issus de rapports dominants-dominés, Balandier fait surgir dans son *Anthropologie politique* (1967) le thème fort de la connivence du pouvoir et du sacré. Par l'anthropologie des sociétés sans Etat se révèlent clairement à la fois les fondements, les processus et les fonctions du pouvoir. Afin d'affirmer l'ordre, se joue temporairement le désordre. Aussi régulateur qu'il soit, le pouvoir laisse échapper les discordances entre pratiques sociales et structures officielles. Si tout système est instable et inédit, et si cohabitent l'incertitude, l'ordre et le désordre, il convient d'appréhender les changements à travers les révélateurs de désajustements : contestations,

conflits et crises présentes, par exemple, dans les messianismes, syncrétismes, idéologies de partis africains. Tout en promouvant une sociologie des mutations et du développement du Tiers Monde, Balandier procède à une investigation critique de la modernité occidentale (sexes, générations, inégalités) par le détour de l'africanisme, qui lui sert de tremplin pour un saut dans l'actuel.

C. Le structuralisme

Approche dont le grand prêtre est Claude Lévi-Strauss, commune à plusieurs sciences humaines, notamment la linguistique et l'anthropologie. Elle vise à considérer un phénomène comme un ensemble d'éléments constituant une totalité, dont chaque élément détermine la place et la fonction des autres, avec des lois de composition complexe : la "structure".

Lévi-Strauss analyse la parenté comme système de communication et d'échange entre statuts et rôles sociaux selon un principe de réciprocité consistant à s'interdire le parent proche pour l'échanger avec un conjoint venant d'un autre groupe. Lorsqu'il recherche "les lois universelles qui régissent les activités inconscientes de l'esprit", le structuraliste rejette la question de l'origine des phénomènes au profit d'une étude de leurs formes.

Le chapitre XV^e d'*Anthropologie structurale* (1958) expose l'essentiel de la démarche structuraliste. La structure est un type de formalisation qui s'adapte à un contenu varié. Elle est à distinguer des relations sociales, matière première employée pour la construction des modèles qui rendent manifeste la structure sociale elle-même. Toute structure revêt un caractère de système en ce qu'il y a primauté du tout sur les composants, et primauté des rapports sur les termes qu'ils unissent. Comprendre le sens d'un terme, c'est le permuter dans tous ses contextes. Tout modèle construit doit rendre compte de tous les faits observés et posséder une utilité prévisionnelle en cas de modification d'éléments. Mais le modèle n'est pas lisible d'emblée dans l'observation ethnographique concrète, les normes sociales conscientes sont plus pauvres que les modèles inconscients. Et ces modèles peuvent être soit mécaniques, à l'échelle des phénomènes, soit statistiques, à une échelle différente. Les structures, Lévi-Strauss les dévoile aussi bien dans la parenté et l'alliance que dans le mythe d'Œdipe et dans la cure shamanique.

Maints textes de Lévi-Strauss tendent à mettre en évidence cette organisation systématique. Ainsi : "L'ensemble des coutumes d'un peuple

est toujours marqué par un style ; elles forment des systèmes. Je suis persuadé que ces systèmes n'existent pas en nombre illimité, et que les sociétés humaines, comme les individus — dans leurs jeux, leurs rêves, ou leurs délires — ne créent pas de façon absolue, mais se bornent à choisir certaines combinaisons dans un répertoire idéal qu'il serait possible de reconstituer”.

Georges Balandier souligne, à propos de *Tristes tropiques*, la grandeur et les servitudes de l'ethnologue, qui “vise à retrouver l'unité et la permanence au-delà de la diversité que nous révèlent nos voyages à travers l'espace et le temps”. Nul n'est plus sensible que Lévi-Strauss à cette intention profonde, et ce d'autant plus, semble-t-il, qu'il “sait que l'essentiel est perdu”, en raison de la transformation accélérée des sociétés les plus reculées, et que “tous ses efforts se réduiront à gratter la surface”. L'ethnologie est pour lui une “recherche du temps perdu”, et ce n'est pas sans raison que Roger Bastide le rapproche de Proust.

En 1968 Bernard Pingaud écrivait dans son “*Comment on devient structuraliste*” (Editions Robert Laffont, Paris) que toute vérité doit être vécue avant d'être dite. Sous la même plume on lit que le «père et deux oncles de Lévi-Strauss étaient peintres, et le futur ethnographe a passé sa petite enfance dans un milieu urbain, profondément imprégné de culture. Une brève allusion, dans la préface de *Le Cru et le Cuit*, nous révèle qu'il a rendu, dès son plus jeune âge, un culte fervent “aux autels du dieu Richard Wagner”», culte qui «ne consiste pas seulement à écouter ; l'enfant apprend aussi à reconnaître, exposés par ces divers instruments qu'une abréviation conventionnelle localise du haut en bas de la page, les fameux “motifs” qui s'enchevêtrent dans l'opéra. L'analyse des mythes — écrira-t-il plus tard — est comparable à celle d'une grande partition».

Un texte à étudier et commenter, que je conseille à mes étudiants, est celui de Jean Viet, *Les Méthodes structuralistes dans les sciences sociales* (Mouton, 1965), où il explique, entre autres, que la “méthode structuraliste s'avère importante également dans le rapport qu'elle entretient avec d'autres types d'analyse, comme l'analyse comparative ou l'analyse fonctionnelle. La possibilité d'instituer des comparaisons dépend le plus souvent d'une élaboration structurale, et tel rapprochement, impossible au niveau des données concrètes, se trouve acquis dans l'homologie des structures. Quant à la mise en évidence des fonctions, on sait qu'elle s'articule avec l'analyse structurale, au point que l'on a pu parler d'une méthode structurelle-fonctionnelle. On est ainsi mis au fait par la méthode

structuraliste d'un grand nombre de démarches qui, si elles ne s'harmonisent pas toujours dans les définitions qu'elles reçoivent, sont à la base du développement des disciplines et se complètent d'ordinaire en tendant par des voies concourantes à l'objectivation scientifique des faits humains et sociaux".

La brève aventure humaine de l'homme de Néanderthal

Ces dernières années l'homme de Néanderthal est devenu une star des médias de vulgarisation scientifique dans toute la planète ! Il a eu droit à des innombrables couvertures de magazines et de revues à grand tirage, même si une récente étude de l'ADN confirme que ce premier habitant de l'Europe n'était pas notre ancêtre. Selon les paléogénéticiens de l'Université de Munich, le fragment d'ADN de Néanderthal qu'ils ont comparé au matériel génétique de Cro-Magnon (l'homme moderne) présente trop de différences pour qu'il puisse revendiquer son titre d'ancêtre.

En 1856, dans une grotte de la vallée de Neander, en Allemagne, un spécimen de Néanderthal de 50.000 ans est extirpé de sédiments calcaires. Remarquablement conservé pour son âge, il est exposé au musée de Bonn. L'équipe de Munich a prélevé 3,5 g d'os de son humérus, les a broyés et a réussi à en extraire de l'ADN. Les scientifiques se sont alors lancés dans un travail de fourmi pour reconstituer la "séquence" de ce petit bout de matériel génétique (l'ordre dans lequel s'enchaînent ses parties constituantes, les bases). Ils l'ont multipliée pour obtenir des millions de copies de ce précieux matériel et sont parvenus à reconstituer l'enchaînement de 360 paires de bases de cet ADN fossile. Une première ! Il ne restait plus qu'à comparer cet ADN au fragment équivalent d'un homme moderne.

D'un point de vue strictement génétique, chaque individu est unique, à moins de posséder un (vrai) jumeau. Toutefois, pour un petit morceau d'ADN de 360 paires de bases, deux êtres humains ont au maximum 8 bases différentes. Les chercheurs de Munich ont dénombré 27 différences entre notre ADN et celui de Néanderthal sur la partie considérée. Néanderthal serait donc génétiquement plus proche de nous qu'un chimpanzé (55 dissemblances en moyenne sur cette portion d'ADN) mais pas assez pour qu'il puisse être notre ancêtre.

Cette découverte est fantastique, mais elle ne clôt pas le débat. On peut affirmer que Néanderthal est très différent de nous, mais, pour être sûr qu'il s'agit bien d'une autre espèce, il faudrait prélever la même portion d'ADN sur un autre individu néanderthalien et examiner ses différences

avec l'échantillon déjà prélevé. Car si chez l'homme actuel l'ADN varie peu d'un individu à un autre, il n'en va pas de même chez toutes les espèces. On peut imaginer que l'ADN d'un autre individu néanderthalien présenterait très peu de différences avec celui de l'homme moderne ... Dans ce cas, impossible d'exclure Néanderthal de notre lignée d'ancêtres avec autant de fermeté.

Les relations entre Néanderthaliens et hommes de Cro-Magnon ont été au centre des débats scientifiques dès les premiers balbutiements de la préhistoire. Les Néanderthaliens ont d'abord été découverts en association avec les outils du "Paléolithique Moyen", souvent fabriqués sur éclat, rarement à partir de lames. Ces éclats étaient utilisés bruts ou retouchés en forme de "racloirs", de pointes, de pièces denticulées, d'encoches. Les hommes de Cro-Magnon ont été, en Europe, les auteurs des industries du "Paléolithique supérieur" qui faisaient un usage plus systématique du débitage de lames de silex, mais aussi de lamelles. Ils possédaient une panoplie variée d'outils de silex et d'os, aux formes stéréotypées. Ils sont les auteurs d'œuvres d'art pariétal et de nombreux objets sculptés ou gravés.

Une des questions les plus discutées en paléanthropologie a été celle de l'origine des premiers Européens modernes. Si aujourd'hui les hommes de Néanderthal en sont exclus, c'est sur la base d'arguments bien différents de ceux qui ont soutenu l'hypothèse des présapiens européens. D'une part, l'évolution des Néanderthaliens se fait par accréation de caractères dérivés, non pas modernes mais propres à la lignée néanderthalienne : les Néanderthaliens se "néanderthalisent" de plus en plus. C'est ainsi que les formes anciennes de cette lignée, comme l'homme de Swanscombe, en apparence plus proches de l'homme moderne que des Néanderthaliens plus récents, ont trouvé leur place au sein des présapiens européens. C'est aussi pourquoi la lignée des présapiens semblait se raréfier à mesure qu'apparaissaient les Néanderthaliens "classiques", puis les véritables hommes modernes en Europe. Plusieurs traits anatomiques des Néanderthaliens ne sont pas primitifs comparés à ceux des hommes modernes : ils sont tout simplement propres à ce groupe.

Un autre argument plaidait contre le passage évolutif des Néanderthaliens vers les hommes modernes : les Néanderthaliens classiques, datés en Europe entre 80.000 et 40.000 ans avant le présent, étaient trop proches dans le temps des Cro-Magnon, dont les plus anciens connus sont vieux d'environ 35.000 ans. Des changements anatomiques aussi spectaculaires n'ont pu s'opérer en un laps de temps aussi court.

Au cours des années 1970, cette proximité chronologique est devenue un large recouvrement. Tout d'abord, des hommes proches des hommes modernes et contemporains, voire antérieurs aux Néanderthaliens, ont été identifiés hors d'Europe, au Proche-Orient, puis en Afrique. Francis Clark Howell a baptisé "Proto-Cro-Magnon" des hommes fossiles découverts en Israël dans les gisements de Skhul et de Qafzeh. Pourtant, à l'époque, la plupart des paléanthropologues pensent que ces formes sont tardives et qu'elles étayaient la thèse d'une évolution entre des Néanderthaliens, moins spécialisés que ceux d'Europe, et des hommes anatomiquement modernes.

Les travaux de Bernard Vandermeersch à Qafzeh ont prouvé que ces hommes étaient, au contraire, plus anciens que la plupart des Néanderthaliens connus en Europe et au Proche-Orient. Comme les hommes de Néanderthal, ils ont taillé des outils moustériens ! D'après la faune fossile qui leur est associée, on établit l'âge de ces hommes modernes autour de 90.000 et 100.000 ans. Cet âge est difficilement accepté dans un premier temps, tant leur morphologie paraît "avancée". Toutefois, dans les années 1980, les datations par thermoluminescence et par résonance de spin électronique démontreront de façon irréfutable l'antériorité des hommes modernes sur les Néanderthaliens dans le Levant.

A la fin des années 1970, une seconde découverte importante ébranle les associations Néanderthalien et Moustérien d'une part, et homme moderne et Paléolithique supérieur d'autre part. Un squelette assez complet d'homme de Néanderthal est exhumé par François Lévêque dans le gisement de Saint-Césaire, en Charente. Il provient de niveaux archéologiques qui contiennent une des premières industries du Paléolithique supérieur en Europe, le Châtelperronien. Peu après, son âge est établi autour de 36.000 ans.

La réinterprétation des fossiles du Proche-Orient et la découverte de Saint-Césaire ont montré que les Néanderthaliens et les hommes modernes ont évolué parallèlement, dans des zones géographiques différentes, de part et d'autre de la Méditerranée. Après une longue période d'équilibre et des fluctuations de leur domaine respectif, sensibles en particulier dans le Levant, les hommes modernes ont pénétré en Europe et occupé un nouveau domaine, au détriment de ses occupants initiaux, les Néanderthaliens. De plus, ces découvertes ont montré que les deux groupes sont passés par le stade technologique "moustérien", et qu'au moment de l'invasion de l'Europe par les Cro-Magnon porteurs des technologies du Paléolithique

supérieur, les derniers Néanderthaliens ont, eux aussi, connu les effets de cette révolution culturelle. De nombreux indices anatomiques ou archéologiques étayent cette thèse. Ainsi les proportions corporelles des Néanderthaliens et des Cro-Magnon témoignent d'une origine et d'une évolution bien différentes. Les hommes de Néanderthal présentent des proportions corporelles de type hyperarctique, qui résultent de leur évolution dans les moyennes latitudes soumises à un climat plus rigoureux que l'actuel.

Au contraire, les premiers habitants modernes de l'Europe, qui pourtant occupent le même habitat, ont des proportions corporelles beaucoup plus élancées, comparables à celles des habitants actuels de l'Afrique de l'Ouest. Ces observations confortent l'idée qu'en Europe les Néanderthaliens sont bien un groupe autochtone, alors que les Cro-Magnon sont des envahisseurs venus de contrées plus clémentes. Il ne faut pas extrapoler beaucoup pour affirmer que les premiers Européens modernes avaient aussi le teint plus sombre que celui que leur accordent les reconstitutions destinées au grand public.

Pourquoi les hommes modernes ont-ils pénétré en Europe et pourquoi initialement dans une zone particulière ? La réponse à ces questions est peut-être liée aux changements écologiques. L'arrivée des hommes modernes est contemporaine d'une période tempérée fraîche, comprise entre deux pics de froid et caractérisée par une grande instabilité climatique. Dans le levant méditerranéen, le paysage oscille entre forêt méditerranéenne et forêt caduque, avec le développement d'un semi-désert pendant certains épisodes climatiques. En Europe se développent la forêt caduque et les milieux qui lui sont associés au sud des Alpes, alors que règnent toujours les steppes froides plus au nord. Dans un premier temps, les hommes modernes venant du Proche-Orient (ou poussés hors de cette zone) n'ont peut-être occupé que les paysages qui leur étaient familiers, laissant aux Néanderthaliens des environnements pour lesquels ceux-ci étaient mieux adaptés. Dans l'extrême Sud, des zones montagneuses ou des péninsules formant des culs-de-sac ont aussi constitué des refuges pour les Néanderthaliens.

A la question de la durée de la coexistence entre Néanderthaliens et hommes modernes, il est difficile de répondre. Nos datations souffrent d'incertitudes, 40.000 ans étant proche de l'âge limite que l'on puisse déterminer par la méthode du carbone 14. Si l'on retient les dates les plus extrêmes, la cohabitation des Néanderthaliens et des hommes modernes

a perduré 10.000 ans ou plus en Europe. Certes, à en croire un savant soviétique, Boris Porchenev, et un savant français, Bernard Heuvelmans, quelques hommes de Néanderthal auraient survécu jusqu'à nos jours et vivraient en petits groupes retranchés peureusement dans les montagnes du Caucase ou sur les hauts plateaux du Vietnam ! C'est ce que prétend l'auteur d'un volumineux ouvrage, *L'homme de Néanderthal est toujours vivant*. Voilà, dit-il, la vérité derrière les légendes de "l'abominable homme des neiges"...

Pour en savoir plus sur les hommes de Néanderthal

Pour ceux qui en ont le temps et l'envie, nous suggérons une visite au Neanderthal Museum à Mattman, en Allemagne, près du site archéologique où l'on a découvert les ossements qui ont donné le nom à l'espèce (tél. 0049 210 497 9797). En France, Jean-Jacques Hublin dirige le Laboratoire "Dynamique de l'évolution humaine" du CNRS, à Paris.



Fig. 1 – Restes d'un homme du Néanderthal (vertèbres, fémurs, crâne) retrouvés dans le gisement de Charles-aux-Saints (France). Les fémurs sont visiblement déformés par l'ostéopathie.

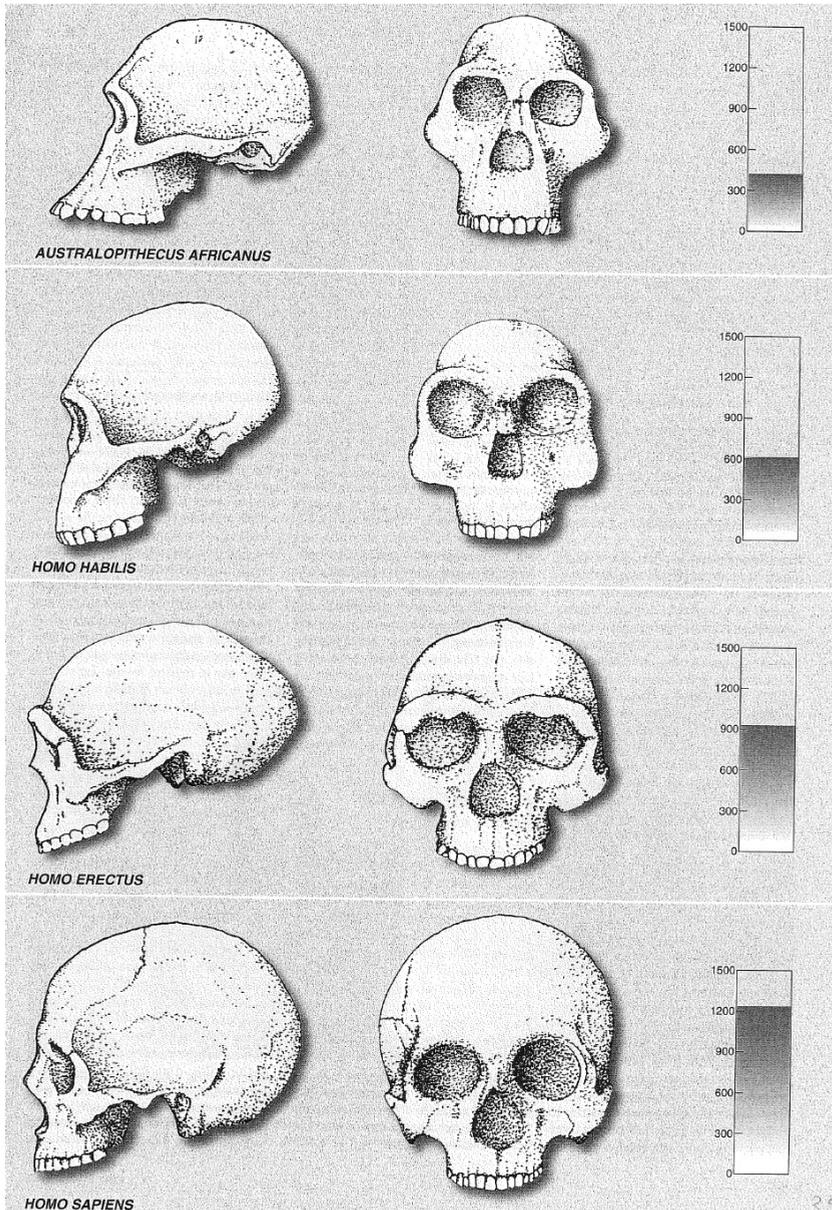


Fig. 2 – Les quatre étapes représentatives de l’évolution du cerveau humain (“La taille du cerveau et l’évolution humaine”, Robert Martin, *Dossier hors-série Pour la Science* “Les origines de l’humanité”). De nombreux éléments somatiques montrent que le crâne humain a subi, en 2 millions d’années, plus de modifications que le crâne de n’importe quel autre animal connu. Copyright Pour la Science, janvier 1999. Reproduit avec autorisation.

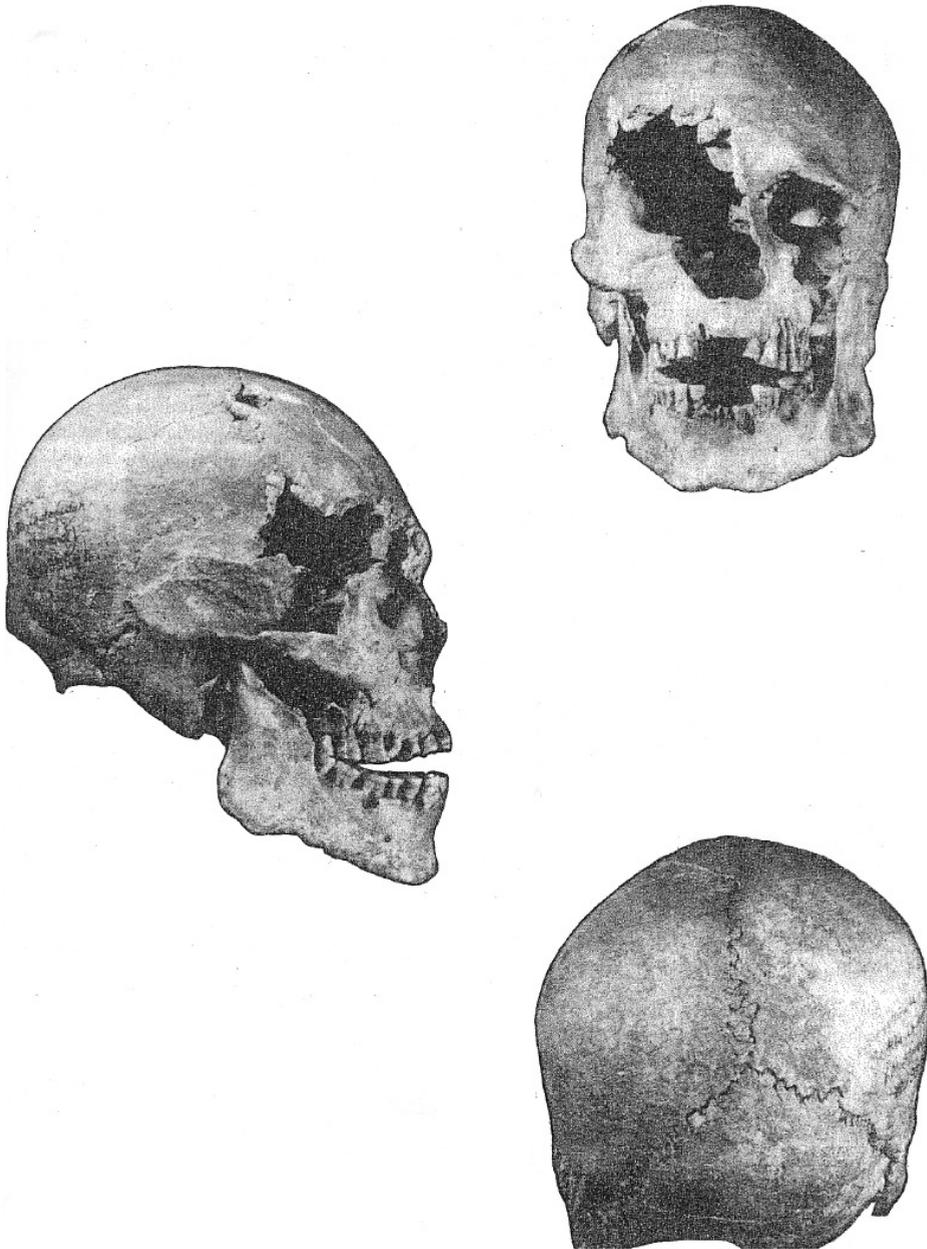


Fig. 3 – Crâne de Mechta-el-Arbi (I.P.H.) : vue faciale, vue latérale droite et vue occipitale. (Cliché Kaufman, «*L'Homme Méditerranéen*», p. 79 — Université de Provence, 1995). Reproduit avec l'autorisation des PUP. Ce robuste crâne masculin mésocéphale, découvert en 1912 dans le gisement-escargotière de Mechta-el-Arbi, fit donner son nom au type humain crommagnôïde d'Afrique du Nord. Ou retrouve les Hommes de Mechta-Afalou jusqu'au Néolithique.

Les premiers européens : nouvelles découvertes

C'est en Géorgie, frontière naturelle de notre continent, qu'ont été retrouvés les plus vieux fossiles de nos ancêtres européens : 1,8 millions d'années ! Car c'est dans cette petite république de Transcaucasie qu'ont été découverts au printemps 1999 les deux crânes humains fossiles, un mâle et une femelle, qui ont servi de base aux reconstitutions. Avec leur minuscule capacité crânienne de 700 cm³ en moyenne (contre 1300 cm³ environ pour nous) et leur face encore assez simiesque, ils ressemblent à s'y méprendre à leurs frères africains, les *Homo ergaster*. Ce qui en fait les tout premiers individus à avoir quitté le berceau africain. Et, au vu de la position géographique de la Géorgie, véritable frontière naturelle de notre continent, les plus anciens ancêtres des Européens.

La découverte est de taille puisque les ossements humains les plus vieux, retrouvés en Italie et en Espagne, n'excédaient pas 800.000 ans. Et si des outils de pierre ont été découverts dans des couches géologiques plus profondes encore, la convention paléontologique veut que seuls les squelettes fassent office de preuve de la présence humaine. C'est chose faite : les crânes géorgiens font objectivement vieillir d'un million d'années les doyens européens. Et enthousiasment la communauté scientifique internationale qui défile sur le chantier archéologique caucasien, devenu un carrefour incontournable pour comprendre la trajectoire de nos aïeux.

Les vagues de migrations paléolithiques ont façonné le génome des Européens

L'unité européenne aurait-elle été réalisée des milliers d'années avant l'unité politique ? C'est ce que semblent montrer les études de deux équipes internationales dont la concordance des résultats est remarquable. L'ADN mitochondrial (ADNmt) se transmet par la mère, l'ADN du chromosome Y, de père en fils. En étudiant les polymorphismes (variations du génome en un site donné) et leurs fréquences, il est possible de retracer les lignées masculines ou féminines. Ainsi, l'étude du chromosome Y d'un échantillon de 1.007 européens (*Science*, vol. 290) a montré l'existence

de dix variants ou haplotypes (ensembles d'une même série de polymorphismes). Quatre d'entre eux, représentant 80% des chromosomes Y actuels, sont issus de deux haplotypes aujourd'hui disparus. Ces haplotypes ancestraux traduiraient deux phases de migration datant du Paléolithique. Les 20% restants résulteraient d'une troisième phase de migration, s'étant produite, celle-là, il y a moins de 10.000 ans, donc au Néolithique.

Or, une étude de l'ADNmt (*American Journal of Human Genetics*, vol. 67) indique aussi que des vagues de migrations paléolithiques ont façonné le génome européen actuel beaucoup plus que ne l'a fait une vague néolithique ultérieure. Les deux études s'accordent également sur une réduction drastique de la population lors du dernier maximum glaciaire, il y a environ 20.000 ans.

Très réduites, les populations relictuelles, réfugiées dans le sud de l'Europe, étaient porteuses de très peu d'haplotypes différents. C'est leur expansion, lors du réchauffement, qui explique la forte dominance, dans le génome des Européens actuels, des haplotypes paléolithiques par rapport aux contributions néolithiques, pourtant plus récentes.

Une découverte exceptionnelle de paléontologie humaine

Dans un abri sous roche des Monts Lessini (20 km nord-est de Vérone) on a découvert une peinture en ocre rouge vieille de 35.000 ans. Il s'agirait de la plus ancienne manifestation artistique de l'*Homo sapiens sapiens* jamais réalisée en Italie et peut-être en Europe : un animal souple et allongé de 30 cm rappelle un félin et une silhouette humaine, haute de 18 cm, vraisemblablement celle d'un chaman, avec les bras ouverts et un masque à deux cornes sur le front. En présentant officiellement la découverte au Musée Civique d'Histoire Naturelle de Vérone, le groupe de recherche des Universités de Ferrare et Milan a déclaré que la fresque de la grotte de Fumane est antérieure à celles d'Altamira et de Lascaux.

Ce n'est pas tout. La grotte profonde de 12 m et large de 9 m était jonchée de pièces manufacturées en silex, d'ossements d'animaux (la région était très riche en gibier) et, au centre, un foyer avec des restes de braises que le radiocarbone a aussi daté de 35.000 ans. Cet habitat aurignacien n'était pas le premier de ces montagnes préalpines. Il avait été précédé par des chasseurs néanderthaliens et on suppose que dans la grotte de Fumane la présence des hominidés remonte à 250.000 ans avant notre ère.

Le professeur Alberto Broglio, paléontologue de l'Université de Ferrare qui a coordonné les fouilles, a précisé qu'à l'intérieur de la grotte on a trouvé une série de dépôts de 10 m d'épaisseur et que tout indique une présence ininterrompue de l'homme préhistorique d'au-moins 100.000 ans. Il a ajouté que les restes d'animaux appartenaient à des mammifères et à des oiseaux abattus et consommés sur place, tandis que les pièces travaillées, lithiques et en os, montraient des pointes d'armes de jet, des spatules, des poinçons, des houes mêlées à des coquillages ramassés le long des côtes méditerranéennes et des pendentifs pour femmes obtenus avec des dents de cerf.

L'anthropologie moléculaire laisse supposer que les Basques sont les descendants directs des Européens préhistoriques

Le peuple basque a conservé la plus grande part de son capital génétique ancestral, malgré les brassages génétiques qui ont transformé l'Europe pendant des millénaires. On savait déjà que les Basques ont des groupes sanguins et des marqueurs de protéines très particuliers, et qu'ils sont les seuls en Europe occidentale à parler une langue qui n'est pas d'origine indo-européenne. Une enquête d'anthropologie moléculaire portant sur plusieurs centaines d'hommes montre aujourd'hui que la majorité des Basques possèdent dans leurs chromosomes une séquence génétique qui ne se retrouve que dans une minorité de populations voisines de l'Europe occidentale, en France, en Espagne, en Italie et au Portugal.

L'étude indique que les Basques forment la population la plus ancienne de l'Europe de l'Ouest. Elle a résisté mieux que toute autre aux brassages génétiques qui ont transformé le continent depuis la "révolution néolithique", c'est-à-dire depuis l'apparition de l'agriculture au Moyen-Orient, il y a une dizaine de milliers d'années. L'anthropologie moléculaire permet, d'après la distribution de particularités génétiques chez des individus vivants, de dresser leur arbre généalogique et, parfois, de retrouver leur origine géographique. Le professeur Gérard Lucotte, de l'Institut International d'Anthropologie, à Paris, étudie depuis plusieurs années les particularités du chromosome Y, dit sexuel, qui n'existe que chez les hommes. Ils sont en effet dotés d'un chromosome Y et d'un chromosome X, alors que le sexe féminin est caractérisé par deux chromosomes X.

Le chromosome Y contient de très nombreuses séquences d'ADN (acide désoxyribonucléique) non codant, c'est-à-dire n'entraînant aucune syn-

thèse de protéines. Ces séquences non codantes sont transmises par le père à ses enfants mâles exclusivement — puisque les filles n'ont pas de chromosome Y. Le professeur Lucotte a recherché dans les chromosomes Y des séquences — dites polymorphes — situées au même endroit (locus) du chromosome, mais pouvant comporter des combinaisons de bases d'ADN différentes d'un individu à l'autre. Chaque combinaison de ces séquences est appelée haplotype. L'haplotype est donc un ensemble de séquences de marqueurs génétiques, transmis en bloc, comme un gène, de père en fils (sauf mutation, qui est un événement rare). L'accumulation de certains haplotypes dans une population lui confère une identité génétique.

Gérard Lucotte a d'abord identifié, dans plusieurs groupes de la population française, seize haplotypes différents, numérotés de I à XVI, pour ce locus du chromosome Y. Après avoir comparé la distribution de ces haplotypes chez plusieurs centaines d'individus de sept populations d'Europe occidentale (Barcelone, Grasse, Lisbonne, Milan, Montpellier, Nancy, Paris), il a constaté qu'un certain haplotype (le XV) est le plus répandu en France, en Italie, en Espagne et au Portugal : 41% des individus le possèdent. Ce même haplotype est encore plus fréquent chez les Basques : 72,2% d'entre eux le possèdent. En revanche, très peu de Basques ont l'haplotype XII, pourtant répandu en Europe du Sud, et pratiquement aucun Basque ne possède les haplotypes VII et VIII, fréquents dans les populations du Moyen-Orient.

Pour la plupart des autres haplotypes étudiés, la distance génétique (c'est-à-dire la différence, en termes de pourcentage) entre les Basques et les non-Basques était plus importante que la distance entre les sept groupes non-basques. La distance génétique entre les hommes de Barcelone, Grasse, Lisbonne, Milan, Montpellier, Nancy et Paris ne dépasse pas 3%. La distance génétique des Basques est de 8% avec les Milanais et les Parisiens, et de 6% avec les Montpelliérains et les Nancéiens.

Les Européens de l'Ouest, fait remarquer Lucotte, sont génétiquement proches les uns des autres, à deux exceptions près : les Lapons, d'origine mongole, qui vivent dans le nord des pays scandinaves, et les Basques. Mais les Lapons sont des Asiatiques qui habitent l'Europe, alors que les Basques sont des Européens de souche. “Ces résultats établissent que l'haplotype XV est l'haplotype ancestral en Europe occidentale”, écrit Gérard Lucotte dans son étude (menée en collaboration avec le professeur de biomathématique Serge Hazout), publiée dans le *Journal of Molecular Evolution*.

En outre, la quasi-absence des haplotypes XII, VII et VIII (venus d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient) confirme que les Basques ont conservé une grande partie d'un capital génétique ancestral, en dépit des migrations et des invasions successives en provenance de l'est et du sud. Cette constatation permet d'étayer l'une des hypothèses concernant l'origine de ce peuple. Les Basques, qui sont aujourd'hui quelque 3 millions, répartis sur une superficie d'environ 20.000 km² en France et en Espagne, seraient les descendants les plus directs de ces artistes de l'âge de pierre qui, il y a une vingtaine de milliers d'années, ont orné de peintures merveilleuses les parois des grottes de Lascaux et d'Altamira.

L'histoire des Basques est mal connue. Les historiens de l'Antiquité évoquent les peuples implantés dans le triangle Pyrénées-Garonne-océan Atlantique ; les Vascones en Navarre, les Varduli en Guipúzcoa et les Caristii en Biscaye. Au temps des Romains, ils se démarquent des autres populations en rebaptisant leur pays Novempopulanie — “pays des neuf peuples”. Les Navarrais, successeurs des Vascones (ou Vascons), opposent une résistance farouche aux envahisseurs wisigoths, francs, musulmans, normands. Ce sont les Basques, et non les Maures, qui, en 778, déciment l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, lors de la légendaire embuscade de Roncevaux, où mourut Roland. Les Basques ne sont christianisés qu'au X^e siècle.

Leurs traditions ont vraisemblablement contribué à la conservation du patrimoine génétique ancien identifié par Lucotte : solidarité ethnique, permanence des cellules familiales, transmission des biens (la ferme, appelée *caserio*) à un seul héritier. Sous l'Ancien Régime, les provinces basques bénéficiaient d'un statut privilégié : absence de servage, libertés garanties par des coutumes écrites, les “vieilles lois”, et par les assemblées populaires locales. Leur rêve d'autonomie s'évanouit après la Révolution, en France, et, en Espagne, après la défaite des carlistes (partisans de don Carlos, fils de Charles IV et prétendant conservateur au trône d'Espagne) en 1878.

La langue basque (en basque, *euschera*), non indo-européenne, est absolument unique au milieu des langues romanes (toutes d'origine indo-européenne) parlées alentour. Jules César et le géographe grec Strabon, qui visita l'Empire romain au début de notre ère, la décrivaient déjà comme très différente de la langue des Gaulois. Sa syntaxe et sa structure sont très particulières : aucun des efforts entrepris pour relier le basque à d'autres groupes linguistiques n'a abouti de façon convaincante.

On a également supposé que le basque soit issu de (ou apparenté à) la langue des anciens Ibères, peuple dont la civilisation s'est épanouie à partir du VI^e siècle av. J.-C., au contact des Grecs et des Phéniciens, dont les navires sillonnaient la Méditerranée. On connaît l'existence de la langue ibère par des légendes de monnaies frappées au III^e siècle av. J.-C., inscriptions partiellement rédigées en grec mais aussi dans un alphabet de vingt-huit caractères comprenant quelques lettres empruntées au grec et au phénicien, mais dont la plupart sont d'origine inconnue. En dépit de quelques ressemblances entre basque et ibère, la maîtrise du basque ne permet pas de comprendre l'ibère.

A la lumière des données de l'anthropologie moléculaire, il est tentant d'imaginer l'évolution du peuple basque depuis l'installation en Europe des premiers *Homo sapiens sapiens*, qui ont cohabité avec les hommes de Néanderthal (la sous-espèce *Homo sapiens neandertalensis* a disparu vers 35.000 avant notre ère).

Aux environs de 8500 av. J.-C., apparurent au Moyen-Orient les premières techniques agricoles : culture, élevage. Des groupes humains quittèrent la Mésopotamie vers 7500 av. J.-C., à la recherche de nouvelles terres agricoles pour nourrir une population croissante. Ils auraient atteint les rivages de l'Atlantique vers 4000 av. J.-C. Installés au pied des Pyrénées, dans une région boisée au climat doux et humide, les "proto-Basques", selon l'hypothèse de Gérard Lucotte, auraient commencé à pratiquer l'élevage, tissé des liens familiaux étroits et fondé des villages. Leur cohésion aurait ralenti la pénétration des gènes venus d'ailleurs.

Les Hongrois étaient-ils d'origine himalayenne ?

Deux frères turbulents se mirent à la poursuite d'un cerf. L'animal les conduisit dans un pays heureux où ils trouvèrent femme et s'installèrent. Ainsi naquirent les Magars. On reconnaît aisément dans cette légende, venue du Népal, le mythe des origines des Hongrois, même si, dans les versions népalaises, l'animal-totem conduisant les frères change selon les villages : à certains endroits, on parle d'une vache, à d'autres d'un cochon et, parfois, le nombre de frères double.

"Dans le département de Rolpa (sud-ouest du Népal), où vit un cinquième du peuple magar, les tombes sont décorées de stèles de bois sculpté qui ressemblent à s'y méprendre aux stèles de bois de Transylvanie" affirme Hunor

Hoppal, ethnographe de l'expédition hongroise qui a passé trois mois chez les Magars. Ce mode de sépulture avait été remarqué par les savants dans les années 70. Hindouistes et bouddhistes pour la plupart, les peuples du Népal, de l'Inde et du Tibet n'enterrent pas leurs morts mais les incinèrent. Les Magars font donc exception : aucun autre peuple dans un cercle de plusieurs centaines de kilomètres ne pratique l'inhumation. "Un phénomène que les stèles de bois rendent tout à fait unique" explique Ferenc Lovass, réalisateur d'une série télévisée tournée au Népal en 1995. "D'autant plus que les Magars restent attachés à cette tradition en dépit du fait que l'on ne trouve du bois qu'il est possible de sculpter qu'à plusieurs journées de marche".

Il y a d'autres parallèles. Les Magars, comme les anciens Magyars, se divisent en sept tribus : Ale, Buda, Gharti, Pun, Rana, Roka, Thapa. Les sept tribus parlent trois langues différentes et leur écriture d'antan, disent-ils, était runique. Bien sûr, tout ne s'est pas conservé chez les Magars du point de vue religieux, leur majorité s'est assimilée aux peuples environnants. Mais une partie d'entre eux a tout de même sauvegardé jusqu'à nos jours sa religion chamaniste dont certains éléments évoquent la religion supposée des anciens Hongrois. De même, la décoration de leurs objets n'a rien à voir avec celle des peuples voisins et un observateur superficiel pourrait la prendre pour de l'art populaire magyar. D'ailleurs personne n'aurait imaginé que le pull que Lovass portait lors de notre entretien avait été tricoté au Népal et non en Transylvanie.

Est-ce suffisant pour prouver une parenté directe magaro-magyare ? Pas du tout estime Hoppal. Certes les langues des Magars, appartenant à la famille tibéto-birmane, sont agglutinantes, comme le hongrois, ce qui pourrait être un argument de plus en faveur de la parenté. Mais des analyses plus prudentes ne parlent que d'origines communes en Asie centrale. Cette dernière idée n'est, d'ailleurs, pas nouvelle en Hongrie. Au XIII^e siècle, le frère Julianus, l'un de nos premiers "généalogistes professionnels", est parti vers l'est pour retrouver nos aïeux. Deux siècles plus tard, le chroniqueur Antonio Bonfini notait que le roi Mathias Corvin (1440-1490) avait envoyé, lui aussi, des ambassadeurs en "Scythie", au nord de la mer Noire, à la recherche d'un peuple parlant le hongrois. Les chroniques (dont la fiabilité est souvent mise en cause par les historiens) fixaient — sans exception — notre patrie primitive en Asie centrale, dans les steppes s'étendant de la Volga jusqu'en Mongolie.

Le tournant est survenu en 1791, au moment où, sous l'influence de Janos Sajnovics, l'inventeur de la théorie finno-ougrienne (*Demonstratio*

Idioma Ungarorum et Lapponum idem est, 1770), son compatriote Janos Orlayn, médecin du Tsar, est parti vers le nord, chez les Finnois et les Lapons. Depuis les débats n'arrêtent plus. Les critiques de l'école finno-ougrienne reprochent à cette théorie de s'être fondée longtemps sur une seule science, la linguistique comparative. Or l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnographie et (depuis le voyage de Bela Bartok en Anatolie) la musicologie ont produit de nombreux résultats qui appellent impérieusement à introduire "l'hypothèse turque" dans la recherche des racines, dit-on aujourd'hui.

Dans la région de Gansu, au nord-ouest de la Chine, un anthropologue, Istvan Kiszely, a trouvé des traces prometteuses, notamment chez les Yougars, un peuple de 9.000 personnes. Kiszely estime que les Yougars, Magars et Magyars ont les mêmes origines. Mais ce n'est pas encore une certitude scientifique. Les chercheurs ne sont d'accord que sur un point : la composition anthropologique des Hongrois ne peut s'expliquer par de simples migrations intra-européennes.

La découverte récente de l'*Homo erectus*

En 1997, dans les sédiments géologiques de Bouri, dans la région du Moyen-Aouache, toujours en Ethiopie, on a découvert un crâne d'hominidé (*Homo erectus*). Sur le même site, en 1960, une mission géologique française, dirigée par Maurice Taieb, avait déjà mis à jour les restes d'une nouvelle chaîne d'humanoïdes bien plus anciens que les autres connus.

La découverte de 1997 revient à une équipe américano-éthiopienne dirigée par Tim White, de l'Université californienne de Berkeley. Selon les premiers examens, ce crâne serait vieux d'un million d'années et très proche de ses contemporains asiatiques. Cela laisse supposer que *Homo erectus* "représentait une espèce qui avait réussi à se propager aussi bien en Europe qu'en Asie". Le savant américain a expliqué à la revue "Nature" que les mesures morphologiques effectuées sur ces restes crâniens alimentent le débat scientifique en cours sur les origines de l'homme et notamment à savoir si *Homo erectus* était une seule et même espèce.

Certains anthropologues soutiennent que *Homo erectus* serait asiatique, car, par deux fois, on a retrouvé ses ossements dans ce continent (l'homme de Java et ensuite l'homme de Pékin). Toujours selon la même théorie, les fossiles découverts au Kenya, seraient ceux d'une espèce africaine plus

archaïque baptisée *Homo ergaster* (homme travailleur). Mais la nouvelle découverte semble ne plus laisser de doutes du fait que *l'Homo erectus*, apparu en Afrique, voilà environ 1.8 million d'années, aurait peuplé aussi bien l'Europe que l'Asie. Surtout la branche européenne aurait donné naissance à l'homme de Néanderthal, tandis que la branche asiatique aurait disparu. Ainsi, pour ce qui est de nos racines, on pourrait affirmer que "nous sommes tous des africains".

Les chasseurs de Tautavel il y a 450.000 ans

Les Hommes sont devenus alors de remarquables et d'habiles chasseurs, capables d'abattre des animaux aussi redoutables que la panthère, le lion ou l'ours, aussi puissants que le rhinocéros, aussi agiles et sauvages que le mouflon, le chat et le chamois. Ils organisaient des chasses en commun, ce qui implique la constitution de groupes de chasseurs bien structurés, donc une organisation sociale évoluée. Pour attraper les petits mammifères, lynx, chats sauvages, renards, lapins et les oiseaux ils utilisaient probablement des pièges (lacets, filets ...).

C'est en raison de sa situation privilégiée que la Caune de l'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales), située dans les Corbières méridionales, était alors régulièrement occupée par des tribus de chasseurs qui y établissaient des campements temporaires. Lorsque le campement se prolongeait, les hommes aménageaient le sol par un empierrement qui devait les protéger efficacement de l'humidité et leur éviter de s'enfoncer dans le sable. Certains de ces empierrements peuvent atteindre une grande épaisseur et témoignent d'un campement relativement continu pendant une longue période. Des blocs de grande taille étaient parfois apportés de l'extérieur et disposés sur les sols d'habitat.

Certaines zones où sont amoncelés des ossements d'animaux en très grand nombre, associés à de nombreux choppers, correspondent à des lieux de dépeçage. La découverte de certains ossements encore en connexion anatomique permet de reconstituer les modes de dépeçage du gibier. Les chasseurs préhistoriques recherchaient les carnivores pour leur fourrure. Çà et là des vertèbres caudales de carnivores en connexion anatomique, les phalanges d'une patte de carnivore, évoquent les restes de fourrure.

Ouverte sur une corniche escarpée, à quelques mètres en contrebas du plateau, cette grotte, véritable nid d'aigle, surplombe la plaine de Tautavel de 80 m. Située à la limite de différentes niches écologiques elle constituait une halte de chasse idéale. A proximité immédiate de la caverne, située dans l'aire même des animaux de montagne, les chasseurs traquaient le mouflon antique et parfois le chamois. Par une cheminée abrupte, ils accédaient facilement sur le plateau où ils pouvaient chasser le bœuf musqué

primitif, le renne, des bandes de loups étrusques parfaitement adaptés aux vastes étendues balayées par le vent.

La grotte elle-même était un observatoire privilégié d'où ils surveillaient les déplacements dans la plaine, couverte d'une steppe de graminées et de composées, des troupeaux de chevaux, particulièrement abondants, de bisons, d'aurochs, de rhinocéros de la prairie et d'éléphants. Dans des zones mieux abritées, où se développait la forêt, les chasseurs pouvaient rencontrer le cerf, le pré mégacéros, le rhinocéros de Merck et parfois même la panthère. Au cours de leurs randonnées de chasse, ils pouvaient surprendre dans des grottes isolées l'ours de Deninger et le lion des cavernes. C'est vraisemblablement à l'aide de pièges qu'ils pouvaient attraper le lynx des cavernes, le chat sauvage, le renard polaire archaïque. Au pied même de la grotte, au bord du Verdoubert, ils pouvaient chasser le castor ou surprendre les animaux qui venaient boire. Par ailleurs, les hommes ne négligeaient pas des animaux plus petits, tels que le lapin ou les oiseaux. Le tableau de chasse de l'Homme de Tautavel était donc remarquablement varié.

Cet Homme nous le connaissons grâce à la découverte, au cours des fouilles effectuées dans cette grotte depuis 1967, de plus de cinquante restes humains fossiles. Ils sont parmi les plus vieux restes humains actuellement découverts en Europe et ils nous révèlent la morphologie de ces hommes qui vécurent en Europe, avant l'Homme de Néanderthal. C'étaient des hommes robustes, possédant un crâne avec un front fuyant, un torus sus-orbitaire épais, un prognathisme marqué, une mandibule sans menton, des dents volumineuses. Sa capacité crânienne était relativement faible (1150 cm³).

Tous ces caractères permettent de classer l'Homme de Tautavel parmi les *Homo erectus*. Certains caractères propres aux populations anté-néanderthaliennes d'Europe permettent de distinguer ces hommes de ceux qui vivaient en Asie et en Afrique à la même époque et d'en faire une sous-espèce particulière : *Homo erectus tautavelensis*.

Ces *Homo erectus*, qui ont été les premiers habitants de l'Europe, sont les ancêtres de l'Homme de Néanderthal et de l'Homme moderne.

L'Homme domestique le feu

Il y a environ 400.000 ans, l'Homme découvre l'usage du feu en Europe, car les plus anciens foyers construits peuvent être datés de

cette période. Autour du foyer qui réchauffe et qui éclaire, à proximité des ateliers de taille, s'organise alors la vie sociale. Le feu cesse d'être redouté et craint pour devenir un élément maîtrisé et intégré à l'univers humain.

Ainsi dans les formations de Terra Amata (Nice), datées de 380.000 ans environ, ont été découverts plusieurs sols d'habitat correspondant à des campements temporaires, qui ont livré plusieurs foyers. C'est au centre même de la hutte que les hommes préhistoriques allumaient leurs feux, soit sur un sol préalablement dallé avec des galets, soit dans une petite fosse creusée dans le sable. Pour protéger le feu des vents dominants, ils élevaient une petite murette en pierres ou en galets.

Les foyers aménagés de Terra Amata sont, avec ceux de Vertesszöllös en Hongrie et de Torre in Pietra en Italie, les plus anciens foyers aménagés actuellement connus dans le monde. Les premiers campements organisés, en plein air ou en grotte, ont fait leur apparition. Ils sont à l'origine d'un véritable bouleversement psychique de l'humanité et d'un rapide développement des structures sociales.

Dans l'habitat, autour du foyer, au cours des longues soirées d'hiver, les chasseurs vont conter leurs exploits, prévoir la chasse du lendemain, évoquer les souvenirs lointains de quelques héros de chasse fabuleux, et ainsi vont se renforcer les liens qui unissent la famille, la tribu. Des traditions culturelles communes vont unir ces hommes qui se transmettent alors leurs techniques, leur savoir-faire. Ainsi dès cette époque vont se développer de grandes traditions culturelles régionales, sources de diversité et de pluralisme chez les Hommes. Des civilisations vont ainsi naître, se développer, évoluer indépendamment les unes des autres, se côtoyer sans perdre leur identité.

A partir du grand interglaciaire Mindel-Riss, entre 350.000 et 300.000 ans, les foyers aménagés sont présents dans tous les habitats : Lunel Viel en Languedoc, Achenheim en Alsace, La Roche Geletan et Port Pignat en Normandie. Dans la grotte d'Aldène, à Cesseroas en Languedoc méditerranéen, un dallage a été dégagé sur une surface de 6 m². Il était constitué d'éclats de galets en calcaire, calibrés, de 20 cm de longueur en moyenne, presque jointifs. Dans un secteur, une accumulation cendreuse contenait de nombreuses esquilles osseuses souvent brûlées.

Les civilisations de l'Acheuléen supérieur

Dès le début de la période rissienne, vers 300.000 ans, vont se développer les civilisations acheuléennes et s'individualiser plus fortement encore, dans les grandes régions de l'Europe, des faciès régionaux correspondant à des groupes culturels bien définis. Mais si les différents groupes acheuléens représentent alors les principales entités culturelles du Paléolithique inférieur, d'autres groupes ont été mis en évidence par les archéologues : Clactonien, Tayacien, Evenosien, Prémoustérien.

Dès la fin du Mindel-Riss et surtout au début du Riss, les hommes découvrent la technique du débitage levallois, qui va faire progresser considérablement la taille de la pierre. Certains groupes culturels de l'Acheuléen adaptent cette technique de taille, alors que d'autres continuent à utiliser les techniques traditionnelles. Les industries lithiques contiennent des outillages mieux définis, les principaux types d'outils sont mieux stéréotypés et le petit outillage sur éclat se développe : pointes, racloirs, grattoirs, couteaux à dos. Les bifaces sont généralement mieux soignés, plus allongés, plus plats et parfaitement symétriques.

Les structures d'habitat sont assez mal connues, car peu de sites ont été fouillés de façon exhaustive. L'atelier Commont, situé à Cogy-la-Garenne (Somme), à quelques kilomètres de Saint-Acheul, était établi dans un ravinement exposé au sud-est. Les vestiges archéologiques extrêmement abondants étaient répartis sur une surface restreinte arrondie de 25 m². Des charbons de bois et des cendres étaient répandus sur le sol. Au-delà de cette aire riche en objets, les pièces étaient rares. La grande concentration des pièces sur un espace limité implique l'existence d'une habitation située à l'intérieur d'un volume clos, au-delà duquel l'outillage ne pouvait s'éparpiller. L'atelier Commont correspondait à un fond de cabane acheuléen.

Dans la grotte de la Baume Bonne (Vallée du Verdon), plusieurs empierrements de galets ont été mis au jour. Ils ont été essentiellement installés dans les zones de rigole qui, en période humide, drainaient forcément les eaux de la caverne et dont le sol devait être fangeux. Ces sols empierrés auraient donc été aménagés par l'Homme pour se protéger de l'humidité et vivre sur un terrain plus solide. Leurs contours sont nettement délimités et paraissent correspondre à des sols de cabane.

Dans la Doline d'Orgnac 3 (Ardèche), ont été découverts des foyers entourés d'une ceinture de pierres ou d'un bourrelet circulaire de terre.

Les restes d'hominidés datés de cette période, fragmentés et dispersés, présentent un très grand polymorphisme (Lazaret, Orgnac III, Grotte du Prince, La Chaise, Fontéchevade, Swanscombe, Steinheim).

L'Homme aménage l'espace intérieur

Vers la fin de la période rissienne entre 150.000 et 120.000 ans, les structures d'habitat s'améliorent encore et l'Homme aménage l'espace intérieur autour des foyers et des structures internes apparaissent alors dans l'habitation. Ainsi dans la grotte du Lazaret à Nice, les chasseurs acheuléens ont installé, il y a environ 130.000 ans, une vaste cabane de 11 m de longueur sur 3,50 m de largeur, qui avait été construite contre la paroi, à proximité du porche. Sa superficie au sol était d'environ 35 m².

Les limites de l'aire d'habitation ont été repérées en étudiant la répartition des objets abandonnés par l'homme préhistorique sur le sol de la grotte. Outils en pierres et ossements sont, en effet, dispersés sur une surface définie, au contour précis. Celui-ci est souligné par une ceinture de pierres qui circonscrit très exactement l'aire à grande concentration d'objets. Une cloison avait été placée à l'intérieur même de l'aire d'habitation, isolant ainsi deux compartiments.

La répartition sur le sol de l'industrie, des esquilles et des os déterminables met en évidence deux zones pauvres en objets, situées à proximité de la paroi rocheuse, dans lesquelles et autour desquelles les fragments de charbons de bois et les cendres étaient très abondants. Aucun foyer construit n'avait cependant été aménagé. Deux feux avaient été allumés, à même le sol de la tente, dans de petites dépressions naturelles, légèrement creusées dans l'argile. Des litières constituées d'herbes marines et vraisemblablement recouvertes de peaux avaient été disposées autour des foyers.

Ainsi l'aménagement de l'espace intérieur transforme le campement en une habitation relativement confortable. L'évolution des structures d'habitat témoigne de celle des structures des sociétés préhistoriques qui à la fin de l'Acheuléen, chez les derniers *Homo erectus*, ont atteint un développement remarquable.

Nous sommes tous des Africains

Un des plus éminents paléontologues de notre époque, le professeur Yves Coppens du Collège de France, a annoncé que l'on peut définitivement affirmer que l'Homme est né en Afrique et que, par conséquent, l'humanité entière est d'origine africaine.

Au cours d'une conférence qu'il a donnée à Abidjan, en Côte d'Ivoire, suivie avec intérêt par des centaines d'intellectuels africains souteneurs de la "négritude", Yves Coppens a précisé que les premiers australopithèques ont vécu en Afrique de l'Est et du Sud il y a sept millions d'années, tandis que les plus récents *Homo avicius* y vivaient il y a à peine un million d'années. Jusqu'il y a trois millions d'années, nos ancêtres avaient la tête petite et ils étaient végétariens. Ensuite une transformation radicale doubla la capacité crânienne, les dents devinrent plus longues et l'alimentation carnivore.

Selon l'exposé de M. Coppens, l'aventure humaine commence il y a 10 millions d'années, bien après l'apparition des premiers Primates dont l'Homme fait partie. Dans l'état actuel de nos connaissances cette apparition est située à la fin de l'ère secondaire. Les Primates descendent probablement des Protoinsectivores, de très petits mammifères ancêtres à la fois des insectivores actuels, comme la musaraigne, et des singes. Si on distingue un certain nombre de ses descendants, dès 70 millions d'années, sous un nom particulier, celui de Primates, c'est parce qu'ils se caractérisent par une série de traits ou de tendances qui leur sont propres : le développement du cerveau et la réduction consécutive de la face, la présence de pouce opposable aux autres doigts, le développement de la vision frontale, le remplacement des griffes par des ongles, la localisation pectorale des mamelles, et la conservation de la clavicule, de deux os à la jambe et à l'avant-bras, de 5 doigts aux mains et aux pieds.

Le premier Primate connu a donc 70 millions d'années. Il a été découvert aux Etats-Unis, dans le Montana, et se nomme *Purgatorius* ; il fait partie de ce très grand et très complexe ensemble de Prosimiens que l'on divise aujourd'hui en quatre groupes qui, dans la hiérarchie classificatoire, ont le rang d'infraordres : ce sont les Plésiadapiformes, les Lémuriformes, les Lorisiformes et les Tarsiiformes.

Entre 70 et 40 millions d'années, on ne trouvera que ces Primates primitifs, essentiellement en Europe et en Amérique du Nord. Il convient de rappeler qu'à cette époque, en effet, l'Europe est séparée de l'Asie par une mer. Parmi ces quatre groupes, celui des Plésiadapiformes est le seul à n'être pas représenté dans la nature actuelle ; les Lorisiformes se retrouvent en effet en Asie (Loris de Ceylan et de l'Inde) et en Afrique (Galago) ; les Tarsiiformes en Asie, sous les traits du petit Tarsier-spectre des forêts de Bornéo, des îles Célèbes, et des îles Philippines ; les Lémuriformes à Madagascar et aux Comores.

A partir de 40 millions d'années apparaissent les Primates plus complexes que l'on a appelé les Simiens ; suivront tous les autres, Hommes compris. Ils se caractérisent par l'augmentation de la taille, l'indépendance des fosses temporales, et la migration des orbites en façade allant de pair avec l'amélioration de la vision qui devient tridimensionnelle. A part une forme douteuse de 40 millions d'années recueillie en Birmanie, ces Simiens apparaissent en même temps, il y a 35 millions d'années, en Afrique et en Amérique du Sud ; la forme sud-américaine, *Branisella boliviana*, a déjà les caractères des singes de l'Ancien Monde. L'origine de ces Simiens est donc plus ancienne ; quand le paléontologiste les découvre, ils sont déjà divisés en deux grands groupes que sépare un océan ; comment ces Simiens, dont l'origine paraît unique, se sont-ils ainsi séparés ? Pour le moment, nous n'en savons rien, et sommes réduits à imaginer la traversée de l'Atlantique Sud qui était moins large qu'aujourd'hui mais n'en existait pas moins, de l'ancêtre de *Branisella*, de *Parapithecus* et d'*Apidium*, sur un radeau naturel, un jour d'il y a 40 à 50 millions d'années.

Mais oublions la destinée américaine du naufragé involontaire pour nous limiter à l'histoire de ses cousins d'Afrique. *Parapithecus* et *Apidium* ont été, tous deux, recueillis dans le gisement du Fayoum, au Sud du Caire ; bien qu'encore porteurs de certains caractères archaïques (ils ont, par exemple, comme leurs ancêtres, trois prémolaires à chaque demi-mâchoire, ce qui leur donne un total de 36 dents), ils annoncent déjà, par beaucoup d'autres aspects, tous les Simiens de l'Ancien Monde, et représentent, en ce sens, une bonne introduction à notre histoire.

C'est encore le gisement du Fayoum qui a livré la vague des Primates fossiles suivants : ils sont quatre et ont pour nom *Oligopithecus*, *Acolopithecus*, *Aegyptopithecus*, *Propliopithecus* ; avec eux apparaît un premier trait que nous connaissons bien puisqu'il est le nôtre : une denture de 32 dents. Avec eux apparaît aussi un autre fait capi-

tal, la différenciation des grands groupes de Simiens que l'on connaît aujourd'hui. L'Oligopithèque, par ses molaires primitives et ses grosses canines, préfigure en effet les petits Singes actuels ou Cercopithécoïdes. L'Acolopithèque, par ses molaires à tubercules indépendants, annonce plus volontiers les Gibbons et les Siamangs des forêts tropicales de l'Asie du sud-est ; l'Aegyptopithèque est un bon ancêtre pour les Grands Singes, Gorilles, Chimpanzés et Orangs-Outans ; quant au Propliopithèque, certains de ses traits ont fait qu'on a vu parfois en lui un candidat possible à l'origine de l'Homme ; d'autres l'ont rejeté vers l'Aegyptopithèque et les grands Singes ; d'autres enfin ont voulu lui donner, dans un généreux compromis, la place privilégiée de l'ancêtre commun des Hommes et des grands Singes. Les restes dont on dispose sont, de toute façon, bien trop modestes pour que la question puisse être tranchée mais ce qui apparaît, par contre, assez clairement, c'est que c'est à cette époque, on pourrait dire dès cette époque, que se dessinent les grandes divisions du monde des Primates tel qu'on le connaît aujourd'hui.

Pour souligner cet événement qui nous semble essentiel, nous pourrions intituler ce premier chapitre de l'histoire des Simiens de l'Ancien Monde, le Choix. On distingue aujourd'hui, en Europe, en Afrique et en Asie, des petits Singes ou Cercopithécidés, des Gibbons ou Hylobatidés, des grands Singes ou Pongidés et des Hommes ou Hominidés. Or, dans ces niveaux de Fayoum de 25 à 35 millions d'années, apparaissent sans ambiguïté les ancêtres des trois premiers groupes ; même si on ne tient pas encore ou si on n'est pas certain de tenir l'ancêtre du quatrième, il n'en demeure pas moins évident que c'est à ce moment-là que se différencient les formes actuelles ; il serait tout à fait étonnant que l'Homme, dont l'origine est bien certainement très ancienne, ait fait exception.

Dans les périodes suivantes, parmi les Simiens de l'Ancien Monde, on trouve trois lignées voisines qui semblent avoir réagi de la même manière devant un changement climatique entraînant l'apparition et le développement de la savane ; ces trois lignées sont celles des Ramapithèques, des Gigantopithèques et des Oréopithèques.

Le premier reste de Gigantopithèque a été découvert dans une pharmacie chinoise ; ses dents, comme celles d'autres primates fossiles ou celles d'Orangs-Outans, étaient en effet considérées par les Chinois comme chargées de qualités thérapeutiques. On a retrouvé depuis des restes de ce géant, en place, dans des gisements de Chine, de l'Inde et du Pakistan. C'est, comme son nom l'indique, un très grand Primate, apparemment plus

fort que le Gorille, bien que de proportions très probablement différentes ; d'après ses caractères dentaires et maxillaires, il devait vivre à terre dans des régions peu ombragées et non dans les arbres, juste ce que l'on attend d'un Hominidé ancien. Mais sa denture n'est pas celle d'un Hominidé et il faut limiter son intérêt, en ce qui concerne notre propos, à ce parallélisme d'adaptation à un même milieu. Il n'est pas impossible que des Primates fossiles recueillis récemment en Grèce (Macédoine) représentent les ancêtres de ces Gigantopithèques qui ont vécu à une époque tout de même relativement récente puisqu'elle se place entre 1 et 10 millions d'années.

La seconde lignée est celle des Oréopithèques, rencontrés dans des lignites de Toscane et peut-être en Bessarabie et au Kenya ; ces petits Primates de 10 à 15 millions d'années représentent un autre exemple intéressant de convergence avec la lignée humaine. Un squelette complet, ce qui est évidemment tout à fait exceptionnel, a été récolté dans le gisement du Monte Bamboli, en Italie, et ce squelette a révélé qu'il s'agissait d'un petit Simien de 1,10 m à 1,20 m de haut, pesant 40 kg, au tronc court, au thorax fort, au bassin large et dont le crâne, à la face très réduite, présentait une capacité endocrânienne de 400 cm³ ; tout ceci est évidemment d'une très grande importance car, qu'Oréopithèque soit ou non de notre lignée, il nous montre que, dès 15 millions d'années, était inventée la marche bipède révélée par les traits du bassin, de la région lombaire et des membres postérieurs.

Il ne s'agissait évidemment pas encore d'une bipédie totale et parfaite, mais d'une position probablement très occasionnelle ; les membres antérieurs d'*Oreopithecus* montrent en effet que son moyen le plus habituel de déplacement était la brachiation, suspendu par les mains aux branches de la forêt qu'il habitait. Mais sa bipédie, si esquissée soit-elle, n'en est pas moins existante et révélatrice des visites qu'*Oreopithecus* faisait sur le sol ; elle s'accompagne d'ailleurs, ce qui n'en est pas moins intéressant, d'une réduction de la face et d'un développement du cerveau qui ne sont sans doute pas sans rapport avec le nouveau port de la tête ; sa denture, enfin, montre, comme l'avait fait celle de Gigantopithèque, d'étonnantes tendances vers la denture humaine : réduction de la taille de la canine, molarisation de la première prémolaire inférieure, etc.

La troisième lignée est celle des Ramapithèques. Connue en Inde et au Pakistan, puis au Kenya sous le nom de Kenyapithèque, puis plus récemment en Grèce, en Turquie et en Hongrie, il semble donc bien que ce Primate ait une aire de répartition très large, étendue aux trois continents

de l'Ancien Monde. On le connaît moins bien que l'Oréopithèque ; en dépit de la multiplication des gisements, on ne dispose en effet que de mâchoires et de dents et de quelques fragments de faces, mais tout de même assez pour trouver dans ces restes d'étonnants signes annonciateurs des Hominidés plus tardifs que sont les Australopithèques : petites incisives et petites canines implantées verticalement, mâchoires arrondies, molaires et prémolaires plates et larges, offrant une grande surface de mastication, étroitement serrées les unes contre les autres, face haute et brève, mandibule épaisse et basse, etc.

Selon Yves Coppens, l'étude de la faune et de la flore découverte en association avec *Ramapithecus* révèle un paysage de forêt tropicale et de prairies autour de lacs ou le long de rivières ; ceci, joint à ses caractères anatomiques, semble indiquer que le Ramapithèque, petit Primate de 20 à 35 kg, habitait la forêt mais la quittait de temps en temps pour aller se nourrir en savane, à la lisière de cette forêt ; c'est encore ce que l'on attend d'un ancêtre de l'Homme, mais cette fois un certain nombre de caractères anatomiques rattachent celui-ci aux Hominidés qui le suivent ; ce sont donc probablement les Ramapithèques qui représentent, à cette époque de 7 à 20 millions d'années où on les trouve, la lignée des Hominidés. Chasseurs, ces êtres primitifs se répandirent dans toute l'Afrique, remontèrent la vallée du Nil et peuplèrent l'Egypte. Puis ils arrivèrent en Europe où eut lieu un développement anthropologique très intéressant qui détermina l'apparition de l'Homme de Néanderthal, avec un crâne de 1.000 cm³.

M. Coppens a confirmé ainsi la thèse monocentriste des études africaines, en affirmant, entre autres, que "les six milliards d'hommes qui peuplent la terre ont tous le même poids historique. Ils sont liés les uns aux autres par leur passé commun et sont strictement associés au milieu naturel qui a créé l'homme ainsi qu'à celui culturel qui a joué un rôle essentiel dans son évolution". Pour les Africains, cette consécration officielle représente le premier pas de la revanche à propos des falsifications de l'historiographie coloniale.

Or, ce passé commun plonge bien ses racines en Afrique, à partir d'êtres qui sont déjà bipèdes permanents et artisans. Ces préhommes, ce sont les Australopithèques. On les connaît aujourd'hui dès 6,5 millions d'années (Lukeino, Kenya), peut-être au-delà, et jusqu'à 1 million d'années, peut-être en-deçà (l'enfant de Taung, en Afrique du Sud, type d'Australopithèque, aurait 800.000 ans). On les a recueillis en Afrique du Sud, en Tanzanie, au Kenya et en Ethiopie, au Tchad. Et puisque avec eux semble

apparaître, à partir de 3 millions d'années, la taille de l'outil en pierre (gisement de l'Omo en Ethiopie), en os, en dents et en corne, on parle d'origine africaine de l'Humanité fabricante.

Ces Australopithèques sont de petits Hominidés bipèdes, vivant en savane d'une alimentation végétale coriace, ce qui est attesté par la puissance de leur appareil masticateur et la taille des muscles qui le faisaient fonctionner. Leur répartition sur au moins un quart du continent et 5 millions d'années a été, sans doute, la cause d'une certaine différenciation au niveau spécifique et peut-être même racial.

Découverts en 1924, en Afrique du Sud, d'où leur nom, leur connaissance n'a cessé de progresser depuis par phases successives ; une première phase avant la dernière guerre mondiale (Afrique du Sud et premier gisement de l'Afrique de l'Est), une seconde phase juste après la guerre (en Afrique du Sud surtout) et une troisième phase qui est de loin la plus brillante et la plus féconde par les moyens, en matériel et en hommes, engagés.

Le premier homme est aussi africain

Des restes nombreux d'une forme d'Hominidé caractérisé par une taille plus grande, une station plus droite, une denture plus omnivore dans une mâchoire plus réduite et surtout un cerveau beaucoup plus gros que ce que l'on avait pu observer chez les Australopithèques, apparaissent en effet en Afrique du Sud, en Tanzanie, au Kenya et en Ethiopie entre 4 et 1,5 millions d'années, en contemporanéité avec des Australopithèques.

Ce sont ces Hominidés que certains auteurs ont proposé de considérer comme les représentants de la plus vieille espèce du genre *Homo*, "*Homo habilis*". Il s'agit incontestablement d'une espèce dont toutes les tendances évolutives marquent un progrès par rapport aux Australopithèques, progrès qui la rapproche de l'Homme moderne. Ainsi en Afar éthiopien, dans un niveau de 3 à 4 millions d'années du gisement de Hadar, des restes de 12 individus âgés de 4 à 25 ans ont été recueillis associés, démontrant le caractère social de ce premier Homme. La transformation de sa denture dans le sens d'une augmentation de la taille des canines et des incisives et d'une diminution de celle des prémolaires et des molaires, traduit une transformation du régime, de végétarien à omnivore, par une addition de viandes au menu ; cette observation anatomique est largement confirmée par la découverte d'abondants ossements de diverses vertèbres, de taille

variée allant de la souris à l'éléphant, reliefs de repas laissés sur les sols sur lesquels ont vécu ces premiers Hommes.

Ces aires d'habitats, souvent saisonniers, sont également couvertes d'outils variés appartenant à cette très vieille industrie de pierre que l'on appelle Oldowayen (du gisement d'Olduvai ou Oldoway en Tanzanie) ou Pebble Culture (culture du galet aménagé). Or, à plusieurs reprises, à Olduvai et à l'est du lac Turkana, des squelettes de gros mammifères, éléphants, hippopotames, ont été découverts en association étroite avec des centaines de ces outils, ce qui démontre assez clairement, en même temps que la consommation de ce gros gibier, l'usage de certains de ces cailloux taillés pour le dépeçage. Les gisements d'Olduvai en Tanzanie et Melka Kunturé en Ethiopie ont en outre fourni des structures élémentaires d'habitations, dans des niveaux respectivement datés de 1,8 et 1,6 millions d'années. Il s'agit de structures rondes d'environ 3,50 m de diamètre, surélevées en plate-forme comme pour supporter une hutte ou présentant un cercle de tas de cailloux comme pour caler les poteaux ou les arceaux représentant le squelette de cette hutte.

Nous voici donc, malgré l'extrême rareté des informations, en présence d'un premier Homme chasseur, vivant en petites sociétés, rapportant pour la partager la nourriture sur l'aire où il a établi sa famille qu'il ne va pas tarder de mettre à l'abri, dans des huttes rondes.

Après ce rapide tour d'horizon, on mesure mieux l'importance du rôle joué par l'Afrique dans cette merveilleuse histoire de l'Homme. C'est en Afrique que prend profondément racine, dès 40 millions d'années, l'ensemble des Simiens de l'Ancien Monde, c'est-à-dire la souche de tous les primates d'Afrique, d'Asie et d'Europe, Hommes compris. A partir de ce foyer, une première pulsation fera que tout l'Ancien Monde sera conquis par un certain nombre de ces Simiens de l'Ancien Monde, ou Catarhiniens, et en particulier par les Ramapithèques, ancêtres de l'Homme. Mais c'est encore à partir d'un groupe africain de ces Ramapithèques que va naître en Afrique le groupe des Australopithèques et, un beau jour d'il y a 4 millions d'années, en Afrique toujours, l'Homme. Une nouvelle pulsation, vers 2 millions d'années, lancera du continent africain ce premier Homme à la conquête de l'Ancien Monde d'abord, du Nouveau Monde ensuite et de l'espace enfin.

En effet — à partir de 1,9 millions d'années en Asie (Indonésie), au moins 1,5 millions d'années en Afrique (Ethiopie, Kenya, Tanzanie, Afrique du

Fig. 4

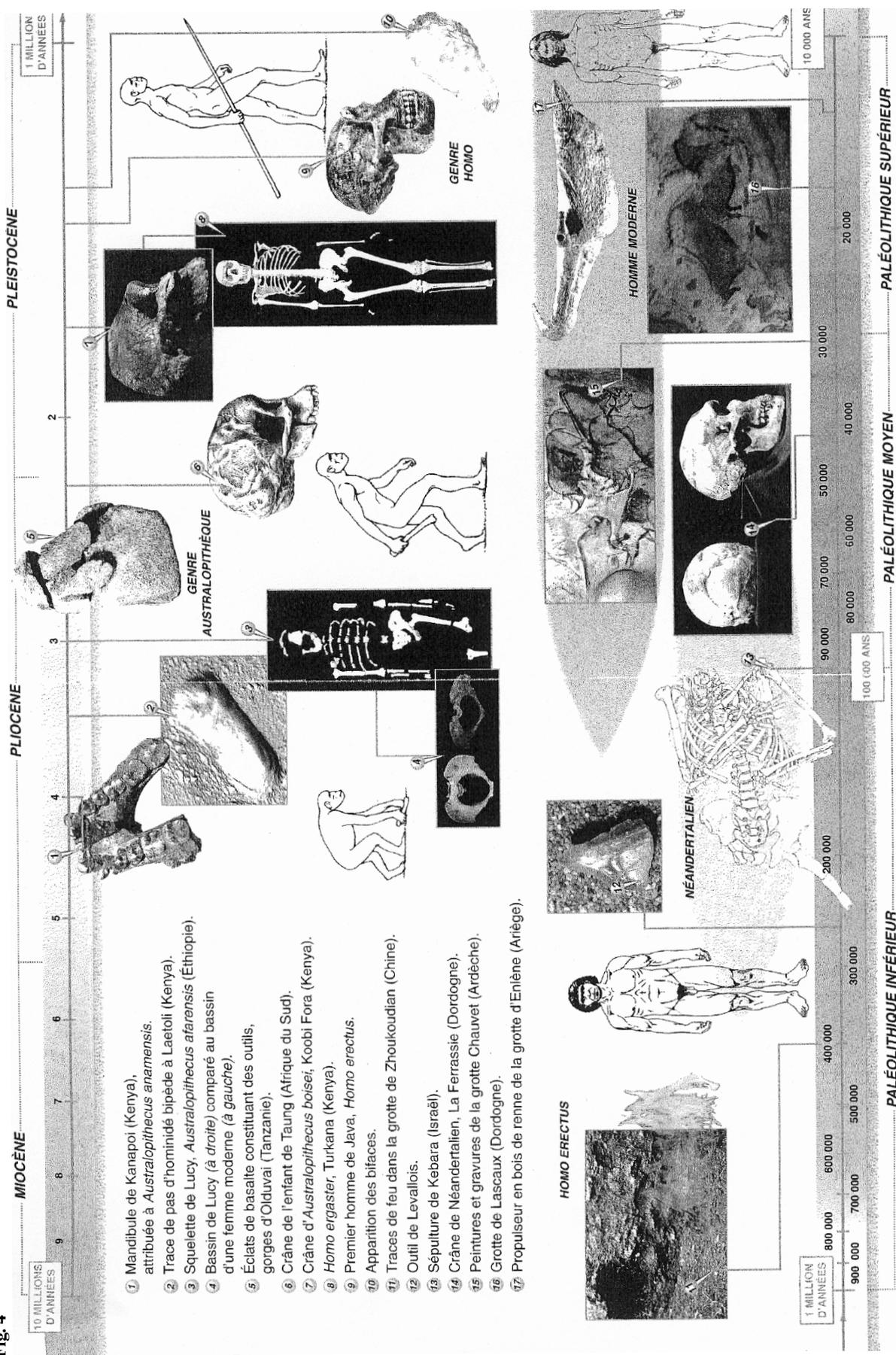


Fig. 4 – Tableau chronologique des origines de l’humanité. (*Dossier hors-série Pour la Science “Les origines de l’humanité”*. Copyright Pour la Science, janvier 1999) Reproduit avec autorisation.

L’aube de l’humanité

On a pu reconstruire, et parfaire sans cesse au fil des nouvelles découvertes, les grandes lignes de cette évolution, depuis les Australopithèques et ensuite *Homo habilis* ou *rudolphensis* (2 millions d’années) jusqu’à *Homo sapiens sapiens*, l’homme moderne, en passant par *Homo erectus* (1,6 millions d’années) et *Homo sapiens neanderthalensis*, disparu, paraît-il, il y a 35.000 ans.

De nombreuses théories ont tracé ce parcours : à candélabre, à arche de Noé, à évolution rectiligne. Mais il paraît certain que la bifurcation entre les Australopithèques et les grands singes (orang-outan, chimpanzé) a eu lieu il y a au moins 6 millions d’années, car on a retrouvé au Kenya un ancêtre commun ; ensuite au Tchad on vient de découvrir (en 2001 et 2002) un autre hominidé, le plus ancien connu jusqu’à présent : Toumaï, vieux de 7 millions d’années. Cette découverte remet en cause la théorie du berceau de l’humanité à l’est du continent, suggère une distribution panafricaine précoce des hominidés et une divergence chimpanzés-humains plus ancienne.

Auparavant, entre 7 et 14 millions d’années, on ne sait presque rien, faute de fossiles.

Par contre, après Toumaï, Orrorin, Abel ou un autre ancêtre non encore découvert, apparaissent les Australopithèques : de grands singes qui marchent debout, dont on connaît plusieurs espèces qui ont eu des destinées très différentes. *Australopithecus antiquus africanus* a suivi sa propre évolution (on connaît neuf espèces d’Australopithèques), marquée par la découverte en Ethiopie de *Australopithecus ramidus* (4,5 millions d’années) et de *Australopithecus afarensis* (la très célèbre Lucy, d’environ 3,5 millions d’années), avant de disparaître. On a découvert aussi Little Foot (fossile sud-africain âgé de 3,22-3,58 millions d’années, doué d’un gros orteil préhensile), un autre maillon de la longue chaîne qui mène aux ancêtres communs de l’homme et du singe.

Pour ce qui de l’identité de l’Homme, il faut considérer le double aspect biologique et culturel. Coté biologie, on peut citer bien sur la bipédie, la station verticale, le pouce opposable, la vision tridimensionnelle, et surtout le langage. Toutes ces nouvelles habilités comportent le développement de nouvelles aires cérébrales spécialisées et un cerveau de plus en plus volumineux (le seuil de l’homme est fixé à environ 700 cm³).

Quand et comment ce seuil a-t-il été franchi ? On croit savoir dans un milieu de savane ou de prairie, avec un climat plus sec qu’auparavant, dans l’est du Grand Rift africain, il y a 2 millions d’années. L’homme a ainsi commencé à occuper une niche écologique spéciale, dans laquelle l’adaptation de l’espèce au milieu a eu lieu en adaptant le milieu même à l’espèce. Espèce qui a de plus en plus développé la vie sociale et familiale, organisé sa survie, modifié le paysage, contrôlé les autres êtres vivants.

C’est ainsi que l’aspect biologique est mêlé à l’aspect culturel, et que l’hérédité génétique est devenue plus culturelle que biologique. L’homme est doué d’une manualité et d’une capacité projective qui lui permettent de se servir d’objets en tant qu’ustensiles, d’en fabriquer et d’en inventer. Cette technologie a porté à l’organisation de l’espace, du groupe familial, de la société, à la conservation des objets nécessaires à la survie, à la préparation de la nourriture, au contrôle et à la sélection des espèces végétales et animales utiles. La symbolisation fonctionnelle, sociale et aussi spirituelle a produit l’art, la philosophie, la religion, la science, la politique ... Projet et symbole ont constitué le départ de la culture de l’Homme. MG.

Sud) et en Europe (Allemagne) — apparaît une espèce nouvelle du genre *Homo*. *Homo erectus*, descendant probable d’*Homo habilis*, sortait du continent africain et se lançait à la conquête de tout l’Ancien Monde. Les chiffres donnés plus haut montrent que cette conquête a dû se faire extrêmement vite, à l’échelle géologique naturellement. Les spécimens attribuables à *Homo erectus* vont apparaître partout, en Chine et à Java, en

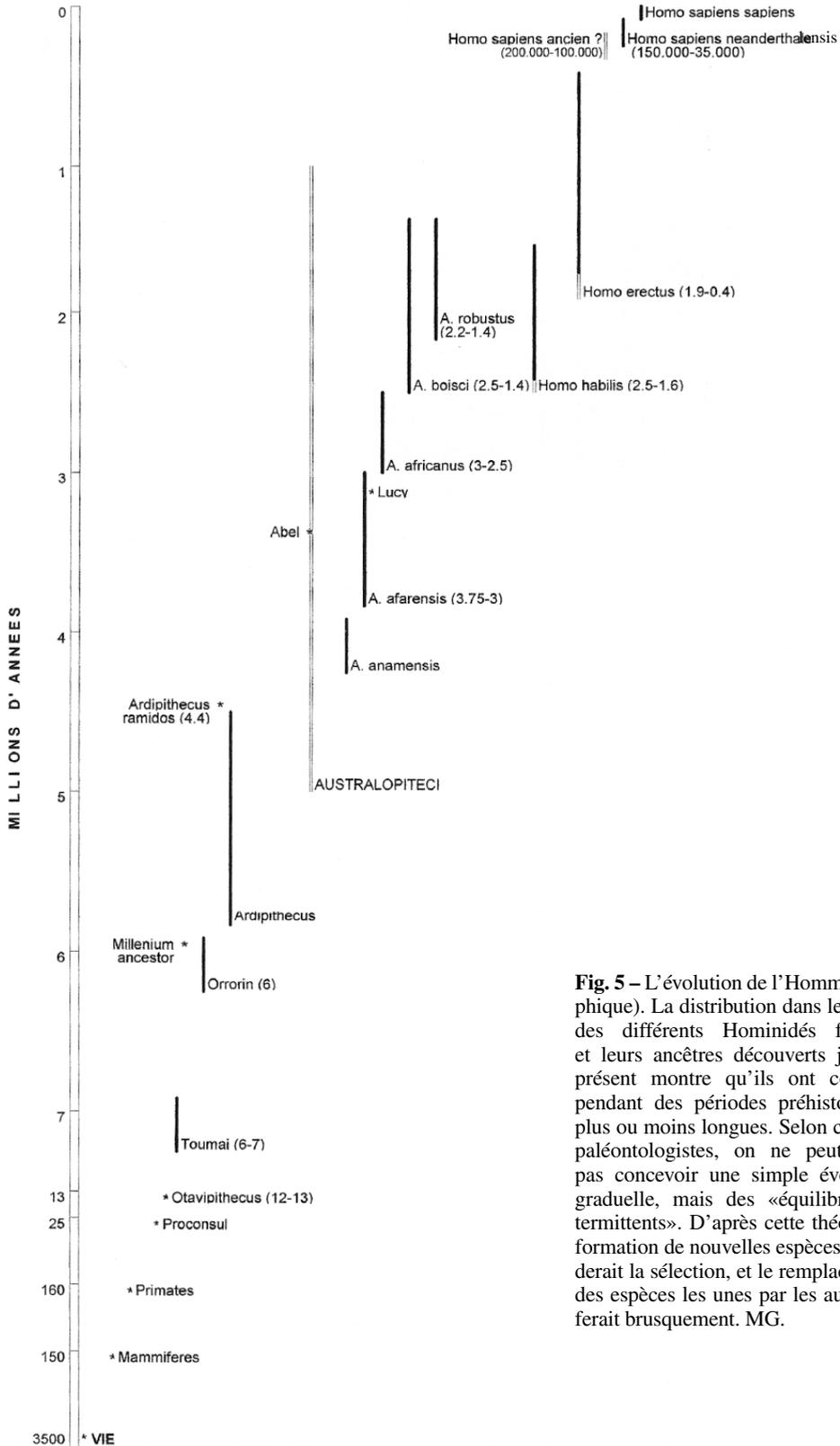


Fig. 5 – L'évolution de l'Homme (graphique). La distribution dans le temps des différents Hominidés fossiles et leurs ancêtres découverts jusqu'à présent montre qu'ils ont coexisté pendant des périodes préhistoriques plus ou moins longues. Selon certains paléontologistes, on ne peut donc pas concevoir une simple évolution graduelle, mais des «équilibres intermittents». D'après cette théorie, la formation de nouvelles espèces précéderait la sélection, et le remplacement des espèces les unes par les autres se ferait brusquement. MG.

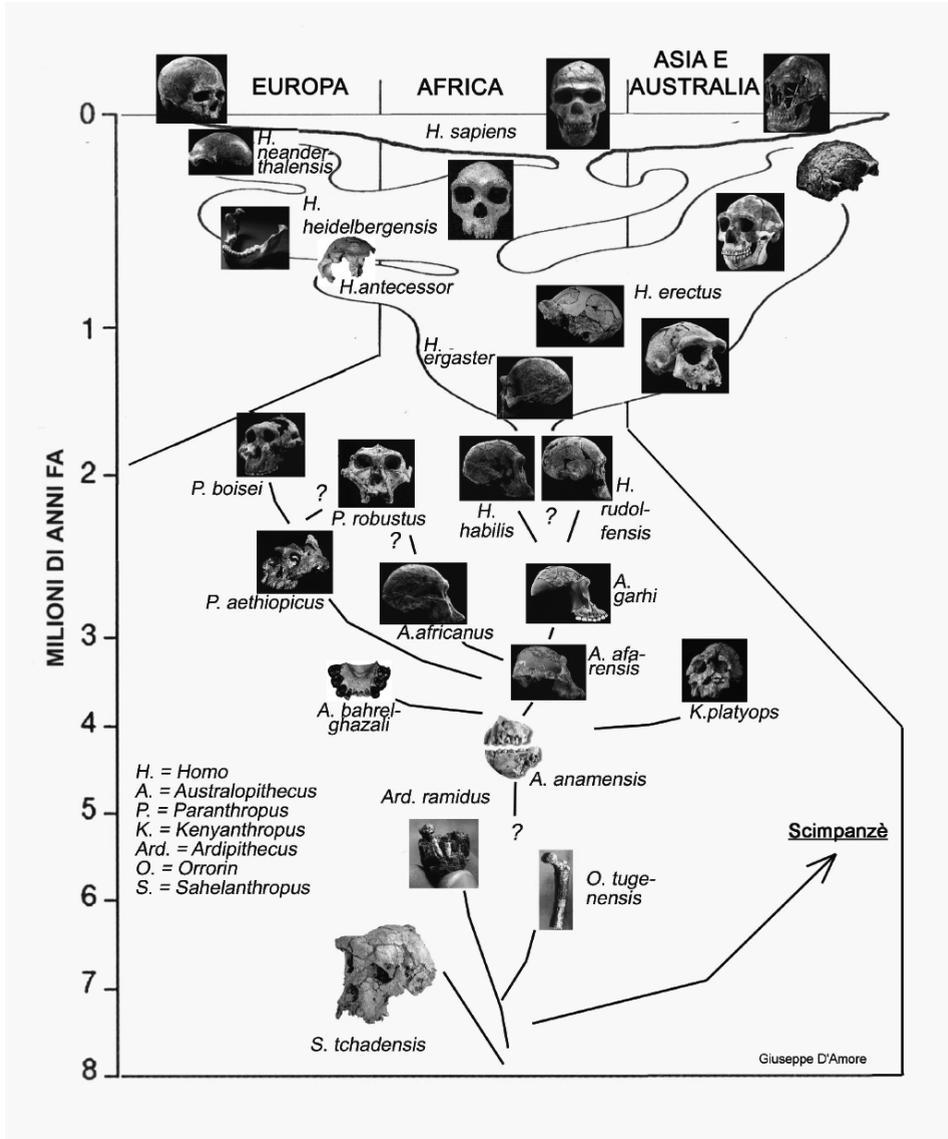


Fig. 6 – Arbre généalogique de l’Homme.
Reproduit avec l’autorisation du Prof. Giuseppe d’Amore

Afrique orientale, en Algérie et au Maroc, en Espagne, en Allemagne, et en France. Il va même être possible de suivre certaines formes, évoluant probablement en isolats géographiques, comme en Indonésie, en Australie ou en Afrique méridionale, jusqu'à des époques très récentes, 100.000 années et même peut-être 40.000, 30.000 ou 10.000 années !

Avec *Homo erectus* apparaissent le feu et les premiers vestiges métaphysiques. Enfin *Homo erectus*, dès 500.000 ans, peut-être même plus, va se transformer à son tour et donner naissance à l'*Homo sapiens*, l'Homme moderne.

Le plus vieil algérien connu a 500.000 ans

Extrait du livre de Ginette Aumassip, L'Algérie des premiers hommes, publié en 2001 par les Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, en coédition avec les Editions Ibis Press (ouvrage destiné à demeurer un document de base incontournable pour ceux qui veulent approfondir leurs connaissances sur la préhistoire maghrébine et saharienne).

Reproduit avec l'autorisation des Editions Ibis Press

Géologue, docteur ès lettres, Ginette Aumassip est spécialiste de préhistoire africaine. Ancien directeur du Laboratoire de Recherches sur l'Afrique du CNRS et du Groupement de Recherches sur la "néolithisation en régions sahariennes et ses incidences sur la désertification" qu'elle a créé, elle a assuré l'enseignement de la préhistoire africaine dans diverses universités et, de 1970 à 1986, la rédaction de la revue *Libyca*.

Résidant à Alger, elle a porté un intérêt particulier aux origines du peuplement de l'Algérie. Ses nombreux travaux sur la zone saharienne, dont d'importantes fouilles dans le bas-Sahara et le Tassili n Ajjer, lui ont permis d'identifier diverses cultures nouvelles, de les situer dans l'espace et le temps, d'en suivre l'évolution et l'adaptation à un milieu de plus en plus aride. En permettant à ses collaborateurs d'établir des corrélations entre les cultures matérielles et les manifestations esthétiques, ils ont entraîné un nouveau niveau d'appréhension des populations sahariennes et une révision des connaissances concernant le peuplement du Nord de l'Afrique.

L'auteur nous fait découvrir les gisements les plus anciens du paléolithique algérien, jusqu'à la protohistoire. Elle nous fait remonter dans les premiers temps de l'humanité maghrébine et elle nous explique l'importance des restes et des outils trouvés récemment entre M'Sila et Barika, appartenant à l'*Atlanthrope mauritanicus*, de la branche de l'*Homo erectus*, qui vivait dans la région de Mascara il y a plus d'un demi million d'années.

“Des différences existent — écrit Ginette Aumassip — entre les diverses populations d'*Homo erectus*. L'*Atlanthrope* présente des traits qui lui sont propres et d'autres qui évoquent les *Sinanthropes* ou les *Pithécantropes*. Ses mandibules sont extrêmement robustes, sans menton, avec de forts reliefs, des branches montantes larges et hautes, et la différence marquée de dimensions des trois pièces retrouvées à Ternifine a conduit à évoquer un

dimorphisme sexuel. Ses dents sont semblables à celles des Sinanthropes. Sur la face interne de l'os, les empreintes méningées ont-elles aussi une disposition identique à celles des Sinanthropes. Le pariétal présente, lui, le même aplatissement que chez les Pithécantropes”.

Plus loin elle nous résume tout le peuplement préhistorique de l'Afrique du Nord et défend l'origine autochtone des Berbères.

La continuité avec le monde berbère

«Les données de la préhistoire rejoignent celles des marqueurs sanguins ; elles expliquent la mosaïque de peuplement que font ressortir certains traceurs, tout comme le fond commun que d'autres laissent apparaître. Même si les historiens ont réservé le nom de Berbères à ceux qui ont conservé, non sans diversités, l'un des éléments d'une culture qu'est la langue, les connaissances actuelles voient l'histoire des Berbères et l'histoire du Nord de l'Afrique se confondre en une très longue histoire, plongeant ses racines à l'aube de l'humanité.

Cette appartenance méditerranéenne de l'Algérie n'occulte pas une identité profonde. Aux deux extrémités du pays, chez les Kabyles et chez les Touaregs, malgré des structures sociales aujourd'hui différentes, se retrouvent non seulement le même idiome mais des pratiques identiques telles que l'incubation, cette coutume qui consiste à passer la nuit sur une tombe pour entrer en contact avec un mort.

Elles traduisent soit une même origine, soit une même et très forte influence. Or, antérieurement à l'époque historique, à aucun moment, une influence couvrant l'ensemble du pays n'est perceptible ; même l'introduction du cheval, seul vecteur possible si elle s'avérait réalité, n'en remplit plus les conditions dès lors qu'elle ne s'accompagne d'aucun changement fondamental.

Les monuments funéraires ne sont pas, comme on l'a cru longtemps, strictement liés à la fin de la préhistoire ; les tumulus construits à l'intérieur puis à l'extérieur de l'habitat sont des pratiques qui remontent haut dans les temps néolithiques et les monuments dits en trou de serrure, contrairement à ce qui avait été supposé, se révèlent bien antérieurs à la période caballine. L'art caballin, en livrant des stades de transition qui rapportent sa continuité avec la période bovidienne antérieure, n'apparaît

plus comme une brusque innovation liée à l'intervention d'une nouvelle population et d'une nouvelle culture imposant leurs pratiques.

On est donc conduit à privilégier l'autre hypothèse, celle d'une même origine. Le seul fonds commun ayant un développement suffisamment vaste pour justifier l'étendue du monde berbère reste l'Atérien, lui-même étant fort probablement issu des premières populations qui occupèrent le territoire. Notons que ces données archéologiques, qui n'étaient nullement compatibles avec la théorie aujourd'hui caduque d'une "Eve africaine", ne le sont pas non plus avec celles avancées plus récemment par des généticiens et qui supposent, au vu des faibles "distances génétiques" des populations *Homo sapiens*, une extinction des populations *Homo erectus* et un repeuplement datant d'environ cent mille ans à partir d'un foyer évolutif unique est-africain ou proche-oriental».

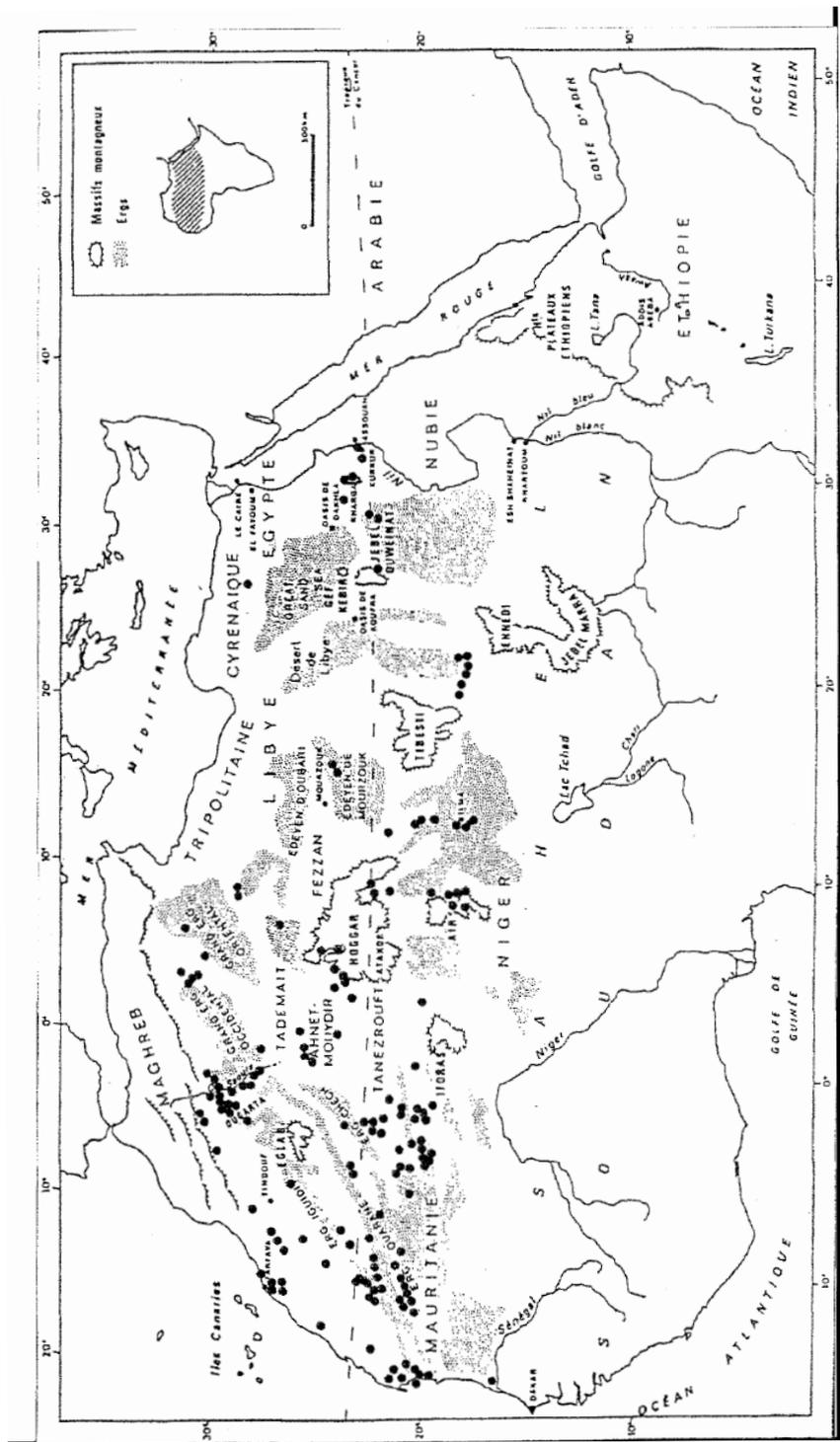


Fig. 7 - Carte de répartition de l'Atérien saharien. (Th. Tillet, «Recherches sur l'Atérien du Sahara Méridional» — bassins tchadiens et de Taoudeni, *L'Homme Méditerranéen — Mélanges offerts à Gabriel Camps*, p. 30, Université de Provence, 1995). Reproduit avec l'autorisation des PUP.

Méthodes d'études et de datation en paléontologie humaine

La fouille n'est que la première étape du travail des paléontologistes et des préhistoriens. Ceux-ci doivent ensuite étudier l'énorme matériel qu'ils ont collecté avec le plus grand soin sur chaque site, puis, éventuellement, comparer ces "objets" avec ceux qui ont été trouvés sur d'autres sites. Ils ont maintenant à leur disposition, grâce au progrès général des sciences et des techniques, toute une panoplie de méthodes et d'appareils qui font "parler" tous les vestiges récupérés, du plus gros et du plus spectaculaire au plus minuscule et au plus modeste. Les techniques modernes ont fait beaucoup progresser les études paléontologiques et en particulier, comme dans toutes les disciplines scientifiques, l'informatique est devenue indispensable : grâce à elle, on peut extraire toutes sortes d'informations des séries statistiques portant aussi bien sur la répartition des trouvailles que sur la morphologie des pièces osseuses.

Un bref aperçu historique

Les méthodes de datation absolue par mesure de certains isotopes radioactifs ont apporté un cadre chronologique assez précis à l'histoire de l'homme. En 1961, le petit monde de la paléontologie a été très surpris d'apprendre que le *Zinjanthropus boisei*, un Australopithèque robuste que Louis Leakey avait trouvé en Tanzanie en 1919, avait vécu il y a 1.750.000 ans, et non il y a quelques centaines de milliers d'années, comme on le pensait auparavant.

Le scanner a bouleversé l'étude des os. Il permet d'obtenir autant de coupes d'un os — chaque micron (un millionième de mètre) au besoin — que le désire le chercheur, et dans tous les axes imaginables, sans que cet os soit découpé en rondelles. On peut aussi projeter simultanément sur écran plusieurs coupes, comparer celles-ci commodément, les mesurer directement sur cet écran et injecter ces données immédiatement dans un ordinateur.

Le microscope électronique, avec ses grossissements de plusieurs dizaines de milliers de fois, décèle et différencie les traces laissées sur la

surface des dents par la mastication des aliments. Ces marques sont différentes selon que le propriétaire des dents avait un régime carné ou un régime végétarien et, dans ce dernier cas, qu'il se nourrissait de végétaux tendres (fruits, légumes) ou durs (graines). Les omnivores posent plus de problèmes puisque leurs dents portent des traces de mastication de toutes sortes de nourritures. Cependant, on peut parfois avoir une idée de la proportion des différentes sortes d'aliments du régime habituel. Ainsi sait-on qu'*Homo habilis* consommait peu de viande alors que son descendant, *Homo erectus*, était beaucoup plus carnivore.

Très instructif aussi est l'examen des outils au microscope électronique. Chaque usage (découpage d'animaux, raclage de végétaux, travail du bois) laisse, en effet, des traces spécifiques qu'il est possible de reproduire et donc de vérifier sur des outils de pierre faits de nos jours, mais taillés et utilisés à la mode ancienne. Ces études des outils rappellent opportunément que l'homme est un cas unique — et récent — dans l'histoire de l'évolution des êtres vivants, qui a commencé vraisemblablement au moins il y a 3,5 milliards d'années. Sa non-spécialisation le rend adaptable à de nombreux genres de vie, et surtout sa capacité de penser lui a permis de trouver les techniques capables de pallier ses faiblesses physiques et de se définir lui-même.

La paléontologie humaine d'aujourd'hui serait tout à fait incomplète si de multiples disciplines ne lui apportaient pas leurs informations. L'histoire de l'homme et de ses ancêtres directs ne peut être reconstituée que par une recherche pluridisciplinaire à laquelle prennent part des sédimentologues, des spécialistes de paléontologie animale, de paléoanthropologie et d'anthropologie actuelle pour la connaissance physique des Hominidés, de paléontologie animale encore pour la faune disparue, des botanistes et des palynologues pour la flore des temps anciens, des climatologues, des spécialistes des industries lithiques. Sans compter les physiciens, qui sont indispensables pour les datations, les informaticiens pour l'exploitation des données et, dans une certaine mesure, les ethnologues pour la compréhension des genres de vie dits primitifs.

La physique nucléaire et d'autres disciplines scientifiques ont apporté les techniques rendant possibles les datations absolues. Auparavant, les paléontologues et les préhistoriens ne disposaient que des datations relatives. Le principe de celles-ci était simple : toute couche riche en fossiles était plus récente que celle située au-dessous d'elle et plus ancienne que celle située au-dessus d'elle. A cette méthode imprécise, s'ajoutaient les

comparaisons entre fossiles trouvés sur des sites différents ou dans des régions parfois fort éloignées les unes des autres : par définition, des fossiles présentant les mêmes caractéristiques anatomiques viennent d'animaux ou d'Hominiens qui ont vécu à la même époque.

Les datations absolues ne sont pas toujours possibles. On utilise donc encore les comparaisons. C'est ainsi que les sites à Australopithèques et à *Homo habilis* d'Afrique du Sud sont datés par comparaison avec les fossiles trouvés en Afrique Orientale, fossiles qui, eux, bénéficient des conditions indispensables aux datations absolues. On peut, avec une marge d'erreur acceptable, d'attribuer un âge soit à des roches, soit à des objets de céramique, soit à des matières contenant du carbone.

Les méthodes

Chaque méthode n'est pas universelle : elle s'applique à des matériels spécifiques et à une période du passé bien définie.

- *La thermoluminescence* est basée sur le fait qu'un minéral cristallin (quartz, feldspath ...) chauffé à 400 °C émet de la lumière et que la quantité de lumière émise est fonction du temps pendant lequel cette matière a été soumise à une irradiation due aux éléments radioactifs naturels présents dans son environnement et, dans une moindre part, aux rayons cosmiques (solaires ou galactiques). Elle est utilisable sur certaines roches et sur des terres cuites ou céramiques qui, les unes et les autres, contiennent du quartz, du feldspath, etc. Pour les céramiques, la cuisson de fabrication a effacé toute trace des irradiations antérieures. Mais leur datation par thermoluminescence ne peut se faire qu'après mesure de la radioactivité naturelle du minéral qui a servi de matière première et de la radioactivité naturelle du sol dans lequel a été enfoui l'objet étudié. La thermoluminescence présente un grand avantage puisqu'elle peut se mesurer à partir d'un fragment minuscule (50 milligrammes). Elle permet de dater des roches ou des objets ayant un âge compris entre l'époque actuelle et quelques centaines de milliers d'années.

- *Les acides aminés* qui entrent dans la composition de toute matière vivante possèdent une particularité essentielle qui permet de dater les organismes ayant vécu depuis les temps actuels jusqu'à -300.000 ou -500.000 ans : une solution d'acides aminés extraits d'un organisme vivant dévie la lumière polarisée vers la gauche. Après la mort, les structures moléculaires

des acides aminés se transforment de telle sorte qu'une solution de ces acides dévie de moins en moins vers la gauche la lumière polarisée. La mesure de la déviation résultante permet de dater l'organisme en question, sous réserve que la température ait été constante depuis la mort.

Plusieurs méthodes de datation sont, par ailleurs, fondées sur la mesure de *radioactivité*. Les isotopes radioactifs sont des éléments chimiques dont le noyau atomique, instable, se détruit en émettant des particules subatomiques et énergie électromagnétique, pour assumer une forme atomique plus stable ; la vitesse de cette réaction est constante dans le temps.

- *Le carbone 14* (isotope naturel du carbone 12) permet des datations parce que le rapport carbone 14 radioactif/carbone 12 stable est constant dans l'atmosphère et dans la matière vivante. Après la mort, le carbone 14 se désintègre et se transforme en azote 14, la moitié du carbone 14 disparaissant tous les 5.730 ans. La proportion entre carbone 14 et azote 14 dans la matière organique indique combien de temps est passé depuis que l'organisme est mort. Le carbone 14 n'est plus mesurable 30.000 ans après la mort et ne peut donc servir à dater des matériaux carbonés plus anciens.

Cette méthode nécessite la destruction des échantillons analysés et, de ce fait, ne peut être utilisée que lorsqu'on dispose d'excédents de la matière en question. Le carbone 14 a rendu d'immenses services à la science. C'est par ce moyen qu'on a précisé les périodes d'occupation humaine, dans le passé européen, daté les peintures des grottes, reconstitué, avec d'autres méthodes, le niveau des mers depuis 26.000 ans, ou encore daté le célèbre suaire de Turin.

- *L'uranium 238 — thorium 230*. Lors de leur formation, les carbonates marins (coquillages et coraux) contiennent des traces d'uranium 238 radioactif. Celui-ci donne naissance au thorium 230, radioactif lui aussi, dont l'activité augmente avec le temps et tend à rejoindre celle de l'uranium 238. La mesure du rapport de ces deux activités permet de dater la formation du carbonate. Au-delà de -300.000 ans, la différence de l'activité des deux éléments n'est plus mesurable. Il n'y a donc plus de possibilité de dater des carbonates marins ayant un âge supérieur à 300.000 ans.

- *Le potassium-argon*. Le potassium est un des éléments constitutifs de la Terre. Son isotope radioactif, le potassium 40, donne naissance à un gaz stable, l'argon 40, qui s'accumule dans les roches. Lorsque, au cours d'un

processus volcanique, une roche entre en fusion, elle se dégaze et perd son argon. Lors du refroidissement, il se forme des cristaux ne contenant pas au départ de l'argon, mais seulement du potassium 40 qui commence, bien sûr, à "fabriquer" de l'argon 40, qui s'accumule à nouveau. La mesure du rapport argon 40/potassium 40 permettra donc de dater la solidification de la roche et aussi l'âge des dépôts sédimentaires in relation à l'éruption volcanique, et des fossiles contenus dans ces roches. La période du potassium 40 (temps nécessaire pour que la moitié de ses noyaux soit désintégrée) est de 1,26 milliards d'années. Alors que le carbone 14 ne peut mesurer l'âge d'objets plus vieux que 30.000 ans, le potassium-argon est couramment employé pour dater des roches plus vieilles que 1 million d'années.

La méthode de datation directe, par *spectrométrie gamma*, d'ossements (et aussi de stalactites et de stalagmites) vieux de quelques milliers d'années à environ 350.000 ans, présente l'avantage capital de ne pas détruire la pièce à dater. Elle a été mise au point (1981) au Centre des Faibles Radioactivités (dépendant du Centre National de la Recherche Scientifique et du Commissariat à l'Energie Atomique) par Yuji Yokoyama et Huu-Van Nguyen, respectivement maître de recherche et ingénieur au CNRS.

Les os contiennent, au moment de leur formation, de 10 à 100 parties par million d'uranium radioactif (99,7% d'uranium 238, 0,3% d'uranium 235). Parmi les descendants de l'uranium 238, il y a le thorium 230 radioactif (appelé autrefois ionium) qui augmente avec le temps, tandis que l'uranium 238 diminue. La mesure de l'activité respective actuelle de ces deux éléments permet de dater l'échantillon. Depuis plusieurs années, l'activité était déterminée par la mesure des rayonnements alpha émis par l'uranium 238 et par le thorium 230. L'originalité de la méthode de Yokoyama et Nguyen est de mesurer le rayonnement gamma émis par les deux éléments. Cette mesure est très délicate puisque tous les éléments radioactifs issus de l'uranium 238 (plomb 210, uranium 234, plomb 214, thorium 234 et, bien sûr, thorium 230) émettent des rayonnements gamma d'énergies très proches et avec des intensités et des énergies très faibles.

La méthode de datation par *gamma-thermoluminescence* a été imaginée et testée (1983) par le Centre de Recherche Interdisciplinaire d'Archéologie Analytique (laboratoire associé au Centre National de la Recherche Scientifique) de l'Université de Bordeaux-III, dirigé par Max Schvoerer, professeur de physique atomique et du solide appliquée à l'archéologie. On date les poteries par cette méthode, car toutes les pâtes de céramique contiennent, en effet, des cristaux de quartz, de feldspath, etc. Mais le

réseau cristallin de chacun de ces minéraux n'est jamais parfait. Des lacunes subsistent dans les cristaux. Dans celles-ci sont piégés les électrons arrachés aux atomes environnants par les particules alpha et bêta ou par les rayonnements gamma émis par l'uranium 238, le thorium 232 et le potassium 40, trois éléments radioactifs (ou radioéléments) toujours présents à l'état de traces dans tous les minéraux.

Au fil des temps, le nombre des électrons piégés dans les lacunes augmente donc en fonction soit de la radioactivité propre à chacun de ces trois éléments que de la quantité de chaque élément présent dans le minéral originel et dans les minéraux environnants. Lorsqu'un minéral cristallin est chauffé suffisamment fort (à 400 °C au moins) et suffisamment longtemps, les électrons piégés reçoivent assez d'énergie pour sortir des lacunes. Un fragment de céramique de quelques milligrammes suffit pour la datation par thermoluminescence, mais cette céramique doit être testée en laboratoire pour que l'expérimentateur soit sûr que son échantillon a été suffisamment cuit et est donc utilisable. On dit alors que cette sorte d'horloge atomique est remise à zéro. Après cette "cuisson", les lacunes vidées de leur stock antérieur d'électrons recommencent à se remplir d'un nouveau stock d'électrons qui augmente en fonction du temps écoulé depuis la remise à zéro de l'horloge atomique. La thermoluminescence mesure ce temps grâce au fait que la sortie des électrons des pièges s'accompagne d'une très faible émission de lumière, dont l'intensité peut être déterminée, ce qui revient à mesurer le nombre d'électrons piégés, et donc le temps écoulé depuis que les lacunes ont commencé à se remplir à nouveau.

Le Tandetron

Jusqu'à une époque récente, la datation d'un tissu par le carbone 14 aurait dû être faite sur un grand morceau. Mais, au milieu des années 80, une autre méthode est mise en œuvre, basée non sur la nature radioactive du carbone 14, mais sur la différence de masse qu'il présente avec les autres isotopes de l'élément : carbone 12 et carbone 13. Avec un spectromètre de masse (qui peut trier et compter les atomes selon leur masse) associé à un accélérateur de particules, on dispose d'une machine très sensible. Ainsi un bout de tissu grand comme un timbre-poste suffit aux datations.

Cet appareil, le Tandetron, est opérationnel au Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement, qui appartient au CNRS et au CEA (Commissariat à l'Energie Atomique) et est géré par un groupement scien-

tifique réunissant le Centre des Faibles Radioactivités de Gif-sur-Yvette et deux laboratoires de l'Université d'Orsay.

En effet, le carbone 14, isotope radioactif du carbone, dont la période est de 5.730 ans, n'existe qu'en quantités infimes. Un carbone formé actuellement contient 1.000 milliards d'atomes de carbone 12 pour un unique atome de carbone 14, et un carbone formé il y a 40.000 ans contient 400.000 milliards d'atomes de carbone 12 pour un atome de carbone 14. Cette sensibilité du Tandetron permet non seulement de compter les atomes de carbone 14 présents dans une quantité de carbone minuscule, mais encore dans un carbone vieux de 40.000 ans. Au-delà, la teneur en carbone 14 de l'échantillon est trop faible pour que l'on puisse obtenir une datation certaine, ma seulement une limite inférieure à l'âge réel. Auparavant les datations par carbone 14 ne pouvaient se faire sur de la matière organique vieille de plus de 30.000 ans.

Bien entendu, le Tandetron est utilisable pour doser d'autres corps radioactifs (aluminium 26, béryllium 10), présents eux aussi en quantités infimes, et donc pour dater des sédiments et des glaces polaires. La méthode permet de remonter dans le temps de 50.000 à 70.000 ans selon le cas, et s'applique à tous les restes d'organismes vivants : bois, charbon de bois, ossements, dents, tourbes, coquilles, coraux, peintures. Les restes de végétaux calcinés permettent aussi de dater des tremblements de terre, des éruptions volcaniques.

L'archéologie aérienne

Avant de fouiller, d'analyser, de dater, le préhistorien doit repérer le nouveau site qu'il va étudier. Il existe, certes, des sites préhistoriques visibles à l'œil nu. Mais il en existe encore plus, et parfois de fort grands, qui sont cachés dans le sol. Rien en surface ne permet de soupçonner leur présence, ni celle, d'ailleurs, de nombreux vestiges des périodes historiques. Rien, sauf des nuances subtiles et fugaces, des reliefs infimes qui, eux, sont visibles d'avion grâce à un concours de circonstances particulières et pendant de brefs moments.

La sécheresse exceptionnelle de l'hiver 1975-1976, du printemps et de l'été 1976 a été catastrophique pour l'agriculture. Mais elle a été bénéfique dans un domaine probablement unique, celui de l'archéologie aérienne. Cette technique, utilisée à partir de la Première Guerre mondiale, s'est développée en France depuis plus de vingt ans grâce au professeur

Raymond Chevallier et aux conditions climatiques inhabituelles qui ont fait ouvrir de nouveaux sites : enclos néolithiques ou de l'âge du fer, villas gallo-romaines, théâtres romains, villages gaulois ou structures agraires. En effet la sécheresse a pour effet d'accentuer les contrastes des couleurs, parfois de les faire durer plus longtemps, ou de faire ressortir des traces d'humidité différentielle.

Les pâturages tourbeux des marais picards, par exemple, ont été transformés en paillason jaunâtre, mais on a pu voir, pour la première fois, de grands ensembles romains grâce à l'herbe verte persistant, curieusement, au-dessus des murs enfouis. Même complètement nivelée par des siècles de labours, une structure aménagée par l'homme laisse des traces dans le sol. Un fossé, un simple trou creusé pour planter un poteau se comblent lentement. La granulométrie du remplissage est fine : la terre, en général, y retient mieux l'eau. Sur le sol dépourvu de végétation, fossés et trous apparaîtront donc, le plus souvent, en brun foncé. Cependant, sur des sols alluviaux (graviers) ou limoneux nus, les traces peuvent ressortir en teintes plus claires. Les céréales sont très favorables à l'archéologie aérienne : au printemps et au début de l'été, elles pousseront mieux sur les zones humides, deviendront vertes et mûres un peu plus tôt.

La dispersion en surface de l'argile entrant dans la composition des murs disparus de torchis ou de pisé favorisera, elle aussi, sur le sol environnant, la rétention de l'eau. On aura alors affaire à des taches sombres, plus diffuses certes, mais suffisantes pour reconnaître la silhouette approximative d'une ferme. La présence de fondations de pierre dans le proche sous-sol se traduira, à l'inverse, par une végétation rabougrie, au-dessus des restes de murs. Elle sera moins haute et, en période sèche, se desséchera, en général, la première. Des débris de fondations pourront aussi être visibles — en blanc sur la terre nue — après des labours profonds qui auront fait remonter en surface des débris de pierre. On peut aussi retrouver des traces d'ouvrages anciens — des fortifications, par exemple — grâce à la légère dénivellation qui a subsisté. Celle-ci est pratiquement invisible au sol. Mais, sous lumière rasante, son ombre peut être vue du ciel.

Enfin, l'hiver permet, parfois, des découvertes intéressantes. Ainsi, par temps de gel nocturne, juste au moment de la dissipation du brouillard matinal, des fossés comblés seront-ils blancs de givre pendant quelques dizaines de minutes. De même la neige, persistant plus longtemps sur une terre humide, dessinera-t-elle en blanc des plans parfois aussi précis que s'ils avaient été dessinés par des architectes.

Toute l'archéologie aérienne est faite de vols sans cesse répétés. La réapparition des vestiges est en général très fugace. Il faut être là au bon moment et profiter de conditions d'éclairage très particulières. Les ombres portées par de faibles différences de hauteur ne peuvent être vues que si le soleil est bas sur l'horizon et presque de face. Au contraire, les nuances, parfois infimes, de la couverture végétale sont mieux appréciées si le soleil est derrière l'opérateur. D'une manière générale, la lumière du milieu de la journée ne favorise pas la distinction d'un contraste entre des couleurs très voisines l'une de l'autre. Une bonne expérience est, au demeurant, indispensable.

Des fouilles sont évidemment nécessaires pour dater les sites découverts par la photo. Du ciel on distingue des formes caractéristiques d'époques bien définies, mais l'étude des fragments de poterie, des outils de pierre taillée ou polie, des armes et objets de métal, apporte des précisions chronologiques irremplaçables. En outre, par le nombre de sites qu'elle révèle, l'archéologie aérienne permet de se faire une idée d'ensemble du passé d'une région. Elle peut même, parfois, servir de base à des études statistiques. Enfin, elle n'est ni destructrice des sites, ni ponctuelle, comme le sont forcément les fouilles archéologiques.

Les traces révélées par la photo aérienne ne s'arrêtent pas à la fin de la période romaine, mais ont permis de reconstituer 6.000 ans d'histoire. On trouve aussi de nombreux vestiges médiévaux (fortifications, fermes biscornues et non plus rectangulaires) et jusqu'aux vestiges de l'époque actuelle, par exemple tranchées de la Grande Guerre et trous d'obus de la Seconde Guerre mondiale.

Les méthodes géophysiques

“Il y a des circonstances où je vois clairement l'alliance possible et désirable de la science et de l'art et où le chimiste et le physicien peuvent prendre place auprès de vous et vous éclairer”. Aucun archéologue, aucun spécialiste de l'histoire de l'art ne conteste actuellement l'utilité des sciences et des techniques, étant entendu que cette intrusion des sciences exactes dans l'art ne s'applique pas à l'esthétique. Mais à l'époque cette affirmation était réellement prophétique: elle a été prononcée en 1865 par Pasteur au cours d'une conférence faite à l'Ecole des Beaux-Arts !

Dans le domaine de la prospection archéologique, plusieurs méthodes géophysiques sont couramment utilisées, depuis plus de trente ans, en amont des fouilles. Fondées sur le fait que les sites archéologiques ou les monuments comportent forcément des hétérogénéités internes, ces méthodes, choisies en fonction de l'environnement et du but de la recherche, permettent de repérer, dans les sites, les zones intéressantes. Différentes par leurs principes, elles ont l'avantage de ne pas être destructives.

Tous les sols ou tous les matériaux n'ont pas les mêmes propriétés de résistivité électrique, les différences venant de leur teneur en eau. On plante en ligne quatre électrodes entre lesquelles on fait passer un courant électrique, ce passage étant facilité ou contrarié. Ainsi, par exemple, une argile humide oppose-t-elle très peu de résistance au passage du courant, alors qu'un granite compact, et donc sec, est très mauvais conducteur. Les mesures sont faites, si possible, selon un quadrillage régulier. Ce qui permet de tracer une carte de résistivité de la zone étudiée. Les anomalies de forte résistivité suggèrent, en général, la présence, sous la surface du sol, de murs, alors que des anomalies de faible résistivité font penser à l'existence, au milieu d'alluvions grossières, de fossés comblés par un matériau fin. Mais, quelles que soient les anomalies, elles ne concernent que des vestiges dont la profondeur n'excède pas le quart de la distance séparant les deux électrodes extrêmes, soit 3 à 10 m dans la plupart des cas.

Si l'épaisseur du sol est plus réduite (quelques décimètres), on peut utiliser la méthode électromagnétique, déjà employée après la guerre par les démineurs. La plupart des appareils créent un champ électromagnétique très localisé et captent les perturbations de ce champ provoquées par l'hétérogénéité du sous-sol proche. Cette méthode convient à la détection des métaux ferreux, des fours de potier, des constructions ou fossés, particulièrement lorsque la dureté du sol (pavage, bitume) empêche de planter les électrodes nécessaires aux mesures de résistivité. Elle n'est guère utilisable en ville où le champ magnétique local est très perturbé par les installations électriques. A la campagne, au contraire, les appareils sont très sensibles aux infimes perturbations du champ magnétique local engendrées par les différences d'aimantation caractérisant divers matériaux (métaux, céramiques, etc.) qui contiennent certains oxydes de fer.

La thermographie, la microgravimétrie et le radar

En complément de ces méthodes, que l'on pourrait qualifier de classiques et qui ont été développées par Albert Hesse (CNRS) et Alain Tabbagh (Université Paris-VI) au Centre de Recherches Géophysiques de Garchy (Nièvre), la thermographie est venue plus récemment à l'aide de la prospection archéologique. Cette méthode est fondée sur la propriété de certains matériaux de se réchauffer ou de se refroidir plus rapidement que ceux qui les entourent. Un radiomètre embarqué dans un avion mesure le rayonnement émis par le sol en fonction de la température de celui-ci. Ainsi peut-on connaître la température du sol à quelques dixièmes de degré Celsius près.

La thermographie convient particulièrement à la détection de structures superficielles (murs, fossés, etc.) linéaires, larges au moins d'un mètre ou concrétisées en surface par des reliefs n'excédant pas, parfois, quelques décimètres. Mais les mesures doivent impérativement être faites tôt le matin, c'est-à-dire quelques heures après le lever du soleil. Pour la détection des faibles reliefs, en particulier, le soleil, bas sur l'horizon, chauffe plus le versant éclairé, et la différence de température souligne les tracés. Grâce à la thermographie aéroportée, ont été mis en évidence, le 8 mars 1979 sur la commune de Châtenay-sur-Seine (Seine-et-Marne), le quadrillage du parcellaire antérieur au XIX^e siècle et le tracé de chemins abandonnés depuis longtemps.

Deux méthodes de prospection géophysiques enfin ont été utilisées très récemment en Egypte pour l'archéologie : la microgravimétrie et le radar.

La microgravimétrie est fondée sur le principe de l'attraction universelle qui veut que deux corps s'attirent en fonction du produit de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance : l'accélération de la pesanteur varie donc selon la masse de tout ce qui est en dessous et aussi au-dessus de l'appareil qui la mesure. L'attraction réciproque agit, en effet, comme si la masse de chacun des corps impliqués était entièrement concentrée en leur centre de gravité respectif. Le microgravimètre intègre donc dans ses mesures la somme de toutes les masses présentes sous lui jusqu'au centre de la Terre et de toutes celles qui sont situées au-dessus de lui.

Pour arriver à déceler l'infime anomalie gravimétrique engendrée par un manque ou un excès de masse très proche du lieu des mesures, il faut d'abord apporter les corrections indispensables liées à des facteurs dynamiques (les marées terrestres engendrées par l'attraction de la lune et du

soleil) et à des facteurs statiques (altitude, anomalies régionales et locales permanentes de la gravité). Il faut ensuite comparer les mesures aux valeurs introduites dans un modèle très complexe prenant en compte l'hétérogénéité recherchée. C'est dire que la microgravimétrie est une méthode délicate à utiliser. En France, la Compagnie de prospection géophysique française et la Compagnie générale de géophysique sont seules à la maîtriser.

Le radar, lui, utilise la vitesse de propagation d'ondes électromagnétiques de haute fréquence, vitesse qui varie selon la nature des milieux traversés. L'appareil émet des ondes qui lui reviennent après avoir été réfléchies sur des surfaces de discontinuité existant à l'intérieur de la structure étudiée, mais dans les quatre premiers mètres seulement étant donné la puissance des équipements actuels.

Les échecs en archéologie sont rarement publiés. Pourtant les spécialistes de la prospection géophysique connaissent tous la mésaventure d'El-Ful (en Cisjordanie occupée par Israël) survenue à une équipe américaine : des anomalies magnétiques qui laissaient espérer des sépultures n'étaient dues en fait qu'à des irrégularités en creux de la surface du calcaire sous-jacent. Moins décevante est l'"erreur" de Suse (Iran) : l'équipe de Garchy pensait trouver un chapiteau achéménide, mais elle a mis au jour un four de potier élamite.



Fig. 8 – Reconstruction de l’Homme de Similaun, la momie néolithique des glaces.

Le cadavre a été découvert, à 3210 mètres au-dessus du niveau de la mer, le 19 septembre 1991, par un couple de Nuremberg lors de l’ascension du pic du Finail. L’homme, vêtu principalement de cuir et de fourrure, portait sur les épaules une cape de joncs tressés. Ses chaussures étaient fourrées de foin. Son équipement de chasse se compose d’une hache (dont la lame correspond à une forme courante du bronze ancien, définie de “type Neyruz”, de l’espace circumalpin), avec un emmanchement cousé en bois d’if, d’un petit poignard en silex, d’une sacoche d’herbes tressées, d’un carquois et des flèches. Il emportait avec lui des provisions de céréales, des prunes sauvages et des morceaux de viande. Il se servait d’une armature en noisetier et de lattes en mélèze pour transporter ses prises sur le dos. Il possédait aussi un ensemble de pièces à feu et de l’amadou. Copyright Museo Archeologico dell’Alto Adige, Bolzano, www.iceman.it Reproduit avec autorisation.



Fig. 9 – La momie de l'Homme des glaces, baptisé Otzi, a été découverte dans un glacier de l'Otztal (Tyrol du Sud), entre l'Autriche et l'Italie, dans un parfait état de conservation après cinquante siècles d'hibernation. Il était très bien équipé pour sa traversée des Alpes, mais une mort violente mis fin à son expédition.

Copyright Museo Archeologico dell'Alto Adige, Bolzano, www.iceman.it
Reproduit avec autorisation.



Fig. 10 – L'Homme des glaces (détail). Otzi serait plus vieux que prévu dans un premier temps à partir de la hache, puisque une datation effectuée au C 14 par le laboratoire de recherche archéologique d'Oxford lui attribue un âge de 5.000 à 5.500 ans.

Copyright Museo Archeologico dell'Alto Adige, Bolzano
www.iceman.it
Reproduit avec autorisation.

Emmanuel Anati nous parle de “La religion des origines”

Une religion originelle a-t-elle existé au seuil de l'humanité ? La troublante ressemblance des cultes funéraires sur l'ensemble des lieux préhistoriques signifie-t-elle que les hommes avaient une vision commune de l'au-delà ? La convergence des modèles artistiques et culturels permet-elle de conclure à l'existence d'une religion antique, inhérente au fonctionnement mental de l'homme, qui se serait ensuite diversifiée en de multiples systèmes religieux ?

Se fondant sur des recherches archéologiques récentes, Emmanuel Anati répond résolument par l'affirmative. Il est possible, selon lui, de retracer les grands thèmes de la pensée et de la religion de l'homme préhistorique. Et l'on s'aperçoit alors que les grands invariants de la pensée symbolique puisent tous à ce fonds immémorial. L'auteur nous invite à la découverte de nos ancêtres lointains, présentés avec une justesse, une sympathie et une passion telles qu'ils nous apparaissent soudainement d'une étrange proximité.

M. Emmanuel Anati, paléoethnologue italien, est le directeur du “Centro Camuno di Studi Preistorici», auteur de nombreux ouvrages sur l'art et la religion des peuples anciens. En France, il a notamment collaboré à l'encyclopédie des religions, parue chez Bayard Editions.

Toutefois son œuvre capitale en français, qui lui a valu énormément d'éloges mais aussi des polémiques, concerne une nouvelle lecture de l'art rupestre qui amène M. Anati à proposer une véritable “structure grammaticale” pour les peintures et les gravures rupestres, associant le signe à l'image dans une écriture bien déchiffrable et qui se répète sur tous les continents. Son titre : *L'Art rupestre dans le monde. L'imaginaire de la préhistoire*. A propos de cette thèse, le savant italien a déclaré : “L'art préhistorique bouleverse l'histoire mondiale. Celle-ci a 40.000 ans au lieu de 4.000 ans, car l'art rupestre est écriture avant l'écriture. Et on arrivera à déchiffrer cette écriture universelle très simple».

Voilà qu'en février 1999, Emmanuel Anati étonne encore l'aréopage des préhistoriens français par ce nouvel ouvrage publié chez Bayard : *La*

religion des origines. Sa présentation a fait salle comble au Musée de l'Homme, où l'auteur a été invité pour une conférence-débat.

Cheveux grisonnants, la soixantaine passée, d'une grande courtoisie et disponibilité, courageux et aventureux au point de diriger chaque année des expéditions dans les coins les plus reculés d'Afrique et d'Asie, suivi de jeunes collaborateurs, étudiants ou journalistes, ce "tribun de la pré-histoire mondiale" a répondu à plusieurs questions de *La Nouvelle Revue Anthropologique*.

*Une religion universelle a-t-elle existé au seuil de l'humanité? L'*Homo sapiens* ne se posait-il pas exactement les mêmes questions que nous ? Et la convergence des modèles artistiques et culturels de nos ancêtres pré-historiques permet-elle de conclure à l'existence d'une religion unique, inhérente au fonctionnement mental de l'homme, qui se serait ensuite diversifiée en de multiples systèmes religieux ?

Se fondant sur des recherches archéologiques récentes, Emmanuel Anati répond résolument par l'affirmative, et jette ainsi un pont entre l'*Homo sapiens* et l'homme du XX^e siècle : "Divers éléments des croyances originelles se sont perpétués. Certains aspects de la conception dualiste sont encore présents chez l'homme du XX^e siècle. La foi en une vie dans l'au-delà et en l'immortalité de l'âme est jusqu'à aujourd'hui à l'œuvre dans les principales religions contemporaines. La socialisation de lieux et d'objets déterminés, pratiquée encore par une grande partie des populations du globe, trouve ses archétypes dans la religion des origines. Les rites de passage, qui signent les grands moments de la vie de la naissance à la mort, sont une institution toujours vivace, et qui nous ramène aux origines. Mais le souvenir peut-être le plus tenace est celui des mythes des origines, en particulier de la grande migration, du premier exode. Un mythe qui, revu et corrigé, existe dans les mythologies de presque tous les peuples de la terre. La mémoire des origines est toujours vivante à l'intérieur de nous".

*Y a-t-il des traces, antérieures à l'*Homo sapiens*, de croyances, de comportements ritualistes et même de culte des morts ?

«Même si l'on trouve des manifestations attribuables à la religiosité avant l'apparition de l'*Homo sapiens*, c'est bien la religiosité telle qu'elle se développe avec l'apparition de notre ancêtre direct qui peut être définie comme la religion des origines. C'est en effet à partir d'elle que se développent les systèmes de pensée et les concepts religieux postérieurs. Cette

religion des origines est fondée sur une vision spécifique de la relation entre les diverses composantes de la nature ; sur une conception définie, et définissable, de la relation entre l’homme et la nature, ainsi qu’entre les hommes eux-mêmes, qui implique des règles éthico-morales, sur la recherche de communication entre l’homme et les forces qui le transcendent; et sur des ébauches de solutions aux grands problèmes existentiels. Celles-ci seront déterminées par des associations et des séquences logiques de pensée, qui ont des caractéristiques spécifiques et que nous retrouverons ensuite dans les religions postérieures. Sur la base des données disponibles, on peut aujourd’hui assurer, ce qui n’est pas rien, que la dynamique de la pensée religieuse suit une ligne cohérente qui, depuis l’origine, nous conduit à la réalité contemporaine.

Depuis ses débuts, *l’Homo sapiens*, a en effet développé un ensemble de capacités intellectuelles très particulières et n’appartenant qu’à lui. Les trois facteurs fondamentaux que nous parvenons aujourd’hui à identifier sont la création de l’art visuel, le développement d’un langage articulé et la structuration d’une religion, avec des archétypes et des paradigmes qui se répètent depuis dans toutes les religions.

Pour ce qui nous est donné de savoir aujourd’hui, la première différenciation réelle des religions est intervenue à la fin du pléistocène, quand le cataclysme que les mythologies nomment “déluge universel” a bouleversé l’ordre précédent. L’élévation du niveau des océans a séparé terres et continents, et, face au changement affectant ses ressources, l’homme s’est trouvé contraint de modifier sa pensée et ses croyances. Avant cela s’était perpétué durant 40 000 ans, chez *l’Homo sapiens*, cet ensemble de concepts, croyances, pratiques évoqué dans ces pages, avec l’usage de l’art visuel, des sanctuaires, des lieux funéraires et autres lieux de culte. Cet ensemble riche, révélateur d’une conceptualisation originelle de l’homme, a pour nom : religion des origines».

*Dans vos récentes missions dans le Sinaï vous avez découvert, entre autres, des lieux de culte lithiques extrêmement anciens. Pouvez-vous nous en parler ?

«En effet, le plus ancien “sanctuaire” qu’on connaisse actuellement a été découvert sur une montagne du désert israélien du Néguev, au nord de la péninsule du Sinaï. Sur la base des ustensiles en silex d’une phase initiale du paléolithique supérieur, on estime qu’il remonte à plus de 35 000 ans. Il est situé à Har Karkom, dans une petite vallée, au bord d’un précipice,

et est connu sous le sigle KH/86B. Entouré de différents sites de la même époque, il se trouve sur la montagne, face à un panorama immense qui domine vallées et collines jusqu'à une chaîne montagneuse, à environ 60 kilomètres à l'est.

Har Karkom, grand lieu de culte au cœur du Sinaï, très importante montagne sacrée à l'âge de bronze, se trouve sur une des pistes principales qui, depuis des temps immémoriaux, relie l'Afrique à l'Asie et au reste du monde. C'est aussi la source d'un silex d'excellente qualité. La matière première fondamentale du paléolithique y était extraite aussi à des périodes antérieures, et il est probable que la qualité du silex fut précisément une des raisons expliquant que l'homme a été attiré en ce lieu.

Il est probable que, depuis toujours, ces lieux, où l'homme revint pendant des siècles et des millénaires pour disposer ses messages, aient eu des fonctions qu'on qualifierait aujourd'hui de "sociales". Il s'agissait de lieux où l'homme recherchait une communion avec d'autres êtres humains ou avec les esprits, le monde imaginaire, ou encore avec les forces de la nature. Toutefois, les structures et les espaces qui en faisaient des lieux particuliers n'avaient pas été construits par l'homme mais créés par la nature. Et ces particularités créées par la nature sont précisément pour l'homme l'indice d'énergies qu'elles contiennent et qui en émanent».



Fig. 11 - Peintures rupestres Dogon dans un abri sous roche près du village de Songo. C'est un endroit sacré où tous les trois ans sont circoncis les garçons de la région.



Fig. 12 – Pyramide pré-hispanique de l'île de Tenerife (Canaries), peut-être un monument funéraire ou bien un observatoire astronomique érigé par les populations indigènes proto-berbères. MG.

Les récentes controverses anthropologiques sur le peuplement de l'Amérique

Nous supposons, au départ — hypothèse qui se confirme de jour en jour — que les populations initiales et les plus anciennes d'Amérique ont pénétré sur le continent par le détroit de Béring, vers la fin du pléistocène. Si nous tenons compte des variations du niveau de la mer dans le détroit de Béring pendant la dernière glaciation, nous constatons l'existence de deux grands stades, deux grandes avancées glaciaires. La première, entre il y a 70.000 et 32.000 ans, vit baisser le niveau de la mer et fut accompagnée de l'apparition d'un isthme entre l'Asie et l'Amérique entre il y a 63.000 et 45.000 ans ; une légère élévation du niveau, qui submergea peut-être le passage entre les deux massifs continentaux lui succéda entre il y a 45.000 et 35.000 ans ; enfin, un nouvel abaissement du niveau de la mer réunit à nouveau les continents entre il y a 35.000 et 10.000 ans.

Pendant le premier stade — York-Knik en Alaska ou Altonien dans le lobe central de la calotte nord-américaine — qui fut relativement mineur, les glaces de la calotte ne parvinrent pas à faire la jonction avec les glaciers qui descendaient des Montagnes Rocheuses en direction de l'est, ce qui laissa un corridor entre les deux masses de glace. On y vit cependant se former une série de lacs pro-glaciaires, puisque l'écoulement naturel des cours d'eau nés des glaciers du versant est des Montagnes Rocheuses se trouvait bouché par la frange occidentale de la calotte des Laurentides. Malgré les basses températures qui régnaient à l'époque, ces lacs devaient présenter une avifaune et une ichtyofaune importantes, sans parler des mammifères réfugiés dans les zones encore libres de glace et émergées.

Ainsi donc, entre il y a 63.000 et 45.000 ans, les conditions étaient réunies pour que l'homme puisse progresser vers le sud. Ces populations étaient originaires de la zone climatique subarctique, dans l'extrême nord-est de l'Asie ; elles empruntèrent le passage émergé qui se créa entre l'Asie et l'Amérique (terre que l'on a nommée "Béringie") quand le niveau de la mer baissa de plus de 45 m ; elles pénétrèrent en Amérique par la vallée du Yukon, qui n'était pas englacée et, suivant la même route, atteignirent les sources du réseau fluvial pour parvenir enfin au corridor. Le même phénomène se reproduisit plus tard entre il y a 45.000 et au moins 35.000

ans, pendant l'interstadaire Woronzof de l'Alaska et l'interglaciaire de Farmdale au centre de l'Amérique du Nord ; même lorsque le niveau des eaux se trouva à nouveau exhaussé, les populations qui se trouvaient du côté américain purent poursuivre leur migration en direction du sud, puisque le corridor s'était élargi, augmentant d'autant les possibilités de passage.

Pendant le stade Mint River-Naptowne de l'Alaska et le stade de Woodford au centre de l'Amérique du Nord, les conditions furent différentes parce que la glaciation fut beaucoup plus importante ; toutes les études indiquent que, entre 35.000 et 10.000 ans avant le présent, le corridor fut fermé par la jonction des glaciers de montagne et de la calotte, le passage étant peut-être resté possible pendant les premiers et les derniers millénaires du processus. La coalescence des glaces ne fut pas un phénomène achevé, en ce sens qu'elle laissa des terres libres, au sud comme au nord, mais les glaces occupaient une région d'au moins 2.000 km de long, ce qui rendait le transit extrêmement difficile.

Certains auteurs soutiennent une autre hypothèse, celle d'une pénétration vers le sud qui se serait faite le long de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, soit le littoral pacifique actuel du Canada et du nord-ouest des Etats-Unis. Selon cette théorie, la baisse du niveau de la mer aurait, bien que la région ne présente quasiment pas de plateau continental, laissé à découvert une série de terres libres de glace, jouxtant les régions non englacées et facilitant une migration soutenue par une économie fondée sur l'exploitation de ressources côtières. Les deux continents, l'Asie et l'Amérique, sont très proches au niveau du détroit de Béring ; la pointe extrême-orientale de la Sibérie, le cap Dejnev de la péninsule de Tchoukotka et la pointe occidentale de l'Alaska, le cap Prince de Galles, ne sont qu'à 90 km l'un de l'autre, sans compter qu'à mi-chemin s'interposent deux îles, la Petite et la Grande Diomède. Au moment de l'émergence de la Béringie apparut un nouveau paysage où les actuelles îles Diomède, King, Saint-Laurent, Saint-Mathieu, Nunivak et Pribilov étaient autant de montagnes. Il ne s'agissait donc pas d'une vaste plaine, mais d'un territoire accidenté, semé de cours d'eau et de lacs. Du côté sibérien, des glaciers qui couvraient les chaînes de Kolyma et Tchoukotka naissaient des cours d'eau qui, à la hauteur de l'île Wrangel — à l'époque, massif montagneux couvert de glaciers — confluaient en un fleuve qui débouchait dans l'océan Arctique. Ce fleuve captait par ailleurs les eaux d'un autre fleuve formé par le Kobuk et le Noatak, qui prenaient leur source dans les glaciers de la chaîne de Brooks, en Alaska, et se joignaient à celui qui coulait vers le nord le long de ce qui est aujourd'hui la vallée sous-marine de Hope.

Le sud de la péninsule de Tchoukotka a vu la formation d'un vaste lac, le lac Marklin, alimenté par des eaux d'origines diverses, venant de l'est, par les vallées océaniques actuelles de Port Clarence et de l'île King ; de l'ouest, par fusion des glaciers de la chaîne de Tchoukotka ; du sud enfin, par dérivation du Yukon alaskien, qui emprunta des lits de directions diverses sans qu'on ait pu déterminer la période de chaque divagation.

Il y avait un autre lac, au sud du lac Marklin et au nord de l'île Saint-Laurent, auquel on a donné le même nom que celui de l'île, et qui était relié au lac Marklin au nord, par la vallée sous-marine de Kookootik. Le côté sibérien fournissait des cours d'eau moins importants, qui, provenant des glaciers des chaînes de Tchoukotka, Kolyma et Koriensk, venaient grossir l'Anadyr, qui traversait ce qui est aujourd'hui le golfe du même nom. Plus à l'est, coulait un autre fleuve alimenté par les glaciers de la chaîne de Tchoukotka, dans ce qui est actuellement la vallée sous-marine de Chaplin. En Alaska enfin, outre les divagations du bas Yukon — dont l'une, orientée vers le nord, forma un petit lac — il y avait d'autres cours d'eau, deux vers l'ouest et un vers le sud-est, lequel, passant à l'est de l'île de Nunivak, se mêlait peut-être au prolongement du Kuskokwin qui confluaient en aval avec le Kvichak pour déboucher au nord-ouest des îles Aléoutiennes.

Tels étaient les caractères du paysage que l'homme a traversé pour pénétrer en Amérique, au cours de périodes différentes. Selon certains, il ne faut pas tenir compte de la première période (63.000-45.000 ans), qu'ils jugent trop ancienne ; à leur sens, les vestiges qui l'attestent ne sont pas assez probants. Ces vestiges, très pauvres en effet — encore que quelques sites présentent une abondance de matériaux — indiquent nettement un mouvement général du Nord vers le sud, favorisé par un couloir de passage libre de glaces.

La trouvaille la plus septentrionale est l'ensemble d'os travaillés découvert dans les divers gisements d'Old Crow Flats (Canada), qui remontent à 40.000 ans. Viennent ensuite :

- les artefacts, attribuables à l'activité humaine, d'American Falls (Etats-Unis) âgés de plus de 40.000 ans ;
- les foyers, datés de plus de 40.000 ans, de l'île de Santa Rosa, en Californie (Etats-Unis) ;
- les vestiges d'occupation humaine de Meadowcroft (Etats-Unis) (20.000 ans) ;
- les traces d'équarrissage conservées sur les os d'un proboscidiien de Coopertown (20.000 ans) ;

- les traces de foyers et les fragments d'os d'El Cedral (Mexique) (31.000 ans) ;
- les traces de foyers et l'amas d'ossements calcinés d'animaux de Tlapacoya (Mexique) (21.000 ans) ;
- le raclor de Caulapan (Mexique) (21.000 ans) ;
- les quelques artefacts lithiques associés à une faune du pléistocène d'El Bosque (Nicaragua) (20.000 ans) ;
- l'outillage associé à une faune éteinte de Taima-Taima (Venezuela) (16.000 ans) ;
- les vestiges d'habitat avec outillage et foyers d'El Abra (Colombie) (12.400 ans) ;
- des ensembles similaires découverts dans les grottes de Guitarrero (Pérou) (12.500 ans) ;
- les niveaux d'occupation, les foyers et l'industrie lithique de Toca de Boqueirao (Brésil) (31.000 ans) ;
- les vestiges d'habitat et les quelques artefacts de Pikimachay (Pérou) (18.000 ans) ;
- les abondants vestiges d'occupation de Monte Verde (Chili) (13.000 ans) ;
- un niveau d'habitat avec industrie lithique de Los Toldos (Argentine) (12.600 ans) ;
- enfin, les restes d'occupation humaine de la grotte de Fell (Chili) (11.000 ans).

Le mouvement général nord-sud montre quelques variations dans le rythme migratoire, mais il est indubitable que, si nous trouvons des vestiges vieux de 13.000, 12.600 et 11.000 ans à l'extrême sud du continent, la thèse selon laquelle l'homme n'a pu pénétrer en Amérique avant 15.000 ans ne tient plus. En effet le trek des groupes de chasseurs-collecteurs de l'Alaska à la Patagonie n'a pu être que très lent ; or, la distance à couvrir est énorme. A la longueur du trajet s'ajoute la nécessité de s'acclimater et de développer les techniques exigées par la survie dans des écosystèmes aussi divers. Il est inexplicable, car on n'y voit aucun motif, que ces populations se soient avancées vers le sud à la vitesse qu'exige le rapprochement des dates : de 15.000 à 13.000, cela fait 2.000 ans pour parcourir quelque 15.000 km ; c'est encore moins explicable si l'on songe à la richesse en ressources alimentaires qu'offraient de nombreuses régions, et qui, logiquement, devaient inciter ces populations à y séjourner longtemps plutôt qu'à se déplacer constamment. Il est impensable, par ailleurs, que de très fortes pressions démographiques aient pu les obliger à poursuivre leur progression car, à en juger par la pauvreté des vestiges

que l'on peut trouver, les populations étaient peu nombreuses et pouvaient exploiter d'immenses territoires sans se faire concurrence.

Quant à l'outillage dont disposaient ces premières populations, on en a retrouvé bien peu, mais il semble évident qu'elles ne connaissaient pas les pointes de projectiles en pierre, auxquelles elles ont pu suppléer par des bâtons appointés ou des pointes faites à partir de matériaux périssables. Les objets en os sont fréquents mais de facture sommaire. On les aiguillait pour les rendre pointus ou tranchants ou pour en faire des raclours. L'outillage lithique atteste la technique de la percussion et présente des formes indifférenciées avec un minimum de retouches ; il semble que les intéressés fabriquaient un objet de pierre, sans trop s'intéresser à la matière première, en tiraient un tranchant ou une arête vive et le jetaient ensuite.

Qui étaient donc les premiers habitants de l'Amérique ?

Nous arrivons à la question incontournable : qui étaient ces gens ? Pour commencer, constatons l'absence pour l'instant de restes humains aussi anciens que les vestiges cités ; l'opinion générale est que les populations américaines initiales étaient mongoliennes, encore que l'on y distingue d'autres types présentant des caractères australoïdes et mélanésiens ; certains anthropologues y décèlent même des traits caucasiens.

Selon Birdsell, les méthodes appliquées jusqu'à la parution de ses propres travaux (en 1951) pour résoudre le problème s'étaient avérées inadéquates, et il fallait en chercher d'inédites. Car on avait étudié les origines des caractères non mongoliens en analysant minutieusement les matériaux américains mais il restait à définir, dans la limite de probabilités largement calculées, les éléments raciaux qui existaient en Asie à l'époque des premières migrations par le détroit de Béring.

Sur ce point il présentait l'argumentation suivante :

- (1) les éléments dont on dispose prouvent que la race mongoloïde a atteint sa répartition géographique actuelle au terme d'une expansion extrêmement rapide, voire explosive ;
- (2) il est bien connu que la présence de cultivateurs néolithiques modifie profondément le schéma de répartition de chasseurs-collecteurs et a d'importantes conséquences sur la génétique des populations. Etant donné que les agriculteurs peuvent atteindre une densité dé-

mographique relative beaucoup plus élevée, on doit admettre que l'apparition de l'agriculture et l'expansion des populations mongo-liennes en Asie n'ont pas été des phénomènes distincts, mais se sont produites simultanément. C'est pourquoi les populations asiatiques actuelles ne peuvent fournir les preuves qui permettraient de résoudre le problème des origines raciales de l'homme américain.

Si nous partons du principe que les régions marginales constituent un refuge où peuvent être préservées les populations initiales, nous constatons qu'il existe deux grandes régions de ce type qui présentent un intérêt pour la compréhension de l'Asie orientale : l'une est l'Amérique, l'autre l'Australie. Cela peut paraître étrange, mais l'interprétation du peuplement de l'Australie et de la Mélanésie peut, avec les précautions nécessaires, nous renseigner sur la nature des éléments raciaux qui existaient en Asie et qui ont émigré vers le Nouveau Monde à la fin du Pléistocène et à des époques plus proches de nous.

S'appuyant sur ses propres travaux en Mélanésie et surtout en Australie, Birdsell conclut qu'il existe trois peuplements distincts : les Négritos de l'Océanie, qui constitueraient la première vague, les Murrayiens, la deuxième, et les Carpentariens, la troisième.

- (1) La première vague d'*Homo sapiens*, les Négritos, témoigne d'une évidente prédilection pour les terres tropicales, humides et boisées ; d'après leur répartition, les Négritos ne semblent avoir dépassé à aucun moment de leur histoire le nord de la zone ainsi définie ;
- (2) Les Murrayiens, présents en Australie, sont proches parents des Aïnous et il semblerait, à en croire les vestiges découverts en Australie, qu'ils y aient pénétré au cours de la dernière glaciation. Birdsell conclut que la région du fleuve Amour a dû abriter une population proche des Aïnous, qu'il appelle les Amouriens. Il s'agit d'une espèce protocaucasoïde ou paléocaucasoïde mal définie, dont, à son avis, dérivent les Mongoliens ;
- (3) La troisième population qui a occupé l'Australie est celle qu'il appelle les Carpentariens, tardive puisqu'elle n'est arrivée qu'à la fin de la dernière glaciation.

De l'avis de Birdsell, les restes humains de la grotte supérieure de Zhoukoudian sont les seuls fossiles qui peuvent nous donner une idée des types raciaux qui ont peuplé l'Amérique, puisqu'ils représentent ceux qui vivaient au nord-est de l'Asie pendant le Pléistocène supérieur et au début de

l'Holocène. Il oppose son interprétation à celles de Hooton et Weidenreich et déclare que le crâne 101 ("le vieillard") est murrayien, après avoir écarté certains traits qui ont conduit d'autres spécialistes à y voir un Mongolien hybride, mais dont il montre qu'on les retrouve aussi chez les Murrayiens.

La population humaine de l'Asie de l'Est aux débuts de la quatrième et dernière glaciation, ainsi reconstruite de façon hypothétique, se composerait donc de Négritos et Carpentariens (ces deux groupes peuplent les latitudes tropicales) et de Amouriens ("Murrayiens") (dans les zones tempérées). Cette conclusion est corroborée par le fait qu'on n'a rencontré en Asie continentale de l'Est ni Négroïdes, ni Papous, ni Mélanésiens, ni aucun des éléments représentatifs de la branche méditerranéenne des Caucasoïdes ; selon certains auteurs, tous ces groupes sont représentés dans la population paléo-américaine. A la fin du Pléistocène, les Mongoliens seraient apparus dans une région du nord-est de l'Asie, dans un environnement extrêmement rigoureux sous un climat arctique sec. Selon Birdsell, les Caucasoïdes archaïques seraient leurs ancêtres.

Dans un ouvrage sur les origines et les différences de races humaines, Cavalli-Sforza (1973), au terme d'une analyse phylogénétique fondée sur le polymorphisme génétique, arrive à des conclusions qui, pour ce qui est du peuplement du continent américain, renforcent l'hypothèse de Birdsell. La convergence des travaux de Birdsell et de Cavalli-Sforza rend très vraisemblable la théorie selon laquelle la population initiale de l'Amérique est d'origine amourienne, les immigrants ultérieurs ayant un caractère mongolien de plus en plus marqué mais provenant tous d'un tronc commun, d'où sont également issus les Australiens et les Mélanésiens ; ce dernier point pourrait expliquer bon nombre des problèmes que soulève la présence en Amérique de caractères raciaux considérés comme d'origine australienne ou mélanésienne.

La diversité des habitants du Nouveau Monde, exception faite de la récurrence de certaines caractéristiques, peut être imputée à d'importantes dérives génétiques entraînées par l'isolement millénaire de groupes restreints. Pour conclure, la théorie de Birdsell, corroborée par les travaux de Cavalli-Sforza, correspond, à bien des égards, à la réalité américaine, puisqu'on trouve fréquemment en Amérique et en Australie des groupes de chasseurs-collecteurs dolichocéphales en situation marginale dans des territoires stériles ou difficiles à cultiver, et qui évoquent une population plus ancienne, repoussée par une population agricole vers des contrées périphériques moins hospitalières.

L'hypothèse peut sembler aventureuse, mais la simultanéité du peuplement de l'Amérique et de l'Australie et de l'apparition d'*Homo sapiens sapiens* en Europe, jointe au caractère ancestral du type caucasoïde, explique ou confirme les mouvements démographiques, en même temps que l'isolement rend compte des différences actuelles puisque, comme nous l'avons dit, il s'agit de trois mouvements fondamentaux conduits dans les territoires absolument différents : l'un dans l'Arctique, l'autre dans des steppes tempérées, le troisième sous les Tropiques.

La découverte, en juillet 1996, d'un squelette remet en question l'histoire du peuplement de l'Amérique

Les premiers habitants du continent américain avaient-ils des traits européens ? Des blancs ont-ils un temps côtoyé les ancêtres des Indiens ? Ces questions, tout autant politiques que scientifiques, agitent les anthropologues outre-Atlantique. Car un squelette vieux de près de 10.000 ans — dont les traits ne ressemblent guère à ceux des Indiens — a été mis au jour dans l'Etat de Washington. Malheureusement, "l'homme de Kennewick", c'est son nom, reste au secret puisque les nations avoisinantes ont réclamé ses restes au nom de la loi de la restitution en vigueur depuis 1990.

Selon Jim Chatters, anthropologue qui a pu étudier l'homme de Kennewick pendant un mois juste après sa découverte, les premiers habitants du nord de l'Amérique ont pu venir de l'Europe. "Ils ont pu venir de différents endroits" a-t-il dit dans une interview avec la journaliste française Sylvie Briet publiée le 27 février 2001 dans *Libération*. "Sans doute la majorité est-elle arrivée d'Asie, mais il n'y a pas de preuve pour affirmer qu'ils ne viennent pas aussi d'Europe. Il existe, par exemple, beaucoup de similarités entre des outils trouvés aux Etats-Unis et des outils trouvés en France ou dans la péninsule ibérique et datant du solutréen (23.000 à 17.000 ans)".

Le squelette presque complet de l'homme de Kennewick s'ajoute à une série de découvertes récentes présentant des caractéristiques concordantes. Il s'agit d'ossements d'êtres humains qui auraient vécu sur le continent américain il y a quelques 8000 ou 11.000 ans. En fait également partie la momie la plus ancienne jamais retrouvée en Amérique du Nord, dégagée dans la Caverne aux Esprits, une grotte près de Cardon City, dans le Nevada. Cet homme, d'une taille de 1,60 m et aux cheveux noirs, qui avait encore des arêtes de poisson dans les intestins, est mort il y a 9415 ans. Il était donc un contemporain de l'homme de Kennewick.

Les anthropologues Douglas Owsley et Richard Jantz ont comparé les principales caractéristiques du crâne de la Caverne aux Esprits avec celles de représentants de 34 groupes de population du monde entier, dont 10 nations indiennes. Les chercheurs ne sont pas parvenus à démontrer l'existence de similitudes entre le troglodyte du Nevada et les ancêtres des Indiens. Dans le rapport d'analyse, on peut lire que la momie de la Caverne aux Esprits aurait "plutôt des traits européens ou caucasoïdes archaïques". C'est avec les premiers habitants du Japon, les Aïnous, et un "groupe de population médiévale de Scandinavie" que les chercheurs ont retrouvé les plus grandes ressemblances.

Avant même les hommes, les grands félins préhistoriques tel le tigre à dents de sabre avaient déjà déferlé sur l'Amérique en passant le détroit de Béring au Pléistocène, début de l'ère quaternaire (il y a 1,64 millions d'années). D'après certains, la présence humaine sur le continent pourrait remonter à 40.000 ans avant notre ère, d'autres allant jusqu'à parler de 135.000 à 200.000 ans. Le peuplement aurait eu lieu sous la forme d'un apport constant de populations mongoloïdes venues de l'actuelle Sibérie. Des immigrants auraient continué à passer le détroit jusqu'à la dernière vague, à peu près 12.000 ans plus tard, et les Inuit en seraient les représentants. Si la date exacte de leur implantation fait l'objet de débats, les spécialistes s'accordent à reconnaître que tous ces peuples étaient des Paléo-Indiens.

C'est cette définition que remettent en question des "caucasoïdes archaïques" supposés, comme l'homme de Kennewick, la momie de la Caverne aux Esprits et d'autres ossements retrouvés au Texas, dans le Minnesota et dans l'Idaho. Avec toutes les implications politiques que cela sous-entend : s'il s'avérait que certains des anciens habitants de l'Amérique avaient des origines caucasoïdes, cela pourrait compromettre les revendications des Indiens d'aujourd'hui, qui affirment être les seuls héritiers légitimes de la première population du continent.

Une chose est sûre : l'homme de Kennewick et la momie de la Caverne ne sont en aucun cas les représentants des plus anciens Américains. Ces derniers étaient arrivés des millénaires plus tôt sur le continent. Pour Peter Forster, spécialiste allemand de la génétique moléculaire, le premier contact avec l'Amérique aurait eu lieu il y a près de 25.000 ans : des peuples d'Asie de l'Est auraient atteint l'Alaska en passant par le détroit de Béring alors émergé. D'autres scientifiques n'excluent pas que des habitants de la région correspondant à l'actuel Sud de l'Europe aient pu passer en

Amérique en empruntant la calotte glaciaire du Nord (pendant la première glaciation). Cette hypothèse est fondée sur une grande similitude entre les pointes de lance de la culture Clovis — finement travaillées — et la technique solutréenne en Europe (20.000 à 15.000 ans av. J.-C.). De récentes études ont permis de découvrir des similitudes génétiques entre certaines populations amérindiennes et européennes. Enfin, la dernière hypothèse postule l'arrivée d'immigrants en provenance de Polynésie ou d'Australie. Ces populations auraient traversé le Pacifique à bord de grandes pirogues, et seraient arrivés d'abord en Amérique du Sud. La découverte de squelettes incomplets à Monte Verde au Chili, vieux de 15.000 ans, ayant des caractéristiques communes avec les peuples polynésiens ou les Aborigènes d'Australie, semble étayer cette théorie.

En septembre 2000 M. Philippe Jacquin, professeur d'anthropologie américaine à l'université Lyon II, confirmait que les découvertes archéologiques récentes contredisent l'hypothèse traditionnelle du seul peuplement de l'Amérique par des chasseurs nomades venus d'Asie il y a 12.000 ans. L'Amérique aurait bien connu au moins deux peuplements, l'un par la voie terrestre à partir de la Sibérie, l'autre par l'océan. Néanmoins, les analyses génétiques sur la population indigène du continent attestent partout la prééminence du peuplement asiatique. Les progrès de l'anthropologie génétique laissent espérer, dans un avenir proche, des réponses aux questions des archéologues. Mais la science sera de peu d'aide à résoudre les problèmes politiques associés aux nouvelles hypothèses.

Les premiers habitants de l'Amérique latine étaient-ils négroïdes ?

Exposé au Muséum National depuis le début du mois de novembre 1999, un crâne humain trouvé en 1975 dans les environs de Belo Horizonte, par une expédition franco-brésilienne, remet en cause une fois de plus la théorie du peuplement des Amériques. Il appartient à une jeune femme surnommée Luzia, âgée d'une vingtaine d'années et qui vivait dans la savane du sud-est brésilien il y a 11.500 ans. "Ce squelette est plus vieux de 2000 ans que tous ceux découverts jusqu'à ce jour aux Amériques", s'exclame Walter Neves, un anthropologue de l'Université de Sao Paulo, auquel on doit la découverte.

La reconstitution du crâne indique que les traits du visage correspondent plus au type négroïde que mongoloïde, suggérant que l'hémisphère ouest aurait été peuplé plus tôt que ce que l'on imaginait. "Nous ne pouvons plus

affirmer que les premiers habitants des Amériques provenaient du nord de l'Asie". Selon Neves, les congénères de Luzia provenaient du sud-est asiatique. Il estime que Luzia appartenait probablement à une population vivant de la chasse et de la cueillette qui commença à s'installer dans le Nouveau Monde voilà 15.000 ans.



Fig. 13 – Gravures rupestres dans la Monumental Valley (indiens Navajo, USA). MG.

Les Pharaons étaient-ils noirs ?

Mystérieux le continent africain l'est toujours, et on s'interroge aujourd'hui encore sur la couleur de la peau des Pharaons, et de leurs sujets. Étaient-ils noirs ? Pour certains, ils l'étaient en effet, leurs origines se situant au sud du Sahara, tandis que pour d'autres, il existait, de fait, une certaine présence noire, qui n'avait toutefois aucune influence sur la culture et les institutions.

Les thèses africaines, au cœur des discussions du colloque international du Caire, s'étaient singulièrement enrichies depuis l'époque où Cheikh Anta Diop en jeta les premiers fondements, dans les années 50. Voici l'essentiel de cette thèse sur les "Égyptiens noirs" :

Les premiers hommes qui ont occupé le territoire égyptien ne sont pas arrivés d'autres régions de la Méditerranée par la mer. Ils étaient originaires d'Afrique. Ils provenaient du Soudan, seraient descendus par le cours du Nil et auraient fondé en Égypte les premières dynasties pharaoniques. Des écrivains de la Grèce antique attestent, en effet, du peuplement noir de l'Égypte jusqu'à la fin du dernier millénaire avant Jésus-Christ. Et certains affirment que Ramsès II avait, lui, du sang tutsi. Du moins en avait-il le profil.

A l'origine, il n'y avait pas de race blanche en Afrique, affirme l'égyptologue sénégalais ; les leucodermes sont arrivés sous la XIX^e dynastie, au cours du règne de Ramsès II. Les Berbères actuels sont les descendants de ces peuples de la mer qui ont été vaincus par l'Égypte de Ramsès III, rejetés à l'ouest du delta, s'éparpillant ensuite jusqu'à la région de Carthage et en bordure de l'Atlantique, ceci entre 1.300 et 1.200 avant Jésus-Christ. D'ailleurs, "les Égyptiens ont eu bien soin de se distinguer des populations leucodermes et se sont toujours peints en sombre : noir charbon ou marron foncé, tandis qu'ils représentaient les non-noirs en blanc".

Après la publication de *Nations Nègres et Culture* (parue en 1955 et rééditée en 1979 par les Nouvelles Editions Africaines), Cheikh Anta Diop a soutenu, dans *Parenté génétique entre les langues de l'Égypte pharaonique et les langues négro-africaines*, qu'au niveau de la grammaire, de la pensée et du lexique on trouve, non pas des similitudes comme avec les

langues sémitiques, mais l'exacte réplique des formes égyptiennes dans les langues africaines, du wolof du Sénégal au mbochi du Congo.

“Tous les savants et spécialistes qui accèdent à la connaissance directe des faits égyptiens savent dans leur for intérieur que les anciens égyptiens étaient des Noirs — affirmait-il. Mais la nécessité de faire une carrière universitaire normale, ou le parti pris idéologique amènent nombre de spécialistes à taire sagement la vérité scientifique. Les égyptologues occidentaux qui passent outre sont marginalisés et meurent dans la misère”.

Au colloque du Caire, les thèses africaines l'ont donc emporté. Mais, les positions de Cheikh Anta Diop et de Théophile Obenga — ce dernier ayant entre temps obtenu la chaire d'égyptologie à l'Université de Brazzaville, la seule existant en Afrique — subissaient un rude assaut à la suite de communications d'archéologues européens réputés, diamétralement opposées. Ces archéologues avaient été chargés par l'UNESCO, tel M. Vercutter, de collaborer à l'Histoire générale de l'Afrique.

Pour le professeur Jean Leclant (chaire d'Égyptologie au Collège de France), qui a animé un séminaire sur l'Égypte pharaonique et le monde noir, dire que les anciens Égyptiens étaient des nègres est “absurde”. Et le professeur Leclant de poursuivre en substance : “lors de la rédaction du premier volume de l'UNESCO sur l'Histoire de l'Afrique, j'ai été appelé à plusieurs reprises en consultation et c'était horrible. Nos amis égyptiens et certains amis sénégalais en venaient même aux mains. J'ai vu Cheikh Anta Diop, des ciseaux à la main, dire : “Vous me refusez de découper la peau des momies royales. Dans leur peau, je peux trouver la mélanine, et vous m'en empêchez !”. On lui répondait : “Comment, vous voulez profaner avec vos ciseaux nos pharaons les plus vénérables ?”. Pour le professeur Leclant, ce n'est pas ainsi qu'il faut poser le problème. “L'essentiel est de savoir dans quelle mesure la civilisation égyptienne était africaine. C'est déjà beaucoup demander aux égyptologues de sortir l'Égypte de son contexte géo-historique des Sémites, des Assyriens, etc ... pour la mettre dans un milieu africain ...”.

Quant au professeur Lionel Balout qui, avec sa collaboratrice, Madame Colette Roubet, a dirigé les travaux de sauvegarde et de restauration de la momie de Ramsès II, il déclare : «Ramsès II est anthropologiquement un vrai méditerranéen, un homme blanc, un berbère à la rigueur. Sa peau blanche est parfaitement reconnue par la mélanine de sa momie, qui a été analysée à Paris. L'Égypte pré-dynastique et pharaonique se rattache in-

Les Pharaons étaient-ils noirs ?

contestablement au monde du Maghreb et non à celui de l'Afrique noire. Cela n'empêche que dans la population égyptienne il y avait aussi des éléments négroïdes ou "éthiopiens", sans que cela justifie, culturellement et physiquement, un classement global de l'Égypte dans une aire qui ne fut pas la sienne».

Anthropologie du langage

La Bible nous dit : “Au commencement était le verbe”. L’anthropologie culturelle se pose la question : à partir de quand et par qui le phénomène de l’évolution a-t-il été radicalement transformé par l’aptitude à la locution ? La réponse est encore loin d’être exhaustive, car les chercheurs ne peuvent se baser que sur des interprétations et des hypothèses. Sylvain Aureux, directeur du Laboratoire d’histoire des théories linguistiques du CNRS, auteur du livre *Langage, la raison et les normes* (PUF, 1999) et fondateur en 1975 de la revue *Histoire, épistémologie, langage* qu’il continue de diriger, nous donne une première explication :

“Nous sommes devant un problème de continuum. Des moyens d’expression ont existé (et existent) chez les Hominidés, voire chez d’autres espèces animales. A partir de quand pouvons-nous dire que nos ancêtres ont disposé d’une langue ? Cela suppose que nous soyons capables de définir ce que nous entendons exactement par langue. Nous le sommes probablement. Mais pour ce faire, nous ne pouvons prendre une seule propriété, nous allons utiliser un ensemble de propriétés. Si nous utilisons un ensemble, c’est que certaines de ces propriétés sont indépendantes ; sinon on pourrait les déduire d’une seule. Il nous est alors interdit de choisir l’une d’entre elles à l’exclusion des autres pour marquer une quelconque discontinuité. Autrement dit, nous ne pourrions pas dire quand on passe d’un ensemble de modes d’expression à quelque chose comme une langue originelle. La question *quand la langue est-elle apparue ?* n’a pas de sens”.

Toutefois il existe des conditions anatomiques et physiologiques nécessaires au niveau des poumons, du larynx et de la langue. Nous connaissons aussi, dans le cerveau de l’homme actuel, les zones — sensorielle et motrice — actives lors de la communication linguistique. L’australopithèque n’a qu’un léger renflement à la place de l’aire de Broca, le centre cérébral dans l’hémisphère gauche dévolu à la production de la parole. Cette aire se développe chez l’*Homo habilis* et l’*Homo erectus* pour atteindre, vraisemblablement déjà chez l’homme de Néanderthal, la taille et la place qu’on trouve chez l’*Homo sapiens sapiens*.

En effet, on reconnaît aujourd’hui à l’*Homo sapiens* ancien la pensée symbolique et l’utilisation préférentielle de la main droite dans la fabrica-

tion d'objets, ce qui montre une spécialisation des hémisphères cérébraux liée notamment à la capacité de langage articulé. La technique de la tomodensitométrie (ou scanographie ou TAC) — employée par le professeur Chiarelli, de l'Université de Florence, avec la collaboration de Jacopo Moggi et Giancarlo Dal Pozzo dans l'étude du crâne néanderthalien découvert dans le mont Circé, près de Rome — révèle l'existence d'une asymétrie au niveau de la voûte crânienne intérieure gauche, en correspondance de la région de Broca.

Dans ce fameux crâne âgé d'environ 60.000 ans (pour certains preuve irréfutable de cannibalisme, pour d'autres simplement percé par une hyène) on trouve donc un indicateur structural neurologique objectif pour le langage articulé. Chez l'homme moderne c'est toujours l'hémisphère gauche qui est associé aux capacités linguistiques et au contrôle de la main droite, tandis que l'hémisphère droit développe les activités liées à la vision et l'espace.

Si on peut montrer comment l'exercice du langage est devenu possible, il est plus difficile de savoir pourquoi. Il faut alors chercher d'autres critères, probablement du côté des activités préhistoriques. Les outils sont, sans doute, de bons témoins. Jusqu'où peut-on les utiliser ? Le préhistorien André Leroi-Gourhan avait remarqué que la courbe d'évolution des techniques s'infléchit de façon significative après l'arrêt du développement physiologique et cérébral. On peut imaginer qu'il en est de même pour le langage.

Toutefois le langage humain est le résultat d'une évolution non seulement biologique, mais culturelle. Et la culture est le résultat de la capacité de projeter (au niveau de différentes technologies : fabrication, emploi, création d'instruments, organisation du territoire, préparation de la nourriture) et de symboliser (au niveau fonctionnel, social, spirituel).

Les capacités cognitives de nos plus proches "cousins" du règne animal semblaient constituer une autre piste intéressante. Les chimpanzés possèdent un riche "vocabulaire" de cris, de postures et d'expressions faciales. Peut-on considérer ce mode de communication comme un premier stade vers le "proto-langage" rudimentaire de nos lointains ancêtres ? Des chercheurs américains en sont convaincus. Les nombreuses expériences qu'ils ont menées depuis plus d'un demi-siècle pour le prouver montrent que les chimpanzés peuvent apprendre — voire, semble-t-il, utiliser entre eux et transmettre à leurs petits — plusieurs dizaines de signes de la langue

des sourds-muets. L'un d'eux, Kanzi, s'est révélé récemment "capable de comprendre des phrases très compliquées et assez abstraites. Ses capacités semblent correspondre à celles des enfants de 18 à 20 mois qui connaissent visiblement le langage avant d'avoir parlé", assure Philippe Brenot, psychiatre et anthropologue.

La plupart des primatologues français restent pourtant très réservés. Ils estiment que ces résultats spectaculaires ne démontrent pas forcément une capacité de compréhension du langage humaine supérieure à celle d'autres animaux (comme les chiens), chez qui elle n'a pas été étudiée de manière aussi intensive. Il faut, disent-ils, se garder de prêter au singe des comportements humains sous prétexte qu'il nous ressemble. Aussi des systèmes de communication extrêmement sophistiqués ont été mis en évidence chez les dauphins, des baleines et chez certains oiseaux. Des éthologues ont même cru discerner des "dialectes locaux" en étudiant le chant de ces derniers ! De même, des chimpanzés vivant dans des troupes différents communiquent à l'aide de signaux qui leur sont propres, et qui sont appris d'une génération à l'autre.

Un témoignage incontournable sur le "langage" des animaux nous vient de l'anthropologue américaine Biruté Galdikas qui a vécu vingt ans dans la jungle indonésienne de Bornéo pour observer et étudier les orangs-outans. Dans son livre passionnant *Souvenir d'Eden : ma vie avec les orangs-outans de Bornéo* (Belfond, 1997), elle affirme que ces anthropoïdes sont troublants pour leur étonnante ressemblance avec l'homme. On lit, entre autres :

"Les orangs-outans disposent d'une palette d'émotions très similaire à la nôtre. Je n'oublierai jamais Sobiarsou jouant avec un morceau de bois sur le sol de la cabane. Elle était tellement concentrée et occupée à lancer son bâton en l'air pour le rattraper ensuite ou à le passer d'une main dans l'autre, ou encore à le faire rouler par terre qu'elle n'avait même pas remarqué que je l'observais intensément. Puis elle avait levé le nez et vu mon regard. Aussitôt, elle avait cessé ses jeux, visiblement ennuyée ou gênée. Elle m'avait alors tourné le dos aux trois quarts, me lançant des coups d'œil furtifs et inquisiteurs par-dessus son épaule. Si elle avait été humaine, je l'aurais dit embarrassée que je la regarde prendre autant de plaisir. J'avais donc recommencé à écrire. A peine une minute plus tard, elle jouait de nouveau avec son bâton ... elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à un bébé humain".

Même si les orangs-outans ne disposent pas de cordes vocales leur

permettant d'articuler des mots, des expériences ont démontré qu'ils sont capables d'assimiler un type de communication par symboles et de faire preuve, jusqu'à un certain degré, d'un raisonnement abstrait. L'étude du "langage" des animaux a amené les chercheurs à considérer que l'originalité de celui des hommes réside dans "la double articulation" qui combine les sons et le sens des mots de manière indépendante, et dans l'existence d'un code grammatical qui lie le sens d'une phrase à l'ordre des mots. L'apparition de ces deux nouveautés représente "un saut quantique par rapport à tous les autres systèmes de communication observables dans le monde vivant", estime Ian Tattersall, directeur du département d'anthropologie au Muséum américain d'histoire naturelle de New York. Elle fournit au locuteur "une capacité d'abstraction et d'association" et "la possibilité de raisonner sur des symboles".

Quelle est l'origine de ce "saut" ? Selon le linguiste américain Noam Chomsky, "le développement du langage est analogue à la croissance d'un organe physique", et son acquisition est donc "innée". Il s'agirait d'une "propriété de l'espèce" humaine qui rend l'enfant capable de maîtriser instinctivement, sans apprentissage, la "grammaire universelle" commune aux quelque 5.000 à 6.000 langues parlées dans le monde.

Les idées émises par Chomsky dans les années 70 sont reprises et développées par Steven Pinker, directeur du centre de neurosciences cognitives à l'Institut de technologie du Massachusetts à Boston, qui considère le langage comme un "instinct", une "adaptation produite par l'évolution" analogue à celle qui pousse les araignées à tisser leur toile. Des tests menés au laboratoire de sciences cognitives et psycholinguistiques de l'École des Hautes Etudes en sciences sociales de Paris montrent que l'enfant serait effectivement capable, dès l'âge de deux mois, de distinguer les intonations, la "musique" de deux langues, marques sonores de deux structures grammaticales différentes.

Il y a une forte probabilité — à défaut de certitude — pour que le langage à "double articulation" soit apparu il y a environ 100.000 ans au maximum. C'est à cette époque que l'homme a commencé à enterrer ses morts — un premier pas vers la religion — à décorer son corps de bijoux et les grottes de peintures. C'est à cette époque qu'il s'est, visiblement, mis à réfléchir sur sa condition et ses rapports avec le monde. C'est à cette époque, enfin, qu'il faut situer "l'origine des origines", estime l'astronome philosophe Jean Schneider. Pour ce dernier, en effet, "il n'y avait pas de temps avant le langage". Le temps des cosmologistes, celui qui leur per-

met de remonter jusqu'au Big Bang, est un concept mathématique qui ne peut exister sans le langage et la capacité d'abstraction qu'il confère à l'homme. L'âge d'un fossile n'est concevable que par le biais de ce même pouvoir d'abstraction.

La diversité des langues humaines a probablement connu son apogée il y a 15.000 ans : une population humaine 500 fois moins importante d'aujourd'hui parlait alors quelque 10.000 langues. Beaucoup de ces dernières ont été balayées par l'extension de l'agriculture. "La colonisation réussie du monde par les cultivateurs a dans une large mesure homogénéisé le langage", avance Pagel. Les langues ont commencé à mourir en grand nombre à partir de la fin du XV^e siècle, alors que les Européens de l'Ouest entreprenaient de coloniser le monde. Bien souvent aussi, les populations ont abandonné leur langue pour des raisons économiques ou politiques, le multilinguisme était souvent considéré comme une menace pour l'intégrité de l'Etat. Aujourd'hui, avec la mondialisation des médias, de plus en plus de locuteurs de langues minoritaires risquent d'abandonner leur héritage linguistique en faveur d'un mode d'expression dominant associé à l'idée de richesse, de prestige et de pouvoir politique. C'est un phénomène techniquement défini sous l'appellation de "glissement linguistique". Toutefois, certains linguistes préfèrent le définir comme un "impérialisme" et un "génocide linguistique".

Près d'un tiers des langues du monde sont aujourd'hui parlées par moins d'un millier de personnes et courent donc un risque immédiat. C'est le cas, par exemple, de la langue des Aïnous, seule minorité ethnique autochtone du Japon. Sur une population actuelle de 23.000 personnes, on compte seulement une centaine de personnes qui parlent ou du moins comprennent la langue aïnou. A la fin des années 70, une action a été entreprise pour la survie de cette culture, et une douzaine d'écoles de la langue aïnou ont été ouvertes dans Hokkaido depuis que la préfecture a décidé, en 1987, de leur accorder une subvention. De même, depuis la chute de l'Union soviétique, on note un regain d'intérêt pour le livonien, langue comptant moins de dix locuteurs véritables, parlée il y a 300 ans par des dizaines de milliers de personnes le long de la côte lettone. Cette langue est maintenant enseignée dans les villages de Livonie, et les cours ne désemplissent pas. De plus, le gouvernement letton finance une émission de radio mensuelle et un journal en livonien, langue qui n'était jusqu'alors que parlée.

Mais les linguistes craignent que même des langues regroupant des centaines de milliers de locuteurs risquent de succomber à la pression des

“grandes” langues de prestige. Au mieux, seules 600 des langues connues peuvent être décrites comme “hors danger”, estime Michael Krauss, linguiste à l’université d’Alaska, à Fairbanks. Une langue menacée d’extinction se repère facilement, dit-il, les parents cessent de l’enseigner à leurs enfants, et les enfants ne veulent plus l’apprendre. Toujours selon Krauss, 2 des 20 langues indigènes d’Alaska sont encore apprises par les enfants. Dans une ou deux générations, les autres, qui ont servi de moyen de communication pendant des siècles, disparaîtront à jamais. Dans les deux Amériques, plus de 100 langues sont aujourd’hui sur la liste des cas critiques, chacune comptant moins de 300 locuteurs. En Papouasie-Nouvelle-Guinée aussi, plus de 100 sont dans la même situation.

Pourtant, tout le monde ne déplore pas cette perte de la multiplicité. Le géant des médias Rupert Murdoch, par exemple, affirme que l’homogénéisation de la langue est une force pour l’harmonie mondiale et la rentabilité économique. Inutile de dire que les linguistes, eux, sont nettement moins enthousiastes face à la disparition des langues. “Chaque langue est profondément unique”, constate Christopher Mosely, linguiste de la BBC. “C’est le dépositaire de l’accumulation des pensées et des expériences des peuples, de leurs métaphores et de leurs connaissances spécialisées, de leurs expériences uniques qui se sont développées au cours de tant de vies”.

“La disparition d’une langue n’a rien d’exceptionnel”, note le linguiste David Crystal. “Depuis que le monde est monde, des sociétés sont apparues et ont sombré, et avec elles leur langue. Le hittite, par exemple, s’est éteint en même temps que la civilisation qui le parlait, dans les temps bibliques. Mais, [précise-t-il] le processus à l’œuvre en ce début de millénaire est sans commune mesure avec ce qui a pu avoir lieu par le passé : c’est à une véritable hécatombe linguistique que nous assistons aujourd’hui”. En effet, sur les quelque 6.000 langues qui restent dans le monde, environ la moitié disparaîtront au cours de ce siècle, soit, en moyenne, une langue tous les quinze jours.

“La disparition des langues devrait nous préoccuper au même titre que celle des espèces animales ou végétales. Car cela réduit la diversité de notre planète”, commente Crystal. “La diversité occupe une place centrale dans la théorie de l’évolution, car elle permet à une espèce de survivre dans des milieux différents. Si la multiplicité des cultures est une condition nécessaire pour un développement humain réussi, alors la préservation de la diversité linguistique est essentielle, puisque les langues écrites et orales sont le principal mode de transmission des cultures”.

Le Web au secours des langues en péril

Un site web a été créé à Nimègue, aux Pays-Bas, pour sauvegarder les langues en voie de disparition qui sont environ 4.000. Le site s'appelle DOBES "*Dokumentation Bedrhter Sprachen*" et il est géré par l'Institut de Psycholinguistique Max-Planck. Pour l'instant il ne contient que des informations sur huit langues, mais il compte stocker, dans les années à venir, des informations concernant une vingtaine des langues, sous forme d'images, de sons et de textes.

Selon le linguiste Gunter Senft, un des initiateurs du projet DOBES : "*Il existe aujourd'hui environ six mille langues dans le monde*", dit-il. "*Les linguistes pensent que, d'ici trente à cinquante ans, il n'en restera que deux mille. Et il s'agit là d'une estimation optimiste*". La faute en revient à la mondialisation et à l'extension de l'anglais, estiment Gunter Senft et Peter Wirtenburg, qui dirigent la réalisation de ces archives. Les hommes parlent la langue qui leur permet de se mouvoir sur la planète, pas celle qui les retient dans leur village.

Dans le monde entier, plusieurs projets ont vu le jour pour stocker sur le web des données sur les langues qui disparaissent. Il en est ainsi des archives des langues indigènes d'Amérique latine de l'Université du Texas et de la base de données australienne ASED, qui contient des informations sur plus de trois cents langues d'Australie. Aux Pays-Bas, la Fondation néerlandaise pour la recherche tropicale (WOTRO) a dégagé, l'an dernier, des fonds pour soutenir le projet "*Langues menacées*". Gunter Senft estime que DOBES occupe une place spéciale parmi tous ces projets. Car le but n'est pas seulement linguistique, mais aussi anthropologique. "*Nous voulons également enregistrer la façon dont une langue est utilisée*". La base de données ne contiendra pas seulement les informations linguistiques standard, telles que lexiques, grammaires et descriptions phonétiques. Elles existent déjà pour un certain nombre de langues. Les linguistes veulent aussi fixer la langue en tant qu'expression culturelle, en mots, en images et en textes. "*Nous voulons que les témoins décrivent comment ils préparent leurs repas, comment ils chassent et ce qu'ils chassent. Nous voulons que les chercheurs filment, par exemple, des mariages, pour enregistrer les mots utilisés à ces occasions*", explique Gunter Senft.

Des linguistes et des anthropologues, venant du Brésil, d'Argentine, du Royaume-Uni, d'Allemagne et des Etats-Unis, viennent de se réunir

à Nimègue, pour étudier la manière d'effectuer leur collecte auprès des Indiens des États-Unis et du Brésil, des nomades de Sibérie et des minorités ethniques de Chine — il s'agit surtout de questions techniques. Compte tenu de la masse énorme d'informations qui sera stockée, Gunter Senft et Peter Wittenburg pensent que le public intéressé dépassera les seuls linguistes. *“Nous espérons surtout que les peuples s'en serviront, le jour où ils voudront retrouver leurs langues ou comme source d'information ou pour l'enseignement”*.

Sur Internet, toutes les langues ont la parole, y compris les plus inattendues (par exemple : basque, hébreu, occitan, letton, éthiopien, hawaïen, maori, espéranto, ou encore klingon, la langue parlée au XXII^e siècle d'après Star Trek).

L'image en anthropologie : les techniques de réalisation

(adaptation d'après le mémoire présenté par Nathalie Ortéga, sous la direction de Attilio Gaudio, à l'Ecole d'Anthropologie, année 1996-97)

Essai sur les avatars de la personne du possédé, du magicien, du sorcier, du cinéaste et de l'ethnographe, par Jean Rouch

L'enregistrement, puis la restitution des images et des sons comme outil d'enquête ethnographique, introduisent un élément concret, bien plus efficace qu'un livre ou des simples photos. Il faut aussi tenir compte du fait que la personne de l'observateur, et particulièrement de l'ethnographe cinéaste, n'est jamais neutre "dans cet univers de miroirs fragiles, à côté de ces hommes ou femmes dont un acte maladroit peut arrêter ou provoquer la transe ... Qu'il le veuille ou non, il est lui-même intégré au mouvement général" et ses réactions seront interprétées et référées à ce système particulier de pensée.

Depuis plusieurs années, les progrès techniques permettent, en utilisant un équipement encore coûteux, mais dont les prix vont en diminuant, d'utiliser le "cinéma-direct", c'est-à-dire l'enregistrement de l'image et du son (films d'essai réalisés au Dahomey et au Mali avec Gilbert Rouget et Germaine Dieterlen en 1957-1965). Mais les deux pionniers de cette technique sont l'américain Robert Flaherty et le soviétique Dziga Vertov, qui inventèrent dès les années 1920 "la caméra participante" et le "cinéma vérité", expérimentant le cinéma dans la réalité même.

Dziga Vertov avait ainsi compris que la version cinématographique est une vision particulière utilisant un organe de perception nouveau, la caméra, qu'il appellera "ciné-œil". Plus tard, à l'apparition du sonore, il définit de la même façon "radio-oreille" l'organe spécifique de l'écoute enregistrée. Il appela l'ensemble de cette discipline "cinéma vérité" expression ambiguë puisque, fondamentalement, le cinéma tronçonne, accélère, ralentit, donc distord la vérité. Il s'agit non pas de la vérité pure, mais de la vérité particulière de l'image et du son enregistrés : la ciné-vérité.

Et, à tous les moments de l'élaboration d'un film de cinéma direct, une "ciné-attitude" se manifeste : il faut "ciné-voir", "ciné-entendre", "ciné-

monter” et surtout “ciné-penser”. Car, contrairement aux films de fiction préparés sur le papier, le cinéaste doit à tout moment être prêt à enregistrer les images et les sons les plus efficaces.

Robert Flaherty, géologue irlandais, utilisant pour la première fois une caméra dans le grand Nord chez les Eskimos de la baie d'Hudson, ne connaissait pas ces théories, mais il devait résoudre sur le terrain des problèmes semblables. Il appliqua d'emblée une technique empirique extraordinaire, en faisant participer à l'élaboration de son film l'esquimo Nanouk et sa famille. Pour cela, il réalisa, dans des conditions incroyables, un laboratoire de développement et une salle de projection : ainsi, il avait inventé la “caméra-participante”, considérant que cet outil n'était plus un obstacle majeur à l'inter-communication mais, au contraire, un appareil indispensable et complice de la réalisation du film.

En Afrique Noire on applique souvent ces méthodes, plus ou moins consciemment. Les gens qu'on filme aujourd'hui connaissent la caméra, et savent bien ce qu'elle est capable de voir et d'entendre. Ils réagissent devant cet art du reflet visuel et sonore comme ils le font en face de l'art privé de la magie et de la sorcellerie.

On sait que Frazer, dès *Le Rameau d'or*, signala la réaction effrayée de “primitifs” quand on prenait leur photographie, ce reflet dont leur âme allait peut-être partager les plus grands périls. Que dire alors de l'image en couleurs, animée, sonore ? La projection d'un tel film (par exemple “Le Sighi 1968”, “La caverne de Bongo” projeté un an plus tard dans le village de Bongo) déclencha un véritable choc émotionnel chez la population, en faisant revivre, sur un morceau de tissu, les personnes disparues, fantômes impressionnants que l'on voit, que l'on entend mais qui ne voient pas, qui n'entendent pas ...

Mais aujourd'hui la personne du cinéaste se métamorphose au cours de la prise de vue. Il devient, par l'intermédiaire de sa caméra, presque invisible, et peut s'intégrer au rituel. Pour Jean Rouch, cette chasse d'images est comparable à la chasse aux âmes du sorcier ; la caméra peut être assimilée à la peau sanglante du génie possesseur, et l'expédition du film vers des laboratoires lointains au sorcier dévorateur d'âmes. Cette image “volée” revient plus tard et reprend sa vie sur l'écran, douée d'un étrange pouvoir s'il suffit à un “cheval de génie” de se voir possédé sur l'écran pour entrer immédiatement en transes ... Ainsi on peut montrer le rôle évident joué par la caméra comme stimulant à la possession dans le petit film Tourou

(plan séquence de 8 minutes, 16 mm, couleurs, CNRS, CFE, Musée de l'Homme, 1971).

On peut élargir ces quelques réflexions critiques à la personne de l'ethnographe. Tout comme le cinéaste, sur le terrain le simple observateur se modifie ; il n'est plus, quand il travaille, simplement celui qui saluait les Anciens à l'orée du village. Pour reprendre la terminologie de Vertov, il "ethno-regarde", il "ethno-observe", il "ethno-pense", et ceux qu'il a en face de lui se modifient pareillement dès qu'ils lui ont donné leur confiance : ils "ethno-montrent", ils "ethno-parlent" ...

C'est cet ethno-dialogue permanent qui paraît à Jean Rouch "l'un des plus intéressants biais de la démarche ethnographique d'aujourd'hui : la connaissance n'est pas un secret volé, dévoré ensuite dans les temples occidentaux de la connaissance, elle est le résultat d'une quête sans fin où ethnographies et ethnographes s'engagent sur un chemin que certains d'entre nous appellent déjà l'anthropologie partagée".

Anthropologie visuelle : définition, les précurseurs

L'anthropologie visuelle, branche de l'ethnographie descriptive, collecte par l'entremise de l'image les informations sur les peuples du présent et du passé. Les formes de l'image sont multiples et varient selon les époques, exprimant les conditions techniques de chaque période. Elles ne cessent de se diversifier du XVI^e siècle à nos jours : de l'estampe sur bois à la gravure sur cuivre et la lithographie, du dessin à l'aquarelle et à la peinture à l'huile, de la photographie au film, à la vidéo, au graphisme automatique de l'ordinateur.

Toutefois, les représentations figurées reflètent jusqu'à un certain point le style et le goût dominants de leur temps. Elles représentent alors une double source d'information : sur l'objet représenté, et sur le créateur de l'image et son environnement historique. L'anthropologie visuelle tient son nom du même champ conceptuel des sciences de l'homme que l'anthropologie verbale. Toutes les deux ont coexisté longtemps sans contradiction. Cependant, l'anthropologie du texte a été plus rarement mise en question que l'anthropologie de l'image. Jusqu'à nos jours, la valeur scientifique du travail documentaire sur l'image est restée sérieusement contestée dans les cercles académiques. Il n'y a encore aucune chaire d'anthropologie visuelle et rares sont les enseignements sur le film ethnographique. Ce trai-

tement défavorable de l'anthropologie visuelle repose sur un a priori dénué de fondement, selon lequel les textes écrits ont une richesse informative supérieure à celle des images.

La documentation iconographique s'intéresse aux objets de la culture matérielle, outils, ustensiles de ménage et ameublement, jeux, architecture, habillement, objets d'art, comme ceux de la pratique religieuse, mais aussi à l'image de l'homme lui-même. Avec la représentation des relations entre les hommes, l'anthropologie visuelle abandonne sa dimension exclusivement matérielle, pour atteindre la sphère du symbolisme.

Cela vaut aussi pour les objets inanimés : ils peuvent être chargés d'une signification et d'une force symboliques, que ne révèle pas leur forme extérieure. On comprend donc que l'anthropologie visuelle puisse atteindre, au-delà de la surface des choses, une dimension sémiologique et esthétique, et que le travail de l'anthropologue sur l'image se situe alors au carrefour de la science et de l'art.

L'anthropologie verbale et l'anthropologie visuelle ne sont pas des disciplines concurrentes. Par exemple, dans le siècle qui suivit la découverte de l'Amérique, les illustrateurs des relations de voyage, sans avoir fait la moindre observation directe, travaillaient sur la seule foi des relations des voyageurs. A l'opposé, dans les musées et les archives, des représentations figurées du passé attendent d'être découvertes et décrites verbalement. Exhumer ce très riche matériel des sources iconographiques de l'ethnographie devient une priorité du proche avenir, à la fois parce que la mort ou la mutation des cultures traditionnelles rendent de plus en plus aléatoire l'observation directe, et parce que les nouvelles méthodes électroniques d'archivage permettent aujourd'hui le traitement et l'utilisation simultanés du texte et de l'image, placés enfin en position d'égalité.

L'anthropologie visuelle a produit quelques chefs-d'œuvre de beauté et de précision : les estampes sur bois de H. Staden (1557) et J. Léry (1578) sur les Indiens Tupinamba du Brésil ; les gouaches de L. Le Moyne (1546) et les aquarelles de J. White (1585) sur les habitants de la Floride ; les gravures sur cuivre de T. de Bry (1591), les tableaux à l'huile et les dessins à la craie d'A. Eckhout (1641) sur les Indiens Tapuya ; les portraits (mezzo-tinto) des chefs indiens de J. Verelst (1710) ; les lithographies de C.A. Lesueur sur les aborigènes de l'Australie et de la Tasmanie (1801), ou celles de K. Bodmer, qui représentent des scènes de la vie des Mandan (1838) ; le daguerréotype du chef indien Watchful Fox de T.M. Easterly

(1847) ; les photographies d'un couple andaman fumant la pipe, de G.G. Seligman (1907) ; enfin les films tels que *Les Maîtres Fous* de J. Rouch (1954), *Turkana Trilogy* de D. et J. Mac Dougall (1974-1981), *The Women's Olamal* (Masai), de M. Llewelyn-Davies (1984).

Les ancêtres du cinéma ethnologique sont donc Dziga Vertov et Robert Flaherty ; mais tout en encensant le premier on ne parle que du second, magicien hollywoodien de la lutte de l'homme contre la nature, conteur magnifique et rousseauiste des paradis perdus, présenté comme exemple d'un achèvement ethnologique et de "caméra participante" (Luc de Heusch, 1962), "dialogue permanent avec les gens que l'on filme" (Jean Rouch, 1988). Flaherty aurait ainsi créé avec le film *Nanook of the North* (1920) "tout le cinéma qu'on essaie de faire aujourd'hui, qu'on ne sait pas faire ..." (Jean Rouch, 1988).

Sans doute l'anthropologie visuelle n'est-elle pas encore sortie des périodes pionnières. Les films qui devraient ouvrir les voies sont dispersées, rendus peu accessibles, laissés en dehors des parcours universitaires dont les usagers cependant commencent à réclamer que l'image ne soit plus une coûteuse distraction ou l'illustration asservie d'une démonstration littéraire. L'enseignement en la matière reste plus qu'embryonnaire et se soucie rarement de joindre l'exercice pratique à la réflexion théorique, souvent plus préoccupée de constituer une école que d'assurer les coordonnées d'un champ spécifique avec des méthodes d'approche appropriées.

Passant de l'observation à la description, de l'inventaire à l'intuition, de la distance à la participation, du réalisme sensible à la reconstitution attentive, de la caméra-trou-de-serrure à la "ciné-transe", l'intention de l'anthropologie visuelle a subi des mutations révélatrices de changements de regards. Le film est désormais partie intégrante du donné de l'anthropologie, même si son statut scientifique n'est pas encore assuré. Car on constate parfois la résistance, significative, de l'anthropologie à "enrichir son capital instrumental".

On continue à rédiger des questionnaires, à demander aux mères comment elles élèvent leurs enfants, à se servir de mots pour montrer comment on façonne une poterie, à décrire les productions verbales à l'aide de la statistique.

L'anthropologie de la communication : nouvelle discipline

Extrait de l'ouvrage "L'Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain" par Yves Winkin, pp. 2-95. Coll. Culture et Communication dirigée par Gabriel Thoveron, Ed. De Boeck Université, Bruxelles 1996.

Copyright De Boeck Université

Reproduit avec la permission des Editions De Boeck Université

Yves Winkin, professeur à l'Université de Liège, y dirige le Laboratoire d'Anthropologie de la Communication. Il a publié aux Editions du Seuil des travaux d'histoire sociale des sciences humaines contemporaines. Aux Editions De Boeck Université il a édité (avec Ph. Dubois) un ensemble de textes de jeunes chercheurs liégeois (Rhétoriques du corps, 1988) et (avec M. Boudoudou) un ensemble de textes d'Abdelmalek Sayad (L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, 1991). Il mène aujourd'hui des recherches en matière d'anthropologie de la communication "enchantée" (voyages touristiques, manifestations de relations publiques, etc.).

De la théorie au terrain

Nombreux sont ceux qui font des gammes sur la communication : sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle n'est pas, etc. Mais beaucoup plus rares sont ceux qui, une fois la construction théorique mise au point, descendent sur le terrain de la vie en société et observent la communication à l'œuvre, en acte, *in situ*. Le pari d'une *anthropologie de la communication* est précisément celui-là : apprendre à voir la communication dans les paroles, les gestes, les regards de la vie quotidienne, afin de reconstituer peu à peu le "code secret et compliqué, écrit nulle part, connu de personne, entendu par tous", dont parlait Edward Sapir.

Pas question, cependant, de céder à l'impressionnisme. Il faut tout d'abord préciser à nouveau le statut conceptuel de *communication* ; cette réflexion s'appuiera ici sur les travaux de Gregory Bateson, Ray Birdwhistell et Dell Hymes. Il faut ensuite se donner un cadre méthodologique ; c'est le *fieldwork* ethnographique, à la manière de l'Ecole de Chicago et de Goffman en particulier, qui sera proposé comme méthode de travail. Plusieurs exemples et invitations y exhorteront l'étudiant et tout curieux de voir le monde autrement. Parce qu'une approche anthropologique de la communication, c'est avant tout un regard à la fois entomologique et empathique sur la curieuse société des humains.

L'anthropologie de la communication — Origines, principes, projets

C'est à l'anthropologue et linguiste américain Dell Hymes que revient la paternité de l'expression "anthropologie de la communication". Il propose en 1967 d'investir ethnographiquement les comportements, les situations, les objets qui sont perçus au sein d'une communauté donnée comme ayant une valeur communicative. Hymes ne part pas de la définition occidentale classique de la communication, qui fait principalement référence soit à la conversation entre deux personnes soit aux moyens techniques de transmission (du télégraphe au satellite). Il invite le chercheur à s'interroger sur la définition de la communication que se donne la société étudiée en affirmant que :

«L'étendue de la "communication" en anthropologie doit dépendre de l'étendue de la communication dans les cultures ou communautés, car les faits et les théories anthropologiques reposent sur leur étude ethnographique. Dans toute culture ou communauté, le comportement — et les objets en tant que produits (par fabrication et location) du comportement — sont sélectivement organisés, utilisés, fréquentés et interprétés pour leur valeur communicative. Tout comportement et tout objet peuvent être communicatifs, et l'éventail des possibilités communicatives est bien plus large et plus significatif que notre attention courante à la parole le révèle ; mais la différence entre "peut être" et "est" est aussi cruciale dans l'analyse structurale du comportement communicatif que la distinction entre statut phonétique et statut phonologique des sons dans l'analyse structurale d'un code linguistique».

Sans doute, Hymes n'énonce-t-il ici, à propos de la communication, qu'un principe de base de toute démarche ethnographique. Mais sa formulation dépasse la simple attitude relativiste ; elle se fonde, en théorie, à la fois sur la linguistique d'Edward Sapir (1925) et sur l'anthropologie dite "cognitive" de Ward Goodenough : "La culture d'une société consiste en tout ce qu'il faut savoir ou croire pour se conduire d'une manière acceptable pour les membres de cette société, et ce dans tout rôle qu'ils accepteraient pour chacun des leurs".

Cette citation est le *locus classicus*, comme dirait Cl. Geertz (1973), d'une certaine vision du travail anthropologique. Mais contrairement à ce qu'en dit l'auteur de "*Thick Description*", la définition de la culture de Goodenough ne débouche pas nécessairement sur le formalisme. Elle permet d'introduire dans l'analyse la notion de prévisibilité comme in-

certitude tempérée. La prévisibilité se trouve au cœur des travaux sur la communication de l'anthropologue Ray Birdwhistell. Celui-ci a cherché à construire une théorie de la communication qui repose sur l'idée que la vie sociale tend à se maintenir en état stable. La communication n'est pas pour lui une activité volontaire entre deux ou plusieurs personnes mais le processus" par lequel les êtres humains établissent une continuité prévisible dans leur vie" (1970). Au sein du processus communicationnel, il distingue ainsi l'activité de transfert de l'information nouvelle (*new informational*) de l'activité d'intégration (*integrational*) du processus communicationnel. "Celle-ci comprend toutes les opérations comportementales qui :

- (1) maintiennent le système en opération ;
- (2) conservent sa régularité au processus interactionnel ;
- (3) vérifient par recouvrements l'intelligibilité de messages particuliers dans un contexte particulier ;
- (4) rapportent ce contexte particulier aux contextes plus vastes dont l'interaction n'est qu'une situation spéciale".

La prévisibilité envisagée par Birdwhistell ne relève pas d'une psychologie interactionniste mécanique ; si elle part de l'interaction, elle s'inscrit dans un processus sociétal global, permettant à l'analyse d'aller et de venir sur l'échelle "micro"- "macro". C'est ici qu'il faut introduire la pensée de Goffman. La définition de la culture de Goodenough permet en effet de retrouver le paradigme méthodologique de l'Ecole de Chicago (préface d'*Asiles*): "Je pensais, et je pense encore, qu'il n'est pas de groupe — qu'il s'agisse de prisonniers, de primitifs, d'équipages de navires ou de malades — où ne se développe une vie propre, qui devient signifiante, sensée et normale dès qu'on la connaît de l'intérieur ; c'est même un excellent moyen de pénétrer ces univers que de se soumettre au cycle des contingences qui marquent l'existence quotidienne de ceux qui y vivent".

Tout anthropologue pourrait sans doute souscrire à cette proposition sur l'observation participante, qui est au cœur de la démarche ethnographique, mais Goffman la subvertit quelque peu en évoquant des groupes "de prisonniers, de primitifs, d'équipages de navire ou de malades". Il ne s'agit pas de communauté culturelle au sens classique. C'est là où la *culture* de Goodenough se révèle efficace, de même que la *prévisibilité* de Birdwhistell. La taille de la "société" de Goodenough n'est pas spécifiée, pas plus que sa nature : il peut s'agir de "primitifs" comme de "malades", pourvu qu'ils vivent en groupe. L'anthropologue qui s'y insère devra "opérer d'une façon acceptable à ses membres", pour parler comme

Goodenough, c'est-à-dire se rendre prévisible et les rendre prévisibles, pour parler comme Birdwhistell.

L'anthropologie de la communication repose donc sur une vision "indigène" de la communication ; elle n'entretient évidemment plus la vieille opposition entre société proche ou lointaine ; elle investit des terrains qui sont tantôt très circonscrits (par ex. institutions résidentielles, écoles, familles, etc.), tantôt sans balisage spatial particulier (par ex. "communauté" des malentendants). L'anthropologie de la communication puise son inspiration théorique chez Hymes, Goodenough, Birdwhistell, Goffman et quelques autres. La notion de communication l'aide à penser le social d'un point de vue processuel — mais c'est tout. Pas de quête obsessionnelle de la vérité vraie de la communication. Plutôt consacrer son temps à une collecte ethnographique de données fines. L'anthropologie de la communication n'est pas une anthropologie thématique et comparative (contrairement à ce que Hymes voulait qu'elle devienne, je pense). C'est avant tout une certaine manière de faire de la recherche en sciences sociales.

La communication "Télégraphique"

La première image qui vient sans doute à l'esprit lorsqu'on parle de la communication, c'est celle de la flèche allant d'une personne à l'autre. La flèche évoque la transmission intentionnelle d'un message, le plus souvent verbal, d'un émetteur vers un récepteur. Qui peut à son tour devenir émetteur, et ainsi de suite. La communication se confond donc, dans le vocabulaire courant et l'imaginaire quotidien, avec la transmission, sinon même avec ce qui est transmis, de l'information.

Ces raccourcis se retrouvent dans les travaux de recherche sur la communication qui se développent aux Etats-Unis dans les années cinquante. L'exemple paradigmatique est évidemment celui du modèle de la communication proposé par Shannon et Weaver en 1949 qui repose explicitement sur des recherches menées sur le fonctionnement du télégraphe avant et pendant la Seconde Guerre Mondiale. Cette vision "télégraphique" de la communication, fondée sur des schémas avec de multiples flèches, va se répandre très rapidement à travers les sciences humaines et sociales et constituer le socle des "sciences de la communication" naissantes, tant aux Etats-Unis qu'en Europe.

Ma dernière rencontre avec Théodore Monod : le dernier des grands explorateurs sahariens

Le dernier des grands explorateurs sahariens du XX^e siècle, le professeur Théodore Monod, vient de nous quitter. Je l'avais rencontré peu avant, dans son éternel bureau du Muséum National d'Histoire Naturelle.

Né à Rouen le 9 avril 1902 de parents protestants (son père Wilfred était pasteur) ce célèbre vieillard garde une vivacité d'esprit et de parole qui étonne et qui rend inaltérable, malgré l'âge, son charme de toujours. Petit, le menton dissimulé sous une barbichette blanche, il a encore une partie de ses cheveux. Ses yeux sont pétillants comme ceux d'un jeune homme, ses gestes mesurés et sa locution fluide, avec un physique resté maigre et agile à l'image de tous les fils du désert.

Seule sa vue baisse de plus en plus. Il m'a reçu dans son grand bureau du Muséum, trois étages en brique rouge dans le Jardin des Plantes. Il disparaît presque à la vue du visiteur, au milieu de centaines de vieux livres, de documents en vrac, d'instruments de travail scientifiques, de minerais et de bifaces préhistoriques.

Le bonnet de laine de cet éminent membre de l'Académie des sciences est bien connu de tous les Sahariens, maures ou touareg chambaa ou reguibats. Dans l'Adrar Anhet (Sahara algérien), une des taches blanches des cartes géographiques de la planète disparues grâce à lui, mais où rien n'a changé depuis 1923, année de ses premières "marches" transsahariennes, même les pierres connaissent sa silhouette frêle et solitaire ... Et n'oublions pas que le lycée français de Nouakchott, en Mauritanie, porte déjà son nom.

L'itinéraire spirituel et philosophique de cet initié à la méditation saharienne l'amènera à trouver le contact avec un autre grand scientifique chrétien : le père Teilhard de Chardin. Ce dernier lui écrira le premier, le 25 août 1947, et cette lettre ne devait être que le début d'une correspondance intense et restée ignorée du public. Lisons quelques paragraphes :

«En ce qui concerne les énergies morales et mystiques, je suis persuadé que nous allons être de plus en plus conduits à leur reconnaître place et

fonction biologiques. Et ceci justement parce que l'évolution "hominisée", devenant réfléchie, exige d'être soutenue et alimentée par un élan ou goût intérieurs dont pouvait apparemment (?) se passer la Vie pré-humaine, mais qui va devenir désormais de plus en plus essentiel à l'Evolution dans sa phase de rebondissement réfléchi, à partir de l'Homme. D'une façon générale, je ne pense pas que l'Homme puisse continuer plus longtemps à s'organiser techniquement sur soi sans développer une morale et une "foi" appropriées. Ce qui revient à dire qu'une certaine morale et une certaine mystique vont renaître, non plus seulement à titre de vertus ou valeurs spirituelles plus ou moins "flottantes sur le processus évolutif, mais à titre de conditions de survie (et de super-vie)" parfaitement déterminées. Il se dessine là une articulation tout à fait curieuse et inattendue entre Physique, Biologie, Ethique et Mystique. De ce point de vue, Ethique et Mystique se ré-enracinent profondément dans le Cosmique par leur base, sans du reste perdre le moins du monde leur tendance à émerger de la "Matière" et à s'en détacher (comme la conscience humaine elle-même) par sublimation et autonomisation sur un Idéal progressivement découvert et individualisé».

Le 4 septembre 1951 le père Teilhard de Chardin écrit encore à Théodore Monod son souci de voir "évoluer" la notion de Dieu, et sa "conviction passionnée que l'Humanité est obscurément en train de découvrir (ou de voir se découvrir) une nouvelle face de Dieu : le Dieu-évoluteur d'une cosmogénèse — en place de Dieu-"créateur"— d'un Cosmos aristotélien ..." (4 septembre 1951), et l'auteur d'ajouter ce mot émouvant : "Vous êtes un des rares avec qui on puisse chrétiennement tout penser et tout dire". Et Théodore Monod répond ceci au Père le 3 décembre 1952 :

«Au fond nous sommes en plein illogisme : la science positive, après s'être acharnée à détrôner l'homme de la place où l'avait élevé l'orthodoxie, après l'avoir fait rentrer dans le rang avec "les autres bêtes", n'a pas dépassé dans ce domaine le plan simplement matériel, anatomique. Le reste est demeuré de droit, sui generis, même incroyant, naturellement. Il fallait un homme duplex, à la fois "fils de la Terre" et "enfant du Ciel", pour nous obliger à découvrir que le "reste" aussi relève des lois de l'évolution cosmique».

Si pour Théodore Monod il existe "une sorte d'évidence dans l'air", celle-ci est une attente que nous sentons tous : celle d'une religion "ultra-chrétienne" où la recherche se confondra avec l'Adoration (lettre du 30 juillet 1953). Et encore dans une lettre du 8 septembre 1953, Monod écrira : «La seule religion qui puisse biologiquement être la "vraie" et convertir, est celle qui se montrera capable de satisfaire en l'Homme, à chaque instant, le maximum de son besoin d'adoration».

Homme de science et philosophe, depuis plus de soixante-dix ans qu'il parcourt le Sahara, il dit : "Le désert c'est la terre telle qu'elle était avant l'homme et telle qu'elle pourrait redevenir après, si l'homme disparaissait". Selon lui, les "céphalopodes" pourraient prendre le relais de l'espèce humaine, dans quelques millions d'années !

Les céphalopodes sont les poulpes et les pieuvres de nos mers et selon Théodore Monod leur conquête de la planète n'est pas utopique. "Pour qu'ils puissent débarquer dans la vie continentale — nous a expliqué Monod — il suffirait qu'ils réinventent les poumons et qu'ils trouvent le moyen de protéger les œufs contre la dessiccation. Il faut savoir que l'on a retrouvé des fragments de calamars géants en Méditerranée et en Nouvelle-Zélande. Ces calamars, de leur vivant, avaient plus de 20 mètres de long".

Théodore Monod n'exclut pas la disparition des mammifères et de l'homme de la surface du globe. "Les hommes — c'est sa triste considération — continuent à aimer la guerre et la violence et ils refusent de sortir de la barbarie ancestrale. Ils pourront s'auto-détruire et l'évolution biologique continuera ... Grâce à cette source de vie inépuisable qui vient de l'eau". Il se tait un instant et il ajoute : "Bien qu'en tant que chrétien je ne devrais pas désespérer de mes semblables".

Sa dernière expédition qui a connu un nouveau retentissement dans les milieux scientifiques est celle de 1993 dans le désert libyque (Egypte occidentale), d'où il a notamment ramené des morceaux de "verre libyque". Il s'agit d'une roche composée de silice transparente et luisante qui remonte au Miocène (25 millions d'années), mais dont l'origine reste inconnue. On pense qu'elle est issue d'une fusion d'une roche saharienne provoquée par la chute d'un météorite. "Mais ce qui est étonnant et pas de la moindre importance — nous a dit Monod en montrant sa belle pierre libyque au Muséum — c'est le fait d'avoir trouvé à l'intérieur des débris d'un organisme microscopique mystérieux". En 1994 le récit de cette expédition a été publié par Arthaud sous le titre de *Désert libyque*.

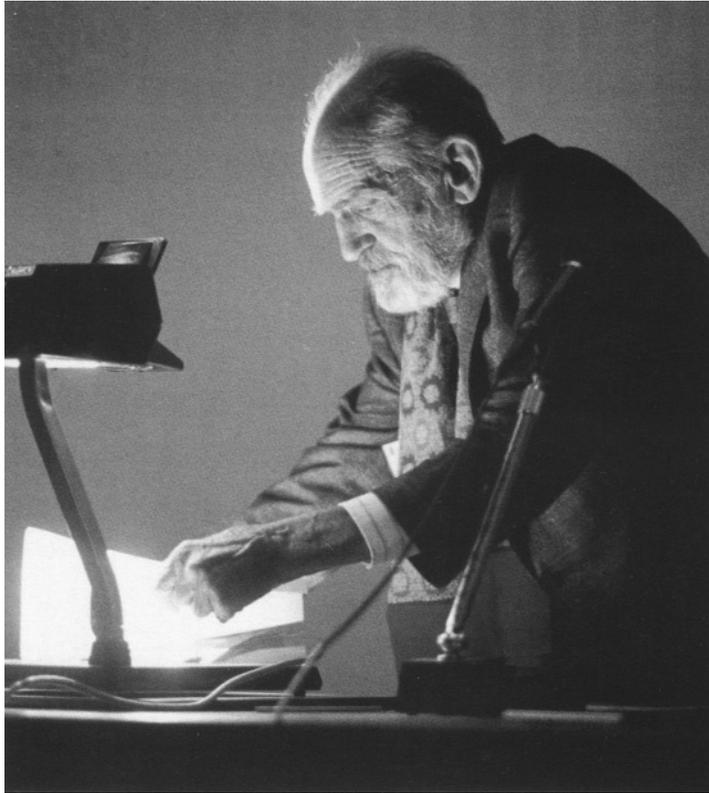


Fig. 14 – Le professeur Théodore Monod au Congrès sur l'histoire du Sahara, organisé par le Centre d'Etudes d'Archéologie Africaine de Milan.

Le problème angoissant du clonage humain

Le moment n'est pas encore venu d'annoncer scientifiquement le triomphe d'une thèse sur l'autre concernant le clonage humain et son hypothétique "éthiquement correct".

L'École d'Anthropologie de Paris ne fera pas exception et elle se bornera à exposer à ses étudiants les explications des adversaires et des défenseurs de cette récente révolution biologique. En faisant attention que ces options morales divergentes cachent dans certains cas une bataille politique ou commerciale qui n'a rien à voir avec le progrès des sciences de l'homme. Nous avons rencontré l'universitaire britannique Kenan Malik, auteur du livre *Man, Beast and Zombie*. Il a commencé par affirmer que "se priver du clonage alors qu'il permettrait de sauver des vies humaines serait immoral". Et il s'est ainsi expliqué :

"Le débat actuel sur le clonage pose les questions éthiques à l'envers. Il n'y a aucune raison de considérer le clonage humain comme non éthique. Il y a, en revanche, quelque chose de profondément immoral dans la campagne qui cherche à bloquer non seulement l'avancement de la technologie reproductive, mais aussi celui d'autres techniques médicales fondées sur les méthodes de clonage et susceptibles de sauver d'innombrables vies humaines.

Il existe trois objections principales au clonage : il porterait atteinte à la dignité humaine et à l'identité individuelle ; il utiliserait les humains comme des objets ; enfin, il serait antinaturel. Ses adversaires soutiennent qu'il est immoral de fabriquer des copies identiques d'individus".

Selon l'expert de bioéthique Léon Kass, "l'individu cloné sera calqué sur un génotype qui a déjà vécu. Il ne constituera donc pas vraiment une surprise pour le monde". D'autres, poursuit Malik, "s'inquiètent de ce que des gouvernements non éthiques, voire de grosses entreprises, pourraient mettre sur pied un programme destiné à produire des individus à la chaîne, peut-être même une race entière d'Adolf Hitler. De tels arguments se méprennent à la fois sur le caractère du clonage et sur la nature des êtres humains. Pour cloner un organisme — que ce soit celui de Dolly ou celui d'Adolf Hitler — les scientifiques prélèvent un ovule, en retirent le

noyau” qui contient essentiellement l’ADN, acide désoxyribonucléique, siège de l’information génétique, pour y insérer un autre noyau provenant d’une cellule de l’adulte qui doit être cloné. “L’ovule reconstitué est alors stimulé, électriquement ou chimiquement, afin de le contraindre à se comporter comme un ovule fécondé. Si l’opération réussit, l’ovule se divise et devient un embryon, qui est alors transplanté dans l’utérus d’une mère de substitution”. Ce nouvel individu sera le jumeau génétique du donneur de l’ADN.

Mais posséder le même génome ne signifie pas être la même personne. Les gènes, structures permanentes des chromosomes, sont responsables de l’expression des caractères (car chaque gène — formé par un enchaînement précis de nucléotides variables par la séquence des quatre bases azotées de l’ADN — dirige la synthèse d’une protéine déterminée) mais ne sont pas les seuls agents à influencer notre identité. Le milieu joue aussi un rôle important. Même les vrais jumeaux (monozygotes) diffèrent sur de nombreux points, depuis leurs empreintes digitales jusqu’à leur personnalité. En conclusion, chaque enfant conçu par clonage “sera un être humain unique, doté d’une identité unique et d’un avenir imprévisible”.

D’opinion contraire s’est déclaré le philosophe canadien Jean-Noël Ringuet, professeur et membre du groupe d’éthique appliquée du collège de Chicoutimi, pour qui l’argument de l’efficacité ne doit pas l’emporter sur le respect de la vie humaine. Interviewé par le quotidien *Le Devoir* de Montréal en décembre 2001, il a exprimé ses réserves et ses jugements sévères dont nous avons extrait les passages principaux :

«La révolution biologique et médicale est en train de faire de la vie en général, y compris la vie humaine, un nouvel objet transformable et commercialisable, d’où l’intérêt considérable du marché pour ce qui a trait aux biotechnologies. La diminution des subventions de l’Etat aux chercheurs a eu pour effet de laisser le champ libre au secteur privé dans la définition des finalités de la recherche. C’est ainsi que, dans le domaine de la santé, la toute-puissante industrie biopharmaceutique embrigade les meilleurs chercheurs, exerce un lobby efficace auprès des gouvernements et s’assure, à grand renfort d’émouvantes publicités, une image de bienfaitrice dans le public.

Des professionnels du droit et de la bioéthique prêtent également leurs services pour avaliser la transgression de principes éthiques considérés jusqu’ici comme inviolables. Critiquer la techno-science au nom d’une

conception de la dignité humaine, de la justice sociale ou de l'environnement relèverait d'utopies ringardes, sinon franchement réactionnaires. Ce sont d'ailleurs des arguments d'utilité et d'efficacité qui ont servi à motiver toutes les dérogations aux normes éthiques dans l'histoire récente du domaine biomédical, qu'il s'agisse de l'inclusion de mineurs et de personnes inaptes à consentir dans l'expérimentation médicale, de l'utilisation d'embryons surnuméraires (souvent nommés par euphémisme "pré-embryons") à des fins de recherche ou de la tendance à assouplir les critères de la mort clinique en vue de prélèvements d'organes. En soustrayant du statut de vie humaine les premiers et les derniers moments de l'existence, on se donne bonne conscience pour utiliser des humains comme de simples objets».

Bref, le savant canadien a insisté sur le fait que "la techno-science et l'économie sont des outils de l'homme et doivent rester à son service. Ainsi l'impact du clonage thérapeutique doit être évalué en tenant compte non seulement de son efficacité, mais aussi et surtout de ses conséquences sur le respect particulier reconnu à la vie humaine en démocratie".

En France la majorité du monde scientifique et des médias semble être sensible à ces arguments. En janvier 2002 l'Assemblée Nationale a approuvé à l'unanimité le projet de loi sur la bioéthique n'autorisant pas le clonage thérapeutique et interdisant qu'un élément du corps humain, y compris un gène, soit une "invention brevetable". Le texte ouvre la voie, en revanche, aux recherches sur les embryons surnuméraires, qui ne font plus l'objet d'un projet parental. Outre-Atlantique, on a autorisé le financement public de recherches sur un nombre limité de cellules souches embryonnaires. Et on considère que les politiques doivent désormais trancher entre la guérison d'un malade et le respect de l'embryon humain.

Acculée, la communauté internationale se dirige vers un code mondial de la bioéthique qui mettra un terme à toute polémique entre pays. Il s'agit en effet d'accepter l'idée qu'une révolution va avoir lieu dans la vie de l'humanité et qu'elle représente, bon gré ou mal gré, un tournant de l'Histoire.

Pour le moment Washington ne raisonne pas comme Paris. Les avantages pratiques que l'on peut tirer de cette découverte bouleversante prennent le pas sur les considérations morales. Aux Etats-Unis, la recherche privée est totalement libre. C'est pourquoi une société comme Advanced Cell Technology a pu annoncer, en toute légalité, la création par clonage d'un embryon humain. Le débat américain porte à la fois sur la criminalisation

du clonage humain (reproductif ou thérapeutique) et sur le financement public de la recherche sur les embryons (destruction d'embryons pour la recherche médicale, création d'embryons à des fins de recherche).

Certaines personnes, dont le président des Etats-Unis, sont embarrassées par les recherches sur les cellules souches, en particulier, car ces recherches impliquent la destruction des embryons lors du prélèvement des cellules. Les cellules souches sont prélevées sur les embryons alors que ceux-ci ne sont encore composés que de 300 cellules tout au plus. Les scientifiques espèrent être un jour en mesure de les utiliser pour remplacer des tissus et des organes sur des patients souffrant, par exemple, de la maladie de Parkinson ou du diabète.

Eléments de synthèse sur l'embryon, la cellule et le clone

Embryon surnuméraire : Embryon créé par fécondation in vitro par un couple suivant un traitement contre la stérilité et qui ne fait plus l'objet d'un projet parental. Certains pays interdisent la production de tels embryons tandis que d'autres les utilisent pour la recherche médicale.

Cellule souche : Cellule pouvant donner naissance à toutes sortes de tissus humains (sang, os, nerfs, peau, etc.). Ces cellules sont présentes en grande quantité dans les embryons, mais on en trouve aussi, en plus petite quantité, dans certains tissus adultes. Aujourd'hui, les chercheurs qui y ont accès travaillent sur des cellules souches embryonnaires quelconques, provenant par exemple d'embryons surnuméraires congelés, mais certains craignent que les "médicaments" auxquels ils aboutiront ne soient naturellement rejetés par un organisme malade. Ces scientifiques préféreraient utiliser la technique du clonage thérapeutique à partir de cellules adultes prélevées sur le malade afin de créer des cellules souches qui lui soient compatibles.

Clonage thérapeutique : Production d'un embryon à partir du noyau d'une cellule humaine et d'un ovule énucléé dans le but de récupérer des cellules souches et de créer des organes ou des tissus compatibles avec l'organisme du donneur. L'embryon est détruit dans les quatorze jours qui suivent sa conception.

Clonage reproductif : Production d'un embryon à partir du noyau d'une cellule humaine et d'un ovule énucléé dans le but de l'implanter dans

Le problème angoissant du clonage humain

l'utérus d'une femme afin qu'elle donne naissance à un être humain dont le patrimoine génétique sera identique à celui du donneur.

Identité et ethnicité des peuples autochtones dans le monde

“Les indigènes sont les humiliés et les vaincus du monde”, a dit José Saramago, écrivain portugais, prix Nobel 1998 pour la littérature.

Il faut dire que pendant longtemps les sciences académiques ont méprisé les savoirs traditionnels. Ce péché d'orgueil a conduit régulièrement à des erreurs scientifiques grossières. Certains commencent à s'en rendre compte et à vouloir retrouver les traces de l'autre humanité. Car ils sont 300 millions les indigènes qui, à l'aube du troisième millénaire, réclament le droit d'exister et le respect de leurs droits collectifs. Nous devons à la Commission Internationale pour les droits des peuples indigènes (I.C.R.A., dont le siège est à Fontenay-sous-Bois, en région parisienne) cet inventaire des peuples menacés d'oubli et de disparition qui a été réalisé et publié en ce début de siècle. Parmi ces peuples oubliés on reconnaît les ethnies qui risquent le plus de disparaître totalement de la planète et celles dont la survie de l'identité culturelle est menacée par des causes extérieures.

Sachons qu'actuellement en Amazonie, dans les îles des mers indiennes, à Bornéo ou en Nouvelle Guinée, des peuplades continuent à vivre comme il y a des milliers d'années. Elles sont la mémoire vivante de ce que nous étions, mais elles sont en train de disparaître à jamais. Et cela par notre faute.

En 1500, au début de l'expansion européenne dans les Amériques, la majorité de ces peuples vivait sur leurs territoires d'origine. Certes, des migrations à grande échelle s'étaient déjà produites dans le monde et des civilisations avaient disparu, mais c'est le colonialisme moderne qui est responsable du déplacement forcé d'habitants autochtones comme par exemple les Aborigènes d'Australie, les Maoris de Nouvelle-Zélande, les Indiens américains du Nord et du Sud ou les peuples du Nord et de l'Est de la Russie. Ils ont été pour la plupart massacrés, assimilés ou repoussés dans des territoires marginaux où certains vivaient déjà par choix. En Asie et en Afrique où les implantations européennes se sont faites à plus petite échelle, les frontières artificiellement définies par les puissances coloniales ont divisé des peuples ou les ont réduits à des minorités sans pouvoir. Les

questions posées par les peuples autochtones sont l'héritage du colonialisme ancien ou nouveau.

Les peuples autochtones ont un sens très fort de leur identité en tant que peuples uniques avec leurs territoires, leurs langues et leurs cultures. Ils demandent le droit de définir eux-mêmes le sens du mot "autochtone" et d'être reconnus comme tels. Certains vivent dans les villes et sont, par exemple, juristes, travailleurs sociaux ou, et c'est la majorité, s'efforcent de gagner de quoi survivre ; d'autres encore ont conservé leur mode de vie traditionnel. Ce qui les unit, c'est leur désir de garder leur identité tout en s'adaptant, et de maintenir le respect de la nature. Leurs valeurs sont très différentes des priorités affichées par les Occidentaux. Les Cree de l'Alberta, les Quechua des hauteurs péruviennes, les Santal des forêts du Bihâr en Inde ont tous une relation profonde avec la terre qu'ils considèrent une source de vie, un don du créateur qui nous nourrit, nous accueille et nous dispense son enseignement.

Bien que les coutumes, les cultures, et l'exploitation de la terre diffèrent considérablement d'un peuple à l'autre, la Terre Mère est le centre de leur univers, le noyau de leur culture et le fondement de leur identité. Elle les relie à leur passé — car elle abrita leurs ancêtres — à leur présent — car elle subvient à leurs besoins — et à leur futur — car elle constitue l'héritage qu'ils légueront à leurs enfants et petits-enfants. Être autochtone c'est appartenir à une terre.

Selon l'aborigène australien Pat Dodson "la terre ne peut être offerte ni enlevée. Dès notre naissance nous appartenons à la terre. Notre culture et notre vie spirituelle et sociale en dépendent". Au cœur de cette profonde affinité réside l'intelligence du lien indéfectible existant entre toutes les formes de vie : les montagnes, les rivières, les cieux, les animaux, les végétaux, les insectes, les rochers, les individus. Les mondes matériel et spirituel s'enchevêtrent, pour former une toile complexe, chaque être vivant étant imprégné d'une signification sacrée. Ce sentiment qui enracine les peuples autochtones dans leur terre a presque totalement disparu chez les citadins, entraînant chez eux souffrance et désespoir. L'idée que la terre puisse appartenir à quelqu'un même lorsqu'elle n'est ni exploitée, ni même habitée, est étrangère aux peuples autochtones. Comme le demande Sealath, un chef duwamish, "Comment pouvez-vous acheter ou vendre la terre, la chaleur de la terre ? Cette idée nous est étrangère. Nous ne possédons ni la fraîcheur de l'air, ni l'éclat de l'eau. Comment pouvez-vous nous les acheter ?".

En Occident la terre est détenue par des particuliers, des investisseurs ou l'Etat. Son propriétaire en dispose à sa guise. Pour les peuples autochtones, c'est un bien collectif, même si les différends quant à son utilisation ont souvent provoqué des conflits entre les communautés autochtones et non-autochtones. Selon les autochtones, l'humanité n'aura jamais que l'usufruit de la terre. Elle se doit de la préserver.

Par contre, pour l'idéologie occidentale dominante, la nature doit être étudiée, disséquée et maîtrisée. Le progrès se mesure par la capacité d'extraire les secrets et les richesses de la terre. Le monde industrialisé exploite la terre pour s'enrichir. Pour les peuples autochtones, au contraire, la terre n'est pas un simple fonds de commerce, c'est la source de la vie. Leur environnement régit leur mode de vie. Les peuples autochtones sont les peuples de la terre. Cette différence a souvent été à l'origine de malentendus. En effet, beaucoup ont présumé que les peuples autochtones n'avaient pas le sens de la propriété car ils ne délimitaient pas physiquement leur territoire. En réalité, chaque peuple connaît l'étendue de ses terres, et sait qu'il faut partager la terre, l'eau et les autres ressources. Il ne comprend que trop bien que nuire à la terre c'est se détruire soi-même car nous formons avec elle un corps unique.

Les Occidentaux considèrent qu'aucun peuple sur la planète ne possède l'exclusivité des ressources que la nature nous a données et que personne ne saurait empêcher le reste de l'humanité d'en profiter si cela est indispensable à la survie de son économie. Or, les indigènes répondent que l'économie des pays industrialisés est leur problème et non celui de tous les habitants de la Terre. Mieux encore, la Terre et ses richesses n'appartiennent à personne en particulier et personne ne peut être contraint à renoncer à son sol au nom d'un droit de conquête ou d'hégémonie mercantile.

En effet le colonialisme européen a été l'un des processus les plus destructeurs de l'histoire de l'humanité. En 1492, date de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique et début symbolique de cette tragique aventure, la majeure partie du globe était inconnue des Européens. Au cours des siècles suivants, les vagues de colonisation successives ont chassé hors de leurs terres la plupart des habitants originaux de la planète et drastiquement réduit leur nombre. Les Européens sont arrivés en brandissant leur civilisation comme un cadeau. Pour ces peuples traités en "sauvages" mais dont les sociétés riches et bien organisées remontaient à quelques milliers d'années, le cadeau s'est révélé mortel. Outre le meurtre et l'esclavage, le contact avec l'extérieur a apporté les épidémies et la désintégration culturelle.

En Australie, un pays décrété *terra nullius* (terre inhabitée) par les pionniers blancs, cohabitaient quelque cinq cents peuples distincts parlant différentes langues et vivant dans des territoires bien délimités. Un siècle plus tard, il ne subsistait plus qu'un cinquième de cette population. Les colonisateurs sont arrivés avec, dans une main, une épée et, dans l'autre, une bible, ainsi que l'exprimait le soldat chroniqueur Bernal Diaz del Castillo : «pour apporter la lumière à ceux qui sont dans l'obscurité, et aussi pour devenir riche». Indifférents à la spiritualité hautement développée de ces peuples, ils les ont contraints à se convertir à une autre religion, souvent sous peine de mort.

Rien n'a été plus destructeur pour les peuples autochtones que ce qu'il est convenu d'appeler le progrès. Les mines, les barrages, les routes, les plans de colonisation, les plantations, les fermes d'élevage et autres manifestations du «développement économique» ont contraint ces populations à quitter la terre qu'ils occupaient depuis des siècles et portent une atteinte grave aux environnements locaux. Les habitants traditionnels sont les premiers à subir les conséquences du déboisement, de la désertification et de la dégradation de ces terres en marge et à l'équilibre fragile. Lorsqu'ils tentent de s'opposer à un projet, il n'est pas rare que leurs manifestations pacifiques dégénèrent en conflit.

Bien que certains projets de développement soient bénéfiques pour certaines franges de la population, ils favorisent trop souvent une minorité de personnes au détriment du plus grand nombre. Le «progrès politique» a causé un lourd préjudice à ces peuples autochtones puisque, au nom de la sécurité globale, leurs terres ont été contaminées. Ils subissent le racisme et l'oppression. Un peu partout dans le monde, il existe des peuples qui n'ont pas volontairement choisi de devenir citoyens des pays auxquels ils appartiennent. Ils savent cependant que ce passé idyllique où ils vivaient de chasse et de cueillette est à jamais révolu et qu'ils ne peuvent demeurer coupés des puissantes forces politiques qui les entourent. Les peuples autochtones ne sont pas opposés au développement lorsqu'il bénéficie à leurs communautés, mais critiquent les activités économiques qui dévastent l'environnement et le monde naturel.

Où se trouvent les peuples autochtones ?

On compte plus de 300 millions d'autochtones dans le monde — soit 4% de la population mondiale — répartis dans près de 70 pays. Si l'on ajoute à

cette estimation les peuples autochtones d’Afrique, on peut multiplier par deux ce chiffre. Dans la plupart des pays, les peuples autochtones sont en minorité par rapport à la population nationale. Au Brésil et en Suède par exemple, ils ne représentent que 0,1% de la population ; aux Etats-Unis, moins de 0,5%. Ils représentent cependant au Groenland 90% de la population, en Bolivie et au Guatemala les deux tiers et au Pérou 40%.

Les populations autochtones les plus nombreuses se situent en Asie : 86 millions en Chine, 60 millions en Inde. Mais dans ces deux pays les populations autochtones ne représentent que 7% de la population. Dans le monde entier, les frontières nationales qui ont été instaurées ont divisé ces communautés. Les Saami par exemple sont à la fois présents en Suède, en Norvège, en Finlande et en Russie. Les Inuit pour leur part peuvent, en fonction du lieu où ils se trouvent, être citoyens canadiens, danois (Groenland), américains (Alaska), ou russes. A ce jour les Nations Unies n’ont toujours pas donné de définition précise de la notion de “peuples autochtones», qui d’ailleurs revendiquent le droit de définir eux-mêmes le contenu de cette notion.

Résidant sur près de 15% du territoire mondial, ils sont les gardiens d’espaces naturels tels que le Grand Nord, l’Arctique, les forêts tropicales et boréales, les régions arides, les montagnes, les déserts, des espaces aussi vulnérables qu’essentiels à l’avenir de notre planète.

Les organisations autochtones

Dans la majorité des cas, les peuples autochtones ne vivent plus isolés. De plus en plus, leur monde est affecté par les évolutions extérieures. Ils adaptent leurs organisations traditionnelles afin de défendre leurs intérêts face à cette nouvelle réalité. En conséquence, les organisations autochtones se multiplient aux niveaux communautaire, national, régional et international. Ces organisations autochtones prennent différentes formes : petits conseils locaux au sein des villages, parlements autochtones comme les Saami en Norvège ou les Inuit au Groenland, ou systèmes de gouvernements comme celui des Iroquois, qui existait avant la fondation des Etats-Unis.

Près de cinq cents organisations autochtones sont actives officiellement auprès de l’ONU, où elles défendent leurs intérêts au niveau international.

L'ICRA a créé également le Fonds Mondial pour la sauvegarde des cultures autochtones (FMCA) avec, pour logo “la mémoire de l'humanité” et pour devise “chaque fois qu'un peuple, une culture meurt, l'humanité est orpheline d'une partie d'elle-même”. Le FMCA s'est donné pour mission la connaissance, le recensement, la sauvegarde et la promotion des cultures autochtones par tous les moyens écrits et audiovisuels modernes en recueillant tous documents (livres, films, enregistrements, études et témoignages) sur les cultures traditionnelles nomades ou sédentaires des peuples indigènes.

INDEX DES PEUPLES AUTOCHTONES

Il existe dans le monde environ 5000 peuples autochtones — groupes qui se distinguent par leurs différences culturelles et linguistiques et leur isolement géographique. La liste qui suit fournit quelques informations au sujet des peuples autochtones et de leurs principaux problèmes et caractéristiques, par pays et par région. Néanmoins, beaucoup de peuples importants ont ici été omis en raison de manque d'espace. Des noms génériques, par exemple les Aborigènes et les Inuit, ont ainsi été souvent utilisés alors même que ces peuples peuvent se subdiviser en de multiples sous-groupes. Cependant, c'est une convention généralement acceptée, y compris par les peuples autochtones.

Certains noms n'ont pas d'orthographe définitive — ainsi les Santal, en Inde, s'écrit aussi Santhal, les Saami sont souvent connus comme Sami. On a cependant cherché à respecter les préférences des peuples autochtones lorsque cela était possible. Les chiffres indiqués concernant l'importance respective de ces peuples sont basés sur des statistiques gouvernementales quelquefois peu fiables et sur des informations de source autochtone, et sont par conséquent à prendre comme des estimations.

Arctique, Europe et Fédération de Russie

Les peuples Inuit et Saami ont été relativement protégés de la colonisation en raison du climat rude régnant dans cette zone. Dans le passé, les marchands de fourrure furent attirés par l'Extrême nord du Canada et l'Alaska, les mineurs et les bûcherons par les terres des Saami en Scandinavie. De nos jours, ces régions sont des zones d'implantation privilégiées des compagnies minières ainsi que des industries pétrolières.

Les peuples de l'Arctique bénéficient d'une autonomie grandissante et retrouvent peu à peu des droits sur leurs terres. Au sein des pays scandinaves, les parlements saami se sont constitués en tant qu'instances consultatives pour les gouvernements de la zone et le Groenland. Quant aux Inuit, ils disposent désormais d'un Parlement compétent dans le domaine législatif. Au mois d'avril 1999, les Inuit du Nord-Canada sont parvenus à négocier un accord de compensation ainsi que l'obtention d'un nouveau territoire, le Nunavut, au sein duquel ils disposeront de la propriété sur les ressources. De plus, les lois qui gouverneront le territoire seront majoritairement inuit.

Quant aux peuples autochtones en Russie, ils continuent à rencontrer de nombreux problèmes, notamment la dégradation de l'environnement. Leur situation est donc particulièrement difficile.

Terres arctiques et subarctiques

Inuit (Eskimos) 100.000. Ils sont partagés entre : îles Aléoutiennes (Etat d'Alaska, Etats-Unis) 30.000 ; Canada 25.000 ; Groenland (Danemark) 42.000 ; ex-URSS 2.000. Seulement moins de 10% d'entre eux vivent de chasse, pêche et piégeage, mais le mode de vie traditionnel demeure dominant. La Conférence Circumpolaire Inuit, qui inclut une délégation originaire de l'ex-URSS, cherche à réunir l'ensemble des Inuit autour d'un programme commun.

Saami plus de 40.000. Ils sont partagés entre : Finlande 4.000 ; Suède 17.000 ; Norvège 17.000 ; ex-URSS 2.000. Moins de 10% vivent de la chasse aux rennes. Le Conseil des Saami est représenté par des Saami originaires des pays scandinaves.

Ex-URSS : 1,4 millions (0,5% de la population)

Connus sous le nom de "petites nationalités" ou "petits peuples", on les trouve principalement dans trois régions : le Nord et la Sibérie, le Caucase, et l'Asie centrale. En effet, comme dans le cas de la Chine et des Etats-Unis, l'URSS s'était agrandie et avait incorporé beaucoup de peuples. Peu d'entre eux pratiquent aujourd'hui la chasse et l'élevage en troupeau.

Dans le Sud, les pasteurs turcs et kazakh ont été regroupés au sein de fermes d'Etat et de coopératives. Les groupes principaux sont les Chukchi, Even, Evensk, Karachaevsky, les Khakasy, Khanty, Kazakh, Latsky, Saami, Talyski, Yuit.

Amérique du Nord

La condition de la plupart des peuples autochtones du Canada et des Etats-Unis est similaire à celle de ces peuples dans les pays en développement. Plusieurs centaines d'années d'oppression et de politique d'assimilation ont conduit à décimer et déplacer les nations indiennes. De nos jours les peuples autochtones exigent le respect des traités qu'ils ont signés et de disposer du contrôle des ressources produites par et sur leurs terres. Au Canada, un nombre croissant d'accords ont été négociés avec le gouvernement et les autochtones ont obtenu des compensations et la propriété des ressources et de la terre. Pourtant, certains groupes ne veulent pas signer d'accords si cela doit signifier pour eux l'abandon de leur souveraineté sur les territoires ancestraux. Aux Etats-Unis, beaucoup de peuples autochtones vivent dans la pauvreté et sont victimes du chômage, même si les droits de certains groupes sur la terre et ses ressources ont été depuis longtemps établis.

Canada (4% de la population)

On recense 326.000 Indiens organisés en 577 groupes, 25.000 Inuit et au moins 100.000 — et peut-être jusqu'à 850.000 — métis et Indiens sans statut. Parmi les peuples les plus importants, on trouve les Bella Coola, Blackfoot, Cayuga, Chipewyan, Cree (70.000, dont les James Bay Cree), Dene, Haida, Innu, Inuit, Iroquois, Kwakiutl, Meti, Micmac, Mohawk, Nootka, Oneida, Onondaga, Seneca, Tlingit, Tsimshian, Tuscarora.

Etats-Unis (1,5 millions incluant les Aléoutes, les Indiens d'Alaska et les Inuit d'Alaska — 0,5% de la population)

Le Bureau des Affaires indiennes reconnaît 266 tribus ainsi que 216 communautés inuit et indiennes en Alaska. Les peuples les plus importants sont les Apaches, Arapaho, Cherokees, Cheyennes, Choctaw, Comanches, Crow, Hopi, Iroquois (50.000), Lakota (75.000), Navajo (160.000), Nez-Percé, Pawnee, Pueblo, Shawnee, Shoshone, Sioux Oglala, Uti, Wintu.

Amérique centrale

Les peuples autochtones de cette région ont souffert de plusieurs décennies de dictature, de répression et d'injustice. Privés de leurs terres, tout d'abord par les colonisateurs espagnols, puis par les nouvelles élites créoles, beaucoup d'autochtones se sont retrouvés sans terres. Néanmoins, les traditions demeurent solides, particulièrement

chez les Mayas qui s'organisent de plus en plus afin de défendre leurs droits. Au total, ils représentent une population de 13 millions de personnes.

Belize : 15.000 (10% de la population), descendants des Mayas

Costa Rica : 20.000 (1% de la population)
Boruca (1.000), Bribri (3.500), Guatuso.

El Salvador : 960.000 (21% de la population)
Tous les peuples autochtones ont été affectés par la guerre civile.
Pipile, Lenca.

Guatemala : 3,6 millions (50% de la population).
Beaucoup des descendants des Mayas ont été confrontés à une répression féroce de la part du gouvernement durant de nombreuses années, particulièrement lors des années 1980-1990, période de guérilla. L'accord sur l'identité et les droits des peuples autochtones, qui contenait des dispositions reconnaissant les droits du peuple maya et qui avait été négocié lors du processus de paix, a pourtant été rejeté par référendum au mois de mai 1999. Au sein des communautés indiennes, il n'y a eu que peu d'améliorations.

Chol, Chuj (26.000), Kekchi (340.000), Quiche (750.000).

Honduras : 250.000 (7% de la population)
Chorti (2.000), Lenca (50.000), Miskito (45.000).

Mexique : 8 millions (11% de la population)
Incluent les descendants des Aztèques qui ont dû faire face au racisme, à l'exclusion de la vie nationale, à la perte de leur terre et au tourisme. Néanmoins, on assiste à une renaissance des organisations autochtones depuis quelques années, particulièrement depuis le soulèvement des zapatistes en 1994 au Chiapas.

Mixe, Tarahumara, Yaqui, Lacandon, Yucatec, Huichol, Nahuatl, Zapotec.

Nicaragua : 80.000 (3% de la population)
Les populations autochtones ont été déplacées de force de leurs villages dans les années 1980 et affectées par les incursions des *contras*. Actuellement, ils bénéficient de l'autonomie régionale.
Miskito (75.000), Rama (600), Sumu (5.000).

Panama : 150.000 (6% de la population)

Le peuple kuna dispose d'un territoire autonome depuis les années vingt.

Choko et Embera (10.000), Guaymi (80.000), Kuna (50.000).

Amérique du Sud

La population autochtone dépasse largement le chiffre des 15 millions. La majorité d'entre eux vit dans les hautes terres et tout particulièrement les Quechua et les Aymara, qui représentent plus de 11 millions de personnes. Environ 1 million habitent les forêts de l'Amazonie dans plusieurs pays, par exemple le Brésil, la Bolivie, la Colombie et l'Equateur.

Argentine : au moins 500.000 personnes (0,1% de la population totale)

Seize groupes principaux. La majorité vit le long des frontières bolivienne et paraguayenne. Ils disposent d'une faible protection légale et de peu de terres.

Guarani, Kolla, Mapuche, Mataco, Toba.

Bolivie : 4 millions dans les Hautes Terres, 150.000 dans les Basses Terres soit 30 groupes (66% de la population totale)

Exploitation impitoyable de la main-d'œuvre indigène. Nombre d'entre eux ne disposent pas de terres. Affectés par le programme gouvernemental qui vise à supprimer la production de la cocaïne.

Aymara (1 million), Ayoreo, Chiquitano, Chuiriguano, Garavo, Mojo, Quechua (3 millions).

Brésil : 200.000 personnes, regroupées en plus de 200 nations (1% de la population)

Les Indiens du Brésil constituent un des groupes autochtones les moins assimilés au monde. Toute la zone est affectée par la déforestation, la colonisation, l'exploitation minière, la construction de barrages et les conflits agraires.

Arara, Arawete, Asurini, Gaviao, Kayapo, Kreen-Akrore, Makuxi, Nambikkwara, Parakana, Pataxo-Ha-Ha-Hae, Tukano, Txukuramae, Waimiri-Atraori, Xavante, Yanomami.

Chili : 1 million (9% de la population totale)

Dans le Sud, on trouve surtout les Mapuche, dans le Nord de petits groupes d'Aymara. De nombreux chefs indiens furent torturés et tués sous la dictature de Pinochet. Aujourd'hui les Mapuche luttent pour garder

leurs territoires traditionnels face aux grandes compagnies d'exploitation forestière.

Aymara (15.000), Mapuche (1 million).

Colombie : 300.000 (1% de la population)

Soixante groupes autochtones. Certains autochtones sont utilisés par les narcotrafiquants pour produire la coca.

Embera, Guahibo, Guambiano (200.000), Paez, Tukano (Ufaina), Wayuu (Guajiro).

Equateur : 3 millions dans les Hautes Terres, 70.000 dans les Basses Terres (21% de la population)

Comme au Pérou et au Brésil, le gouvernement a affecté la région de l'Amazonie au développement, ce qui a provoqué des conflits agraires.

Colorados Pinchada, Otavala, Quechua (30.000), Cofan, Secoya (15.000, incluant les Siona et les Waorani), Siona (voir Secoya), Waorani (voir Secoya), Shuar (20.000).

Guyane française : 4.000 (4% de la population), parmi lesquels on trouve les Arawak.

Guyana : 30.000 (3% de la population)

Akawaio.

Paraguay : 100.000 (3% de la population)

Les autochtones ont été affectés par les projets des missionnaires et la colonisation.

Ache, Ayoreo, Guarani, Toba-Maskoy.

Pérou : 8 millions dans les Hautes Terres, 600.000 en Amazonie (40% de la population)

Beaucoup des autochtones des Hautes Terres sont privés de terres ; quant à ceux des Basses Terres, ils sont confrontés à la colonisation sur l'initiative du gouvernement. Victimes des violations des droits de l'homme commises par le gouvernement et le Sentier Lumineux pendant de longues années.

Aguarana, Amarakaeri, Ashaninka, Aymara, Matsigenka, Quechua, Yagua, Yanasha (Amuesha).

Surinam : 18.000 (1% de la population). Lakono, Karinja.

Venezuela : 150.000 (1% de la population)

Les autochtones sont affectés par la déforestation, l'exploration pétrolière et l'élevage en ranch.

Bari, Panare, Piaroa, Wayuu (Guajiro), Yanomami (Sanema).

Afrique

Le mode de vie et la culture de nombreux peuples autochtones en Afrique sont affectés par les guerres civiles, la construction de nations basées sur une très forte centralisation de l'Etat, et des projets économiques inappropriés. Parmi les peuples les plus menacés, on trouve les pasteurs nomades du Sahel et de l'Afrique orientale (environ 25 millions de personnes) tandis qu'il ne reste qu'un groupe restreint de chasseurs cueilleurs dans le désert de Kalahari et dans les forêts de l'Afrique centrale. Les peuples pygmées du Rwanda sont fortement touchés pendant les conflits dans ce pays.

Afar : 110.000 (Ethiopie, Djibouti).

Dinka : 500.000 (Soudan). Guerre civile au sud.

Erythréen (Ethiopie).

Fipa (Tanzanie).

Foulani : 6 millions (Tchad, République centrafricaine, Cameroun, Guinée, Mali, Niger, Nigéria, Sénégal). Le mode de vie traditionnel basé sur le nomadisme perd de plus en plus d'importance.

Hadzabe : 1.000 (Tanzanie). Le mode de vie traditionnel, basé sur la chasse et la cueillette, est en voie de disparition en raison de la perte des terres.

Massai : 200.000 (Kenya, Tanzanie). Perte des terres au profit de la mise en place de parcs naturels.

Nuer : 300.000 (Soudan). Guerre civile au sud.

Oromo (Ethiopie, Kenya).

Pygmées : 150.000 (Burundi, Cameroun, Gabon, Rwanda, Zaïre). Les membres de ce groupe se désignent par d'autres noms tels les Efe, les Mbuti, les Twa, etc.

San : 62.000 (Angola, Botswana, Namibie). On les appelle souvent de manière péjorative les Bochimans, mais ils se nomment eux-mêmes les Zhu twasi (le vrai peuple). 60.000 d'entre eux ont perdu leurs terres au profit d'éleveurs de bétail. Ils ont été recrutés de force par l'armée sud-africaine en Namibie.

Shilluk.

Somali : 2 millions en dehors de la Somalie (Ethiopie, Somalie, Kenya, Djibouti)

Tigréens (Ethiopie).

Touaregs : 900.000 (Algérie, Libye, Niger, Burkina Faso, Mali). Ce sont principalement des pasteurs nomades. Ils ont été affectés par les programmes gouvernementaux de sédentarisation, la sécheresse et la bureaucratie qui contrôle les frontières.

Asie du Sud

Bien qu'il n'y ait pas eu de colonisation et d'implantation européennes significatives, il y a pourtant eu des migrations importantes à l'intérieur de cette zone. Les divers gouvernements ne veulent pas reconnaître qu'il existe sur leur sol des populations autochtones vivant dans des zones isolées et jouissant d'une grande indépendance. Dans la période coloniale et post-coloniale, leurs territoires ont été envahis et leurs ressources exploitées. Les peuples mentionnés dans cet index ont conservé une culture distincte et une base géographique.

Afghanistan : 200.000 nomades et semi-nomades sérieusement affectés par plusieurs années de guerre civile, l'occupation militaire soviétique, le régime des talibans et les événements qui ont suivi le 11 septembre 2002.
Baloutch, Pathan.

Bangladesh : 600.000 (1% de la population)
Vivent dans les forêts des Chittagong Hill Tracts.
Chakma, Khumi, Khyang, Lushai, Marma, Murung, Tripura.

Inde : 70 millions (7% de la population)
Ces chiffres se réfèrent à des populations autochtones officiellement reconnues, réparties en 200 groupes ou tribus inventoriés. Ils sont large-

ment dispersés et vivent dans les forêts et les montagnes, particulièrement dans le Centre et le Nord-Est. Les groupes principaux sont : Andamense, Bhil, Bhilala, Chancha, Dandami, Garo, Gond, Ho, Khasi, Khond, Kolha, Korku, Malaipantharam, Manipuri, Mizo, Munda, Naga, Oraon, Santal, Ratra, Tadari, Vasara.

Iran : Baloutch (5 millions), Pathan (20 millions)
(Afghanistan, Iran, Pakistan).

Pakistan : 7,5 millions

Deux virgule cinq millions dépendent de l'administration fédérale, plus de 5 millions sont provisoirement regroupés et administrés en tribus. Certains d'entre eux défendent farouchement leur autonomie locale.

Sri Lanka

Vedda 2.000. Ce sont les premiers habitants de ce territoire. Ils vivent dans les forêts de l'Est. Le mode de vie traditionnel est menacé par la construction de barrages et la colonisation.

Océanie

Australie : 250.000 Aborigènes (2% de la population)

Les groupes principaux sont : Gurindji, Kokotha, Manjiljarra, Pitjantatjara, Yirrkala, Yungngora. Les aborigènes qui vivent dans les villes sont confrontés au racisme et au chômage ; dans les campagnes, beaucoup d'entre eux n'ont pas de terres, même si certaines terres ont été rendues à leurs premiers propriétaires.

Aotearoa (Nouvelle-Zélande) : 300.000 Maoris (10% de la population), regroupés au sein de 11 principaux groupes

C'est simplement aujourd'hui que certaines terres ont été rendues aux Maoris, mais beaucoup de ceux qui vivent dans les villes sont parmi les plus mal lotis de la société.

Iles du Pacifique

Cette région est affectée par des essais nucléaires, récemment arrêtés, et une exploitation économique aux mains des étrangers. Certaines peuples, comme les Kanak, les Tahitiens, les Chamorro sur l'île de Guam, réclament l'indépendance.

Mélanésie

Papouasie occidentale : 1 million ; Papouasie-Nouvelle-Guinée : 3 millions y compris les Dani, Kyaka, Huli, Melpa, Mae-Enga, Tsembaga ; Fidji : 640.000 (44% de la population) ; Kanak (Nouvelle-Calédonie) : 140.000 (45% de la population) ; Iles Salomon : 240.000 ; Vanuatu : 140.000.

Micronésie

Dans les territoires sous tutelle : 140.000, y compris les îles Marshall et Belau

Guam : 100.000 (50% de la population) ; Kiribati : 56.000 ; Tuvalu : 7.500 ; Iles Caroline.

Polynésie

Polynésie française : 114.000 (70% de la population) ; Samoa-Occidentales : 32.000 ; Samoa : 158.000 ; Tonga : 98.000 ; Wallis-et-Futuna : 8.500.

Asie de l'Est

Cambodge, Laos, Vietnam : 1 million

Vivent dans les montagnes boisées. Affectés par les guerres et recrutés par les deux partis.

Montagnards, Meo, Javai.

Chine : 86 millions (7% de la population)

Ce sont des minorités nationales, constituées en 55 groupes.

Hui (7,6 millions), Mandchou (9 millions), Miao (7,6 millions), Mongol (5,2 millions), Tibétain (4,7 millions), Ouïgour (6,6 millions), Yi (6,6 millions), Zhuang (16 millions).

Indonésie : 1,5 millions (1% de la population)

Trois cents groupes ethniques, parlant 240 langues. Quand les Hollandais se retirèrent du territoire, le nouveau gouvernement de Jakarta décida d'incorporer toutes les îles de la zone au sein de ce nouvel Etat. Les peuples autochtones ont perdu leurs terres et leurs ressources au profit de colons en provenance de Java.

Timor oriental — Irian Jaya — Kalimantan — Papouasie occidentale : 1 million, y compris les Asmat, Amungme, Chimbo, Dani, Dayak, Kapahu, Mae-Enga.

Japon : 50.000 Aïnous. Ce sont les premiers habitants de l'île d'Hokkaido. Ils ont été affectés par le racisme et l'exploitation touristique.

Malaisie : 71.000 dans la péninsule (4% de la population), constituant 3 principaux groupes ; 500.000 dans l'Est de la Malaisie (50% de la population). Les groupes principaux sont : les Negritos et les Sengoi (péninsule), les Dayak, Iban, Kayan, Kelabit, Kenyah et Penan. Dans l'Est, ils sont affectés par l'exploitation du bois pour l'industrie.

Penan 10.000.

Mongolie : 1,6 millions

Les activités nomades et semi-nomades demeurent centrales dans la vie des 1,6 millions de Mongols.

Myanmar (Birmanie) : 10 millions (30% de la population)

Ils vivent dans les forêts boisées près des frontières. Les groupes principaux sont les Arakanais, Chin, Kachin, Karen, Palaug, Shan. Pendant près de quarante ans, le gouvernement a combattu les autochtones qui réclamaient l'autonomie régionale.

Philippines : 6,5 millions (16% de la population), constituant près de 50 groupes

Ils vivent dans la zone montagneuse de Luzon et dans les forêts de Mindanao. Dans le Sud, on trouve une population importante issue de tribus musulmanes. Les zones appartenant aux autochtones sont exploitées pour leurs ressources.

Bangsa Moro, Bontoc, Hanunoo, Ibaloy, Ifugao, Isneg, Kalinga, Kankanai.

Taiwan : 300.000 personnes, constituant 10 groupes

Ils sont relégués dans les montagnes dans des conditions de pauvreté extrême et dans les villes ils souffrent de privation et d'exploitation.

Thaïlande : 500.000 (1% de la population)

Tribus pratiquant l'élevage dans les hauts pâturages. Constituant 9 grands groupes. La plupart n'ont pas de terre car les fermiers pauvres des autres parties du pays sont venus s'installer sur leur territoire traditionnel. L'exploitation du bois et la culture du pavot affectent aussi ces groupes.

Lectures obligatoires

Les textes suivants, présentés comme “lecture obligatoire”, choisis parmi les œuvres des meilleurs auteurs dans le domaine des Sciences Anthropologiques, ont été communiqués aux étudiants de l’Ecole pour qu’ils disposent de connaissances complémentaires au programme des cours.

L'ethnocentrisme

Claude Lévi-Strauss

*Extrait de l'ouvrage "Race et histoire" © UNESCO 1952
Reproduit avec la permission de l'UNESCO*

Dans le texte écrit par Claude Lévi-Strauss en 1952 sur une commande de l'UNESCO, le célèbre ethnologue commence par retirer toute valeur opératoire au concept de race. Les différences qui existent entre les groupes humains tiennent, écrit-il, "*à des circonstances géographiques, historiques et sociologiques, non à des aptitudes distinctes liées à la constitution anatomique ou physiologique des noirs, des jaunes ou des blancs*". Mais, ajoute aussitôt Lévi-Strauss, il ne suffit pas de distinguer l'héritage social du patrimoine héréditaire, de soustraire les styles de vie à toute prédestination génétique, de combattre la biologisation des différences — encore faut-il savoir s'opposer à leur hiérarchisation.

La tentation de placer les communautés humaines sur une échelle de valeurs dont on occupe soi-même le sommet, est scientifiquement aussi fausse et aussi pernicieuse moralement que la division du genre humain en entités anatomico-physiologiques closes.

Or, les penseurs des Lumières ont, selon Lévi-Strauss, succombé à cette tentation. Enivrés tout à la fois par le développement de la connaissance, le progrès technique et le raffinement des mœurs que connaissait l'Europe du XVIII^e siècle, ils ont créé, pour en rendre compte, le concept de *civilisation*. C'était faire de leur condition présente un modèle, de leurs habitudes particulières des aptitudes universelles, de leurs valeurs des critères absolus de jugement et de l'Européen, maître et possesseur de la nature, l'être le plus intéressant de la création. Cette vision grandiose d'une ascension continue, d'une raison s'accomplissant dans le temps et dont l'Occident était en quelque sorte le fer de lance, reçut au siècle suivant la caution de l'ethnologie naissante.

C'est forts de cette certitude que les Européens ont, à la fin du XIX^e siècle, accompli leur œuvre de colonisation. L'Europe rationnelle et

technicienne incarnant le progrès face aux autres sociétés humaines, la conquête apparaissait comme le moyen tout ensemble le plus expéditif et le plus généreux de faire entrer les retardataires dans l'orbite de la civilisation. Une mission incombait aux nations évoluées : hâter la marche des non-Européens vers l'instruction et le bien-être. Il fallait, pour le salut même des peuples primitifs, résorber leur différence — c'est-à-dire leur arriération — dans l'universalité occidentale.

Mais après deux guerres mondiales, comme a écrit Aimé Césaire (dans *Discours sur le colonialisme*, Présence Africaine, 1995 pp. 19-20), les “kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer ... tonnages de coton ou de cacao exportés, hectares d'oliviers ou de vignes plantés ... maladies guéries, niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes” — ces arguments statistiques traditionnellement invoqués pour justifier l'œuvre coloniale — perdaient leur pouvoir d'intimidation en même temps que volaient en éclats les lieux communs sur la psychologie de l'indigène. Des coutumes méprisées en vertu d'une conception simplificatrice du progrès retrouvaient leur légitimité perdue ; occulté ou disqualifié par la marche forcée que l'Occident s'était cru en droit de prescrire à l'histoire, tout un passé sortait de l'ombre ; des “millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse” rentraient en possession d'eux-mêmes : ils n'étaient plus des sauvages ou des barbares en attente du salut mais les dépositaires d'une tradition vénérable.

Au moment où l'UNESCO se propose d'aborder un chapitre nouveau de l'histoire humaine, Lévi-Strauss rappelle, au nom de sa discipline, que l'ère dont il s'agit de sortir est marquée par la colonisation aussi bien que par la guerre, par l'orgueil de l'Occident niant les autres versions possibles de l'humanité aussi bien que par l'affirmation nazie d'une hiérarchie naturelle entre les êtres, par la mégalomanie du progrès tout autant que par le délire biologique. Et Lévi-Strauss fait école. A l'instar de l'anthropologie structurale — et chacune sur son propre terrain — toutes les sciences humaines pourchassent l'ethnocentrisme.

Sous l'effet de la lutte anticoloniale, les sociologues les plus influents et les plus audacieux des années soixante combinent l'approche marxiste avec celle de l'ethnologie. Ils découvrent une société divisée en classes et des classes dotées chacune d'un univers symbolique distinct. Ces classes se combattent, disent-ils, comme Marx, et leurs univers se valent, ajoutent-ils, en s'inspirant de Lévi-Strauss : «La sélection de significations qui dé-

finit objectivement la culture d'un groupe ou d'une classe comme système symbolique est arbitraire car la structure et les fonctions de cette culture ne peuvent être déduites d'aucun principe universel, physique, biologique ou spirituel, n'étant unies par aucune espèce de relation interne à la "*nature des choses*" ou à une "*nature humaine*"».

Ce texte sur l'ethnocentrisme, publié pour la première fois en 1952 dans la brochure "*Race et histoire*" par l'UNESCO, et devenu vite introuvable en librairie, a connu une deuxième édition en 1961 grâce aux Editions Gonthier. Une troisième édition, d'où nous avons extrait notre "*lecture obligatoire*", a vu le jour en 1973 dans l'ouvrage "*Anthropologie structurale 2*" éditée par Plon. Voici sa version intégrale avec l'aimable autorisation de l'auteur.

«Et pourtant, il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés ; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale ; dans ces matières, le progrès de la connaissance n'a pas tellement consisté à dissiper cette illusion au profit d'une vue plus exacte qu'à l'accepter ou à trouver le moyen de s'y résigner.

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. "*Habitudes de sauvages*", "*cela n'est pas de chez nous*", "*on ne devrait pas permettre cela*", etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères.

Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire "*de la forêt*", évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère

rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

Ce point de vue naïf, mais profondément ancré chez la plupart des hommes, n'a pas besoin d'être discuté puisque cette brochure en constitue précisément la réfutation. Il suffira de remarquer ici qu'il recèle un paradoxe assez significatif. Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les "*sauvages*" (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. On sait, en effet, que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n'est nullement certain — l'histoire récente le prouve — qu'elle soit établie à l'abri des équivoques ou des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente.

L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les "*hommes*" (ou parfois — dirons-nous avec plus de discrétion — les "*bons*", les "*excellents*", les "*complets*"), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus — ou même de la nature — humaines, mais sont tout au plus composés de "*mauvais*", de "*méchants*", de "*singes de terre*" ou "*d'œufs de pou*". On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un "*fantôme*" ou une "*apparition*".

Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction.

Cette anecdote, à la fois baroque et tragique, illustre bien le paradoxe du relativisme culturel (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes) : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent

comme les plus “*sauvages*” ou “*barbares*” de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

Sans doute les grands systèmes philosophiques et religieux de l'humanité — qu'il s'agisse du bouddhisme, du christianisme ou de l'islam, des doctrines stoïcienne, kantienne ou marxiste — se sont-ils constamment élevés contre cette aberration. Mais la simple proclamation de l'égalité naturelle entre tous les hommes et de la fraternité qui doit les unir, sans distinction de races ou de cultures, a quelque chose de décevant pour l'esprit, parce qu'elle néglige une diversité de fait, qui s'impose à l'observation et dont il ne suffit pas de dire qu'elle n'affecte pas le fond du problème pour que l'on soit théoriquement et pratiquement autorisé à faire comme si elle n'existait pas. Ainsi le préambule à la seconde déclaration de l'UNESCO sur le problème des races remarque judicieusement que ce qui convainc l'homme de la rue que les races existent, c'est “*l'évidence immédiate de ses sens quand il aperçoit ensemble un Africain, un Européen, un Asiatique et un Indien américain*”.

Les grandes déclarations des droits de l'homme ont, elles aussi, cette force et cette faiblesse d'énoncer un idéal trop souvent oublié du fait que l'homme ne réalise pas sa nature dans une humanité abstraite, mais dans des cultures traditionnelles où les changements les plus révolutionnaires laissent subsister des pans entiers et s'expliquent eux-mêmes en fonction d'une situation strictement définie dans le temps et dans l'espace. Pris entre la double tentation de condamner des expériences qui le heurtent affectivement, et de nier des différences qu'il ne comprend pas intellectuellement, l'homme moderne s'est livré à cent spéculations philosophiques et sociologiques pour établir de vains compromis entre ces pôles contradictoires, et rendre compte de la diversité des cultures tout en cherchant à supprimer ce qu'elle conserve pour lui de scandaleux et de choquant.

Mais, si différentes et parfois si bizarres qu'elles puissent être, toutes ces spéculations se ramènent en fait à une seule recette, que le terme de faux évolutionnisme est sans doute le mieux apte à caractériser. En quoi consiste-t-elle ? Très exactement, il s'agit d'une tentative pour supprimer la diversité de cultures tout en feignant de la reconnaître pleinement. Car si l'on traite les différents états où se trouvent les sociétés humaines, tant anciennes que lointaines, comme des stades ou des étapes d'un développement unique qui, partant du même point, doit les faire converger vers le même but, on voit bien que la diversité n'est plus qu'apparente. L'humanité devient une et identique à elle-même ; seulement, cette unité

et cette identité ne peuvent se réaliser que progressivement et la variété des cultures illustre les moments d'un processus qui dissimule une réalité plus profonde ou en retarde la manifestation.

Cette définition peut paraître sommaire quand on a présent à l'esprit les immenses conquêtes du darwinisme. Mais celui-ci n'est pas en cause, car l'évolutionnisme biologique et le pseudo-évolutionnisme que nous avons ici en vue sont deux doctrines très différentes. La première est née comme une vaste hypothèse de travail, fondée sur des observations où la part laissée à l'interprétation est fort petite. Ainsi, les différents types constituant la généalogie du cheval peuvent être rangés dans une série évolutive pour deux raisons : la première est qu'il faut un cheval pour engendrer un cheval ; la seconde, que des couches de terrain superposées, donc historiquement de plus en plus anciennes, contiennent des squelettes qui varient de façon graduelle depuis la forme la plus récente jusqu'à la plus archaïque. Il devient ainsi hautement probable que *Hipparion* soit l'ancêtre réel de *Equus caballus*.

Le même raisonnement s'applique sans doute à l'espèce humaine et à ses races. Mais quand on passe des faits biologiques aux faits de culture, les choses se compliquent singulièrement. On peut recueillir dans le sol des objets matériels, et constater que, selon la profondeur des couches géologiques, la forme ou la technique de fabrication d'un certain type d'objet varie progressivement. Et pourtant une hache ne donne pas physiquement naissance à une hache, à la façon d'un animal. Dire, dans ce dernier cas, qu'une hache a évolué à partir d'un autre constitue donc une formule métaphorique et approximative, dépourvue de la rigueur scientifique qui s'attache à l'expression similaire appliquée aux phénomènes biologiques.

Ce qui est vrai d'objets matériels dont la présence physique est attestée dans le sol, pour des époques déterminables, l'est plus encore pour les institutions, les croyances, les goûts, dont le passé nous est généralement inconnu. La notion d'évolution biologique correspond à une hypothèse dotée d'un des plus hauts coefficients de probabilité qui puissent se rencontrer dans le domaine des sciences naturelles ; tandis que la notion d'évolution sociale ou culturelle n'apporte, tout au plus, qu'un procédé séduisant, mais dangereusement commode, de présentation des faits.

D'ailleurs, cette différence, trop souvent négligée, entre le vrai et le faux évolutionnisme s'explique par leurs dates d'apparition respectives. Sans doute, l'évolutionnisme sociologique devait recevoir une impulsion vigoureuse de la part de l'évolutionnisme biologique ; mais il lui est an-

térieur dans les faits. Sans remonter jusqu'aux conceptions antiques, reprises par Pascal, assimilant l'humanité à un être vivant qui passe par les stades successifs de l'enfance, de l'adolescence et de la maturité, c'est au XVIII^e siècle qu'on voit fleurir les schémas fondamentaux qui seront, par la suite, l'objet de tant de manipulations: les "*spirales*" de Vico, ses "*trois âges*" annonçant les "*trois états*" de Comte, "*l'escalier*" de Condorcet. Les deux fondateurs de l'évolutionnisme social, Spencer et Tylor, élaborèrent et publient leur doctrine avant *L'origine des espèces* ou sans avoir lu cet ouvrage. Antérieur à l'évolutionnisme biologique, théorie scientifique, l'évolutionnisme social n'est, trop souvent, que le maquillage faussement scientifique d'un vieux problème philosophique dont il n'est nullement certain que l'observation et l'induction puissent un jour fournir la clef».

Qui sommes-nous ?

Luca et Francesco Cavalli-Sforza

Une histoire de la diversité humaine

Extrait de l'ouvrage "Qui sommes nous ?"

Copyright Flammarion, 1997

Reproduit avec la permission des Editions Flammarion

Existe-t-il des "races pures" ? Les inégalités se répartissent-elles au hasard ou en fonction de l'appartenance ethnique ? La couleur de la peau détermine-t-elle le comportement et la culture ?

Nul autre que Luigi Luca Cavalli-Sforza (auteur aussi de *Gènes, peuples et langues*, Editions Odile Jacob) directeur et initiateur du programme de recherche sur la diversité du génome humain, actuellement professeur de génétique à Stanford, est hautement qualifié pour répondre. Faisant place nette des peurs, des tabous et des manipulations qui conduisent à la discrimination raciale et à l'épuration ethnique, le généticien italien, né à Gènes en 1922, nous raconte le vrai et fascinant roman de l'évolution humaine, où la couleur de la peau est une adaptation aux rayons solaires.

Nous apprenons que les recherches sur les groupes sanguins et sur les chromosomes permettent de dessiner les cartes très précises des groupes ethniques, de leur origine, de leurs croisements à travers les cent mille années d'histoire de l'homme moderne ; qu'il existe une correspondance étroite entre les groupes linguistiques et les groupes génétiques.

Quelques années après la publication de ce livre, un communiqué officiel du National Genome Research Institute a annoncé, le 14 avril 2003, l'achèvement du projet Génome Humain, ceci avec deux ans d'avance sur les prévisions faites au début des années 90. Désormais, le séquençage complet des bases de l'ADN des gènes de l'Homme est accessible aux chercheurs du monde entier qui, on l'espère, utiliseront cet instrument pour aboutir à des progrès pour la santé considérables. Naturellement il faudra tenir compte des problèmes éthiques, légaux et sociaux, et une déclaration universelle sur le Génome Humain et les droits de l'Homme a déjà été proclamée en ce sens par l'UNESCO, car le génome humain "sous-tend

l'unité fondamentale de tous les membres de la famille humaine, ainsi que la reconnaissance de leur dignité intrinsèque et de leur diversité. Dans un sens symbolique, il est le patrimoine de l'humanité”¹.

Mais le mérite de Cavalli-Sforza tient à sa démarche interdisciplinaire qui lui permet, en s'appuyant sur les données de la génétique, de la paléontologie, de l'histoire et de la linguistique, d'analyser puis de reconstruire les multiples aspects de la diversité humaine. Une diversité qu'il affirme être, en définitive, la meilleure garantie de survie pour notre espèce. Voilà ce que Cavalli-Sforza écrit.

Un arbre évolutif basé sur les groupes sanguins

En 1961-1962, nous sommes parvenus à rassembler, parmi les valeurs publiées, celles concernant 15 populations, trois par continent, pour un total de 20 variantes génétiques. Il s'agissait uniquement de groupes sanguins : ABO, Rh et trois autres systèmes (qu'on appelle, pour la petite histoire, MN, Diego et Duffy).

Nous avons évalué la distance génétique entre deux populations en nous basant sur ces données, et cela pour toutes les 105 paires possibles formées par la comparaison entre les 15 populations prises deux à deux. Cela nous a permis d'obtenir l'arbre le plus raisonnable à partir des données disponibles, en utilisant les méthodes de reconstitution que nous avons développées. Il est encore aujourd'hui approximativement juste, malgré le nombre assez modeste de gènes pris en compte. On y remarquera que les populations d'un même continent tendent à s'associer l'une à l'autre : c'était pour nous un bon signe, parce qu'on peut raisonnablement s'attendre à ce que les populations d'un même continent soient plus proches les unes des autres. Certaines populations tendaient à se regrouper sur une même branche de l'arbre : les Indiens d'Amérique, par exemple, se retrouvaient apparentés avec les Eskimos et, de manière plus éloignée, avec les Coréens. C'était là un autre signe encourageant car tout le monde est pratiquement d'accord pour penser que les Amérindiens et les Eskimos sont d'origine mongole et sont arrivés en Amérique, nous l'avons dit, venant de l'est de l'Asie, à travers la Sibérie et l'Alaska.

¹ chercher dans le site www.unesco.org

Pour d'autres populations, il était difficile, à partir des connaissances qu'on avait alors, d'évaluer la signification des résultats obtenus : nous trouvions par exemple que les Européens étaient très semblables aux Africains mais également à d'autres populations, comme s'ils avaient été en un certain sens intermédiaires. Les pôles extrêmes de la variation étaient d'un côté les Africains, de l'autre les peuples de la Nouvelle-Guinée et les aborigènes australiens.

La réalisation de ce premier arbre évolutif fut, on s'en doute, la source d'une certaine satisfaction pour Anthony comme pour moi. Projeté sur une carte géographique du monde, il permettait, entre autres, d'obtenir une figure qui semblait indiquer les routes parcourues par l'homme moderne au cours de son expansion. Bien sûr, c'était quelque chose d'inévitablement approximatif. Nous avons donc raison de penser qu'il était possible de prendre des populations vivant aujourd'hui et de reconstituer leur histoire à l'aide d'une méthode mathématique. Nous étions en train de gagner le pari que nous avons fait avec nous-mêmes mais nous savions aussi que ce n'était qu'une première tentative. Il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir.

Les bifurcations des branches de l'arbre doivent correspondre, historiquement, à des séparations entre deux populations : à ce moment où, d'une de ces populations, un fragment s'est détaché pour migrer ailleurs, dans une région suffisamment distante de la première pour que les échanges migratoires successifs aient été modestes ou nuls. Si la reconstitution est juste, la séquence des branches devrait correspondre à celle des scissions et, avec beaucoup de chance, la longueur des branches correspondrait aux époques où ces scissions se sont produites. Ce n'est que beaucoup plus tard, cependant, que nous nous sommes permis de faire des calculs sur les temps de séparation, lorsque nous avons pu disposer de données beaucoup plus solides.

Un arbre basé sur l'aspect extérieur du corps

Dans le travail qui a immédiatement suivi, nous avons contrôlé ces résultats en prenant en compte des caractères complètement différents, sur lesquels des informations étaient déjà disponibles : la couleur de la peau, la stature et toutes les autres mesures dites *anthropométriques* comme la circonférence du thorax, la longueur des membres, les dimensions du crâne avec les deux diamètres, transversal et antéropostérieur, très prisés chez les anthropologues. A la moitié du siècle dernier, on avait proposé de calculer le rapport entre ces deux diamètres, ce qu'on appelle l'indice

céphalique ; il en avait résulté la fameuse distinction entre dolichocéphales (à tête allongée) et brachycéphales (à tête large), dont l'intérêt sur le plan biologique et évolutif est aujourd'hui considéré comme très modeste. Nous avons ainsi analysé une vingtaine de caractères correspondant à des observations extérieures du corps, que nous savons en partie seulement déterminés par l'hérédité et pour une large part très sensibles aux facteurs environnementaux.

En utilisant exactement la même méthode, nous avons obtenu un arbre relativement différent. Les aborigènes australiens montraient plus d'affinités avec les Africains qu'avec les Asiatiques (Chinois et Japonais), tandis que les Amérindiens, qui, dans l'arbre génétique, apparaissaient proches des Chinois, étaient maintenant plus voisins des Européens.

Deux recherches sur l'héritage culturel

La transmission culturelle a été très peu étudiée, et ce manque n'en finit pas de me surprendre ; il me semble qu'un anthropologue qui étudie la culture devrait faire son pain quotidien des manières dont cette culture se transmet : la transmission culturelle permet le maintien de l'héritage culturel à travers les générations ; c'est elle qui détermine ce qui, dans un système, se conserve et ce qui change. Les modes de transmission culturelle sont particulièrement utiles à étudier quand on considère l'évolution culturelle sur le long terme ; ils présentent moins d'intérêt pour le sociologue, qui s'attache à décrire des situations présentes ou qui analyse des changements à très court terme. Lorsque nous avons publié, mon collègue Marc Feldman et moi-même, notre livre intitulé *Cultural Transmission and Evolution* (*Transmission et évolution culturelle*), nous nous sommes avant tout souciés de donner des preuves rigoureuses de tout ce que nous avançons, et nous avons donc abondamment eu recours aux expressions mathématiques. Il fallait s'attendre à ce que peu de gens montrent de l'intérêt pour ce type d'approche. Et malheureusement, les anthropologues ne s'y sont pas intéressés ; les économistes, en revanche, que les mathématiques n'effraient pas, ont lu notre livre. Le véritable test, pour nous, ce seront cependant les applications qui pourront être faites à partir de nos idées. Nous avons commencé, avec quelques collègues, des recherches que nous espérons pouvoir élargir et qui ont déjà donné des résultats intéressants. Je résumerai ici deux de ces recherches.

²Princeton University Press, 1981.

Dans l'une d'elles, nous avons demandé à des étudiants de l'université de Stanford de répondre à un questionnaire sur leurs habitudes, leurs coutumes et leurs croyances, et sur celles de leurs parents et de leurs amis. Nous avons constaté une forte ressemblance entre les parents et les enfants, surtout en ce qui concerne deux classes de caractères relativement inattendus: la religion et la politique. Pour beaucoup d'autres préférences, coutumes et habitudes, qui allaient de celle d'ajouter ou non du sel à sa nourriture à celle de vérifier l'addition avant de payer, en passant par les superstitions ou la tendance à se lever tôt ou tard, les ressemblances étaient mineures ou mêmes inexistantes.

Hormis les conversions tardives, toujours possibles, évidemment, c'est la plupart du temps en famille surtout que la religion se transmet. Les données que nous avons recueillies montrent que lorsque les parents sont de confession différente, la mère est pratiquement la seule à exercer une influence sur ces deux points essentiels que sont le choix de la religion et la fréquence de la prière. Dans les deux cas, il s'agit, semble-t-il, d'une influence précoce, ce qui aide d'ailleurs à comprendre pourquoi elle est si forte ; les parents choisissent la religion pour l'enfant en général bien avant que l'intéressé ne soit en mesure de se poser la question. Le père compte également, mais plutôt en ce qui concerne l'assiduité aux offices religieux.

On pourrait citer à ce propos une anecdote intéressante racontée par le biographe de Samuel Johnson, le célèbre écrivain anglais du XVIII^e siècle, auteur, entre autres, du *Grand Dictionnaire de la langue anglaise* (1755) : «La piété [de sa mère] n'était pas moins grande que son intelligence ; c'est à elle qu'on doit cette empreinte de la religion sur son fils, qui devait avoir ensuite sur le monde une influence si bénéfique. Il me raconta qu'il se rappelait distinctement avoir entendu sa mère lui parler pour la première fois du Paradis comme de l'endroit "où vont les personnes bonnes", et de l'Enfer comme de l'endroit "où vont les personnes méchantes", quand elle le prenait avec elle, petit encore, dans son lit ; et pour mieux fixer ces paroles dans sa mémoire, la mère envoya l'enfant les répéter à Thomas Jackson, leur domestique».

Il est clair que ni la religion catholique ni la religion protestante ne se transmettent par les gènes, comme la couleur des yeux. Il s'agit bien ici d'une influence culturelle. D'ailleurs, si la transmission était génétique, on aurait là un cas tout à fait exceptionnel de transmission par la voie maternelle. Il est vrai que c'est ainsi que les mitochondries se transmettent ;

mais compte tenu de ce que nous savons de leur structure et de leur fonction, il serait déraisonnable d'envisager que leur influence puisse s'étendre au domaine de la piété ! Ce ne sont pas les mitochondries qui font que les enfants nés de mariages entre catholiques et protestants ou entre catholiques et juifs adoptent de préférence la religion de la mère.

La transmission culturelle des tendances politiques et de l'activisme — à laquelle contribuent aussi bien la mère que le père — est presque aussi forte que celle des caractères du comportement religieux. Là encore, il s'agit probablement d'une influence précoce ; les conversations sur la politique sont chose fréquente en famille. Certains ont émis l'hypothèse que la structure de la famille, patriarcale et autoritaire, ou bien étendue et bienveillante, ou bien encore nucléaire (dans laquelle les droits et les devoirs entre parents et enfants tendent d'ailleurs à disparaître quand les enfants sont adultes), constitue un microcosme, un conditionnement auquel on s'habitue et qu'on essaie de perpétuer, à l'âge adulte, dans le macrocosme de la société. Ces trois structures familiales prédisposeraient respectivement à des systèmes politiques autoritaires (monarchies absolues, dictatures), socialisants ou libéraux. Dans certaines sociétés, comme la société française, et dans d'autres encore, on a pu mettre en évidence des corrélations qui corroboreraient cette hypothèse.

Plutôt que d'analyser les ressemblances entre les parents et les enfants, il est plus facile et plus satisfaisant — pour certains caractères — d'étudier la transmission culturelle en demandant au sujet ce qu'il se rappelle de l'enseignement qu'il a reçu sur telle ou telle activité spécifique.

Dans la seconde recherche, effectuée sur les Pygmées, et en collaboration avec l'anthropologue Barry Hewlett, nous avons ainsi étudié de quelle manière le Pygmée a appris à faire tout ce qui lui permet de survivre dans la forêt, depuis la chasse jusqu'à la préparation de la nourriture, les soins à donner aux enfants, les danses et les connaissances sociales de base. Dans presque 90% des cas, il est apparu que cet enseignement, le jeune Pygmée le reçoit de ses parents, et parfois d'un seul des deux parents, en ce qui concerne notamment les pratiques spécifiques à tel ou tel sexe. Il est très rare que l'enseignement soit délivré par les agriculteurs ; nous n'avons trouvé pratiquement qu'un seul cas, concernant l'apprentissage du maniement de l'arbalète, arme d'introduction récente. Quant aux activités sociales, elles sont enseignées par plusieurs personnes du campement. La plupart du temps, le Pygmée interrogé se souvient également très bien du moment et de l'endroit où il a reçu cet enseignement.

Nous disions plus haut que la transmission des parents aux enfants, et celle de l'ensemble du groupe social à ses membres sont les mécanismes culturels qui freinent le plus l'acceptation d'une innovation. Cela permet de comprendre pourquoi, chez les Pygmées comme chez les autres chasseurs-cueilleurs, on constate une très forte tendance à la conservation de la culture. Cette culture ne disparaît qu'en cas de destruction de l'environnement vital qui lui permet d'exister, c'est-à-dire, pour les Pygmées, la forêt.

La capacité de la culture à se conserver avec ténacité à travers les générations, quand il est utile qu'elle se conserve, et à se modifier, parfois rapidement, quand le changement est nécessaire, fait d'elle un mécanisme d'adaptation précieux, même si l'on peut souhaiter parfois plus d'élasticité ou, inversement, plus de stabilité. L'homme doit sa position privilégiée dans le monde au développement considérable du langage et des phénomènes culturels, qui les rend particulièrement efficaces. Mais sa position est très fragile. Les guerres civiles que nous voyons s'ouvrir autour de nous, le sort de certaines minorités menacées par les racismes, les entreprises terroristes des fanatiques, tout cela nous rappelle qu'il ne faut parfois pas longtemps pour passer du paradis en enfer.

Le génie génétique

A la fin des années soixante, dans les laboratoires de Stanford et de San Francisco, une expérience fabuleuse fut réalisée: un segment d'ADN d'un eucaryote (un organisme supérieur) fut ajouté au chromosome d'une bactérie, et la démonstration fut faite qu'il était capable de fonctionner à l'intérieur de ce nouvel organisme. Il devenait possible de transférer des segments d'ADN dans des organismes très différents de l'organisme originel, autrement dit de construire des "hybrides" d'une manière jusque-là totalement inédite et d'imaginer des applications auxquelles on n'avait pas osé penser. Une des premières applications dans le domaine médical fut de faire produire à une bactérie une hormone humaine, l'insuline, nécessaire au traitement du diabète. De nombreuses autres applications suivirent, avec la production d'hormone somatotrope, d'interféron, de TPA (Tissus Plasminogen Activator, anticoagulant) et de divers facteurs de croissance.

Le génie génétique consiste à créer de nouveaux organismes dans lesquels un morceau d'ADN a été artificiellement modifié ou remplacé par un autre, pris sur un organisme différent ou même produit par synthèse.

Dans les exemples cités plus haut, il s'agit de bactéries dans lesquelles on a inséré le segment voulu de génome humain, modifié de manière à ce qu'il puisse fonctionner et produire une grande quantité de la substance désirée. Mais la gamme des applications possibles est très large et s'étend à tous les domaines, depuis le traitement des maladies héréditaires jusqu'à l'amélioration des plantes cultivées et des animaux domestiques.

A l'époque où rien de tout cela n'était connu, les pionniers de l'ADN et de ses applications en génie génétique émirent l'idée que ce type de recherche pouvait comporter de graves dangers dont on n'avait pas encore l'idée. Un moratoire fut rapidement suggéré et adopté, et des règles extrêmement sévères furent instituées pour éviter que les bactéries manipulées par génie génétique ne sortent des éprouvettes où on les produisait et ne deviennent de nouvelles pestes échappant à tout contrôle. La suite des événements n'a pas confirmé ces craintes et une bonne partie de ces mesures de précaution a été supprimée. La démarche du génie génétique n'est pas aussi "contre nature" qu'on pourrait le croire : la nature elle-même développe des mécanismes semblables. Toutes les méthodes utilisées pour sectionner ou recoller l'ADN, ou pour en insérer des segments à l'intérieur des chromosomes, utilisent des enzymes spécifiques très courantes dans la nature. Le fait que quelques chercheurs d'un grand mérite scientifique aient envisagé l'éventualité du danger que faisaient naître leurs recherches eut pour conséquence inattendue de susciter des terreurs dignes des romans de science-fiction ; certains commencèrent à présenter le génie génétique comme un projet diabolique. Mais après quelques années de peurs incontrôlées pendant lesquelles les expériences furent soumises à une réglementation très rigoureuse, la situation est redevenue, peu à peu, plus normale.

Quoi qu'il en soit, c'était une chose positive que des savants se soient posé suffisamment tôt la question des éventuelles conséquences de leurs travaux et qu'ils aient tenu à rendre ce débat public, acceptant ainsi, par avance, de devoir fixer une limite à leurs recherches. Il est rare de trouver des exemples d'un tel sens des responsabilités dans d'autres applications scientifiques.

Mais, la plupart du temps, on ne peut pas espérer prévoir toutes les conséquences néfastes d'une nouvelle application industrielle. Aurait-on pu prévoir, par exemple, que les moteurs à explosion favoriseraient une croissance gigantesque des villes, qu'ils étoufferaient ensuite dans une atmosphère de moins en moins respirable ? Ou bien, pour prendre un exemple où le rapport de cause à effet est plus immédiat, que l'amiante était

nocif pour les poumons ? L'alternative est la suivante : ou bien l'on bloque tout progrès scientifique et technique, ce qui est extrêmement dangereux parce qu'il surgit constamment des problèmes nouveaux qui nécessitent des remèdes nouveaux (le sida, par exemple, pour lequel nous n'avons pas encore trouvé de remède) ; ou bien l'on met en place un véritable génie social qui permettra d'observer le surgissement de ces nouveaux problèmes, d'étudier les mesures adaptées pour les résoudre ou les prévenir, et de mettre en place au bon moment une législation efficace. Le fait que nous ne sachions pas encore le faire ne veut pas dire pour autant que ce soit impossible.

Bien sûr, on peut toujours imaginer qu'un dictateur voudra fabriquer des clones de soldats obéissants et performants, ou toute autre sorte d'esclaves utiles pour prendre le pouvoir sur le monde. Mais cela nécessiterait évidemment un contrôle génétique extrêmement rigoureux des qualités psychiques, et nous n'avons pour l'instant aucune preuve que cela soit possible ; de plus, le contrôle exercé ne serait jamais assez absolu pour qu'un tel programme soit réalisable. Nous sommes donc bien loin d'avoir les connaissances nécessaires pour que ce cauchemar devienne réalité.

La modification du patrimoine génétique humain par le biais du génie génétique n'est donc pas encore possible, et elle ne le sera pas avant longtemps. Tout ce qui a été tenté jusqu'à présent et — en très petite partie — réalisé, c'est la modification de cellules *non germinales*, appelées également cellules *somatiques* ; ces modifications ne sont pas transmissibles aux générations suivantes. L'homme n'a pas les connaissances techniques — ni les connaissances morales, autrement dit la sagesse — qui lui permettraient d'entreprendre sa propre amélioration génétique. Par contre, on peut tout à fait autoriser et même recommander une modification des cellules somatiques quand celle-ci permet d'éviter des maladies graves.

Il y a quelque chose dont nous ne sommes en revanche pas très éloignés, et qui pourra résoudre de nombreux problèmes d'eugénisme négatif (et d'eugénisme positif, si on le veut vraiment). Il s'agit de la fécondation artificielle, autrement dit en éprouvette, qui permet de vérifier sur une ou plusieurs cellules de l'embryon en train de se développer l'existence ou non de gènes nocifs connus. Cet examen est possible dès les premières phases du développement de l'embryon sans nuire à celui-ci. Malheureusement, la fécondation artificielle est refusée par certaines Eglises, y compris l'Eglise catholique.

Le Projet du génome humain

Le Projet du génome humain (*Human Genome Project*), dont il était question depuis de nombreuses années, a finalement commencé. Son objectif est de dresser la “carte” de la totalité du génome, autrement dit de l'ensemble des gènes présents dans les chromosomes. Il s'agit simplement d'écrire la séquence de trois milliards de lettres (une alternance de A, T, C et G désignant les quatre nucléotides) qui composent les 23 chromosomes. A raison de soixante espaces par ligne, de cinquante lignes par page et de trois cents pages par volume, cela veut dire remplir plus de trois mille volumes : de quoi constituer une bibliothèque de dimensions respectables et, disons-le, d'une lecture passablement ennuyeuse. Cette bibliothèque contiendra pourtant tout le bagage héréditaire d'un homme ou d'une femme.

Ce qui a été fait jusqu'à présent, ce sont des cartes beaucoup plus grossières, l'équivalent de quelques pages imprimées ; elles représentent pourtant la base nécessaire pour dresser la carte complète. Une des objections majeures à ce projet est qu'il immobilisera pendant plusieurs années de nombreuses équipes d'excellents chercheurs pour un travail sans grande gloire intellectuelle. En réalité, il y aura des moments difficiles, qui coûteront beaucoup de fatigue et soulèveront des problèmes épineux. Une autre objection importante est que ce projet coûtera très cher, aux alentours de trois milliards de dollars, une somme qui — à moins d'une augmentation globale des fonds attribués à la recherche — risque d'être enlevée à d'autres travaux, appauvrissant ainsi pour longtemps la recherche en biologie et dans les autres sciences. Une troisième objection possible est que tout le génome n'est pas susceptible de nous apporter des informations, puisqu'il est également constitué de segments parasites, appelés parfois “égoïstes” et considérés pour l'essentiel comme inutiles. L'inutilité d'un grand nombre de ces segments n'est cependant pour l'instant qu'une hypothèse, qui reste à vérifier. Nous savons depuis peu que certains peuvent devenir nocifs s'ils subissent certaines mutations.

Qu'attendons-nous de l'étude du génome ? Essentiellement, qu'elle nous fournisse la séquence des nucléotides dans l'ADN des gènes, ceux surtout qui fabriquent les molécules fondamentales pour le métabolisme cellulaire, c'est-à-dire les protéines. De la séquence qui forme ces gènes, il est possible de déduire la structure des protéines et, à partir de cette structure, d'espérer en induire leur fonction. De nombreuses maladies sont dues à des mutations survenues au niveau de ces gènes. Comprendre la position et la nature du gène qui détermine une pathologie donnée représente

aujourd'hui plusieurs années de travail d'un laboratoire d'au moins vingt personnes. Quand la totalité du génome sera connue, il sera beaucoup plus facile d'identifier le gène responsable, ce qui ouvrira également la voie à des thérapeutiques nouvelles.

D'autres séquences sont d'une importance fondamentale pour comprendre le fonctionnement des gènes, des cellules et de l'organisme tout entier. Ce sont les séquences qui régulent la fonction des gènes, en les "allumant" ou en les "éteignant" c'est-à-dire en augmentant ou en diminuant leur productivité. Mais il existe certainement encore d'autres structures, d'autres fonctions et d'autres propriétés que nous ne connaissons pas ou que nous commençons seulement à découvrir. Quand on commencera à connaître les nouvelles séquences, ce sera le début d'un grand travail théorique d'interprétation sans équivalent dans l'histoire de la biologie : trois milliards de nucléotides représentent une masse véritablement gigantesque de données, capable d'imposer le respect au plus puissant des ordinateurs.

La diversité génomique humaine

Il y a un péché originel dans le Projet du génome humain. Les trois milliards de nucléotides, ou les trois mille volumes qui seraient nécessaires pour les écrire tous à la suite, ne concernent qu'un seul génome, et même, qu'une seule moitié, des chromosomes d'un individu, puisqu'il s'agit du bagage génétique qu'il a reçu d'un seul de ses parents. Pour la seconde moitié, c'est une toute autre histoire. Nous n'aurions pas besoin de trois mille volumes pour la décrire, puisqu'elle est, pour une bonne part, identique à la première ; mais cette seconde édition du génome présente tout de même plusieurs nouveautés par rapport à l'autre ; et aucune des deux n'est meilleure ou plus significative. Toutes deux peuvent, au même titre, aspirer à représenter l'humanité. De plus, si nous prenons un nouvel individu, nous ajouterons des variantes supplémentaires ; et à chaque nouvel individu examiné d'autres variantes s'ajouteront encore. A quel moment devons-nous nous arrêter dans notre description du génome humain ? Combien d'individus différents devons-nous analyser avant de pouvoir dire que nous avons fait un bon travail ?

Nous ne savons pas répondre à cette question, parce que nous avons encore une idée trop limitée de l'importance de la variation qui nous attend. On suppose qu'il y a en moyenne, entre les deux moitiés d'un individu que représentent les contributions de ses deux parents, une différence tous les trois ou quatre cents nucléotides ; mais nous savons aussi que la varia-

tion peut être plus ou moins grande selon les parties du génome humain que nous analysons. Pour des gènes très importants, qui ne peuvent pas changer sans conséquences graves ou même tragiques pour l'individu, les différences qu'on trouve sont mineures, parfois une sur mille nucléotides, voire moins. Dans d'autres parties du génome, les différences sont plus fréquentes, et nous avons eu jusqu'à présent tendance à considérer comme peu importantes les séquences dans lesquelles la variation est grande. Mais il n'est nullement certain que nous avons raison ; de plus, les variations du génome sont souvent causes de maladie.

Le Projet du génome humain serait donc incomplet et manquerait peut-être à l'une de ses finalités les plus importantes, s'il se limitait à étudier un seul individu ou même une moitié d'individu. Tel qu'il est cependant, c'est déjà en lui-même un projet énorme ; il est donc nécessaire, pour des raisons économiques, de limiter rigoureusement l'étude de la variation individuelle. Il serait en effet totalement impensable de "séquencer", c'est-à-dire d'analyser la séquence des nucléotides, dans les gènes non pas d'un individu mais de cent ou de mille individus. En mettant en place un programme intelligent, on devrait cependant espérer découvrir la plus grande partie de la variation individuelle majeure sans dépenser plus de 1% du coût du projet tout entier.

C'est ainsi qu'avec quelques collègues nous avons lancé un programme de recherche intitulé *Human Genome Diversity* (Diversité génomique humaine) ; ou plutôt, que nous en avons lancé la proposition, en demandant aux fondations qui financent la recherche aux Etats-Unis des crédits destinés à la constitution de groupes d'experts qui analyseraient les différents problèmes.

Un projet de ce genre avait déjà commencé à se mettre en place — à une échelle très modeste — en 1984, à un moment où j'étais reparti chez mes Pygmées de République centrafricaine leur prélever des échantillons de sang, dans le but de disposer d'une culture de cellules sanguines susceptibles de nous fournir tout l'ADN dont nous aurions besoin pour étudier le génome des donneurs. Le sang contient une très grande quantité de globules rouges et mille fois moins de globules blancs. Seuls ces derniers peuvent continuer à se reproduire, parce qu'ils possèdent un noyau cellulaire, que les globules rouges, eux, ont perdu. Un petit groupe de globules blancs, appelés lymphocytes B, est capable de se multiplier indéfiniment si nous les traitons en éprouvette à l'aide d'un virus spécial appelé virus d'Epstein Barr. Ce mode de culture peut donc à volonté nous fournir un ADN pratiquement identique à celui que l'on trouve dans les autres cellules du donneur.

Ce sont des cellules assez fragiles et, pour qu'il soit possible de les cultiver en laboratoire, le sang doit être frais. Il est difficile de refroidir l'échantillon sans que les cellules perdent leur vitalité ; la meilleure solution est, si l'on peut dire, de mettre le sang dans sa poche et de l'emporter le plus vite possible au laboratoire pour qu'il y soit traité. Mais les populations dont il est le plus important pour nous que l'ADN soit maintenu en vie par cette technique sont souvent éloignées des aéroports, ce qui pose de gros problèmes pratiques. Avec l'aide d'un collègue, j'ai prélevé en 1985 des échantillons de sang sur des Pygmées de la province de l'Ituri, dans le nord-est du Zaïre. A la fin de notre journée de prélèvements, nous sommes montés à bord d'un petit avion appartenant à des missionnaires américains, qui avait atterri sur une piste de fortune dans les environs ; nous sommes ainsi arrivés le soir même à l'aéroport de la mission, où nous avons passé la nuit. Le lendemain matin, un avion plus gros, appartenant toujours à cette même mission et assurant un service à jours fixes, nous a transportés jusqu'à Nairobi, d'où nous avons pris un vol pour l'Europe, puis de là, un autre vol pour les Etats-Unis. De cette façon, la plus grande partie des échantillons est arrivée à destination dans de bonnes conditions et a pu être cultivée avec succès dans le laboratoire de mon collègue Kenneth Kidd, professeur de génétique à l'université de Yale ; sa femme Judy est d'ailleurs une des premières personnes à avoir utilisé ce procédé de culture, généralement appelé "immortalisation" des cellules. L'année précédente, déjà, nous avions immortalisé de la même manière des échantillons d'un autre groupe de Pygmées de République centrafricaine, qui se trouvait à quelques heures de route d'un aéroport international et posait donc moins de problèmes sur le plan logistique.

Nous avons jusqu'à présent immortalisé, mes collègues du laboratoire de Stanford, les Kidd et moi-même, des échantillons d'une quarantaine d'individus en moyenne pour chaque population parmi quinze prises dans différentes régions de la Terre ; ils nous permettent de commencer à avoir une idée de la variation génétique mondiale, directement examinée sur l'ADN³.

Ce petit projet a servi de projet pilote pour la planification du programme, beaucoup plus ambitieux, d'étude de la Diversité génomique humaine. Le président en exercice de l'Organisation internationale du génome humain était alors Sir Walter Bodmer, directeur du célèbre Institut de recherche

³ Toutes les autres données existantes dont il a été question dans ce livre ont été recueillies pendant les cinquante dernières années à l'aide de méthodes très différentes, qui n'analysent pas directement l'ADN. Elles fournissent des résultats fiables mais, pour de nombreuses raisons, moins complets et moins satisfaisants que ceux que l'on peut obtenir avec l'ADN. (N.d.A.)

sur le cancer de Londres. Nous avons collaboré, Walter et moi, à différents projets de recherche et à deux livres qui nous ont beaucoup absorbé : l'un décrivant la génétique des populations humaines, l'autre rassemblant des textes sur la génétique et l'évolution humaine. En tant que président du Projet, Walter, qui connaît aussi bien que moi la nécessité d'étudier la variation individuelle, a mis en place un comité pour l'étude de la Diversité génomique humaine dont je suis le président. En faisait également partie au début Allan Wilson, auteur de très brillantes recherches sur l'ADN mitochondrial et de la théorie dite de l'"Eve africaine" — dénomination assez imprécise, nous l'avons vu. Allan était déjà malheureusement atteint de leucémie aiguë quand le comité fut constitué, en 1991, et n'a pu, en dépit d'une greffe de moelle osseuse, être sauvé. Le comité est composé aujourd'hui de treize généticiens qui travaillent en Europe, en Amérique, en Asie et en Afrique.

Durant l'été 1992, nous avons réuni un groupe d'experts pour discuter des problèmes de planification du point de vue statistique ; puis, à l'automne 1992, un groupe d'anthropologues, afin de préparer une liste des populations indigènes les plus intéressantes et qu'il est le plus urgent d'étudier. Nous nous sommes limités à 500 populations, c'est-à-dire plus ou moins le dixième des populations existantes et pouvant être considérées comme des populations distinctes. En février 1993, une troisième réunion a évalué les problèmes techniques de génétique moléculaire, les problèmes bioéthiques et les problèmes d'organisation. Nous serons bientôt en mesure d'élaborer des programmes concrets qui nous permettront de demander les financements nécessaires pour lancer un plan quinquennal de travail. Un nombre important des populations à étudier est en voie de transformation ou de désagrégation rapide ; il y a donc une urgence réelle, qui nous incite à développer rapidement notre projet.

L'importance de l'approche pluridisciplinaire

Un des aspects les plus stimulants de ce projet est sa pluridisciplinarité. On ne peut pas réaliser une étude comme la nôtre sans être prêt à collaborer avec des collègues de nombreuses autres disciplines, qu'il s'agisse d'anthropologie (aussi bien physique que culturelle, ethnographie comprise), de linguistique, d'archéologie, d'histoire, de géographie humaine, d'économie ou de démographie. Certaines branches particulières comme la toponomastique (l'étude des noms de lieux), l'étude des noms de famille ou de l'art pariétal, et d'autres encore sans doute, sont

très importantes également. Nous avons besoin aussi bien de “généralistes” que de spécialistes de domaines très différents. Dans un de ses livres, intitulé *Les Deux Cultures*, le romancier et scientifique anglais C.P. Snow notait qu’il existe un hiatus considérable entre les sciences et l’humanisme (c’est-à-dire l’histoire, la littérature et les arts). Pour mener à bien notre travail, il nous faut combler cet hiatus, lancer des ponts. La collaboration, même étroite, entre des chercheurs de deux disciplines totalement différentes n’est pas un problème si chacun y voit un intérêt, et si chacun est prêt à apprendre les concepts et les termes de base de la discipline de l’autre.

La terminologie scientifique est très utile entre spécialistes, elle accélère la communication et la rend parfois plus précise ; mais elle n’est pas toujours nécessaire, et elle peut être mortelle pour la vulgarisation comme pour la compréhension entre les disciplines. Le jargon technique doit se réduire au minimum indispensable : inutile de faire comme ces médecins d’autrefois, qui truffaient leur discours d’expressions latines pour éviter que le patient ne comprenne.

Et puis, il est parfois stérilisant de se consacrer sans cesse au même domaine pendant des années et des années, en se spécialisant toujours plus. Explorer des champs d’investigation nouveaux — fût-ce à temps partiel — a quelque chose d’extrêmement vivifiant et stimulant.

Sans compter qu’il reste un problème de fond, dont nous avons déjà parlé, et qui ne peut se résoudre que par l’approche interdisciplinaire. L’analyse de l’évolution, comme tout ce qui est travail historique, a un grave défaut, du moins pour quelqu’un qui est habitué à travailler dans le domaine des sciences naturelles : il lui manque l’apport de l’expérimentation. L’histoire ne peut pas se répéter, et surtout, elle ne peut pas se répéter à volonté. Ce qui est passé est passé, et une bonne part de ce qui nous aurait permis de mieux comprendre les développements ultérieurs est perdue pour toujours.

Toute notre admiration face à une analyse historique riche, subtile et apparemment convaincante, n’empêchera pas qu’il subsistera toujours une incertitude fondamentale et indépassable. Même si l’analyse d’un processus évolutif peut parfois être étayée grâce à une simulation sur ordinateur qui, en reproduisant dans une certaine mesure les événements réels, nous permet d’essayer des hypothèses différentes, nous ne serons jamais sûrs de ne pas avoir négligé des facteurs importants dans notre programmation de

la situation à analyser. Sans compter qu'il y a toujours dans tout événement réel (mais aussi dans les simulations informatiques) une part de hasard qui rend aléatoire l'interprétation des faits observés. Tolstoï a magnifiquement parlé de cela dans un passage célèbre de *Guerre et Paix*.

Dans la recherche expérimentale, que ce soit en chimie, en physique ou en biologie, où l'on peut répéter l'expérience en variant à plaisir les conditions, on a le sentiment de parvenir à des conclusions forcément plus solides que celles que l'on atteint en travaillant sur l'évolution. C'est vrai, en règle générale ; mais le travail expérimental suppose souvent des interprétations subtiles qui peuvent aussi laisser planer des incertitudes ; et les résultats ne peuvent pas toujours non plus être parfaitement répétés. Le seul domaine dans lequel on puisse être sûr, en réalité, de parvenir à des conclusions indiscutables est celui des mathématiques.

Une expérience est toujours sujette, qui plus est, à l'erreur ; un résultat ne devient en général crédible que s'il a été observé de manière indépendante par au moins deux chercheurs différents. Il y a dans toutes les disciplines de nombreux exemples d'erreurs, et même de fraudes (heureusement plus rares), qu'on a mis très longtemps à découvrir. Face à des constructions théoriques extrêmement abstraites, basées sur des expériences complexes, il est toujours préférable de conserver l'espace du doute.

La vérification des conclusions

Ce qui aide le plus à croire en une théorie qui pouvait sembler *a priori* hasardeuse, malgré les vérifications faites par les expériences en laboratoire, c'est le succès des applications qui en ont découlé. On peut avoir du mal à croire qu'une séquence de nucléotides, proposée par un généticien, peut décrire un gène contrôlant la pourriture de la tomate ; mais si grâce à cette description un chimiste parvient à produire un ADN artificiel qui, introduit dans le patrimoine génétique d'une souche de tomates, ralentit le phénomène de la pourriture — ce qu'on n'avait jusqu'à présent jamais observé dans la nature — il devient difficile de nier la théorie qui a permis cette application. Nous savons aujourd'hui retarder la pourriture des tomates par de nombreux procédés de génie génétique, et cela nous permettra de les cueillir quand elles seront plus mûres et plus juteuses. Certains de ces produits seront bientôt sur le marché, et l'on testera pour la première fois la réponse du public à ce genre nouveau d'application du génie génétique. Des plantes susceptibles d'être traitées de la sorte, il en existe des

centaines ; mais il y a aussi des centaines de gens qui sont terrorisés par le génie génétique, et qui sont très actifs politiquement.

Dans la recherche sur l'évolution, la contre-vérification la plus importante est fournie par l'approche interdisciplinaire. Telle hypothèse sur le peuplement de l'Europe peut être examinée sous plusieurs angles, l'angle génétique étant un de ceux-là, même s'il est à mon avis le plus pertinent. C'est la confrontation avec des informations venues d'une autre source qui permet de voir si notre hypothèse résiste. La situation idéale étant celle où toutes les méthodes utilisées et toutes les sources d'information concordent pour donner la même interprétation.

Cette convergence est difficile à atteindre : les approches possibles donnent souvent peu d'informations sur un problème particulier. Et les spécialistes d'un domaine ne sont pas toujours prêts à entendre les conclusions auxquelles sont parvenus pour ce même problème des chercheurs qui ont des modes d'approche parfois très différents des leurs. Certains mettent très longtemps avant de dépasser, s'ils les dépassent un jour, leurs préjugés.

Dans une vie consacrée à la recherche, il est inévitable de commettre un certain nombre d'erreurs. Un chercheur sait qu'il peut toujours lui arriver de se tromper. Bien sûr, c'est embêtant, mais on n'est pas chercheur sans une bonne dose d'humilité. La recherche historique est en un certain sens la plus risquée, la plus exposée aux discussions interminables, et cependant parfois plus satisfaisante que d'autres ; sa difficulté même oblige à développer une très grande agilité intellectuelle pour se préparer à de longues et souvent épuisantes controverses.

La quantité de controverses est fonction de la quantité d'incertitude que contient le sujet : elle est plus grande en biologie qu'en physique, et en physique qu'en mathématiques. C'est en anthropologie — au sens large du terme — qu'elle atteint son niveau maximal, et la controverse, la discussion et la critique y sont donc très fortes : dans certains départements d'anthropologie, en Amérique, les jeunes anthropologues s'entraînent au débat scientifique dans un esprit qui fait penser à la préparation des coqs de combat. Avec les années, certains s'adoucissent mais d'autres conservent pendant toute leur vie de chercheurs une grande agressivité.

L'étude de l'homme

Toute considération de sociologie de la science mise à part, les problèmes qui concernent l'Homme sont particulièrement fascinants. L'étude de notre origine et de notre passé nous aide à nous comprendre. Une très grande part de notre vie est fonction de notre environnement culturel mais une autre part, tout aussi fondamentale, dépend de notre structure génétique.

Les maladies elles aussi sont pour une bonne part l'expression de la culture et de l'histoire de l'Homme. Certaines découlent strictement de notre constitution biologique, ou de celle des germes et des parasites qui nous attaquent de toutes parts ; beaucoup sont la conséquence directe des technologies humaines. Le passage de l'économie de chasse et de cueillette à l'agriculture a apporté diverses maladies : certaines d'entre elles, fréquentes autrefois, comme l'intolérance au lactose et au gluten ou comme le kwashiorkor, une déficience nutritionnelle que l'on rencontre dans les pays en voie de développement, sont devenues aujourd'hui assez rares. D'autres, en revanche, comme certaines altérations cardio-vasculaires et des tumeurs liées à l'abus d'aliments trop gras, ont une fréquence de plus en plus grande alors qu'elles n'existaient pas, ou étaient beaucoup plus rares, avant que ne se développe une économie basée sur l'agriculture et l'élevage. Les animaux que mangent les chasseurs-cueilleurs mènent une vie bien trop active pour pouvoir accumuler des graisses ! La gamme des maladies dues à l'environnement culturel dans lequel nous vivons est donc extrêmement étendue.

La santé, dit-on, est essentielle à notre bonheur ; mais d'autres choses comptent aussi, comme le type de travail pour lequel nous avons des prédispositions, le genre de loisir que nous recherchons le plus volontiers, qui dépendent également de notre histoire biologique et culturelle, et qui varient d'un individu à l'autre. Pour développer harmonieusement nos personnalités, nous devons étudier et respecter les variations individuelles, qu'elles soient biologiques ou culturelles.

L'histoire de l'évolution biologique comme celle de l'évolution culturelle peut nous être d'une grande aide. Au-delà de son intérêt intellectuel et des applications qu'elle rend possibles, il est essentiel pour nous de mieux nous comprendre, et d'apprendre à utiliser au mieux notre héritage culturel.

Vers une nouvelle vision du monde

Yves Brunsvick et André Danzin

Vers une nouvelle vision du monde, extrait de l'ouvrage "Naissance d'une civilisation", © UNESCO 1998 et adapté du chapitre 9 du Tome 1 de l'Histoire Générale de l'Afrique, © UNESCO 1980.

Texte reproduit avec la permission de l'UNESCO

Fernand Braudel, dès les années 1960, pressentit l'émergence d'une nouvelle explication du monde en remplacement de celles de Descartes, de Newton (appuyée sur celle de Copernic) et de Galilée (XV^e-XVII^e siècles), qui avaient succédé à la vision transmise de l'antiquité grecque depuis Aristote et Ptolémée¹.

En dépit de risques d'erreurs souvent dénoncés, les connaissances acquises par les progrès des sciences exactes et naturelles ont toujours alimenté, par la métaphore et par la recherche d'isomorphismes, la réflexion sur la condition humaine. Exposées à la controverse dans une situation d'immaturation évidente, des idées neuves sont en cours d'émergence, qui confirment le sentiment d'éclairage novateur exprimé en son temps par Fernand Braudel.

Les sources d'inspiration viennent de l'accumulation des découvertes accomplies au cours de notre siècle par les mathématiques théoriques, l'astrophysique, la physique quantique, la physique des états éloignés de leur position d'équilibre et, plus encore, du développement de la connaissance fondamentale concernant le traitement de l'information (cybernétique, automatique, informatique) et provenant de l'immense domaine de la biologie qui se ramène essentiellement à la recherche de la connaissance du traitement de l'information par le vivant².

¹ Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations*, Paris, Flammarion, 1987 : «pas de progrès, pas de raisonnement ou d'hypothèse fructueuse s'il n'existe un système général de références par rapport auquel se situer puis s'orienter».

² Parmi les avertissements à la prudence lorsqu'on transfère vers le domaine des sciences humaines des notions acquises dans le domaine des sciences exactes et naturelles, le lecteur trouvera intéressants les arguments d'Alan Sokal et Jean Bricmont (*Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997), mais il pourra compléter sa documentation par la consultation de Trinh Xuan Thuan (*Le chaos et l'harmonie*, Paris, Fayard, 1998), qui fait une vaste synthèse des nouvelles connais-

• *En science, si les cinquante dernières années ont été l'ère de la physique, les cinquante prochaines seront celle de la biologie.*

William J. Clinton

The four guideposts of science, communication à la Morgan State University, 1997.

La vision nouvelle a été décrite dans une formule remarquablement ramassée de Tresmontant³ : «L'univers doit se comprendre comme un système historique, évolutif, épigénétique et non préformé, à l'information croissante».

Ici, chaque mot compte comme un éclairage novateur par rapport à l'héritage des siècles passés, chaque mot approche un concept nouveau, ouvre un débat. Cette définition attire particulièrement l'attention sur l'importance de l'information inscrite dès l'origine dans les lois qui conditionnent les comportements des rayonnements et des particules — pour autant que l'on accepte l'hypothèse du *big bang*, provisoire peut-être mais très caractéristique de notre époque — information qui se développe au cours du temps par le phénomène de la mémorisation, présent dans les évolutions du monde minéral, puis vivant, puis humain, évolutions dont l'observation des fossiles physiques, biologiques et archéologiques.

La mondialisation et le rôle des Etats

L'internationalisation des affaires et des idées a toujours été très active, mais elle change de nature. Elle devient mondialisation et globalisation lorsque la croissance des échanges appuie son développement sur la dématérialisation des activités et sur l'explosion de la complexité sociale. Dans la transparence des réseaux, les mouvements et les interactions s'effectuent sans obstacles. Tout se passe comme si cette prise en masse devait être arbitrée par le seul effet des concurrences. Les néolibéraux se satisfont de la prédominance des marchés ; les partisans d'une régulation à finalités sociales s'en inquiètent.

ces scientifiques et conclut (p. 438) : «au cours de nos pérégrinations dans le monde de la science, nous avons été témoins de l'émergence d'une nouvelle vision du monde. Cette vision ne peut être plus différente de celle qui émergea avec Newton au XVII^e siècle et qui a dominé le monde pendant trois cents ans».

³ Cité dans P. Chaunu, *L'axe du temps*, Paris, Julliard, 1994.

Ces deux politiques s'affrontent depuis plusieurs siècles ; l'une et l'autre pouvaient coexister dans la protection des frontières. La mondialisation pousse aujourd'hui à un choix universel unique alors que des incertitudes fondamentales obèrent la validité de l'un et l'autre de ces projets sociaux. Un marché ouvert sans limites ni frontières conduit-il à une société acceptable ? Quel sera le coût social de la transition ?

Inversement, quelles mesures imaginer pour contrôler les circulations numérisées de l'argent, des programmes, des logiciels, des outils du savoir et de la culture, qui constituent d'ores et déjà les parts déterminantes du travail et du pouvoir des hommes alors que ces circulations sont insaisissables aux frontières ?

Les guides théoriques et les moyens pratiques font défaut. Les économistes, dans leurs disputes, ont plus de passion que de raison, quand ils ne sont pas les porteurs d'intérêts particuliers. Les gouvernements sont, provisoirement au moins, désemparés. Sous la pression des économies d'échelle, des oligopoles se constituent. De nombreuses entreprises multinationales et de puissantes centrales d'achat acquièrent une puissance d'argent et d'influence supérieure à celle de la plupart des Etats. L'évolution requiert des mesures à l'échelle mondiale, mais l'idée d'une régulation universelle fait difficilement son chemin alors que l'hégémonie américaine se satisfait de cet arbitrage par les marchés. C'est pourquoi la majorité des observateurs regardent la mondialisation comme un faisceau de forces imparables qui autogènèrent leurs développements pour le meilleur et pour le pire.

La démocratie est mal à l'aise. Comment faire comprendre aux citoyens la métamorphose en cours à laquelle rien ne les a préparés, notamment en Europe où chacun attendait le confort d'un Etat providence ? Il est exclu de gouverner par extrapolation du passé : l'avenir ne peut se construire que dans le risque d'anticipations hardies marquées du sceau de l'incertitude. Comment réunir une majorité des opinions pour promouvoir une démarche de tâtonnements : essai-erreur-correction d'erreur-nouvel essai ? Cet évanouissement du consensus social s'ajoute aux difficultés de la représentativité des électeurs par leurs mandataires aux prises avec la complexité technique et multifactorielle des problèmes qui leur sont soumis. Ce devrait être le temps des experts, mais les experts sont eux-mêmes contestés.

La conception régaliennne de l'Etat est en difficulté. La pression de la mondialisation casse les monopoles des services publics. Les contrôles, toujours exercés dans l'histoire par le pouvoir politique sur l'argent, l'in-

formation et la formation des esprits, sont inopérants. Le centralisme est inadapté à l'expérimentation par les pionniers. L'Etat est contraint de re-définir ses missions en les réduisant à l'essentiel. Il est soumis à l'effet de taille : trop petit, il ne pèse d'aucun poids dans les négociations à l'échelle du monde, d'où l'inévitable poussée des regroupements régionaux. Mais comment préserver les identités nationales qui ont jusqu'ici fondé la solidarité des citoyens ? Pour construire quelle société ? Pour gouverner comment la diversité des traditions et des intérêts ? Et comment faire naître une culture identitaire nouvelle, à l'intérieur de quelles frontières virtuelles ?

L'humanité va poursuivre quelques temps sa démarche dans cette obscurité. Les fruits heureux et vénéneux s'annoncent considérables : décollage vers un haut degré de développement d'une partie importante de l'Asie et de zones d'Amérique latine, et promesses en Afrique du Sud ; consolidation du sous-développement de l'Afrique tropicale et équatoriale ; désarroi des populations issues du démembrement de l'Union soviétique ; apparition de taches étendues et profondes de pauvreté dans les pays les plus industrialisés.

• L'Etat-nation est né des décombres de la civilisation, de la cosmologie du Moyen-Age, en conséquence de l'invention de l'imprimerie. Toutes les révolutions industrielles de l'histoire ont entraîné des mutations des organisations politiques. L'Union européenne, l'ASEAN, le MERCOSUR sont des tentatives expérimentales, des processus auto-organisateur qui aboutiront dans un certain nombre de décennies à de nouvelles formes d'organisation des sociétés humaines. L'Etat-nation apparaîtra alors comme l'expression d'une phase de transition. Notre vocabulaire — fédération, confédération — est malheureusement aujourd'hui impuissant à décrire cette dynamique permanente dans laquelle l'histoire nous entraîne.

Thierry de Montbrial

Intervention à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Commission française

C'est au niveau des instances internationales concernées que des travaux d'étude pourront être poursuivis afin de montrer les voies de nouveaux modes de régulation de l'essentiel des relations humaines. Il n'est certainement pas possible dans la civilisation du virtuel en formation d'imaginer de nouvelles règles du jeu. L'UNESCO ne pourrait-elle pas être la source de nouveaux éclairages dont l'humanité a besoin ?

On pourrait citer à titre d'illustration quelques moyens d'améliorer la gouvernance de la société par des nouveaux agents de régulation. En ce qui concerne la gestion des solidarités par exemple, on pourrait envisager une recomposition du lien social en s'appuyant sur des traditions familiales revivifiées et sur le tiers-secteur des associations sans but lucratif, faisant appel au bénévolat et aux dons de fondations et du public.

Pour concourir à la naissance et au développement des symbioses dont la vie active est indispensable aux systèmes de formation, d'éducation et d'apprentissage, à la diffusion de la culture, aux arts et aux activités ludiques et sportives, il serait utile d'encourager le tiers-secteur des associations et les doter d'avantages fiscaux et financiers favorables à leur développement non plus sur des bases nationales mais mondiales, comme certaines ONG en montrent le chemin.

Beaucoup de ces questions sont d'ores et déjà prises en compte par les organisations internationales. Elles méritent de retenir une attention amplifiée. Elles sont toutes délicates et confinent souvent au paradoxe, notamment en regard des libertés : il est contraire à l'esprit scientifique de s'enfermer dans une règle ; l'accès de chaque citoyen à l'information et à la communication de ce que bon lui semble appartient aux droits de l'homme ; les limites imposées par les considérations éthiques se heurtent souvent à la logique économique.

Il faut s'attendre à rencontrer beaucoup de difficultés, avoir la patience de conduire de nombreuses itérations avant de conclure, accepter la considération d'idées opposées. L'effort est indispensable : dans la mondialisation, les problèmes d'éthique ont une étendue universelle.

Mondialisation et lien social⁴

Conscient que la mondialisation déborde les gouvernements, le public commence à mettre en doute l'Etat-protection. Par un effet de rétroaction, les individus cherchent à reconstruire des zones de sécurité fondées sur la maîtrise directe de leur environnement social. Les relations interpersonnel-

⁴Ce chapitre s'appuie particulièrement sur les contributions de Monique Hirschhorn, Anne-Marie Laulan, Alain Bourdin, Francis Godard et Claude Rivière au cours de leurs exposés devant la Commission nationale.

les souvent défaillantes tendent à être revivifiées. Les solidarités familiales se reconstituent en dépit de l'éclatement des foyers. On voit se multiplier les affinités électives, les processus d'affiliation sur des bases ethniques ou religieuses. La pesanteur de l'incertitude renforce le resserrement sur les petits groupes : retour aux sectes et vertige de la magie mais aussi aspiration à la vie associative et aux engagements dans le bénévolat.

On assiste paradoxalement à un retour du territoire selon Max Weber : espace mental et social dont tous les membres partagent les règles, les rites, les valeurs et les projets. Les frontières physiques s'effacent, le territoire se définit par les valeurs et les codes culturels. D'où l'importance des diasporas (libanaise, grecque, arménienne, chinoises, etc.) comme niche de confort et comme système de propagation des connaissances et des comportements. D'où les activités des collèges invisibles des chercheurs, des créateurs artistiques, les identités culturelles qui s'édifient à l'intérieur des entreprises transnationales, la création de téléports communs à toute une région, les réunions à distance autour de bases de données sur des communautés d'intérêt spécifique, la multiplication des clubs sur Internet.

La mutation est particulièrement sensible en Europe, où les Etats-nations s'étaient efforcés de fournir un cadre de comportements moraux et culturels identitaires, alors que l'on assiste à des regroupements spécialisés correspondant à des fragmentations dont les racines s'alimentent en dehors du territoire national. Ainsi la société passe de l'image d'un liquide homogène enfermé dans des récipients étanches à celle d'un milieu floculé dans un vase poreux. La mayonnaise sociale ayant tourné, la capacité de gouverner doit s'appuyer sur de nouveaux modèles. Il ne faut pas regarder cette évolution d'un œil péjoratif tant elle contient de germes de changements éventuellement positifs.

• *Le problème le plus aigu pour les hommes de notre temps, c'est la tension entre le global et le local et comment elle s'exprime. Dans nos démocraties modernes, nous avons l'impression que les dirigeants pensent global et que les citoyens pensent local. D'où un dépérissement du débat démocratique, cette difficulté du dialogue entre les uns et les autres au sein des entreprises, je dirais même au sein de la société politique. Comment instaurer une dialectique dynamisante entre global et local ? Cela reste à définir.*

Jacques Delors

Intervention à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Commission française

L'éducation ouverte sur la nouvelle civilisation

De nombreux travaux ont été conduits au cours des dernières années sur l'éducation, tout particulièrement ceux de la Commission internationale sur l'éducation pour le vingt et unième siècle réunie à l'initiative de l'UNESCO. Les systèmes éducatifs doivent en effet répondre aux nouvelles conditions de la compétence professionnelle et de la culture personnelle imposées par l'émergence de la civilisation de la communication dans une économie mondialisée. Progressivement, au travers de toute une série de tensions entre le conjoncturel et la durée, le traditionnel et le moderne, le rationnel et l'irrationnel, se construit un consensus autour de quelques idées-forces.

L'école et l'université ne sont plus des lieux où l'on engrange les connaissances pour toute la vie. La rapidité d'évolution des métiers et des conditions de vie et le volume énorme des informations nécessaires à la résolution des problèmes s'opposent à l'existence d'un temps fort, l'enfance, l'adolescence et la post-adolescence pour remplir les têtes : l'éducation est un processus continu tout au long de la vie.

• *L'élargissement du concept initial d'éducation permanente, par-delà les nécessités immédiates du recyclage professionnel, répond donc aujourd'hui non seulement à un besoin de ressourcement culturel, mais encore, et surtout, à une exigence nouvelle, capitale, d'autonomie dynamique des individus dans une société en mutation rapide. Ayant perdu bon nombre des références que leur fournissaient autrefois les traditions, il leur faut en permanence mettre en œuvre leurs connaissances et leur faculté de jugement pour se repérer, penser et agir. Tous les temps, tous les champs de l'activité humaine doivent y contribuer afin de faire coïncider l'accomplissement de soi avec la participation à la vie en société. L'éducation, décloisonnée dans le temps et l'espace, devient alors une dimension de la vie même.*

Jacques Delors

Rapport à l'UNESCO de la Commission internationale sur l'éducation pour le vingt et unième siècle, Paris, Editions UNESCO/Odile Jacob, 1996

L'éducation : un trésor est caché dedans

Le mot d'ordre des premiers enseignements et des enseignements supérieurs est "apprendre à apprendre". La véritable université devient l'exercice d'une responsabilité, l'engagement dans l'accomplissement d'une tâche. Les dirigeants de demain seront tous, à leur manière, des autodidactes. Leurs diplômes initiaux n'auront servi qu'à les préparer à ce cheminement d'ascension limité seulement par la mort.

L'éducation devra enseigner une technique du traitement de la complexité : aptitude à rechercher les connaissances dans les sites mondiaux de mémorisation, capacité de conduire des concertations ouvertes à des opinions contradictoires, préparation des esprits à associer dans un système unique de raisonnements la reconnaissance du concret et les supports de l'abstrait. L'éducation doit préparer les personnes à se construire elles-mêmes, en accumulant les perfectionnements. Elle doit donc, en toute priorité, veiller à ne pas laisser sur le bord de la route un trop grand nombre d'illettrés.

L'illettrisme, dans la civilisation nouvelle, devient un fléau social, car la disparition du travail musculaire ne laisse plus de chances de réinsertion à ceux qui ne possèdent qu'insuffisamment les bases de leur futur perfectionnement : la lecture, l'écriture et le calcul.

Mais l'invasion des nouvelles technologies de l'information, d'une part, et la complexité des relations sociales, d'autre part, annoncent de nouvelles formes d'illettrisme pour ceux qui ne sont pas familiers avec l'emploi des nouveaux outils de traitement et de transmission de l'information et pour ceux qui ne sauront pas naviguer dans les complexités administratives. Le combat contre toutes les formes d'illettrisme devient une priorité des systèmes éducatifs.

L'éducation doit apprendre à vivre ensemble, comme le souligne le rapport de la Commission internationale précitée. Les technologies offrent un ensemble prodigieux d'ouverture au monde et aux autres. L'éducation doit saisir ces opportunités pour développer la connaissance des différentes civilisations et par là même l'esprit de tolérance et le sentiment d'appar-

tenance à une communauté mondiale constituée de l'ensemble des êtres humains.

• *Pour répondre à l'ensemble de ses missions, l'éducation doit s'organiser autour de quatre apprentissages fondamentaux qui, tout au long de la vie, seront en quelque sorte pour chaque individu les piliers de la connaissance : apprendre à connaître, c'est-à-dire acquérir les instruments de la compréhension ; apprendre à faire, pour pouvoir agir sur son environnement ; apprendre à vivre ensemble, afin de participer et de coopérer avec les autres à toutes les activités humaines ; enfin, apprendre à être, cheminement essentiel qui participe des trois précédents. Bien entendu, ces quatre voies du savoir n'en font qu'une, car il existe entre elles de multiples points de contact, de recoupement ou d'échanges.*

L'info-éducation des élèves, des étudiants et des adultes devient une obligation absolue afin que la nécessité de saisir rapidement les flux d'information, de les comprendre, voire de réagir à leur propos ne conduise pas à privilégier l'événementiel au détriment de la recherche du sens et de la cohérence. Ces considérations générales entraînent une révision radicale des idées générales sur l'éducation qui prévalaient dans les pays les plus développés à la fin du siècle dernier et qui ont fait la preuve de leur incontestable validité dans la civilisation industrielle en voie de disparition. L'insertion sociale précoce, c'est-à-dire dès la fin de l'adolescence, devrait être préconisée en combinaison avec une poursuite des études théoriques. La noblesse de l'apprentissage serait alors unanimement reconnue.

Quoiqu'il paraisse dans la confusion de la transition, notre émerveillement subsiste, il est vrai, devant l'héritage transmis par les générations passées dans les domaines de l'art, de la morale et de l'esprit. Nous savons que nous trouvons là notre richesse et notre sagesse. Mais nous comprenons le défi. Un homme nouveau s'engendre auquel il faut faire sa place. Ses prothèses sensorielles l'introduisent dans des univers jusqu'ici impénétrables. Son cerveau est multiplié par les moyens de calcul, les mémoires immenses et les procédés de traitement de la connaissance que lui fournissent ses prolongements électroniques. Sa capacité d'intervention touche à la mémoire génétique des plantes et des animaux, et, peut-être, à la sienne propre. Ses relations de personne à personne, le propre de l'humain, s'étendent dans l'abolition de la distance et du temps.

Nous étions nourris d'écrit ; nos descendants seront nourris d'images. Ils rêveront devant les écrans dans la contemplation des représentations

virtuelles. Qu'en sera-t-il de leur communion avec la nature, l'eau, le ciel, la terre et le feu ? Perdront-ils le contact avec ce qui nous fait vivre, les achèvements de la pensée, de l'art, de la beauté, de l'amour transcendé, sublimé, les entraînements du plaisir et les enseignements de la souffrance, l'engagement dans l'action et le détachement, les convictions et la tolérance, la sérénité, les échanges de l'humanisme et l'émotion mystique, toutes ces contradictions qu'avec beaucoup de pudeur nous comprenons comme la nature humaine et le sens de la vie ?

Notre réflexion sur la mondialisation s'achève par un retour sur l'éducation et sur l'Europe. L'éducation ne doit pas préparer seulement les nouvelles générations aux projets professionnels de demain dans un mouvement irrépressible d'évolution. Il est fondamental qu'elle donne aussi toute sa force à la formation des cœurs et des esprits par l'appui sur les richesses de connaissances, d'art, de poésie et d'espérance accumulées par l'humanité dans sa longue histoire. Sur cette voie, elle inscrira notre rupture de civilisation dans la continuité de l'essentiel.

L'Europe est, par son histoire, dépositaire d'une part majeure de cet héritage. C'est sur ce patrimoine culturel qu'elle doit construire sa nouvelle unité. La mondialisation ne sera réussie que si elle conduit à un monde multipolaire. Le pôle européen sera culturel et spirituel dans une projection délibérément orientée vers l'avenir. C'est ce qu'en attendent les autres peuples. L'Europe doit revendiquer sans fausse pudeur ni timidité ce rôle conforme à ses intérêts et à sa vocation propres. Les Européens sont bien conscients de n'être pas seuls concernés. Le choc de la mondialisation s'étend aux différentes cultures dont la survie est essentielle à la définition même de l'humanité.

Anthropologie du politique

Marc Abélès et Henri-Pierre Jeudy

Ouvrage collectif réalisé par les membres du Laboratoire d'Anthropologie des Institutions et des Organisations Sociales — LAIOS-CNRS sous la Direction de Marc Abélès et Henry-Pierre Jeudy — édité par Armand Colin, Paris 1997. Extrait de l'ouvrage "Anthropologie du politique". Copyright Armand Colin. Reproduit avec la permission de Vivendi Universal.

Marc Abès, directeur de recherche au CNRS, dirige le Laboratoire d'Anthropologie des Institutions et des Organisations Sociales (LAIOS). Outre de nombreux articles, il a notamment publié "Jours tranquilles", ethnologie politique d'un département français (*Odile Jacob, 1989*), "Anthropologie de l'Etat" (*Armand Colin, 1990*), "La vie quotidienne au Parlement européen" (*Hachette, 1992*), "En attente d'Europe" (*Hachette, 1996*).

Henri-Pierre Jeudy, chercheur au CNRS, membre du LAIOS, a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels : "Le désir de catastrophe" (*Aubier, 1991*), "Eloge de l'arbitraire" (*PUF, 1993*), "La communication sans objet" (*La lettre volée, 1994*) et "L'ironie de la communication" (*La lettre volée, 1996*).

Quel regard portent aujourd'hui les anthropologues sur le politique et les institutions dans les sociétés contemporaines ? Proposent-ils une approche originale et heuristique d'un domaine longtemps réservé aux sociologues et aux politologues ? Telles sont les questions que suggère le titre même de cet ouvrage. Pour y répondre, on a choisi de proposer non pas un exposé dogmatique, mais des éléments significatifs qui rendent compte des interrogations et de la démarche propres à l'anthropologie du politique.

Apparue au siècle dernier, longtemps cantonnée dans l'étude des sociétés dites "primitives", celle-ci a connu dans la période récente de nouveaux développements. Ils participent d'un mouvement plus général qui caractérise l'évolution des disciplines anthropologiques et les conduit à explorer les arcanes du monde moderne. Ce renouvellement ne se limite pas à une extension du champ empirique, il suscite des interrogations inédites et implique de remettre en chantier les concepts et les méthodes.

Sous la diversité des recherches consacrées au politique par les anthropologues, on discerne trois orientations fortes qui permettent de mieux situer l'apport de ce type de travaux. C'est d'abord le souci d'inventorier la diversité des institutions gouvernant les sociétés humaines : on trouve là l'influence de la tradition humaniste des Lumières et de la perspective évolutionniste. L'étude de l'action politique, des tensions et des conflits, constitue un second aspect de la recherche anthropologique. La troisième orientation significative se concrétise dans la propension à analyser l'imbrication du politique et des autres dimensions du social : au cœur de cette problématique, on trouve un questionnement sur le processus politique et les symboliques du pouvoir.

A partir de ces trois orientations proposées, il convient, pour en savoir plus, de se reporter aux ouvrages précédemment cités et à la bibliographie.

Anthropologie et développement

J. P. Olivier de Sardan

*Extrait de l'ouvrage "Anthropologie et développement" par Olivier de Sardan.
Copyright Editions Karthala, Paris 1997 (Coll. Hommes et Sociétés)
Reproduit avec la permission des Editions Karthala.*

Essai en socio-anthropologie du changement social. J.-P. Olivier de Sardan est Directeur de Recherches au CNRS et Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Président de l'APAD (Association euro-africaine pour l'Anthropologie du changement social et du développement) il est en poste d'accueil ORSTOM à Niamey.

Depuis 1960, année de leur indépendance, les pays d'Afrique ont connu plus de 30 ans de "développement". Cependant les résultats n'ont pas été à la hauteur des espérances et le mot "développement" a besoin lui-même d'approches fondées sur l'analyse et le doute. Comment, aujourd'hui, décrire et comprendre les relations multiples qui existent entre les institutions de développement (publiques ou privées) et les populations locales auxquelles elles s'adressent ?

La socio-anthropologie considère le "développement" comme une forme particulière de changement social, qu'un ensemble complexe d'intervenants (ONG, agences nationales ou internationales, experts, coopérants, techniciens ...) cherche à impulser auprès de "groupes-cibles" eux-mêmes divers et évoluant selon des dynamiques propres. Ces phénomènes sont particulièrement importants en Afrique, en raison du rôle qu'y jouent les flux d'"aide" et les "projets" de tous ordres.

La socio-anthropologie du développement peut contribuer, pour une part modeste mais réelle, à améliorer la qualité des services que les institutions de développement proposent aux populations, en permettant une meilleure prise en compte des dynamiques locales. Pour ce faire, il faut éviter une anthropologie au rabais, enfermée dans le ghetto de l'expertise et de la consultation. Il ne peut y avoir de "socio-anthropologie appliquée au développement" sans une "socio-anthropologie fondamentale du développement", dont la compétence en matière de recherche empirique se fonde sur la maîtrise de notions et de concepts situés au cœur des sciences sociales contemporaines et qui se démarque des rhétoriques et des idéologies développementistes.

Développement

Je proposerais donc de définir le “développement”, dans une perspective fondamentalement méthodologique, comme l'ensemble des processus sociaux induits par des opérations volontaristes de transformation d'un milieu social, entreprises par le biais d'institutions ou d'acteurs extérieurs à ce milieu mais cherchant à mobiliser ce milieu, et reposant sur une tentative de greffe de ressources et/ou techniques et/ou savoirs.

En un sens, le développement n'est pas quelque chose dont il faudrait chercher la réalité (ou l'absence) chez les populations concernées, contrairement à l'acception usuelle. Tout au contraire, il y a du développement du seul fait qu'il y a des acteurs et des institutions qui se donnent le développement comme objet ou comme but et y consacrent du temps, de l'argent et de la compétence professionnelle. C'est la présence d'une “configuration développementaliste” qui définit l'existence même du développement.

On appellera “configuration développementaliste” cet univers largement cosmopolite d'experts, de bureaucrates, de responsables d'ONG, de chercheurs, de techniciens, de chefs de projets, d'agents de terrain, qui vivent en quelque sorte du développement des autres, et mobilisent ou gèrent à cet effet des ressources matérielles et symboliques considérables.

Évitons les sempiternels débats sur “développement et croissance”, ce qu'est le “vrai” développement, est-ce que le développement est un but, une mystique, une utopie, un bien, un mal, etc. Que le développement “marche” ou ne “marche pas”, qu'il soit positif ou négatif, intéressé ou désintéressé, il existe, au sens purement descriptif qui est le nôtre, car existe tout un ensemble de pratiques sociales que désigne ce mot. Pour la socio-anthropologie du développement, le développement n'est ni un idéal ni une catastrophe, c'est avant tout un objet d'étude. Cette définition résolument non normative du développement¹ ne signifie pas, bien sûr, qu'il faille se désintéresser de tout jugement moral ou politique sur les diverses formes de développement, loin de là. Mais il s'agit d'un autre problème.

La socio-anthropologie ne peut prétendre “intervenir” de façon positive dans les débats moraux ou politiques autour du développement que si elle

¹ Quant aux définitions normatives, qui sont les définitions habituelles, on en trouvera dans Freyssinet (Freyssinet, 1966) un catalogue déjà ancien mais bien fourni, qui s'est depuis largement enrichi.

y introduit des connaissances nouvelles et spécifiques. Elle doit donc se donner la contrainte préalable d'étudier le développement en tant que constituant un "phénomène social" comme un autre, au même titre que la parenté ou la religion (telle était la position de Bastide il y a déjà longtemps : cf. Bastide, 1971). Que se passe-t-il lorsque des "développeurs" induisent une opération de développement chez des "développés"² ? Quels processus sociaux sont mis en branle chez les multiples acteurs et groupes d'acteurs concernés directement ou indirectement ? Comment repérer, décrire, interpréter les multiples effets inintentionnels qu'entraînent ces interventions multiformes et quotidiennes dans les campagnes et les villes africaines que recouvre le terme de développement ?

Des dimensions analytiques variées doivent être mobilisées pour répondre à de telles questions : il s'agit, par exemple, aussi bien de comprendre comment agissent sur le terrain les agents de développement (encadreurs agricoles ou infirmiers ...) — ils ne sont pas de simples courroies de transmission, et ont leurs propres stratégies — que d'analyser le mode de fonctionnement "réel" d'une ONG ou de la Banque mondiale, que d'étudier la corruption dans l'appareil d'Etat, ou bien de déterminer les modes d'action économique d'une population villageoise, de dégager les formes locales de la compétition politique ou le rôle qu'y jouent les rapports de parenté, ou enfin de mettre à jour la dynamique de transformation des conceptions et sémiologies populaires.

Dans tous ces cas, seule l'enquête peut permettre de décrire, de comprendre et d'analyser les pratiques et les représentations liées aux actions de développement et aux réactions qu'elles suscitent. Il ne s'agit donc pas que le socio-anthropologue fasse part au monde des pensées et des considérations que le développement lui inspire, bien au contraire. Il lui faut maximiser l'observation (et donc maîtriser les outils conceptuels et méthodologiques qui la rendent pertinente) et minimiser les présupposés idéologiques et les catégories préfabriquées.

Le champ du développement ne manque pas de points de vue normatifs, d'a priori moraux (de tous côtés), de rhétoriques idéologiques, de

² Cette expression commode a ses désavantages : elle peut en effet faire croire que l'on met tous les « développeurs » (ou tous les « développés ») dans le même sac. Une opposition aussi générale n'a d'autre intérêt que de souligner un incontestable clivage, massif, relevant du « grand angle » : les « développeurs » d'un côté, les « développés » de l'autre n'appartiennent pas aux mêmes univers de vie et univers de sens (cf. *life world* en anglais). Mais bien évidemment il ne s'agit en aucun cas de catégories respectivement homogènes.

proclamations tapageuses, d'idées reçues et de bonnes intentions... Il en est même saturé. Face aux "échecs" dont l'évocation est devenue quasi rituelle, quels qu'en soient les motifs invoqués, face à la crise actuelle où se débattent des économies africaines sinistrées et des appareils d'Etat en déconfiture, les donneurs de leçons abondent. Or, ce qui fait le plus défaut, ce ne sont pas les bons conseils et les idées soi-disant nouvelles, c'est la compréhension des mécanismes réels à l'œuvre et l'analyse des processus sociaux en jeu. Pour paraphraser et inverser la célèbre phrase de Marx dans les thèses sur Feuerbach, le problème, en ce qui concerne le développement, est de comprendre comment le monde se transforme, plutôt que de prétendre le transformer sans se donner les moyens de le comprendre.

Les théories macro-économiques de type normatif tiennent encore aujourd'hui le haut du pavé en termes de "pensée sur le développement", d'influence sur les politiques, et de drainage des fonds d'études et de recherche. Or elles ne sont pas fondées, c'est le moins qu'on puisse dire, sur une connaissance fine des situations vécues par les acteurs sociaux "de base" et des moyens par lesquels ceux-ci gèrent ces situations. En face ou à côté, les rhétoriques populistes, les idéologies participatives, les bonnes volontés humanitaires, qui se proposent plus ou moins comme alternatives, ne sont guère mieux informées. On ne peut faire l'économie d'analyses plus spécifiées, plus intensives, plus proches des interactions sociales "réelles". C'est là où intervient, ou devrait intervenir, la socio-anthropologie.

Le "point d'impact" des politiques de développement sur les populations concernées, autrement dit l'espace social où s'opère l'interaction entre opérations de développement (projets de développement ou actions de développement) et "groupes-cibles", est, à cet égard, un niveau stratégique d'investigation, pour lequel l'enquête de terrain intensive de type socio-anthropologique est particulièrement adaptée. On peut ainsi avoir un "point de vue" plus proche des destinataires finaux et des utilisateurs réels ou potentiels du développement, qui prenne en compte leurs réactions aux opérations de développement mises sur pied à leur intention. Si j'insiste sur ce niveau plus "micro", et "*actor oriented*"⁴, où l'anthropologie et la sociologie "qualitative"⁵ sont particulièrement à l'aise, ce n'est certes pas pour nier l'importance des études plus structurales et "macro", c'est

³ Ces théories se réduisent de plus en plus, aujourd'hui, aux différents courants issus du néo-libéralisme, du fait du naufrage des anciennes écoles concurrentes (elles aussi macro-économiques et normatives), en particulier celles liées au marxisme et prônant la rupture avec le marché mondial.

parce que l'interaction "développeurs/développés", sous contraintes de type "macro" (rapports de production, marché mondial, politiques nationales, relations Nord-Sud, etc.), est un espace de recherche privilégié pour comprendre tant les logiques "réelles" des institutions de développement que les logiques "réelles" des producteurs et des populations concernées. Nous supposons en effet (mais c'est un paradigme fondateur des sciences sociales) que les discours publics, les politiques proclamées, les structures administratives ou juridiques, ne coïncident pas toujours, tant s'en faut, avec les pratiques effectives, dans le développement comme dans les autres aspects de la vie sociale.

Socio-anthropologie du développement

J'entends par "socio-anthropologie" l'étude empirique multidimensionnelle de groupes sociaux contemporains et de leurs interactions, dans une perspective diachronique, et combinant l'analyse des pratiques et celle des représentations. La socio-anthropologie ainsi conçue se distingue de la sociologie quantitative à base d'enquêtes lourdes par questionnaires comme de l'ethnologie patrimonialiste focalisée sur l'informateur privilégié (de préférence grand initié). Elle s'oppose à la sociologie et l'anthropologie essayistes et spéculatives. La socio-anthropologie fusionne les traditions de la sociologie de terrain (Ecole de Chicago) et de l'anthropologie de terrain (ethnographie) pour tenter une analyse intensive et *in situ* des dynamiques de reproduction/transformation d'ensembles sociaux de nature diverse, prenant en compte les comportements des acteurs, comme les significations qu'ils accordent à leurs comportements.

⁴ C'est là l'expression qu'utilise N. Long «The essence of an actor oriented approach is that its concepts are grounded in the everyday life experiences and understandings of men and women be they poor, peasants, entrepreneurs, government bureaucrats or researchers» (Long, 1992 : 5).

⁵ J'emprunte ce qualificatif à certains sociologues américains (cf. Strauss, 1987, 1993) mais non sans réticences. En effet, d'un côté «qualitatif» a le mérite de souligner qu'on peut faire de la sociologie sans être victime des obsessions statistiques, des sondages, ou des questionnaires ("what cannot be quantified does exist, does have consequences, can be argued and made the subject of propositions and hypotheses", Bailey, 1973 : 11). Mais d'un autre côté «qualitatif» pourrait laisser entendre une certaine désinvolture envers les problèmes de la représentativité, ou, pire, un manque de rigueur ... Bien évidemment, la sociologie dite qualitative, ou l'anthropologie, du moins dans l'esprit de beaucoup de chercheurs, se veut aussi rigoureuse (voire plus) que la sociologie dite quantitative, et ne dédaigne par ailleurs ni les chiffres ni les procédures de recension systématique, bien au contraire (cf. Olivier De Sardan, 1995). De ce point de vue, il n'y a aucune différence épistémologique entre sociologie qualitative et sociologie quantitative, mais bien complémentarité entre des méthodes différentes de production des données.

On pourrait, certes, et je l'ai fait précédemment, utiliser la seule expression d'"anthropologie", si l'on entend "anthropologie" au sens large. "Anthropologie" ne signifie pas alors une soi-disant science des sociétés "primitives" ou "simples" (qui correspondrait au sens ancien d'"ethnologie"), mais évoque au contraire une approche à la fois de terrain et comparative des sociétés humaines quelles qu'elles soient, une approche intensive et transversale du social, que l'on retrouve pour une part dans une certaine sociologie. Pour éviter tout risque d'accusation d'impérialisme disciplinaire, et pour marquer cette profonde convergence des deux "disciplines"⁶, d'autant plus nécessaire, dès lors que l'on prend le développement comme objet, il me semble aujourd'hui préférable d'utiliser le terme de socio-anthropologie. La convergence épistémologique s'étend évidemment à l'histoire (comme aux autres sciences sociales, politologie, économie : cf. Passeron, 1991). Mais les thèmes de recherche proprement historiques font, à la différence de la socio-anthropologie, appel essentiellement à des matériaux en quelque sorte "morts", et justifient que je laisse ici l'histoire — comme discipline — un peu sur la touche. Ceci étant, la perspective diachronique, le recours à la "tradition orale" et la mise en contexte historique constituent des composantes indispensables de toute socio-anthropologie digne de ce nom.

Le développement est un terrain privilégié pour la socio-anthropologie. Le développement, en effet, fait intervenir de multiples acteurs sociaux, du côté des "groupes-cibles" comme du côté des institutions de développement. Leurs statuts professionnels, leurs normes d'action, leurs compétences, leurs ressources cognitives et symboliques, leurs stratégies diffèrent considérablement. Le développement "sur le terrain", c'est la résultante de ces multiples interactions, qu'aucun modèle économique en laboratoire ne peut prévoir, mais dont la socio-anthropologie peut tenter de décrire et interpréter les modalités.

Cela implique un savoir-faire qui ne s'improvise pas. La confrontation de logiques sociales variées autour des projets de développement constitue un phénomène social complexe, que les économistes, les agronomes ou les "décideurs" ont tendance à ignorer. Face aux écarts répétés entre

⁶ Il ne s'agit cependant pas de nier l'effet des pesanteurs disciplinaires et académiques, qui dressent des barrières regrettables entre sociologie et anthropologie. Un exemple en est le système de références savantes propres à chacune, qui tend à ignorer les aspects vivants de la recherche chez l'autre.

les conduites prévues et les conduites réelles, face aux dérives que toute opération de développement subit du fait des réactions des groupes-cibles, les “développeurs” tendent à recourir à de pseudo-notions sociologiques ou anthropologiques qui relèvent plus de clichés et de stéréotypes que d’outils analytiques. On invoquera ainsi la “culture” ou les “valeurs” des populations locales pour “expliquer” leur propension constante à ne pas faire ce qu’on voudrait qu’elles fassent, ou à le faire à leur façon. C’est là expliquer l’inexpliqué par l’inexplicable. Ces notions particulièrement floues, vaguement empruntées à une anthropologie de bazar, caractérisent la *do-it-yourself-sociology* de certains économistes⁷ ou agronomes. Or, les références paresseuses aux “facteurs culturels” oublient le plus souvent l’existence de sub-cultures, les diversités culturelles internes à un même groupe social, le poids des clivages sociaux (âge, sexe, classes sociales, entre autres) sur les normes et comportements. Elles oublient que la “culture” est un construit, soumis à d’incessants processus syncrétiques et objet de luttes symboliques.

L’analyse des interactions entre “configuration développementiste” et populations locales, comme l’analyse des diverses formes du changement social, demandent un certain type de compétences, celles-là mêmes que revendiquent la sociologie et l’anthropologie, et que la socio-anthropologie du développement entend mettre en œuvre. Mais la socio-anthropologie du développement est-elle en mesure de satisfaire de telles attentes ? Autrement dit, la socio-anthropologie du développement existe-t-elle ? Nous verrons plus loin qu’après un certain piétinement succédant aux ouvrages précurseurs, les travaux récents permettent de répondre par l’affirmative. Cependant cette socio-anthropologie du développement reste marginale, tant dans le monde du développement que dans le monde des sciences sociales.

Il est vrai qu’aux Etats-Unis surtout, l’“anthropologie appliquée” a sa place au soleil, et qu’il y a une longue tradition de “demande sociale” auprès des sociologues et anthropologues (dès avant-guerre on les sollicitait en tous domaines, depuis le problème des réserves indiennes jusqu’à

⁷ D’où l’irritation envers les économistes que manifeste le livre particulièrement polémique mais non dénué de vérité de Polly Hill (Hill, 1986). Le problème ainsi posé est celui du rôle des économistes dans le pilotage du développement ou de la recherche sur le développement, et de leur fréquent dédain envers les compétences d’ordre socio-anthropologique, et non celui de la dimension économique des phénomènes sociaux liés au changement social et au développement, que la socio-anthropologie ne peut en aucun cas ignorer.

celui des gangs urbains). Cependant, en ce qui concerne le monde du développement proprement dit, les problématiques restent le plus souvent frustes, purement descriptives, souvent naïves, et coupées des débats théoriques majeurs dans nos disciplines⁸.

Du côté francophone, un rapide inventaire de la très abondante littérature consacrée au développement montre vite que la socio-anthropologie empirique des faits de développement en constitue la portion congrue, et est largement ignorée. La grande majorité des travaux que l'on classe sous la rubrique sociologie ou anthropologie renvoie, en fait, à de l'économie ou à de l'idéologie, c'est-à-dire, pour ce qui concerne ce dernier point, à des considérations normatives ou moralisantes, plus ou moins légitimées par du vocabulaire savant, sur le "développement en général" ou la prise en compte des "facteurs culturels du développement"⁹.

L'étiquette "sciences sociales du développement" s'avère, le plus souvent, trompeuse, et la socio-anthropologie du développement (telle qu'ici on la considère et on entend la promouvoir, c'est-à-dire dotée de problématiques d'investigation solides et d'outils d'interprétation éprouvés) en est la grande absente. Un exemple suffira : trois ouvrages récents en français, qui prétendent tous dresser un bilan, chacun à sa façon, du rapport entre sciences sociales et développement, témoignent d'une totale méconnaissance de la socio-anthropologie du développement et étalent sans fard leur propre ignorance (cf. Choquet et al, 1993 ; Guichaoua et Goussault, 1994 ; Rist, 1994) : ni les travaux en français qui relèvent de l'orientation ici

⁸ On trouvera divers «états de la question» basés essentiellement sur la littérature nord-américaine, où se reflète cette difficulté à dégager des lignes de force claires et de véritables «programmes de recherche» : cf. Hoben, 1982 ; Chambers, 1987 ; Arnould, 1989 ; Ranc, 1990. On peut y adjoindre plusieurs ouvrages collectifs présentant diverses réflexions générales ou expériences particulières en anthropologie appliquée, qui ne dissipent pas l'impression précédente (Cochrane, 1971 ; Oxaal, Barnett & Booth, 1975 ; Pitt, 1976 ; Grillo & Rew, 1985).

⁹ Une récente bibliographie en témoigne (Kellerman, 1992) : les ouvrages analysés, censés rendre compte de «la dimension culturelle du développement», relèvent, pour l'essentiel, de l'essayisme et, surtout, aucun ne renvoie à une socio-anthropologie empirique du développement. La déjà ancienne bibliographie de Jacquemot (Jacquemot *et al.*, 1981) faisait largement appel à des références sociologiques et anthropologiques : mais on constatera facilement que l'approche, à l'époque, était très macro du côté des sociologues, et très «hors développement» du côté des anthropologues (cf. *infra*, chapitre 1). La bibliographie établie par Jacob (Jacob, 1989) est la seule, à ce jour, qui fasse faire état d'ouvrages et d'articles relevant de la socio-anthropologie du développement. C'est aussi l'un des très rares travaux qui, comme le présent ouvrage, tente de cumuler les sources francophones et anglophones.

défendue, ni les travaux européens en anglais qui s'en rapprochent le plus (Long, 1989 ; Long et Long, 1992 ; Elwert et Bierschenk, 1988) ne sont même évoqués dans aucun de ces livres. Il est d'autant plus surprenant que l'on nous parle de la "fastueuse anthropologie appliquée nord-américaine" mise en contraste avec la "fort modeste anthropologie du développement" francophone et sa "grande pauvreté théorique" (Guichaoua et Goussault, 1993 : 103).

Quant à la position de Kilani (in Rist, 1994), qui conteste la possibilité même d'une anthropologie du développement, elle se fonde sur de déplorable confusions. L'anthropologie du développement est systématiquement renvoyée à l'anthropologie appliquée. Les péchés que Kilani dénonce si abruptement relèvent des malentendus quasi inévitables qui se tissent entre connaissance et action, en quelque domaine que ce soit. Ils ne peuvent être imputés à l'anthropologie sous prétexte qu'elle serait coupable de s'intéresser aux processus sociaux de développement. Kilani accuse, d'ailleurs sans se donner la peine d'argumenter, l'anthropologie du développement de succomber au "goût du jour" en se ralliant aux idéologies du développement (Kilani, 1994 : 29). Il montre plutôt ainsi son ignorance des travaux accumulés depuis vingt ans ... Par ailleurs, il tire argument de ce que le "développement" n'est pas un concept sociologique, et n'a d'autre statut que de désigner une réalité extérieure à l'anthropologie, comme le sport, la ville ou la vieillesse (*id.* : 20).

Il est fort vrai que "développement" n'est pas un concept. Mais c'est justement ce statut "d'objet" qui permet de parler d'anthropologie du développement sans reprendre à son compte les représentations des "développeurs". On peut faire de l'anthropologie urbaine sans que la "ville" soit pour autant un concept et sans assumer l'idéologie des urbanistes ! Kilani reproche d'autre part à cet objet d'être hétéroclite, hétérogène, et de ne pas permettre les "visions d'ensemble", les déploiements théoriques cohérents qui seraient la marque de la véritable anthropologie (*id.* : 27). Mais c'est justement cette hétérogénéité des faits de développement qui fait l'intérêt de l'anthropologie du développement. L'anthropologie serait-elle réduite à ne s'intéresser qu'aux objets naturellement cohérents ? En ce cas, c'est l'essentiel de la vie sociale, tout aussi hétérogène, qui lui échapperait !

La marginalité de la socio-anthropologie du changement social et du développement sur la scène publique du développement est donc aussi une marginalité sur la scène publique de la recherche en sciences sociales. Pourtant, de même que les institutions de développement auraient tout à

gagner de la collaboration avec une socio-anthropologie active, de même il serait dans l'intérêt de la recherche en sciences sociales de prendre en compte la socio-anthropologie du développement. On sait, en effet, depuis longtemps que les différentes réactions d'une société (ou de ses diverses composantes) à une intervention "extérieure" constituent l'un des meilleurs indicateurs de la dynamique de ses structures propres, un analyseur privilégié des comportements sociaux¹⁰. Il s'agit simplement de mettre en œuvre à propos des faits sociaux de développement la fonction "compréhensive" des sciences sociales. Celles-ci n'ont-elles pas pour tâche de rendre intelligibles des comportements ou des pratiques apparemment inintelligibles ou interprétés de façon biaisée en fonction de préjugés, d'idéologies ou d'intérêts particuliers ? Aussi l'analyse des pratiques sociales effectives à l'œuvre dans un projet de développement mettra-t-elle l'accent sur le décalage, inévitable, entre les divers "intérêts" et les "rationalités" qui régissent les agissements des opérateurs de développement, et les divers "intérêts" et "rationalités" qui règlent les réactions des populations concernées.

Ce n'est pas un hasard si de multiples travaux contemporains de socio-anthropologie du développement présentent comme un certain air de parenté, au-delà des frontières académiques et linguistiques. Il n'y a pourtant ni concertation, ni effets d'"école". On serait bien en peine de rechercher une grille d'interprétation toute faite, fonctionnaliste, systémique, libérale, marxiste ou autre. En ce sens la socio-anthropologie du développement n'a pas de paradigme unifié. Mais, ici et là cependant, les mêmes questions sont posées : pourquoi ces "dérives" entre un projet de développement et sa mise en œuvre ? Comment s'articulent contraintes et marges de manœuvre ?

Nombre de travaux actuels en socio-anthropologie du développement partent des mêmes postulats : les pratiques populaires ont un sens qu'il convient de chercher. Ils relèvent d'une même méfiance : les explications "idéologiques", les théories générales, les argumentations avancées par les institutions du développement ne sont pas satisfaisantes. Ils s'organisent autour d'un même axe : la recherche des différences, des clivages, des contradictions, en tant qu'analyseurs privilégiés de la réalité sociale. Ils tentent une même conciliation entre analyse des structures qui contraignent l'action et identification des stratégies et logiques qui sous-tendent les comportements et les représentations des acteurs.

¹⁰ Cf. Bastide (1971) ou Balandier (1971)

Face aux réductions qu'opèrent toutes les idéologies du développement, fondées nécessairement sur des présupposés consensuels¹¹, la socio-anthropologie du développement affirme dès le départ la complexité du social, et la divergence des intérêts, des conceptions, des stratégies ou des logiques des divers "partenaires" (ou "adversaires") que met en rapport le développement. Mais "divergences" ne signifie pas nécessairement affrontements déclarés et conflits ouverts. Au contraire, le quotidien du développement est plutôt fait de compromis, d'interactions, de syncrétismes, de négociations (largement informelles et indirectes). C'est autour de telles notions, qui n'excluent pas, bien au contraire, les rapports de forces, qu'il faut chercher les explications des effets "réels" des actions de développement sur les milieux qu'elles entendent modifier. Ceci implique de rompre avec les "modèles" d'explication dualistes, comme avec les schémas structuralistes ou les invocations culturalistes.

Comparatisme

Est-ce à dire que chaque situation locale, chaque opération de développement exige une analyse spécifique et qu'aucune "loi" ne peut être dégagée de l'infinie diversité des contextes concrets ? Oui et non. Oui, au sens où chaque "terrain" est une combinaison singulière de contraintes et de stratégies, que seule une analyse spécifique peut déchiffrer. Non, au sens où certaines contraintes sont communes ou similaires : on peut constituer des typologies à partir des conditions écologiques, des modes d'insertion dans l'économie mondiale, des rapports de production ou des régimes politiques. De même, au-delà de la singularité des cas et des contextes, les logiques économiques (comme, par exemple, la minimisation des "sorties" monétaires), sociales (comme, par exemple, les réseaux d'entraide familiale) ou symboliques (comme, par exemple, les codes de la consommation ostentatoire, ou les modes de reconnaissance sociale fondés sur la redistribution) se recoupent fréquemment.

Il est probable qu'un progrès décisif de la socio-anthropologie du développement viendra du recours à des analyses comparatives rigoureuses, que la multiplication d'études devrait rendre possible, en proposant enfin des matériaux de terrain compatibles entre eux¹², autrement dit issus d'une

¹¹ A un niveau ou à un autre (village, classe, nation, Tiers monde, humanité ...) et selon des légitimations diverses (morales, religieuses, politiques, scientifiques ...).

¹² Ce fut le grand mérite des évaluations commandées par l'éphémère Bureau des évaluations des services Coopération et Développement du ministère des Relations extérieures que d'avoir esquissé un tel corpus (cf. Freud, 1985, 1986, 1988 : cf. également, comme exemples d'articles issus de ces évaluations, Pontie et Ruff, 1985 ; Yung, 1985).

même problématique de recherche, ce qui s'oppose ainsi tout à la fois aux monographies descriptives des anciens ethnographes, comme aux “applications” de théories à un terrain-prétexte, aux généralisations abusives, aux extrapolations hâtives, aux théories “grand angle” qui sélectionnent les “illustrations” intéressantes et oublient les contre-exemples.

L'ethnologie

André Leroi-Gourhan

Professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris, Directeur de l'Institut d'Ethnologie — Extrait de la Revue de l'Enseignement Supérieur "Les Sciences ethnologiques" N° 3, juillet-septembre 1965, S.E.V.P.E.N., Paris.

L'anthropologie est l'étude de l'homme, au sens très large, et "sciences anthropologiques", à une nuance près qui tient aux raisons historiques, pourrait être synonyme de "sciences humaines". De sorte que l'anthropologie appelle un déterminatif spécifique : anthropologie raciale, sociale, culturelle ... La sociologie est la science des institutions. L'ethnologie est la science des "personnes ethniques", c'est-à-dire de ce qui fait qu'un groupe humain agit, dans un certain temps et un certain espace, comme un tout. Si l'on fait abstraction des croisements qui se produisent inévitablement (et profitablement) entre disciplines ayant le même dénominateur, la distinction entre les différentes branches de l'étude de l'homme est claire.

Depuis cent cinquante ans, l'anthropologie, l'ethnologie et la sociologie n'ont pas cessé d'user d'adjectifs de métissage, et il importe moins de s'attacher à démêler ce que tel chercheur a estimé faire que de constater la constance des deux courants qui se partagent la recherche. La sociologie, depuis les encyclopédistes, est une discipline d'application proche, sinon immédiate, dont l'objectif le plus apparent a toujours été de définir des états sociaux dans le but, souvent explicite, de les améliorer. La sociologie "pure" n'est qu'un aspect marginal d'une sociologie d'action, ce qui ne réduit d'ailleurs en rien l'importance de la recherche fondamentale. L'ethnologie ne se définit pas par contraste avec la sociologie, sinon en ce que l'idée d'une ethnologie d'action ne s'est imposée que récemment, au moment où la mise en cause réelle du monde non-occidental a fait se poser le problème ethnique dans toute sa diversité et où la disparition rapide des cultures traditionnelles a ouvert la question de l'équilibre de la totalité humaine dans une formule culturelle unique.

Le courant qui a porté, depuis le XVIII^e siècle, la recherche ethnologique est plus proche de celui des sciences naturelles que de celui de la philosophie, en ce sens qu'il a orienté plus vers une description monographique de la totalité des manifestations de groupe que vers la projection

d'états institutionnels sur des modèles théoriques. C'est seulement à partir du début de ce siècle et surtout dans ces dernières années que s'est fait jour la possibilité d'une exploration des lois du comportement ethnique. Par un mouvement commun à toutes les sciences, l'évolution des techniques de recherche a conduit vers une analyse de plus en plus approfondie, mais l'inventaire des préoccupations des premiers travaux, dès la fin du XVIII^e siècle montre, déjà déployé, l'éventail sur lequel joue encore l'ethnologie actuelle : technique-économique-social-esthétique.

Cent ans plus tard, les écoles anthropologiques de la seconde moitié du XIX^e siècle formulent, dans l'axe de leurs préoccupations raciologiques, la nécessité de l'étude des liens entre biologique (race, comportement matériel) et social (institutions, croyances). De nos jours, deux siècles après le départ des recherches conscientes, l'ethnologue ou l'anthropologue continue de se trouver en face du problème des rapports entre nature et culture, génétique et organisation sociale, ou de tous problèmes dans lesquels jouent, en nombre variable, les termes d'une relation entre l'homme, le milieu, les moyens, les expressions. Clairement exprimé par Durkheim et Mauss, il y a deux générations, l'aspect propre de la recherche ethnologique est dans une image totale de la société, c'est-à-dire dans une analyse du "comment" des interactions.

Cette position, constamment retrouvée depuis deux siècles, et qui distingue catégoriquement l'ethnologie, est aussi constamment mise en question par l'inégalité des différentes parties du champ d'étude. Elle suppose une aisance de jeu égale dans les domaines de la technologie, de l'économie, des institutions et de l'esthétique, pour ne considérer que les rameaux principaux. Or l'étude des aspects techniques de la vie du groupe, qui a conduit à l'accumulation de précieuses descriptions ethnographiques, tend à constituer une spécialité cloisonnée : l'analyse technologique exige une orientation et une formation qui ne correspondent que très peu à la formation universitaire de la moyenne des ethnologues. Rares sont les travaux qui négligent de faire mention des techniques pratiquées par les sujets observés, car le niveau technique constitue la principale pièce d'identité du groupe, mais rares aussi sont ceux où l'étude suffisamment approfondie des techniques conduit à en faire un des ressorts de la compréhension totale du fait ethnique.

Les aspects économiques ne sont souvent pas plus favorisés, sinon depuis deux décennies à peine ; ils ont été méconnus ou traités superficiellement parce que leur apparence banale ne compensait pas l'effort prolongé que

suppose l'établissement des matériaux. Les économies non-européennes n'avaient, dans l'ambiance de la recherche du début de ce siècle, aucun motif pour attirer l'attention autrement que par les formes les plus singulières de l'échange, à travers les coutumes matrimoniales ou les grandes prestations rituelles ; de sorte que, bien souvent, des travaux par ailleurs remarquables, dont les étages supérieurs sont normalement développés dans l'analyse du comportement social ou religieux, se balancent sur la trop mince tige de quelques paragraphes consacrés aux trivialités du droit, de la circulation des valeurs quotidiennes et des techniques.

La tâche de l'ethnologue est particulièrement difficile, mais on n'y satisfait pas en sacrifiant à une sorte de rite monographique, en construisant l'étude du groupe en quatre casiers très inégalement remplis de faits technologiques, économiques, sociaux et religieux. Ce qui est de l'ethnologie, c'est la recherche du mouvement qui ne transparait pas dans un inventaire, mais dans l'exploitation des rapports. On pourrait imaginer une exploitation totale des rapports par l'inventaire, pour une collectivité donnée, de la totalité des faits dans les différents domaines de son existence. Une telle monographie, gigantesque pour un groupe même minime, pourrait, par l'analyse électronique, livrer les lignes générales de corrélation entre tous les termes concevables.

Le fichier d'ethnologie comparée qu'exploite à Paris C. Lévi-Strauss donne une image de ce que pourrait être un tel travail ; ses millions de données intéressent plusieurs centaines d'ethnies et atteignent par conséquent les faits de structure générale dans la confrontation inter-ethnique. Cet instrument est remarquable à l'échelle de faits généraux sur lesquels on ne possède jusqu'à présent que des notions souvent très imprécises. La constitution d'un instrument comparable pour l'analyse intra-ethnique de faits particuliers est concevable, mais elle représenterait de longues années de collecte des matériaux, par des équipes nombreuses et sur un nombre d'ethnies très limité, c'est-à-dire une tâche difficilement réalisable avec les moyens des sciences humaines.

Dans le cadre d'une ethnie déterminée, la voie ethnologique est exploitable par l'ordinateur très imparfait, mais malgré tout utilisable, que constitue le cerveau de l'ethnologue. Elle ne met en cause que la durée de la recherche et l'ampleur du champ exploité. La longue familiarisation avec un type de population est une des caractéristiques de l'ethnologue ; elle le conduit à intégrer sa connaissance pratique et empirique du groupe dans un certain nombre de nœuds de recherche qui mettent en évidence

les composants de l'équilibre du groupe. Telle, par exemple, une recherche où la démonstration s'établit dans l'analyse de l'interaction de l'équipement agricole et des traditions socio-esthétiques dans le cortège des conséquences économiques, ou une recherche qui prend le canal du culte des ancêtres pour aboutir aux conséquences sociales de l'organisation foncière du territoire. Il est évident qu'en ce sens l'ethnologie vaut ce que vaut l'ethnologue et que les lois de cohésion du groupe n'apparaissent que dans la mesure où le choix des termes à confronter est pertinent, mais il en est ainsi de toute démarche expérimentale et l'ethnologie ne se dégage de l'ethnographie que dans la mesure où elle conduit ses expériences.

Un autre trait caractéristique de l'ethnologie est la proximité de sa démarche avec celle de la linguistique. Il y a en cela beaucoup plus que l'indispensable durée de l'expérience ethnologique qui conduit le chercheur à acquérir un instrument de communication verbale avec son sujet d'étude : la langue est le ciment des actes ; non seulement elle les rend explicites, mais elle en conserve l'empreinte. S'il est de connaissance banale que le groupe linguistique et le groupe ethnique ne sont pas forcément coïncidents, il est du donné pratique que l'une offre une image le plus souvent approchante de l'autre. Le contenu des faits culturels et le contenu de la langue ressortissent à des domaines d'exploitation scientifique différents, mais comme les deux faces d'un même objet : il est impossible de pénétrer l'une sans aboutir à l'autre. La recherche ethnologique se porte naturellement vers ce champ privilégié qui s'ouvre sur la construction de la pensée. Elle trouve aux différents niveaux de la sémantique, de la syntaxe ou de la phonologie un plan de confrontation qui répond à l'observation des faits eux-mêmes.

L'esthétique entretient, elle aussi, des rapports étroits avec l'ethnologie, mais ces rapports, jusqu'à présent, ont été plus perçus que formulés. Indépendamment de la contribution considérable que l'histoire de l'art ou la musicologie ont reçue des ethnologues, il est évident que l'organisation du groupe ethnique correspond à un style de vie qui se reflète dans tous les actes et qui est le témoin le plus clair, mais le moins saisissable, de l'expression personnelle du groupe dans l'espace et le temps. Deux raisons font que cette source n'est encore que peu exploitée. La première tient aux origines de l'ethnologie ; ses liens avec les sciences naturelles ou historico-géographiques l'ont peu préparée à aborder des problèmes comme la conception de l'espace, du rythme, du temps. La seconde raison se rapporte à l'esthétique elle-même, dont les méthodes d'analyse se sont peu développées dans la direction qui serait propice à l'enregistrement des

faits au niveau du comportement quotidien et dans les sociétés non-européennes. La difficulté de pondérer dans un vocabulaire approprié des faits qualitatifs est loin d'être résolue, mais une voie s'ouvre sur une recherche qui mettrait au niveau de l'analyse des structures sociales ou linguistiques, l'analyse des traits caractéristiques du style ethnique.

Le but de l'ethnologie est sujet à des interprétations diverses. On y voit parfois la science du seul pittoresque humain, sans bien se représenter qu'elle est la recherche des plus grandes dimensions de l'homme, un peu comme si l'on reprochait à la zoologie de ne pas tenir toute dans la zoo-technie et de s'intéresser à d'autres espèces que les espèces domestiques et rentables. Ce n'est pas sans raisons profondes que l'ethnologie s'est d'abord attaquée aux "primitifs" ou aux formes "traditionnelles" des grandes civilisations. Il est indispensable qu'il y ait une science de la diversité de l'humain dans le temps et dans l'espace ; cela est indispensable comme simple prise de conscience des possibilités et des limites de l'équilibre des sociétés, des lois générales qui commandent sur tous les plans le groupement des hommes en unités conscientes de leur identité ethnique, de ce que, depuis la préhistoire jusqu'à la vie moderne, chaque formule contient d'admirable dans son architecture. L'ethnologie est sans doute science de curiosité, mais la curiosité est le moteur de toute recherche. Elle est science d'utilité aussi, dans la mesure où le respect de la dignité humaine se manifeste à l'égard de civilisations qui passent rapidement au creuset planétaire. Elle serait science de nécessité au jour où une ressaisie de l'équilibre dans la diversité humaine apparaîtrait comme une des issues du progrès.

Comme la sociologie, la géographie ou l'histoire, l'ethnologie correspond de plus en plus à un plan de recherche plutôt qu'à une catégorie disciplinaire étroite ; en cela elle suit le mouvement centrifuge de toutes les sciences. Dire quelle ne s'attache qu'au monde actuel, ou aux seuls survivants du passé proche ou lointain ne correspond pas plus avec ses préoccupations possibles que de lui assigner l'analyse des faits strictement étrangers au champ convenu de disciplines voisines, car exactement comme les mêmes corps sont l'aliment des recherches de plusieurs chimies, les éléments constituant l'homme se prêtent au traitement de différentes disciplines.

C'est pourquoi la culture générale de l'ethnologue l'entraîne à acquérir pour la préhistoire et les temps historiques les éléments de base de la technologie, de l'économie, des institutions sociales et religieuses, des

manifestations esthétiques auxquels s'ajoutent l'anthropologie physique et la linguistique. Cette culture générale que l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris s'efforce de promouvoir depuis 1925, correspond aux enseignements de deuxième cycle, au niveau de la licence. C'est sous cette forme ou sous une forme voisine que sont constitués les programmes des différents enseignements nés, à Bordeaux, Lyon, Montpellier, Strasbourg du développement initial du noyau parisien. Au niveau du troisième cycle, la vocation des recherches se précise, pour Paris, suivant trois axes principaux, dont le développement correspond aux moyens de direction des chaires de Faculté et du Collège de France ou à ceux de l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

L'un de ces axes correspond aux recherches d'ethnologie préhistorique ou, plus généralement, aux travaux consacrés, sur les différents continents, aux témoins ethnologiques enfouis dans le sol. Le second axe correspond à des recherches qui conduisent à la compréhension du groupe à partir des données techno-économiques ; elle débouche sur les phénomènes sociaux à partir des documents tirés de la vie matérielle. Le troisième est orienté à partir du versant social et religieux. Hormis ces trois options, d'autres formules existent, fondées sur la conjonction de l'anthropologie physique, de la linguistique, de la musicologie ou de l'esthétique avec le foyer de la recherche.

L'ethnologie a marqué depuis quarante ans un progrès considérable. La cellule initiale a été constituée par l'enseignement de Marcel Mauss à l'Ecole des Hautes Etudes et par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro dans lequel le premier contingent de chercheurs s'est formé autour de Paul Rivet et Georges Henri Rivière. Après sa transformation en Musée de l'Homme en 1937, le centre s'est enrichi par la réunion, dans le bâtiment du musée, de l'Institut d'Ethnologie et de différentes sociétés savantes. L'essaimage a commencé avec la création du C.N.R.S., par l'enrôlement des premiers chercheurs professionnels, puis par la création de la première chaire de Faculté, à la Sorbonne, pour Marcel Griaule. A la Libération, la mise en place des chercheurs dans les différents organismes intéressés à la recherche ethnologique s'est rapidement développée : Centre National de la Recherche Scientifique, Office de la recherche scientifique et technique outre-mer, Ecole française d'Extrême-Orient, Institut français d'Afrique Noire, missions d'étude ou d'aménagement ont concouru au recrutement. Du côté de l'enseignement, le Collège de France, les chaires de la Sorbonne, les chaires de province et un nombre important de directions à l'Ecole des Hautes Etudes ont multiplié les possibilités de développer

l'expression universitaire de la recherche. Il serait difficile de dire que l'ethnologie soit une carrière très largement ouverte, quoique le recrutement possible soit toujours resté au-dessous des possibilités offertes. Malgré l'attrance parfois romantique qu'elle offre, l'ethnologie est un métier intellectuellement et moralement difficile, sa formation exige une participation personnelle très importante puisque le chercheur doit, à partir de la propédeutique, franchir la distance qui le sépare d'une maturité scientifique déjà poussée, qu'il doit asseoir une large culture générale et fonder son engagement profond.



Fig. 15 – Jeune femme autochtone péruvienne. DG.

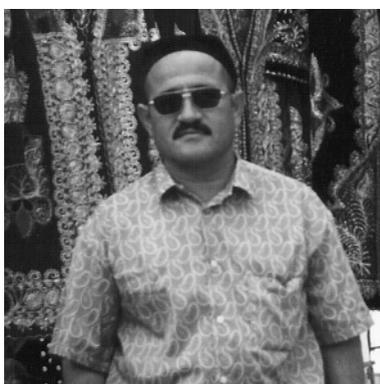


Fig. 16 – Ouzbek dans son magasin de vêtements traditionnels. AG.



Fig. 17 – Enfant juif de Boukhara (Ouzbékistan). AG.

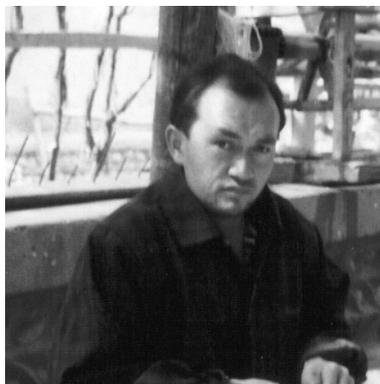


Fig. 18 – Tisserand chinois de Khotan (Xinjiang). AG.



Fig. 19 – Femme Hopi devant son métier à tisser (Colorado). AG.

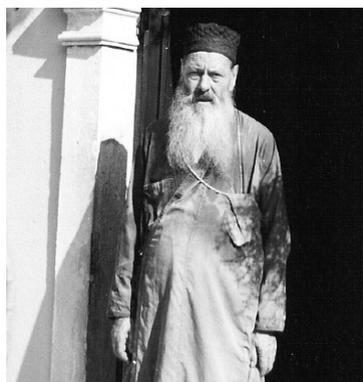


Fig. 20 – Pope grec (île de Corfou). MG.



Fig. 21 – Jeune de l'oasis de Timia dans l'Air nigérien.



Fig. 22 – Type Nunavout (Arctique canadien).



Fig. 23 – Femme Berbère de l'Anti-Atlas avec son lourd collier en ambre.

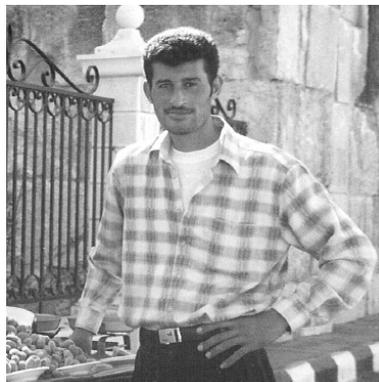


Fig. 24 – Vendeur d'amandes devant la mosquée de Damas (Syrie). MG.

Seconde Partie

*L'anthropologie culturelle
et l'ethnohistoire à la découverte
des faits humains*

L'anthropologie culturelle pour la décolonisation des sciences humaines

Extrait d'une lettre adressée à l'École d'Anthropologie de Paris par le philosophe camerounais Claude Ngumu

Une pléiade de chercheurs et de théoriciens a écrit sur nos cultures traditionnelles d'Afrique. Mais ces écrits nous sont de peu de secours, aujourd'hui qu'il s'agit de retrouver le vrai fond de nos traditions et notre originalité propres. D'autant plus que l'ethnologie est restée longtemps méfiante à l'égard de la tradition orale. Sans doute celle-ci n'interprétait-elle pas les faits d'une manière conforme à la logique et aux catégories occidentales qui se croyaient naguère les seules dignes de servir de modèles à toute l'humanité. Les chercheurs et exégètes de nos cultures se contentaient alors, le plus souvent, de passer cette tradition sous silence. Par contre, ils s'érigeaient en seuls professeurs patentés et théorisaient sans vergogne sur des réalités culturelles dont ils avaient à peine observé les manifestations et encore moins pénétré la signification.

La signification doit se fonder sur l'authenticité. Le critère d'authenticité d'une société se fonde sur le mode des relations directes des hommes dans leurs communications, sans nécessiter d'intermédiation. Le reflet d'une telle société doit partir de l'intérieur même de celle-ci et non de l'extérieur. Si un ethnologue est originaire d'un groupement humain où les gens ne fondent leurs relations que sur des affaires lucratives, par exemple, il lui sera difficile de bien comprendre, de lui-même, que d'autres gens puissent partager leurs produits, même avec des membres peu ou point productifs, uniquement à cause de leurs liens tribaux. S'il ne se donne pas la peine de faire confiance au système et d'entrer dedans, il le qualifiera avec un fort pourcentage de risques d'erreur.

Les démarches de synthèse et de généralisation de l'ethnologie contemporaine sont trop souvent des prises de position idéologiques et partisans, suivant des modes conceptuels indépendants de la réalité culturelle étudiée. Pour un ethnologue africain, il s'agit de bien choisir la méthode la plus appropriée, celle qui a le plus de chances de le conduire à la redécouverte de l'image véritable de ses traditions culturelles. Après bien des années de recherches et de confrontations, je dois dire que, pour ma part, je suis heureux d'avoir trouvé, à l'école d'Anthropologie de Paris, une

méthode qui, pour le moment, me paraît assez bonne et efficace pour nous aider dans nos préoccupations actuelles. C'est la méthode d'ethnohistoire (...) où l'ethnologie doit englober la totalité d'une ethnie à travers toutes les étapes de son développement, depuis la primitivité sans écriture jusqu'au stade actuel. L'essentiel est de se référer à une connaissance exacte des sources historiques. La question des sources, pour nous Camerounais, est capitale, d'autant qu'elle présente des aspects multidirectionnels.

Il va de soi que, dans cette conjoncture, il est infiniment précieux que l'ethnologue soit lui-même originaire de la culture qu'il étudie. Le meilleur technicien et théoricien d'une expression culturelle ne peut être qu'un natif expérimenté et imprégné, pleinement conscient et convaincu du sérieux, de l'importance et de la nécessité vitale de cette culture qui est la sienne. Autant dire que le rôle des ethnologues étrangers ne devrait jamais supplanter celui des ethnologues indigènes, quand il y en a. C'est pourquoi il me paraît urgent que les Africains eux-mêmes prennent le problème à cœur pour ce qui concerne leur culture d'origine. J'estime qu'il est temps que chaque ethnie compte en son sein des intellectuels qui se retrempent à fond dans la réalité toute chaude et vivante de leur culture d'origine et qui se fassent un devoir scrupuleux de transcrire systématiquement toutes les connaissances théoriques et pratiques que leur communique la vie traditionnelle chez eux. Il est indispensable que nous reconstituions, autant que faire se peut, les documents authentiques et scientifiques des bases de nos traditions culturelles.

Extrait de la deuxième lettre adressée à l'Ecole d'Anthropologie de Paris par le philosophe camerounais Claude Ngumu

Pour une ethnologie indigène

Quelles que soient les différences qu'on retrouve chez les ethnologues, chercheurs et théoriciens, il n'y a pas de science plus humaine que l'ethnologie. Car c'est l'homme vrai que l'ethnologie étudie, tel qu'il est en lui-même et dans sa société, tel qu'il se connaît et s'interprète lui-même, dans l'intimité de ses motivations et dans la spécificité des valeurs et des systèmes dans lesquels il vit. Aussi, lorsqu'un Africain se fait ethnologue, ce n'est plus pour se regarder et s'étudier avec un regard de l'extérieur, comme un étranger qui est essentiellement conditionné par le fait même qu'il est étranger et arrive plus ou moins, malgré toute sa bonne volonté, à pénétrer le cœur même de la culture exotique qu'il veut comprendre.

L'ethnologue natif de la culture qu'il étudie doit se faire un point d'honneur de reconstituer la réalité de sa culture, partant de l'intérieur même de cette culture. Il doit être fier et heureux de faire découvrir aux autres la vie réelle et la pensée intime et profonde de la tradition de ses ancêtres, non seulement en ce que cette tradition a de commun avec le reste de l'humanité, mais aussi en ce qu'elle a de divergent. La divergence est en effet une contribution particulière de cette culture à l'enrichissement du potentiel humain.

On ne peut accéder à la compréhension profonde d'une civilisation que si on l'a épousée et assimilée jusqu'à en faire, ne fût-ce que pour un temps, sa propre civilisation. La culture, ou simplement le trait culturel qu'on étudie, est un ensemble qu'on doit appréhender globalement. Toute prise de vue partielle segmente le réel et, par là-même, le déforme et le rend incompréhensible. C'est en ce sens que bien des études synthétiques des théoriciens et de certains interprètes ne permettent souvent pas de retrouver la réalité de la culture de base étudiée. Il devient alors difficile à un aborigène de cette culture de retrouver et, encore moins, de revivre l'âme même de sa tradition telle que ses ancêtres, fondateurs de son ethnie, l'ont vécue et orientée, en partant d'une telle étude. Voilà pourquoi il incombe à l'ethnologue indigène qui travaille sur sa propre culture de se retremper à fond dans la réalité de celle-ci.

Méthodes normalisées de documentation sur le terrain

Extrait des Instructions pratiques données aux chercheurs par l'Institut d'Ethnologie du Musée de l'Homme, Paris 1968.

Importance de l'identification des collections

Il faut soigneusement identifier tout objet avant de l'enregistrer officiellement comme faisant partie d'une collection de musée, quel qu'en soit le mode d'acquisition : découverte fortuite, recherches systématiques d'une mission scientifique sur le terrain, achat, don, legs ou échange, à l'exclusion, naturellement, des pièces prêtées pour une durée limitée ou faisant l'objet d'un dépôt. Cela n'implique pas nécessairement qu'un objet enregistré se trouve intégré pour toujours à une collection, car il pourra être échangé, ou même vendu, dans la mesure où les statuts du musée et la législation en vigueur le permettent et selon l'intérêt que présentera l'opération.

En tout état de cause, il est essentiel que chaque objet soit partout et toujours accompagné de son identification correcte. Du point de vue de la conservation, de la recherche scientifique, de l'exposition, de l'activité didactique, c'est-à-dire de tout ce qui concerne les activités fondamentales du musée, tout objet non identifié, n'a, en général, aucune valeur. En règle générale, on n'élimine pas les objets non identifiés, mais on les laisse de côté en attendant d'avoir la possibilité de les étudier attentivement à l'aide de documents empruntés à la bibliothèque du musée ; ou bien on se voit obligé de les communiquer pour expertise à un musée ou à un spécialiste de la technique concernée.

A la base de tout système d'identification correct, on doit trouver les éléments fondamentaux suivants :

- Identification à l'acquisition (enregistrement provisoire ou étiquette d'identification et notes accompagnant l'objet).
- Registre d'entrée (enregistrement proprement dit).
- Catalogue descriptif (fiches de catalogue scientifique avec, accessoirement, index et renvois).

- Localisation de l’objet (emplacement dans le musée – mouvement des collections à l’intérieur et hors musée).
- Dossier de collection ou dossier technique (enveloppe cartonnée consacrée soit à un objet unique, soit à une collection et contenant des détails sur l’origine et l’acquisition, les notes prises sur le terrain, la correspondance, les photographies, les notes bibliographiques, etc., relatives à la pièce ou aux pièces considérées).
- Documentation audiovisuelle.
- Documentation sur l’état de l’objet, les traitements (restauration, réparation, etc.) qu’il aurait éventuellement subis.
- Registre des prêts.

Nous nous occuperons plus particulièrement ici du premier de ces éléments : l’identification à l’acquisition, qui demeure l’opération clef dont dépendront toutes les autres. Elle est effectuée dès l’acquisition de l’objet et elle accompagnera ce dernier jusqu’au numérotage lors de son inscription au registre des entrées du musée. Même après, les documents d’identification (notes du collecteur, etc.) peuvent encore être utilisés à d’autres fins.

Cependant, quelles que soient les méthodes employées et l’importance et la catégorie du musée, toute identification d’un objet doit, au minimum, faire état des renseignements essentiels ci-après : numéro provisoire identifiant l’objet au moment de sa collecte sur le terrain ; nom ou désignation de l’objet ; mode d’acquisition (découverte, achat, don, etc.) ; source d’acquisition (nom de la personne ou de la mission scientifique responsable de l’acquisition) ; prix payé, le cas échéant ; origine (lieu et époque), si elle est connue ; brève description, dimensions et état de l’objet ; numéro d’identification de la photo ; observations sur les conditions d’acquisition, etc. Ces informations, sous une forme abrégée, peuvent facilement être portées sur une étiquette en bristol, de format bibliothèque (75 sur 125 mm). Tous les autres renseignements relatifs à l’objet seront consignés sur une feuille séparée ou, de préférence, sur un carnet à feuillets mobiles.

Matériel de documentation pour le travail sur le terrain

Le collecteur disposera de “carnets de terrain”, ayant de préférence 13,5 cm sur 21 cm, à feuillets mobiles quadrillés (carrés de 5 mm de côté), avec intercalaires de papier carbone. En ce qui concerne l’étiquetage provisoire, certains musées, lorsqu’ils habilitent de grandes missions scientifiques,

ont l'habitude de remettre aux collecteurs un stock de petites étiquettes en aluminium numérotées consécutivement par estampage. Le collecteur relève immédiatement sur son carnet le numéro affecté à l'objet étiqueté.

Ce procédé a l'inconvénient de compliquer la tâche du service d'enregistrement, car il arrive que les notes d'identification du collecteur ne parviennent pas au musée en même temps que les objets étiquetés. Pour éviter ce contretemps, le collecteur peut disposer d'un carnet à souches dont le volet détachable, en papier fort ou cartonné, est utilisé comme étiquette tandis que la souche reste en sa possession. Cette dernière, complétée lors de l'enregistrement au musée, pourra rester attachée à l'objet s'il est destiné au magasinage.

Il est évident qu'un papier de bonne qualité est recommandé, particulièrement pour le travail en climat tropical. On peut le protéger contre l'action destructrice de certains insectes et champignons (par exemple par pulvérisation d'une solution composée de trois parts de bichlorure d'éthylène et d'une part de tétrachlorure de carbone, ou de tout autre produit capable d'en assurer la protection). Il faut utiliser des crayons et des encres indélébiles et, si cela est nécessaire, de l'encre de chine ou un produit similaire.

Le marquage à titre permanent, effectué directement sur l'objet, est du ressort du musée, car il fait appel à des techniques différentes selon la nature du matériau. Il est donc rarement entrepris sur le terrain où l'on se borne, comme nous l'avons vu, à donner aux objets un numéro provisoire porté sur une étiquette détachable. Le collecteur doit toujours disposer d'instruments de mesure linéaire souples (mètres à ruban), de préférence étalonnés selon le système métrique. Un compas d'épaisseur facilite la mesure rapide et exacte des diamètres. D'autre part, une balance portative est souvent utile, tandis que un minimum de matériel photographique s'impose. Eventuellement, un magnétophone à piles sera extrêmement utile et, selon le type d'enquête effectuée, une caméra cinématographique se révélera parfois nécessaire.

Recommandations d'ordre général

Bien que nous ne conseillions pas d'adopter une procédure d'identification et de documentation trop compliquée, quelques règles essentielles doivent être observées :

- Ne jamais différer la notation des renseignements sur le carnet de terrain. Même griffonné hâtivement, l’écrit reste d’une valeur plus sûre que le souvenir le plus fidèle.
- Ne pas mélanger les objets, mais faire des lots codés séparément selon les endroits précis où ils ont été découverts (ainsi, des pièces archéologiques mises au jour sur un chantier de fouilles seront groupées selon le quadrillage précis qui aura été établi d’après le niveau, l’orientation, etc.).
- Dans la mesure du possible, compléter sur le terrain lui-même l’étiquette d’identification et l’attacher à l’objet, au sac, à l’enveloppe, à la boîte, au col du flacon, etc., ou l’incorporer dans le récipient s’il s’agit d’un spécimen ou de fragments biologiques.
- Ne pas utiliser d’abréviation ; écrire tous les noms propres en entier et en capitales.
- Veiller à numéroter chaque objet au moment de l’identification et répéter ce “numéro d’inventaire du collecteur” sur tous les enregistrements, notes, renseignements, rapports, etc., relatifs à cet objet.
- Donner un ordre chronologique à toutes ces opérations et le conserver, en utilisant au besoin des marques ou des symboles en vue d’une systématisation ultérieure.
- Utiliser le “carnet de terrain” comme un journal de bord ; de nombreux détails apparemment insignifiants peuvent, plus tard, se révéler importants. Un double des renseignements relatifs aux objets acquis doit être conservé pour alimenter le dossier du musée.
- *Se souvenir que la valeur scientifique d’un objet dépend des renseignements précis qu’on a sur lui. Ces renseignements peuvent être succincts, mais l’“histoire” d’un objet n’est jamais trop complète.*

Comment rédiger les documents d’identification ?

(1) *Numéro de l’objet au musée.* Le collecteur laissera vide cet espace qui sera rempli au musée par le service d’enregistrement en inscrivant un numéro d’inventaire définitif.

(2) *Numéro d’inventaire du collecteur.* C’est le numéro provisoire que le collecteur attribue à l’objet et qu’il reporte en référence sur son carnet

¹ En général, le numéro est composé de deux chiffres s’il s’agit d’une pièce isolée, de trois si la pièce fait partie d’une série.

de terrain chaque fois qu'il y consigne une information concernant cet objet. Ce numéro comporte en général trois éléments : le premier reproduit simplement les deux derniers chiffres de l'année en cours, le second est un numéro d'ordre se référant au lieu ou au site de la découverte, et le troisième se rapporte soit à l'objet lui-même, soit au lot de fragments ou de pièces dont il fait partie. Si une enquête sur le terrain se poursuit durant plusieurs années, on peut inverser les deux premiers éléments et placer en tête le numéro de référence au site, l'indication de l'année de la découverte venant en seconde position. Le collecteur peut également inclure des lettres dans son numéro d'inventaire, soit pour désigner la nature de l'objet ou une catégorie particulière de collection (par exemple P pour poterie ; S pour sculpture ; O pour ornement ...), soit pour toute autre raison qu'il jugera nécessaire à la poursuite de ses travaux personnels.

(3) *Dénomination de l'objet.* Incrire le nom de l'objet ou du spécimen, tout d'abord dans les termes utilisés habituellement par le musée, puis, selon le cas, dans le dialecte ou la langue vernaculaire, sans omettre de préciser le nom de ce dialecte ou de cette langue (utiliser une notation phonétique normalisée). Il est, parfois même, important de donner une traduction littérale de cette appellation vernaculaire.

Archéologues et ethnologues ont nettement conscience des difficultés qu'on rencontre lorsqu'on doit donner son nom correct à un objet, et toute confusion de termes peut amener à de graves méprises dans l'interprétation d'une culture dont les objets restent les témoins essentiels. En cas de doute, et lorsque l'utilisation d'une dénomination d'un caractère simple et universel (telle que sandale, peigne, hache, panier, etc.) se révèle impossible, il est préférable de laisser un blanc.

En ce qui concerne les spécimens de sciences naturelles, sauf certitude absolue, il est plus prudent de ne mentionner à ce stade que leur nom vulgaire suivi de leur appellation dans la langue locale. Le cas échéant, on n'omettra pas de spécifier le sexe d'un animal et, lorsqu'on reconnaîtra un spécimen type, il va sans dire qu'on en relèvera soigneusement toutes les caractéristiques.

(4) *Mode d'acquisition.* Indiquer si l'objet a été trouvé fortuitement dans la région, s'il a été découvert au cours d'une recherche systématique (enquête, fouilles), reçu en don ou acheté. Dans ces deux derniers cas, relever le nom du donateur ou du vendeur.

Sur le carnet de terrain, le collecteur notera de façon très complète les noms et adresses de ses informateurs, et, le cas échéant, ceux des propriétaires du terrain où a eu lieu la découverte. Dans certains cas, le collecteur

doit noter les techniques utilisées pour la collecte : celles-ci peuvent se révéler importantes soit pour l'étude de l'objet lui-même, soit pour l'organisation de recherches systématiques futures. Il est bon par exemple, en cas de collecte d'objets immergés, de signaler si le repêchage a été effectué par plongée, chalutage, dragage, etc.

(5) *Localisation de l'acquisition.* Noter ici la localité ou le lieu-dit, le quartier, secteur, district ou zone, la province, la région ou le pays où l'acquisition a été faite.

Localiser l'emplacement exact sur une carte officielle, si possible du genre carte d'état-major, pourvue d'une grille de repérage. Par exemple, s'il s'agit d'une fouille archéologique, porter sur le carnet de terrain la localisation donnée par la carte et tous les éléments de repérage relatifs à la position exacte de l'objet : profondeur, strate, numéro du quadrillage du terrain, etc., sans omettre les informations concernant les objets éventuellement découverts au même endroit.

La localisation des sites sous-marins, plus délicate encore, exige d'autres précisions : longitude et latitude du lieu de la fouille, direction et distance de la localité côtière la plus proche avec repérage d'au moins deux points fixes, bien visibles et facilement identifiables.

En ce qui concerne la collecte de spécimens zoologiques et botaniques, les détails relatifs à l'habitat sont primordiaux. Il est donc nécessaire d'indiquer sur le carnet de terrain l'altitude du lieu de la découverte, ainsi que les conditions écologiques : sol, climat, etc. En effet, toutes les informations ayant trait au milieu doivent être notées sur place, même si elles ne semblent présenter qu'un intérêt secondaire. Des détails qui, pris isolément, paraissent sans signification, pourront un jour se révéler scientifiquement importants dans la mesure où l'on aura la possibilité de les comparer à des observations faites en d'autres temps ou en d'autres lieux. Comme le fait remarquer le zoologiste d'un musée : "De nos jours, le succès d'une mission scientifique se mesure plus au volume des notes accumulées qu'au nombre de spécimens rapportés".

En ce qui concerne les spécimens géologiques, la localisation topographique (détermination des emplacements sur la carte, profondeur, renseignements stratigraphiques, etc.) doit s'accompagner de notes sur la végétation environnante et la présence éventuelle de fossiles.

² R.F. Inger, «Expeditions as a research function of natural history museums», *Museum news*, Washington, vol. 45, n° 2., oct. 1966, pp. 28-30.

(6) *Date d'acquisition.* Lorsqu'il s'agit de spécimens zoologiques (entomologiques plus particulièrement) et botaniques, l'indication de la saison, du mois, de l'heure du jour ou de la nuit auxquels ont eu lieu la capture d'animaux ou l'enlèvement de plantes a son importance.

(7) *Nom du collecteur.* Nom de la personne ou des personnes responsables de l'acquisition de l'objet. Dans la mesure où ils sont connus, reporter sur le carnet de terrain tous les faits relatifs à la façon dont l'objet est arrivé jusqu'à son dernier propriétaire avant son acquisition par le collecteur. Ces renseignements, avec ceux que nous examinerons au paragraphe 10, serviront de base à une étude historique de l'objet.

(8) *Voyage d'études ou mission scientifique.* Nom et dates de l'expédition individuelle ou collective. Si elle comporte un voyage en mer, indiquer le nom du navire.

(9) *Prix.* S'il s'agit d'un achat, noter le prix payé, la monnaie dans laquelle le règlement a été effectué ainsi que le mode de règlement. L'indication du prix payé a de l'importance sur les plans scientifique et administratif. Pour la recherche, ce prix peut constituer un des éléments d'une enquête socio-économique. Du point de vue administratif, il donne une base d'évaluation en vue d'un éventuel remplacement de l'objet, ou si l'on veut l'assurer par contrat contre la perte ou le vol.

(10) *Origine.* Dans la mesure du possible, indiquer brièvement si l'objet est originaire de la région où il a été acquis, s'il a été emprunté à une autre région ou encore s'il est importé. Dans ces deux derniers cas, préciser le lieu ou l'ethnie d'origine. Situer également l'objet dans le temps (date, période ou âge), décrire son mode de fabrication et, le cas échéant, noter le nom de l'artiste ou de l'artisan qui l'a créé et réalisé. Lorsqu'on ne peut avoir aucune certitude quant à *l'âge d'un objet*, la même circonspection doit prévaloir dans l'évaluation chronologique.

Les spécimens géologiques se datent par l'étude stratigraphique. Il en est de même des objets préhistoriques provenant de fouilles, qui bénéficient en outre de l'emploi d'autres méthodes d'une précision relative, telles que la datation radioactive ou magnétique. Les objets d'art et de collections d'histoire peuvent se dater par leur siècle, une période historique, une dynastie. Dans la mesure où l'on peut associer un objet à un personnage ou à un événement historique, on le signalera sous cette rubrique. Il est à remarquer que ce genre de référence ne concerne pas uniquement les

objets se rapportant à l'art ou à l'histoire, mais aussi ceux qui entrent dans n'importe quelle catégorie de collection.

(11) *Groupe ethnique*. Indiquer ici le groupe ethnique ou la culture auxquels l'objet peut être lié. On utilisera la terminologie en usage au musée acquéreur et l'on ajoutera des noms vernaculaires de tribu, clan, etc. Pour les spécimens de sciences naturelles, il est inutile de mentionner leur place exacte dans la classification scientifique, à moins de la connaître avec une certitude absolue. Un spécimen zoologique sera suffisamment déterminé par son espèce. On laissera aux services de recherche du musée le soin de déterminer phylum, classe, ordre, famille, etc.

(12) *Matière et technique*. Indiquer brièvement le ou les matériaux dont est fait l'objet, ainsi que les techniques utilisées pour sa fabrication. Signaler si possible la condition sociale et le sexe du fabricant. Sur le carnet de terrain l'on décrira avec le plus de précision possible les techniques de fabrication et les différentes phases de cette opération ; la documentation sera complétée par croquis de détail, notes, photographies ou films.

(13) *Fonction ou usage*. Le collecteur doit ici tenter de répondre avec le maximum de précision à toute une série de questions précises : Qui a utilisé ou utilise l'objet ? Pourquoi, comment, quand et où ? Quelle est la condition sociale de l'utilisateur et son sexe ?

Qu'il s'agisse d'outils agricoles en milieu rural, d'objets artisanaux créés à la périphérie de la cité, de costumes portés dans quelque communauté européenne ou d'ornements sacrés d'un rite observé aux confins d'une forêt tropicale, le problème posé par la fonction ou l'usage de l'objet reste fondamentalement le même, car un objet témoigne toujours d'un aspect ou d'un moment de la vie d'un individu, d'un groupe, d'une civilisation.

Certains masques, par exemple, ne sont portés qu'à l'occasion de fêtes et de danses de village ou de rencontres intertribales ; d'autres pour des cérémonies funèbres ; un grand nombre sont réservés aux rites et à la magie. Les uns sont portés sur la tête, les autres sur les épaules. Ils peuvent être dotés d'une personnalité, voire d'une généalogie, et porter un nom patronymique. Il est possible enfin que femmes ou enfants n'aient pas le droit de les voir ou de les toucher. Et ce n'est pas tout ! Les tambours, par exemple, peuvent être mâles ou femelles, et avoir également un symbolisme, visible ou invisible.

D'autre part, on constate une évolution dans l'usage des objets. Conçus, à l'origine, en fonction d'un but spécifique, certains d'entre eux se voient utilisés par la suite à des fins particulières très différentes. L'objet est pra-

tiquement indissociable des structures locales, économiques, sociales, religieuses, propres à ceux qui l'ont utilisé ou l'utilisent. Même l'acquisition de spécimens zoologiques et botaniques appelle des observations sur les fonctions et usages : bêtes et plantes jouent un trop grand rôle dans la vie d'une communauté pour ne pas retenir l'attention du chercheur. Pour ne parler que des végétaux, une plante peut fournir un aliment ou une boisson, un médicament, un ingrédient au pouvoir magique ; son bois trouvera un emploi dans la fabrication d'armes et d'outils divers ; ses fibres seront utilisées pour faire un instrument de musique ; tressées, elles deviendront natte ou panier ; ses fruits seront transformés en ustensiles de cuisine...

Si à cette masse d'informations, le collecteur ajoute, dans le même temps, les éléments de l'étude linguistique que permet une telle enquête, il contribuera sérieusement à découvrir les concepts et les mythes cachés derrière les formes visibles.

(14, 15 et 16) *Identifications photographiques.* Le collecteur attribue un numéro d'ordre à chacun de ses documents photographiques. Il laisse en blanc, sur l'étiquette d'identification, l'emplacement réservé aux services du musée pour y inscrire les numéros de référence qu'ils donneront à ces documents, négatifs et tirages.

(17) *Description et état de l'objet.* Cette rubrique et sa suite, au verso de notre étiquette normalisée, sont destinées à faciliter l'identification d'un objet acquis, déjà étudié et défini. Quelques mots suffisent pour indiquer la forme générale, la couleur, le décor, les particularités et les dimensions d'un objet ou d'un spécimen et pour donner des renseignements sur l'état dans lequel il se trouvait au moment de l'acquisition.

Dans les musées importants ou spécialisés, les conservateurs chargés du catalogue des collections possèdent une nomenclature des termes utilisés pour la description des objets ou spécimens et procèdent suivant un ordre logique, préétabli, pour l'enregistrement des informations. Si l'on ne peut considérer le dossier d'identification comme un instrument de recherche scientifique complet, il n'en est pas de même du catalogue de musée, qui est constamment consulté par les chercheurs et constitue la base de référence de tous les catalogues d'expositions que le musée éditera par la suite. Dans la mesure où le catalogue de musée est un document complet et précis, il prépare l'avenir, car il facilitera le "software" pour le traitement des matériaux muséographiques par ordinateur.

La formation professionnelle d'un muséologue comprend, au moins, un cours de brève durée sur la connaissance des objets, leur désignation et leur description ; un collecteur doit à tout le moins pouvoir préciser par

exemple si un objet représente un être humain, une divinité, un animal ou une plante ; s'il est constitué d'un seul bloc ou d'un assemblage de pièces ; si un récipient est sphérique, hémisphérique, cylindrique, large, étroit, profond ou plat, s'il possède un couvercle, un bec, un manche, un col, un pied ; s'il porte des inscriptions ou une marque de l'artisan ; le collecteur fera également état du décor : sculpture, peinture, vernis ou teinture, dessin et type du motif décoratif (géométrique, rectiligne, curviligne, pointillé, etc.), figuratif ou stylisé, simplement esthétique ou chargé de symboles ou encore présentant une combinaison de ces diverses techniques ou styles.

Le carnet de terrain permet, en outre, de noter sur place des observations qu'il serait difficile de retrouver plus tard. Par exemple, l'état de conservation de l'objet ou du spécimen, s'il ne donne lieu qu'à une note succincte sur la fiche d'identification, sera par contre décrit avec précision sur le carnet de terrain : défaut dans la matière, brisure, ébréchure, tache, décoloration, détérioration par des insectes parasites, réparations que l'objet aurait subies et, éventuellement, patine du temps.

(18) *Dimensions*. Les mesures de l'objet interviennent évidemment dans son identification. On commencera par donner les dimensions maximales dans l'ordre suivant : hauteur, largeur, profondeur, ou bien longueur, largeur et épaisseur, ou enfin hauteur et diamètre. Si un socle ou un couvercle font partie intégrante d'un objet, on n'omettra pas d'en tenir compte dans la mesure de la hauteur. Les mensurations des spécimens botaniques et zoologiques seront données selon les normes en vigueur (ainsi, pour les animaux : longueur totale, longueur de la queue, longueur des pattes et des oreilles, largeur du corps, de la tête, etc.).

Rappelons que l'usage du système métrique est recommandé ; que les dimensions d'un tableau s'entendent sans le cadre ; que si la forme de l'objet ou d'un spécimen est trop compliquée, des croquis cotés, sur le carnet de terrain, se révèlent généralement plus simples et plus clairs qu'une longue explication.

Il est utile de peser des objets lorsque la confusion risque de naître de la présence simultanée de plusieurs pièces de même nature et de même aspect (des silex préhistoriques, par exemple). Le poids devient alors un élément de différenciation déterminant. Les spécimens zoologiques doivent être pesés avant toute préparation taxidermique.

(19) *Observations*. Cette rubrique est consacrée aux informations complémentaires jugées nécessaires et ne concerne bien entendu que les renseignements obtenus sur le terrain. On signalera par exemple si l'objet a changé de main plusieurs fois avant d'être acquis pour le musée ; s'il a

été fabriqué (ou recueilli ou chassé) pour la vente ou l'exportation ; qui a la responsabilité des ventes, où, quand, et si possible pourquoi ? La rareté ou la banalité de l'objet dans la région explorée sont également des faits à retenir. Pour les spécimens de sciences naturelles, on indiquera sous cette rubrique les traitements effectués tels que séchage (plantes), nettoyage (fossiles, squelettes) et préparation provisoire (animaux). Enfin, on consignera ici les expériences auxquelles des échantillons ont pu être soumis.

(20) *Dossier de collection*. Le collecteur indique par un signe s'il joint à son document d'identification les doubles de ses notes de terrain, des photographies, et tout autre document d'information. Le musée en constituera des dossiers techniques relatifs soit à une collection, soit à une mission, ou ne concernant qu'un objet d'un intérêt particulier. On se rend compte de l'importance permanente que prend, dans ce dossier technique, le double de ce véritable "journal de bord" de la recherche que constitue un carnet de terrain particulièrement dense et riche en informations.

Conclusion

Les travaux d'identification sur le terrain, avec les tâches de documentation précises, minutieuses, qu'ils entraînent et le temps extrêmement long qu'ils exigent, peuvent paraître fastidieux comparés à l'aspect d'aventure de la recherche et aux joies de la découverte. Néanmoins, ils apportent d'immenses satisfactions.

Un objet n'est jamais simplement objet mais demeure le témoin d'une activité humaine, d'une pensée, d'une culture, d'un moment dans une civilisation, et pour cela doit être considéré comme un fait historique. Sans oublier que le spécimen de sciences naturelles n'est jamais simplement un spécimen mort, mais reste le témoin visible de l'histoire de l'évolution de la nature.

Ainsi ce travail de collecte et de rédaction de documents d'identification ne représente pas seulement une série d'étiquettes, mais le premier maillon d'une chaîne de connaissances qui permettra au musée d'être une institution vivante et utile.

Questionnaire d'ethnographie

*Extrait du Bulletin de la Société d'Ethnographie de Paris,
par feu Louis Marin, Président de la Société d'Ethnologie de Paris,
Directeur de l'Ecole d'Anthropologie, Compagnon de la Libération.*

L'habitation

L'habitation fournira de nombreux éléments à l'ethnographe, qui trouvera un matériel important et fort diversifié à collectionner. Elle va du simple abri en écorce (comme chez les Australiens) ou fait de branchages (comme chez les Pygmées africains ou les Fuégiens) à la maison paysanne en pierre ou en bois, à la maison bourgeoise élaborée par un architecte, en passant par les maisons de pisé sans fondation, sans étage, par la maison en rondins, etc. Elle peut consister aussi en une tente dont les matériaux et la construction diffèrent selon les régions.

Quelques observations d'ordre général touchant l'habitation seront fort utiles par la suite, par exemple celles qui portent sur l'établissement d'un plan sommaire, la disposition générale des locaux, les matériaux utilisés pour la construction, l'emplacement préférentiel, la disposition en village (village concentrique ou village linéaire, village "nébuleuse", etc.). Il ne faut pas hésiter à prendre de nombreuses photographies extérieures et intérieures. Cette accumulation de renseignements permettra de faire une reconstitution au musée, et de disposer les pièces rapportées d'une manière plus conforme à la réalité.

Tous les éléments accessoires devront être passés en revue :

- (1) Les éléments de confort : sièges, lits, couvertures, appuis-nuque, appuis-dos, oreillers, berceaux, séparations éventuelles au moyen de parois mobiles, moyens d'éclairage, de chauffage, etc.
- (2) Les éléments de rangement et les ustensiles de ménage : coffres, rayonnages, armoires, corbeilles, sacs, urnes en terre cuite, balais, moyens de suspension, etc.
- (3) Les éléments culinaires : tout d'abord le foyer (il peut se trouver à l'extérieur de la maison), les moyens d'obtenir du feu, le fourneau, le brasero, les combustibles, l'éventail à feu ou le soufflet qui peut être une corne ou un tube de bambou ; ensuite, bien entendu, tous

les ustensiles : marmites, jarres, plats, soucoupes, écuelles, cuillères, tasses, gobelets, mortiers, pilons, meules, boîtes à épices, louches, pelles, râpes, écumoirs, barattes, bref tout ce qui sert à cuire, à manger et boire, à conserver, à laver, tout ce qui sert à transporter et à entreposer l'eau.

L'emplacement de ces éléments sera noté avec soin sur un croquis, ce qui permettra éventuellement de faire au musée une reconstitution partielle ou complète d'un intérieur d'habitation (cuisine, chambre de séjour, pièces à usages divers). Il est indispensable de vérifier sur place les matériaux avec lesquels sont fabriqués tous ces objets, car on a parfois du mal à déterminer la matière utilisée lorsqu'on classe les objets au musée.

Parmi les éléments extérieurs de l'habitation, on peut rapporter un exemple d'ornement de faîte ou de tuile faîtière ou d'angle, une gargouille, des volets de bois décorés (peints ou sculptés), des portes, des colonnes de soutien, des serrures, des verrous, des cadenas, des piquets de tente.

Tous les genres de couverture de toit doivent être étudiés, de même que les moyens de fixation. Dans les régions à toits de chaume, il faudra essayer d'assister à l'élaboration d'un toit, d'y contribuer même, observer et photographier la ligne de faîte qui souvent est fort compliquée et artistement tressée, et rapporter les outils utilisés. Si l'habitation possède un grenier, il ne faut pas manquer d'obtenir l'autorisation de s'y rendre et d'en faire un croquis, car c'est là qu'on peut le mieux observer la disposition de la ferme, c'est-à-dire de l'assemblage des entrants, arbalétriers et pannes qui forment le toit.

Vêtements, parures et accessoires

Le vêtement sera à considérer en détail, de la tête aux pieds, chez les hommes, les femmes et les enfants.

Dans certaines régions géographiques, le couvre-chef est inconnu et remplacé par des ornements divers : bandeaux frontaux, diadèmes, couronnes, etc. Le couvre-chef ou les ornements diffèrent selon qu'ils sont portés pour la vie courante ou la vie cérémonielle, selon les activités (par exemple, certaines populations portent des couronnes pour la chasse seulement), selon le sexe et, parfois même, selon l'âge. Les couvre-chefs sont d'une variété infinie. Ils vont du simple voile ou du simple carré d'étoffe

à l'immense chapeau en pandanus de l'Asie méridionale, en passant par le calot, le turban, le bonnet tressé ou le capuchon doublé de fourrure des Esquimaux.

Le vêtement couvrant les épaules varie, lui aussi, d'une région à l'autre. On trouvera des écharpes n'enserrant que les épaules ou descendant jusqu'à la taille, des ponchos, des capes courtes ou longues descendant jusqu'au sol, s'enroulant autour du corps, etc. On trouvera des chemises, des blouses, bordées ou non, longues ou courtes, des gilets, des paletots, des manteaux. On regardera comment les enfants sont portés et par quel moyen (bandeau frontal, écharpe, bandoulière, bretelles, ceinture, etc.). Parmi les pièces d'habillement retenues à la taille, figurent les ceintures, les sarongs, les pantalons et toute la gamme des jupes et pagnes, tant masculins que féminins, les cache-sexe (certains sont de véritables œuvres d'art). L'étude du vêtement se terminera par les chaussures, dont la variété est considérable, si considérable même qu'on peut leur consacrer toute une section du musée sans lasser le visiteur.

Il est intéressant de voir comment on s'y prend pour entretenir et nettoyer les vêtements. Le mode de fabrication des différentes pièces du vêtement amènera forcément le collecteur à se renseigner sur différents artisanats (tissage, vannerie, peausserie), que nous passerons brièvement en revue plus loin.

Il faudra soigneusement noter la signification des couleurs du vêtement, qui peuvent changer selon l'état civil de celui qui le porte (célibataire, fiancé, marié, veuf), et selon les fêtes ou cérémonies. La signification de l'ornementation vestimentaire (broderie, peinture, ruban, etc.) peut aussi être très importante.

Quant à la parure proprement dite, elle va nous amener à collectionner un assez grand nombre d'objets, dont les accessoires. Les ornements de cheveux sont vite épuisés : épingles et peignes d'ornement, barrettes, cordons à tresses. L'entretien des cheveux réclame des brosses et des peignes-démêloirs. En ce qui concerne le visage, on observera la façon dont on l'orne ou dont on le rase, et l'on collectionnera tout ce qui sert pour ces opérations (khôl ou étuis à khôl, boucles nasales, labrets, pince à épiler, brosse à dents, substance dentifrice, fards). On se mouche partout, de même que l'on se cure les oreilles : les objets utilisés à ces fins présentent eux aussi de l'intérêt car ils sont parfois fort originaux.

Les boucles d’oreilles, les bagues, colliers, reliquaires, pendentifs, bracelets, jambières, que sais-je encore, ne remplissent pas toujours seulement le rôle d’ornements. Ces parures peuvent être d’ordre prophylactique, constituer des signes de richesse, désigner un état civil (célibataire, marié, veuf), ou encore une condition sociale ou professionnelle. Il faut se renseigner chaque fois. La parure peut aussi consister en une peinture corporelle et en un tatouage. Il faudra relever l’une et l’autre et se procurer l’outillage utilisé.

On peut encore inclure dans cette section les parapluies, ombrelles, cannes, sceptres, chasse-mouches, éventails, etc. Certains accessoires de la parure sont réservés au veuvage ou à la prêtrise. Répétons que le nom indigène de chaque élément doit être consigné.

Quelques artisanats

Travaux de forge, chaudronnerie, orfèvrerie

La métallurgie, connue dès la plus haute antiquité, est pratiquée dans de nombreuses régions. Si le forgeron inspire souvent un vif respect ou même de la crainte, il peut aussi être profondément méprisé. “Dans la pensée mystique de l’Africain, la forge équivaut à un lieu sacré, à un sanctuaire des forces telluriennes à la fois redoutées et indispensables au fonctionnement harmonieux de la société humaine”. “Différentes sortes de charmes magiques sont nécessaires pour transformer le minerai en métal”. Pour les Yakoutes, “forgerons et sorciers sont du même nid”. Dans ces conditions, il ne sera pas toujours facile d’obtenir les instruments et les outils concernant le travail des métaux.

Pour activer le feu on utilise l’éventail, le chalumeau, objet de petit forgeron et surtout d’orfèvre (on le retrouve chez tous les peuples habiles au travail de l’or et de l’argent), le soufflet, instrument du fondeur et du forgeron (outres de peau ouvertes à leur sommet, terminées par un embout, placées sur une caisse de poterie ou de bois à laquelle est fixée une soupape rudimentaire, soufflets à piston vertical ou horizontal, simple ou double, en bois, en bambou, etc.). Les fours et fourneaux étant intransportables, on se contentera de bonnes photographies et de croquis.

¹ B. Holas, *Industries et cultures en Côte-d’Ivoire*, 1965.

² K. Birket Smith, *Histoire de la civilisation*, Paris, Payot, 1955.

Les outils du forgeron sont multiples (ringard, pince, tenaille, mortier, creuset, enclume, marteau, moules en pierre tendre [stéatite] ou en terre cuite). Ceux de l'orfèvre seront plus fins (tarière, filière, poinçons en os, bois dur ou métal, ciselet, burins, petits marteaux, limes, matrices, baquets pour le refroidissement du métal) ; on retrouvera à peu près les mêmes outils chez les chaudronniers. Des exemplaires manufacturés de ces artisans seront récoltés en même temps que les outils.

Le procédé de la fonte à cire perdue ne nécessite pas un outillage considérable. Il sera intéressant de rapporter, pour une démonstration, un objet à différents stades de sa fabrication.

Corroyage

L'utilisation de la peau des animaux est très répandue. On en fait des vêtements, des récipients et objets de tous genres (sacs, sachets, sacs à coca, ceintures, étuis d'amulettes, fourreaux de sabre, carquois, portefeuilles, tapis de prière, membranes de tambour, etc.). On en a même fait des canons, comme ceux qu'utilisèrent les Chinois lors de la campagne du Népal, à la fin du XVIII^e siècle.

Dans certaines régions, on utilise la peau couverte de ses poils (fourrure) simplement séchée, quelquefois tannée ; ailleurs, on l'épile, on l'amincit, on l'assouplit. Des racloirs (ou cœurses), différents selon les lieux, des tranchoirs, coupoirs, alènes, seront les outils principaux. Le tannage nécessite des supports, des cuves qu'il sera souvent impossible de rapporter. La photographie et le croquis suppléeront à cette carence dans la collection.

Sculpture

En général, le sculpteur n'est pas considéré comme un artiste, mais plutôt comme un artisan. Les magnifiques réussites des sculpteurs sont fort connues : sculptures sur bois congolaises, mélanésiennes, sculptures indiennes de la côte Nord-Ouest, sculptures népalaises, sculptures d'ivoire de la Chine et du Japon, sculptures de pierre du Pérou et du Mexique, de l'Inde et de l'Asie méridionale.

Le métier de sculpteur n'est pas partout nettement défini. C'est parfois un travail complémentaire que tout homme un peu habile peut pratiquer. Parfois encore, c'est le forgeron qui sculpte le bois. En approfondissant les recherches sur le terrain, on commence à s'apercevoir, comme l'a fait

A.A. Gerbrands en Nouvelle-Guinée, par exemple, qu’il s’agit bien d’une occupation principale et que l’artiste — et non plus l’artisan — existe réellement au sein d’un groupe donné. Dans la grande majorité des cas, les sculptures ont un caractère foncièrement liturgique.

Haches, herminettes de différentes grosseurs, ciseaux, gouges, couteaux, abrasifs, scies : tels sont à peu près les seuls instruments de cet artisanat. La photographie de l’homme au travail pendant les différents stades de la sculpture, est indispensable, et il sera particulièrement utile de rapporter des pièces en cours de fabrication.

Tissage

Dans cette section, nous incluons le travail de la vannerie qui, la plupart du temps, est réservé aux femmes et pour lequel il faudra rapporter un ou deux exemplaires de chaque objet (panier, corbeille, récipient de conservation, etc.), tout en essayant d’illustrer par des photographies non seulement sa fabrication, mais aussi ses utilisations. De même, nous incluons dans cette section les cordes et cordelettes et les objets exécutés au moyen de ce matériel (filets, sacs, vêtements, nattes, etc.), qu’ils soient en chanvre, raphia, sparte, jute, herbe, fibres et feuilles de palmier, rotin, poils, voire cheveux (en plus des objets, il faut rapporter des photographies ou des objets en cours de fabrication et d’utilisation). Toutes ces matières subissent des préparations auxquelles il faut assister. Elles sont battues, rouies, cardées, égrenées; ces opérations nécessitent des engins particuliers qu’il faudra collectionner. Il y a des régions où les tissus proprement dits n’existent pas, mais où l’on fabrique le *tapa* (écorce battue) pour lequel on utilise des battoirs spéciaux pour les décors. Il faudra également observer la fabrication du feutre.

Les métiers à tisser (verticaux ou horizontaux) vont du très simple au très compliqué. Il s’agira de s’adapter à la circonstance. Il serait bon qu’avant le départ pour une région où l’on sait que le tissage perfectionné se pratique, le collecteur acquière quelques notions sur les différentes méthodes de tissage. On peut aussi, comme je le disais plus haut, essayer de mettre la “main à la pâte”, ce qui est une façon bien commode de connaître les différents outils utilisés par les tisserands (peignes, lisses, battants, bobines, poulies, navettes, poids, etc.). La reconstitution en musée d’un métier complet est à conseiller : pour le rendre vivant, de nombreuses photographies prises sur le terrain l’illustreront. Ce sera encore mieux si l’on a pu acquérir un métier avec un travail en cours de fabrication. La

préparation des fils de laine ou de coton nécessite un matériel qu'il sera bon de collectionner (fusaiöles, fuseaux, dévidoirs rouets, etc.).

Poterie

La poterie domestique, en voie de disparition, est le reflet d'un des métiers les plus répandus et les plus vieux du monde. Il faudra donc lui consacrer une étude minutieuse. "L'extension de la poterie s'explique aisément par la présence de dépôts argileux. Le commerce des poteries se fait presque partout et à d'assez longues distances. On commencera l'enquête sur la poterie par un inventaire des objets domestiques et religieux". L'ethnographe pourra entreprendre cet inventaire sur le marché même et le compléter peu à peu en pénétrant chaque jour davantage dans la vie quotidienne.

Pour un travail ultérieur qui pourra se faire au musée, il sera utile de se renseigner autant que possible sur la situation (proche ou lointaine) du banc d'argile par rapport au lieu de fabrication, de s'informer si le choix du banc d'argile est dû à une croyance particulière d'origine lointaine (dans certains lieux, on extrait l'argile assez loin du lieu de fabrication bien que des bancs se trouvent à proximité, parce que les plus proches sont considérés, pour des raisons religieuses ou autres, comme moins bons que les plus éloignés). Si l'on peut se rendre au banc d'extraction, il faudra en faire des photographies ; on devra aussi observer et photographier les moyens utilisés pour le transport vers le lieu de fabrication.

Pour bien saisir le processus de fabrication, il faut assister : (a) à la préparation de la terre (malaxage à la main, au pied, à la machine) ; au mélange de l'argile avec diverses matières (gravier, paille, roseau, etc.) ; (b) aux procédés de modelage (à la main, au tour, au moule) ; (c) aux méthodes de séchage (durée, lieu : soleil, ombre) ; (d) aux méthodes de cuisson (plein vent ou four, durée et nombre de cuissons) ; (e) aux méthodes de raccords (anses, goulots) et de décoration. Les instruments sont relativement peu nombreux dans le métier de potier : battoirs en bois ou autre matière, couteaux en bambou, en roseau, en bois, lissoirs faits d'une coquille ou d'une pierre, d'un fragment d'os ou d'ivoire, d'une lamelle de bois ; pour le décor, les potiers se servent de poinçons rudimentaires et de pinceaux souvent très rudimentaires, eux aussi.

³ M. Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Ed. Payot, Paris, 1987.

Les objets de terre cuite (ou même simplement séchés) peuvent, d’une manière générale, être divisés en trois groupes essentiels :

- (1) Objets servant à l’alimentation : pour la cuisson des aliments (marmites, etc.), pour leur consommation (plats, assiettes, etc.) et pour leur conservation (cruches, bols de toutes dimensions, à couvercle).
- (2) Objets servant à la boisson : pour transporter les liquides (cruches, amphores, vases, etc.), pour les contenir (réservoirs de toutes formes et de toutes dimensions) et pour les boire (carafes, coupes, gobelets, tasses, etc.).
- (3) Objets mobiliers et d’architecture : petits fourneaux, vases à fleurs, briques de construction (souvent en terre séchée et non cuite, dite “cru”), tuyaux d’irrigation ; tuiles (souvent séchées et non cuites, elles aussi, comme les briques), chapeaux de cheminées, bassins pour la toilette, la lessive, etc.

Elevage, agriculture, chasse et pêche

L’élevage est pratiqué à la fois par les sédentaires et par les nomades ou semi-nomades. Il y aura évidemment des différences assez marquées dans l’état de domesticité des animaux. Dans chaque cas, la collecte d’objets sera variée. A côté des brides et des licous, on récoltera les jougs — quelquefois admirablement sculptés — les colliers (ne pas oublier les grosses perles bleues chassant le mauvais œil), les muselières, les mors, les cloches et clochettes en bois ou en métal (on en aura peut-être trouvé déjà chez le chaudronnier ou le sculpteur), les bâts, les selles pour hommes et femmes, les tapis de selle, les étriers, les éperons, les cravaches, les aiguillons, les fouets. Les outils de tonte, de marquage, de saignée, les abreuvoirs, les étrilles ne seront pas oubliées, non plus que les récipients à traire, les barattes, les moules à fromage et à beurre. Dans certaines régions, il existe un siège spécial pour celui qui traite.

Les écuries, les étables, les pacages peuvent donner lieu à d’intéressantes observations et peut-être même à l’acquisition d’objets de collection. On y trouvera des pieux, parfois sculptés, peut-être des amulettes prophylactiques au sujet desquelles il faudra essayer de se faire donner des explications.

Pour ce qui est de l’agriculture, l’outillage n’offre pas beaucoup de variété à travers le monde. Si l’on ne reste pas longtemps dans un même

lieu, on ne pourra pas assister aux différentes étapes de la culture : labourage, émottage, bêchage, semailles, hersage, butrage, récolte et rentrée des récoltes. Il ne sera donc pas toujours facile de voir tous les outils en cours d'utilisation, mais il faudra cependant essayer d'en acquérir le plus grand nombre possible. Dans bien des endroits, il existe des marchés spéciaux, des foires où l'on trouvera un grand déploiement de matériel agricole dans lequel il n'y aura qu'à puiser, mais surtout pour faire du troc avec les paysans-cultivateurs locaux. On trouvera quelques outils aussi chez le forgeron.

Si l'on est sur place au moment du labour et des semailles, on verra en action les houes, araires, charrues, bêches, herses, émotteuses, etc., on assistera éventuellement à la remise en état des canaux d'irrigation, à la recherche, à la préparation et à la répartition des engrais, à la mise en place des épouvantails. Au moment de la récolte, on verra en action toute la gamme des faucilles et des faux, on assistera au battage, à l'égrenage (vans, fléaux, tribulum). Les grains nous mèneront aux greniers, aux silos, aux vases à provisions de toute espèce. Puis les grains transformés en farine nous conduiront aux meules, aux pilons, aux moulins rudimentaires, et chez le boulanger où l'on trouvera les panetières, les marques à pain, les balances, etc. Les différents moyens de transport attireront notre attention et compléteront les collections.

Souvent on fabrique des outils pour les enfants qui participent aux différents travaux agricoles en jouant. Ne pas omettre d'ajouter ces miniatures à la collection.

Il n'existe plus guère de population qui vive exclusivement de la chasse et de la pêche. Par contre, beaucoup de sédentaires ou de semi-nomades, d'agriculteurs ou d'éleveurs pratiquent ces deux occupations qui jouent un grand rôle dans l'économie tribale de certaines régions. En les étudiant, on arrivera à réunir un grand nombre d'armes (massues, poignards, lances, javelots, arcs, flèches, sarbacanes, frondes, propulseurs, boomerangs, harpons, etc.). On sera amené à rapporter des pirogues, des bateaux, ou du moins leurs principaux éléments : proues, poupes, décors, rames, gaffes. L'étude des pièges, qui sont nombreux et fort astucieux, devra être faite avec minutie. Ce ne sera pas toujours aisé, car un chasseur et un pêcheur ne divulguent que difficilement leurs secrets. Les matières toxiques sont utilisées dans bien des cas et leur préparation nécessite un matériel qu'il faudrait aussi pouvoir collectionner.

Cérémonies, divertissement

Un ethnographe — c'est-à-dire celui qui recueille le matériel appelé à être ensuite exposé dans des vitrines de musée — ne peut pas, en même temps, se consacrer à une enquête fouillée et précise sur les cérémonies multiples auxquelles il lui arrivera d'assister. C'est là une besogne d'ethnologue et, de plus, une besogne de longue haleine. Le collecteur, en étudiant l'habitation par exemple, y trouvera des dieux lares auxquels on consacre des rites particuliers, auxquels on fait des offrandes au moyen de récipients particuliers, devant lesquels on agite des encensoirs. Il pourra assister à des cérémonies concernant les semailles ou les récoltes, les enterrements ou les mariages, avec un déploiement de masques, statues, déguisements, parures spéciales et accessoires particuliers — tout matériel dont il deviendra acquéreur.

Quant aux divertissements, ils varieront considérablement d'un groupe humain à un autre. Des jeux multiples ont été inventés, depuis les jeux de ficelles jusqu'au jeu d'échecs en passant par les jeux de dés, de cartes, etc. Les jeux de balle, de toupie sont quasiment universels. Les poupées, les animaux sculptés ou modelés sont souvent l'œuvre des enfants qui les utilisent. Parmi les divertissements, nous rangerons encore la pipe qui, elle aussi, est quasi universelle, et les instruments de musique (instruments de percussion, à vent, à cordes).

Nous croyons ainsi avoir passé en revue les principales activités humaines qui peuvent être illustrées au moyen d'objets. Si une région est prospectée sous l'angle indiqué dans ce vademecum, elle pourra être représentée d'une façon aussi complète et exacte que possible.



Figs. 25, 26, 27, 28, 29, 30 – Afrique Noire : objets d'art traditionnel et de culte qui montrent les différences ethniques. MG.

Détection et observation des faits humains

Ordre des observations

Dans quel ordre aborder les institutions dans le cas d'une enquête intensive effectuée chez une population peu connue dont on désire écrire la monographie et avec laquelle aucun contact linguistique direct n'est établi ?

En règle générale, il convient d'abord de déblayer le matériel, le formel. C'est ensuite que l'on peut s'attaquer à l'ontologie, à la métaphysique, c'est-à-dire au cœur même de la culture que l'on cherche à découvrir. Il faut d'abord tracer une carte sommaire où la toponymie est relevée avec soin, pour établir une délimitation géographique provisoire qui sera perfectionnée dans la suite, avec une enquête sur l'hydrographie, l'aménagement du sol, le réseau de communications, l'habitation, et, d'une façon générale, sur tout ce qui concerne le mode d'accrochement de la population sur son sol.

A coup sûr, cette activité fera apparaître, dès le début, l'agencement des hommes eux-mêmes les uns par rapport aux autres, sans négliger les rapports avec les peuples voisins et l'environnement. Une coutume enfouie dans les mœurs d'un groupe parfois restreint peut être le fruit de contacts anciens qui se sont produits sur d'autres sols avec d'autres gens. Ainsi comment pourrait-on poser la question de l'évolution humaine de l'Afrique occidentale si l'on ne tenait pas compte des variations de la limite méridionale du Sahara ? Et celle des bassins de l'Indus et du Gange, si l'on ne tentait pas de se représenter la série des climats successifs de l'Asie centrale, notamment du Turkestan et du Béloutchistan ?

Il s'agit là, certes, de synthèses ultérieures, mais le chercheur doit avoir l'esprit ouvert sur tout ce qui pourra aider à les construire. Il n'est d'ethnographie possible que l'universelle.

Questionnaire

Le questionnaire est une application de la méthode comparative fondée

sur l'idée qu'une certaine unité de l'esprit humain oriente la diversité des institutions humaines, et qu'on peut puiser ses éléments dans toutes les réalités comme dans toutes les hypothèses. Ses points d'interrogation verrouillent nettement la spéculation et la séparent du réel. Il n'y a pas lieu d'appliquer à cette façon particulière d'utiliser la méthode comparative les critiques qu'on ne ménage pas à la méthode elle-même.

On sait que, pour des savants encore nombreux, il serait vain d'expliquer une institution romaine ou chinoise autrement que de l'intérieur avec des faits et des mots latins ou chinois, à la rigueur avec des faits tirés de populations ayant eu des relations historiques certaines avec Rome ou la Chine.

Peut-être, en effet, est-il imprudent de comparer les institutions en vigueur à des distances considérables et à des siècles les unes des autres, mais une telle méthode employée dans le questionnaire est à chaque instant contrôlée par les faits eux-mêmes qui viennent ou bien limiter la portée d'un coup de sonde, ou bien au contraire ouvrir une nouvelle porte sur la réalité. Habilement et honnêtement dirigé, le questionnaire est l'administrateur de la recherche.

Les questionnaires se divisent en deux catégories distinctes qui ne correspondent pas aux mêmes besoins et ne conduisent pas aux mêmes résultats.

Les premiers sont ces questionnaires passe-partout que l'on trouve dans le commerce et qui prétendent être utiles à tous les chercheurs, être applicables à toutes les sociétés. De fait, ils rendent des services, théoriques dans la formation des ethnographes, pratiques dans le cas des toutes premières enquêtes et lorsque le terrain n'a pu être autrement préparé ; concernant les techniques, ils peuvent être suffisamment précis pour appuyer, jusqu'à la fin, des investigations formelles. Leur caractère indifférencié, impersonnel pourrait-on dire, est une sorte de garantie d'impartialité, d'absence d'idées préconçues. Mais ils sont insuffisants en matière de religion, d'organisation sociale, politique ou juridique entre autres.

¹ Ce travail s'adresse aux chercheurs plus qu'aux sociologues et aux philosophes. Cette idée d'une certaine unité n'est qu'une hypothèse de travail.

² Sur l'intérêt de la méthode comparative appliquée à l'étude des faits grecs, cf. H. Jeanmarie, *Couroi et courètes* (Lille, Bibliothèque Universitaire, 1939), p. 156 : «Le choix d'exemples africains se recommande particulièrement lorsqu'il s'agit d'éclairer le passé éloigné ou la préhistoire des sociétés méditerranéennes», etc.

Une seconde catégorie de questionnaires est celle qui s'établit à la mesure des sociétés considérées. Elle est l'œuvre des usagers eux-mêmes et ses éléments n'ont plus de commune mesure avec ceux des précédents. L'élaboration d'un questionnaire spécial, adapté à la population et aux institutions dont l'étude a été décidée, passe par une série d'étapes qui sont de deux sortes : la première consiste en démarches préparatoires avant le contact avec le terrain de travail ; la seconde est faite d'une suite de retouches, d'orientations, de perfectionnements sans cesse renouvelés auxquels l'utilisateur procède en cours d'enquête.

Dès qu'il a subi le premier feu des faits, le questionnaire se met en branle, perdant ses attributs naïfs. Il mue quant à ses formes et à son esprit ; de lourd, il devient dynamique. Il s'adapte à son territoire matériel et spirituel, se précise quant aux techniques. Le seul questionnaire viable est donc celui que l'utilisateur créera et perfectionnera lui-même, d'abord selon des données plus ou moins nettes, selon des chances ou des intentions, ensuite selon une technique de plus en plus serrée.

OBSERVATION DIRECTE DES FAITS

Il semble au premier examen que l'observation directe des faits soit le procédé le plus simple, le plus normal, le plus sûr. Cela tient sans doute à ce que le fait social semble bien délimité, à ce qu'il est schématisé à l'excès, et à ce que les mots de nos vocabulaires aident aux simplifications et appauvrissements. Par exemple, la netteté et la facilité du mot "circoncision" ne laissent pas soupçonner la masse de l'institution elle-même, qui ne se résume pas en un acte chirurgical facile à observer, mais se développe en croyances, attitudes, représentations des plus complexes.

En ce qui concerne la morphologie sociale, on peut dire que chaque village forme une société, que chaque quartier diffère de son voisin, que chaque groupe familial a sa couleur, ses injures, ses plaisanteries, ses histoires, enfin que chaque individu a son originalité. Or il est nécessaire d'étudier tout, car tout a un sens : un détail minime d'un objet sera parfois le plus important ; le moindre geste est significatif : le fait de placer la main droite en avant sur le manche de la houe identifie la culture au tissage ; même dans les gestes essentiels et naturels comme la démarche (chez les Bambara par exemple), il y a sinon un système, du moins une notion, souvent profonde.

En résumé, ce que voit l'observateur pourrait se représenter par une ligne, alors qu'un rituel quelque peu compliqué serait un volume. En

pratique, l'observation directe n'est facile que lorsqu'il s'agit de faits en mouvement mis en branle par un nombre très limité d'agents, et surtout de monuments (objets, édifices), c'est-à-dire de faits stables. Des faits très importants sont parfois inobservables, les interdits par exemple : ce que l'on ne cuisine pas est aussi important que ce que l'on cuisine. On peut considérer pratiquement que les activités humaines se divisent en faits stables et en faits en mouvements, étant bien entendu qu'il s'agit là d'une distinction commode ne marquant que des extrêmes ; tous les degrés intermédiaires s'inscrivent entre ces deux limites. Ils sont examinés ci-après.

1. Faits relativement stables

Un objet, un édifice ne sont que des faits relativement stables. Ils figent et figurent un moment de l'activité et se situent dans la série des mouvements qui les ont créés, qui les utilisent et qui les détruiront.

Pratiquement, et pour les raisons qui ont été exposées plus haut, ils constituent les phénomènes les plus faciles à observer. Sans doute à cause de cette stabilité, l'ethnographie telle qu'on la définissait au moment de son apparition, c'est-à-dire science connaissant des manifestations matérielles, était avant tout muséale ; l'idéal pour le chercheur était la constitution de collections exhaustives. L'objet semblait être le témoin par excellence. Il était, dans la recherche, un but en soi, comme le démontrent nos musées.

Mais ce procédé est théorique, car il octroie aux objets et édifices une importance insolite. Ces derniers ne sauraient avoir plus de valeur que tout autre phénomène humain, et il faut dans la pratique les considérer comme des jalons d'une vaste investigation dans les institutions, comme les témoins rassurants qu'il faut croiser à chaque pas de l'enquête de sociologie descriptive. Nous entendons par objets aussi bien ceux qui relèvent de l'ethnobotanique, ou de l'ethnozoologie, ou de la morphologie sociale, que ceux qui relèvent de techniques proprement dites. Sont également des objets les documents que les historiens nomment des *actes*. C'est dire qu'un herbier ou une collection de petits mammifères, si on les rattache à des usages humains, constituent des documents de même ordre qu'une collection d'objets fabriqués ou qu'un acte notarié.

(a) *Etude interne* — L'objet (ou le monument) doit être étudié en lui-même, tel qu'il se présente à l'observateur, dans son ensemble et dans ses parties. Après un premier acte de description et le recueil de tous les noms

indigènes qui concernent l'objet lui-même et ses parties, on remontera à l'origine des différentes matières qui le composent et qui seront étudiées chacune en elle-même, ainsi que des techniques qui les transforment ou les utilisent.

Exemples : (a) Un piège à rat dit à "poids coiffant" comprend un fragment de calebasse, une écuelle de terre et une cordelette. L'étude de ces trois matériaux conduira dans trois directions différentes : séchage et découpage d'une courge, modelage d'une écuelle et fabrication d'une cordelette à partir d'une fibre végétale. Cette dernière investigation conduira à des remarques sur certaines formes de nœuds; (b) Une maison d'habitation sera observée dans son plan, dans son élévation, dans chacune de ses parties et de ses matériaux.

Dès l'étude interne, l'objet est déjà le centre d'une large information, le point de départ d'enquêtes divergentes³.

(b) *Etude externe* — On entend par là l'étude de l'usage au sens strict et au sens large de l'objet ou du monument. On réunira les meilleures conditions de l'observation en manipulant soi-même l'objet ou en utilisant le monument (entre autres l'habitation). Les conditions matérielles de l'usage et dans une certaine mesure l'état d'esprit du manieur indigène seront ainsi mieux compris.

Il ne s'agit point de devenir habile dans l'utilisation d'un objet, dans le fonctionnement d'une machine, ou dans la fabrication d'un modelage, mais de déceler des mouvements peu apparents, des attitudes fugitives qui demandent explication et auxquelles correspondent souvent des termes intéressants du vocabulaire. Cette gesticulation apportera des précisions non seulement sur les choses elles-mêmes, mais sur les mots.

Si l'objet est l'aboutissement d'une fabrication et le nœud de gestes techniques, il est aussi le volant plus ou moins essentiel de rites, de croyances, de coutumes. Il n'est donc stable qu'apparemment. Et l'erreur que l'on commet dans nombre de musées est précisément d'ignorer cette qualité. Il faudra donc suivre l'objet en mouvement et décrire les agents et les décors qui l'entourent à chaque moment critique. En un mot le placer dans l'espace et dans le temps des institutions.

Exemple : Le matériel du forgeron en Afrique, en dehors de son utilisation technique, est l'objet de mythes, de croyances et de rites indispensables à l'intelligence du

³ Il ne faut pas oublier les objets éphémères : par exemple, dans le pilage du mil, les bottes de mil.

travail et de la situation sociale de l'artisan. Chaque élément de ce matériel joue un rôle dans la conception de cet artisan comme héros civilisateur : sa masse est censée avoir contenu les grains mythiques donnés aux hommes par le créateur et qui sont à l'origine de l'agriculture ; c'est avec le soufflet rempli de l'air du ciel qu'il a pu descendre doucement sur la terre ; le marteau est l'instrument qui a présidé à la formulation de la première prière.

Collection d'objets — A une monographie d'une population est nécessaire une collection exhaustive de tous ses produits. Cette opération est possible, en tout cas infiniment plus facile que celle de ses croyances, coutumes, mythes, etc.

Tous les objets ont un intérêt ethnographique, sans préjugés esthétiques, et il suffit pour s'en rendre compte de penser aux précautions que prennent les préhistoriens ou les archéologues pour conserver tel morceau d'étoffe, tel bois, telle pointe d'os non gravé. C'est même l'objet le plus usuel, le plus commun, le moins orné qui sera le plus représentatif de la civilisation étudiée. Un autre préjugé à abandonner est celui de la pureté du document à recueillir. Même lorsqu'il est marqué par des influences extérieures visibles, les européennes par exemple, il n'en reste pas moins important et il n'y a pas lieu de le reléguer.

L'objet se collectionne non seulement dans ses variantes mais dans toutes les étapes de sa fabrication. Ainsi pour une vannerie on recueillera : l'herbe utilisée comme matière première (cet objet trouvera sa place dans l'herbier) ; le point de départ de la fabrication (nœud, bâti, etc.) ; le point de la vannerie en cours de fabrication ; d'une manière générale, chaque ébauche présentant un certain tournant du travail ; la vannerie terminée ; un objet en usage. On collectionnera les différentes grandeurs de la même espèce de récipient : les différentes formes de récipients ; un objet réparé (calebasses, pots, etc.) ; un objet en cours de destruction (ce qui montre les points faibles de la fabrication)⁴. A chacun de ces stades, à chacune de ces formes, l'objet sera le centre d'une enquête linguistique, technique, économique pour connaître le climat moral, religieux et technique dans lequel l'objet a été créé.

⁴ La destruction de la maison éthiopienne s'effectue par torsion des poteaux. On peut d'ailleurs collectionner des maisons ou des parties de maisons (nœud de faîte ; détails de construction).

2. Faits en mouvement

Les faits en mouvement se distinguent des faits stables en ce qu'ils ne peuvent être collectionnés⁵. Ils sont fugitifs, complexes et apparaissent rarement à l'observateur dans leur unité. Certains sont réglés à une fraction de seconde près. Le fait en mouvement type est le fonctionnement total dans le temps et dans l'espace d'une institution.

Exemple : Les funérailles comprennent : la mort, l'enterrement, les fêtes de funérailles, qui ont lieu souvent en deux temps et englobent le deuil familial, la sortie de deuil, l'établissement du statut du mort. L'ensemble s'étend parfois sur plusieurs années.

La plus grande difficulté de l'observation dans le cas de faits en mouvement tient à l'ignorance où l'on se trouve généralement sur leur déroulement. On est donc à chaque instant surpris par les changements de lieux, de personnages, d'intérêt, et malgré toutes les précautions prises, de nombreux détails, comme des faits capitaux, échappent à l'attention des mieux exercés. On palliera ces difficultés par le travail en équipe et en considérant que l'observation directe des faits n'est que le noyau d'une enquête. Ces deux procédés sont étudiés ci-après.

(a) Etant donné le déploiement dans l'espace des acteurs ou spectateurs à observer, est nécessaire la présence d'autant de chercheurs qu'il y a de lieux, de groupes et d'actions. Un exemple historique fera mieux comprendre comment sont tournées ces difficultés (d'après M. Griaule, *Masques Dogon*, Tr. et Mém, de l'Institut d'Ethnologie, XXXIII, 1938, p. 303). La scène se passe au cours des fêtes de funérailles chez les Dogon de la boucle du Niger, sur la Grand-Place du village d'Ogol-du-Bas, le 20 octobre 1931, à 21 h 30.

Deux cents personnes sont là, et les groupes ont pris position depuis plusieurs heures, ce qui facilite l'observation ; les soudaines arrivées des deuilleurs accourus des autres villages alimentent constamment le même groupe, ne mettant ainsi aucune perturbation notable dans l'ordonnance générale.

L'observateur 1 domine l'assemblée du haut du rocher nord-ouest ; il sera chargé de photographier les ensembles et de noter les grands mouvements de séance. Le 2, placé

⁵ Il est d'ailleurs des faits stables incollectionnables, comme les différentes formes de coiffures.

près des femmes interdites, notera les réactions de ce groupe, les allées et venues individuelles, les visites que viennent faire certaines parentes du mort. Le 3 sera mêlé au groupe tumultueux des porteurs de torches, sans cesse accru par les apports des deuilleurs venus de la maison mortuaire. Il tiendra un compte précis des performances accomplies par les deux combattants silencieux, sans cesse renouvelé, conjointement avec son collègue 7, dont l'une des tâches sera de reconnaître quelles femmes applaudissent à tel porteur de torche, quelle mimique est la plus prisée du public.

Le 4 surveillera l'orchestre ; on conçoit qu'il suffira à peine à sa tâche. Le 6, tout en se mêlant au groupe obstruant l'entrée sud-est de la place, observera les ruées irrégulières des deuilleurs étrangers qu'il identifiera. Le 5, montant des ruelles aux terrasses, aura la surveillance des coulisses aux mille indiscretions et se rendra fréquemment à la maison du mort, de concert avec le 6, pour y puiser les dernières nouvelles.

Cette position des enquêteurs n'est valable que pour une certaine phase de la cérémonie. Il leur faudra aviser dès que les groupes réaliseront d'autres combinaisons, dès que l'attraction centrale aura changé de sens.

(b) Les premiers renseignements rassemblés et coordonnés forment le noyau d'une série d'enquêtes. Une trame provisoire étant établie, il convient de procéder à sa vérification quantitative et qualitative ainsi qu'à son commentaire.

L'interrogation des acteurs et des spectateurs, en aussi grand nombre que possible, précisera leur identité, leur gesticulation et leur formulation. Dans tous les cas, en effet, l'observation est incomplète, car les gestes et les paroles se succèdent avec une rapidité beaucoup plus grande que celle de la notation. Parfois le rite ne suit pas le rituel ; ses agents en oublient, en intervertissent certaines phases ; des incidents en modifient le déroulement ; telles absences ou présences détruisent son harmonie idéale.

Une première mise au point donnera donc une trame plus serrée de la cérémonie observée. Par ailleurs, des détails auxquels une grande place avait été donnée dans l'esprit des observateurs se révèlent sans intérêt ou inversement. Etablir la qualité de chaque partie de l'ensemble est une opération délicate et de laquelle souvent dépend la marche des investigations. En effet, elle concentrera l'attention sur tels points, ce qui ultérieurement accélérera le rendement de l'enquête. Cette dernière opération se fondera dans une autre, plus vaste, qui consiste à faire commenter par les témoins tous les gestes vus, toutes les formules entendues, comme ceux qu'a reconstitués l'interrogation orale.

C'est qu'un rite, une gesticulation judiciaire, et même bien des actes techniques sont souvent peu ou pas explicites. Les représentations qu'ils recouvrent ne sont décelables que par l'interrogation des intéressés. La connaissance de l'identité des intéressés fait apparaître des phénomènes de structure sociale et familiale : telle vaste cérémonie présente un véritable échiquier humain qui aidera à l'établissement ultérieur de la morphologie de la population étudiée. Des retours sur les lieux seront d'un grand secours pour la reconstitution des faits (les enquêtes judiciaires de nos pays comportent de telles démarches). La scène d'un rite a toujours ses monuments fixes ou ses décors naturels dont la description éclaire la documentation et conduit à des investigations en marge de l'enquête en cours, mais qui deviennent la base de nouvelles recherches.

Toutes ces opérations, observation directe et commentaires ultérieurs, accompagnés de diverses vérifications matérielles concernant l'identité des agents et spectateurs, concernant les lieux, les temps et les objets, aboutissent finalement à la constitution d'un vaste dossier qui, à son tour, servira de base à une seconde observation directe si l'occasion s'en présente. Et ainsi de suite jusqu'à ce que l'instruction apparaisse comme assez complète.

3. Succession de faits

L'observation d'une cérémonie dure quelques heures ou quelques jours ; autre chose est la suite de dix cérémonies qui ne semblent pas s'articuler les unes avec les autres au cours de l'année. Il faudra dans ce cas soit un séjour prolongé sur le terrain, soit des séjours de plusieurs mois renouvelés à des époques différentes. Les mêmes méthodes d'observation seront valables pour chacune de ces cérémonies, mais il faudra en plus étudier leur intégration dans le cycle annuel et leurs rapports entre elles (ex. : cycle des fêtes agraires, semailles, récolte, etc.).

ÉTUDE DES ACTES ET OUVRAGES

On entend par actes et par ouvrages en ethnographie des documents écrits, établis par la population étudiée (si elle connaît l'écriture) ou à son sujet par des étrangers, relatant des faits de la vie publique ou privée. Un acte a généralement une utilité pratique, tandis qu'un écrit historique, descriptif ou littéraire constitue un ouvrage. Un acte ou ouvrage résulte à la

fois de l'observation directe et indirecte. Il fournit des renseignements qui se situent à mi-chemin entre ceux que procurent les monuments muets et les enquêtes orales. Au premier titre, il est objet de collection. Il est également objet de spéculation étant donné qu'il contient des textes explicites.

Une mention spéciale doit être faite des dessins exécutés par les natifs, qu'il s'agisse de documents spontanés ou de documents provoqués. Ce dernier cas surtout est à étudier dans des populations en contact avec les Européens et où ceux-ci ont institué un système d'instruction. Les enfants des écoles sont placés dans une situation particulière du fait qu'ils savent manipuler plume, crayon et papier. Ils sont d'autre part habitués aux illustrations et peuvent transposer dans leur mentalité originelle ce système de représentations. Il est donc possible de leur poser des questions auxquelles ils répondent aussi bien par un dessin que par une description littéraire. Les œuvres ainsi obtenues fournissent des renseignements incomparables, notamment lorsqu'il s'agit de phénomènes secrets comme l'initiation des jeunes gens.

1. Populations à écriture

Les actes comprennent des procès-verbaux, des comptes-rendus de jugements, des actes notariés, des édits et lois, des inventaires et recensements, des lettres, etc. Les ouvrages, qui doivent être traduits, comprennent des chroniques, annales, généalogies, des recettes magiques ou médicales, des poésies et, dans un autre ordre d'idées, des hagiographies, homélies, panégyriques, théologies, liturgies, rituels, hymnaires, etc.

2. Populations sans écriture

Ces populations peuvent donner lieu à rédaction d'actes et ouvrages écrits par des populations voisines connaissant l'écriture. Ces documents doivent être classés dans la catégorie précédente et sont au même titre objets de collection. Ainsi les fonctionnaires coloniaux abyssins ont rédigé des actes administratifs concernant les populations placées sous leur mandat. Il existe également une histoire du peuple galla en langue amharique. Il faut faire également une mention spéciale des archives et ouvrages rédigés sur la population faisant l'objet de l'ethnographie, avec ou sans écriture, par des fonctionnaires (européens, américains) et des voyageurs, missionnaires ou chercheurs scientifiques.

Les archives constituées par les administrations dans les territoires ex-coloniaux ne sauraient être objets de collection ; elles doivent être consultées et les renseignements qu'elles fournissent recueillis pour ajouter à la documentation de la population étudiée. Il en est de même des ouvrages rédigés par des voyageurs ou chercheurs scientifiques et qui peuvent être utilisés notamment pour la confection des questionnaires.

ENQUÊTE AVEC INFORMATEUR

1. L'informateur

Le choix du collaborateur local, ou encore l'estimation convenable de celui que souvent imposent les circonstances, demande une attention particulière. Tout indigène n'est pas informateur, et ces sociétés aussi ont leurs lourdauds, leurs silencieux, leurs émus incapables de formuler. Les qualités requises sont d'ordre divers : sociales, techniques, intellectuelles et morales, physiques. Mais d'abord l'informateur doit être identifié. Il faut s'assurer qu'il appartient bien au groupe considéré et déterminer l'emboîtement des différents sous-groupes dont il fait partie.

Cette identification n'est pas toujours facile, surtout dans les populations conquises, où le vaincu a parfois tendance à se faire passer pour membre de la race des vainqueurs. Plus facilement discernables sont les qualités techniques de l'informateur. Un individu est toujours renseigné sur la plupart des phénomènes et théories de la religion, du droit, de l'organisation sociale, des techniques, de l'histoire⁶, mais d'une manière générale, il laisse, comme dans nos sociétés, le soin d'en discuter, de définir, à ceux qui en possèdent le vocabulaire, c'est-à-dire aux spécialistes.

Les agents de tel culte, ou les artisans appartenant à tel métier, sont sans doute les plus qualifiés pour décrire ou expliquer ce culte et ce métier. Par contre il ne faut pas croire que tout vieillard est une source inépuisable de renseignements, même s'il est certain qu'un vieux lettré dépasse en savoir ses élèves. En plus, un secret ne sera pas divulgué par le détenteur responsable, mais bien par les détenteurs occasionnels qui n'auront pas de scrupules à faire des révélations. Dans certains cas, s'il s'agit par exemple de recettes médico-magiques, il faudra trouver, pour chacune d'elles,

⁶ Plus que dans nos sociétés.

l'homme compétent, sans oublier que l'incompétent donnera parfois des rapports précieux, sans se rendre compte de leur gravité. Ainsi un enfant commettra des indiscretions révélatrices qui se placent parfois à l'origine de la découverte.

Les qualités morales de l'informateur, qui ne sont décelées souvent qu'après un long contact, permettent de valoriser après coup son apport ou au contraire de le ramener à de plus modestes proportions. Les principales qualités morales et intellectuelles qui intéressent l'ethnographe chez l'informateur sont la mémoire et la bonne foi. Le menteur agit par plaisanterie, par vérialité, par complaisance, par crainte des siens ou de ses dieux, mais il arrive que ses mensonges mêmes révèlent des vérités. L'informateur le plus dangereux est l'oublieux, ou le menteur par omission, qui donne une série de renseignements apparemment cohérents et d'ailleurs sincères, en masquant le ou les principes essentiels de l'institution.

Un genre de menteurs qu'il importe de n'utiliser qu'avec circonspection est l'informateur ayant subi l'influence des Européens. Converti à des religions étrangères, recouvert d'un vernis dont il est presque toujours fier, l'indigène évolué, et quel que soit le degré de son évolution, se compose très souvent un personnage qui, quel qu'il soit, n'est jamais très favorable à l'enquête. Tantôt méprisant la culture de ses frères, tantôt désireux de briller par sa connaissance des coutumes, tantôt totalement déraciné, il ne fournit que des dires sujets à caution et qui devront être soigneusement recoupés. Le moins dangereux est celui qui, ouvertement, ignore ses coutumes.

Parmi les qualités morales qui guideront dans le choix de l'informateur, il faut considérer aussi le sentiment religieux. On a distingué l'homme vraiment religieux, l'homme religieux par intermittence et l'indifférent ; Radin conseille de s'adresser au premier de manière à obtenir le plus de renseignements possibles, puis d'étudier les autres par rapport à lui⁷. Ce principe n'est pas toujours valable, et la religiosité est plus ou moins intense selon les moments. Il faut également tenir compte des qualités physiques, et des éventuelles maladies nerveuses. Enfin les informateurs devront être choisis non seulement pour leur valeur propre mais aussi en tant qu'éléments d'un groupe dans lequel ils devront s'intégrer tôt ou tard. Une équipe d'informateurs provenant de régions différentes, constitue déjà

⁷ *La religion primitive* (Gallimard, 1941), p. 14.

par elle-même un “résumé” de la population étudiée. En somme l'équipe d'informateurs doit être composée selon les principes qui guident la formation de celle des enquêteurs : diversité des compétences, des origines (de lieu, de famille), et des caractères.

2. Procédés d'enquête orale

Le choix ayant été opéré, il reste à utiliser l'informateur. L'une des plus grandes difficultés de l'enquête orale est le recueil de dépositions autonomes. Diriger l'enquête, c'est mettre des œillères à l'informateur, ne pas diriger l'enquête, c'est lui faciliter le besoin instinctif de dissimuler les points les plus délicats. L'enquête doit donc être considérée comme une opération stratégique. L'informateur, au premier contact, oppose rarement une résistance notable, mais il arrivera à une position de repli qui ne dépendra ni de lui ni de son “adversaire”, mais qui tombera dans le système d'interdits de la coutume.

Pour certains sujets, l'informateur isolé est seul possible. Au contraire certaines enquêtes gagnent à être menées devant un groupe de témoins, telles les cadastrales, les généalogiques, les linguistiques portant sur plusieurs dialectes voisins. Il est bon de se rapprocher de l'informateur en faisant des comparaisons entre sa coutume et celle de l'enquêteur, vraie ou supposée. Ce procédé, qui ne doit être employé qu'après coup si l'on ne veut pas courir le risque de dépositions arrangées, met à l'aise les sujets à complexe d'infériorité, si nombreux en pays avec influence européenne⁸.

Enfin un informateur doit être payé. Là encore ce moyen d'action se contrôle par deux idées contradictoires : mal payé, un homme se décourage, dissimule, ment, se dérobe ; trop payé, il tient avant tout à conserver sa situation, à contenter, à fournir. Parfois l'on gagne à payer directement l'information ; ce procédé dangereux ne sera employé qu'à bon escient selon le caractère du témoin comme celui des institutions étudiées. Pourtant le chercheur posera toujours la condition *sine qua non* d'une vérification matérielle ne laissant aucun doute. C'est ainsi qu'on peut payer directement l'indication d'un témoin qui conduit à des objets ou monuments im-

⁸ En règle générale, il n'est pas bon d'afficher de l'irréligiosité. En Abyssinie monophysite, par exemple, il vaut mieux passer pour catholique.

portants ou à des institutions considérables dont l'existence est facilement vérifiable par la suite.

3. Enquête indirecte

Dans certains cas, il sera possible de laisser à la collaboration locale une relative indépendance, de lui octroyer une large autonomie dans le travail d'enquête ou de production, récolte ou commentaire de documents⁹. L'équipe d'informateurs, déplacée selon les besoins et mise en face du comportement des voisins, offre un clavier d'impressions permettant de faire rapidement et fréquemment le point des différences locales.

Des documents qu'il sera opportun de recueillir alors sont les autobiographies des témoins et les monographies de leur village ou région. Toutes les populations, et spécialement celles qui connaissent l'écriture, se prêtent à l'établissement de tels rapports qui font apparaître des faits difficiles à déceler par un autre moyen. Même les accidents individuels d'une destinée, accidents qui prennent une grande place dans ces recueils, sont liés aux institutions et aux croyances. D'autre part, la vie d'un individu est toujours affectée par le calendrier religieux ou technique, par les grands événements atteignant la société entière. Et lorsque l'informateur peut écrire lui-même dans sa langue, il fait apparaître des tournures et des mots nouveaux, parfois des coutumes insoupçonnées.

Une biographie fait aussi pénétrer en des régions de l'individu peu accessibles directement, tandis que les dessins peuvent non seulement faire ressortir des détails de cérémonies, d'êtres ou d'objets qui ont pu échapper au chercheur, mais encore révéler des faits totalement inconnus. Tels grands masques de la Guinée française, employés au cours d'initiations qu'aucun Européen n'avait observées, ont été minutieusement dessinés par des enfants d'une dizaine d'années qui n'auraient pu les décrire autrement et qui n'auraient jamais osé donner d'indications sur l'emplacement de leur cachette¹⁰.

⁹ F. Boas a réussi à former des informateurs indigènes qui recueillaient pour lui des mythes et des documents suivant les instructions reçues par correspondance (cf. *Tsimshian Mythology*, compte rendu dans *Année sociologique*, 1923-24, pp. 512 etc.).

¹⁰ En ce qui concerne la prise de contact avec les Européens vivant en territoires d'outre-mer, il sera bon de ne les considérer que comme des indicateurs, la plupart n'étant pas spécialistes et n'ayant qu'une formation portant sur certains points qui les intéressent. Il faut leur donner des questionnaires appropriés, non généraux. Ce procédé ne donne généralement que des documents morts, invertébrés, qu'il faudra revivifier par la suite.

UTILISATION DE DISCIPLINES AUXILIAIRES

L'ethnographie est liée à d'autres disciplines, dont certaines s'intègrent à elle, et d'autres lui prêtent leurs méthodes. Dans un domaine aussi vaste, il n'y a pas de méthode unique, mais chacune doit être considérée comme un procédé spécial qui ne se suffit pas à lui-même.

1. Méthode linguistique

L'enquêteur linguistique, spécialisé ou non, ne perdra pas de vue que le mot pur s'obtient le plus souvent non seulement dans des phrases construites pour les besoins du moment, mais dans des textes. Même pour les substantifs se rapportant à des objets concrets, au sujet desquels il ne saurait y avoir d'équivoque, on n'est finalement jamais sûr que le vocable serait dépouillé de tout affixe.

Il est recommandé également, dans les pays très morcelés linguistiquement, de poursuivre les enquêtes en présence de plusieurs témoins parlant des dialectes voisins. Les avantages sont les suivants :

- (a) *Gain de temps.* L'enquêteur pose et développe sa question une fois pour toutes dans une langue commune à tous les témoins ;
- (b) *Sécurité.* Chaque informateur, pouvant connaître plus ou moins la langue de certains de ses compagnons de travail, a loisir de reprendre les erreurs commises, de discuter les renseignements donnés ;
- (c) *Attention soutenue des informateurs.* Un indigène interrogé seul supporte tout le poids du travail, se fatigue rapidement et finit par redouter les interrogatoires. Au contraire, lorsque plusieurs individus sont employés simultanément, ils jouissent de répit à intervalles réguliers, s'amuse des quiproquos, se moquent des attitudes de leurs coéquipiers, se piquent au jeu et subissent sans défaillance de très longues séances de travail.

Il faut tenir compte du fait qu'à l'intérieur du groupe social étudié, un dialecte présente souvent des variantes valables pour des éléments très restreints de la population. Il arrive que dans un village, la langue, d'un quartier à l'autre, présente des particularités de vocabulaire, de prononciation, de grammaire. Plusieurs méthodes peuvent guider le choix du questionnaire : Marcel Cohen a cherché à établir des questionnaires rendant compte des différentes parties du vocabulaire ; André Basset a préféré la

formule exhaustive comprenant par exemple l’étude de tout le vocabulaire du corps humain (qui est facile à étudier, car le corps se présente directement sans qu’il soit besoin de mots étrangers pour le désigner). Mais certains mots essentiels ne sont pas caractéristiques : des noms comme ceux de l’œil, de la main, du chameau, sont communs à beaucoup de langues. Les mots les plus représentatifs sont ceux qui sont utilisés dans un groupe, et non d’un groupe à l’autre.

Dans la recherche du sens du mot, il faut se méfier de la traduction. Il existe par exemple un mot abyssin signifiant “se promener, marcher avec désinvolture, d’un air dégagé, méprisant, content de soi, sans tenir compte de personne” ; le traduire par un mot français unique serait le vider de toute sa valeur. La traduction rapide, si elle est possible, n’interviendra qu’au moment de l’élaboration. C’est qu’un terme local ne sera très souvent compréhensible qu’après un long usage et de nombreuses traductions. Il y aura donc intérêt pratiquement à employer dans la rédaction des fiches les termes eux-mêmes, et non ce qu’on croit être leur correspondant dans la langue de l’enquêteur. Bien souvent en effet, une traduction même approchée agit sur l’inconscient du chercheur et fausse imperceptiblement les angles de vues.

D’une manière générale, chaque mot devra être traité comme un mécanisme délicat et on ne devra négliger aucune démarche pour en décrire l’articulation et le fonctionnement. Cela est surtout vrai en matière religieuse.

Exemple : Le mot *bulu*, qui en dogon désigne le sacrifice, signifie étymologiquement “action de faire revivre”. L’analyse serrée de ce mot donne des indications indispensables pour la compréhension du mécanisme des forces mises en mouvement dans le sacrifice.

Une démarche dont ont tendance à se méfier les linguistes, mais qui paraît pourtant indispensable, est de faire établir par l’informateur une étymologie du mot qu’il emploie. Certes cette étymologie est souvent sujette à caution. Mais cet inconvénient est facilement réduit d’une part ; d’autre part, même dans le cas d’explications fantaisistes, et à la condition expresse que le témoin ne soit pas un lettré déformé à notre contact, il reste toujours de précieuses explications sur la manière dont les usagers comprennent leurs outils linguistiques. D’ailleurs, même du point de vue strict de la linguistique, il est important pour le comparatiste de savoir ce que le sujet parlant lui-même pense de son mot.

Enfin certains termes de vocabulaire devront être étudiés quant à leur contenu émotif qui varie avec le temps et l’espace. Un nom de puissance

suraturelle, qui pourra à la rigueur être prononcé devant l'enquêteur dans des circonstances qu'on peut qualifier de "neutres", aura une valeur beaucoup plus considérable en d'autres lieux ou à certains moments du temps religieux. Cette valeur pourra même être telle que ce mot sera complètement éliminé du langage. On aborde ici la catégorie de mots particulièrement importante qui composent les interdits de langage, et le linguiste comme l'historien des religions se trouvent placés devant ce cas paradoxal où le mot le plus important d'une prière ou d'un mythe est précisément celui qu'on ne prononce pas.

2. Méthode philologique

L'analyse philologique rendra les plus grands services surtout dans l'étude des mythes, des prières, qui sont des textes figés, des déclarations verbales qui sont des textes mobiles. Le rassemblement de textes bien entendus, bien compris, bien commentés, contribue pour une large part à l'étude d'une civilisation. Dans l'étude des religions notamment, il est nécessaire d'établir des documents dans la langue indigène car peu de sociétés offrent une somme écrite du savoir. Les connaissances et les techniques se transmettent oralement, et il s'agit pour l'ethnographe de créer une littérature fixant des textes valables pour le moment considéré.

Mais les textes, surtout en ce qui concerne les mythes, sont le plus souvent poétiques, brumeux, énigmatiques. Toutefois ils servent de fil conducteur et, utilisés pour l'observation d'un rite, ils conduisent d'eux-mêmes à leur propre illustration. Un autre avantage de cette méthode est de fournir des documents originaux, contes, dictons, légendes, mythes, etc., qui pourront faire l'objet d'études ultérieures de la part de spécialistes appartenant à des disciplines autres que l'ethnographie.

3. Méthode historique

Il a été dit que l'ethnographe est un historien placé à l'intérieur des faits qu'il décrit, car il édifie lui-même ses propres sources. Si dans une large mesure, il emploie des méthodes qui ne sont pas familières à l'historien, d'une autre manière il lui empruntera tout son appareil critique, même pour juger directement des faits passés, dont la connaissance indirecte sera donnée par enquêtes orales ou lectures.

Concernant la chronologie des faits, l'ethnographe est placé dans une situation plus grave que l'historien. Pour les époques anciennes, ce dernier ne

fait souvent que constater un grand nombre de disparitions. L’ethnographe, quand il scrute une société sans écritures, ne dispose que d’un passé restreint, celui que conserve la mémoire des hommes et qui, bien vite, pénètre dans le temps mythique. On est souvent frappé en effet par l’imprécision des renseignements concernant les faits historiques, et l’on en conclut que tous les renseignements oraux sont sujets à caution. En fait, les renseignements historiques sont différents de ceux qui concernent des institutions vivantes, quel que soit l’âge de fondation de ces institutions.

Mais pourtant l’ethnographe fera acte d’historien dans le cas où il saurait retracer les migrations et fixer des dates. Dans des cas privilégiés mais de vastes conséquences, il détectera des preuves aussi convaincantes que des preuves écrites. La série des Grands Masques du village d’Ibi dans les Falaises Nigériennes, dont la taille est célébrée tous les 60 ans, est une preuve matérielle d’une occupation plus de cinq fois centenaire.

En ethnographie, on attend d’une institution qu’elle se répète. En réalité, jamais les circonstances ne sont tout à fait les mêmes, si bien que, même dans le cas d’une règle écrite, un rite présente toujours quelques variantes : deux circoncisions se répètent mais ne se ressemblent pas ; il y a une certaine évolution de l’une à l’autre. Jamais deux faits humains ne se répètent identiquement¹¹, mais un certain thème est constant (si l’on néglige certaines différences minimales ou non déterminantes dans les phénomènes)¹².

4. Méthode psychologique

S’il est vrai que la psychologie s’intéresse aux peuples dits primitifs et à leurs produits, c’est-à-dire croyances, langage, institutions, etc., il pourra être fructueux de poursuivre la recherche ethnographique sous l’angle de la psychologie. C’est par l’emploi de cette méthode qu’on déterminera le “volume” et la place occupée par chaque fait social dans la conscience individuelle. En effet, il ne suffit pas de le détecter ni de le décrire, il faut

¹¹ «La continuité, en histoire, n’est nullement l’identité des faits successifs, mais bien leur développement» (Robert Gerard, *Les chemins divers de la connaissance*, P.U.F., 1945, p. 125).

¹² La sociométrie étudie les variantes que l’initiative des individus brode sur les thèmes culturels (cf. Florian Znaniecki, *Sociométrie et sociologie*, *Cahiers internationaux de sociologie*, 1946, t. I, pp. 106-121). Pour l’ethnographie, la question se pose autrement. Il faut d’abord connaître le modèle culturel, le rite, la gesticulation, les représentations, et ensuite voir le comportement individuel ; le sociomètre connaît déjà les normes et étalons.

encore le jauger, sinon tout apparaîtra sur le même plan et avec la même importance, alors que, dans la réalité, les faits s'inscrivent selon une perspective variable avec les âges et les états.

Enfin cette méthode détectera des manifestations de la vie psychique (craintes, refoulements, réactions compensatrices, etc.), qui jouent un rôle essentiel dans la formation et l'articulation de soi, l'un des buts plus ou moins conscients des institutions. Elle sera aussi utile dans l'observation de populations où les hallucinations, les illusions jouent souvent un rôle de premier plan.

Il est à noter à ce propos que, dans nombre de sociétés, certaines institutions reposent sur un personnel dont l'activité mentale est sensiblement différente de celle des autres membres du groupe, et qu'on peut à leur sujet parler de névrose ou de phénomènes plus anormaux encore. Cette étude sera d'autant plus fructueuse qu'à l'envers de ce qui se passe dans nos sociétés, les anormaux ou apparemment tels, dans les sociétés moins évoluées, sont intégrés dans la vie sociale et assurent même dans certains cas le fonctionnement d'une institution.

Instruments de travail pour le terrain dans “la dimension culturelle du développement : vers une approche pratique”

*Document de travail remis à la Presse accréditée par l'UNESCO à la fin de la
réunion d'experts sur la dimension culturelle du développement. Paris 1991.
(Extraits)*

Les outils méthodologiques qui vont être proposés à présent concernent au contraire le travail de terrain, bien que, par certains de leurs aspects, ils fassent partie du même ensemble d'instruments et de méthodes. Ces opérations de terrain doivent nécessairement faire appel à des instruments spécifiques, en quelque sorte plus “pointus”, tant au stade de la préparation que de la réalisation et de l'évaluation. C'est pourquoi l'on examinera successivement : la possibilité d'établir des indicateurs culturels du développement, les modalités d'appréciation des projets, les méthodes d'évaluation de l'impact des projets, les moyens de mobiliser les ressources humaines et culturelles locales.

LES INDICATEURS CULTURELS DU DÉVELOPPEMENT

L'appréciation de la cohérence culturelle des projets passe par l'examen de questions qui peuvent trouver des réponses à des niveaux plus ou moins fins. La compatibilité d'un projet avec la culture locale doit pouvoir être appréhendée à travers quelques facteurs synthétiques, autrement dit des indicateurs. Mais les indicateurs qui seront utiles aux responsables ou initiateurs de projets ne seront pas nécessairement significatifs pour les populations concernées, qui seront peut-être conduites à élaborer leurs propres moyens de repérer les effets culturels du développement, à partir de leur expérience propre.

A la recherche d'indicateurs

Les indicateurs de ressources et de moyens, dans le domaine du développement, visent à décrire des situations sociales, suivre les progrès et la

¹ D'après Denis Goulet, «Development indicators project : a research and policy problem», *Journal of Socio-economics*, automne 1992.

réalisation des objectifs, faciliter la mesure et la compréhension du changement social, analyser les possibilités de comparaison.

Or les indicateurs utilisables actuellement pour des projets de développement sont pour la plupart d’ordre économique et l’on ne saurait, par exemple, saisir la dimension culturelle du développement à travers les systèmes de comptabilité nationale. Cela ne signifie pas pour autant que des indicateurs quantitatifs soient sans intérêt pour la prise en compte de la dimension culturelle. Il est évident que l’évaluation d’un projet doit intégrer toutes les informations disponibles qui lui sont nécessaires : indicateurs économiques (part de l’économie informelle, propension à consommer, à épargner, taux d’inflation), indicateurs démographiques (pyramide des âges, fécondité, natalité, mortalité), indicateurs de santé (épidémiologie), indicateurs d’éducation (équipements, effectifs scolaires, nombre de diplômés, taux d’alphabétisation et de scolarisation), indicateurs culturels (pratiques, équipements). Toutefois, il faut bien garder à l’esprit que certains de ces indicateurs sont encore insuffisamment élaborés et précis dans les pays du Tiers Monde : ils ne peuvent être estimés que par des études de terrain longues et coûteuses. Ainsi, le Bureau international du travail (BIT) a lancé de nombreuses enquêtes permettant de faire des estimations sur la part du secteur informel dans l’économie de plusieurs pays.

Les rapports de la culture et de la société sont extrêmement complexes et, face à des indicateurs quantitatifs qui dénombrent et mesurent, on a donc besoin d’indicateurs qualitatifs. Il s’agit alors de repérer des différences, des formes et des forces (valeurs, croyances), et de percevoir leur répartition, leurs convergences ou leurs oppositions dans le champ social et culturel. Il faut, par conséquent, prospecter la voie qualitative afin de dégager des facteurs stratégiques. Dans ce sens, il existe déjà des “questionnaires” comme la grille d’analyse culturelle (*Framework for cultural analysis*) du partenariat asiatique pour le développement humain (PADH), des grilles de “critères” ou de “facteurs”, notamment celle du CICIBA (Centre international des civilisations bantu) ou celle de la Commission des Communautés européennes, le “questionnaire pour la collecte des facteurs culturels en relation avec le développement rural” et l’“aide-mémoire à l’usage des techniciens et cadres de projets en milieu rural”, proposés l’un et l’autre par le CICIBA. Mais il convient de ne pas oublier que la mise en évidence de ces facteurs ne peut résulter que de l’observation concrète des conduites et des attitudes sur le terrain.

Indicateurs de perception et de tension

Ces indicateurs servent à apprécier l'incidence des facteurs lourds, structurants : les croyances, la nature, les structures politiques, économiques et sociales. Ces facteurs constituent les trois dimensions que doit intégrer tout projet de développement. Les croyances et la nature peuvent être appréhendées à travers quatre indicateurs.

Le rapport au temps correspond à la perception du futur et à la place de l'histoire dans les représentations collectives. Il est, bien entendu, étroitement lié aux croyances, mais il résulte également du croisement avec les inégalités sociales : la perception du futur et les attitudes à son égard sont en partie conditionnées par la précarité de la situation économique des individus. De ce rapport au temps peut dépendre le rythme d'un projet de développement. Le déroulement de la journée et des saisons joue également un rôle important.

Le rapport à l'environnement correspond à la perception de la nature, en tant qu'ensemble de ressources abondantes ou rares, en tant que milieu dominé ou dominant. La gestion du patrimoine écologique dépend directement de ce rapport à l'environnement, qui englobe également la perception de l'espace (limité/illimité, rural/urbain). Cet indicateur permet donc d'approcher les modes de vie (sédentaire/nomade).

Le rapport au corps et à l'alimentation inclut la perception de la maladie et de la mort (fatalité-punition/"accident de la vie") mais aussi les attitudes à l'égard de la fécondité et les tabous et coutumes en matière alimentaire et sexuelle. Par là même, il rejoint le rapport au travail (division sexuelle du travail) et à la hiérarchie (voir ci-dessous).

Autre facteur lourd, les structures politiques, économiques et sociales du groupe concerné qu'on peut appréhender à travers trois indicateurs. Le premier de ceux-ci est le *rapport de l'individu au groupe social*, qui recouvre la perception du sentiment identitaire (famille/tribu/ethnie/nation). Il permet de mesurer l'adéquation entre les objectifs d'un projet et la capacité à mobiliser un groupe social cohérent par rapport à ceux-ci.

Le rapport à la hiérarchie et au pouvoir intéresse la perception des fondements de l'autorité au sein du groupe (processus et pouvoir de décision à l'intérieur du groupe et vis-à-vis de l'extérieur). Il recouvre donc la division sexuelle (place de la femme et de l'homme, répartition des rôles

dans la société en matière de travail, d'éducation), la division selon l'âge, selon le lien de parenté ou encore selon la naissance (castes). Ce rapport détermine les droits de l'homme — et les devoirs — mais aussi, en interaction avec le rapport de l'individu au groupe (rapports interpersonnels, liens d'autorité ou de subordination, répartition des pouvoirs dans la famille), les relations entre les individus et les autorités administratives et politiques (centrales/régionales), ainsi que les relations hiérarchiques dans le monde du travail.

Le rapport à l'économie et à l'innovation, complexe par nature, englobe la perception de la monnaie et des équipements (dépense/épargne/patrimoine, biens fongibles/biens d'accumulation), la perception du travail (comme moyen de subsistance/d'enrichissement, accomplissement personnel/contribution à l'effort général) et de son organisation. En interaction avec le rapport de l'individu au groupe, mais aussi avec le rapport à la hiérarchie et au pouvoir, il détermine les formes d'entreprise (informelles/formelles ou individuelles/familiales/collectives). Le rapport à l'innovation recoupe la question des techniques et des savoir-faire (traditionnels/modernes). Il recoupe la question du risque et celui de l'intérêt des populations à accepter ou à développer l'innovation. Il est déterminant pour la mobilisation des énergies locales.

Comment rendre opérationnels ces critères ?

Le recours à cette grille de lecture de la cohérence culturelle des projets ne doit pas systématiquement impliquer, pour un décideur, l'engagement d'études longues et coûteuses. Selon le niveau de décision, les questions soulevées appellent des réponses plus ou moins fouillées et précises. A un niveau central, il est parfois possible de ne recourir, comme on le fait déjà assez souvent, qu'à des informations globales et à la consultation de groupes d'experts et de personnes ressources. D'autres fois, un supplément d'information est nécessaire, et il est alors indispensable de commander des études de terrain. Celles-ci peuvent se révéler peu coûteuses si l'on parvient à les intégrer dans la recherche globale de données décrite précédemment.

La prise en compte de la dimension culturelle à travers ces indicateurs sera sans doute plus complexe pour des projets ayant trait à des équipements d'infrastructure (voies de transport lourd, grands barrages) et leur appréhension deviendra de plus en plus difficile au fur et à mesure que l'on

ira vers des politiques nationales de développement intégré, où la question de la décentralisation des décisions se pose inévitablement.

Pour des projets de dimension régionale, la difficulté est encore plus grande, mais il est parfois possible de la lever en multipliant des tests au niveau "micro" et en faisant un relevé de leurs traits communs. Ainsi, il est souvent plus facile d'évaluer ces facteurs au plan local, ou même dans un secteur économique ou social donné, à travers le repérage de leurs manifestations concrètes : par exemple le passage de l'agriculture de subsistance à l'agriculture de production, l'économie informelle, le processus d'industrialisation, les modes de développement de l'habitat urbain, l'acquisition et l'entretien des matériels techniques modernes de production, de transport, de diffusion de l'information ... L'observation des conduites des populations dans ce type de situation constitue un élément de base de l'analyse préalable.

Il conviendra aussi de prendre en compte l'interaction de ces différents phénomènes entre eux, notamment grâce à des modélisations. Par exemple, ces interactions pourront être analysées entre unité de production, unité de consommation et unité d'accumulation. La communauté de production sera retenue pour relever les faits attachés à la création du produit : temps de travail, techniques culturelles, réceptivité des opérations d'amélioration de la productivité. La communauté de consommation sera choisie lorsqu'il faudra s'intéresser aux phénomènes concernant la force de travail : consommation alimentaire, analyses nutritionnelles. Enfin, la communauté d'accumulation servira pour l'évaluation des surplus économiques et du patrimoine transmis par la lignée paternelle ou maternelle.

D'autre part, dans le développement social, il serait utile de considérer ces phénomènes, entre autres dans leurs rapports avec des aspects tels que la politique démographique (contrôle des naissances), éducative (avec les différentes formes d'éducation et de formation à envisager), le statut et le rôle des femmes, les migrations du milieu rural vers la périphérie des grandes villes et vers les pays les plus industrialisés.

Ces facteurs sont donc avant tout pertinents pour des micro-projets, des projets de développement communautaire ou des projets visant des groupes-cibles (minorités, femmes, jeunes, etc.). Qualitatifs, ces indicateurs ne peuvent pas, de toute évidence, être traduits en chiffres. Et si, à un niveau global, ils peuvent constituer les "têtes de chapitre" soumis à l'examen d'un groupe d'experts et de représentants des populations concernées dans

le cadre de réunions de travail, leur appréciation à un niveau fin passe par des études préalables de milieu et des études qualitatives d’attitudes et de comportements des populations.

Une grille de lecture de la cohérence culturelle des projets

Au niveau macrosocial, c’est-à-dire de la décision centrale, la culture n’est pas opérationnelle directement : elle apporte de l’information sur la dimension culturelle de certains domaines de la vie sociale. Le problème pour un décideur est de repérer les dimensions culturelles qu’il doit prendre en compte pour minimiser les risques d’échec : la question est de savoir si, dans le cadre du projet qu’il compte promouvoir, une dynamique culturelle sera mise en œuvre socialement ou non par ceux qui seront affectés par le projet, en faveur ou en défaveur de la réalisation proposée. Certes, une partie des réactions des populations concernées par le projet sera d’ordre culturel, mais il ne s’agit là que d’une partie et en l’occurrence de la plus difficilement “opérationnalisable”. L’autre sera liée aux intérêts en présence et à ce que chaque acteur perdra ou gagnera au changement. La grille de lecture ici proposée procède selon une logique itérative en distinguant les phases suivantes.

Comment se pose le problème ?

La recherche documentaire et la collecte de données sur le terrain, c’est-à-dire l’immersion dans le milieu, peuvent y contribuer. La recherche-action ou l’enquête-participation constituent, en principe, la solution la plus efficace. Mais, si l’on manque de temps, on peut recourir au “choc culturel”, c’est-à-dire à un séjour bref dans un milieu très différent, qui permettra, au moins, au futur responsable d’apprécier l’ampleur des diversités entre cultures.

Y a-t-il des règles générales pour la formation/sensibilisation culturelle au développement ?

D’une façon générale, on peut dire que plus les responsables du développement sont spécialisés, plus il est nécessaire de leur donner une vision élargie du contexte socioculturel dans lequel ils sont conduits à travailler. Ainsi l’urbaniste, l’agronome, l’ingénieur, l’administrateur, l’économiste,

le technicien, doivent d'abord être rendus pleinement conscients du fait que d'autres savoirs et savoir-faire, d'autres types de production ou d'organisation économique et sociale, d'autres modes de pensée ou systèmes de valeurs ont préexisté à ceux dont ils sont porteurs et continuent à coexister à leurs côtés. C'est en les prenant pleinement en considération dans leur approche des problèmes du développement et dans leur formulation d'objectifs à court, moyen et long terme qu'ils auront des chances de réaliser avec succès des projets dont la rectitude économique, technique et administrative ne saurait à elle seule garantir la bonne fin².

C'est donc d'une pédagogie culturelle du développement qu'il faut parler lorsque l'on essaie de concevoir et de mettre en œuvre une formation culturelle et interculturelle des responsables des secteurs économiques et sociaux. A cet égard, il conviendrait sans doute d'élargir dans le sens de la pluridisciplinarité la formation des futurs décideurs économiques, administratifs, scientifiques, techniques et sociaux, y compris dans des domaines comme la santé. Dans certains secteurs tels que l'industrie touristique, on pourrait, par exemple, envisager une formation non seulement technique et commerciale, mais également culturelle. En outre, à tous les niveaux de la formation, l'expérience du terrain serait privilégiée. Sans doute pourrait-on, à ce sujet, tirer des informations utiles des programmes existants de formation à la gestion de projets culturels.

A partir de ce constat, se posent un certain nombre de problèmes plus spécifiques, mais dont les conséquences sont importantes sur le type de formation à proposer³. Sans entrer dans le détail, on peut formuler un certain nombre de principes et de grandes orientations concernant le contenu et les modalités d'une telle formation.

- En premier lieu, il conviendrait de réintroduire une dimension humaniste — ou transversale — dans toutes les formations hautement spécialisées.
- Cette formation devrait concilier la recherche d'experts de haut niveau avec celle d'agents culturels du développement.
- Il est également nécessaire de s'interroger sur le niveau (universitaire,

² Voir UNESCO, *Actes du Séminaire sur la prise en compte de la dimension culturelle du développement dans un projet de développement local intégré en Tunisie*, op. cit., pp. 39-40.

³ UNESCO, *Ebauche d'un programme de formation destiné à sensibiliser les hauts fonctionnaires à la dimension culturelle de leur mission* (Center for Cultural Resources and Training, India), Paris UNESCO, 1990. (Doc. CC/CSP/CP/03).

post-universitaire) et le cadre (institutions spécialisées ou non) dans lesquels cette formation serait dispensée.

- Une telle formation pourrait comporter un tronc commun et des éléments optionnels en fonction de la formation spécialisée dispensée par ailleurs aux futurs décideurs et compte tenu, naturellement, du contexte socioculturel, économique et politique dans lequel ils seront appelés à travailler. Elle devrait également être conçue de façon équilibrée entre l'acquisition de connaissances théoriques et l'expérience pratique, qui feraient l'objet de sessions alternées mais complémentaires, pour se terminer par la prise de responsabilités, réelle ou simulée, dans un projet de développement.
- Cette formation devrait sans doute être suivie de sessions de recyclage.
- Formation et sensibilisation dans ce domaine devraient, bien entendu, être complémentaires entre elles.
- On pourrait, en tout état de cause, tenir compte de l'expérience acquise dans des formations de ce genre existant déjà au niveau national ou international.

Les réponses à ces questions sont variables selon qu'il s'agit de décideurs de niveau élevé ou d'opérateurs de terrain, de formation initiale longue ou de sessions courtes et intensives, y compris de recyclage. Mais la diversité même des types de personnels à former pose également le problème du contenu de la formation. Par ailleurs le recours à des formations longues et formelles est à envisager, mais il est plus important encore de mettre l'accent sur toutes les formations de type non formel liées aux projets et actions. Parmi les thèmes et les contenus, une attention particulière devrait être accordée à l'approche culturelle et interculturelle. En ce qui concerne l'administration de projets, les méthodes de formation et de sensibilisation des responsables pourraient porter soit sur la persuasion, soit sur le conseil, soit sur l'aide à la décision. Trois apprentissages seraient à mettre en œuvre :

- pour les responsables et les décideurs, des compléments d'information sur les approches systémiques permettant une approche globale des situations et des actions qui souligne les interrelations des acteurs et des facteurs ;
- pour tous les partenaires, une mise en situation par des simulations et des jeux de rôles alternés ;
- pour la plupart des partenaires, la prise de conscience de la nature des stratégies et des intérêts des acteurs et, pour les experts et représentants étrangers, de la réalité de l'interculturel.

Faut-il “former” ou “sensibiliser” les populations ?

Quelle forme qu'elle prenne, la formation/sensibilisation des responsables ne saurait constituer l'instrument pédagogique unique — et unilatéral — d'une approche culturelle du développement. Elle intéresse également les populations concernées et, plus généralement, le grand public. L'information de la population, par exemple sous la forme de création de radios rurales, constitue l'un des modes de communication privilégiés entre “développeurs” et “développés”. Plus largement, aux niveaux national et international, il est indispensable de sensibiliser par l'information non seulement les populations concernées, mais également le grand public, dont la mobilisation — on l'a vu dans le cas de l'environnement — peut peser de façon décisive sur l'avancement de la prise en compte de la dimension culturelle du développement.

C'est de l'action des travailleurs sociaux, des opérateurs de terrain ou des animateurs issus du milieu local que dépend la mise en place d'un processus de dialogue et d'éducation réciproque entre “développeurs” et “développés”, par un enrichissement de la représentation que la population se donne d'elle-même ou des intervenants extérieurs, notamment les ONG, et par une prise de conscience des intervenants eux-mêmes. Autrement dit, c'est dans l'esprit de la recherche-action ou, plus largement, de la participation, que pourra se dégager une dimension pédagogique acceptable pour les populations, dans l'ensemble des relations qui se tissent entre elles et les “développeurs”.

Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales

J. Guibert et G. Jumel

*Extrait de l'ouvrage "Formation continue en Sciences Sociales" —
Editions Masson, Paris 1997.
Reproduit avec l'autorisation des Editions Masson*

Joël Guibert, maître de conférences en sociologie, enseigne à l'Université de Nantes.

Guy Jumel, maître de conférences en histoire, enseigne à l'IUT de Rennes.

Depuis de nombreuses années, ils coaniment des sessions de formation continue (gestion des ressources humaines, techniques d'enquêtes en sciences sociales). Joël Guibert est l'auteur de travaux sur les loisirs populaires, Guy Jumel sur l'histoire des paysages agraires et de leurs peuplements.

Les formations universitaires dispensées dans le cadre de la rénovation des premiers cycles intègrent, de plus en plus souvent, une dimension professionnelle (stages, diagnostics de situations professionnelles). Les formations de professionnels du travail sanitaire et social, de l'éducation, de la culture s'appuient sur des investigations faisant appel aux méthodes et aux techniques des sciences humaines et sociales. Cette étude, issue d'un enseignement de méthodologie en institut universitaire de technologie, répond à différents besoins, que ce soit en matière de recueil, de traitement ou de restitution des informations.

Dans cet ouvrage, les principes de base comprennent les méthodes d'analyse du réel (démarche inductive, déductive et dialectique), les orientations thématiques (avec approche économique, géographique, historique, psychosociologique et sociologique), les paradigmes opératoires (analyse logico-opératoire et analyse systémique). Dans la deuxième partie, la méthodologie appliquée est articulée en trois domaines : le stage en entreprise, le projet professionnel et la recherche. Le recueil de l'information (troisième partie) est très détaillé : le travail documentaire (bibliographie, documents économiques et statistiques, documents d'archives et iconographiques) est complété par l'investigation de terrain (observation directe, entretien, enquête par questionnaires et diagnostic de situation) et une conclusion. Enfin, le traitement de l'information est structuré en

plusieurs phases : analyse documentaire de documents écrits, visuels, sonores, filmés — analyse de contenu, soit objective que qualitative que quantitative — analyse statistique des données. Il faut encore restituer l'information (cinquième partie) : l'organisation du travail (calendrier et phases d'écriture) est suivie par l'établissement d'un plan de rédaction (de l'analyse à la synthèse aux documents de restitution), par la mise en forme du document (quelques règles typographiques, l'écriture électronique, la réalisation du dossier) pour arriver à la soutenance des travaux (exposé oral et aides techniques).

Introduction

Il faut en convenir, et sans doute s'en réjouir, depuis plusieurs années, les ouvrages de méthodologie se multiplient. Bien qu'utiles et complémentaires, ces ouvrages, dans leur grande majorité, ont aussi des limites qui tiennent à leurs contenus plutôt destinés à des étudiants déjà initiés ou ayant acquis les bases minimales et, surtout, à des étudiants spécialisés, c'est-à-dire relevant d'une discipline universitaire précise. De fait, les étudiants des IUT, inscrits dans les départements Carrières sociales, nous ont souvent fait remarquer que les ouvrages disponibles ne répondaient pas tout à fait à leurs besoins, en particulier pour les stages, travaux pratiques liés aux secteurs professionnels et mémoires de fin d'études.

Suite à ces différents constats, nous avons voulu rédiger un ouvrage accessible aux étudiants du premier cycle et aux professionnels en formation, désireux de découvrir les applications pratiques des sciences humaines et sociales ou désireux de les mettre en œuvre.

Certes un manuel, mais un manuel qui se veut généraliste, au moins pour les notions essentielles qui relèvent des sciences humaines et sociales — économie, géographie, histoire, psychologie sociale, sociologie — et qui prodigue des conseils, donne des repères pour effectuer, même sans expérience, des travaux de terrain. On l'aura compris, notre ambition n'est pas de fournir un panorama des disciplines évoquées mais, plus concrètement, de donner la possibilité au lecteur d'entreprendre des recherches appliquées sur les comportements de l'homme en société. Pour le dire autrement, ce livre veut donner les moyens, aux non-spécialistes, d'assumer une recherche de bout en bout, c'est-à-dire d'observer, de constater, d'enregistrer, d'analyser, de comprendre les faits humains et sociaux, que ce soit dans le but de rédiger un rapport de stage, un

mémoire de fin d'études, un diagnostic d'entreprise, un compte rendu d'enquête, etc.

Notre souci est également d'ordre professionnel. Si les sciences humaines et sociales ont depuis longtemps droit de cité dans les formations mais aussi dans les médias, elles sont désormais de plus en plus sollicitées par le monde du travail, la volonté d'y atténuer les tensions sociales n'étant sans doute pas étrangère au phénomène. Nous souhaitons donc que notre ouvrage, par la prise en compte des réalités issues du monde du travail, soit utile aux futurs praticiens dans l'exercice de leur profession, qu'ils soient éducateurs, animateurs, formateurs, assistants sociaux, infirmiers ...

Bon gré mal gré, rares sont les institutions comme les universités, les écoles supérieures, les centres de formation, les établissements sociaux qui, aujourd'hui, n'exigent pas de leurs étudiants ou de leurs stagiaires, d'une part des connaissances minimales sur l'homme et la société, d'autre part une mise en pratique des acquis théoriques accompagnée d'un compte rendu écrit. La réforme récente des études universitaires du premier cycle et les réflexions émises dans le cadre des Etats généraux de l'université confirment ces orientations.

De fait, l'arrêté d'octobre 1992, relatif au Deug Sciences humaines et sociales, prévoit une formation plus généraliste combinant des enseignements majeurs et des enseignements mineurs autour des mentions suivantes : géographie, histoire, philosophie, psychologie, sociologie, statistiques. En outre, l'objectif du législateur est que les applications de ces disciplines et leurs interactions avec d'autres champs de connaissance soient renforcées.

Les vœux exprimés dans le cadre des Etats généraux de l'université, en 1996, mentionnent que la formation doit mettre l'accent sur l'acquisition des méthodes et doit développer le goût de la recherche scientifique grâce, en particulier, aux travaux pratiques, aux stages, à la méthodologie du projet. Le dispositif souhaité vise également à renforcer, sans spécialisation prématurée, l'orientation des étudiants et l'acquisition des méthodes de travail sous forme de tutorat.

Sans préjuger de l'efficacité institutionnelle des mesures prises ou souhaitées, certaines de ces dispositions nous semblent justifiées et dans cette perspective nous voulons, avec ce livre, fournir des informations concrètes, des matériaux pédagogiques, des conseils pratiques et méthodiques. Ainsi,

nous espérons favoriser l'adaptation des étudiants et futurs professionnels à ces nouvelles exigences.

Le titre pourrait paraître ambitieux puisque nous annonçons, de manière globale, un ouvrage qui traite des sciences humaines et sociales d'une part, de la méthodologie des pratiques de terrain, d'autre part.

Sans entrer dans un débat épistémologique trop savant, il nous faut apporter quelques précisions à ce sujet. D'abord pour dire que nous n'avons pas la prétention de couvrir les sciences humaines et sociales dans leur intégralité mais que, pour ne pas paraître réducteurs ou ambigus, nous avons voulu associer les deux termes. En effet, il nous a semblé, pour s'en tenir à des distinctions classiques, que nous nous adressions aux lecteurs intéressés à la fois par les perspectives psychologiques et les perspectives sociologiques, à la fois par les analyses qualitatives et les analyses quantitatives. Autrement dit, nous pensons qu'il faut, dans la mesure du possible, ne pas être obnubilés par les oppositions parfois tranchées entre les unes et les autres mais qu'il faut tenter, de façon transversale et sans vouloir être à tout prix consensuels, de prendre en compte les apports des différentes disciplines, en fonction de leur objet : l'individu, le groupe, la société.

En tout cas, pour ce qui nous concerne, à savoir les travaux de terrain donc les applications pratiques, nous estimons que la pertinence des résultats, leur scientificité pourrait-on dire, tient surtout à la rigueur des méthodes mises en œuvre plus qu'à leur appartenance supposée à telle ou telle spécialité. Puisqu'il s'agit d'étudier le plus scientifiquement possible l'homme et la société, l'essentiel est de concevoir et de réaliser des recherches, de comprendre le sens de la démarche et d'en rendre compte. Cette perspective est présente dans notre esprit et notre ouvrage vise à guider le lecteur pour atteindre ces objectifs, à lui donner toute facilité pour adopter une posture scientifique : définir, constater, comparer, analyser, vérifier. Sans renier la nécessité des spéculations théoriques et des approfondissements conceptuels, mais ce n'est pas ici notre propos même si, bien entendu, nous y faisons parfois référence en cas de besoin. Nous accordons ici la priorité aux pratiques de terrain — observer, compter, archiver, questionner, diagnostiquer, enregistrer — comme moyens privilégiés de saisir les comportements humains et les phénomènes sociaux.

Nous avons désigné l'ensemble de ces opérations par le terme global de méthodologie qui désigne, dans notre esprit, les méthodes proprement dites ainsi que les techniques qui y sont associées.

Selon nos conceptions, les méthodes sont constituées par l'ensemble des procédures rationnelles visant à administrer la preuve, à expliquer les réalités, humaines et sociales dans notre cas. Chaque méthode s'inscrit dans une tradition d'analyse — inductive, déductive, dialectique — mais aussi dans un champ d'orientations thématiques liées aux spécialités et aux modèles ou paradigmes (première partie). La réflexion peut ensuite se poursuivre sur le registre de la méthodologie appliquée qui rassemble — avec le stage en entreprise, le projet professionnel, la recherche appliquée — autant d'expériences favorisant l'analyse (deuxième partie).

Ces considérations nous amènent à concevoir les techniques comme des procédés concrets de mise en œuvre des méthodes. Ainsi, nous présentons la photographie comme une méthode exploratoire de recueil d'informations qui conditionne la méthode d'analyse des images mais aussi une technique qui obéit à ses propres logiques : type d'appareil, cadrage, champ/hors champ, etc. De la même façon, le questionnaire relève à la fois d'une méthode quantitative qui exige une réflexion sur la mise en évidence des logiques sociales par des régularités statistiques et d'une technique en tant qu'instrument de collecte d'informations aux problèmes spécifiques : formulation, type et ordre des questions, etc. Les techniques de recueil de l'information (documentation, observation, entretien, questionnaire, diagnostic) feront l'objet de la troisième partie, les techniques de traitement (analyse documentaire, analyse de contenu, analyse statistique) de la quatrième partie tandis que les techniques de restitution (calendrier, plan, exposé, etc.) seront abordées dans la cinquième et dernière partie.

Bien entendu, ce découpage n'est pas aussi rigide qu'il y paraît, chaque partie étant à la fois dépendante des autres car apportant des éclairages sur celles-ci (par exemple, le rapport de stage traité dans la dernière partie est évidemment inséparable du stage lui-même traité dans la deuxième partie) et indépendante car pouvant, à elle seule, être exploitée de manière autonome. Ainsi, le lecteur pressé pourra consulter directement le domaine qui l'intéresse, objet d'une partie entière ou seulement d'un chapitre, voire d'une section, en faisant l'impasse, au moins provisoirement, sur les autres. Il pourra aussi se référer directement, à la fin de chaque partie, aux conclusions intermédiaires et aux lectures conseillées, ces dernières, proposées pour approfondir éventuellement les domaines traités, regroupant des ouvrages fondamentaux mentionnés ou non dans le texte. La bibliographie, quant à elle, renvoie à l'ensemble des questions abordées tout au long du texte.

On ne saurait terminer cette présentation sans dire quelques mots sur l'élaboration de l'ouvrage. Celui-ci résulte en effet d'une collaboration étroite entre deux enseignants-chercheurs, l'un sociologue, l'autre historien, qui ont mis en commun leurs compétences issues à la fois d'une longue pratique de la recherche, y compris des méthodes et techniques dont il est question, et d'expériences pédagogiques menées en formation initiale auprès des étudiants de premier cycle et en formation continue auprès de stagiaires déjà insérés dans la vie active ou sur le point de l'être. Ce livre est donc l'aboutissement d'actions partagées et de réflexions permanentes à propos de la théorie et de la pratique, de la recherche fondamentale et de la recherche appliquée, de la méthode inductive et de la méthode déductive, de l'analyse qualitative et de l'analyse quantitative.

Conclusion

Par rapport aux sciences de la matière, les sciences humaines et sociales sont souvent considérées comme moins achevées. Pour certains, elles ne seraient pas encore parvenues à dépasser le stade infantile de leur développement. Certes, les sciences humaines et sociales sont relativement récentes, entre un et deux siècles pour la plupart, et ont encore du chemin à faire pour atteindre la pleine maturité.

A contrario, on est aussi en droit de renverser l'affirmation et d'estimer qu'elles ont connu, sur une période relativement courte, un progrès significatif. Ce constat semble légitime si on en juge la diversité croissante des théories, la spécialisation de plus en plus forte des recherches, la multiplication des publications, l'extension des enseignements universitaires et des formations professionnelles, la création d'équipes spécialisées.

Les méthodes elles-mêmes ne sont pas en reste. Pendant longtemps, il est vrai, la priorité fut accordée aux théories et conceptions globalisantes mais, aujourd'hui, la tendance semble se renverser. En effet, et les rayons des librairies en sont témoins, on prête de plus en plus attention aux questions de méthode.

Les procédures de classement, de mesure, d'observation, d'analyse, propres aux sciences humaines et sociales, sont de plus en plus rigoureuses et performantes. Il faut dire qu'elles bénéficient, bien sûr, de l'évolution des connaissances mais aussi de l'évolution des technologies. La croissance spectaculaire en matière de communication, d'informatique, d'audiovisuel

est bénéfique pour la recherche, y compris en sciences humaines et sociales, et transforme profondément le travail de terrain.

A cette évolution, pour ne pas dire révolution, il faut ajouter les facilités d'accès aux sources documentaires et aux données. Aujourd'hui, le chercheur, grâce à des organismes tels que l'INSEE, l'INED et d'autres, peut disposer rapidement de connaissances précises et actualisées qui orientent et améliorent ses propres travaux.

Ces progrès, bien qu'appréciables, ne doivent pas engendrer une fascination exagérée. Il serait naïf de penser que tous les obstacles sont surmontés et que chacun peut se transformer sans effort en spécialiste des sciences humaines et sociales. La recherche scientifique reste soumise à des règles rigoureuses qu'il faut acquérir et appliquer : rompre avec le sens commun et l'illusion du savoir spontané, définir l'objet d'étude, refuser de juger mais expliquer, objectiver les réalités par la mise à l'épreuve des faits.

L'application des méthodes ne saurait se dispenser d'une vigilance permanente pour en maîtriser pleinement les limites de validité tout en exploitant pleinement leurs potentialités. Une des solutions consiste, en fonction des choix théoriques et des réalités du terrain, à conjuguer les différentes formes d'investigation tout en restant lucide sur le caractère partiel des connaissances qu'elles permettent de réunir. Le choix d'une ou plusieurs méthodes résulte de compromis et débouche sur de nouvelles interrogations. Au terme de cet ouvrage, c'est peut-être la leçon qu'il faut retenir : croire aux vertus du pluralisme méthodologique à condition d'en garder le contrôle.

Méthodes de l'ethnographie : détection et observation des faits humains

M. Griaule

Extrait du livre : Méthodes de l'ethnographie.

Copyright PUF, 1957, Reproduit avec l'autorisation des Presses Univ. de France

Délimitation du champ d'études

La délimitation du champ d'études peut se décomposer en deux phases principales : la phase préparatoire au cours de laquelle sont utilisées toutes les données bibliographiques et d'archives, ainsi que les renseignements de tous ordres ; la seconde phase qui se poursuivra sur le terrain : on opérera une discrimination pratique au cours de laquelle sera fixée d'une manière simple la délimitation d'espace, de temps et d'espèce.

1. De la plupart des populations relevant de l'ethnographie, nous ne connaissons pas l'histoire. Dans de rares cas, quelques faits, saillants ou insignifiants, nous parviennent, consignés par des écrivains étrangers. La règle est l'ignorance des diverses phases de leur état social, et le critère historique ne sera d'aucun secours dans la délimitation du sujet¹. Au contraire, il n'en est pas de même du critère géographique, car tout peuple, même nomade, est accroché à un sol, a conscience de ses frontières, de ses villes, de ses champs, de ses terrains de parcours. Au-delà de certaines limites aisément repérables, il ne se sent plus lui-même. Ce critère a plus de force que le critère linguistique : le Suisse allemand et le Suisse français se donnent mêmes bornes ; l'Amhara et le Tigréen sont Abyssins ; les Américains et les Anglais forment deux nations différentes quoique parlant la même langue ; pour six millions de Berbères, on compte des centaines de dialectes importants.

2. C'est également sur le terrain et après qu'un dégrossissement des institutions aura été opéré, qu'on pourra fixer le temps nécessaire à une étude sérieuse de la population. On a dit qu'il était bon de rester sur le

¹ Cela ne veut pas dire que les intéressés n'aient pas conscience de leur histoire, mais c'est après de longues études qu'un observateur placé à l'extérieur peut en prendre conscience lui-même.

terrain pendant tout le cycle de révolution des institutions : on pense dans ce cas que l'année est le meilleur temps. On pourrait pousser le principe à l'absurde en estimant que c'est la vie entière qu'il faudrait passer sur place. Car, d'une année à l'autre, les institutions évoluent et, fait plus grave, leur cycle s'étend souvent sur plusieurs années, voire sur plusieurs décades. Ainsi le rite ambulateur du Sigui chez les Dogon des falaises de Bandiagara a pour période soixante années, et c'est lui qui règle en grande partie la vie religieuse de cette population. Dans d'autres cas, la personnalité d'un individu s'articule pendant toute sa vie. Le déroulement des initiations commence avant la naissance et finit longtemps après la mort. Il ne faut donc point demander l'impossible ; bien mieux, il ne paraît pas souhaitable à un enquêteur, même jouissant d'une grande solidité morale et physique, même s'il s'appuie sur une équipe, de rester plusieurs années de suite sur le terrain. La formule la meilleure est le séjour de quelques mois renouvelé à des époques différentes de sorte que le cycle annuel soit rempli par tronçons successifs. Il est bon, en effet, de reprendre haleine, de laisser décanter l'information, d'atténuer les enthousiasmes, de reposer les sens constamment tendus par mille faits.

L'ethnographe s'est généralement fixé un programme d'études dès avant son arrivée sur le terrain. Il sera pourtant amené dans de nombreux cas à le faire varier, soit qu'il l'ait établi sur des données insuffisantes, soit que les circonstances le placent devant des institutions intéressantes dont il ignorait l'existence. Qu'il ait réussi dès l'abord à fixer son objet, ou que celui-ci apparaisse en cours de travail, il lui faudra, dès que possible, se fixer sur l'orientation de ses investigations aux fins d'obtenir par exemple une monographie religieuse, économique, linguistique, etc.

Déroulement général de l'enquête : méthodes intensive et extensive

Deux voies principales s'offrent au chercheur qui se rend sur le terrain : la méthode extensive qui consiste à étudier des questions données dans un grand nombre de sociétés, la méthode intensive qui consiste au contraire à étudier d'une manière approfondie une seule société.

Dans la mesure où les collections ethnographiques sont indispensables à la science de l'homme, la première doit être celle du collecteur ; l'ethnographie muséale, en effet, exige des séries exhaustives dont les éléments sont recueillis sur de grandes surfaces. Mais cette manière de rassembler des faits humains concrets est maintenant désuète et ne se suffit plus à elle-

même. Il est, aujourd'hui, impossible de la considérer comme autre chose qu'un développement, nécessaire en son temps, du cabinet de curiosités. L'objet n'est, en effet, qu'une phase très restreinte de vastes activités, et c'est une piètre victoire que la récolte de ces témoins muets s'ils ne peuvent être remis, grâce à une documentation intensive, dans l'atmosphère de la société qui les a produits. La méthode extensive, employée seule, n'est plus à recommander au collecteur.

Mais, par contre, elle est indispensable à celui qui s'est donné pour but l'étude systématique de grands phénomènes humains, lesquels, sous des noms divers, intéressent des nations entières pour déborder parfois d'un continent sur l'autre. Par exemple, l'étude de l'institution des génies *zar* dont le pays d'élection semble être l'Ethiopie septentrionale, peut se poursuivre dans le Cameroun du Nord, au lac Iro (A.E.F.), dans la boucle du Niger. Elle ferait l'objet d'enquêtes fructueuses au Maroc, en Algérie, au Soudan anglo-égyptien, en Arabie, qui est sans doute son pays d'origine. De même, il est nécessaire, à qui veut définir les modalités du culte de l'eau ou du verbe en Afrique, de prendre contact avec la plupart des peuples de ce continent.

D'autre part, certaines contingences amènent le chercheur, même résolu à enquêter intensivement, à utiliser pratiquement l'extensif : la dispersion de certaines populations oblige à de grands déplacements qui, bien qu'effectués en vue de retrouver un objet identique, offrent pratiquement les mêmes inconvénients que s'ils étaient le fait d'investigations extensives. Ainsi on ne saurait étudier les Peuls de la boucle du Niger sans tenir compte de ceux qui vivent plus à l'ouest et de ceux qui ont fondé les sultanats du Cameroun septentrional. Pour établir une bonne monographie des nomades de Mauritanie, on ne saurait se passer d'une certaine connaissance des populations comparables d'Arabie. A cette méthode correspondent des questionnaires généraux qui n'offrent que peu de ressemblance avec ceux dont se servent les enquêteurs fixés sur une seule société.

Mais la méthode extensive ne saurait être que le fourrier de la méthode intensive, et elle ne rend de bons services que pour donner des coups de sonde préalables dans des régions à prospector dans la suite. Elle est le plus souvent superficielle, l'enquêteur ne disposant pas d'un temps suffisant pour étudier sous toutes ses faces le problème qu'il se pose. Chaque information est, d'autre part, arrêtée dès qu'elle conduit trop loin ; il en résulte des documents tronqués laissant l'impression qu'une institution, un fait social, pourraient s'extraire d'un ensemble et fonctionner ou se

dérouler d'une manière autonome. Cette méthode suppose aussi, gratuitement, que le chercheur aura la chance de réunir précisément les renseignements essentiels sur les institutions et croyances qu'il étudie. Or rien n'est moins sûr. Le schéma dépouillé qu'il désire ne s'obtient justement qu'à la longue ; il ne se dégage que d'un ensemble riche de documents touffus. Les techniques, cependant, échappent à cette critique, dans la mesure d'ailleurs où l'enquête dont elles sont l'objet reste formelle. Il est certain qu'on pourra toujours établir une bonne monographie du métier à tisser, en général, si l'on se contente de sa constitution et de son fonctionnement matériel.

A l'inverse de la précédente, la méthode intensive, à laquelle conviennent des questionnaires spéciaux qui se constituent et se transforment dans le courant de l'enquête, permet une construction homogène dont les éléments ont été amassés lentement, vérifiés, analysés. Elle favorise toutes les subtilités de la recherche, toutes les nuances des notations. Mais on ne saurait finalement l'employer seule : elle aboutirait vite à un piétinement, à un ralentissement chaque jour plus sensible de l'information. En l'employant strictement, le chercheur est conduit à adopter des attitudes qui, sans qu'il s'en doute, se transforment en routine. Un réseau d'habitudes l'enserme insensiblement ; il se complait dans les mêmes démarches et trace des chemins qui deviennent des ornières.

Il importe donc, sinon de bouleverser les édifications patientes du travail en profondeur, du moins de les soumettre à l'épreuve du mouvement. Et c'est une méthode constituant une combinaison harmonieuse des deux précédentes qu'il faut préconiser : elle emploie, tour à tour, les deux procédés, dans l'aire stricte où évolue la population considérée, et dans une aire large englobant la première et comprenant des populations dont les institutions sont comparables. Considérons une population pratiquement homogène, habitant un territoire déterminé. On remarquera d'abord que, quelle que soit son homogénéité, et quelle que soit l'exigüité de son territoire, cette population présentera dans ses institutions des variantes ou, tout au moins, des nuances appréciables. Il conviendra donc, pour une étude intensive, de procéder par enquête approfondie, en divers points et par coups de sonde, sur des questions précises, le long de circuits variables. C'est dire qu'un certain mouvement est déjà imprimé à l'investigation à l'intérieur de son objet.

L'avantage est de changer l'œil de la recherche ; l'institution apparaît sous un autre aspect étant donnés les changements d'agents, les variantes du matériel et du rituel : telle partie essentielle, mais peu visible dans une

localité, est très développée, voire hypertrophiée ailleurs ; les mobiles, les attitudes mentales des témoins, les circonstances pratiques n'étant plus les mêmes, tels renseignements indispensables sont obtenus à des moments imprévus. Cette méthode prend diverses formes, que les déplacements s'opèrent avec l'équipe habituelle d'informateurs indigènes, qu'on envoie des "commissions rogatoires" composées d'éléments spécialement préparés, ou qu'on réunisse sur le lieu de travail des témoins venus de régions diverses. Ce dernier procédé donne d'excellents résultats en mettant l'indigène en dehors de son cadre habituel, ce qui le libère de certaines contraintes concernant le secret auquel il est souvent tenu. Ainsi l'institution du grand masque, l'une des clefs de voûte du système religieux des Dogon (falaises de Bandiagara) a été découverte au cours d'une série d'enquêtes qui relèvent de la méthode extensive dans l'intensif. L'information sur les masques dogon a eu comme théâtre principal le village double des Ogot en Sanga. Pourtant ce fut dans une caverne du village de Barna, situé non loin, que fut constatée pour la première fois la présence de grands masques. Un informateur des Ogot n'eut aucun scrupule à dévoiler l'existence d'objets très sacrés, propriété de ses voisins. D'autres furent découverts à Barkou, à Ennguel, à Gogoli, à Ibi.

Un exemple d'enquête ethno-sociologique et d'anthropologie culturelle

Cette enquête a été réalisée en 1992 dans un campement des nomades Reguibat du Sahara Occidental. Les Reguibat n'hésitent jamais à se lancer dans les régions les plus inconnues et sans eau. Ils fouillent le Sahara car "celui qui n'a pas de chameaux devient fou" et "qu'importe la route pourvu qu'il y ait de l'eau à l'arrivée". Ils se répartissent géographiquement de la façon suivante :

NORD

Aït Oussa — Leur lieu d'élection : Lebt'ana, oued Draâ. Ils peuvent aller dans l'Iguidi, la Haute Seguia, Imourène. Mais ils y sont dépaysés en été.

Aarib — Ils viennent du Mh'amid et nomadisent fréquemment dans la Daoura. Ils vont dans l'Ouahila (Iguidi) et la Hammada. Ils auraient autrefois connu l'Erg Chèche mais n'y vont plus. Ils se déplacent jusqu'à Aaouinet Legraa et l'oued El Ma.

Id aou Bellai et aou Meribet — Ils ne dépassent pas la Lebt'ana.

Yaggout — Leur château-fort : le Zini. Ils ne dépassent pas la ligne du Zemmour.

Izerguïin — Ils vont jusque dans l'Izig et l'Imérikli. Leur nomadisation a surtout lieu dans l'Aïder et le Chebika.

Aït Lah'cène — Ils dépassent un peu l'oued Draâ.

SUD

Reguibat Sahel

Oulad Moussa : ils ne dépassent pas le Zemmour vers le nord.

Tahalat : très fractionnés ; ils vont jusqu'à Goulimine et la Hammada.

Oulad Daoud : les plus nomades des Sahel, ils vont dans la Seguia, l'Iguidi, la Chèche.

Autres Sahel — Quelques-uns isolément vivent en nomadisation avec les L'Gouacem sous forme d'une clientèle déguisée.

Kedadra — Quelques tentes dans le Zemmour.

Oulad Delim — Sahel espagnol — Tiris — Adrar Soutouf.

La dispersion géographique des Reguibat

Après avoir quitté l'oued Draa où ils étaient surtout agriculteurs, les Reguibat sont devenus moutonniers dans le Zemmour puis certains d'entre eux sont partis à travers le Sahara ne connaissant plus que le chameau et quelques souvenirs de l'ancien nomadisme. Déjà, on note les signes avant-coureurs, non d'une sédentarisation mais d'une recherche de nouveaux terrains de parcours, vers le sud, où le pâturage est plus régulier et où dans certaines régions les nomades sont absents. C'est ainsi que les Ouled Abdel Wahad vont vers la Mauritanie à la recherche de leurs cousins ; que les Berabiche se réclament du Cheikh de Tombouctou, que l'Ahel Souilem des Sellam commence pour des raisons politiques, à nomadiser avec les Oulad Moussa de Mauritanie.

Un groupement formé de presque toutes les fractions stationne depuis quelques années entre l'Ayaraktem et Taoudenni. La moitié au moins des Foqra ne quitte plus l'Iguidi et même pousse vers les zones inconnues de l'Erg Chèche. Leur point avancé est Grizim.

La vie nomade des Reguibat

Pour tous les Reguibat, la conception du bonheur est rigoureusement la même. Elle est synthétisée dans une devise populaire qui peut se traduire en ces termes "La vraie richesse est le chameau qui seul procure la félicité". On raconte qu'un Reguibi qui voyageait dans l'Anti-Atlas contracta une grave maladie. Sur le point de mourir, il se fit transporter chez un toubib renommé qui promit de le guérir contre la remise de sa monture à titre d'honoraires. Rassemblant alors toutes ses forces, le patient se raidit et s'écria avec indignation : si je veux guérir c'est précisément pour la joie de conserver mon chameau. Et il rendit l'âme après ces dernières paroles.

L'utilisation des pâturages et l'étendue de la zone parcourue chaque jour par l'animal obligent le Sahraoui à établir ses *kaima* éloignées de son voisin. Vivre en campements importants serait vouer les troupeaux à la mort par l'épuisement rapide du pâturage. C'est pourquoi les L'Gouacem vivent en cellules appelées Friq qui comportent 4 ou 5 tentes de la même famille s'installant dans un creux de terrain, au bas d'une crête, dans un fond d'oued. Le Friq est indépendant des voisins, mais après les pluies, il rejoint le noyau initial autour duquel il gravite, au Zemmour.

Si on demande à un Reguibi la grandeur de son peuple, il prend une poignée de sable et la laisse couler entre ses doigts sans ajouter de paroles. Cependant la course à la pluie reste le problème numéro un des Sahraouis. La pluie est “la plus belle chose de la vie nomade” disent les vieux chameliers L’Gouacem. En effet, ils l’appellent *rahma*, la miséricorde de Dieu. L’eau de pluie c’est l’eau du ciel, la meilleure, la miraculeuse, celle qui guérit l’*iguendi* (maladie de langueur dont les causes sont difficiles à définir, peut-être une avitaminose), celle qui fouette le sang des chameaux.

C’est pourquoi elle est entourée de toutes les précautions contre le mauvais œil. Quand les nuages couvrent le ciel les femmes disent entre elles : “Ne regarde pas les nuages si ton œil n’est pas cerclé de khôl, tu les rendrais stériles”. Lorsqu’il va pleuvoir, il serait néfaste de consolider la tente ou de sortir des récipients pour récupérer l’eau ; on attend que tout soit fini pour courir puiser dans les *ridir*, les plaques d’eau. S’il ne pleut pas, on sacrifie un mouton ou un chameau au Satan le plus proche. Dans la Seguiet on va, en délégation, chez un grand marabout en lui apportant une offrande. Ou encore les enfants du campement prennent une calebasse qu’ils traînent autour du campement à l’aide d’une longue corde. L’un d’eux porte la *soucia* — tige du métier à tisser — habillée en femme ; ce rite s’appelle la Talghenja.

Les éclairs donnent le signal du déplacement (*nadhar*) : aussitôt les patrouilles partent reconnaître la zone arrosée (*bouah*). Lors des gros groupements autour d’un puits d’été, la Jemaâ désigne des éclaireurs, qui vérifient la valeur des pluies, la profondeur de l’humidité, l’écoulement des oueds, l’état des *dayas* (creux du terrain), puis repartent annoncer la bonne nouvelle qui se transmet jusqu’aux campements les plus éloignés. Si la pluie a été abondante, on vivra sur l’emplacement jusqu’à l’épuisement des pâturages. La Jemaâ donne des ordres pour la garde des *dayas*, pour la construction des puits qui permettront de rester sur les pâturages après la disparition de l’herbe verte. Il n’est pas rare que les besoins du pâturage obligent les campements à s’établir même à 36 heures des puits où ils vont chercher l’eau indispensable. On ne soupçonne guère les fatigues et les privations de toutes sortes qu’en pareilles circonstances les grands nomades s’imposent pour permettre à leurs chameaux de résister jusqu’à des temps meilleurs.

Toute la vie du nomade est commandée par les exigences de son troupeau. On évalue à plus de 100.000 chameaux la fortune de la tribu Reguibat. A côté des propriétaires de 500 et même 1000 chamelles, on voit des hommes

ne possédant aucun bien propre. Mais une coutume dite *Meniha* veut que les riches mettent des chamelles en cheptel chez les pauvres. Fécondée en automne, la chamelle a son petit un an après, puis, sauf cas de mort du chamelon, elle fournira son maximum de lait jusqu'à l'été, époque à laquelle il tarira. Mais le Reguibi n'est pas un très bon éleveur car il boit le lait de la chamelle et le chamelon en souffre. De plus, il le monte très tôt pour obtenir un animal très résistant et se pliant à toutes les disciplines.

Le propriétaire moyen garde avec lui son troupeau de chamelles laitières, de monture et de bât et confie le reste à un berger (*azib*) qui est un noir ou un tributaire. Souvent éloigné d'un millier de kilomètres de son patron, jusqu'aux prochaines pluies, il doit seul se diriger, choisir les pâturages, repérer les puits, soigner le troupeau. Pour être un bon nomade, il faut savoir se retrouver au Sahara, pour cela il faut être un bon guide et avoir la science des traces. Tous les L'Gouacem y excellent.

L'habillement du Sahraoui est très simple. De larges culottes courtes et plissées vont de la taille aux genoux qui restent libres. Une tunique simple et longue, en coton blanc, recouvre le corps ; par-dessus, une autre bleue, aussi en coton ; toutes les deux sont serrées au corps par une ceinture de cuir étroite et longue. Sur la tête, un turban bleu, aux pieds de simples sandales.

La haute main du foyer appartient à la femme. En effet, la vie familiale des nomades est presque un matriarcat ; la femme reçoit des marques de considérations de la part de son mari, donne son opinion sur les événements puisque toujours, on lui demande son avis et ses conseils ; elle mange avec toute la famille et fait ses prières à la porte de la tente.

Les Sahraouis boivent surtout du lait, de l'eau, du thé et de l'*imeris* qui est de l'orge grillée mise à fermenter dans de l'eau sucrée. Lorsque le lait et l'eau sont rares, les denrées de remplacement sont la viande provenant de la chasse (et non du troupeau car ce serait diminuer le capital), les produits achetés sur des marchés, dattes, orge, sucre, miel, thé ou bien l'appoint donné par les cultures de la Seguiet et du Zemmour. Tout le monde peut semer, mais si le campement part, on laisse la charrue là sur place. Ils mangent aussi les *terfas* qui sont des sortes de champignons hypogées, ou, si tout vient à manquer, ils chassent les lézards des sables ou pillent les réserves des fourmis. Ils n'ont comme ustensiles de cuisine que quelques plats en bois ou en sparterie, la *guedra*, vaste récipient de terre cuite, les autres étant en peau de bouc. Le mobilier est très réduit ; quelques nattes

ou tapis, le fusil, la tente avec ses grands piquets, le *guech* du méhariste et de sa famille (selles, bassines, caisses, etc.).

La langue des Reguibat est le “hassania”, un dialecte arabe caractérisé par la chute de nombreuses voyelles brèves. Son vocabulaire est constitué par un fond arabe d'origine classique auquel s'ajoutent des mots empruntés aux berbères, relatifs à l'activité rurale. Les particularités les plus saillantes appartiennent au domaine de la phonétique; c'est en différenciant particulièrement le son de la lettre *kaf* — qui fait [gaf] — et celui de la *ta* qui le rend emphatique. On signale aussi la particularité de supprimer le *m* final des suffixes pronominaux au pluriel.

Bien que peu nombreux, les apports recueillis dans le bassin méditerranéen et relatifs exclusivement aux vêtements et à l'équipement militaire, n'en sont pas moins intéressants, même s'il est difficile de signaler l'époque et le chemin par lesquels ils ont pu être introduits ; on pense que le nom *atai* (thé) a été introduit en Afrique par le hasani. Il est probable que le thé a été importé au Sénégal par les Portugais, dont le commerce parvint à s'exercer jusqu'à Tombouctou. C'est peut-être la tribu Sénégal, berbérophone, qui en l'adoptant et l'adaptant aurait berbérisé le nom en mettant le préfixe.

L'eau et les caravaniers

Quand il faut hiverner vers le centre, le choix de l'itinéraire est important car il faut tenir compte de l'herbage nécessaire aux chameaux et de l'eau pour l'homme et le bétail. Les pluies jalonnent les pistes des caravanes et ces dernières les rattachent à leur route grâce à leur don d'observation et à leur instinct. S'il pleut, le nomade se réjouit, agréablement surpris par l'eau recueillie dans un creux de terrain qui est la *daya*. Quelques-uns ont l'étendue d'un lac : dépôt d'eau douce inespéré, formé d'un large réservoir dans un lieu favorisé par la forme du terrain. Dans le même cas, mais toujours dans un lieu déterminé, un trou se forme dans la roche qui devient un récipient naturel, trou que l'on nomme *guelta* ou grande mare. Ces trous offrent de l'eau quelques jours, quelques semaines, ou quelques mois, parfois six mois.

Dans l'Adrar Souttuf, la *daya* Jadra dure deux mois : la *daya* Ahabari peut durer le double, la principale de toutes étant celle de En-Ayat, au sud-est de l'Adrar Souttuf et en direction de Tichla, qui peut durer six mois.

Tant qu'elles durent, elles sont des points d'eau pour les nomades. La présence d'une végétation aquatique et le fait que le troupeau s'y désaltère nous font comprendre facilement le peu de pureté de ces eaux. Cependant elles sont douces et ne sentent pas, alors que l'eau des puits est souvent amère et quelquefois nauséabonde. L'eau de la *daya* ou de la *guelta* a un autre avantage ; celui de pouvoir être bue aussi facilement par les hommes que par les animaux.

Les puits sont des points vitaux dans le désert, c'est donc autour d'eux que l'activité des nomades se développe, surtout en période de sécheresse lorsque les mares se tarissent, que les pâturages se font rares, qu'il faut abreuver le troupeau. Dans les zones sablonneuses, étant donné la perméabilité des couches supérieures, l'eau apparaît ou affleure presque à la surface. Les tribus nomades, en parcourant sans cesse toutes les régions du désert, ont relevé un certain nombre de cuvettes, bassins, lagunes et points d'eau qui n'ont jamais été rapportés sur aucune carte et où, pendant un certain temps, l'eau des pluies se dépose sans être absorbée. Pour établir un classement précis de l'hydrographie du Rio de Oro, il est préférable de se baser sur la toponymie indigène qui, seule, permet de s'y retrouver.

D'après le dialecte *hassanya*, on utilise chez les principaux groupes nomades la terminologie suivante :

Bir — Puits proprement dit.

Saya — Puits de profondeur inférieure à 20 m.

Hassyan — Région où l'eau se trouve en permanence à une très petite profondeur.

Ain — Nappe de surface.

Agdir — Puits naturel où l'eau de pluie s'infiltré et se dépose.

Meftia — Genre de citerne naturelle que l'on trouve normalement dans les zones rocheuses où il y a des petites sebkhas.

Daya — Genre de lagune mobile formée par l'eau de pluie. Les plus grandes *dayas* sont celles situées près du littoral de Zemmour (au Sud de Pointe Noire), à l'ouest de l'oued El-Khat où nomadisent les Imraguiens et celle de Las Metillas entre l'estuaire de la Seguiet-el-Hamra et le Cap Juby. Les points d'eau sont tous placés le long des principales pistes caravanières et à leurs points de rencontre et de croisement.

Le Rio de Oro notamment reste une des régions sahariennes les moins jalonnées d'eau. Même sur des grandes pistes telles que celle qui relie Goulimine, Smara, Bir Moghreïn, Zug, Atar, les puits sont éloignés les

uns des autres par 300 à 400 km, ce qui représente environ 10 jours de marche. Heureusement que les régions assoiffées comme la Hammada et le Tiris, sont parcourues par les Reguibat qui possèdent les dromadaires les plus rapides et les plus résistants du Sahara occidental. Ces quadrupèdes peuvent tenir jusqu'à 15 jours sans boire et galoper sur 200 km presque sans arrêt.

Puits du Sahara:

Zug — Puits d'eau douce avec un diamètre d'eau de 3 m et une profondeur de 12 m. Il est fréquenté par les caravanes provenant et allant en Mauritanie.

Tichla et Bir Ganduz — Près des forts militaires, l'eau est bonne. Le second a une profondeur de 18 m et est doté d'abreuvoir.

Maatal-Lah, Bugaffa, Jelué — Ce sont les principaux puits de l'Adrar Soutouf. L'eau y est bonne.

Uld-Sidi-Enhamed, Taartak, Gartufa — Ce sont les trois grands puits du Tiris. L'eau y est abondante et très bonne. Le premier se trouve sur la piste de Tichla à Guelta-Zemmour. Les deux autres à 80 et 90 km au nord-est du premier.

Ansert et Agailas — Le premier est le puits le plus important du Rio de Oro méridional à mi-chemin de la caravanière sud-est. Sa réserve est si abondante et son ouverture si ample, qu'elles permettent de tirer l'eau par 8 poulies à la fois. Le puits d'Agailas se trouve à 15 km plus au sud, son eau est excellente.

Tedmaka et Nezarán — Dans la région de Nekyr.

Imilnik — C'est un puits assez petit sur la piste de Tichla à Argub, 43 km au sud de cette dernière localité. Il est en pleine zone des Oulad-Delim.

Taguerzimetz — Puits de bonne qualité avec beaucoup d'eau. Au nord de Aguerguer.

Xerifia — Puits placé sur la piste Argub El Aïoun (ou Laayoune).

Turf — C'est un puits tout près de la côte, 20 km au sud de la baie "Angra de Los Rubios".

Tiraklin — Sur l'oued El-Khat, 20 km au sud de la piste Zemlz-Metamarfa-Guelta Zemmour.

Guelta Zemmour — Bassin pouvant se remplir à la suite de pluies abondantes pour un an, servant aux hommes et au bétail, des caravanes de passage. L'eau y est très bonne mais si on laisse tout le bétail des nomades s'y abreuver, étant l'unique puits dans un rayon de 500 km, son eau ne dure que six mois. La chute des eaux a cependant formé un puits dont les veines souterraines offrent toujours de l'eau aux hommes, bien que d'un débit

lent. Selon les nomades, l'eau demeure dans ce puits même par temps de sécheresse. Il est placé près du poste militaire.

Anfist — Puits près de la côte, 30 km au nord de Kudia Gueblia.

Ansialet — A 30 km au nord d'Anfist.

Haimena, Tigri, Habbax, Mezit — Ces quatre puits sont placés entre le cap Bojador et la Pointe du Mezit. L'eau y est potable, quoiqu'un peu saumâtre.

Meseied — Puits à 30 km au nord d'El Aïoun. L'eau de ce puits permet la culture des jardins qui forment l'oasis de Meseied.

Megibir, Bixibia, Ben Harmadu — Ces trois puits se trouvent sur l'oued laki dans la région d'Isik. L'eau est potable.

Tafudart — Puits à 30 km de l'oasis Meseied. Il est situé en pleine zone contrôlée par la famille de Ma-El-Ainin.

Ain-Najla — Puits à 30 km à l'est de Tafudart, sur la Seguiet-el-Hamra. L'eau est très bonne.

Erguiga — Puits dans la région homonyme.

El Holù — Sur la frontière avec le Sahara français.

Tifariti — Seul puits existant dans la grande plaine de Aixax.

Farsia — Grand puits aux sources de la Seguiet-el-Hamra. Son eau très bonne explique sa fréquentation. De plus, il se trouve au croisement des deux pistes El Aïoun-Tindouf et Goulimine-Atar.

Layafa — Puits situé sur le Fuin-el-Oued.

Exera — Puits sur la Séguiet-el-Hamra, vis-à-vis de Messeied.

Amsikir — Très proche de la sebka qui porte le même nom.

El-Madiat et Tukat — Ces deux puits, qui ont très peu d'eau, sont placés respectivement à 110 et 140 km à l'est de Ain-Najla.

Dora — Puits situé sur la piste Tarfaya-El Aïoun.

Heguina — Puits sur la piste Tarfaya-Tan-Tan.

Gribil — Puits à 30 km au nord du précédent, à la fourche de l'embranchement qui se dirige vers Smara.

Legtetera — Puits dans la région de Guiba. Il est placé sur l'unique affluent de l'oued Uaar. Son eau est très bonne.

Magruma — Puits à trois heures du précédent en direction nord. Il est situé sur l'oued Fatma. Il est constitué par cinq sources dont trois d'eau douce et deux d'eau saumâtre mais buvable.

Zenana et Erkaïma — Ces deux puits sont placés respectivement à une demi-journée de marche du marabout de Sidi Ahmed Eerguibi, l'ancêtre des tribus Reguibat.

Seita — Puits situé sur l'oued du même nom à deux heures de marche au nord de Zenzana. Son eau est potable et douce.

Guelta Abeilut — Puits sur l'oued Taiadet. Il est assez pauvre en eau.

Udiat et Amgana — Ces deux puits sont situés sur l'oued Kratn un jour de marche au sud-est du marabout de Sidi Ahmed Erguibi. C'est le dernier point d'eau avant le commencement de la Hammada.

Buirat — Dans la zone du Mezarbien, sur l'oued Lezel. Son eau est bonne et abondante.

Tigerfu — Puits à une demi-journée au nord-est du précédent situé sur l'oued homonyme.

Nuib — Puits à une journée de marche à l'est de Buirat. Il est situé au pied de la Hammada.

Sekur et Bouyeneida — Ces deux puits sont placés au pied de la Hammada, non loin du précédent.

Auinatlyafa — Puits avec eau abondante, qui permet l'irrigation d'une petite palmeraie.

El-Zug — Petite oasis avec palmeraie. Elle a deux sources d'eau douce. El-Zug se trouve à deux journées de marche à l'est de la précédente.

Bolgonat — Puits situé à deux jours à l'est de Tizgui-Remtz. C'est le seul puits existant le long de la piste Tizgui-Remtz-Tindouf.

Tizgui-Remtz — Poste militaire, actuellement occupé par l'armée marocaine et oasis avec palmeraie. L'eau de ses sources est douce et abondante.

Butablat — Puits situé sur l'estuaire de l'oued Lentayfa.

Anzileft — Puits situé à trois heures et demie de marche au sud-ouest du précédent.

Meseied — Puits situé au pied du Djebel Uaksis, sur la piste Tan-Tan — Tizgui-Remtz.

Tan-Tan — Eau douce et abondante. Les sources très nombreuses permettent la culture de vergers et de palmeraies.

Jili, Taazelt, Tamaleh — Ces trois puits sont situés près de la piste Tan-Tan Tilmensou.

Tilmensou — Puits situé près du poste militaire homonyme.

Uln Madkor — Puits situé sur le Djebel Zini.

Jalna — Puits situé sur la piste Tan-Tan/Tarfaya à la fourche de piste pour Messeied.

Abateh et Esmidjera — Ces deux puits sont à trois heures et demie de marche de Jalna.

Tafrant — A 20 km au nord de Tarfaya, sur la piste de Tan-Tan.

Tarfaya — Puits d'eau saumâtre, mais buvable qui a donné le nom à la localité, aujourd'hui la plus importante du Sahara marocain.

Afreidi — A 2 km au nord de Tarfaya.

Takart — A une demi-journée de marche au nord d'Afreidi.

Enzera — A deux heures de marche au nord de Takart.

Felayga — Aux limites sud du Puerto Cansado.

Ebrufis — Près de Puerto Cansado.

Andri — Très près de Ebrufis.

Ayfnir — Au nord d'Andri.

Tiguidit — Immédiatement au sud de Ayfnir. Il est constitué de cinq sources dont trois d'eau saumâtre et deux d'eau douce.

Umma Fatma — C'est un puits très proche du littoral, sur l'estuaire de l'oued Fatma.

Um Zebele — A cinq heures de marche au nord du précédent.

Aguinet Bu Sarctum — Au nord de Maitraf.

Sahab-El-Harcha — Sur l'oued homonyme.

Maitraf — Puits d'eau important situé à l'embouchure du Draa.

Mecheirat — Au nord de Maitraf.

Chammar — Puits qui donne son nom au poste militaire, le plus septentrional de l'ex-zone espagnole, actuellement occupée par les forces marocaines.

Les artisans

Les artisans ou Maallemin sont d'origines diverses : les Moutaalemin qui apprennent le métier sans être pour cela d'origine maallem comme l'Ahel Aaleiat, l'Ahel Boueida chez les Lgouacem ; les Oulad Aainzama, d'origine juive, qui remontent au prophète ; les Azir, nés, dit-on, d'un ver sorti d'une crotte d'âne, ainsi d'ailleurs que les Yaggout. Dans la société ils viennent au-dessus des Harratines ; de condition inférieure, ils se marient entre eux. Ils travaillent le bois, le fer, le cuivre, l'argent, le cuir. Ils se sont modernisés en achetant des outils de provenance française mais ils fabriquent toujours leur charbon en brûlant du bois et en l'étouffant sous le sable. Leur tente est un lieu de réunion où, tout en travaillant, on discute de faits divers.

Autrefois ils nomadisaient avec la tribu dans laquelle était leur patron. Ils lui payaient un tribut et travaillaient gratuitement pour lui ; mais les autres devaient payer en nature avec l'hébergement, de la nourriture ou des têtes de bétail. Ils étaient accusés de nombreux défauts : poltrons, bègues, gourmands et voraces. Le gros de leur travail consistait à réparer les objets et à fabriquer les selles, objets ménagers, cadenas, clefs, briquets, cisailles, marteaux à sucre, couteaux en fer et cuivre, bijoux, bagues, bracelets, pendentifs, stylets à khôl en argent ; ils tannaient le cuir pour confectionner des tapis de selle, des rênes, des sangles, des coussins, des

sacs ouvragés avec un certain sens artistique. Ils fabriquaient aussi divers objets en bois.

Le bois d'*iguenine* servait à fabriquer la selle du chameau, la *mesama* (*haouïa* à *haredj*), ainsi que le contrefort de la selle du chameau. Du bois de *teichot*, qui se trouve un peu partout, on faisait le petit mortier, le manche des haches, les grosses cuillères, ainsi que les écuelles à chien. L'*éthel* servait à fabriquer des objets aussi variés que la *tazoua* (grand récipient contenant deux *guerba* de lait), les tiges de métier à tisser, ainsi que les piquets de tente ; l'*éthel* servait également à la fabrication des pieds de table. Le *tourja*, qui servait à allumer le feu, se prêtait également à la confection de *tafangrouret* (boîte du bourgeois) et des planches d'écoliers. Le *tamat*, flexible, se prêtait à la fabrication du support du *hodh*, ainsi que de la bouche de *dellou*.

Quelques autres variétés étaient moins utilisées : le *sedra*, qui se trouve partout mais offre une très faible résistance ; le *jedari* ou encore le *tanha*, assez répandu également, mais mangé par les *soussa*, à l'exception des racines. Quelques variétés de plantes servaient à la vannerie : l'*azaran*, le jonc, ainsi que des branches du palmier *jerid*, et enfin le *morkeb*, surtout utilisé dans le Sud. Ces plantes permettaient la fabrication de nombreux ustensiles ménagers comme ces nattes qui, posées sur le sol dans les tentes des riches, servaient de support aux *faros* ou aux tapis.

Citons encore le plat à couscous en général en jonc, quelquefois en *jerid*, et l'entonnoir utilisé pour la *guerba*, qui devait évidemment être tissé serré. La longueur et la délicatesse du travail en expliquaient le prix élevé et la grande rareté. Les cordes se faisaient en poil de chèvre : on tissait deux ou trois cordelettes que l'on réunissait. Les poils de chameau, ainsi que la peau de tous les animaux, pouvaient servir à cet usage.

Le travail des peaux

Selon l'usage traditionnel, les substances de tannages sont d'origine végétale, et principalement : le *tamat* (acacia Seyal) dont on utilise surtout la feuille et quelquefois l'écorce ; l'*ourqa* dont on cueille les feuilles surtout au printemps ; après séchage, elles sont écrasées sur un mortier et enséchées ; la *guechra* dont on retire l'écorce après les pluies ; le *jedari* (*Rhus triparium*) dont on utilise surtout l'écorce aussi ; le *ghassel* qui est une plante que l'on arrache en gardant les feuilles mais qu'il faut utiliser avec

beaucoup de soin car, si le tannage est trop lent, la peau devient vite cassante ; le *beguem*, peu utilisé ; l'*acuarache* dont on n'utilise que la feuille ; le *cellah*, produit d'importation de l'Adrar, qui donne un tannage rapide mais rêche ; l'*argane*, produit d'importation du Nord. On peut tanner avec un mélange de *tamat* et de *jedari* ou faire d'autres mélanges. Après quelques jours de traitement, la peau est assouplie avec du beurre, puis épilée dans un bain contenant du *tirghet*, une substance unique extraite d'une plante dite *khelga* ou *oum ejjeloud* qu'on emploie sèche ou verte. Les feuilles pilées sont mises dans l'eau puis on y plonge les peaux qui perdent leurs poils trois ou quatre jours après. Il ne reste qu'à les laver.

Les Reguibat ne savent préparer qu'une substance colorante, le noir qu'ils obtiennent en mélangeant de la limaille de fer avec des feuilles de *tamat* dans l'eau. En deux jours, la couleur est prête. L'ornementation n'est qu'une copie des ornements mauritaniens de mauvaise qualité. Les Maallemin venus du Sud sont beaucoup plus artistes et emploient les deux techniques du dessin et du couteau, mais ils sont moins soigneux que leurs confrères du Sud parce que la clientèle est moins exigeante. Les femmes confectionnent des coussins frangés, des sacs, des blagues à tabac ou tissent des tentes.

Toutes les peaux sont utilisées : celle du chameau pour faire des *hoch* (récipient d'abreuvoir), des *tazait* (sac de femme), des *merar* (cordes), des *rha'la* (couverture du bois), des *hasfel* (cordes de queue) ; celle de l'antilope pour le *mezoued* (petit sachet), le *tassoufra* (gros sac ouvragé) ; celle de la biche Robert pour le *guerba* (récipient à eau) ; celles du mouflon, de la gazelle, du debaa, du chacal, du guépard, de l'ouérizim, du mouton, des agneaux, des chèvres.

La selle n'est plus la fameuse selle touarègue avec ses *gabotls* en forme de croix. Devenue profonde, elle se place près de la bosse, laissant le méhariste jambes ballantes. Elle est donc plus stable et plus solide que la selle traditionnelle, qu'on recouvrait d'une peau de mouton, blanche de préférence, le noir étant mal vu. La *tassoufra* se plaçait à l'arrière, et la *guerba* sur les côtés. La bête se conduisait au moyen du *débous*, bâton en racine de *falha* qui, avec son extrémité légèrement coudée, n'était pas sans rappeler l'Arabie. Le bât, calé sur des coussins en bourre, supportait jusqu'à cent cinquante kilos, la charge étant amassée dans de grands sacs tissés en poil de chèvre. L'abreuvoir en cuir était fabriqué par le forgeron.

Les Reguibat avaient des armes. Depuis le fusil chassepot jusqu'aux fusils marocains et aux fusils de chasse, ils possédaient une étonnante variété

d'armes anciennes, passant par les mousquetons de 90 et 92, les mausers espagnols, le 7-15 et le fusil à piston.

Enfin l'*arallala* est un entonnoir qui, dans les temps anciens, remplissait le curieux office de gaver les femmes et les jeunes filles de lait pour les engraisser. La quantité administrée quotidiennement pouvait aller jusqu'à dix ou quinze litres. La bouilloire pour la préparation du thé était en cuivre rouge étamé, et, la théière décorée par les artisans maures en étain. Pour protéger les verres à thé pendant le déplacement du chameau, le vannier fabriquait des *kuntya*, sortes de corbillons à logettes. Le sucre se présentait sous forme de pains importés de France, que l'on cassait à l'aide d'un marteau fabriqué par le forgeron.

Objets les plus usuels

Ils sont fabriqués par les rares artisans qui demeurent près des campements reguibat et à qui les Reguibat achètent, sur les marchés de Tan-Tan, Goulimine, Tindouf et Atar.

Bât de chameau (*haowya*) — Ce bât est fabriqué par le forgeron. Calé sur des coussins en bourre de palmier, il sert à transporter les charges et peut recevoir 150 kg. La charge est amassée dans de grands sacs tissés en poil de chèvre ou dans de vastes filets de corde.

Selle d'homme (*rahla*) — Particulièrement solide et confortable se distingue des autres selles par sa forme en cuvette. Se place sur un rembourrage de cuir garni de paille. Une housse de peau plus ou moins décorée la protège.

Boucle de sangle (*halguet rahla*) — Fabriquée par les forgerons.

Sangle (*khorda*) — En fines lanières de cuir teint en rouge, boucle de cuivre utilisée pour fixer la selle sur le chameau.

Bâton de chamelier (*derbous*) — Utilisé par les Maures pour la conduite du chameau.

Abreuvoir (*hodh*) — En cuir fabriqué par le forgeron, sert à abreuver les chameaux, les moutons et les chèvres. Des abreuvoirs semblables sont utilisés par les Bédouins d'Arabie.

Montants d'amcharab — Deux éléments de l'*amcharab*, grand bât rectangulaire portant aux angles quatre montants de bois finement sculptés. L'*amcharab* prend place sur la litière de femme et se place sur les *tiziaten*, grands sacs de cuir qui épousent les flancs du chameau.

Entonnoirs (*arallala*) — Servaient à gaver de lait les femmes. Cette coutume tombe en désuétude.

Bouilloire Récipient en cuivre rouge étamé, fabriqué par le forgeron du pays. Elle est d'un usage général pour chauffer l'eau qui servira à faire le thé.

Théière (*berred*) — En général en étain, décorée par les artisans maures.

Pain de sucre (*qaleb*) — Le sucre en pain est le plus estimé, il est importé de France. Cependant, les Sahariens consomment aussi du sucre en morceaux, ainsi que du sucre en poudre, ce dernier étant aisément transportable pour les nomades dans de petits sacs de peau.

Corbillon pour verres à thé (*kuntiya*) — En vannerie spiralée recouverte de cuir. A l'intérieur sont disposées des logettes où les verres sont à l'abri pendant les déplacements à chameau.

Marteau à sucre — Fabriqué par les forgerons.

Sac de voyage (*tassoufra*) — Fait par les femmes des forgerons, ce sac sert aux nomades pour y rassembler leurs affaires. Les tassoufras sont placés sur la croupe du chameau, derrière la selle. Elles y sont maintenues par leurs cordelières et leurs bandes de cuir, ramenées en avant de la selle et liées entre elles.

Vêtement de femme maure (*melhafa*) — C'est un voile de cotonnade indigo, habilement enroulé et drapé autour du corps sur la tête, mais laissant habituellement le visage découvert. Ce n'est que par timidité, coquetterie ou crainte des maléfices que les femmes cachent leur visage. Le voile couvre une coiffure de nattes et torsades savantes, ornée de perles, de coquillages, de menus bijoux et de talismans enfermés dans de petits sachets de cuir.

Etuis à khôl — Etuis en roseau ou en bois servant à contenir le khôl "noir" qui sert aux femmes et souvent même aux hommes à souligner les cils. Faits en principe par les forgerons, ce sont parfois aussi les maris qui les confectionnent pour en faire présent à leur femme. Le khôl est généralement préparé à base de sulfate d'antimoine, de noyaux de dattes carbonisés et d'un peu de safran ou de quelques aromates qui varient avec les régions. Le minerai d'antimoine est l'objet de colportage. Le khôl est à la fois un collyre — il préserverait des ophtalmies — un fard et une arme contre le mauvais œil.

Bâton à dents — Un étui de cuir peint en rouge renferme une tige de bois utilisée par les hommes et les femmes comme brosse à dents.

Cure-dents

Ecorce de noyer (*souak*) — Produit de colportage, l'écorce du noyer est utilisée pour blanchir les dents, rougir les lèvres et les gencives, assurer une haleine agréable.

Couteau (*tefa bia*) — Couteau utilisé pour trancher le cordon ombilical du nouveau-né. Jusqu'au sevrage de l'enfant, il est porté par la mère et sert au nettoyage de l'enfant.

Godet à ventouses (*hajama*) — Godet de cuivre. C'est l'instrument du barbier-forgeron. Les ventouses sont appliquées sur la nuque après scarification. L'opérateur aspire le sang par l'orifice. Le fragment de cuir, formant soupape, se referme dès qu'il a cessé d'aspirer.

Enclume — La base est en acacia verék.

Soufflet de forgeron (*hanout*) — Utilisé pour activer la combustion. La main s'élève tout en écartant les deux baguettes pour laisser pénétrer l'air dans l'autre, puis s'abaisse en rapprochant les baguettes ; l'air passe dans les tuyaux. Les outres sont actionnées alternativement par le forgeron ou par son aide ; une outre est tenue dans chaque main.

Pincés — Pour retirer le fer rouge du foyer.

Marteau.

Lime - Fer à souder - Burin - Hache.

Coffre de forgeron — Coffre en bois fait par les forgerons pour y ranger leur outillage. Ils fabriquent aussi des coffres plus ornements à l'usage des Maures.

Rabots — **Couteaux à racler et découper les peaux** — **Couteau-lissoirs.**

Drille de forgeron — Axe en bois, peson en fer. Sert à percer les trous dans le bois. Le mouvement alternatif de la traverse imprime un mouvement rotatif à l'axe.

Coquillages — Utilisés comme récipients pour la teinture.

Colliers — Grains d'enfilage en pâte de verre bleue, perles de Venise, jais, faux ambre. Deux grosses perles d'ambre ornent souvent chaque côté d'un pendentif central triangulaire en cornaline. On trouve aussi quelquefois une alternance de perles de verre imitant la cornaline et de perles d'argent.

Anneaux d'oreilles — Souvent en argent gravé.

Pendentifs (*bourhdad*) — En argent, cruciforme avec ornementation en filigrane ou en bois provenant du Sénégal avec perles d'argent.

Amulettes de tête (*hajeb*) — Elles sont fabriquées par le forgeron de Goulimine et portées par les hommes dans les cheveux. En argent.

Bracelets — En cuir avec un rembourrage sur lequel sont cousues des petites perles de verre enfilées en rang ou en corne ornée de filigrane d'argent spiralé, filigrané, ou en ébène incrustée d'argent.

Anneaux de chevilles (*khalkhal*) — En argent, ornés de dessins géométriques incisés.

Poupées (*tamanos*) — Constituées d'un os long de chèvre et vêtues de *lizar* des femmes, elles sont le jouet habituel des petites filles. Il semble que le jeu de la poupée ait été, dans cette région, un rite saisonnier, peut-être en rapport avec *tarhenja*, la poupée est un des rites de pluie, puisque encore aujourd'hui on interdit aux petites filles d'y jouer au

printemps alors que la pluie pourrait porter préjudice aux palmiers en fleurs.

Chameaux en pierre — Jouets taillés le plus souvent dans des bifaces paléolithiques ou dans des pierres de moindre dureté par les bergers et les petits nomades. La seule figuration importante est celle de la bosse ou d'un gros ventre pour les chamelles.

Jeu de bâtonnets (*sig*) — Les bâtonnets lancés en l'air donnent droit à un nombre de points en rapport avec la face présentée lorsqu'ils sont retombés.

Flûte oblique (*taoud*) — Flûte en roseau dont la moitié inférieure est percée de cinq trous. Elle est fabriquée par les bergers qui en jouent en gardant leurs troupeaux.

Tambour sur cadre (*taganza*) — Tambourin fait d'une peau de chèvre tendue sur un cadre de tamis à farine. Le décor au henné dont il est habituellement orné est réparti en quatre secteurs et figure la terre, le soleil, la lune, les étoiles. Les femmes jouent de cet instrument au cours des fêtes de mariage.

Poignards (*koummiya*) — Si les Maures ont reçu de bonne heure le fusil, ils continuent à porter un poignard, souvent le poignard courbe de type marocain, remarquablement ouvragé. D'une façon générale cependant, se répand au Sahara le couteau à lame droite, fabriqué par les artisans du désert, qui sert à des usages multiples.

Un questionnaire

Au Sahara marocain, nous avons travaillé par la recherche directe et la diffusion d'un questionnaire en parcourant, en toute liberté, les trois provinces de Laâyoune, Boujdour et Smara. Nous avons visité les dizaines de chantiers de la Promotion Nationale, des quartiers en construction, des écoles et des centres sociaux, des dispensaires et des tribunaux, des marchés et des banques.

Nous avons parlé et interrogé des Sahraouis de tout âge, sexe et condition, depuis les députés jusqu'aux pêcheurs dans leurs barques, et depuis les chefs religieux jusqu'aux jeunes cadres et aux transfuges du Polisario. Nous avons trouvé une aide précieuse pour notre travail, limité par le temps, avec le délégué à l'information de Laâyoune, M. Mohammed Jad, et un jeune technicien (29 ans), M. Ahmed Errabani, d'origine Ouled Delim, chef du centre de basse fréquence de la radio locale, s'exprimant en espagnol et en hassaniya. Un accueil chaleureux nous a été réservé par les gouverneurs

des provinces, les cadis, les khalifas, les élus des municipalités, les responsables des services techniques et administratifs, le corps enseignant et les simples particuliers dans leurs maisons et leurs boutiques.

L'assistance la plus aimable et efficace nous a été aussi accordée par les autorités militaires lors de nos déplacements. Qu'ils trouvent tous ici l'expression de notre reconnaissance.

Le questionnaire, dont nous reproduisons ici le texte intégral, a été soumis à 160 Sahraouis, hommes et femmes, choisis par M. Errabani selon un critère d'âge, d'origine tribale, d'instruction et de situation sociale, ainsi répartis : 30 à Laâyoune, 30 à Smara, 30 à Boujdour, 10 à Tarfaya, 10 à Bou Craa, 10 à Hagounia, 10 à Jdiria, 5 à Farciya, et 5 à Bir Enzaren.

Questionnaire de l'enquête

(En vue d'une enquête sociologique concernant l'évolution des populations nomades sahariennes anciennement sous domination espagnole après leur réintégration au royaume du Maroc. Cette enquête a été réalisée avec l'agrément officiel des autorités marocaines).

Première question : Comment les nomades réagissent-ils à l'introduction des technologies modernes et au confort de la vie sédentaire ?

Deuxième question : L'appât du gain, d'un salaire assuré, d'une maison en dur avec l'eau, de l'assistance médicale garantie, etc., ont-ils une attraction plus forte sur l'esprit sahraoui actuel que la liberté de l'ancienne vie nomade, sans patrons et sans contraintes ?

Troisième question : Le vieil adage sahraoui, "la vraie richesse est le chameau qui seul procure le bonheur", est-il dépassé à l'heure actuelle ou bien est-il toujours valable pour certains Sahraouis ? Si oui, lesquels ?

Quatrième question : L'appellation *ahel el-bel* (gens des chameaux) est-elle toujours un titre de noblesse pour les Sahraouis ? Ou bien, pour les jeunes, cela ne signifie-t-il plus rien du tout ?

Cinquième question : Que sont devenus les 100.000 chameaux reguibat et les troupeaux des autres tribus sahariennes à l'heure actuelle ?

Sixième question : Avec une certaine modernisation de la vie sociale sahraouie et la sédentarisation pour de nombreuses familles nomades, le rôle de la femme s'estompe-t-il par rapport aux libres attributions qu'elle détenait sous la tente ou bien garde-t-elle dans sa nouvelle vie les anciennes libertés et les anciens pouvoirs domestiques ?

Septième question : La femme sahraouie qui accouchait sous la tente avec l'aide d'une voisine ou d'une parente, se rend-elle à présent dans une maternité et accepte-t-elle l'assistance des infirmiers ou des sages-femmes ?

Huitième question : En cas de divorce, la femme sahraouie doit-elle remettre l'enfant à son mari ?

Neuvième question : La sédentarisation des nomades et leur nouvelle condition de salariés ont-elles fait augmenter la consommation de viande et de pain dans leurs familles ? Ou consomme-t-on autant de dattes et de lait de chamelle qu'avant ?

Dixième question : Les Haratines (Noirs sédentaires et cultivateurs), sont-ils libres de travailler et vivre sans maître et sans plus être tributaires ou serfs d'une quelconque tribu saharienne ? Bref, sont-ils définitivement et effectivement affranchis ? Peuvent-ils se marier librement entre eux et leurs enfants naître libres comme des citoyens à part entière ? Peuvent-ils quitter librement leur lieu de naissance et s'installer ailleurs pour travailler ?

Onzième question : On sait que la majorité des ouvriers embauchés sur les mines de Bou-Craa sont des anciens esclaves des Reguibat. Préfèrent-ils leur condition prolétarienne actuelle à celle de gardien de troupeaux ou d'artisan dans le désert ?

Douzième question : Les Sahraouis sont-ils favorables maintenant à la scolarisation de leurs enfants ? Ou bien sont-ils toujours opposés à voir leurs gosses prendre le chemin de l'école publique ?

Treizième question : Le code de justice coutumière et orale connu sous le nom de *ada* est-il toujours appliqué et respecté ou bien la justice est-elle désormais administrée pour tous par les cadis et par les tribunaux ordinaires comme dans le reste du Maroc ?

Quatorzième question : Le Ramadan est-il observé par les anciennes populations nomades sahraouies comme dans les autres régions du royaume ?

Le dépouillement de ce questionnaire a fait apparaître deux choses : un refus presque unanime chez les jeunes des deux sexes d'un retour à la vie nomade et la préférence, chez les personnes ayant été éleveurs et nomades, pour une existence semi-sédentaire. D'après les réponses aux trois premières questions, il apparaît que la sédentarisation tend à devenir un phénomène général et irréversible au Sahara marocain, bien que la vitalité de l'ancien nomadisme reste intacte chez les Sahraouis, notamment chez les Reguibat et les Aroussiyines.

Désormais, les jeunes ne veulent plus entendre parler d'aller vivre sous une tente et de surveiller des chèvres et des chameaux. A la rigueur, ils peuvent envisager d'aller en nomadisation quelques semaines, derrière un bon pâturage, mais à condition qu'on puisse manger de la viande et du pain tous les jours, au lieu du lait de chamelle que les vieux ont connu. Même les rares Sahraouis encore dans le désert achètent sur les marchés des villes de la nourriture pour trois repas normaux. Ils mangent régulièrement de la viande fraîche et du riz, en plus des trois verres de thé traditionnel.

Sidi El-Bachir Belmajoub (Reguibat), père du député istiglalien de Smara, a répondu entre autres : "Le temps et les circonstances ne se prêtent pas au nomadisme. On tend de plus en plus à s'arrêter. Surtout après la sécheresse, le cheptel ne suffit plus que pour se nourrir. Les vieux ont compris que les mœurs évoluent. Ils sont d'accord pour que les enfants aillent à l'école et pour que les jeunes femmes accouchent avec une assistance gynécologique. Avec la permission de leur mari, bien entendu, car "une femme ne doit pas se faire voir par d'autres hommes"».

A partir de la quatrième question, les réponses peuvent se résumer comme suit :

(4) Cela ne signifie plus rien pour les jeunes.

(5) La sécheresse a pratiquement détruit le bétail qui restait après avoir été décimé en 1957 par l'aviation espagnole. D'autres troupeaux ont été dispersés par les opérations militaires après la décolonisation des Espagnols.

(6) Il ne faut pas exagérer le rôle de la femme sahraouie au temps du nomadisme. Elle avait surtout la liberté de partager entre les hommes les rations de lait. Aujourd'hui, en ville, elles peuvent être institutrices, secrétaires, directrices d'école, présidentes de sections féminines des organisations sociales, dirigeantes des coopératives artisanales, infirmières, commerçantes, speakerines à la radio, journalistes, etc.

(7) Tout à fait contente d'être accouchée par une sage-femme dans une maternité. Il y a des cas significatifs dans ce domaine. Des femmes nomades ne sont présentées deux mois avant l'accouchement pour être sûres d'être hospitalisées. D'autres sont venues de Dakhla jusqu'à Laâyoune (500 km) pour accoucher. Elles subissent la césarienne ou l'élargissement du vagin sans protester.

(8) Effectivement, selon la religion, l'enfant était remis au mari si la femme divorçait, aujourd'hui encore l'enfant est laissé au père, car la femme ou ses parents sont gênés pour réclamer une pension alimentaire.

(9) La sédentarisation a eu une influence déterminante sur le régime alimentaire des Sahraouis. Ils consomment autant de viande et de pain que les citadins du Nord.

(10) Les Haratines et même les esclaves sont désormais totalement libres.

(11) Oui.

(12) Tous favorables. Il faut dire que, dans le temps, les parents craignaient qu'à l'école les enfants ne subissent un "lavage de cerveau" des colonialistes européens, qu'en apprenant leur langue, ils ne soient plus des bons musulmans et qu'ils se marient avec des chrétiennes. Le cas de l'ex-président mauritanien Moktar Ould Daddah est significatif : son père est mort sans vouloir le voir, car il avait déshonoré la famille et le nom célèbre qu'il portait en épousant une Française. La femme de Moktar a été, en effet, une des principales causes de l'opposition au président mauritanien qui a été déposé le 9 juillet 1978.

(13) Le code de justice coutumière est toujours oral. Aucun écrit ne consigne ces *kanonn* traditionnels du désert. Les Sahraouis ignorent l'origine de leurs lois. Un exemple : ils gardent le libre arbitre de pardonner

aux auteurs de torts graves ou de crimes dont ils sont les victimes. Mais actuellement, s'ils veulent se venger, ils préfèrent dénoncer les faits au *cadi* et à la justice officielle marocaine.

(14) Oui

Le projet d'un inventaire mondial de l'art préhistorique

Le “Centre Camuno d'Etudes Préhistoriques” de Capo di Ponte (Brescia) en Italie souhaite réaliser l'inventaire mondial de l'art préhistorique sponsorisé par l'UNESCO. C'est la première, et, pour l'instant, l'unique initiative scientifique du genre au niveau planétaire, connue sous le nom de Projet WARA. Son but est, entre autres, la redécouverte d'un grandiose patrimoine culturel encore peu connu, hormis certains sites désormais célèbres tels que Lascaux, Altamira, le Tassili ou la Valcamonica.

L'étude de faisabilité avait déjà été confiée par l'UNESCO il y a quelques années aux chercheurs italiens, dont le directeur du Centre Camuno, le professeur Emmanuel Anati. Le rapport final a été envoyé aux gouvernements d'environ 200 Etats membres de l'UNESCO. On prévoit la création d'une banque de données pour réunir toute la documentation de l'art préhistorique, du début jusqu'au commencement de l'écriture, répertoriée dans plus de 80 pays de cinq continents.

Il s'agit de plus de 20 millions d'images couvrant 40.000 années d'expériences culturelles de l'humanité, depuis *Homo sapiens*, réalisées de plusieurs façons : gravures rupestres, peintures sur roche, sous abris ou dans des grottes, objets de la vie quotidienne, statuaire, mobilier funéraire.

Le projet envisage la conclusion des travaux en trois ans, et la successive mise à jour permanente avec les nouvelles découvertes. Pour l'instant, un programme sur ordinateur a permis la réalisation de plus de mille fiches.

Le Centre est basé en Valcamonica, cette vallée italienne des Alpes Rhétiques où se trouve la plus haute concentration européenne d'art rupestre. Ici est conservée l'archive scientifique du “Centre Camuno d'Etudes Préhistoriques” que l'UNESCO considère la source de renseignements la plus importante au monde pour les cultures préhistoriques et tribales : 10.000 diapositives, des milliers de plans, cartes et comptes rendus d'expéditions, fruit de 35 ans de travail et de plus d'une centaine de missions de recherche dans tous les continents.

A propos des méthodes de relevés des gravures rupestres

Préhistorien, ethnologue, explorateur, chef de mission, Henri Lhote a commencé sa carrière de chercheur au Sahara en tant qu'élève, puis collaborateur de l'abbé Breuil. Son nom reste lié surtout aux fresques du Tassili, mais son travail enthousiaste a marqué toute une époque et tous les grands ensembles rupestres sahariens. Ainsi il a découvert et relevé des centaines de gravures et peintures, comme le Grand Dieu de Sefar, Antinéa de Jabbaren, la Dame Blanche de Aouanrhet, les chars peints ou gravés de style "galop volant". La reproduction de ces gravures rupestres demeure de fondamentale importance soit pour leur conservation que pour leur étude.

Dans son ouvrage "*A la découverte des fresques du Tassili*" (Editions Arthaud, Paris, 1958), il décrit le procédé adopté, qui consiste à faire un calque directement sur la paroi rocheuse, ensuite "à la mise en teintes du fond, de manière à reconstituer l'ambiance de l'abri, cette ambiance si particulière aux peintures préhistoriques. Enfin, c'est le report du calque sur ce fond de papier et la mise en teintes des figures devant les originaux". Les irrégularités de la paroi rendent ce travail très long et difficile, et, selon les dimensions de la surface, il faudra procéder par bandes successives, qui seront raccordées par la suite. L'habileté des peintres produira un résultat excellent et objectif.

Mais pour d'autres préhistoriens, comme Simoneau et Letan, la formule la plus pratique est celle de la photographie¹. A cet effet, ce dernier emploie un appareil 24/36 et des films couleurs. Après quoi, il projette la diapositive obtenue sur une feuille de papier à dessin fixée sur une planchette posée sur un chevalet, dessine l'image projetée au crayon et la repasse ensuite à l'encre de Chine. Ce procédé était déjà pratiqué par G.B.M. Flamand au début de ce siècle. Mais, remarque Henri Lhote, au lieu de conseiller un matériel comportant chevalet et planchette, pourquoi ne pas employer de simples agrandisseurs photographiques coulissant

¹ R. Letan. Bull, *Archéologie Marocaine*, VIII, 1968-1972, pp. 199-202.

sur colonne, qui permettent de travailler sur une table dans les meilleures conditions de stabilité et d'éclairage ? Certains de ces agrandisseurs sont orientables et peuvent être utilisés comme projecteurs, ce qui peut être très précieux pour vérifier un détail que la simple épreuve photographique ne permet pas de discerner.

Il est évident que la meilleure image que l'on puisse donner d'une gravure est celle fournie par la photographie, mais il faut faire très attention pour éviter les déformations et maintenir l'objectif parallèle au plan à photographier, d'où la nécessité de travailler sur pied. Malgré cela, le résultat demeure incertain, car il y a lieu de tenir compte du fait que la gravure peut être sur plan incliné ou sur dalle horizontale, comme c'est le cas des grandes gravures bubalines du Tassili, ou bien encore sur plan vertical à surface irrégulière. Les causes d'échec sont multiples : plan irrégulier, mauvais choix de l'éclairage, emploi d'un filtre trop foncé, gravure peu visible. En outre, il est toujours possible une manœuvre défectueuse, une panne de l'appareil, un incident technique au développement. Il existe aussi des gravures que l'on ne peut absolument pas photographier, soit parce qu'elles se trouvent dans des abris où le recul est insuffisant, soit sur le bord de falaise où il n'y en a pas du tout.

La photographie est donc une technique dont l'archéologue spécialiste de l'art rupestre ne peut se passer mais, à cause de ses multiples aléas, elle ne saurait suppléer aux autres méthodes. Selon R. Letan, la seule méthode précise serait de décalquer directement les gravures sur papier transparent, tout en reconnaissant que ce travail exige un temps très long sur le terrain et non moins long en laboratoire, pour ramener les calques à une échelle propre à la publication. Mais, affirme Lhote, "il ne faut pas confondre les gravures du Val Camonica ou de la Vallée des Merveilles avec celles du Sud marocain ou du Sahara, ni à plus forte raison, avec les peintures du Tassili. La technique de relevé varie d'une manière à l'autre, ce que chacun sait avec quelque expérience. Le grand maître de l'art rupestre, l'abbé H. Breuil, opérait par calque dans les grottes d'Europe, qu'il se soit agi de gravures ou de peintures, chaque fois qu'il savait ne rien détruire et que la paroi était saine, mais les gravures des grottes franco-cantabriques n'ont rien de commun avec celles du Sud marocain : elles ont un contour finement tracé au silex, généralement peu profond, alors qu'en Afrique septentrionale, on a affaire soit à des contours piquetés, soit à des contours polis, de largeur et de profondeur toujours assez grandes. Quant aux peintures, telles celles du Tassili, il s'agit de contours ou de surfaces en teinte plate; le calque ne sert qu'à la mise en place des sujets à colorier et doit,

de toute façon, être mis au point en tenant compte des déviations du crayon par suite des irrégularités de la roche”.

Mais cette méthode est pratiquement impossible sur des ensembles de grandes dimensions, comme ceux du Sud oranais, du Tassili ou du Fezzan parce qu'elle nécessiterait de quantités de papier incalculables. En conclusion “de tels calques entraîneraient des mises au propre malaisées, des réductions systématiques pour les rendre publiables, d'où un travail astreignant en laboratoire, qui demandera, pour finir, l'intervention de la photographie”.

Mme G. Lefebvre, affirme Henri Lhote, a donné un excellent exposé de la question, mettant en évidence toutes les difficultés inhérentes à ce problème². En examinant ses documents, on constate que le trait du relevé terminé, variable en largeur et profondeur, ne correspond pas à celui du calque, et que la forme des contours n'est pas fidèle. Cette irrégularité des contours de gravures peut paraître mineure, mais pour en apprécier l'importance, il suffirait d'examiner les multiples moulages des gravures de l'oued Djerat établis en 1959, en latex liquide séchant à l'air libre, et déposés au Musée de l'Homme. Les variations de largeur et de profondeur du trait, les irrégularités dues au grain de la roche, sont autant d'éléments susceptibles de fausser un calque. Par ailleurs, L. Chabredier reproche au calque de décrire ce qui existe réellement sur la paroi alors que, selon lui, l'artiste a considéré ce qui est vu, en tenant compte des creux et des saillies des parois. Il y a lieu de signaler que L. Chabredier³ parlait des gravures paléolithiques des grottes franco-cantabriques, dont les techniques de tracé sont très différentes de celles de l'Afrique du Nord et du Sahara, mais son observation demeure valable, ce phénomène étant parfois plus accusé pour certaines gravures africaines. Mme G. Lefebvre reconnaît implicitement les travers du calque et conclut qu'il faut utiliser conjointement la photographie.

² A propos du combat du Bubalus antiquus de Kaïcha (El Richa, Sud oranais). Problèmes posés par le relevé des gravures de grandes dimensions. *Libyca* XVI, 1968, p. 153.

³ *Etude méthodologique des relevés d'art pariétal préhistorique* par L. Chabredier. B.S.P.F (Bulletin de la Société Préhistorique de France), LXIII, fasc. 3, 1966, pp. 501-512.

Exemple d'un sondage d'anthropologie culturelle

Effectué chez les Berbères de l'Atlas (Tagmat) pour un projet de société par l'équipe de "Tifinagh" (1996)

1 - Votre sexe ...

10 - masculin.....	84%
11 - féminin.....	10%
12 - indéterminé.....	6%

> *Les femmes ne semblent pas très concernées ... ou ne lisent pas Tifinagh !*

2 - Votre âge ...

20 - moins de 20 ans.....	6%
21 - entre 20 et 35 ans.....	50%
22 - entre 35 et 50 ans.....	32%
23 - plus de 50 ans.....	4%
24 - sans âge.....	8%

> *Ou bien notre lectorat est jeune, ou bien les jeunes sont les plus concernés par la question amazighe ...*

3 - Votre niveau d'instruction

30 - non scolarisé.....	0%
31 - primaire.....	0%
32 - secondaire.....	22%
33 - supérieur.....	24%
34 - universitaire.....	48%
35 - non précisé.....	6%

> *La moitié de nos lecteurs concernés par la question ont un niveau universitaire ...*

4 - Votre profession

40 - sans.....	4%
41 - ouvrier salarié.....	0%
42 - ouvrier artisan.....	0%
43 - employé.....	14%
44 - cadre moyen.....	24%
45 - cadre supérieur.....	22%
46 - profession libérale.....	10%
47 - étudiant/lycéen.....	18%
48 - non avouée.....	8%

> *Tifinagh n'étant évidemment lue que par ceux qui savent lire, il manque des professions ...*

5 - Votre résidence

50 - en ville.....	38%
51 - dans un quartier riche ou moyen.....	30%
52 - dans un quartier pauvre.....	22%
53 - dans un village.....	0%
54 - non précisé.....	10%

> *Hélas, trois fois hélas, Tifinagh n'est pas lue dans les villages !*

6 - Où avez-vous passé votre enfance ?

60 - dans une ville.....	28%
61 - dans un village.....	64%
62 - non précisé.....	8%

> *La plupart d'entre vous sont originaires de la campagne ...*

7 - Où êtes-vous né(e) ?

70 - dans un village.....	66%
71 - en ville.....	26%
72 - non précisé.....	8%

> *Ceci confirme cela ...*

7 bis - Votre répartition géographique

- Haut Atlas, Dadès, Ghéris.....	22%
- Souss.....	20%
- Rif et Oriental.....	14%
- Moyen Atlas.....	14%
- Khémisset, Fès, Mekhnès.....	14%
- Safi, Casa, Rabat, Kenitra.....	6%
- France.....	2%
- non précisé.....	8%

> *Près de la moitié de nos lecteurs sont originaires du Haut Atlas et du Sous ...*

8 - Où sont nés vos parents ?

80 - dans un village.....	84%
81 - en ville.....	14%
82 - ne sont pas nés.....	2%

> *Ces chiffres expriment l'émigration rurale ...*

8 bis - Leur répartition géographique...

- Sous 36%
 - Haut Atlas, Dadès, Ghéris..... 24%
 - Rif et Oriental 14%
 - Moyen Atlas..... 14%
 - Khémisset, Fès, Mekhnès 10%
 - Safi, Casa, Rabat, Kenitra 2%
 - France 0%
 - non précisé..... 0%
- > 60% des parents de nos lecteurs sont originaires du Haut Atlas et du Sous ...

9 - Où sont nés vos grands-parents ?

- 90 - dans un village 82%
 - 91 - en ville 14%
 - 92 - non précisé..... 4%
- > Ces chiffres semblent montrer que l'émigration rurale est récente (dernière génération) ...

- leur répartition géographique

- Sous 32%
 - Haut Atlas, Dadès, Ghéris..... 24%
 - Moyen Atlas..... 16%
 - Rif et Oriental 14%
 - Khémisset, Fès, Mekhnès 8%
 - Safi, Casa, Rabat, Kenitra 2%
 - France 0%
 - non précisé..... 4%
- > Chiffres à peu près stables sur les deux générations précédentes ...

10 - Le niveau scolaire de votre père...

- 100 - père non scolarisé 64%
 - 102 - père niveau primaire 10%
 - 104 - père niveau secondaire..... 4%
 - 106 - père niveau supérieur 8%
 - 108 - niveau non précisé 14%
- > Plus des deux tiers des pères n'ont pas été à l'école : le sous-développement des campagnes est-il directement proportionnel à l'exclusion du système éducatif ?

- et de votre mère...

- 101 - mère non scolarisée..... 80%
 - 103 - mère niveau primaire 0%
 - 105 - mère niveau secondaire..... 6%
 - 107 - mère niveau supérieur..... 0%
 - 109 - niveau non précisé 14%
- > Chiffres encore plus effrayants en ce qui

concerne les mères...

11 - La profession de votre père

- père agriculteur ou fellah 24%
 - père fonctionnaire ou retraité..... 20%
 - père commerçant..... 18%
 - père sans profession..... 12%
 - père ouvrier 10%
 - père militaire 4%
 - père imam 2%
 - profession non précisée..... 10%
- > Le niveau des professions est en rapport avec celui des études ...

- et de votre mère...

- mère sans profession..... 82%
 - mère femme de ménage 4%
 - mère fonctionnaire 2%
 - mère tisseuse 2%
 - profession non précisée..... 10%
- > Exclusion quasi totale des femmes, reléguées au foyer ...

12 - Vos parents vivent-ils avec vous ?

- 120 - oui 46%
 - 121 - non 44%
 - 122 - non précisé..... 10%
- > Ces statistiques, équilibrées, ne prouvent rien : le lecteur peut être à la charge de ses parents comme ce peut être l'inverse ...

13 - Vos parents ou vos grands-parents racontent-ils des contes ?

- 130 - oui 82%
 - 131 - non 6%
 - 132 - non précisé..... 12%
- > La transmission orale de la culture semble toujours vivace ... Continuez !

14 - Dans quelle langue ?

- 140 - tamazight 82%
 - 141 - arabe..... 4%
 - 142 - français..... 0%
 - 143 - non précisé 14%
- > Recueillez ces contes au plus vite !

15 - Quels sont les titres de vos 3 journaux préférés ?

Exemple d'un sondage d'anthropologie culturelle

- Total bilingue sur tamazight 56%
- Total en français hors tamazight 25%
- Total en arabe hors tamazight 14%
- Aucun journal ! 5%

- détail...

- Tidmi 11%
- Al Bayane 7%
- Tasafut 6%
- Tamunt 5%
- Le Monde 5%
- Tifawt 4%
- Libération 4%
- anoual 3%
- autres bilingues sur tamazigh 30%
- autres en arabe 11%
- autres en français 9%
- aucun journal ! 5%

> Et bien évidemment notre revue Tifinagh, supposée lue à 100% par nos lecteurs !

> Il est tout aussi évident que ces statistiques n'ont de valeur qu'au sein des lecteurs de Tifinagh, et n'ont aucun sens au niveau d'autres lecteurs ni au niveau national ...

16 - Quelle est la nature de votre logement ?

- 160 - maison collective traditionnelle 50%
- 161 - villa 12%

- 162 - appartement 30%
 - 163 - non précisé 8%
- > La maison collective traditionnelle reste donc le mode d'habitat d'au moins la moitié de nos lecteurs — et du reste de la population marocaine.

17 - Nombre de pièces de votre logement...

- 170 - 1 pièce (studio) 0%
 - 171 - 2 pièces 6%
 - 172 - 3 pièces 24%
 - 173 - 4 pièces 30%
 - 174 - 5 pièces ou plus 32%
 - 175 - non précisé 8%
- > L'habitat courant d'au moins 64% de nos lecteurs est un 4/5 pièces, ce qui reflète le niveau de vie.

18 - Combien de personnes vivent dans votre logement ?

- 180 - vous vivez seul 4%
- 181 - deux personnes 6%
- 182 - trois personnes 4%
- 183 - quatre personnes 12%
- 184 - cinq personnes 8%
- 185 - davantage 52%
- 186 - non précisé 14%

> L'une des réponses précisait 13 personnes dans le logement. Cela traduit un déficit énorme en logements, en rapport avec le niveau de vie général trop bas.

22 - A votre avis ...

- 220 - la science est incompatible avec la religion 22%
- 221 - la science peut être compatible avec la religion 30%
- 222 - ce sont deux domaines étrangers l'un à l'autre 34%
- 223 - la religion est l'un des facteurs de développement de la science 8%
- 224 - il n'y a pas de science sans religion 4%
- 225 - sans opinion 2%

> Les avis sont partagés ...

23 - Pensez-vous que ...

- 230 - la religion n'a rien à voir dans la gestion de l'Etat 52%
- 231 - la religion doit être représentée au sein du gouvernement 12%
- 232 - la question est sans importance 8%
- 233 - la religion est un facteur important dans la gestion de l'Etat 2%
- 234 - la gestion de l'Etat doit se faire selon les préceptes de l'Islam 16%

235 - sans opinion 10%
 > *Vox populi, vox Dei ...*

24 - À votre avis, la religion ...

240 - est l'unique fondement de notre personnalité 2%
 241 - est l'un des fondements, mais le plus important 22%
 242 - est une question individuelle 68%
 243 - sans opinion 8%
 > *Amen ...*

25 - Selon vous, la relance économique passe par ...

250 - une ouverture totale et immédiate sur l'économie de marché 4%
 251 - une économie de marché immédiate avec un secteur étatique fort 16%
 252 - une économie de marché qui s'accommode des droits syndicaux 36%
 253 - une ouverture progressive vers l'économie de marché 30%
 254 - des structures économiques étatiques puissantes 10%
 255 - autre 4%
 > *Système socio-libéral souhaité...*

26 - A votre avis ...

260 - Le Maroc n'est pas responsable de sa dette ; elle doit par conséquent être
 annulée 4%
 261 - Les pays riches sont en partie responsables de la dette, donc le Maroc ne doit
 payer qu'une partie de cette dette 12%
 262 - la question de la dette est affaire de spécialistes 30%
 263 - Le Maroc doit payer sa dette, mais ses créanciers doivent faire preuve de
 patience 24%
 264 - Le Maroc est seul responsable de sa dette et se doit de l'honorer totalement .. 26%
 265 - sans opinion 4%
 > *La dette est du ressort des technocrates ...*

27 - Selon vous ...

270 - l'enseignement privé est le seul qui pourrait être de qualité 2%
 271 - l'enseignement privé est nécessaire à côté d'un enseignement public réformé. 28%
 272 - enseignements privés et publics ne valent que ce que valent leurs
 programmes 38%
 273 - l'enseignement privé est nécessaire mais l'Etat doit avoir un droit de regard .. 14%
 274 - l'enseignement doit être entièrement indépendant 14%
 275 - sans opinion 4%
 > *Autrement dit : un bon enseignement n'a pas de prix ... Qu'importe s'il faut payer !*

28 - Quelles langues parlez-vous ?

280 - tamazight	90%
281 - arabe dialectal	80%
282 - arabe classique	70%
283 - français	88%
284 - autres	70%

À noter que l'anglais représente 72% des "autres" langues parlées, c'est-à-dire qu'il est parlé par 50% de nos lecteurs ...

29 - Quelles langues écrivez-vous ?

290 - tamazight	56%
291 - arabe (dialectal et classique) ...	84%
292 - français	90%
293 - autres	62%

> Ici encore 50% de nos lecteurs écrivent l'anglais. Mais nous sommes surpris d'apprendre qu'il y a plus de lecteurs qui écrivent le français qu'ils ne le parlent !

30 - Dans quelle langue vous exprimez-vous principalement en famille ?

300 - tamazight	88%
301 - arabe dialectal	22%
302 - arabe classique	2%
303 - français	12%
304 - autre	2%

> Quoi d'étonnant à ce que des amazighophones parlent tamazight chez eux ...

> Ceci dit, ne faites pas l'addition : elle dépasse les 100% — car de nombreux lecteurs utilisent "principalement" deux ou trois langues en famille ! Comme quoi, tout est relatif ...

31 - Dans quelle langue vous exprimez-vous principalement avec vos amis et collègues ?

310 - tamazight	72%
311 - arabe dialectal	66%
312 - arabe classique	4%
313 - français	44%
314 - autres	6%

> Mêmes observations ...

32 - Quelle langue utilisez-vous dans le cadre de votre travail ?

320 - arabe classique	30%
-----------------------------	-----

321 - français	70%
322 - tamazight	32%
323 - arabe dialectal	36%
324 - autres	14%

> C'est la Tour de Babel ...

33 - Dans quelle langue s'expriment vos parents quand ils parlent entre eux ?

330 - tamazight	90%
331 - arabe dialectal	4%
332 - arabe classique	0%
333 - français	0%
334 - autres	0%
335 - ne parlent pas entre eux ?	6%

> Le silence est d'or ...

34 - Les livres que l'on peut trouver dans votre maison (livres pédagogiques exclus) sont écrits en ...

340 - français	41%
341 - arabe	32%
342 - tamazight	26%
343 - anglais	1%

> Le livre français domine... chez les francophones ! Mais le livre amazigh se répand... nhemd i rbbi nshkr ast !

35 - Les cassettes et disques que l'on peut écouter chez vous sont majoritairement en ...

350 - berbère style traditionnel	30%
351 - berbère style moderne	25%
352 - arabe style andalou	1%
353 - arabe style raï	6%
354 - arabe style chaabi	6%
355 - arabe style oriental	9%
356 - autres	23%

> Suivant les annotations portées, les "autres" sont presque tous de la musique occidentale.

36 - Vos trois chanteurs préférés ...

360	Idir
361	Archach
362	Izenzaren

> Et dans l'ordre d'importance : Idir (7%), à égalité : Archach et Izenzaren (4%), à égalité : Fatima Tabamrant, Mbarek

Ammori, Rwicha, Iggut Abdelhadi et .. “aucune musique” (3%), puis : Oum Kaltoum (2%), Ayt Menguellet, Walid Mimoun, Maghni, Fairouz, Haj Belaïd, Mohamed Densiri, Jacques Brel, Hammou Lyazid et Jurjura (1,50%), et en queue dans le désordre : Ousmane, Mario Sola, Moha Oulhouceïne, Itran, Mozart, Abdulwaheb, Aziz et Saïda, Raïs Haj Blaâd, Saâd Achtouk, Jazz, Ihallil, Bahssine, Francis Cabrel, Gnawa, Oudaden, Tihihit, Lesieur, Bach, Pink Floyd, Mikis Theodorakis, Bob Dylan, Izri, Jean-Michel Jarre ...

37 - Vos trois émissions radiophoniques

370 - radio amazighe..... 37%
371 - aucune radio..... 24%
372 - Radio Méditerranée Inter..... 17%

Oui, vous avez bien lu : un quart de nos lecteurs n’écotent pas la radio. Motifs évoqués : “absence de programme sérieux en tamazight”, “la censure des pouvoirs rend les émissions radiophoniques dérisoires” ...

> Si l’on considère que Médi-1 est une radio bilingue et qu’on partage ses voix à égalité entre l’arabe et le français, on obtient au total :

373 - radio en arabe..... 18%
374 - radio en français..... 18%
375 - radio en espagnol..... 3%

> Les autres chaînes citées sont : RTM, TV5, TVE, BBC (en arabe), Algérie (en français), France-Inter, Espagne ...

38 - Êtes-vous adhérent d’une association culturelle ?

380 - oui..... 30%
381 - non 58%
382 - ni oui ni non..... 12%

420 - est un résidu de la colonisation qu’il faut éliminer..... 0%
421 - est un butin de guerre qu’il faut conserver transitoirement 6%
422 - est un butin de guerre qu’il faut promouvoir 6%
423 - est une langue fonctionnelle au Maroc 50%
424 - est la seule langue qui permette d’accéder à la science au Maroc 30%
425 - non répondu 8%

> L’utilité l’emporte sur le passionnel ...

> En majorité nos lecteurs ne sont pas militants au sein d’une association culturelle ...

39 - Si oui, quels sont les trois principaux objectifs de votre association ?

390 - enseignement de tamazight..... 58%
391 - culture et tradition..... 33%
392 - politique 9%

> Pour la langue tamazight, les objectifs cités sont : enseignement, promotion et revalorisation, langue officielle, normalisation, écriture, aide scolaire ... Pour culture et tradition : manifestations culturelles, développement culturel national, cristalliser une culture démocratique, Histoire amazighe, chaîne TV en tamazight, revivre la tradition régionale, droits culturels linguistiques ... Pour politique : transparence, Tamazgha, tamazight dans la Constitution ...

40 - Êtes-vous militant d’un parti politique ?

400 - oui..... 18%
401 - non 72%
402 - ni oui ni non..... 10%

> Nos lecteurs ne sont pas politisés ... L’un d’eux n’est pas militant d’un parti parce qu’“il n’existe pas de politique”!

41 - Si oui, quelle place réserve votre parti à la langue tamazight ?

410 - dialecte local, sans plus..... 5%
411 - patrimoine culturel à promouvoir..... 22%
412 - langue nationale 17%
413 - langue nationale et officielle.... 56%

> L’affaire est dans le sac !

42 - La langue française...

43 - La langue arabe est ...

- 430 - un acquis du peuple, en tant que langue unificatrice 5%
 - 431 - la langue du Coran et doit donc jouir du statut de langue privilégiée..... 2%
 - 432 - une langue marocaine parmi d'autres 30%
 - 433 - la langue du Coran, mais cela ne lui confère pas de statut particulier 13%
 - 434 - une langue qui marque notre appartenance au monde arabe 2%
 - 435 - la langue de l'Orient, comme le français est celle de l'Occident 48%
- > *Tout comme le "Maghreb" ne serait que l'Occident, ou l'Ouest, de l'Arabie ...*

44 - La langue tamazight est ...

- 440 - un dialecte local qu'il n'y a pas lieu de promouvoir..... 0%
 - 441 - un dialecte local à promouvoir en tant que patrimoine national 4%
 - 442 - une langue nationale qui doit jouir d'un enseignement facultatif..... 9%
 - 443 - une langue nationale qui doit jouir d'un enseignement obligatoire..... 23%
 - 444 - une langue nationale et officielle qui devrait jouir des mêmes avantages
que la langue arabe..... 64%
- > *C'est dans le vent de l'Histoire...*

45 - La langue tamazight est également ...

- 450 - la seule véritable langue des Marocains 16%
 - 451 - l'élément le plus important de notre personnalité..... 58%
 - 452 - un élément important, mais pas le seul, de notre personnalité 26%
 - 453 - un élément peu important de notre personnalité 0%
 - 454 - n'est pas du tout un élément de notre personnalité..... 0%
- > *Autrement dit, pas d'identité marocaine sans tamazight ...*

46 - La langue tamazight doit ...

- 460 - doit être une langue d'enseignement obligatoire à tous les Marocains 80%
 - 461 - doit être une langue d'enseignement obligatoire aux seuls berbérophones 4%
 - 462 - doit être une langue d'enseignement facultatif à tous les Marocains 8%
 - 463 - ne doit pas être enseignée (donner vos raisons en bas de page) 2%
 - 464 - sans opinion 6%
- > *Tamazight obligatoire ... au suffrage restreint de nos lecteurs !*
 > *Raison évoquée à la question 463 : "pour l'enseigner il faut une tamazight classique".*

47 - A votre avis, le tamazight est ...

- 470 - une langue de science si on lui donne les moyens de se développer 80%
 - 471 - une langue de littérature sans possibilité d'accès au monde de la science 6%
 - 472 - une langue ésotérique destinée à une élite 0%
 - 473 - une langue à simple usage domestique 4%
 - 474 - sans opinion 10%
- > *Laghdar Ghazal, Directeur de l'institut d'arabisation au Maroc, a conclu après plus de vingt années de travaux que "l'arabe ne permet pas d'accéder à la science et à la technologie". Qu'en dit le Directeur de l'Institut d'amazighisation ? Ah, c'est vrai, cet institut n'existe pas ...*

48 - Êtes-vous pour ...

480 - un monolinguisme strict en arabe, en tant que facteur d’intégration	0%
481 - un bilinguisme arabe-français, c’est-à-dire les langues actuelles du système éducatif.....	0%
482 - un bilinguisme arabe-berbère, c’est-à-dire les langues maternelles des Marocains.....	12%
483 - un pluri-linguisme berbère-arabe-français = langues fonctionnelles des Marocains	86%
484 - sans opinion	2%

> *Le plurilinguisme berbère-arabe-français permettrait en effet d’abattre toutes les barrières sociales intérieures tout en s’ouvrant sur le monde extérieur. en lui ajoutant l’anglais ?*

49 - Parlez-vous tamazight ?

490 - pas du tout.....	0%
491 - un peu	2%
492 - moyennement	6%
493 - parfaitement	82%
494 - n’en sait rien	10%

> *Nos lecteurs parlent tamazight...*

50 - Selon vous tamazight...

500 - ne peut pas s’écrire	0%
501 - peut s’écrire, mais c’est inutile	2%
502 - doit s’écrire pour fixer la langue.	33%
503 - s’écrit et s’enseigne.....	65%

> *Dont acte ! Il est vrai que notre question 503 n’avait pas de sens...*

51

- Êtes-vous disposé à apprendre à écrire en tamazight ?

510 - sûrement pas	0%
511 - pourquoi pas ?.....	20%
512 - oui, mais sans lui consacrer mes temps de loisir	2%
513 - oui, et suis prêt à mettre le temps et les moyens qu’il faut	72%
514 - sans opinion	6%

> *La bonne volonté ne manque pas ...*

52 - Si oui, pourquoi ?

520 - c’est la langue des ancêtres.....	38%
521 - pour des raisons militantes.....	13%
522 - pour mieux transcrire la langue	17%
523 - pour lire les journaux en tamazight	13%
524 - pour faire des travaux de recherche	19%

> *Reflète l’attachement aux traditions ...*

53 - Si vous n’êtes pas berbérophone, voulez-vous apprendre à parler en tamazight ?

530 - non, c’est une perte de temps inutile	0%
531 - non, je n’ai pas de temps.....	0%
532 - pourquoi pas si cela ne demande pas beaucoup d’effort.....	17%
533 - oui, et suis prêt à tous les efforts.....	83%

> *Cette question n’a concerné que 12% de nos lecteurs (puisque 88% sont berbérophones), lesquels s’engagent ...*

54 - Si vous voulez apprendre à parler tamazight, quelles sont vos raisons ?

- 540 - c'est un facteur d'intégration nationale 7%
 - 541 - c'est un parler marocain qu'il faut sauvegarder..... 26%
 - 542 - pour des raisons professionnelles 7%
 - 543 - c'est une de nos langues nationales 60%
- > *Même remarque. Reflète le besoin d'une identité nationale et non d'importation ...*

55 - À votre avis, le tifinagh est...

- 550 - un système d'écriture archaïque et non fonctionnel 6%
 - 551 - un système d'écriture inadapté au monde moderne mais qui peut servir dans des domaines particuliers (enseignes, publicité)..... 15%
 - 552 - un système d'écriture fonctionnel mais n'est pas universel donc inutile..... 6%
 - 553 - un système d'écriture utilisable à condition de le moderniser..... 54%
 - 554 - un système d'écriture parfaitement adapté au monde moderne..... 19%
- > *Oui, mais le caractère tifinagh a déjà été modernisé ! Donc ...?*

56 - Tamazight doit-il être écrit en caractères tifinagh ?

- 560 - non, pour des raisons qui me sont propres..... 7%
 - 561 - oui, c'est un support de notre identité..... 41%
 - 562 - oui, c'est un alphabet qui en vaut un autre 22%
 - 563 - oui, à côté du caractère arabe qui est la langue du Coran et de la Nation 2%
 - 564 - oui, à côté du caractère latin qui est universel 17%
 - 565 - oui, à côté des caractères arabe et latin pour que chacun puisse choisir..... 11%
- > *Le tifinagh est le chouchou !*

57 - Tamazight doit-il être écrit en caractères arabes ?

- 570 - non, parce qu'il a son propre système d'écriture 54%
 - 571 - non, parce qu'ils ne rendent pas tous les sons amazigh..... 18%
 - 572 - non, pour des raisons qui me sont propres..... 16%
 - 573 - oui, parce qu'ils sont les caractères de la langue du Coran et de la Nation 0%
 - 574 - oui, dans le souci d'homogénéiser le système graphique national 2%
 - 575 - oui, à côté du tifinagh qu'il faut sauvegarder..... 2%
 - 576 - oui, à côté du tifinagh et du latin et permettre ainsi à chaque citoyen de choisir . 8%
- > *Tamazight ne doit pas être écrit en caractères arabes ...*
 > *Annotation d'un lecteur : "et pourquoi pas écrire le russe en arabe"?!*

58 - Tamazight doit-il être écrit en caractères latins ?

- 580 - non, c'est l'écriture de la langue coloniale 2%
 - 581 - non, parce qu'il a son propre système d'écriture 38%
 - 582 - non, pour des raisons qui me sont propres..... 4%
 - 583 - oui, c'est un caractère universel..... 18%
 - 584 - oui, parce que les écrits sur le domaine amazigh sont majoritairement écrits en latin 14%
 - 585 - oui, c'est le seul moyen d'entrer dans le monde moderne (informatique ...).... 13%
 - 586 - oui, parce que c'est le système graphique complet (consonnes et voyelles) 11%
- > *Le oui l'emporte très légèrement sur le non (56% contre 44%) ...*

59 - Répondez brièvement aux questions suivantes ...

590 - Oui, tamazight est une langue qui doit être enseignée..... 88%

591 - Dans quel caractère souhaitez-vous l'écrire ?.....- en tifinagh : 59%

..... - en latin : 35%

..... - en arabe : 6%

592 - Pourquoi ?

> **en tifinagh** : en tant que support d'identité et alphabet ancestral ; le mieux adapté car exprime parfaitement tamazight ; aucune langue n'est enseignée avec les caractères d'une autre, l'écriture tifinagh en vaut une autre, elle peut promouvoir notre patrimoine culturel ; en tant que projet démocrate ... Certains estiment que l'écriture tifinagh doit être réservée à l'enseignement primaire, un autre la réserve au contraire à l'enseignement secondaire, un autre encore uniquement aux berbérophones ...

> **en latin** : en tant que caractère universel et seul moyen de s'ouvrir sur le monde ; facteur de modernité ; tout le monde le connaît ; pour des raisons techniques, possède un système graphique complet ; pour permettre l'expansion rapide de tamazight ; parce que les écrits dans le domaine amazighe sont en majorité en caractères latins ; pour des raisons économiques ; parce qu'il est beau ; parce qu'il permet de s'éloigner de l'Orient ... Certains le réservent à l'enseignement secondaire, un autre aux non-berbérophones, un autre encore le retient à titre transitoire ...

> **en arabe** : pour sauvegarder la symbiose culturelle marocaine avec ses trois composantes berbéro-arabo-musulmane ... L'un l'estime plus facile pour un Marocain ; un autre le réserve à l'enseignement primaire ...

> **dernière annotation relevée** : "Enseignez-nous le vrai tamazight : stop à la répression et aux mensonges de votre parti!". D'accord pour la répression (officielle sur la reconnaissance et l'enseignement de tamazigh), mais pas d'accord pour le parti : Tifinagh est une revue culturelle indépendante de tout parti politique. Et s'il est exact que notre directeur est, par ailleurs, affilié au seul parti politique qui défende tamazight (avec un acharnement vieux de quarante ans — qui peut en dire autant?), ne faites pas d'amalgame! Faites mieux ...

Exemple d'enquête socio-anthropologique adaptée à l'analyse de projets de développement

Jean-Pierre Olivier de Sardan
(*Directeur de recherches au CNRS*)

Nous avons élaboré et testé ce canevas en deux occasions (je préfère utiliser ici le terme de “canevas” plutôt que celui de “méthode”). Une première expérience a été menée à Dakar, en décembre 1991, au cours d'un stage de formation du Ministère français de la Coopération à destination de coopérants français et de cadres africains (en collaboration avec Elisabeth Paquot du GRET et avec l'aide de chercheurs de l'ENEA et d'ENDA-GRAF). Une seconde expérience a été menée au Bénin, en mars 1993, dans le cadre d'un programme de recherche sur le pouvoir local, en collaboration avec Marc Lévy du GRET, et avec l'aide de chercheurs de la FSA et de la FLASH. La présentation ci-dessous de ECRIS reprend les grandes lignes d'un texte de T. Bierschenk et moi-même, proposé sous des formes diverses en français, en allemand et en anglais.

Le Canevas ECRIS

Enquête collective rapide de recherche et d'identification des conflits et des groupes stratégiques

ECRIS se déroule en six phases. On notera que la démarche est, elle-même, un continuel *va-et-vient entre phases individuelles et phases collectives*, à la différence de l'enquête ethnographique classique qui privilégie la recherche individuelle de longue durée, et à la différence aussi des méthodes d'enquêtes accélérées (type RRA-MARPP) qui privilégient l'enquête collective de courte durée.

Il n'y a, d'autre part, ni durée préprogrammée (la phase individuelle pouvant être de quinze jours comme de quatre mois, selon les thèmes et les compétences déjà acquises), ni surtout d'“outils clés en main” ou de “méthodes standards” : le but de ce canevas est justement de construire par l'enquête collective des indicateurs adaptés à un terrain et à un thème, indicateurs qui serviront, par la suite, de références pour l'enquête individuelle, qui reste dans tous les cas irremplaçable.

Une enquête individuelle de repérage

Il s’agit de préparer rapidement le travail d’équipe à venir en *identifiant sommairement les principaux enjeux locaux* (en fonction du thème de la recherche bien sûr), afin de pouvoir prédéterminer des groupes stratégiques (c’est-à-dire *proposer des groupes stratégiques provisoires* pour l’enquête collective à venir), regroupant des catégories d’acteurs dont on peut présumer qu’ils partagent un même rapport global à ces enjeux.

Si le thème de la recherche est l’évaluation d’un projet de développement local, l’enquête préliminaire relèvera, par exemple, l’existence d’enjeux fonciers liés au projet, de conflits agriculteurs/éleveurs, de rivalités entre deux grandes familles aristocratiques, ainsi que l’exclusion des femmes des bénéficiaires du projet. On pourra alors proposer comme groupes stratégiques provisoires : (1) les simples agriculteurs, (2) les simples éleveurs, (3) les deux familles aristocratiques, (4) les intervenants extérieurs (ONG, services techniques), (5) les femmes.

Un séminaire de préparation

Ce séminaire doit familiariser les participants avec la problématique et la méthode, faire le point de la documentation sur les sites de recherche, et proposer une série d’*indicateurs qualitatifs provisoires* susceptibles de guider les recherches individuelles ultérieures (on ne peut évidemment proposer des indicateurs standards, chaque thème d’enquête nécessitant le “bricolage” d’indicateurs spécifiques). Chaque indicateur correspond au recueil d’un corpus systématique, autour de données de nature diverses (entretiens, descriptions, recensions), sur un domaine très circonscrit, considéré comme potentiellement révélateur pour le sujet étudié.

On pourrait proposer, pour poursuivre avec l’exemple précédent, comme indicateurs provisoires : l’histoire et la typologie des projets s’étant succédés dans le village, l’analyse d’un processus de décision local lié au projet actuel, la biographie de quelques acteurs centraux du projet, la description d’une assemblée générale de la coopérative, l’inventaire des lieux de débats et de discussion publique dans le village ...

L'enquête collective

Le principe de base de ECRIS est le suivant : l'ensemble de l'équipe d'enquêteurs tourne successivement sur chaque site et reste quelques jours sur chaque site. Sur un site donné les enquêteurs se divisent en plusieurs groupes d'enquêteurs (2 à 3 personnes maximum par groupe). Chaque groupe d'enquêteurs se focalise pendant le séjour sur un groupe stratégique local et un seul. Il n'enquête que sur des personnes relevant du groupe stratégique qui lui a été affecté. La composition des groupes d'enquêteurs change d'un site à l'autre.

Cette enquête collective est le noyau central de ECRIS. Elle permet à chacun de se confronter à l'approche d'un problème *via* la notion de groupe stratégique, ainsi que de se confronter à la variété et à la relativité des groupes stratégiques. On ne considère pas le groupe stratégique comme un "vrai" groupe, un "collectif" ou un groupe "en corps" (*Corporate Group*). On ne suppose pas que le groupe stratégique ait une position commune établie. Il n'est pas question de *Focus Group* : si certains entretiens peuvent être collectifs (en général parce que les circonstances l'imposent et qu'un entretien individuel se transforme vite en entretien collectif informel dès lors qu'il n'est pas secret ...), on privilégie plutôt les entretiens individuels, avec des personnes aussi variées que possible à l'intérieur du groupe stratégique affecté à un groupe d'enquêteurs.

Si, sur le site retenu, il y a dix enquêteurs, on constituera cinq groupes d'enquêteurs de deux personnes. Un de ces groupes enquêtera par exemple uniquement auprès des femmes. Mais il ne réunira pas les femmes du village ou ne convoquera pas leurs responsables. Il ira voir successivement femmes de chef et simples paysannes, vieilles femmes et jeunes femmes, responsables associatives et femmes marginalisées, etc. La consigne principale est simple :

(1) Il s'agit d'identifier au fil de l'enquête le maximum possible de conflits et de contradictions, y compris ceux où les interlocuteurs ne sont pas impliqués directement.

Par exemple, les entretiens avec des femmes permettront de préciser non seulement les conflits entre femmes et hommes à propos de la commercialisation, mais aussi d'évoquer leurs points de vue sur les conflits entre éleveurs et agriculteurs, ou entre les deux lignages aristocratiques, ainsi que de repérer de nouveaux conflits (autour des appartenances religieuses

ou politiques ou à propos du renouvellement du bureau de la coopérative ou en raison de soupçons de détournement ...).

On peut y ajouter deux consignes complémentaires.

(2) Tenter de comprendre le plus possible “de l’intérieur” la relation que les membres de ce groupe stratégique entretiennent avec ce qui constitue le thème de la recherche, ainsi que leurs perceptions des autres groupes, et essayer de décomposer le groupe stratégique en diverses composantes ayant des comportements ou des discours particuliers, et se différenciant des autres composantes.

Quelles visions et quels usages les femmes d’agriculteurs ont-elles du projet de développement ? Que pensent-elles des intervenants extérieurs et du rôle du sous-préfet ? Les discours tenus parmi les femmes d’éleveurs sont-ils différents ? Jeunes femmes et vieilles femmes semblent-elles avoir les mêmes positions, les mêmes appréciations ?

(3) Approfondir les indicateurs qualitatifs provisoires (mis au point lors du séminaire de préparation) et chercher des domaines où ils pourraient être mis en œuvre.

La “décision” locale dont il serait intéressant de faire l’histoire pourrait être le renouvellement du bureau ... ; tels et tels acteurs pourraient faire l’objet d’une biographie ... ; le baobab au centre du village et le domicile du chef le samedi matin lorsqu’il rend justice sont les principaux lieux de débats à observer, etc. Mais il serait aussi intéressant de rajouter parmi les indicateurs un recensement des diverses associations, des membres de leurs bureaux et des liens de parenté entre ceux-ci ...

Chaque soir une séance collective de bilan permet de recouper les différents conflits vus selon différentes perspectives, d’émettre de nouvelles hypothèses ou de nouvelles interprétations, de concrétiser les indicateurs provisoires. Ces séances collectives constituent une base de travail pour celui des chercheurs de l’équipe qui travaillera ensuite sur le site. C’est, en particulier, grâce à ces séances que le travail ultérieur individuel est considérablement défriché et préparé.

La discussion collective sur le site, en fin de journée, à partir de données empiriques toutes fraîches, recueillies selon des perspectives variées (les groupes stratégiques ...), grâce à une “entrée par les conflits”, est en effet

un outil de construction de l'objet et de la méthode particulièrement puissant. La verbalisation qu'impose le débat à plusieurs et le *brain storming* collectif manquent au chercheur individuel, qui aura tendance à découper en deux phases trop distinctes sa recherche : d'un côté le recueil de données, de l'autre et ultérieurement l'analyse et la mise en forme de ces données. A l'inverse, les séances collectives de bilan chaque soir permettent d'effectuer une analyse interprétative "à chaud", d'organiser sur-le-champ les données, de tracer des pistes de travail pour le lendemain, d'échafauder des modèles très provisoires, fluides, non durcis par l'écriture, non coupés de l'investigation ... C'est un lieu d'émergence privilégié d'interprétations au plus près des matériaux empiriques, c'est-à-dire de "théories issues du terrain" (*grounded theory*, cf. Glaser et Strauss, 1973). De plus, les formations, les itinéraires, les compétences, les sujets d'intérêt des participants sont nécessairement différents : cette variété vaut complémentarité, dès lors qu'il y a un minimum de problématique commune autour d'un même terrain. Le débat autour des données et de leur interprétation "à chaud" est, de ce fait, beaucoup plus productif en début d'enquête que la réflexion plus ou moins intuitive d'un chercheur solitaire. Il faut convaincre les autres, étayer ses hypothèses, prendre en compte les objections ou les contre-exemples, assumer les critiques.

Un séminaire de bilan d'enquête collective

Celui-ci a trois objectifs :

- d'une part, l'élaboration finale des indicateurs qualitatifs communs, testés au cours de l'enquête collective, qui serviront à chaque chercheur de points d'appui pour son enquête personnelle ;
- d'autre part la détermination des pistes de travail propres à chaque site ;
- enfin un premier essai comparatif, pour dégager, à partir des différents sites, les points communs comme les spécificités de chacun, les lignes de force, les principales hypothèses.

Les recherches individuelles sur chaque site

Désormais la phase de travail de terrain individuel complémentaire est considérablement déblayée et sérieusement mise sur les rails. Il n'y a plus de procédure unique qui puisse être proposée : ECRIS lègue à chacun une

série d'indicateurs communs et une série de pistes particulières. Ce travail individuel ne peut avoir de durée standard. Tout dépend en effet des sujets explorés. Certains peuvent demander des enquêtes complémentaires individuelles fort courtes de l'ordre de deux semaines (l'expertise d'une pharmacie coopérative villageoise ou l'évaluation d'un petit projet local), d'autres des enquêtes complémentaires individuelles nettement plus longues de l'ordre de plusieurs mois (l'évaluation de projets intégrés ou l'étude des formes de pouvoir local).

Le séminaire final

Préparé par des rapports rédigés par chaque chercheur à l'issue de l'enquête individuelle sur chaque site, il est entièrement consacré à l'analyse comparative, à travers l'interprétation des données locales, les résultats obtenus à travers les indicateurs qualitatifs et le débat autour des hypothèses proposées.

Conclusion

ECRIS a sans doute une pertinence particulière en termes de socio-anthropologie du développement, et peut avoir également une fonction d'aide à l'étude et à l'évaluation, pour deux raisons fondamentales :

- En tant que canevas d'analyse comparative sur plusieurs sites, ECRIS correspond bien aux besoins d'études liées à la préparation, au suivi ou au bilan d'opérations de développement. En particulier, l'élaboration au coup par coup d'indicateurs qualitatifs, qui font souvent défaut dans un monde du développement dominé par des indicateurs chiffrés et standards le plus souvent non fiables, est un atout important.
- Les concepts de conflit, d'arène et de groupe stratégique sont particulièrement adaptés à l'interaction entre un projet de développement et des sociétés locales.

Rencontre avec les derniers juifs des oasis marocaines

Le témoignage historique (fin années cinquante) d'une communauté disparue

L'occasion inespérée d'approcher les dernières communautés juives du grand Sud marocain m'a été donnée après avoir assisté aux fêtes du Mouloud dans l'oasis de Fask. Un petit détachement de l'Armée de Libération allait se déplacer à chameau plus au nord, le long de l'oued Draa et le jeune commandant, un Aït-Oussa, m'a proposé de suivre à cheval. Il m'a même armé d'un fusil, au cas où ... En effet, l'armée française et l'armée espagnole avaient repris le Sahara et la vallée du Draa était, à nouveau, la ligne avancée du dispositif marocain. Il lisait *La Nation africaine* et il connaissait mon nom par les reportages publiés dans le journal de l'Istiqlal. A chaque bivouac j'avais droit à des récits détaillés des batailles du Sahara. Au bout d'une semaine nous avons atteint l'oasis d'Akka et j'avais rempli deux carnets de notes passionnantes.

Dans l'immense palmeraie vivaient, depuis peut-être deux mille ans, des familles juives, dont l'existence et l'importance m'avaient été signalées par un rabbin de Salé. La *mellah* (quartier juif) ne se distingue du reste du *ksar* berbère que par la présence de Juifs que l'on rencontre dans les ruelles et que l'on voit ciseler les bijoux dans de petites boutiques obscures. La blancheur de leur peau, la pureté de leurs traits et l'élégance de leur allure m'ont frappé au premier abord. Ils diffèrent des Juifs habitant les villes d'Afrique du Nord en ce qu'ils ont adopté les costumes des Berbères. Seule la calotte noire sur la tête permet de distinguer de ces derniers les hommes et les enfants. Par contre, les femmes se remarquent par des parures, des vêtements et des bijoux extraordinaires, d'une richesse impressionnante.

D'après ce que j'ai pu constater à loisir (car ces Juifs du Sud sont très affables et hospitaliers), ce sont eux qui conçoivent et fabriquent soieries, cotonnades teintes et brodées, diadèmes enchâssés de rubis, pendentifs et boucles d'oreilles en argent, bagues et amulettes en or ciselé, lourds colliers en ambre gris (laissé par les cachalots à l'embouchure du Draa). Ces ornements, par leur somptuosité, font de leurs femmes autant d'épouses

du roi Salomon ... Je restai plusieurs heures, béat d'admiration, devant les quatre orfèvres de la *mellah* d' Akka, au point d'oublier que j'étais porteur d'une lettre d'introduction pour le rabbin. Ce vieillard, dont la maison austère sert de synagogue, m'offrit le thé à la menthe ainsi qu'au caïd berbère qui m'accompagnait. Les discordes politiques du siècle n'étaient pas parvenues jusqu'ici ...

Ce rabbin est le chef spirituel, non seulement de la *mellah* d' Akka, mais aussi de deux autres communautés établies dans l'oasis de Tata et dans le Tamanart. En tout, une centaine de fidèles. On l'appelle le "nasi d'Israël". Cette communauté parle l'arabe, le *taselhit* (dialecte berbère) et un patois hébraïque, le *tallasunt*. Si beaucoup pratiquent toute sorte d'artisanat, tel que l'orfèvrerie, il en est qui, depuis des générations, se consacrent à la fabrication de l'eau-de-vie de dattes (*sstyra*). Ils la préparent dans une cave commune. J'y ai pénétré et ai eu l'impression d'entrer dans un sépulcre, tant l'atmosphère était sinistre et glaciale. Le procédé de fabrication, après fermentation dans une jarre d'argile, est très rudimentaire : on relie le récipient à un fourneau au moyen d'un roseau creux, et l'alcool se produit par distillation.

Devant une assiette de gâteaux, je conversai longuement avec le rabbin. Il me dit que ses coreligionnaires étaient très pieux et qu'ils observaient scrupuleusement tous les préceptes juifs. Ils célébraient chaque année huit fêtes : le premier jour de l'an, le jour de l'Expiation, la fête des Tabernacles, la fête de la Loi, la fête des Lumières ou des Macchabées, Pourim, Pâques, Pentecôte. En outre, toute la communauté se déplaçait annuellement pour se rendre en pèlerinage au tombeau du Rabbi Issahar, qui aurait fait jaillir une source miraculeuse dans le Djebel Bani. Leur folklore est unique et très intéressant. Pour célébrer Pourim, des femmes dansent accompagnées d'un chant choral. Vêtues de blanc, les cheveux retenus dans un foulard de soie rouge, elles se placent toutes sur un rang. Parmi elles, deux ou trois plus âgées jouent du tambourin. De temps à autre, l'une d'elles sort du rang et fait quelques pas en tournant autour d'une autre femme ; le corps penché en arrière, les bras tendus, elles frappent dans leurs mains tout en dansant d'un pas très rapide et nerveux. Cette danse n'est connue qu'à Akka.

Le soir de ce même jour, je partageai le repas du rabbin ; sa femme nous servait. «Voyez-vous, m'assura-t-il, nous sommes les plus anciens Juifs du Sud. Longue et pénible a été la marche de nos aïeux fuyant la Palestine tombée aux mains de Nabuhaduessar (Nabuchodonosor). Ils furent les

seuls à pouvoir s'échapper après la destruction du Temple et à éviter la captivité à Babylone. Ils étaient issus de la tribu d'Ephraïm. Nos pères ont revécu, d'une façon plus terrible encore, les souffrances endurées par le peuple d'Israël dans le Sinaï, lorsqu'il cheminait vers la Terre promise. Ils errèrent des dizaines d'années nomades et misérables, accablés par la soif et le désert, assaillis et poursuivis à travers le Sahara par les farouches indigènes. L'océan les empêchant d'aller plus loin, ils s'installèrent dans des grottes.

Quelques siècles plus tard, une ville juive était née. Ils l'appelèrent : "la petite Jérusalem", car ils l'avaient bâtie à l'image de la cité perdue. (Cette cité est l'actuelle Ifrane, dans le Sud marocain). Ils déposèrent dans la nouvelle synagogue les objets sacrés et les lois du Talmud, qu'ils avaient sauvés de la destruction du temple de Salomon. Sur des rouleaux de parchemin, les rabbins enregistraient les naissances et les décès, afin que la communauté puisse toujours être sûre de l'authenticité de ses origines.

Mais, un jour, il y a bien trois siècles, un roi berbère entra à Ifrane, y mit le feu et brûla vif tous les Juifs qui s'y trouvaient. La synagogue fut pillée et rasée. Et, une fois encore, seuls quelques Juifs purent échapper au massacre, emporter quelques rouleaux des lois et d'état civil et trouver refuge ici, dans les oasis du Draa. Nos morts et nos martyrs sont restés là-haut, près d'Ifrane, abandonnés dans la rocaïlle balayée par les vents. Mais si tu y vas, tu verras de vieilles dalles brisées où sont gravés des mots. Ces inscriptions sont vieilles de deux mille ans ...

Certains de nos ancêtres rescapés d'Ifrane, se mirent à exploiter une grande mine d'argent à 13 kilomètres d'ici. Ils fondèrent une cité nouvelle, devinrent riches, et leurs mœurs se relâchèrent de plus en plus. Ils adoraient l'argent plus que Dieu, oublièrent les lois du Talmud, et leurs mœurs devinrent plus dures que celles des habitants de Sodome. Et un jour l'Eternel leur réserva le même sort : la ville fut incendiée de fond en comble et tous ses habitants périrent dans les flammes. Depuis lors, le site est maudit et personne, même pas les musulmans, n'osa retourner à la mine d'argent».

Le lendemain, je quittai Akka pour me rendre à la foire chamelière de Goulimine. Je m'arrêtai à une localité que m'avait indiquée le rabbin. Quelques palmiers et des petits champs d'orge formaient le paysage de ce que les "hommes bleus" appellent aujourd'hui *Tamdult*. Non loin de la piste, un faucon s'envola, effrayé par le bruit du moteur. Il sortait des ruines ignorées qui gisaient là. Etaient-ce les ruines de la Sodome africaine dont parlait le rabbin saharien ?

Mission ethnographique dans le Nord du Pakistan et en Chine Occidentale

Attilio Gaudio a réalisé, entre fin août et fin septembre 2001, une mission ethnographique dans le Haut Pakistan et le Turkestan chinois, patronnée par la Société de Géographie de France et par l'Institut d'Anthropologie de l'Université de Florence.

A bord d'une jeep et accompagné d'un interprète, il a parcouru un itinéraire de 5.000 km qui l'a conduit de Peshawar à Urumchi, à travers les montagnes de l'Hindu Kush, du Pamir et le grand désert du Taklamakan dans les trois zones principales d'enquête :

- (1) Les trois vallées des Kalash (Haut Pakistan);
- (2) La vallée du Hunza (Kashmir pakistanais);
- (3) Hetian (l'ancienne Khotan, sur la route de la soie au sud du désert du Taklamakan, dans le Xinjiang chinois).

(1) Boukhara (Ouzbékistan)

A quelques centaines de kilomètres de l'Afghanistan des talibans et de l'oppression fondamentaliste islamique, l'ancienne capitale du royaume perse samanide (X^e siècle), avec ses superbes mosquées, ses grands bazars, ses caravansérails de la Route de la Soie et ses célèbres *médersas* fréquentées aussi bien par les garçons que par les filles, offre le visage d'un "autre" Islam, humain et libéral. Et c'est à Boukhara où se trouve actuellement un des rares centres supérieurs de théologie musulmane (qui fut autorisé à fonctionner même sous le régime soviétique), où l'on enseigne la philosophie universaliste de Ibn Rushd (Averroés), de Farabi (X^e siècle) et du mondialiste Mohamed Iqbal.

Farabi, entre autres, affirmait la primauté de la vérité philosophique, étant universelle, sur la foi religieuse car "il n'y a qu'une seule vérité exprimant de façon unitaire la philosophie et la religion". On y étudie, en les commentant, ses œuvres capitales : "L'harmonie entre les idées de Platon et Aristote" et les "Commentaires sur les lois de Platon et le gouvernement de la cité". Cet athénée, désormais millénaire, est connu comme la "Madressa Mir-i-Arab" et nous avons demandé de nous entretenir avec les oulémas sur l'authentique tradition coranique et sur l'évolution contrastée de sa pensée dans l'Islam contemporain.

(2) Samarcande (Ouzbékistan)

Dans les vieilles rues médiévales de la capitale de Tamerlan il y a encore une synagogue et des rabbins oubliés par Staline et par... Israël. Rencontre avec la plus ancienne communauté israélite d'Asie centrale.

(3) Biskek (Kirghistan)

Les indépendances d'Asie centrale ex-soviétique ont-elles apporté le bonheur ? Tamerlan a chassé Lénine et le Coran a remplacé le Capital. Les nouvelles républiques d'Asie centrale (Kazakhstan, Kirghistan, Ouzbékistan, Tadjikistan, Turkménistan, soit 54 millions d'habitants pour une superficie de 4 millions de km², gorgée d'hydrocarbures et couverte de coton) assument, avec plus ou moins de réussite, leur nouvelle condition mais au prix de corruption, de despotisme et d'un chômage effrayant. Les peuples disent : *“On ne peut manger du coton, ni boire du pétrole. C'est pourquoi nous sommes de plus en plus désespérés”*.

(4) Labrang (Tibet ethnique oriental)

C'est un des monastères historiques qui n'a pas été détruit par les Gardes Rouges et qui accueille toujours des centaines de moines. Dans ce complexe admirable d'architecture traditionnelle tibétaine s'est réfugié l'enseignement originel de la millénaire médecine tibétaine, dont le centre traditionnel de Lhassa a été rasé par les Chinois. Les lamas-médecins attendent notre mission pour l'informer sur les textes sauvés, sur leur contenu et sur l'enseignement actuel de cette science toujours acceptée et très appréciée par la grande majorité des tibétains.

(5) Hetian (l'ancienne khotan sur la Route de la Soie au sud du désert du Taklamakan dans le Xinjiang chinois)

C'est l'oasis la plus lointaine et la moins connue de l'Ouest chinois, bien que pendant presque 2.000 ans elle fut le principal fournisseur de la Chine en néphrite et un grand emporium de jade, de cornaline, de lapis-lazuli, de tapis, de broderies et de la fabrication de la soie. En effet, la sériciculture fut introduite à Hetian par une princesse chinoise, fiancée au roi de l'oasis,

il y a plus d'un millier d'années. Depuis, la fabrication traditionnelle des soies "*aidelaixi*" se fait à la main dans les familles ouïghoures locales.

Toutefois l'énorme intérêt de cette vaste région désertique réside dans la découverte des momies d'il y a quatre mille ans présentant une troublante ressemblance avec nos ancêtres indo-européens et dont les dernières se trouvent à Hetian. Par ailleurs des manuscrits trouvés dans le Taklamakan prouvent qu'une langue indo-européenne proche du celte, le tokharien, était encore parlée dans le Turkestan chinois au début de notre ère et que ces cavaliers d'Asie centrale contrôlaient les premières routes de la soie et étaient en contact avec l'Empire Romain.

(6) Dharamsala (Inde)

Voir comment le vieux Tibet libre, avec ses institutions et sa culture, survit dans la capitale du Dalai-Lama en exil.

(7) Vallée du Hunza (Haut Pakistan)

À l'extrême Nord du Pakistan, entre les sommets de plus de 7.000 mètres du Karakorum et de l'Hindou Kouch, le Hunza est une des vallées asiatiques qui passait pour être le paradis sur terre. On prêtait à ceux qui y vivent une longévité incroyable et une éternelle santé. C'est un fait que beaucoup de Hunzukuts sont plus que centenaires et que pendant des siècles, grâce à leur isolement géographique, ils ont préservé toute leur originalité ; Marco Polo les avait déjà cités, car leur position clé contrôlait un verrou de la Route de la soie. Le mystère de leur forme physique exceptionnelle serait dû à l'eau de leurs torrents et surtout à leurs produits agricoles. Il sera intéressant d'examiner de près ce régime alimentaire bienfaisant.

(8) Vallée des Kalash (Haut Pakistan)

Environ deux mille montagnards que les musulmans appellent *kafirs*, c'est-à-dire "infidèles", constituent le dernier peuple entièrement païen d'Asie centrale. Car leurs frères d'Afghanistan ont tous été contraints par la violence à embrasser l'islamisme et à renoncer à leurs anciens cultes. Sur la mystérieuse origine des kafirs, les ethnologues et les historiens ont beaucoup discuté. Les kafirs se considéraient comme descendants

de Grecs de l'armée d'Alexandre et ils brandissaient comme preuve le fait que leurs femmes soient libres, qu'ils boivent du vin dans des coupes d'argent ou de métal, se servent de tables et de chaises, célèbrent des fêtes funéraires, sculptent les images des défunts et sacrifient des animaux à leurs divinités. Mais cette hypothèse "hellénique" n'est guère plus retenue par les spécialistes et on opte désormais pour une communauté d'ariens primitifs qui aurait traversé, indemne, les millénaires et les grandes vagues d'intégration religieuse du bouddhisme et de l'Islam.

(9) Îles Andaman et Nicobar (Inde)

Cette étape reste encore subordonnée à l'autorisation spéciale sollicitée de Paris près du gouvernement de Delhi.

Des 319 îles de cet archipel, au sud-est du Golfe du Bengale, une dizaine seulement était peuplée jusqu'à il y a un demi-siècle, par des tribus indigènes préhistoriques qui ne s'étaient jamais laissées approcher par des Blancs, bien que le premier européen à avoir mis le pied aux Andamans fut Marco Polo sur la voie du retour à Venise ...

Ces tribus belliqueuses sont de souche négroïde (et non asiatique) et, pour conserver leur mode de vie ancestral, préfèrent vivre dans des réserves plutôt que de se mêler aux insulaires actuels qui représentent 90% de la population de provenance continentale. Le principal groupe aborigène est celui des Onge, chasseurs-cueilleurs des îles du Nord, assez connus. Mais les plus irréductibles sont les Sentinelliens qui accueillent à coups de flèches empoisonnées les étrangers cherchant à les rencontrer et qui ne comptent plus que 120 membres. Toutefois il paraît que, récemment, ils ont accepté un échange de marchandises dans une encrochure de la North Sentinel Island et celle-ci pourrait s'avérer la seule possibilité, même si dangereuse et improbable, de les approcher.

Le vrai intérêt anthropologique de ces aborigènes andamannes réside dans leur descendance directe des premiers Hominidés arrivés d'Afrique dans le sud-est asiatique et dont ils ont conservé certains caractères. Or, il s'agit de les consigner dans les archives de l'humanité avant qu'ils ne disparaissent, à l'instar d'autres ethnies de la planète menacées d'extinction.

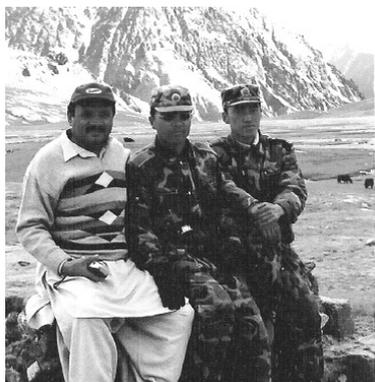


Fig. 31 – Gardes chinoises au poste frontière du Pamir (Chine–Pakistan : 4.500 mètres, un des plus hauts du monde). AG.



Fig. 32 – Femmes ouïgures de Kashgar (Xinjiang chinois). MG.



Fig. 33 – Jeune fille kalash (Haut Pakistan).

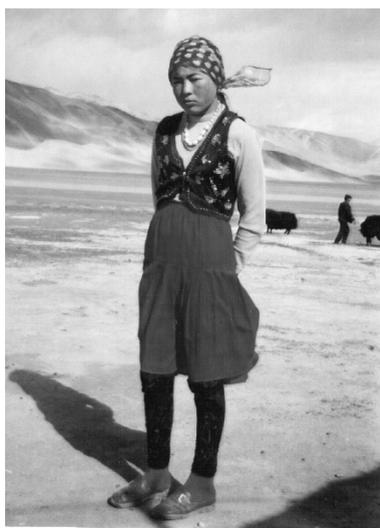


Fig. 34 – Jeune fille kirghize (Kirghizstan, plateau du Pamir). AG.



Fig. 35 – Coiffe de femme kafire-kalash (Haut Pakistan), décorée de perles, boutons et coquillages (*kopas*). MG.



Fig. 36 – Monastère de Labrang (Chine). MG.

Pour sauver les “Bibliothèques du Sahara”

Les “Bibliothèques du Désert” appartiennent à une période allant de l’An 1000 au début de l’ère coloniale. Ecrits principalement en arabe (quelques rares exemplaires sont rédigés en berbère et en peul), ces documents sont l’œuvre de lettrés, juristes, poètes, philosophes, caravaniers et savants de l’époque, appartenant aussi bien aux grands groupes ethniques de tradition nomades ou aux populations sédentarisées des cités historiques du Sahara et du Sahel telles Smara, Chinguetti, Ouadane, Tichitt, Oualata, Tombouctou.

L’importance de ce patrimoine culturel en péril a été mise en évidence lors d’un colloque Eurafricain organisé en mai 1998 à Milan par l’Institut International d’Anthropologie de Paris, et le “Centro Studi Archeologia Africana” de Milan.

Les participants aux travaux du Colloque ont appelé à la création d’un Comité Euro-Africain permanent pour la sauvegarde, la restauration et la publication des manuscrits du Sahara et du Sahel. Ils ont invité l’Organisation Islamique pour l’Education, les Sciences et la Culture (ISESCO), ayant son siège à Rabat, à inclure — dans le patrimoine historique du monde islamique à préserver — ces anciens manuscrits qui représentent la mémoire irremplaçable et précieuse des populations sahariennes. Les intervenants, représentant plusieurs pays européens et africains, ont également mis l’accent sur la nécessité de sensibiliser les Imams des mosquées, les responsables des *zaouias* et les familles qui détiennent encore des manuscrits afin qu’on facilite leur accès aux chercheurs en vue de constituer un répertoire général de ce patrimoine oublié.

Conjointement au septième Colloque Eurafricain du CIRSS sur le thème : “*Les anciens manuscrits du Sahara et du Sahel : redécouverte, sauvegarde et mise en valeur comme patrimoine universel de l’humanité*”, l’Institut International d’Anthropologie, en collaboration avec le “Centro Studi Archeologia Africana”, a réalisé dans les salons du Musée d’Histoire Naturelle de Milan, une exposition de photos d’anciens manuscrits.

Intitulée “les bibliothèques du désert”, l’exposition des manuscrits du Sahara et du Sahel, qui couvrent une période allant de l’an 1000 au début de l’ère coloniale, a été la première du genre jamais organisée en Europe.

Le thème des “*bibliothèques du désert*” et de la sauvegarde internationale de ces archives en péril constituant la seule mémoire écrite de la civilisation saharienne a été largement abordé dans les rencontres suivantes :

- Colloque eurafricain de Chinguetti (Mauritanie) : Octobre 1995.
- Colloque eurafricain de Milan (Italie) : Mai 1998.
- Colloque international de Nouakchott (Mauritanie) : Novembre 1999.
- Colloque eurafricain de Tombouctou (Mali) : Novembre 2000.

L’exposition du Musée de Milan en mai 1998 a été suivie par d’autres initiatives culturelles d’information (campagne de presse et conférences) sur les anciens manuscrits du Sahara et du Sahel à sauver. En juillet 2001 la ville de Cuneo, en collaboration avec l’Institut International d’Anthropologie de Paris et l’Association italienne “*Itinerari Africani*” consacrait aux bibliothèques du Sahara une grande exposition iconographique et ethnographique, illustrée par des conférences et des films sur la Mauritanie et Tombouctou. Cette exposition est devenue itinérante et, après Cuneo, elle a été demandée par les villes de Florence, Ferrara, Verona, Torino et, de nouveau, Milan, suivie par Portogruaro (Venezia) et Pinerolo (Torino) en 2002, et Brescia en 2003.

Les manuscrits retrouvés

Depuis des années nous savions qu’il existait au Soudan (c’est-à-dire dans le sud du Sahara occidental) un ouvrage précieux écrit au XVI^e siècle dans la région de Tombouctou par un nommé Mahmoud Kati, et connu sous le titre de *Tarik El Fettâchi* ou *El Fettâssi*. Dans son ouvrage *Tombouctou la mystérieuse*, Félix Dubois avait parlé de cet ouvrage comme constituant la base fondamentale de toute documentation historique sur les pays nigériens. Tout en soulignant sa très grande importance, l’historien avait dû admettre malheureusement, de n’avoir jamais pu en trouver un seul exemplaire.

Toutes les recherches faites depuis pour mettre la main sur ce précieux manuscrit avaient été infructueuses: on n’en avait trouvé que de courts fragments sans beaucoup d’intérêt, des pages ayant trait à une soi-disant prophétie concernant l’apparition au Soudan d’un grand Khalife. Les musulmans de la région murmuraient que l’original avait disparu depuis longtemps, et que toutes les copies avaient été détruites au début du XIX^e siècle, sur l’ordre de Sékou-Amadou, fondateur de la dynastie des Peuls Sangaré.

Voici que tout à coup le *Tarikh El Fettachi* réapparaît à Tombouctou, en même temps qu'une bibliothèque ancienne précieusement conservée par la famille Haïdara, descendante de ce même Mahmoud Kati qui avait rédigé l'ouvrage introuvable. Ce manuscrit est un ouvrage imposant, commencé par Kati et continué par ses fils et surtout par son petit-fils, Ibn El Mokhtar, qui doit être considéré comme le véritable compilateur de l'œuvre dans son ensemble. La rédaction de *Tarikh El Fettachi* s'étale en effet de 1519, date à laquelle Mahmoud Kati commença à l'écrire, à 1665, quand Inb Mokhtar l'acheva.

A côté de cet ouvrage capital, la bibliothèque retrouvée des Haïdara réserve bien d'autres surprises. Elle est composée en effet de 3.000 manuscrits, dont des dizaines de textes originaux de Mahmoud Kati et d'un autre grand lettré arabe, l'Askia Mohamed, on y trouve plusieurs Corans enluminés, des traités de droit, de grammaire, d'astronomie et de médecine. Nous sommes devant la plus ancienne bibliothèque de l'Islam en Afrique Noire, explique l'historien Ismaïl Diadié Haïdara, auquel nous devons la réapparition de cette extraordinaire collection de manuscrits.

Le plus ancien volume de cette bibliothèque vient d'Espagne, c'est une copie de la *Shifa* du Cadi Lyad de Ceuta, qui date de 1343. Nous avons aussi un très beau Coran de 1465 rédigé en écriture andalouse. Ce sont ces deux volumes qu'Ali Ben Ziyad (un musulman d'origine gothique qui sera le père de Mahmoud Kati) emportera en 1468 de la ville de Tolède, quand il s'exilera d'Espagne, fuyant les bûchers de l'inquisition catholique. C'est avec son fils Mahmoud, et dans la ville de Goumbou, en pays Soninké, que la bibliothèque s'enrichit au point de devenir la plus importante de toute la région. A partir de ce moment, l'histoire de cette bibliothèque sera inséparable de celle de la famille Kati et plus tard de la famille Haïdara.

Dès le XIII^e siècle, Tombouctou devient un immense centre culturel: tous les écrits des plus grands savants arabes, mais aussi ceux des philosophes grecs de l'antiquité y sont présents. Tout le savoir du monde transite et se dépose dans la ville sainte, où les manuscrits, arrivés à dos de chameau au gré des caravanes, y sont copiés, achetés, échangés et enfin conservés sur papier à une époque où l'Occident des parchemins vient à peine de découvrir ce nouveau support de l'écriture.

Léon l'Africain, le voyageur-savant que tout le monde connaît aujourd'hui, grâce au roman de l'écrivain franco-libanais Amin-Maalouf,

et dont le vrai nom était Hassan El Wezzan, écrivait dans son livre *Description de l’Afrique (Wasal Ifriquyya)* que il y avait à Tombouctou “beaucoup d’Ulémas, de Cadis, d’Imams. Le roi leur donne des fortunes colossales et les honore à tous les égards”. A cette époque les livres et les manuscrits sont importés du Maroc à des prix exorbitants. On assiste à un phénomène unique dans l’histoire de l’humanité : le commerce des livres est de loin plus lucratif que celui de n’importe quelle autre marchandise ! Grâce à cette passion pour le savoir, les bibliothèques regorgent d’ouvrages de tous genres. Le métier de calligraphe devient le mieux rémunéré, que ce soit en or, en argent, en vaches, en moutons ou chameaux, selon ce qu’il est déclaré explicitement dans les notes qui accompagnent toujours l’exemplaire copié.

A ce jour l’UNESCO évalue à soixante mille les manuscrits qui se trouvent encore dans la zone de Tombouctou : un trésor inestimable pour tout historien. Ce sont des textes variés, qui vont du simple acte de commerce — qui pourtant représente encore une source précieuse de renseignements sur la nature des marchandises qui s’échangeaient dans la région de Tombouctou à différentes époques — à des documents ayant trait aux premiers explorateurs occidentaux qui arrivèrent dans la ville sainte au XIX^e siècle, comme, par exemple, la lettre du représentant britannique à Tripoli s’inquiétant du sort de Gordon Laing ou la note d’Ahmed Al Bakaï qui fait connaître la protection qu’il a accordée au savant allemand Heinrich Barth.

Les manuscrits de Tombouctou sont une richesse que seuls les chercheurs ou les savants peuvent voir. Dans le temps, l’hospitalité étant la règle, tout voyageur pouvait consulter la bibliothèque de son hôte, en faire copier tel ou tel volume, en échanger ou en acheter. Le savoir de Tombouctou était mobile, il circulait de l’Andalousie à l’actuel Nigéria. Aujourd’hui tout a changé, et c’est un véritable privilège que de pouvoir visiter une bibliothèque comme celle redécouverte par Ismaïl Haïdara et surtout en photographier quelques volumes.

Les Professeurs de l’Ecole d’Anthropologie de Paris et les chercheurs de l’Institut International d’Anthropologie sont à la pointe de cette immense campagne de sauvegarde et mise en valeur d’un patrimoine écrit d’une partie de l’humanité qui est en danger de disparition et qui a été ignoré par le monde scientifique et médiatique. Ils y ont trouvé le soutien du regretté philosophe et historien Michel Foucault. Ainsi nous pouvons montrer aujourd’hui la possibilité d’une reconstruction ethnologique et

politique d'un milieu humain à travers l'étude et la synthèse des structures "*archéologiques*" d'une société. Pour l'anthropologie culturelle ces missions et ces Colloques signifient notamment reconstituer une image vivante des populations anciennes du grand désert, grâce à leur mémoire conservée dans les bibliothèques héritées du passé et jamais violées de l'extérieur.

Pour la conservation et la restauration des manuscrits de Chinguetti, en Mauritanie, nous avons demandé un rapport technique complet à l'expert italien Marco Sassetti, présenté au Sixième Colloque Eurafricain du CIRSS en octobre 1995, publié dans les Actes en juillet 1996, mais dont la réalisation a été stoppée à cause des promesses de financement non maintenues des universités italiennes et de la Communauté Européenne.

En revanche une petite chance a permis, en janvier 2000, d'inaugurer les premiers locaux aménagés pour recevoir les 5.000 manuscrits de la bibliothèque Mamma Haidara de Tombouctou, vieille de plusieurs siècles, conservée de père en fils jusqu'au dernier descendant, Abdelkader Haidara. Ces manuscrits traitent de tout depuis le Moyen-Age arabe : histoire, littérature, astronomie, mathématiques, médecine, grammaire, théologie, corans, trafics caravaniers. Les plus anciens, reliés en cuir ouvragé et certains écrits sur peau tannée, sont des actes de vente sur le commerce du sel, de l'or, des esclaves, des relations commerciales et politiques avec le Maghreb et le Moyen-Orient, des poèmes sur divers thèmes, des documents sur la vie sociale et économique de l'époque des caravanes, de donations religieuses, des actes de mariages.

Le feu, l'eau, les termites. Tels sont les principaux prédateurs de ces fragiles trésors de papier. On pourrait en ajouter un quatrième qui s'appelle: le trafiquant. Bien des prospecteurs viennent acheter ces précieux manuscrits qu'ils revendront à prix d'or.

Les nouvelles technologies permettront peu à peu de sauver le contenu, à défaut parfois de pouvoir sauver l'objet lui-même : micro-filmage, numérisation, scannérisation. Elles permettront également de mettre à la disposition du plus grand nombre ces documents où chacun pourra puiser un peu de son histoire et des connaissances de l'Homme.



Fig. 37 – Manuscrit du XIV^e siècle (Coran), appartenant à une des bibliothèques privées de Tombouctou, très abîmé par le temps. Dans la dernière page du livre (*colophon*) le copiste notait son nom, la date à laquelle il avait achevé son travail, le lieu. Parfois le *colophon* révélait des faits importants. Un chercheur du Centre de Recherches Historiques Ahmed Baba (CEDRAB) de Tombouctou raconte qu'un copiste avait inscrit, pour dater son travail, «cette copie a été achevée deux ans après le tremblement de terre». Or, personne ne savait jusqu'alors qu'il y avait eu un tremblement de terre à Tombouctou. AG.

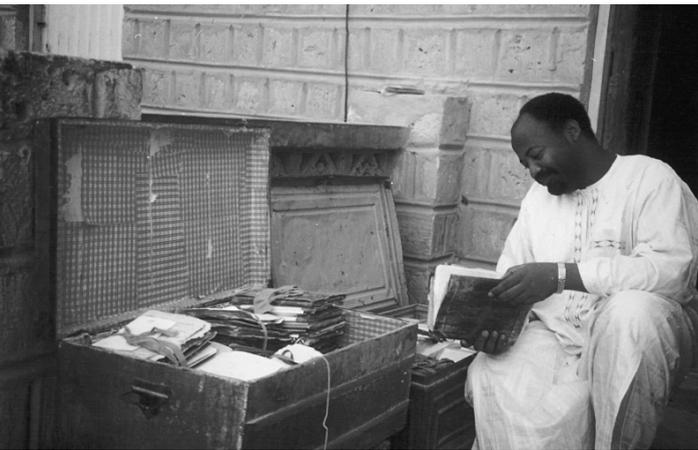


Fig. 38 – Le propriétaire de la plus riche bibliothèque privée de Tombouctou, Abdelkader Haidara, montre des anciens manuscrits gardés dans des malles de famille depuis des siècles. AG.

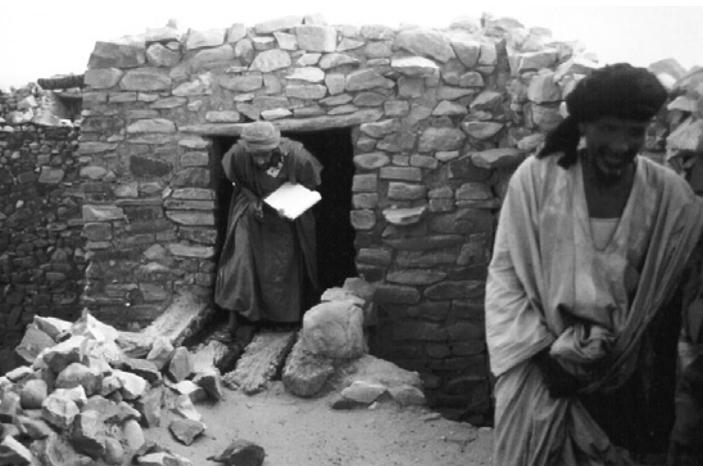


Fig. 39 – Des Maures de Chinguetti qui sortent, du sous-sol de leur maison à moitié écroulée, des anciens manuscrits pour montrer l'urgence de les restaurer et sauvegarder aux participants du 6^e Colloque du CIRSS (1995). AG.

Enquêtes sur le terrain en Afrique : la tradition orale au secours de l'anthropologie culturelle

L'UNESCO décida, lors de la quatorzième session de sa Conférence Générale, d'inclure dans le programme prioritaire du Projet d'histoire générale de l'Afrique la mise en œuvre de recherches et analyses des sources relatives à la tradition orale dans tous les domaines de l'histoire, de l'ethnographie, de la sociologie, des contes et légendes populaires, des croyances religieuses et du symbolisme artistique, anciens et contemporains. Un centre régional de documentation pour la tradition orale (C.R.D.T.O) a été créé par la suite dans le cadre des activités de l'Institut des Sciences Humaines de l'université de Niamey, sous la direction du linguiste et historien peul Diouldé Laya.

Des contacts furent établis dès les premières années entre les chercheurs africains et l'Institut International d'Anthropologie de Paris pour un travail de collaboration euro-africain et interdisciplinaire sur le terrain, cela en consultation avec les Etats membre du Centre de Niamey et les instituts nationaux africains de recherche, toujours dans le volet de la tradition orale. Ces enquêtes se sont déroulées auprès des populations, griots, poètes, chanteurs ambulants, conteurs, érudits, imams, interprètes de l'époque coloniale dans les aires culturelles malienne, mauritanienne, nigérienne, marocaine, algérienne, égyptienne et saharienne dans son sens géographique le plus large.

A propos de la tradition, quatre moments principaux du travail historique peuvent être évoqués : recueillir les documents ; les conserver; les diffuser; les interpréter. Aucune de ces étapes ne peut être négligée, ni a fortiori court-circuitée. Aucune ne peut être manipulée en amateur. Il y a des règles à appliquer qui contribuent au bon aloi du matériau, puis de l'ouvrage final. On peut choisir la méthode intensive qui concentre la recherche sur des points privilégiés, scientifiquement circonscrits au préalable. On peut appliquer aussi la manière extensive qui vise à jeter un immense filet d'enquêtes sur toute la zone considérée. On peut combiner les deux méthodes. Mais en tout état de cause, il n'est pas question de tout ramasser. L'acte matériel même de la collecte qui met face à face les postes émetteur et récepteur de cette communication (qui est une télécom-

munication temporelle, même quand on se trouve coincé dans une petite case obscure) présente des problèmes délicats de caractère technique ou psychologique.

La conservation de ces archives de la parole pose aussi de nombreux problèmes techniques de catalogage ou mise en fiches de stockage, de recopiage, etc. sans compter la récupération physique et l'engrangement de ce patrimoine à caractère national. Trop de chercheurs, en effet, considèrent encore l'Afrique comme un parc de chasse où l'on n'abat le gibier que pour emporter les trophées.

La transcription et la traduction des documents sérieux sont encore plus ardues. Là se dresse le mur des langues africaines si diverses. Sans compter que la langue de la tradition orale est souvent un dialecte ésotérique difficilement déchiffrable : de véritables hiéroglyphes parlés.

Quant à l'interprétation par l'historien, elle ne peut se faire qu'avec les précautions et le doigté d'un orfèvre, nous dit Diouldé Laya. En effet, sorti de son contexte, le texte littéraire oral est comme un poisson hors de l'eau : il meurt et se décompose. Il ressemble à ces danses à fonction sociale de la forêt tropicale qui sont transplantées dans l'or et le pourpre d'une scène occidentale, ou encore à ces statuettes votives d'ancêtres qui sont comme crucifiées sur des panneaux dans une salle froide de musée. Il ne faut donc pas déraciner le témoignage oral. Pour cela, l'historien devra s'entourer de spécialistes d'autres disciplines qui l'aideront à éviter les principaux écueils. Les musicologues mêmes ont leur mot à dire, car les chants et chansons à caractère historique sont littéralement les échos lointains d'un monde révolu, échos transmis avec la gouaille, la malice parfois acide, la sagesse sereine ou résignée de l'humour populaire. On y retrouve les indications les plus triviales et les peintures les plus truculentes de la vie quotidienne, "les travaux et les jours", les aliments, les vêtements, les outils, mais aussi les élans les plus nobles et les pensées les plus hautes de la collectivité.

ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES

Il faut d'abord délimiter le domaine de la tradition orale et en établir une typologie ; ensuite étudier les problèmes de la mise en forme et l'analyse de la tradition recueillie.

Qu'est-ce que la tradition orale ? Qui la détient ? Où et comment aborder ses détenteurs ?

1 — Les traditionalistes

L'actuelle génération de détenteurs de la tradition orale est sans doute la dernière qui puisse fournir des indications utilisables par l'historien. D'où l'urgence des opérations de collecte et l'intérêt d'identifier les informateurs les plus valables dans chaque zone susceptible d'être l'objet d'une enquête sur le terrain.

Les spécialistes réunis à Niamey ont confronté leurs expériences et examiné diverses méthodes pour l'identification, le choix, la prise de contact et l'interview avec les traditionalistes appartenant aux catégories suivantes: griots, conteurs et chanteurs, chefs de caste, lettrés musulmans et prêtres, maîtres-artisans, patriarches et chefs de famille, etc. D'autres groupes peuvent évidemment être mentionnés. Par exemple, la femme joue un rôle important dans la conservation et la transmission de la tradition orale; les instituteurs ont souvent l'occasion, de par leur fonction, de connaître des éléments intéressants de la tradition.

Sur le plan de la diffusion et des grands courants de la tradition, l'attention s'arrête sur l'axe du fleuve Niger, des sources du lac Débo et sur l'axe nord-sud reliant le fleuve au sud de l'actuel Ghana dans l'Ouest africain. Par contre, les conditions de recueil de la tradition changent dans les zones où n'existent pas, à proprement parler, de catégories spécifiques de traditionalistes: c'est le cas d'une partie du Cameroun, des civilisations du Golfe du Bénin et du monde bantou.

Enfin, du fait que la tradition est souvent secrète, se pose le problème des garanties particulières à donner, dans certains cas, aux traditionalistes interrogés.

2 — Typologie des traditions orales

Les traditions orales forment une partie essentielle du patrimoine culturel africain. Leur grande variété et leur richesse nécessitent une classification qui est fonction des centres d'intérêts considérés.

On peut dégager un certain nombre de types en utilisant plusieurs critères:

(1) Forme — Les traditions se présentent sous trois formes essentielles: prose, prose rythmée, poésie chantée ou non. La forme peut être

libre (conte, épopée, etc.); fixe et stéréotypée (chants rituels, code ésotérique de la royauté rwanda, poème épique du Fouta-Djalou appelés asko, etc.)

(2) Fond — On a tous les genres d'expression littéraire: textes historiques (généalogie, chroniques, récits), poèmes épiques et pastoraux, contes, fables, dictons, devinettes, théâtre, rites (car la méthodologie a également ses contraintes sur le terrain).

3 — Mise en forme et analyse des données recueillies

La collecte ne peut livrer tous les renseignements que si elle est systématiquement transcrite, classée et mise en fiche. On doit donc mettre au point un protocole de transcription et de traduction normalisée. Le document-type aurait trois objectifs :

- réunir tout d'abord les éléments d'information nécessaires à un travail historique de valeur scientifique ;
- assurer ensuite un minimum de standardisation ;
- faciliter enfin la comparaison entre les données recueillies dans différentes zones culturelles.

Un travail méticuleux est exigé par ces diverses phases. En particulier la transcription doit être établie avec soin et doit rendre fidèlement compte de toutes les nuances d'articulation et de prosodie du texte. Un tel travail ne peut être mené à bien que par des spécialistes, aidés d'assistants ayant une haute qualification.

Toutefois la tradition orale ne saurait être exploitée isolément de toutes les autres sources disponibles qui en constituent les contreforts extérieurs.

Et d'abord l'archéologie. Celle-ci pourra parfois fournir les éléments de datation suppléant à la carence chronologique qui est le véritable talon d'Achille de la tradition orale. C'est ainsi que, si certaines tombes étaient accessibles à la recherche scientifique, des repères chronologiques plus surs pourraient être exhumés.

Les documents écrits constituent un autre point d'appui. Il faudra faire appel ici aux travaux sur le terrain de l'anthropologie culturelle et de la sociologie. Il en va de même pour l'ethnologie. La comparaison des outils

Enquêtes sur le terrain en Afrique : la tradition orale au secours de l'anthropologie culturelle

et des traits de la vie quotidienne permet de mieux suivre l'évolution des sociétés.

Utilisation des ordinateurs

Dans un article paru dans *Les arabes par leurs archives (XVI^e-XX^e siècles)* par J. Berque, D. Chevallier et autres (CNRS Paris 1976, pp. 287-291), Biancamaria Scarcia Amoretti — professeur à la Faculté d'Etudes orientales de l'Université "La Sapienza" de Rome — souligne l'importance de la création d'outils pour lire et utiliser les matériaux historiques d'une façon objective, au-delà de l'aspect immédiat d'efficacité technique. Scarcia Amoretti a récemment défini elle-même cet article "un travail de pionnier pour l'époque, mais un peu archéologique aujourd'hui". Toutefois le but est de rendre possible "une exploitation plus moderne et plus cohérente des sources utilisées pour l'étude du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord, qu'elles apparaissent traditionnelles comme les chroniques, les histoires locales, les répertoires bio-bibliographiques, etc., ou d'emploi plus récent comme les archives ..."

Une procédure objective et univoque permettra d'envisager la contribution subjective du chercheur dans le résultat de la recherche. Quant à l'efficacité technique, la distinction entre outils classiques et outils modernes signifie qu'il convient de classer dans la première catégorie les index, les répertoires, les dictionnaires techniques, etc., tandis que le contenu des sources, donc des documents d'archives, relèverait des outils modernes. Par conséquent on peut considérer «comme un faux problème la question de savoir si les ordinateurs doivent être utilisés ou pas, puisqu'ils sont utiles pour la mécanisation ou l'établissement des outils "classiques", et qu'ils restent "neutres" quand il s'agit de l'étude scientifique des sources dans l'ensemble de leur contenu documentaire».

Le premier point à examiner est la possibilité d'élever à science la méthode d'utilisation des ordinateurs, en raison de la complexité des instruments qu'elle utilise et des voies qu'elle ouvre aux chercheurs dans les différents domaines. L'emploi des ordinateurs inséré dans une telle démarche ne représente plus simplement un fait "neutre", mais un choix qui détermine tout le processus méthodologique. Une méthode objective permettra de dépasser la distinction entre la recherche documentaire et son interprétation scientifique car, dès le moment où des matériaux sont rassemblés puis collationnés, une entreprise interdisciplinaire — obéissant à certaines règles d'autonomie "scientifique" — évitera d'introduire le but spécifique du chercheur comme élément d'interprétation prioritaire de la source.

«Pour le traitement des archives, écrit Scarcia Amoretti, il me paraît donc nécessaire de dépasser la formule : recherche documentaire → interprétation scientifique, pour lui préférer le processus : source → interdisciplinarité → objectivité scientifique, afin de respecter l'intégrité du document, de le considérer comme un fait objectif unitaire, et de le soumettre, en tant que tel, à toutes les disciplines intéressées, en évitant notamment d'opposer le secteur orientaliste aux autres. Dans ce cadre, on échappe à la dualité de l'«orientation documentaire» et de l'«orientation scientifique», pour ne retenir qu'une série d'approximations successives avec un minimum de gaspillage scientifique. Le problème du recours aux ordinateurs se pose à l'intérieur de ce processus par degrés d'approximation ... Mais par ailleurs, dans le domaine des sciences humaines, l'utilisation de ces appareils peut signifier, d'une part, l'élimination, au moins partielle, des décalages qui se sont formés entre leurs procédés de recherche et ceux des sciences exactes, et, d'autre part, la mise en cause d'une conception idéaliste de l'historien ou du philosophe ... En effet, l'utilisation des ordinateurs n'a aucun sens si elle ne permet pas une plus grande «démocratisation» de la recherche, c'est-à-dire une gestion aussi peu technologique et spécialisée que possible».

Annexe

L'Ecole d'Anthropologie de Paris

Les origines

L'Association pour l'Enseignement des Sciences Anthropologiques fut fondée par le professeur Paul Broca en 1876 et reconnue d'utilité publique par le Sénat et la Chambre des Députés le 22 mai 1889.

Dans le cadre de l'Association, trois institutions assurèrent longtemps la primauté des Sciences Humaines françaises dans le monde : l'Ecole d'Anthropologie, centre d'enseignement supérieur, l'Institut Français d'Anthropologie, à côté du Musée du Trocadéro et l'Institut de Paléontologie Humaine.

L'Ecole d'Anthropologie, dont le siège était alors situé à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 14 rue des Poitevins, adopta la définition que P. Broca donna de cette science nouvelle : *“L'Anthropologie est l'histoire naturelle du genre humain. Celle-ci inclut évidemment l'Anthropologie physique et l'Anthropologie culturelle”*. Toujours en 1889 un professeur de l'Ecole, A. Hovelacque, fonda la revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, qui devait être rédigée par les professeurs de l'Ecole. Elle allait devenir la prestigieuse “Nouvelle Revue Anthropologique”, dont la collection complète est conservée à la bibliothèque du Musée de l'Homme. La Revue allait devenir l'organe officiel de l'Institut International d'Anthropologie, créé en 1920 et reconnu d'utilité publique par le décret du 16 mars 1927.

Objectifs et orientations

Aujourd'hui encore l'Ecole d'Anthropologie ambitionne de transmettre aux futures générations le flambeau de la mémoire de l'humanité. Cela en maintenant et en développant les principes de son fondateur P. Broca.

L'objectif principal de l'Ecole d'Anthropologie est de comprendre l'Homme dans son intégralité. Sa démarche, depuis l'origine, est d'avant-garde puisqu'elle a été initiée avant même que les différents spécialistes en sciences humaines ne s'intéressent à une recherche globale et pluridisciplinaire.

La complémentarité des cinq départements d'enseignement (anthropologie générale, anthropologie biologique, anthropologie religieuse, ethnologie, anthropologie juridique et sociologique) autorise une approche globale de la nature humaine, l'approche anthropologique.

Notre enseignement consiste en une vulgarisation (au sens noble du terme) des connaissances anthropologiques afin d'y sensibiliser un large public, tant néophyte que professionnel. Il se démarque de l'enseignement universitaire par son approche interdisciplinaire.

Notre orientation

La mobilité des populations, l'accroissement des contacts entre cultures différentes et l'internationalisation des échanges marquent les dernières décennies du XX^e siècle.

Dans ce contexte social et économique où l'interculturel est de plus en plus présent, nous avons décidé récemment de recentrer notre enseignement sur la notion cruciale d'adaptabilité humaine.

C'est en effet le rôle des sciences humaines en général et plus particulièrement celui de l'Anthropologie d'apporter des réponses concrètes face aux incertitudes du moment.

Notre fonctionnement administratif

L'Ecole d'Anthropologie fonctionne sous sa forme associative. Elle est dirigée par son Conseil d'administration sous le contrôle annuel de son Assemblée Générale.

Elle maintient des liens étroits avec l'Institut International d'Anthropologie qui assure les liaisons informelles avec les chercheurs et organismes étrangers et publie la Nouvelle Revue Anthropologique rédigée par les

professeurs de l'Ecole. L'Institut organise, par ailleurs, les Congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique (le dernier a eu lieu à Trente en septembre 1993).

Les activités de l'Institut

L'Institut a créé en 1979 le "Centre International de Recherches Sahariennes et Sahéliennes" (C.I.R.S.S.) comme "cénacle de la décolonisation en sciences humaines" et pour coordonner des programmes de recherche et des missions pour de jeunes chercheurs des pays sahariens et sahéliens en collaboration avec des universitaires africanistes européens.

Le C.I.R.S.S. s'ouvre notamment aux anthropologues africains perdus dans l'anonymat et l'isolement de leurs laboratoires, musées ou instituts nationaux. De même il peut, sans but lucratif, mettre chercheurs et spécialistes européens à la disposition des gouvernements, universités ou organismes scientifiques africains qui en font la demande.

De nombreuses initiatives ont ainsi été réalisées au cours des 23 années d'existence du C.I.R.S.S., qui ont permis aux hommes "de terrain" des deux continents de confronter leurs expériences et de publier leurs résultats et projets dans des domaines aussi variés que la préhistoire, la proto-histoire, l'archéologie, l'ethno-histoire ancienne et moderne, la sociologie contemporaine ou la dynamique du développement.

Le C.I.R.S.S. a organisé huit colloques Euro-Africains sur invitations des gouvernements ou des institutions culturelles des pays concernés, ainsi que des séminaires et des tables rondes. A savoir : Paris — 20 Octobre 1979 ; Paris — Octobre 1980 ; Paris — Décembre 1980 ; Paris — Décembre 1981 ; Paris — 1984 ; Bamako — 1984 ; Florence — Avril 1985 ; Erfoud (Maroc) — Octobre 1985 ; Florence — Mai 1986 ; Milan — Octobre 1990 ; Trente (Italie) — Septembre 1993 ; Chinguetti (Mauritanie) — Octobre 1995 ; Milan — Mai 1998 ; Tombouctou — Novembre 2000.

Dans le cadre de la campagne mondiale de sensibilisation pour la sauvegarde des "bibliothèques du désert" le C.I.R.S.S. a participé à des tournées de conférences en France, Espagne, Italie, Maroc, à des festivals culturels internationaux et a monté des expositions ethnographiques et iconographiques dans plusieurs villes européennes.

Nos prestations

Notre enseignement est dispensé sous forme de cours et conférences complétés par des séminaires intensifs, études de terrain, visites, travaux dirigés et colloques.

Les étudiants qui ont validé leur “première année” peuvent préparer le Diplôme d’Eméritat de l’Ecole qui sanctionne la soutenance d’une thèse portant sur un sujet anthropologique défini en accord avec un Directeur de thèse et supervisée par ce dernier.

La nouvelle orientation de l’enseignement pour l’horizon du troisième millénaire

Avec les programmes d’anthropologie générale, d’anthropologie religieuse et d’anthropologie juridique l’Ecole a élaboré un nouveau programme dynamisé, pluridisciplinaire et adapté aux temps présents et aux exigences professionnelles des jeunes générations, dans le domaine de l’anthropologie culturelle.

Dans ce module d’anthropologie culturelle, des cours et des séminaires de spécialisation, concernant la formation d’experts en développement, en coopération humanitaire et en communication seront proposés aux étudiants déjà titulaires d’un titre d’enseignement supérieur. Ces cours, avec présence obligatoire, assureront à l’étudiant un certificat de diplôme et la publication d’une thèse sous forme de livre qui lui servira de “carte de visite” pour entrer dans son futur milieu professionnel.

Ce nouveau programme de formation continue est proposé en un seul module :

- Stratégie et éthique du développement et de la coopération Nord-Sud, gestion du patrimoine culturel.

Matières propédeutiques pour tous les modules

- L’Homme des origines.
- Les civilisations disparues.
- Les grandes explorations terrestres.

- L'adaptation de l'homme au milieu terrestre.
- Les religions et la science.
- Peuples et cultures en danger d'extinction. Les génocides culturels. Les conflits ethniques. Les droits de l'Homme et du citoyen.
- Les nouvelles voies des sciences humaines dans le monde.
- Les nouvelles "anthropologies" : politique, sociale, juridique, du développement et de la communication. Les recherches interdisciplinaires : l'exemple nouveau de l'ethno-archéologie.
- L'anthropologie culturelle dans les projets de civilisation.
- L'organisation et la réalisation "sur le terrain" de missions de recherche ou d'étude en sciences humaines.

Matières pouvant être choisies comme sujets de mémoires ou thèses

- Protection des biens culturels et du patrimoine naturel.
- Revalorisation du patrimoine historique et artistique national.
- Création d'archives nationales, bibliothèques spécialisées, maisons de la culture. Organisation pratique de nouveaux musées. Les expositions de protection des biens culturels en cas de conflit armé.
- Méthodologie de recherche et enquête ethnographiques et sociologiques "sur le terrain" pour la sauvegarde des cultures et traditions régionales.
- L'approche psycho-dynamique des problèmes d'émigration, démographique, déplacement des populations, aide alimentaire et sanitaire aux victimes des guerres ou des calamités naturelles.
- Education et formation de l'enfance et de l'adolescence.
- Coopération internationale, stratégie de développement, aménagement et gestion des territoires, protection et mise en valeur des ressources humaines.
- Les nouvelles technologies de développement : mythes et réalités.
- L'indépendance dans la politique de défense.
- Les dimensions culturelles du développement.
- Les droits de l'Homme.
- L'organisation de séminaires, conférences, congrès internationaux.
- Le tourisme culturel dans le contexte du développement des pays du Tiers Monde.

L'Ecole d'Anthropologie de Paris a établi des accords d'échange et de collaboration avec l'Institut d'Anthropologie de l'Université de Florence, avec le "Centro Studi Archeologia Africana" de Milan, le "Centro Camuno di Studi Preistorici" (Capo di Ponte, Italie), la Société de Géographie et

le Musée de l'Homme (Paris), l'Institut des Etudes Africaines de l'Université Mohamed V de Rabat (Maroc), l'Institut d'Anthropologie de Mexico, l'Institut des Sciences Humaines de l'Université de Niamey (Niger), l'Institut Mauritanien de la Recherche Scientifique (Nouakchott), le Département d'Histoire de l'Université d'Evanston (USA), l'Institut du Monde Arabe (Paris), la Division du Patrimoine Culturel de l'UNESCO, le Legado Andalusi de Grenade (Espagne), la Fondation Al-Furçan de l'Héritage Islamique (Londres), le Département des Sciences Historiques de l'Université de Las Palmas (Iles Canaries), l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (France), la Fondation Orient-Occident (France) et l'Organisation Islamique pour l'Education, les Sciences et la Culture (ISESCO) ayant son siège à Rabat.

Orientations bibliographiques

Pour compléter vos connaissances

- ABEL F. 1985, Gestes de conversations dans le Constantinien, in *Geste et Image*, 4, pp. 39-67.
- ABELES M. 1989, *Jours tranquilles en 89. Ethnologie politique d'un département français*, Odile Jacob, Paris.
- ABELES M. 1990, *Anthropologie de l'Etat*, Armand Colin, Paris.
- ABELES M. 1996, *En attente d'Europe*, Hachette, Paris.
- ABELES M., JEUDY H.P. 1997, *Anthropologie du politique*, Editions Armand Colin, Paris.
- ADAM J.P. 1975, *L'Archéologie devant l'imposture*, Paris.
- ADAM K.D., KURZ R. 1980, *Eiszeitkunst im süddeutschen Raum*, Stuttgart.
- ADAM K.D., KURZ R. 1984, *L'Art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris.
- ADLER A. 1982, *La mort est le masque du roi*, Payot, Paris.
- ADLER J. 1995, "Theme cities", *Newsweek*, September 25, 44-47.
- AGENCE CANADIENNE DE DEVELOPPEMENT INTERNATIONAL (ACDI) 1991, *Développement social et communautaire ; Le développement durable*, ACDI, Hull (Québec).
- ALBERS J. 1974, *L'interaction des couleurs*, Ed. Hachette, Paris.
- ALLIERES J. 1986, *Les Basques*, P.U.F., 3^e édition, Paris.
- ALMASY P. 1975, *La photographie, moyen de communication*, Ed. Téma, Paris.
- ALMERAS J., FURIA D. 1973, *Méthodes de réflexion et techniques d'expression*, Armand Colin, Paris.
- ALTHABE G., FABRE D., LENCLUD G. 1992, *Vers une ethnologie du présent*, Editions Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- AMMERMANN A.J., CAVALLI-SFORZA L. 1986, *La transizione neolitica e la genetica di popolazioni in Europa*, Ed. Bollati-Boringhieri, Torino, (édition anglaise, 1984, Princeton University Press).
- AMSELLE J.L. 1990, *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Payot, Paris.
- AMSELLE J.L., M'BOKOLO E. 1985, *Au Cœur de l'ethnie, ethnies, tribalisme et Etat en Afrique*, Editions La Découverte.
- ANATI E. 1989, *Les origines de l'art et la formation de l'esprit humain*, traduit de l'italien par Ménard D., Albin Michel, Paris.
- ANATI E. 1995, *Les racines de la culture*, sc. Vol. 15. Edition del Centro Camuno, Capo di Ponte.
- ANATI E. 1995, *Il Museo Immaginario della Preistoria : l'arte rupestre nel mondo*, Jaca Book, Milano, (trad. fr. 1996, *L'art rupestre dans le monde. L'imaginaire de la préhistoire*. Larousse, Paris).

- ANATI E. 1999, *La religion des origines*, Bayard, Paris.
- ANDERSON B. 1983, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New Left Books, London.
- ANGELA P., ANGELA A. 1989, *La straordinaria storia dell'Uomo*, Mondadori, Milano.
- ANSPACH M.R. 2002, *A charge de revanche : figures élémentaires de la réciprocité*, Editions Seuil, Paris.
- ARCENAS E.M. 1991, *Constructing a 'Communication' Lexikon : A Study of How 'Communication' Entered the Linguistic Mainstream of Journalism Education*, International Communication Association, Chicago, 23-27 Mai.
- ARECCHI P. 1997, *Des gènes au comportement : introduction à la génétique comportementale*, De Boeck Université, Paris.
- ARGYRIS Ch. 1952, "Diagnosing Defenses against the Outsider", *Journal of Social Issues*, VIII, 3, pp. 24-34.
- ARNOULD E. 1989, "Anthropology and west african development : a political economic critique and autocritique", *Human Organization*, 48 (2) : 135-148.
- ASHBY R. 1952, *Design for a Brain*, Wiley, New York.
- ATKINSON R.J.C. 1946, *Field Archaeology*, Londres.
- ATTNEAVE F. 1959, *Application of Information Theory to Psychology*, Holt, Rinehart and Winston, New York.
- AUER M. 1987, *Encyclopédie internationale des photographes de 1839 à nos jours*, Caméra Obscura, Lausanne.
- AUGE M. 1977, *Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Flammarion, Paris.
- AUGE M. 1994, *Le Sens des autres, actualité de l'anthropologie*, Editions Fayard, Paris.
- AUMASSIP G. 2001, *L'Algérie des premiers hommes*, Maison des Sciences de l'Homme Ibis Press, Paris.
- AUREUX S. 1999, *Langage, la raison et les normes*, P.U.F., Paris.
- AUSTIN J.L. 1962, *How to Do Things with Words*, Clarendon Press, Oxford (trad. fr. 1970, *Quand dire c'est faire*, Seuil, Paris).
- AZOULAY L. 1900, "L'ère nouvelle des sons et des bruits", *Bulletins et mémoires de la société d'anthropologie de Paris*, 1 : 172-178.
- BACHELARD G. 1965, *La Formation de l'esprit scientifique*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris.
- BACHMAN Ch., LINDENFELD J., SIMONIN J. 1981, *Langage et Communications sociales*, Hatier, Paris.
- BAHUCHET S. 1986, *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine*, SELAF, Paris.
- BAILEY F. 1973, *Debate and compromise : the politics of innovation*, Blackwell, Oxford.
- BALANDIER G. 1956, "Grandeur et servitude de l'ethnologie", *Cahiers du Sud* 43 (337), pp. 450-456.
- BALANDIER G. 1967, *Anthropologie politique*, Quadrige/P.U.F., Paris.
- BALANDIER G. 1971, *Sens et puissance*, P.U.F., Paris.
- BALANDIER G. 1985, *Le Détour. Pouvoir et modernité*, Fayard, Paris.
- BALLE F., PADIOLEAU J. (éds) 1973, *Sociologie de l'information. Textes fondamentaux*, Larousse, Paris.
- BANDI H.-G. et al. (dir. publ.) *La contribution de la zoologie et de l'éthologie à l'interprétation de l'art des peuples chasseurs préhistoriques*, Fribourg.

- BANDI H.-G., MARINGER J. 1952, *L'Art préhistorique : les cavernes, le Levant espagnol, les régions arctiques*, Bâle.
- BANKS K.N. 1984, *Climates, Cultures and Cattle : The Holocene Archaeology of the Eastern Sahara*, Dallas.
- BAR-HILLEL Y. 1964, *Language and Information*, Reading, Addison-Wesley, Mass.
- BARE J.-F. (dir.), 1995, *Les Applications de l'ethnologie*, Karthala, Paris.
- BARIL D. et al. 1971, *Techniques de l'expression écrite et orale*, Sirey, Paris.
- BARISANO E., BARTHOLOME E., BARCOLONGO B. 1984, *Téledétection et archéologie*, CNRS, Paris.
- BARKER P. 1977, *The Techniques of Archaeological Excavations*, Londres.
- BARNARD C. 1938, *The Functions of the Executive*, Harvard University Press, Cambridge.
- BARNARD P. 1998, *Les voix de l'oubli*, Anako, Paris.
- BARREAU H. 1990, *l'Epistémologie*, P.U.F., Paris.
- BARRET A. 1977, *Les premiers reporters photographes, 1848-1914*, Ed. André Barret, collection "Trésors de la photographie", Paris.
- BARROW J. *Les Origines de l'univers*, Hachette, Paris.
- BARTHES R. 1980, *La chambre claire*, Ed. Gallimard-Seuil, Paris.
- BASTIDE R. avril-mai 1956, «Lévi-Strauss ou l'ethnologue" à la recherche du temps perdu», *Présence africaine*, pp. 150-155.
- BASTIDE R. (éd.) 1962, *Sens et usages du terme structure dans les sciences humaines et sociales*, Mouton, La Haye.
- BATESON G. 1936, *Naven : A Survey of the Problems Suggested by a Composite Picture of the Culture of a New Guinea Tribe Drawn From Three Points of View*, Cambridge University Press, Cambridge ; 2nd ed. 1958 : Stanford University Press, Stanford (trad. fr. 1971, *La Cérémonie du Naven*, Ed. de Minuit, Paris; "Epilogue 1958" in Bateson, 1977 : 165-187).
- BATESON G. 1956, "The Message 'This is Play'", in Schaffner, Bertram (ed.), *Group Processes : Transactions of the Second Conference*, Josiah Macy Jr. Foundation, New York, pp. 145-242.
- BATESON G. 1966, "Problems in Cetacean and Other Mammalian Communication", in Norris, Kenneth (ed.), *Whales, Dolphins and Porpoises*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, pp. 569-599 (trad. fr. in : Bateson, 1972/1980 : 118-132).
- BATESON G. 1972, *Steps to an Ecology of Mind*, Chandler, San Francisco (trad. fr. : *Vers une écologie de l'esprit*, 1977 (tome 1), 1980 (tome 2), Seuil, Paris).
- BATESON G. 1979, *Mind and Nature : A Necessary Unity*, Dutton, New York (trad. fr. : 1984, *La Nature et la pensée*, Seuil, Paris).
- BATESON G. 1981, "Communication", in Winkin Y. (éd.), 1981 : 116-144.
- BATESON G., MEAD M. 1942, *Balinese Character*, New York Academy of Sciences, New York.
- BATESON G., RUESCH J. 1951, *Communication : The Social Matrix of Psychiatry*, Norton, New York (trad. fr. 1988 : *Communication et Société*, Seuil, Paris).
- BAUMAN R., SHERZER J. (eds.) 1974, *Explorations in the Ethnography of Speaking*, Cambridge University Press, London.
- BEAUDIQUEZ M. 1983, *Guide de bibliographie générale, méthode et pratique*, Saur, Paris.

- BECKER H.S. 1964, "Problems in the Publication of Field Studies", in Vidich A., Bensman J., Stein M. (eds), 1964 : 267-284.
- BECKER H.S. 1981, *Explaining Society Photographically*, Evanston, Mary and Leigh Block Gallery, NorthEastern University, Chicago.
- BEINSTEIN J. 1975, "Conversations in Public Places", *Journal of Communication*, 25, 1, pp. 85-95.
- BELISLE C., JOUANNADE G. 1988, *La Communication visuelle*, Les Editions d'Organisation, Paris.
- BELL M.J. 1975, *Running Rabbits and Talking Shit : Folkloric Communication in an Urban Black Bar*, University of Pennsylvania, Dpt of Folklore and Folklife, Philadelphia.
- BELLANGER L. 1981, *L'Expression orale*, ESF, Paris.
- BELLONE R. *Histoire mondiale de la photographie en couleurs*, Ed. Hachette-Réalités, Paris.
- BELLWOOD P.S. 1980, "Le peuplement du Pacifique", *Pour la Science*, janvier.
- BELTRAN MARTINEZ A. 1968, *Arte rupestre levantina*, Saragosse.
- BENDER B. 1975, *Farming in Prehistory : From Hunter-Gatherer to Food Producer*, Londres.
- BENDER B. 1978, "Gatherer-Hunter to Farmer : A Social Perspective", *World Archaeology*, Vol. 10, pp. 204-222.
- BERGALA A., DEPARDON R. 1980, *Correspondance new-yorkaise, les absences du photographe*, Libération, Ed. de l'Etoile, Paris.
- BERNAL I. 1980, *A History of Mexican Archaeology*, Londres.
- BERNARD J. 1983, *Le Sang et l'Histoire*, Paris.
- BERNARD P., HUTEAU M. 1996, *La Chine insolite des minorités*, Anako, Paris.
- BERNARD P., HUTEAU M. 1999, *Peuples d'Indochine*, Anako, Paris.
- BERNUS E.S., DESJEUX C.B. 1983, *Touaregs*, L'Harmattan, Coll. CAIRN, Paris.
- BIBBY G. 1957, *The Testimony of the Spade*, New York.
- BIEBUYCK D. (ed.) 1969, *Tradition and Creativity in Tribal Art*, University of California Press, Berkeley
- BINFORD L.R. 1962, "Archaeology as Anthropology", *Am. Antiq.*, Vol. 28.
- BINFORD L.R. 1972, *An Archaeological Perspective*, New York/Londres.
- BINFORD L.R. 1983, *In Pursuit of the Past : Decoding the Archaeological Record*, Londres.
- BINFORD S.R., BINFORD L.R. (dir. publ.) 1968, *New Perspectives in Archaeology*, Chicago.
- BIRDSELL J.B. 1951, "The Problem of the Early Peopling of the Americas as Viewed from Asia", in Lauglin W.S. (éd.), *Papers in Physical Anthropology of American "Indians"*, New York.
- BIRDWHISTELL R. 1967, "La communication non verbale", in Alexandre P. (dir. publ.), *L'Aventure humaine. Encyclopédie des sciences de l'homme*, Ed. Kister, Genève — Ed. de la Grange Batelière, Paris, Vol. 5, pp. 157-166.
- BIRDWHISTELL R. 1971, "Communication : A Continuous Multi-Channel Process", in Beckenbach E., Tompkins Ch. (eds.), *Concepts of Communication : Interpersonal, Intrapersonal and Mathematical*, J. Wiley, New York, pp. 35-61.
- BIRDWHISTELL R. 1974, "The Language of the Body : The Natural Environment of Words", in Silverstein A. (ed.), *Human Communication : Theoretical Explorations*, J. Wiley, New York, pp. 203-220.

- BIRDWHISTELL R. 1981, "Un exercice de kinésique et de linguistique : la scène de la cigarette", in Winkin Y. (éd.), 1981 : 160-190.
- BIRDWHISTELL R. 1986, "Quelques réflexions sur la communication", *Cahiers de Psychologie Sociale*, n° 29, janvier, pp. 3-6.
- BLANCHET A. et al. 1987, *Les Techniques d'enquête en sciences sociales*, Dunod, Paris.
- BLOCH M.R. 1963, "The Social Influence of Salt", *Sci. Am.*, Vol. 209, n° 1, pp. 88-96.
- BLOM J.P., GUMPERZ J. 1972, "Social Meaning in Linguistic Structure : Code-Switching in Norway", in Gumperz J. et Hymes D. (eds), *Directions in Sociolinguistics : The Ethnography of Communication*, Holt, Rinehart and Winston, New York, pp. 407-434.
- BLUMER H. 1969, *Symbolic Interactionism*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J.
- BOAS F. 1911, *Handbook of Native American Languages*, Part 1, Bulletin n° 40, Bureau of American Ethnology, Government Printing Office, Washington.
- BOAS F. 1927, *Primitive Art*, Instituttet for sammelignende kulturforshning, Oslo.
- BODMER W., CAVALLI-SFORZA L. 1960, "Intelligence and Race", *Scientific American*, (caractère héréditaire du quotient intellectuel, QI, et des différences entre les races et les classes sociales).
- BOISSEVAIN J. 1974, *Friends of Friends*, Blackwell, London.
- BOKONYI S. 1974, *History of Domestic Mammals in Central and Eastern Europe*, Budapest.
- BOONE L., WINKIN Y. 1979, "Le gatekeeper et la sélection des nouvelles", in Thoveron G. (éd.), *Information et Média*, Cahiers JEB, Bruxelles, pp. 103-123.
- BORGE J. 1982, *Histoire de la photographie de reportage*, Ed. Fernand Nathan, Paris.
- BORILLO M., GARDIN J.-C. 1974, *Les Banques de données archéologiques*, CNRS, Paris.
- BORILLO M., GUENOCHÉ A., VEGA W.F. 1977, *Raisonnement et méthodes mathématiques en archéologie*, CNRS, Paris.
- BORILLO M. (dir. publ.) 1978, *Archéologie et calcul*, CNRS, Paris.
- BOUDON R., LAZARSFELD P. 1965, *Le Vocabulaire des sciences sociales. Concepts et indices*, Mouton, Paris.
- BOUGCHICHE L. 1997, *Langues et littératures berbères des origines à nos jours. Bibliographie Internationale et systématique*, Préface de Lionel Galand, Ibis Press, Paris.
- BOULTE P. 1991, *Le Diagnostic des organisations appliqué aux associations*, P.U.F., Paris.
- BOURDIEU P. 1965, *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Ed. de Minuit, Paris.
- BOURDIEU P. 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, Genève.
- BOURDIEU P. 1975, "Méthode scientifique et hiérarchie sociale des objets", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1, pp. 4-6.
- BOURDIEU P. 1981, *Questions de Sociologie*, Ed. de Minuit, Paris.
- BOURDIEU P. 1982, *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris.
- BOURDIEU P. 1994, *Raisons pratiques*, Ed. de Minuit, Paris.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C., PASSERON J.-C. 1968-1973 (2^e éd.), *Le métier de sociologue*, Mouton-Bordas, Paris/la Haye.
- BOUTINET J.-P. 1990, *Anthropologie du projet*, P.U.F., Paris.

- BRADY I. (ed.) 1991, *Anthropological poetics*, Rowman and Littlefield, Savage, Md.
- BRAHIC A. *Enfants du Soleil, histoire de nos origines*, Editions Odile Jacob, Paris.
- BRAIDWOOD R.J. 1960, "The Agricultural Revolution", *Sci. Am.*, Vol. 203, pp. 130-48.
- BRAIDWOOD R.J., WILLEY G. (dir. publ.) 1962, *Courses Towards Urban Life*, Chicago.
- BRAIDWOOD R.J. 1984, *Prehistoric Men*, Chicago.
- BRAIVE M. 1974, *L'âge de la photographie*, Ed. de la Connaissance, Bruxelles.
- BRETON Ph. 1995, *A l'image de l'Homme. Du Golem aux créatures virtuelles*, Seuil, Paris.
- BRETTELL C.B. (ed.) 1993, *When They Read What we Write : The Politics of Ethnography*, Bergin and Garvey, Westport, Conn.
- BREUIL H. 1952, *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Montignac.
- BREZILLON M. 1980, *Dictionnaire de la préhistoire*, Paris.
- BRIGARD De E. 1979, "Histoire du film ethnographique" in C. de France (éd.), *Pour une anthropologie visuelle*, Mouton, Paris.
- BROMLEY Y.V., PERSIC A.I., TOKAREV S.A. 1972, *Problemy etnografii i antropologii v svete neucnogo nasledija F. Engelsa*, Moscou.
- BROTHWELL D. 1962, *Digging up Bones*, London.
- BROTHWELL D.R., CHIARELLI B. (eds) 1973, *Population Biology of the Ancient Egyptians*, Academic Press, London.
- BROTHWELL D., HIGGS E.S. (dir. publ.) 1970, *Science in Archaeology : A Survey of Progress and Research*, 2^e éd., London.
- BRUCKNER P. 1983, *Le Sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Seuil, Paris.
- BRUNSVICK Y., DAUZIN A. 1998, *Naissance d'une civilisation : le choc de la mondialisation*, Ed. UNESCO, Paris.
- BRUYNE (de) P., HERMAN J., SCHOUTHEETE (de) M. 1974, *Dynamique de la recherche en sciences sociales. Les pôles de la pratique méthodologique*, P.U.F., Paris.
- BUHLER K. 1933, "Die Axiomatik der Sprachwissenschaft", *Kant-Studien*, Vol. 38, pp. 19-90.
- BULCOURT R. (dir.) 3e éd. 1991, *Abrégé du code typographique à l'usage de la presse*, CFPJ, Paris.
- BURGER J. 2000, *Premières nations : un avenir pour les peuples autochtones*, Préface de Mme Danielle Mitterand, Anako, Paris.
- BURGESS R. 1982, *Field Research : A Source-book and Field Manual*, G. Allen and Unwin, London.
- BUSHNELL G.H.S. 1965, *Ancient Arts of America*, Londres.
- BYERS P. 1964, "Still Photography in the Systematic Recording of an Analysis of Behavioral Data", *Human Organization*, 23, pp. 78-84.
- CADORET A. 1995, *Parenté plurielle, anthropologie du placement familial*, Editions L'Harmattan, Paris.
- CAI H. 1997, *Une Société sans père ni mari, les Na de Chine*, P.U.F., Paris.
- CAMPBELL D.T., STANLEY J.C. 1966, *Experimental and Quasi-Experimental Designs for Research*, Rand Mc Nally, Chicago.
- CAMPS G. 1982, *La Préhistoire. A la recherche du paradis perdu*, Perrin.

- CANDAU J. 1996, *Anthropologie de la mémoire*, P.U.F., Paris.
- CAREY J. 1989, *Communication as Culture : Essays on Media and Society*, Unwin Hyman, Boston.
- CARTIER-BRESSON A. 1985, "La préservation des photographies", in *La Gazette des archives*, n° 128.
- CARTIER-BRESSON H. 1986, "L'instant décisif", in *Les Cahiers de la photographie*, n° 18, Paris.
- CAVALLI-SFORZA L. 1968, "Studi sulla struttura genetica di una popolazione italiana", article publié dans *Le Scienze*.
- CAVALLI-SFORZA L. 1973, "Origin and Differentiation of Human Races", *Proc. R. Anthropol. Inst. G. B. for 1972*, Londres.
- CAVALLI-SFORZA L. 1986, *African Pygmies* (recueil d'études anthropologiques, génétiques et médicales sur les Pygmées), Academic Press, Orlando, Floride.
- CAVALLI-SFORZA L. 1991, "Genes, populations and languages", *Scientific American* (novembre)
- CAVALLI-SFORZA L. 1997, *Gènes, peuples et langues*, Editions Odile Jacob, Paris.
- CAVALLI-SFORZA L., BODMER W. 1971, *The Genetics of Human Populations*, Freeman, San Francisco.
- CAVALLI-SFORZA L., FELDMAN M. 1981, *Cultural Transmission and Evolution*, Princeton University Press, (théorie de la transmission culturelle sous forme mathématique).
- CAVALLI-SFORZA L., *Cultural transmission and adaptation*, article paru en anglais, français et espagnol dans la revue *Trend in Archeology*, Vol. 40, n° 15, Basil Blackwell, UNESCO.
- CAVALLI-SFORZA L., MENOZZI P., PIZZA A. 1994, *History and Geography of Human Genes*, Princeton University Press (en italien, *Storia e Geografia dei Geni Umani*, Ed. Adelphi). Les conclusions ont été publiées par les auteurs dans deux articles en langue anglaise: "Reconstruction of human evolution : bringing together genetics, archeology and linguistics", *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, Vol. 85, pp. 6002-6006, 1988, et "Demic expansions and evolution", *Science*, Vol. 259, pp. 639-646, 1993.
- CAVALLI-SFORZA, MINCH, MOUNTAIN 1992, *Coevolution of genes and languages revisited*, *Proc. Nat. Acad. Sciences*, Vol. 89, pp. 5620-5622.
- CAZES G. 1989, *Les nouvelles Colonies de vacances ? Le tourisme international à la conquête du Tiers-Monde*, L'Harmattan, Paris.
- CAZES G. 1992, *Tourisme et Tiers-Monde. Un bilan controversé*, L'Harmattan, Paris.
- CERAM C.W. 1971, *The First American : A Study of North American Archaeology*, New York.
- CESAIRE A. 1995, *Discours sur le colonialisme*, Présence Africaine, Paris.
- CHAMBERS E. 1987, "Applied anthropology in the post-Vietnam era : anticipations and irony", *Annual Review of Anthropology*, 16 : 309-337.
- CHAMPION T. et al. 1984, *Prehistoric Europe*, London.
- CHANG K. C. 1967, *Rethinking Archaeology*, New York.
- CHANG K. C. (dir. publ.) 1968, *Settlement Archaeology*, Palo Alto.
- CHAPLIN R. E. 1971, *The Study of Animal Bones from Archaeological Sites*, London.
- CHAULEUR A. 1980, *Bibliothèques et archives, comment se documenter ?*, Economica, Paris.

- CHEIKH ANTA DIOP 1955, *Nations nègres et culture. Origine nègre de la civilisation égyptienne*, Nouvelles Editions Africaines, Dakar.
- CHEIKH ANTA DIOP 1977, *Parenté génétique entre les langues de l'Égypte pharaonique et les langues négro-africaines*, Nouvelles Editions Africaines, Dakar.
- CHIARELLI B. 1968, "La popolazione umana nel mondo : ieri, oggi, domani. La natura e l'uomo", *Quaderni di documentazione antropologica*, Ed. Levrotto e Bella, Torino.
- CHIARELLI B. 1970, "Evoluzione fisica dei primati ed origine dell'uomo", *Antropologia I*, Ed. Levrotto e Bella, Torino.
- CHIARELLI B. (ed.) 1971, "Comparative Genetics in Monkeys, Apes and Man", *Proceedings of Symposium on Comparative Genetics in Primates and Human Heredity* (Erice, 1970), Academic Press, London.
- CHIARELLI B. 1972, *Taxonomic Atlas of Living Primates*, Academic Press, London.
- CHIARELLI B. 1980, "La ricerca scientifica nei Musei antropologici italiani", *Atti del II Congresso dell'ANMS, Associazione Musei Scientifici*, Torino, pp. 125-128.
- CHIARELLI B. 1984, *Origine della socialità e della cultura umana. Introduzione a una etnologia naturalistica*, Laterza, Bari.
- CHIARELLI B. 1991, *Razza umana. Storia e biologia*, Edizioni Cultura della Pace, S. Domenico di Fiesole.
- CHIARELLI B. 1993, *Bioetica globale*, Ed. A. Pontecorboli, Firenze.
- CHIARELLI B. 1995, *Man between past and future*, Institute for the Study of Man, Washington.
- CHILDE V.G. 1929, *The Danube in Prehistory*, Oxford.
- CHILDE V.G. 1942, *What Happened in History*, Harmondsworth
- CHILDE V.G. 1950, "The Urban Revolution", *Town Plann. Rev.*, Liverpool, Vol. 21, n° 1, pp. 1-17.
- CHILDE V.G. 1951, *Social Evolution*, London.
- CHILDE V.G. 1952, *New Light on the Most Ancient East*, London.
- CHILDE V.G. 1954, *What Happened in History*, Harmondsworth.
- CHILDE V.G. 1957, *The Dawn of European Civilization*, 5^e éd., London.
- CHILDE V.G. 1958, *The Prehistory of European Society*, Harmondsworth.
- CHIPPINDALE C. (dir. publ.) 1989, *The Pastmasters. Eleven Modern Pioneers of Archaeology*, London.
- CHOQUET C., DOLLFUS O., LE ROY E., VERNIERES M. 1993, *Etat des savoirs sur le développement. Trois décennies de sciences sociales en langue française*, Karthala, Paris.
- CIOCHON R.L., CHIARELLI B. 1980, *Evolutionary Biology of the New World Monkeys and Continental Drift*, Plenum Press, New York.
- CLAESSEN H.J., SKALNIK P. (eds) 1978, *The Early State*, Mouton, La Haye-Paris.
- CLARK J.G.D. 1952, *Prehistoric Europe : The Economic Basis*, London.
- CLARK J.G.D. 1957, *Archaeology and Society : Reconstructing the Prehistoric Past*, 2^e éd., London.
- CLARK J.G.D. 1966, *Symbols of Excellence*, Cambridge.
- CLARK J.G.D. 1970, *The Prehistory of Africa*, London.
- CLARK J.G.D. 1977, *World Prehistory in New Perspective*, 3^e éd., Cambridge.
- CLARK J.G.D. 1983, "From the Earliest Times to c. 500 bc", in : J.D. Clark (dir. publ.), *The Cambridge History of Africa*, Vol. 1, Cambridge.

- CLARK J.G.D., BRANDT S.A. (dir. publ.) 1984, *From Hunters to Farmers : The Causes and Consequences of Food-Production in Africa*, Berkeley.
- CLARKE D.L. 1968, *Analytical Archaeology*, London (2^e éd., 1978).
- CLARKE D.L. (dir. publ.) 1972, *Models in Archaeology*, London.
- CLASON A.T. (dir. publ.) 1975, *Archaeozoological Studies*, Amsterdam.
- CLASTRES P. 1974, *La société contre l'Etat*, Minuit, Paris.
- CLAUDOT-HAWAD H. 1990, *Touaregs, exil et résistance.*, Edisud, Aix-en-Provence.
- CLAXTON M. 1994, *The cultural dimension of development*, Ed. UNESCO, Paris.
- CLERGERIE B. 1993, *Dimension culturelle et processus de décision dans les entreprises et projets de développement*, Ed. UNESCO, Paris.
- CLEYET-MICHAUD M. 1973, *Le nombre d'or*, Ed. P.U.F., collection "Que sais-je?», Paris.
- CLIFFORD J. 1988, *The Predicament of Culture : Twentieth Century, Ethnography Litterature and Art*, Cambridge MA, Harvard University Press.
- CLIFFORD J. 1996, *Malaise dans la culture*, Editions de l'Ecole Nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris.
- CLIFFORD J., MARCUS G. (eds) 1986, *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, University of California Press, Berkeley.
- CLUTION-BROCK J. 1981, *Domesticated Animals from Early Times*, London.
- COCHRANE G. 1971, *Development anthropology*, Oxford University Press, New York.
- COHEN M.N. 1977, *The Food Crisis in Prehistory : Overpopulation and the Origins of Agriculture*, Yale.
- COLES J. 1972, *Field Archaeology in Britain*, London.
- COLES J. 1979, *Experimental Archaeology*, London.
- COLES J.M., HIGGS E.S. 1969, *The Archaeology of Early Man*, London.
- COLES J.M., SIMPSON D.A. (dir. publ.) 1968, *Studies in Ancient Europe : Essays Presented to Stuart Piggott*, Leicester.
- COLES S. 1959, *The Neolithic Revolution*, London (7^e éd., 1970).
- COLLIER J. 1967, *Visual Anthropology : Photography as a Research Method*, Holt, Rinehart and Winston, New York.
- COMBESSIE J.-C. 1996, *La Méthode en sociologie*, La Découverte, Paris.
- COMITE CATHOLIQUE CONTRE LA FAIM ET POUR LE DEVELOPPEMENT, 1992, *Rapport 1992, Les mains ouvertes*, Paris.
- CONDEMI S. 1985, *Les Hommes fossiles de Saccopastore (Italie), leurs relations phylogénétiques*, Bordeaux. (Thèse, Université de Bordeaux I).
- CONDON W.S. 1982, "Cultural Microrhythms», in Martha Davis (ed.), *Interaction Rhythms*, Human Sciences Press, New York, pp. 53-77.
- CONDON W.S., OGSTON W.D. 1966, "Sound Film Analysis of Normal and Pathological Behavior Patterns", *Journal of Nervous and Mental Disorders*, 143, pp. 338 347.
- COOLEY Ch.H. 1909, *Social Organization*, Charles Scribner's Sons, New York.
- COOLEY Ch.H. 1964, *Human Nature and the Social Order*, Schocken (1st ed. 1902), New York.
- COPPENS Y. 1983, *Le singe, l'Afrique et l'homme*, Fayard, Paris.
- COPPENS Y. 1984, *Paléanthropologie et préhistoire : leçon inaugurale*, Collège de France, Paris.
- COPPENS Y., PICQ P. 2002, *Aux origines de l'humanité*, 2 t., Fayard, Paris.

- CORNWELL I.W. 1958, *Soils for the Archaeologist*, London.
- COSER L.A. 1971, *Masters of Sociological Thought. Ideas in Historical and Sociological Context*, Harcourt Brace Jovanovich, New York.
- COUFFIGNAL L. 1952, *Les Machines à penser*, Ed. de Minuit, Paris. (2^o éd. 1964)
- COULBORN R. 1959, *The Origin of Civilized Societies*, Princeton.
- COULTHARD M. 1977, *An Introduction to Discourse Analysis*, Longman, London.
- CRESWELL R., GODELIER M. 1976, *Outils d'enquêtes et d'analyses anthropologiques*, Maspéro, Paris.
- CROZIER M., FRIEDBERG E. 1977, *L'Acteur et le système*, Le Seuil, Paris.
- CRYSTAL D., 1987, *The Cambridge Encyclopedia of Language*, Cambridge University Press, Cambridge. (informations d'ordre taxonomique et évolutif).
- CURWEN E.C., HATT G. 1953, *Plough and Pasture : The Early History of Farming*, New York.
- DAMS L. 1984, *Les Peintures rupestres du Levant espagnol*, Paris.
- DANCE F.E.X., LARSON C.E. (eds) 1976, *The Functions of Human Communication : A Theoretical Approach*, Holt, Rinehart and Winston, New York.
- DANIEL G.E. 1975, *A Hundred and Fifty Years of Archaeology*, London.
- DANIEL G.E. 1981, *A Short History of Archaeology*, London.
- DANIEL G.E. (dir. publ.) 1981, *Towards a History of Archaeology*, London.
- DANIEL G.E., RENFREW C. 1988, *The Idea of Prehistory*, 2^e éd., Edimbourg.
- DECHELETTE J. 1908-1914, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, 4 vol., Paris.
- DEETZ J. (dir. publ.) 1971, *Man's Imprint from the Past : Readings in the Methods of Archaeology*, Boston.
- DE HEUSCH L. 1962, *Cinéma et sciences sociales*, Ed. UNESCO, Paris.
- DE LAET S.J. 1957, *Archaeology and its Problems*, Londres.
- DE LAET S.J. 1963, Review of J. Hawkes and L. Woolley, "Prehistory and the Beginnings of Civilization", *Antiquity*, Vol. 36, n° 148, pp. 322-327.
- DE LAET S.J. 1971, "Un siècle de collaboration dans le domaine des sciences préhistoriques et protohistoriques : du Congrès de Neuchâtel (août 1866) au Congrès de Prague (août 1966)", *Actes Congrès International des Sciences préhistoriques et protohistoriques*, 7, Prague, Vol. 2, pp. 1423-1439.
- DE LAET S.J. 1978, "Archaeology and Prehistory", in : J. Havet (dir. publ.), *Main Trends of Research in the Social and Human Sciences*, Ed. Unesco, Paris, Vol. 1, Part 2, pp. 177-226.
- DE LAET S.J. 1979, *Rapport à la commission internationale pour une histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité sur les parties concernant la préhistoire dans la première édition de cet ouvrage*, Ed. UNESCO, Paris (Miméo).
- DE LAET S.J. 1985, "Archéologie et histoire", *Rapports Congrès International des Sciences historiques*, 16, Stuttgart, 25 août-1 sept. 1985, Vol. 1 (Grands thèmes – méthodologie), pp. 149-79.
- DE LATIL P. 1953, *La Pensée artificielle. Introduction à la cybernétique*, Gallimard, Paris.
- DELPORTE H. 1979-1994, *L'image de la femme dans l'art préhistorique*, Picard, Paris.
- DELSAUT Y. 1976, "Le double mariage de Jean Céllisse", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 4, pp. 3-20.

- DENNELL R.W 1983, *European Economic Prehistory*, Londres/ New York.
- DEPARDON R. 1979, *Notes*, Ed. Malacène, Arfuyen.
- DERIBERE M. *La couleur*, Ed. P.U.F., collection “Que sais-je ?”, Paris.
- D’ERRICO P., BAFFIER D., JULIEN M. 1998, “Les inventions des derniers Néandertaliens”, *Pour la science*, n° 254.
- DESCOLA P. 1986, *La Nature domestique, symbolisme et praxis dans l’écologie des Achuar*, Editions de la Maison des Sciences de l’Homme, Paris.
- DESCOLA P. 1993, *Les lances du crépuscule : relations Jivaros Haute-Amazone*, Terre Humaine, Plon, Paris.
- DESCOLA P., LENCLUD G., SEVERI C., TAYLOR A.-C. 1988, *Les Idées de l’anthropologie*, Editions Armand Colin, Paris.
- DESCOMBES V. 1995, *Les institutions du sens*, Minuit, Paris.
- DESIRE E., REGRAIN R., WISCART J.-M. 1993, *Réussir le Deug d’histoire-géographie*, Armand Colin, Paris.
- DE VISSCHER P. 1954, “La psychologie sociale des psychologues et celle des sociologues”, *Bulletin de l’Institut de Recherches Economiques et Sociales de l’Université de Louvain*, XX^e année, n° 7, novembre, pp. 707-748.
- DEWEY J. 1916, *Democracy and Education*, McMillan, New York.
- DIBIE P. 1998, *La Passion du regard*, Editions Métailié, Paris.
- DIMBLEBY G.W. 1967, *Plants and Archaeology*, London.
- DIRINGER R. 1962, *Writing*, London.
- DOBZHANSKY J. 1944, “On Species and Races of Living and Fossil Man”, *Am. J. Anthropol.*, Boston, Vol. 2, pp. 251-6.
- DOLUKHANOV P.M. 1979, *Ecology and Economy in Neolithic Eastern Europe*, London.
- DORAN J.E., HODSON F.R. 1975, *Mathematics and Computers in Archaeology*, Edimbourg.
- DOURGNON J. *La reproduction des couleurs*, Ed. P.U.F., collection “Que sais-je ?”, Paris.
- DREYFUS J. 1984, *La chose imprimée*, Ed. Retz, Paris.
- DUBOIS F. 1896, *Tombouctou la mystérieuse*, Flammarion, Paris.
- DUBOIS Ph., WINKIN Y. (éds) 1988, *Rhétoriques du corps*, De Boeck, Bruxelles.
- DUCOIN J., DUCOIN D. 1997, *Zanskar, visage d’un autre temps*, Anako, Paris.
- DUMONT L. 1966, *Homo hierarchicus*, Gallimard, Paris.
- DUMONT L. 1991, *Homo aequalis II : L’Idéologie allemande*, Gallimard, Paris.
- DUPAQUIER J., LAULAN Y.M. “Introduction à une Géopolitique des Populations à l’aube du 3^e millénaire, chronique des livres”, *Revue de l’Institut de Géopolitique des Populations*, n° 3-4, 4^e trimestre 2000 – 1^{er} trimestre 2001, Dijon.
- DURAND J.-P., WEIL R. 1989, *Sociologie contemporaine*, Vigot, Paris.
- DURKHEIM E. 1912, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Lib. F. Alcan, Paris.
- ECKSTEIN D., BAILLIE M.G.L., EFFER H. 1984, *Dendrochronological Dating*, European Science Foundation, (Handb. Archaeol., 2), Strasbourg.
- EDEY M.A., JOHANSON D. 1983, *Lucy, une jeune femme de 3 500 000 ans*, trad. de l’anglais par Odile Demange, Laffont, Paris (l’histoire de la découverte de Lucy).
- EDMOND B.R. 1978, *Vues et bévues du cinéma ethnographique*, Université Laval, Québec.

- EFRON D. 1941, *Gesture and Environment*, King's Crown, New York.
- EINSTEIN C. 1986, "La sculpture nègre", in "Qu'est-ce que la sculpture moderne?", Catalogue de l'exposition, Centre Georges Pompidou, Paris.
- ELIADE M. 1976, *Histoire des croyances et des idées religieuses : 1 — De l'âge de la pierre aux mystères d'Eleusis*, Paris.
- ELVERT G., BIERSCHENK T. 1988, "Development aid as an intervention in dynamics systems. An introduction", *Sociologia Ruralis*, 28 (2-3) : 99-112.
- EMERSON J. 1970, "Behavior in Private Places : Sustaining Definitions of Reality in Gynecological Examinations", in Dreitzel H.P. (ed.), *Recent Sociology n° 2 : Patterns of Communicative Behavior*, Macmillan, New York, pp. 74-97.
- ENGELS F. 1884, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Bibliothèque des Sciences Sociales, Université de Québec.
- EPSTEIN H. 1971, *The Origin of Domestic Animals in Africa*, New York.
- ETXEPARE B. 1545, *Linguae Vasconum Primitiae*, (le premier livre imprimé en basque), trad. Patxi Altuna, Real Academia de la lengua vasca Euskaltzaindia, 1995, Bilbao.
- EVANS J.G. 1978, *An Introduction to Environmental Archaeology*, London.
- EVANS-PRITCHARD E.E. 1940, *The Nuer*, The Clarendon Press, Oxford, (tr. fr. 1968 : *Les Nuer*, Gallimard, Paris).
- EVANS-PRITCHARD E.E., FORTES M. (eds) 1940, *African Political Systems*, Oxford University Press, London, (tr. fr. 1964 : *Les systèmes politiques africains*, P.U.F., Paris).
- FABRE D. (dir.) 1997, *Par écrit, ethnologie des écritures quotidiennes*, Editions M.S.H.
- FAGAN B.M. 1974, *Men of the Earth : An Introduction to World Prehistory*, Boston.
- FAGAN B.M. 1978, *Quest for the Past : Great Discoveries in Archaeology*, Reading, Boston.
- FAGAN B.M. 1985, *The Adventure of Archaeology*, Washington.
- FAINZANG S. 1996, *Ethnologie des anciens alcooliques, la liberté ou la mort*, P.U.F., Paris.
- FARIS R.E.L. 1970, *Chicago Sociology 1920-1932*, Chicago University Press, Chicago.
- FEBVRE L. 1953, *Combats pour l'histoire*, Paris.
- FEREMBACH D. 1976, "Les restes humains de la grotte de Dar-es Soltane 2 (Maroc) campagne 1975", *Bull. Mém. Soc. Anthrope*, Paris, Sér. 13, Vol. 3, pp. 183-193.
- FERREOL G., BELOEIL-BENOIST Y.-J., CAUCHE P. 1993, *Réussir le Deug de sociologie*, Armand Colin, Paris.
- FERREOL G., DEUBEL P. 1993, *Méthodologie des sciences sociales*, Armand Colin, Paris.
- FERRIS T. 1992, *Histoire du cosmos de l'Antiquité au Big Bang*, Editions Hachette, Paris.
- FESTINGER L. 1950, "Informal social communication", *Psychological Review*, 57, pp. 271-292.
- FESTINGER L., SCHACHTER S., BACK K. 1950, *Social Pressures in Informal Groups*, Stanford University Press, Stanford.
- FILIP J. 1966-1969, *Enzyklopädisches Handbuch zur Ur-und Frühgeschichte Europas* (Manuel encyclopédique de préhistoire et de protohistoire européennes), 2 vol., Prague.

- FLAHERTY F.H. 1960, *The odyssey of a film maker*, BetaPhiMu, Urbana, Ill.
- FLAMENT C. 1965, *Réseaux de communication et structure de groupe*, Dunod, Paris.
- FLECKINGER A. 2002, *Otzi, l'uomo venuto dal ghiaccio*, Folio.
- FOERSTER H. von, MEAD M., TEUBER H.L. (eds) 1950-1954, *Cybernetics : Circular Causal and Feedback Mechanisms in Biological and Social Systems*, Josiah Macy Jr. Foundation, New York.
- FORGE A. (ed.) 1973, *Primitive Art and Society*, Oxford University Press, London-New-York.
- FOX R.C. 1962, "Journal Intime/Intiem Belgisch Dagboek", *Columbia University Forum*, V, pp. 11-18.
- FOX R.C. 1962, "Medical Scientists in a Château", *Science*, CXXXVI, pp. 476-483.
- FOX R.C. 1964, "An American Sociologist in the Land of Belgian Medical Research", in Hammond P.E. (ed.), *Sociologists at Work : Essays on the Craft of Social Research*, Doubleday, New York, pp. 399-452.
- FRANCE C. De 1982, *Cinéma et anthropologie*, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- FRAZER J. 1890, *The Golden Bough : Studies on Magic and Religion*, Londres, Macmillan, 13 vol., (tr. fr. 1984 : *Le Rameau d'or*, Robert Laffont, Paris, 2 vol.).
- FREEDMAN M. 1978, "Social and Cultural Anthropology", in : J. Havet (dir. publ.), *Main Trends of Research in the Social and Human Sciences*, Ed. UNESCO, Paris, Vol. 1, Part 2, pp. 2-176.
- FREILICH M. (ed.) 1970, *Marginal Natives : Anthropologists at work*, Harper and Row, New York.
- FREUD C. 1985, "Projets de coopération", in Boiral, Lantèri, Olivier de Sardan (éds).
- FREUD C. 1986, "La mission d'évaluation du ministère des Relations Extérieures (Service de la Coopération et du Développement)", *L'exercice du développement* : 207-226.
- FREUD C. 1988, *Quelle coopération ? Un bilan de l'aide au développement*, Karthala, Paris.
- FREYSSINET J. 1966, *Le concept de sous-développement*, Mouton, Paris.
- FRIED M.H. 1967, *The Evolution of Political Society*, Random House, New York.
- GABAY M. (dir.) 1986, *Guide d'expression orale*, Larousse, Paris.
- GALDIKAS B. 1977, *Souvenir d'Eden : ma vie avec les ourangs-outangs de Bornéo*, Editions Belfond, Paris.
- GALLAHER A. Jr. 1964, "Plainville : The Twice-Studied Town", in Vidich A., Bensman J., Stein M. (eds), pp. 285-303.
- GALLI S. 2000, *Il seggio d'oro — Nyamian : il dio del cielo e della terra, nei racconti degli Anya-Bona*, EMI, Bologna.
- GARDIN J.C. (dir. publ.) 1969, *Archéologie et calculateurs : problèmes sémiologiques et mathématiques*, C.N.R.S., Paris.
- GARDIN J.C. 1979, *Une archéologie théorique*, Paris.
- GARDNER R. 1957, "Anthropology and Films", *Daedalus*, 86 : 344-350.
- GAUDIO A. 1993, *Les populations du Sahara occidental*, Karthala, Paris.
- GAUDIO A. 1997, *L'Ouest saharien : du grand Sud du Maroc au Nord de la Mauritanie*, Editions Polaris, Florence ; Ibis Press, Paris.
- GAUDIO A. 2001, *Les Berbères*, Ecole d'Anthropologie, Paris.

- GAUDIO A. 2002, *Les bibliothèques du Sahara*, Editions L'Harmattan, Paris.
- GEER R. De 1912, "A Geochronology of the Last 12 000 Years", *Congrès géologique international, Acta*, Stockholm, pp. 24-253.
- GEERTZ C. 1972, "Deep Play : Notes on the Balinese Cockfight", *Daedalus*, 101, pp. 1-37 (trad. fr. "Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coqs balinais", in Geertz Cl., 1983, *Bali. Interprétation d'une culture*, Gallimard, Paris, pp. 165-215).
- GEERTZ C. 1973, "Thick Description : Toward and Interpretive Theory of Culture», in *The Interpretation of Cultures*, Basic Books, New York, pp. 3-30.
- GEERTZ C. 1988, *Works and Lives. The Anthropologist as Author*, Stanford University Press, Stanford.
- GEERTZ C. 1996, *Ici et là-bas, l'anthropologue comme auteur*, Editions Métailié, Paris.
- GELLNER E. 1983, *Nations and Nationalism*, Basil Blackwell, Oxford, (tr. fr. 1989 : *Nations et nationalisme*, Payot, Paris).
- GERAUD M.O., LESERVOISIER O., POITIER R. 1998, *Les Notions clés de l'ethnologie*, Editions Armand Colin, Paris.
- GERBNER G., SCHRAMM W. 1989, "Communication, Study of", in E. Barnouw (ed.), *International Encyclopedia of Communications*, Oxford University Press, New York, Vol. 1, pp. 258-268.
- GERBRANDS A.A. 1967, *Eighth Asmat Carvas of New Guinea*, Mouton, Paris-La Haye.
- GERMAIN G.H. 1995, *Inuit : les peuples du froid* (sous la direction scientifique de David Morisson), Editions Libre Expression-Musée canadien des civilisations, Montréal.
- GERRITSEN F. 1976, *La présence de la couleur*, Ed. Dessain et Tolra, Paris.
- GEWERTZ D., ERRINGTON F. 1991, *Twisted histories, altered contexts representing the Chambri in a world system*, Cambridge University Press, Cambridge.
- GHIGLIONE R., MATALON B. 1991, *Les Enquêtes sociologiques. Théories et pratiques*, Armand Colin, Collection "U", Paris.
- GIACOBINI G. 1986, *Evoluzione del genere "Homo"*, Jaca Book, Milano.
- GIMBUTAS M. 1991, *The Civilization of the Goddess*, Harper, San Francisco.
- GISIS I., BAR-YOSEF O. 1974, "New Excavations in Zuttiyeh Cave", *Paléorient*, Vol. 2, pp. 175-180.
- GJESSING P. 1932, *Artiske Helleristninger i Nord-Norge*, Oslo.
- GLASER, STRAUSS A. 1973, *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*, Eldin, Chicago.
- GLOB P.V. 1951, *Ard og Plov in Nordens Oldtid*, Aarhus.
- GLUCKMAN M., 1963, *Order and Rebellion in Tribal Societies*, Cohen et West, London.
- GOBINEAU A. De 1884, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Firmin-Didot, Paris. (intérêt historique)
- GODELIER M. 1984, *L'idéal et le matériel*, Fayard, Paris.
- GODELIER M. 1996, *L'Enigme du don*, Fayard, Paris.
- GOFFMAN E. 1953, *Communication Conduct on a Island Community*, University of Chicago, Department of Sociology, Chicago.
- GOFFMAN E. 1956, "The Nature of Deference and Demeanor", *American Anthropologist*, Vol. 58, pp. 473-502 (trad. fr. in Goffman, 1967-1974 : 43-85).
- GOFFMAN E. 1959, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Doubleday, New York.

- (trad. fr. 1973 : *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Tome 1: *La Présentation de soi*, Ed. de Minuit, Paris).
- GOFFMAN E. 1961, *Encounters*, Bobbs-Merrill, Indianapolis.
- GOFFMAN E. 1961, *Asylums*, Anchor Books, New York. (trad. fr. 1968: *Asiles*, Ed. de Minuit, Paris).
- GOFFMAN E. 1963, *Behavior in Public Places*, Free Press, New York (chapitre III "Involvement": trad. fr. "Engagement", in Winkin Y. (éd.) 1981: 267-278).
- GOFFMAN E. 1964, "The Neglected Situation", in *American Anthropologist*, Vol. 66, n° 6, Part II (Special Issue), pp. 133-136. (trad. fr. "La situation négligée", in Winkin Y. (éd.), 1988: 143-149).
- GOFFMAN E. 1967, *Interaction Ritual. Essays on Face-to-Face Behaviour*, Garden City, Doubleday, New York. (trad. fr. 1974 : *Les Rites d'interaction*, Ed. de Minuit, Paris).
- GOFFMAN E. 1968, *Asiles. Etude sur la condition sociale des malades mentaux*, Minuit, Paris.
- GOFFMAN E. 1969, *Strategic Interaction*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia.
- GOFFMAN E. 1971, *Relations in Public*, Basic Books, New York. (trad. fr. 1973 : *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Tome 2: *les relations en public*, Ed. de Minuit, Paris).
- GOFFMAN E. 1974, *Frame Analysis. An Essay on the Organization of Experience*, Harper and Row, New York. (trad. fr. 1991: *Les cadres de l'expérience*, Ed. de Minuit, Paris).
- GOFFMAN E. 1976, *Gender Advertisements*, Harper and Row, New York.
- GOFFMAN E. 1981, *Forms of Talk*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia. (trad. fr. 1987 : *Façons de parler*, Ed. de Minuit, Paris)
- GOFFMAN E. 1981, "Program Committee Encourages Papers on Range of Methodologies", *ASA Footnotes*, Vol. 9, n° 6, August, p. 4.
- GOFFMAN E. 1988a, "L'ordre social et l'interaction", in Winkin Y. (éd.), 1988a: 95-103.
- GOFFMAN E. 1988b, "Les ressources sûres", in Winkin Y. (éd.), 1988a: 104-113.
- GOFFMAN E. 1988c, "L'ordre de l'interaction", in Winkin Y. (éd.), 1988a: 186-230.
- GOFFMAN E. 1989, "On Fieldwork", *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 18, n° 2, July, pp. 123-132.
- GOFFMAN E. 1993, "La communication en défaut", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100, pp. 66-72.
- GOLD R. 1958, "Roles in Sociological Field Observation», *Social Forces*, 36, pp. 217-223.
- GONZALEZ-QUIJANO Y., OSSMAN S. (eds) 1990, "Nouvelles cultures dans le monde arabe", *Cahiers de l'Orient*, n° 20.
- GOOD B., 1998 *Comment faire de l'anthropologie médicale*, Synthélabo.
- GOODENOUGH W. 1957, "Cultural Anthropology and Linguistics", *Report of the Seventh Annual Round Table Meeting on Linguistics and Language Study* (Paul Garvin (ed.), pp. 167-173), Georgetown University Press, Washington (repr. in Hymes D. (éd.), 1964, *Language in Culture and Society ; A Reader in Linguistics and Anthropology*, Harper and Row, New York, pp. 36-39).
- GOULD JAY S., 1983, *La Mal-mesure de l'homme*, trad. de l'anglais par J. Chabert, Ramsay, Paris (1986, Livre de Poche).

- GOULD JAY S. 1997, *L'Eventail du vivant, le mythe du progrès*, Editions du Seuil, Paris.
- GOURGAN P. 1975, *Les Techniques de l'expression orale*, Privat, Toulouse.
- GRAFMEYER Y., JOSEPH I. 1984, *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, Paris.
- GRAWITZ M. 1984, *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, Paris.
- GRAZIOSI P., 1956, *L'arte dell'antica età della pietra*, Florence.
- GREENBERG J. 1979, *Introduzione alla linguistica (An Introduction to Linguistics)*, Bollati-Boringhieri, Torino.
- GREENBERG J. 1987, *Language in the Americas*, Stanford University Press, (classification linguistique).
- GREIG J. 1989, *Archaeobotany*, European Science Foundation, (Handb. Achaeol., 4), Strasbourg.
- GREVISSE M. 1969, *Le Bon Usage*, Duculot Editeur, Paris-Gembloux.
- GRIAULE M. 1938, *Masques dogon*, Institut d'Ethnologie, Paris.
- GRIAULE M. 1948, *Dieu d'eau*, Institut d'Ethnologie, Paris.
- GRIAULE M., DIETERLEN G. 1965, *Le renard pâle*, Institut d'Ethnologie, Paris.
- GRICE H. P. 1979, "Logique et conversation", *Communications*, 30, pp. 57-79.
- GRIERSON J. 1946, *On Documentary*, Collins, Londres.
- GAILLARD G. 1998, *Dictionnaire des ethnologues et des anthropologues*, Editions Armand Colin, Paris.
- GRILLO R., REW A. (eds) 1985, *Social anthropology and development policy*, Tavistock, Londres / New York.
- GRIMAUD-HERVE D., SERRE F., BAHAIN J.J. *Histoire d'ancêtres*, Editions Artcom, Paris.
- GRUBERT A. 1995, *Peuples d'Asie centrale*, Anako, Paris.
- GUERIN M. 1988, *Profession photoreporter*, Ed. Gallimard, Paris.
- GUIBERT J., JUMEL G. 1997, *Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*, Armand Colin, Collection Cursus, Paris.
- GUICHAOUA A., GOUSSOT Y. 1993, *Sciences sociales et développement*, Cursus, Paris.
- GUIGO D. 1994, *Ethnologie des hommes, des usines et des bureaux*, L'Harmattan, Paris.
- GUILAINE J. 1976, *Premiers bergers et paysans de l'Occident méditerranéen*, Paris.
- GUILAINE J. et alii 1989, *La Préhistoire, d'un continent à l'autre*, Larousse, Paris.
- GUILLE-ESCURET G. 1989, *Les Sociétés et leurs natures*, Armand Colin, Paris.
- GUILLEMOZ A. 1983, "Gestes coréens", *Geste et image*, 3, pp. 37-50.
- GUMPERZ J. 1989, *Engager la conversation. Introduction à la sociologie interactionnelle*, Ed. de Minuit, Paris.
- GUMPERZ J. 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, L'Harmattan, Paris.
- GUMPERZ J., HYMES D. (eds) 1964, *The Ethnography of Communication, American Anthropologist*, Special Publication, American Anthropological Association, Washington.
- GUMPERZ J., HYMES D. (eds.) 1972, *Directions in Sociolinguistics : The Ethnography of Communication*, Holt, Rinehart and Winston, New York.

- HAGEGE C. 1985, *L'Homme de parole*, Fayard, Paris.
- HALKIN J. 1911, *Les Ababua (Congo belge). Sociologie descriptive*, A. de Wit et Institut International de Bibliographie, Bruxelles.
- HALL E.T. 1959, *The Silent Language*, Garden City, Doubleday, New York. (trad. fr. *Le Langage silencieux*, 1973, Mame ; 1984, Seuil, Paris) .
- HALL E.T. 1971, *La Dimension cachée*, Seuil, Paris.
- HALL E.T. 1989, *La Danse de la vie*, Seuil, Paris.
- HALLSTROM G. 1938/ 1960, *Monumental Art of Northern Europe from the Stone Age*, Stockholm.
- HAMMOUDI A. 2001, *Maîtres et disciples, genèse et fondements des pouvoirs autoritaires dans les sociétés arabes*, Maisonneuve et Larose, Paris.
- HANNERZ U. 1983, *Explorer la ville. Eléments d'anthropologie urbaine*, Ed. de Minuit, Paris.
- HARDT H. 1992, *Critical Communication Studies : Communication, History and Theory in America*, Routledge, London.
- HARE P., BORGATTA E.F., BALES R.F. 1955, *Small Groups. Studies in Social Interaction*, Knopf, New York, pp. 414-416.
- HARLAN J. R., DE WET J.M.R., STEMLER A.B.L. (dir. publ.) 1976, *Origins of African Plant Domestication*, La Haye.
- HASELBERGER H. 1961, "Methods of Studying Ethnological Art", *Current Anthropology*, 2 (4) : 341-384.
- HASKELL F. 1995, *L'Historien et les images*, Gallimard, Paris.
- HAWKES C.F.C., 1954, "Archaeological Theory and Method : Some Suggestions from the Old World", *Am. Anthropol.*, Vol. 56. n° 2., pp. 155-68.
- HAWKES J., WOOLLEY L. 1963, "Prehistory and the Beginnings of Civilization", *History of Mankind*, Ed. UNESCO, Vol. 1, Paris.
- HAWKING S. 1988, *A brief history of time*, Bantam Books (trad. fr. *Une brève histoire du temps, du Big Bang aux trous noirs*, Editions J'ai lu, Paris).
- HEATH S.B. 1982, *Ways with Words: Language, Life, and Work in Communities and Classrooms*, Cambridge University Press, Cambridge.
- HEIM J.-L. 1983, "Les Variations du squelette post-crânien des hommes de Néanderthal suivant le sexe", *Anthropologie*, Paris, Vol. 87, n° 1, pp. 5-26.
- HEIZER R.F., GRAHAM J.A. 1967, *A Guide to Field Methods in Archaeology : Approaches to the Anthropology of the Dead*, Palo Alto.
- HEIZER R.F., SHERBURNE F.C. (dir. publ.) 1960, *The Application of Quantitative Methods in Archaeology*, New York.
- HERITIER-AUGE F., COPET-ROUGIER E. 1995, *La Parenté spirituelle*, Editions des Archives Contemporaines
- HERRMANN J. (dir. publ.) 1977, *Archäologie als Geschichtswissenschaft : Studien und Untersuchungen*, Berlin.
- HERRMANN J., SELLNOW I. (dir. publ.) 1982, *Produktivkräfte und Gesellschaftsformationen in vorkapitalistischer Zeit*, Berlin.
- HERZFELD M. 1992, *The Social Production of Indifference. Exploring the Symbolic Roots of Western Bureaucracy*, The University of Chicago Press, Chicago.
- HEUSCH De L. 1962, *Cinéma et sciences sociales : panorama du film ethnographique et sociologique*, Ed. UNESCO, Paris.
- HEUVELMANS B. 1974, *L'Homme de Neanderthal est toujours vivant*, Plon, Paris.

- HEWLETT B.S. 1991, *Intimate Fathers*, University of Michigan Press, Ann Harbor, Michigan. (compte rendu d'une recherche effectuée parmi les Pygmées Aka de la République centrafricaine)
- HIGGS E.S. (dir. publ.) 1972, *Papers in Economic Prehistory*, Cambridge.
- HIGGS E.S. (dir. publ.) 1975, *Palaeoeconomy*, Cambridge.
- HILL P. 1986, *Development economics on trial : the anthropological case for a prosecution*, Cambridge University Press, Cambridge.
- HILTON-SIMPSON M.W., HAESLER J.A. 1925, "Cinema and Ethnology", *Discovery*, 6 : 325-330.
- HOBEN A. 1982, "Anthropologist and development", *Annual Review of Anthropology*, 11 : 349-375.
- HODDER I., ISAAC G.L., HAMMOND N. (dir. publ.) 1981, *Patterns of the Past: Studies in Memory of David Clarke*, Cambridge.
- HODGES H. 1976, *Technology in the Ancient World*, Londres.
- HODSON F.R., KENDALL D.G., TAUTU P. (dir. publ.) 1971, *Mathematics in the Archaeological and Historical Sciences*, Edimbourg.
- HOLAS B. 1958, *Industries et cultures en Côte d'Ivoire*, Julliard (Centre des Sciences Humaines, 1965), Paris.
- HOLE F., HEIZER R.F. 1965, *An Introduction to Prehistoric Archeology*, New York.
- HOLT J. 1975, "Development of the Field of Communications : A sociological Analysis", University of Pennsylvania (texte non publié).
- HOPKINS D.M. et al. (eds) 1967, *The Bering Land Bridge*, Stanford.
- HOVLAND C.I., JANIS I.L., KELLEY H. 1953, *Communication and Persuasion*, Yale University Press, New Haven.
- HOVLAND C.I., LUMSDAINE A.A., SHEFFIELD F.D. 1949, *Experiments in Mass Communications*, Princeton University Press, Princeton.
- HOWELL F.C. 1957, "The Evolutionary Significance of Variatio Varieties of 'Neanderthal' Man", *Quart. Rev. Biol.*, Baltimore, Vol. 32, n° 4, pp. 330-347.
- HOWELL F. C. 1978, "Hominidae" in : Maglio V.J., Cooke H.B.S. (dir. publ.), *Evolution of African Mammals*, Cambridge. Mass., pp. 154-248.
- HROUDA B. (dir. publ.) 1978, *Methoden der Archäologie : Eine Einführung in ihre naturwissenschaftlichen Techniken*, Munich.
- HUBLIN J.J., BARROSO RUIZ C., MEDINA LARA P., FONTUGNE M., REYSS J.L. 1995, "The Mousterian Site of Zafarraya (Andalucia, Spain) : Dating and Implications on the Paleolithic Peopling Processes of Western Europe", *Compte-rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, n° 231, Vol. IIa.
- HUBLIN J.J., SPOOR F., BRAUN M., ZONNEVELD F., CONDEMI S. 1996, "A Late Neanderthal Associated with Upper Paleolithic Artefacts", *Nature*, n° 381.
- HUBLIN J.-J., TILLIER A.-M. 1981, "The Mousterian Juvenile Mandible from Irhoud (Morocco) : A Phylogenetic Interpretation" in : Stringer C.B., Taylor E., Francis L. (dir. publ.), *Aspects of Human Evolution*, Londres, pp.167-185.
- HUGHES E.C., JUNKER B.H., GOLD R.L., KITTEL D. 1952, *Cases on Fieldwork*, University of Chicago, Chicago (mimeo : "For Private Circulation Only").
- HYMES D. 1961, "Functions of Speech: an Evolutionary Approach", in Gruber, Frederick C. (ed.), *Anthropology and Education*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, pp. 55-83 (repro. in Hymes, 1980, 1-18).

- HYMES D. 1962, "The Ethnography of Speaking", in Gladwin T., Sturtevant W. (eds), *Anthropology and Human Behaviour*, Anthropological Society of Washington, Washington, pp. 13-53 (repr. in Fishman J. (ed.), 1968, *Readings in the Sociology of Language*, Mouton, La Haye-Paris, pp. 99-138).
- HYMES D. 1964, "Introduction: Toward Ethnographies of Communication", in Gumperz J., Hymes D. (eds), pp. 12-25.
- HYMES D. 1967, "The Anthropology of Communication", in F.E.X. Dance (ed.), *Human Communication Theory: Original Essays*, Holt, Rinehart and Winston, New York, pp. 1-39.
- HYMES D. 1970, "Linguistic Method in Ethnography: Its Development in the United States", in Garvin P. (ed.), *Method and Theory in Linguistics*, Mouton, La Haye-Paris, pp. 249-325.
- HYMES D. 1974, *Foundations in Sociolinguistics: An Ethnographic Approach*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia.
- HYMES D. 1975, "The Pre-War Prague School and Post-War American Anthropological Linguistics", in Koerner E.F.K. (ed.), *The Transformational-Generative Paradigm and Modern Linguistics Theory*, Benjamins, Amsterdam, pp. 359-380.
- HYMES D. 1978, "What is Ethnography ?", *Working Papers in Socio-linguistics*, n° 45, April (repr. in Hymes D., 1980, pp. 88-103).
- HYMES D. 1980, *Language in Education: Ethno linguistic Essays*, Center for Applied Linguistics, Washington.
- INGOLD T. 1980, *Hunters, Pastoralists and Ranchers*, Cambridge. Internationales Symposium in Kiel, 1961, 1962, *Zur Domestikation und Frühgeschichte der Haustiere*, Hambourg.
- INSEE depuis 1973, *Données sociales*, Paris.
- INSTITUT FRANCAIS D'AFRIQUE NOIRE 1953, *Conseils aux chercheurs*, 4^e éd., IFAN, Dakar.
- ITTEN J. 1974, *L'art et la couleur*, Ed. Dessain et Tolra, Paris.
- IZARD M. 1985, *Gens du pouvoir, gens de la terre. Les institutions politiques de l'ancien royaume du Yatenga (Bassin de la Volta blanche)*, Cambridge University Press, Cambridge (Maison des Sciences de l'Homme, Paris).
- IZARD M., BONTE P. 1992, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, P.U.F., Paris.
- JACOB F. 1981, *Le Jeu des possibles*, Fayard, Paris (diversité biologique).
- JACOB J.P. 1989, *Bibliographie sélective et commentée d'anthropologie du développement*, IUED, Genève.
- JACQUARD A. 1978, *Eloge de la différence, La génétique et les hommes*, Le Seuil, Paris.
- JAEGER J.-J. 1981, "Les Hommes fossiles du pléistocène moyen du Maghreb dans leur cadre géologique, chronologique, et paléoécologique", in : Sigmon B.A., Cybulski J.S. (dir. publ.), *Homo erectus : Papers in Honor of Davidson Black*, Toronto, pp. 158-187.
- JAKOBSON R. 1963, *Essais de linguistique générale; I: Les Fondations du langage*, Ed. de Minuit, Paris (Seuil, coll. "Points", 1970).
- JAMARD J.L. 1993, *Anthropologies françaises en perspective*, Editions Kimé, Paris.

- JAMES E. O. 1957, *Prehistoric Religion : A Study in Prehistoric Archeology*, New York.
- JAMES W. 1950, *Principles of Psychology*, Dover, New York. (1st ed. 1890).
- JANKUHN H., WENSKUS R. (dir. publ.) 1979, *Geschichtswissenschaft und Archäologie : Untersuchungen zur Siedlungs, Wirtschafts und Kirchengeschichte, Sigmaringen*.
- JANSSENS P.A. 1970, *Palaeopathology : Diseases and Injuries of Prehistoric Man*, Londres.
- JARMAN M.R., BAILEY G.N., JARMAN H.N. (dir. publ.) 1982, *Early European Agriculture : Its Foundations and Developments*, Cambridge.
- JAZDZEWSKI K. 1984, *Urgeschichte Mitteleuropas*, Wroclaw-Varsovie.
- JENNINGS J.D., NORBECK E. (dir publ) 1984, *Prehistoric Man in the New World*, Chicago
- JEUDY H.-P. 1993, *Eloge de l'arbitraire*, P.U.F., Paris.
- JEWELL C.A. 1960, "Brief guide for collectors", in : *Report of the museum of English Rural Life*, Reading, The Museum.
- KASS L., WILSON J.O. 1998, *Ethics of Human Cloning*, Hardcover.
- KASS L. 2002, *Life, Liberty Defense of Dignity: The Challenge for Bioethics*, Hardcover.
- KATTING C. 1986, *Une photothèque. Mode d'emploi*, Ed. d'Organisation, Paris.
- KATZ E., BLUMLER J.G., GUREVITCH M. 1974, "Uses of Mass Communication By the Individual", in Davison W.Ph. et Fr. YM (eds), *Mass Communication Research: Major Issues and Future Directions*, Praeger, New York, pp. 11-35.
- KATZ E., LAZARSELD P. 1955, *Personal Influence*, The Free Press, New York.
- KEITH A. 1927, *A Report on the Galilee Skull*, British School of Archaeology in Jerusalem, Londres.
- KELLERMANN L. 1992, *La dimension culturelle du développement. Bibliographie sélective et annotée 1985-1990*, L'Harmattan, Paris.
- KENDON A. 1970, "Movement Coordination in Social Interaction», *Acta Psychologica*, 32, 100-125.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1990, *Les Interactions verbales*, Armand Colin, Paris.
- KERTZER D.I. 1988, *Ritual, Politics and Power*, Yale University Press, New Haven.
- KEVLES D.J. 1985, *In the Name of Eugenics*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles (histoire de l'eugénisme).
- KILANI M. 1994, "Anthropologie du développement ou développement de l'anthropologie? Quelques réflexions critiques", in Rist (éd.).
- KIMURA O. 1990, *La théorie neutraliste de l'évolution moléculaire*, Ed. Flammarion, Paris, (publié au Japon en 1983).
- KING L.J. 1990, *A History of the Department of Communication at the University of Oklahoma: A Case Study in the History of the Discipline*, University of Oklahoma, Department of Communication, Norman.
- KLAPPER J.T. 1960, *The Effects of Mass Communication*, The Free Press, Glencoe, Ill.
- KLEIN L.S. 1977, "Panorama of Theoretical Archaeology", *Curr. Anthropol.*, Vol. 18, n° 1, pp. 1-42.
- KLEIN R. 1989, *The Human Career*, University of Chicago Press, Chicago/Londres, (paléanthropologie).
- KLINDT-JENSEN O. 1975, *A History of Scandinavian Archaeology*, Londres.

- KOENIGSWALD W., VON HANN J. 1981, *Jagdtiere und Jäger der Eiszeit*, Stuttgart.
- KOENIGSWALD W., VON HANN J. 1985, *Kunst der Eiszeit in Deutschland und der Schweiz*, Cologne.
- KOHN R.C., NEGRE P. 1991, *Les Voies de l'observation*, Nathan, Paris.
- KOSSINNA G. 1912, *Die deutsche Vorgeschichte : Eine hervorragende nationale Wissenschaft*, Leipzig.
- KRISTEVA J. 1968, "Le geste, pratique ou communication", *Langages*, n° 10, pp. 48-64 (repro. in Kristeva J., *Sémiotiké*, Seuil, Paris, 1969 et coll. "Points", 1978, pp. 29-51).
- KUBASIEWICZ M. (dir. publ.) 1978, *Archaeozoology*, Szczecin.
- LABOURIE R. 1978, *Les Institutions socioculturelles, les mots clés*, P.U.F., Collection "L'Éducateur", Paris.
- LAFFINEUR J.-Y. 1986, "La synchronie interactionnelle: repérages», *Cahiers de Psychologie sociale*, n° 29, pp. 11-27.
- LAMING-EMPERAIRE A. 1962, *La Signification de l'art rupestre paléolithique*, Paris.
- LAMING-EMPERAIRE A. 1976, "Le plus ancien peuplement de l'Amérique", *Bulletin de la Société préhistorique française*.
- LANGANEY A. 1988, *Les Hommes*, Armand Colin, Paris (génétique humaine).
- LAPLANTINE F. 1986a, *Anthropologie de la maladie*, Payot, Paris.
- LAPLANTINE F. 1986b, *La Description ethnographique*, Nathan, Paris.
- LAPLANTINE F. 1988, *L'Ethnopsychiatrie*, P.U.F., Paris.
- LAPLANTINE F. 1995, *L'Anthropologie*, Petite Bibliothèque Payot/227, Paris.
- LAPLANTINE F. 1996, *La Description ethnographique*, Nathan Université, Paris.
- LARNACH S.L., MACINTOSH N.W.G. 1974, "A Comparative Study of Solo and Australian Aboriginal Crania" in : Elkin A.P., Macintosh N.W.G. (dir. publ.), *Grafton Elliot Smith : The Man and his Work*, Sydney, pp. 95-102.
- LAYTON R. 1981, *The Anthropology of Art*, Londres/Granada.
- LAZARFELD P., BERELSON B., GAUDET H. 1948, *The People's Choice*, Columbia University Press, New York.
- LEACH E. 1954, *Political Systems in Highland Burma : a study of Kachin social structure*, Beacon Press, Boston, (tr.fr. *Les systèmes politiques des hautes terres de Birmanie*, François Maspéro, Paris).
- LEAVITT H.J. 1951, "Some Effects of Certain Communication Patterns on Group Performance", *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 46, pp. 38-50 (trad. fr. 1965 : in Levy A., (éd.), *Psychologie sociale. Textes fondamentaux anglais et américains*, Dunod, Paris, pp. 293-316).
- LEAVITT H., MUELLER R. 1951, "Some Effects of Feedback on Communication", *Human Relations*, 4, pp. 401-410.
- LE BRAS H., TODD E. 1981, *L'Invention de la France*, Hachette, Paris (sociologie politique).
- LEDERMAN L.C., RUBEN B.D. 1984, "Systematic Assessment of Communication Games and Simulations: an Applied Framework», *Communication Education*, 33, pp. 152-159.
- LEE R.B., DEVORE I. 1968, *Man the Hunter*, Aldine, Chicago.
- LEEDS-HURWITZ W. 1989, *Communication in Everyday Life: A Social Interpretation*, Ablex, Norwood, N.J.
- LEEDS-HURWITZ W. 1993, *Semiotics and Communication: Signs, Codes, Cultures*, Laurence Erlbaum Associates, Hillsdale, N.J.

- LELIEVRE O. 1992, Mentawai, *La forêt des esprits*, Anako, Paris.
- LEMAGNY J.C. 1986, *Histoire de la photographie*, Ed. Bordas, Paris.
- LE MOIGNE J.-L. 1977, *Théorie du système général ; théorie de la modélisation*, P.U.F., Paris.
- LENCLUD G. 1988, “Des idées et des hommes : patronage électoral et culture politique en Corse”, *Revue Française de Science Politique*, 38-5, 770-782.
- LEON L'AFRICAIN J. 1896-1898, *Description de l'Afrique, tierce partie du monde*, Editions Schefer, 3 volumes, Leroux, Paris.
- LEPOUTRE D. 1997, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Editions Odile Jacob, Paris.
- LEROI-GOURHAN A. 1943-1945, *Evolution et technique*, 2 vol., Paris.
- LEROI-GOURHAN A. 1948, “Cinéma et sciences humaines : le film ethnologique existe-t-il ?”, *Revue de géographie humaine et d'ethnologie*, 3 : 42-51.
- LEROI-GOURHAN A. 1964-1965, *Le Geste et la Parole*, 2 vol., Paris.
- LEROI-GOURHAN A. 1965, *Préhistoire de l'art occidental*, Mazenod, Paris.
- LEROI-GOURHAN A. 1966-1971, *Les Religions de la préhistoire*, P.U.F., Paris.
- LEROI-GOURHAN A. 1983, “L'archéologie de la grotte de Lascaux”, *Pour la Science* (août).
- LEROI-GOURHAN A. & A. 1989, *Un voyage chez les Aïnous : Hokkaido 1938*, Albin Michel, Paris.
- LEROI-GOURHAN A. 1965, “L'Ethnologie”, *Revue de l'Enseignement Supérieur* “Les Sciences ethnologiques », N° 3, Juillet-Septembre 1965, S.E.V.P.E.N., Paris.
- LEROI-GOURHAN A., BAILLOUD G. et al. 1966, “Problèmes méthodologiques”, *La préhistoire*, P.U.F., Paris.
- LEROI-GOURHAN An. 1992, *L'Art pariétal, langage de la préhistoire*, J. Millon, Grenoble.
- LEVEQUE F., VANDERMEERSCH B. 1980, “Découverte de restes humains dans un niveau castelperronien à Saint-Césaire (Charente-Maritime)”, *C. R. Acad. Sci*, Paris, Ser. D, Vol. 291, pp. 187-189.
- LEVI-STRAUSS C. 1944, “The Social and Psychological Aspects of Chieftainship in a primitive tribe : The Nambikuara of Northwestern Mato Grosso”, *Transactions of the New York Academy of Science*, 7, 16-32.
- LEVI-STRAUSS C. 1949, *Les structures élémentaires de la parenté*, P.U.F., Paris.
- LEVI-STRAUSS C. 1952, *Race et Histoire*, Ed. UNESCO, Paris.
- LEVI-STRAUSS C. 1955, *Tristes tropiques*, Plon, Paris.
- LEVI-STRAUSS C. 1958a, “Le dédoublement de la représentation dans les arts de l'Asie et de l'Amérique”, in *Anthropologie structurale*, Plon, Paris.
- LEVI-STRAUSS C. 1958b et 1973, *Anthropologie structurale*, (2 t.) Plon, Paris.
- LEVI-STRAUSS C. 1964, *Les mythologiques. Le Cru et le Cuit*, Plon, Paris.
- LEVI-STRAUSS C. 1962, *La pensée sauvage*, Plon, Paris.
- LEVI-STRAUSS C. 1963, *Structural Anthropology*, New York.
- LEVI-STRAUSS C. 1967, *The Scope of Anthropology*, Londres.
- LEVI-STRAUSS C. 1991, *Histoire de Lynx*, Plon, Paris.
- LEVI-STRAUSS C., ERIBON D. 1988, *De près et de loin*, Odile Jacob, Paris (racisme).
- LEVY-BRUHL L. 1922, *La mentalité primitive*, P.U.F., Paris.
- LEVY-BRUHL L. 1949, *Carnets*, P.U.F., Paris.

- LEWIN K. 1947, "Frontiers in Group Dynamics; II: Channels of Group Life; Social Planning and Action Research", *Human Relations*, Vol. 1, n° 2, pp. 143-153.
- LEWIN K. 1959, *Psychologie dynamique*, P.U.F., Paris.
- LEWONTIN R. 1984, "La Divinité des hommes", trad. de l'anglais par J.P. Labrique, *Pour la science*, éd. française du *Scientific American*, diffusion Belin, Paris.
- LHOTE H. 1958, *A la découverte des fresques du Tassili*, Editions Arthaud, Paris.
- LINDE Ch. 1993, *Life Stories: The Creation of Coherence*, Oxford University Press, New York.
- LINTON R. 1936, *The Study of Man*, Appleton-Century, New York, (trad. fr. 1967: *De l'homme*, Ed. de Minuit, Paris).
- LITTLEJOHN S.W. 1978, *Theories of Human Communication*, Ch.E. Merrill, Columbus, Ohio.
- LLINAS SEGUI M. 1995, *Les nouvelles Baléares. La rénovation d'un espace touristique mythique*, L'Harmattan, Paris.
- LOFLAND L.H. 1973, *A World of Strangers: Order and Action in Urban Public Space*, Basic Books, New York.
- LOMAX A. 1973, "Cinema, Science and Cultural Renewal", *Current Anthropology*, 14 : 474-479.
- LONG N. (ed.) 1989, *Encounters at the interface. A perspective on social discontinuities in rural development*, Agricultural University, Wageningen.
- LONG N., LONG A. (eds.) 1992, *Battlefields of knowledge. The interlocking of theory and practice in social research and development*, Routledge, London.
- LORTAL A. 1995, *La mise en scène dans l'interaction interculturelle ou Goffman à l'épreuve de l'analyse d'un récit d'interactions "belgo-marocaines"*, Université de Paris-1, Département de Science politique, séminaire de DEA en "communication interculturelle", non publié.
- LOUBET DEL BAYLE J.-L. réédition 1991, *Introduction aux méthodes des sciences sociales*, Privat, Toulouse.
- LOWIE R.H. 1927, *The Origin of the State*, Russel and Russel, New York.
- LUCOTTE G. 1983, *Génétique des populations*, InterEditions, Paris.
- LUCOTTE G. 1990, *Introduction à l'anthropologie moléculaire : Eve était noire*. Lavoisier, Paris.
- LUMLEY H. De 1976, *La Préhistoire française : civilisations paléolithiques et mésolithiques*, (2 vol.), Edition du CNRS, Paris.
- LUMLEY H. De (dir. publ.) 1984, *Art et civilisation des chasseurs de la préhistoire: 34000-7000 av. J.-C.*, Paris.
- LUNING J. 1972, "Zum Kulturbegriff im Neolithikum", *Prähist. Z.*, Vol. 47, pp. 145-73.
- LYONS J. 1968, *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge University Press, Cambridge, (trad. fr. 1970 : *Linguistique générale. Introduction à la linguistique générale*, Larousse, Paris).
- McBURNEY C.B.M. 1960, *The Stone Age of Northern Africa*, Cambridge.
- McCALL G.J., SIMMONS J.L. 1969, *Issues in Participant Observation : A Text and Reader*, Reading, Mass., Addison-Wesley.
- MacCANNELL D. 1976, *The Tourist*, Schocken Books, New York.
- MacCANNELL D. 1992, *Empty Meeting Grounds: The Tourist Papers*, Routledge, London.

- MacDERMOTT R. 1981, "Entretien avec Ray L. Birdwhistell", in Winkin Y. (éd.), 1981: 291-301.
- McQUOWN N.A. (ed.) 1971, *The Natural History of an Interview*, University of Chicago Library, Department of Photoduplication, Microfilm Collection of Manuscripts on Cultural Anthropology, Chicago, n° 95, série XV.
- MAALOUF A. 1986, *Léon l'Africain*, Lattès, Paris.
- MAINE H.S. 1861, *Ancient Law*, Oxford University Press, London.
- MAIR L. 1962, *Primitive Government*, Penguin Books, London.
- MALCLES L.-N. 1984, *Manuel de bibliographie*, P.U.F., Paris.
- MALIK K. 2000, *Man, Beast and Zombie*, Weidenfeld, London.
- MALIKA H. 2000, *Les Premiers Berbères : entre Méditerranée, Tassili et Nil*, Ina-Yas-Edisud, Alger-Aix-en-Provence.
- MALINOWSKI B. 1922-1963, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Gallimard, Paris.
- MALINOWSKI B. 1967-1985, *Journal d'ethnologue*, Seuil, Paris.
- MALINOWSKI B. 2000, *La vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, Petite Bibliothèque Payot, Paris.
- MALLORY J.P. 1991, *In Search of the Indoeuropeans*, Thames and Hudson, Londres (théories existantes sur la famille des langues indo-européennes).
- MANDELBROT B. 1965, "Information Theory and Psycholinguistics", in Wolman B.B., Nagel E. (eds.), *Scientific Psychology*, Basic Books, New York.
- MARCH J.G. (ed.) 1965, *Handbook of Organizations*, Rand Mc Nally, Chicago.
- MARCHESIN Ph. 1992, *Tribus, ethnies et pouvoir en Mauritanie*, Karthala, Paris.
- MARCUS G.E., CUSHMAN D. 1982, "Ethnographies as Texts", *Annual Review of Anthropology*, 11, pp. 25-69.
- MARSHACK A. 1972, *The Roots of Civilisation*, New York.
- MASINI E. 1991, *The cultures of development*, Ed. UNESCO, Paris.
- MATALON B. 1988, *Décrire, expliquer, prévoir. Démarches expérimentales et terrain*, Armand Colin, Paris.
- MAUDUIT J.A. 1960, *Manuel d'Ethnographie*, Ed. Payot, Paris.
- MAUSS M. 1987, *Manuel d'Ethnographie*, Ed. Payot, Paris.
- MEAD G. H. 1934, *Mind, Self, and Society*, University of Chicago Press, Chicago (trad. fr. 1963 : *L'Esprit, le Soi et la Société*, P.U.F., Paris).
- MEAD M. 1961, "Anthropology and the Camera", *Encyclopedia of Photography*, pp. 266-283.
- MEAD M. 1963, "Anthropology and the Camera", in Morgan W.D. (ed.), *The Encyclopedia of Photography*, National Educational Alliance, New York.
- MEAD M. 1977, *Letters from the Field 1925-1975*, Harper and Row, New York.
- MEAD M. 1979, "L'anthropologie visuelle dans une discipline verbale" in *Pour une anthropologie visuelle*, C. de France, Mouton, Paris.
- MEGGERS B.J. (dir. publ.), 1968, *Anthropological Archaeology in the Americas*, Washington.
- MEILLASSOUX C. 1977, *Terrains et théories*, Anthropos, Paris.
- MELLAART J. 1975, *The Neolithic of the Near East*, Londres. (2^e édition, 1981)
- MELLARS P. 1998, "The Fate of the Neanderthals", *Nature*, n° 395.
- MENDRAS H. (éd.) 1968, *Eléments de Sociologie. Textes*, A. Colin, Paris.
- MENDRAS H., VERRET M. 1988, *Les Champs de la sociologie française*, Armand Colin, Paris.

- MERCER S. A. B. 1959, *The Origin of Writing and Our Alphabet*, Londres.
- MILANKOVITCH M. 1930, "Mathematische Klimalehre und astronomische Theorie der Klimaschwankungen", *Handbuch der Klimatologie I (A)*, Berlin.
- MILLER G., GALANTER E., PRIBRAM K. 1960, *Plans and the Structure of Behaviour*, Holt, New York
- MOBERG C. A. 1976, *Introduction à l'archéologie*, Paris.
- MONOD T. 1994, *Désert libyque*, Ed. Arthaud, Paris.
- MOOK W.G., WATERBOLK H.T. 1985, *Radiocarbon Dating*, European Science Foundation, (Handb. Archaeol., 3), Strasbourg.
- MORGAN L.H. 1878, *Ancient Society*, H. Holt, New York, (traduction française : *La société archaïque*, Anthropos, Paris).
- MORIN E. 1977, *La Méthode. Tome I: La nature de la Nature*, Seuil, Paris.
- MORRISON C. 1993, "Economie, culture et développement", *Actes du colloque des organisations internationales catholiques*, 8-10 septembre 1992, Centre de développement de l'OCDE / Organisations internationales catholiques (OIC), Genève, pp. 52-60.
- MOSCOVICI S. 1970, "Préface", in Jodelet D., Viet J., Besnard Ph., *La Psychologie sociale : une discipline en mouvement*, Mouton, La Haye, Paris, pp. 9-64.
- MOULINIE V. 1997, *La Chirurgie des âges, Corps, sexualité et représentations du sang*, Editions M.S.H., Paris.
- MULLER J.-C. 1980, *Le roi bouc émissaire. Pouvoir et rituel chez les Rukuba du Nigeria*, Serge Fleury, Québec.
- MULLER H.H. 1984, *Bibliographie zur Archäologie und Geschichte der Haustiere (1971-1982)*, Berlin.
- MULLER-BECK H. (dir. publ.) 1983, *Urgeschichte in Baden-Württemberg*, Stuttgart.
- MULLER-KARPE H. 1966-75, *Handbuch der Vorgeschichte*, 9 vol., Munich. – 1978, *Natural Science in Archaeology in Denmark, Finland, Iceland, Norway and Sweden*, Copenhagen.
- MULTHAUF R.P. 1978, *Neptune's Gift : A History of Common Salt*, Baltimore.
- MURRAY J. 1970, *The First European Agriculture : A Study of the Osteological and Botanical Evidence until 2000 BC*, Edimbourg.
- MUSEE DE L'HOMME 1984, *Art et civilisations de chasseurs de la préhistoire*, Paris.
- NADEL S.F. 1942, *A Black Byzantium*, Oxford University Press, London (tr. fr. 1971 : *Byzance Noire*, François Maspéro, Paris).
- NAEPELS M. 1998, *Histoires de terres kanakes*, Editions Belin, Paris.
- NAMGYAL TSARONG D. 1995, *Le Tibet tel qu'il était*, Anako, Paris.
- NEWCOMB Th. 1953, "An Approach to the Study of Communicative Acts», *Psychological Review*, 60, pp. 393-404.
- NEWCOMB Th., TURNER R., CONVERSE Ph. 1965, *Social Psychology. The Study of Human Interaction*, Holt, Rinehart and Winston, New York, (trad. fr. 1970 : *Manuel de psychologie sociale. L'interaction des individus*, P.U.F., Paris).
- NEWMAN J. 1960, "A Rationale for a Definition of Communication», *Journal of Communication*, 10, pp. 115-124.
- NILSSON S. 1888, *The Primitive Inhabitants of Scandinavia*, Londres. (Original : édition suédoise, 1865).

- NORDENSTRENG K. 1968, "Communication Research in the United States: A Critical Perspective", *Gazette*, Vol. XIV, n° 3, pp. 207-216.
- OAKLEY K.P. 1961, *Man, the Tool-Maker*, 5^e éd., Londres.
- OKELY J., CALLAWAY H. (eds) 1992, *Anthropology and Autobiography*, Routledge, London.
- OLIVIER DE SARDAN J.P. 1995, "La rigueur du qualitatif. La production des données en anthropologie", *Enquêtes*, 1.
- OLIVIER DE SARDAN J.P. 1997, *Anthropologie et développement : essai en socio-anthropologie du changement social*, Apad-Karthala, Paris.
- OLIVIER G. 1970, *L'Homme de Gro-Magnon*, *Anthropologie et Archéologie*, 1868-1968, AMG, Paris.
- ORTEGA N. (sous la direction de Gaudio A.) 1996-1997, *L'image en anthropologie*, Mémoire de l'Ecole d'Anthropologie de Paris.
- OSSMAN S. 1990, "Les salons de beauté au Maroc", *Cahiers de l'Orient*, n° 20, pp. 181-189.
- OSSMAN S. 1994, *Picturing Casablanca: Portraits of Power in a Modern City*, University of California Press.
- OSSMAN S. 1995, "Boombox in Ouarzazate: The Search for the Similarly Strange", manuscrit.
- OTTE M. (dir. publ.) 1985, *La Signification culturelle des industries lithiques*, Actes du Colloque de Liège du 3 au 7 oct. 1984, Liège.
- OXAAL I., BERNETT T., BOOTH D. (eds) 1975, *Beyond the sociology of development : economy and society in Latin America and Africa*, Routledge and Kegan Paul, London.
- OXFAM 1993, *OXFAM and work overseas (1992-93)*, OXFAM, London.
- OXFAM 1993, *Working for a world (1992-93)*, OXFAM, London.
- PANOPSKY E. 1987 (1943), *La vie et l'art d'Albrecht Dürer*, Hæan, Paris.
- PANOS INSTITUTE 1991-1992, *At the desert's edge et Listening for a change*, London.
- PARK R.E. 1939, "Reflections on Communication and Culture", *The American Journal of Sociology*, Vol. XLIV, pp. 191-205.
- PARK R.E., BURGESS E.W. 1970, *Introduction to the Science of Sociology*, University of Chicago Press, Chicago, (1st ed. 1921).
- PARSONS T. 1937, *The Structure of Social Action*, McGraw-Hill. New York.
- PARSONS T. 1951, *The Social System*, The Free Press, Glencoe, Ill.
- PARSONS T., BALES R., SHILS E. 1953, *Working Papers in the Theory of Action*, The Free Press, Glencoe, Ill.
- PATOUREAU M. 1992, *Dictionnaire des couleurs de notre temps (symbolique et société)*, Ed. Bonneton, Paris.
- PEABODY R.L., ROURKE F.E. 1965, "Public Bureaucracies", in March, James G. (ed.), 1965: 802-837.
- PENEFF J. 1990, *La Méthode biographique*, Armand Colin, Paris.
- PENEFF J. 1992, *L'Hôpital en urgence*, Métailié, Paris.
- PENNIMAN T.K. 1952, *A Hundred Years of Anthropology*, 2^e éd., Londres.
- PERRONT N. 1994, *Etre juif en Chine — L'histoire extraordinaire des communautés de Kaifeng et de Shanghai*, Albin Michel, Paris.

- PERROT C.H. 1982, *Les Anyi-Ndenye et le pouvoir au XVIII^e et au XIX^e siècles*, Publications de la Sorbonne, Paris.
- PFEIFFER H. 1965, *L'harmonie des couleurs*, Ed. Dunod, Paris.
- PHILLIPS P. 1980, *The Prehistory of Europe*, Londres.
- PHILLIPS P. 1985, *Early Farmers of West Mediterranean Europe*, Londres.
- PIAGET J. 1970, *Epistémologie des sciences de l'homme*, Gallimard, Paris.
- PIAULT M.H. 1985, "Anthropologie et Cinéma", *Encyclopaedia Universalis* : 442-449 ; 1986, "L'Anthropologie à la recherche de ses images", *Cinemaction*, 38 : 52-57.
- PICARD M. 1992, *Bali: tourisme culturel et culture touristique*, L'Harmattan, Paris.
- PIGGOTT S. (dir. publ.) 1961, *The Dawn of Civilization*, Londres.
- PIGGOTT S. 1965, *Ancient Europe*, Edimbourg.
- PIGGOTT S. 1983, *The Earliest Wheeled Transport*, Londres.
- PING Ti Ho. 1977, "The Indigenous Origins of Chinese Agriculture", in Reed C.A. (dir. publ.), *The Origins of Agriculture*, La Haye, pp. 413-84.
- PINKER S. *L'Instinct du langage*, Ed. Odile Jacob, Paris.
- PITT D. 1976, "Introduction to Development from blow", in Pitt (ed.) : 1-5.
- PITTINGER R.E., HOCKETT Ch.F., DANEHY J.J. 1960, *The First Five Minutes*, Paul Martineau, Ithaca.
- PITT-RIVERS J. 1997, *Anthropologie de l'honneur*, Ed. Hachette, Paris.
- PLENDERLEITH H.L. 1956, *The Conservation of Antiquities and Works of Art*, Oxford.
- PNUD 1990-1993, *Rapport mondial sur le développement humain*, Economica, Paris.
- PNUD 1992, *Rapport mondial sur le développement humain*, PNUD, New York.
- PODRO M. 1982, *The Critical Historians of Art*, Yale University Press, New Haven-London.
- POIREL M., RAOULT C. 1990, *Québec sauvage*, Anako, Paris.
- PONTIE G., RUFF T. 1985, "L'opération de rénovation de la caféière et de la cacaoyère togolaises", Boiral, Lantéri, Olivier de Sardan (éds).
- POUILLON J. (éd.) 1973, "Études d'anthropologie politique", *L'Homme*, XIII (1 -2).
- POUJOL G. 1981, *L'Éducation populaire : histoires et pouvoirs*, Editions ouvrières, Paris.
- POURCHER Y. 1987, *Les Maîtres de granit. Les notables de Lozère du XVIII^e siècle à nos jours*, Olivier Orban, Paris.
- POUTET H. 1995, *Images touristiques de l'Espagne. De la propagande touristique à la promotion touristique*, L'Harmattan, Paris.
- POUTIGNAT P., STREIFF-FENART J. 1995, *Théories de l'ethnicité*, P.U.F., Paris.
- PYDDOKE E. (dir. publ.) 1963, *The Scientist and Archaeology*, London.
- RADCLIFFE-BROWN A.R. 1964, *The Adaman Islanders*, The Free Press, New York, (1st ed. 1922).
- RAMAT P. 1985, *Typologie linguistique*, trad. de l'italien par M. Botto, P.U.F., Paris.
- RANC E. 1990, "L'anthropologie du développement aux USA : force et promesses d'une nouvelle profession", *Cahiers des Sciences humaines*, 24 (4) : 453-469.
- RECANATI F. 1979, *La Transparence et l'énonciation: pour introduire à la pragmatique*, Seuil, Paris.
- REED C.A. (dir. publ.) 1977, *The Origins of Agriculture*, La Haye.
- REED E. 1979, *Féminisme et Anthropologie*, Denoël/Gonthier, Paris.
- REGNAULT F.L. 1912, "Les musées des films", *Biologica*, 2 (16).

- REINACH S. 1922, *Cultes, mythes et religions*, Vol. I, 3^e éd., Paris.
- RENAUD A. 1979, *Photoreportage. Les trucs du métier relevés par un professionnel*, Ed. de l'Homme, Paris.
- RENFREW C. 1972, *The Emergence of Civilization*, London.
- RENFREW C. (dir. publ.) 1973, *The Explanation of Culture Change : Models in Prehistory*, London.
- RENFREW C. 1973, *Before Civilization*, London.
- RENFREW C. 1979, *Problems in European Prehistory*, Edimbourg.
- RENFREW C. 1990, *L'Enigme indo-européenne : Archéologie et Langage*, trad. de l'anglais par M. Miech-Chatenay, Flammarion, Paris.
- RENFREW J.M. 1969, "The Archaeological Evidence for the Domestication of Plants : Methods and Problems" in Ucko P., Dimbleby G.W. (dir. publ.), *The Domestication and Exploitation of Plants and Animals*, London, pp. 149-72.
- RENFREW J.M. 1983, *Palaeoethnobotany : The Prehistoric Food-Plants of the Near East and Europe*, London.
- RESEAU CULTURES 1992-1993, *Quid pro quo*, n° 8 à 14, Bruxelles.
- RETIERE J.-N. 1994, *Identités ouvrières. Histoire sociale d'un fief ouvrier en Bretagne (1909-1990)*, L'Harmattan, Paris.
- RIGHTMIRE G.P. 1984, "Homo sapiens in Sub-Sahara Africa", in Smith F.H., Spencer F. (dir. publ.), *The Origins of Modern Man*, New York, pp. 295-325.
- RIST G. (éd.) 1994, *La culture otage du développement ?* L'Harmattan, Paris.
- RITZER G. 1993, *The McDonaldization of Society*, Pine Forge Press, Newbury Park.
- RIVIERE C. 1995, *Les rites profane*, P.U.F., Paris.
- RIVIERE C. 1997, *Socio-anthropologie des religions*, Ed. Armand Colin, Paris.
- ROBINSON G. 1988, "'Here be Dragons': Problems in Charting the U.S. History of Communication Studies", *Communication*, Vol. 10, pp. 97-119.
- ROETHLISBERGER F.J., DICKSON W.J. 1939, *Management and the Worker : An Account of a Research Program Conducted by the Western Electric Company, Hawthorne Works, Chicago*, Harvard University Press, Cambridge.
- ROHOU J. 1990, *Guide pour l'étudiant en littérature*, Nathan, Paris.
- RONIS W. 1951, *Photoreportage et chasse aux images*, Ed. Paul Monte, Paris.
- ROSE S., LEWONTIN R., KAMIN L. 1985, *Nous ne sommes pas programmés. Génétiques, hérédité, idéologie*, trad. de l'anglais par M. Blanc, R. Forest, J. Ayats, La Découverte, Paris.
- ROSENBLUM N. 1992, *Histoire mondiale de la photographie*, Abbeville Press, diff. Flammarion, Paris.
- ROUCH J. 1968, "Le film ethnographique", in Poirier J. (éd.), *Ethnologie générale*, Gallimard, Paris.
- ROUCH J. 1988, "Entretien" in *Cinéma du Réel*, Devarieux C., de Navacelle M.C., Ed. Autrement, Paris.
- ROUGET G. 1990, *La Musique et la transe*, Ed. Gallimard, Paris.
- ROWLAND W.D. 1988, "Recreating the Past : Dilemmas in Rewriting the History of Communication Research", *Communication*, Vol. 10, pp. 121-140.
- ROZENBERG D. 1990, *Tourisme et utopie aux Baléares*, L'Harmattan. Paris.
- RUBIN W. (ed.), 1984, *Primitivism in XXth Century Art*, Museum of Modern Art, New-York.
- RUESCH J., KEES W. 1956, *Nonverbal Communication*, University of California Press, Berkeley.

- RUFFIE J. 1976, *De la biologie à la culture*, Flammarion, Paris.
- RUFFIE J. 1982, *Traité du vivant*, Fayard, Paris. (génétique générale)
- RUHLEN M. 1987, *A Guide to the World Languages*, Stanford University Press.
- RUHLEN M. 1997, *L'Origine des langues*, Ed. Belin, Paris.
- RYDER M.J. 1969, "Changes in the Fleece Following Domestication", in Ucko P., Dimbleby G.W. (dir. publ.), *The Domestication and Exploitation of Plants and Animals*, London.
- SABLOFF J.A., LAMBERG-KARLOWSKY C.C. 1978, *Ancient Civilization and Trade*, Albuquerque (Proceedings of the Research Seminar in Archaeology and Related Subjects).
- SACKS H. "Tout le monde doit mentir", *Communications*, n° 20, pp. 182-203.
- SACKS H., SCHEGLOFF E.A. 1973, "Opening Up Closings", *Semiotica*, 8: 289-327.
- SADOUL G. 1971, *Dziga Vertov*, Champ Libre, Paris.
- SAHLINS M.D. 1972, *Stone Age Economics*, London.
- SAINSAULIEU R. 1987, *Sociologie de l'organisation et de l'entreprise*, Dalloz, Paris.
- SALLES P., SIMON Y. 1970, *L'Expression et la communication dans la vie sociale et professionnelle*, Dunod, Paris.
- SALMEN L. 1991, "Beneficiary assessment : bringing culture into development", *Réunion d'experts sur la dimension culturelle du développement*, Ed. UNESCO, Paris (Doc. CC.91/Conf. 602).
- SANJEK R. 1991, "The Ethnographic Present", *Man*, Vol. 26, n° 4, pp. 609-628.
- SANKOFF G. 1974, "A Quantitative Paradigm for the Study of Communicative Competence", in Bauman R., Sherzer J. (eds), 1974: 18-49.
- SAPIR E. 1925, "Sound Patterns in Language", *Language*, I, pp. 37-51 (trad. fr.1968 : "La notion de structure phonétique», in *Linguistique*, Ed. de Minuit, Paris, pp. 143-164).
- SAPIR E. 1927, "The Unconscious Patterning of Behaviour in Society", in Dummer E.S. (ed.), *The Unconscious : A Symposium*, New York, Knopf, pp. 114-142 (trad. fr. 1967: "L'influence des modèles inconscients sur le comportement social", in Sapir E., pp. 35-48).
- SAPIR E. 1931, "Communication", *Encyclopedia of the Social Sciences*, McMillan, New York, pp. 78-81 (trad. fr. 1968 : "La communication", in Sapir E., pp. 91-98).
- SAPIR E. 1933, "Language", *Encyclopedia of the Social Sciences*, McMillan, New York, pp. 7-32 (trad. fr. 1968 : "Le Langage", in Sapir E., pp. 29-64).
- SAPIR E. 1967, *Anthropologie*, Ed. de Minuit, Paris.
- SAPIR E. 1968, *Linguistique*, Ed. de Minuit, Paris.
- SAUER C. O. 1952, *Agricultural Origins and Dispersals*, Cambridge, Mass.
- SCHATZMAN L., STRAUSS A. 1973, *Field Research : Strategies for a Natural Sociology*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.
- SCHEFLEN A.E. 1964, "The Significance of Posture in Communication Systems", *Psychiatry*, 27, pp. 316-331.
- SCHEFLEN A.E. 1965, "Quasi-courtship Behaviour in Psychotherapy", *Psychiatry*, 28, 245-257.
- SCHEFLEN A.E. 1973, *Communicational Structure : Analysis of a Psychotherapy Transaction*, Indiana University Press, Bloomington.
- SCHEFLEN A.E. 1977, "Classical Bases and the Structural Approach to Research", *Et Cetera*, 34 (3), 291-300.

- SCHEFLEN A.E. 1981, "Systèmes de la communication humaine", in Winkin Y. (éd.), 1981: 145-157.
- SCHEGLOFF E. 1972, "Sequencing in Conversational Openings", in Gumperz J. et Hymes D. (eds.), *Directions in Sociolinguistics : The Ethnography of Communication.*, Holt, Rinehart and Winston, New York, pp. 346-380. (Orig. *American Anthropologist*, 70, 1968, pp. 1075-1090).
- SCHLOSSER J. von 1908, *Der Kunst und Wunderkammern die Spatrenaissance*, Vienne.
- SCHNEIDER J. 1976, *Culture and Political Economy in Western Sicily*, Academic Press, New York.
- SCHRAMM W. (ed.) 1954, *The Process and Effects of Mass Communication*, University of Illinois Press, Urbana.
- SCHRAMM W. 1971, "The Nature of Communication Between Humans", in Schramm W., Roberts D.F. (eds), 1971: 3-53.
- SCHRAMM W., ROBERTS D.F. (eds) 1971, *The Process and Effects of Mass Communication*, University of Illinois Press, Urbana (rev. ed.).
- SCHUDSON M. 1984, "Embarrassment and Erving Goffman's Idea of Human Nature", *Theory and Society*, Vol. 13, n° 4, 633-648.
- SCHWABEDISSEN H. (dir. publ.) 1972-1976, *Die Anfänge des Neolithikums vom Orient bis Nordeuropa*, 4 vols, Cologne/Vienne.
- SCOLLAR I. 1970, *Einführung in neue Methoden der archäologischen Prospektion*, Düsseldorf.
- SCUBLA L. 1998, *Lire Lévi-Strauss*, Odile Jacob, Paris.
- SEBEOK T.A. (ed.) 1960, *Style in Language*, MIT Press, Cambridge, Wiley, New York.
- SEGALEN M. 1998, *Rites et rituels contemporains*, Ed. Nathan, Paris.
- SEGRE M. (dir.) 1997, *Mythes, rites, symboles dans la société contemporaine*, Ed. L'Harmattan, Paris.
- SEMENOV S.A. 1964, *Prehistoric Technology*, Londres-New York.
- SEMPER G. 1983, "London lecture : november 11, 1853", in *Res-Anthropology and Aesthetics*, 6 ; 1985, "London lecture : december 1853", in *Res-Anthropology and Aesthetics*, 9 ; 1861-1863, *Der Stil in den technischen und teknonischen Künsten*, Verlag für Kunst und Wissenschaft, Francfurt-am-Main.
- SFEZ L. 1978, *L'Enfer et le paradis*, P.U.F., Paris.
- SHANNON C., WEAVER W. 1949, *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana, University of Illinois Press, (trad. fr. 1975 : *La théorie mathématique de la communication*, Retz-CEPL, Paris).
- SHERRATT A. 1981, *Cambridge Encyclopedia of Archeology*, Cambridge University Press, Cambridge, (*Encyclopédie d'archéologie de Cambridge*, trad. de l'anglais par H. Seyrès et J. Chalavoux-Soulier, 1981, Editions du Fanal, Paris) (informations archéologiques et historiques en ce qui concerne l'évolution humaine).
- SHERRATT A.G. 1981, "Plough and Pastoralism : Aspects of the Secondary Products Revolution", in Hodder I., Isaac G.I., Hammond N. (dir. publ.), *Patterns of the Past : Studies in Honour of David Clarke*, Cambridge, pp. 261-305.
- SHERZER J. 1978, "The Ethnography of Speaking: A Critical Appraisal", in Saville-Troike M. (ed.), *Linguistics and Anthropology. Georgetown U. Round Table on Languages and Linguistics 1977*, Georgetown University Press, Washington, pp. 43-57.

- SHIBUTANI T. 1961, *Society and Personality. An Interactionist Approach to Social Psychology*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.
- SHOSTAK M. 1983, *Nisa*, Vintage Books, New York. (la vie d'une femme Bochimane, racontée par elle-même).
- SIEVEKING A. 1972, *The Cave Artists*, Londres.
- SIEVEKING G. de, LONGWORTH I.H., WILDON K.E. (dir. publ.) 1976, *Problems in Economic and Social Archaeology*, Londres.
- SIGMAN S.J. 1980, "On Communication Rules from a Social Perspective", *Human Communication Research*, Vol. 7, n° 1, pp. 37-51.
- SIGMAN S.J. 1981, "Some Notes on Conversational Fission", *Working Papers in Sociolinguistics*, 1991: 1-11.
- SIGMAN S.J. 1987, *A Perspective on Social Communication*, Lexington Books, Lexington, Mass.
- SIMON H. 1947, *Administrative Behaviour*, McMillan, New York.
- SIMS N. (ed.) 1984, *The Literary Journalists*, Ballantine Books, New York.
- SINGER C., HOLMYARD E. J., HALL A. R. (dir. publ.) 1954, *A History of Technology*, 5 vol., Oxford.
- SINGH P. 1971, *Neolithic Cultures of Western Asia*, Londres-New York.
- SINGLY (de) F. 1992, *L'Enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Nathan Université, Paris.
- SMITH R. 1971, "Theories and Models of Communication Processes", in Barker L. and Kibler R. (eds.), *Speech Communication Behaviour: Perspectives and Principles*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall. pp. 16-43.
- SONTAG S. 1979, *La photographie*, Ed. du Seuil, Paris
- SORENSEN E.R. 1967, "A research film program in the study of changing man", *Current Anthropology*, 8, 5 : 443-469.
- SOUTHALL A. 1968, "A critique of the Typology of States and Political Systems", M. Banton, ed., *Political Systems and the Distribution of Power*, Tavistock Publications, London.
- SPERBER D. 1996, *La Contagion des idées*, Ed. Odile Jacob, Paris.
- SPINDLER K. 1998, *L'uomo dei ghiacci*, Pratiche.
- SPIRO MELFORD E. 1995, *Culture et nature humaine*, P.U.F., Paris.
- SPRADLEY J., McCURDY D. 1972, *The Cultural Experience : Ethnography in Complex Society*, Science Research Associates, Palo Alto.
- SPRADLEY J., MANN B. 1975/1979, *Les Bars, les femmes et la culture*, P.U.F., Paris.
- STEWART J. 1955, *Theory of Culture Change*, University of Illinois Press, Urbana.
- STJERNQVIST B. 1967, *Models of Commercial Diffusion in Prehistoric Times*, Lund.
- Stratégie internationale du développement pour la Décennie des Nations Unies pour le développement*, 1970, 1980, 1990, ONU, New York.
- STRAUSS A., 1987, *Qualitative Analysis for Social Scientists*, Cambridge University Press, Cambridge.
- STRAUSS A. 1993, *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, L'Harmattan, Logiques sociales, Paris.
- STREHL R. 1952, *Les Robots sont parmi nous*, Paris.
- SUZUKI D., KNUDTSON P. 1989, *Genethics. The clash between the new genetics and human values*, Harvard University Press, Cambridge (problèmes éthiques liés aux manipulations génétiques).

- SWARTZ M., TURNER V., TUDEN A. 1966, *Political Anthropology*, Aldine, Chicago.
- TAGUIEFF P.A. 1987, *La Force du préjugé*, Gallimard, Paris.
- TARABOI E. 1998, *Der Similaunmann — L'uomo del Similaun* (édition bilingue), Athesia, Bolzano.
- TARDITS C. 1980, *Le royaume Bamoum*, Armand Colin, Paris.
- TATTERSALL I. *L'Emergence de l'homme, essai sur l'évolution et l'unicité humaine*, Ed. Gallimard, Paris.
- TERRAY E. 1995, *Le royaume Abron du Gyaman*, Karthala, Paris.
- TESTART A. 1993, *Des Dons et des dieux*, Ed. Armand Colin, Paris.
- THIBAUT-LAULAN Am. 1971a, *Image et communication*, Ed. Universitaires, Paris.
- THIBAUT-LAULAN Am. 1971b, *L'image dans la société contemporaine*, Ed. Denoël, Paris.
- THOMA A. 1962, "Le déploiement évolutif de l'*Homo sapiens*", *Anthropol. Hung.*, Budapest, Vol. 5, n° 1/2.
- THOMAS H.Th. 1994, *L'Homme avant l'homme, le scénario des origines*, Gallimard, Paris.
- THORNE A., WOLPOFF M. 1992, "L'évolution multirégionale de l'Homme", *Pour la Science* (juin).
- TILLET Th. 1995, "Recherches sur l'atérien du Sahara méridional (Bassins Tchadien et de Taoudenni) : position chrono-stratigraphique, définition et étude comparative", *L'Homme Méditerranéen*, LAPMO, Université de Provence, Aix-en-Provence.
- TIMBAL-DUCLAUX L. 1983, *La Méthode SPRI : pour organiser ses idées et bien rédiger*, Retz, Paris.
- TITE M.S. 1973, *Methods of Physical Examination in Archaeology*, London.
- TOBIAS Ph. 1978, *The Bushmen*, Human et Rousseau, Capetown et Pretoria.
- TRAGER G. 1959, "The Systematisation of the Whorf Hypothesis", *Anthropological Linguistics*, Vol. 1, n° 1, pp. 31-35.
- TRAGER G.L., HALL E.T. 1954, "Culture and Communication: A Model and an Analysis", *Explorations*, n° 3, pp. 137-149.
- TRIGGER B.C. 1968, *Beyond History : The Methods of Prehistory*, New York.
- TRINGHAM R. 1971, *Hunters, Fishers and Farmers of Eastern Europe, 6000-3000 BC*, London.
- TRINKAUS E. 1976, "The Morphology of the European and South west Asian Neanderthal Pubic Bones", *Am. J. Phys. Anthropol.*, New York, Vol. 44, pp. 95-104.
- TURNBULL C. 1963, *Le Peuple de la forêt*, traduit de l'anglais par Sonia Campos, Stock, Paris. (récit de la vie de l'auteur, anthropologue, parmi les Pygmées africains de la forêt de l'Ituri, au Zaïre). Publié à New York en 1962.
- TURNER V., BRUNER E. (eds) 1986, *The Anthropology of Experience*, University of Illinois Press, Urbana.
- TURVILLE-PETRE F.A.J. 1927, *Researches in Prehistoric Galilee (1925-1926)*, British School of Archaeology in Jerusalem, London.
- TYLER S. (ed.) 1969, *Cognitive Anthropology*, Holt, Rinehart and Winston, New York.
- UCKO P.J., DIMBLEBY G.W. (dir. publ.) 1969, *The Domestication and Exploitation of Plants and Animals*, London.
- UCKO P.J., ROSENFELD A. 1967, *Palaeolithic Cave Art*, London.

- UCKO P., TRINGHAM E., DIMBLEBY G.W. (dir. publ.) 1972, *Man, Settlement and Urbanism*, London.
- URBAIN J.-D. 1991, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Plon, Paris.
- URRY J. 1990, *The Tourist Gaze*, Sage, London.
- VALENTIN J.P., LORSIGNOL P. 1999, *Haut-Atlas — Sahara*, Anako, Paris.
- VANDERMEERSCH B. 1981 a, *Les Hommes fossiles de Qafzeh (Israël)*, CNRS, Paris.
- VANDERMEERSCH B. 1981b, “Les premiers Homo sapiens au Proche-Orient” in : Ferembach D. (dir. publ.), *Les Processus de l'hominisation*, Colloques Internationaux du CNRS, 599, Paris, pp. 97-100.
- VANDERMEERSCH B. 2000, “Anthropologie physique : une vision globale”, *Histoire de l'Humanité*, Ed. UNESCO, Paris.
- VANOYE F., MOUCHON J., SARRAZAC J.-P. rééd. 1991, *Pratiques de l'oral*, Armand Colin, Paris
- VAVILOV N.I. 1951, *The Origins, Variation, Immunity and Breeding of Cultivated Plants*, Chester (traduction: K. Starr).
- VERHAEGHE F. 1979, *Archaeology, Natural Science and Technology : The European Situation*, European Science Foundation, 3 vol., Strasbourg.
- VERHOEVEN J.C. 1993, “Interview with Erwing Goffman”, *Research on Language and Social Interaction*, Vol. 26, n° 3, pp. 317-348.
- VESEY L.R. 1965, *The Emergence of the American University*, University of Chicago Press, Chicago.
- VICTOROFF D. 1953, *G.H. Mead. Sociologue et philosophe*, P.U.F., Paris.
- VIDICH A.J., BENSMAN J. 1958, *Small Town in Mass Society: Class Power and Religion in a Rural Community*, Princeton University Press, Princeton.
- VIDICH A.J., BENSMAN J. 1964, “The Springdale Case: Academic Bureaucrats and Sensitive Townspeople”, in Vidich A., Bensman J., Stein M. (eds), 1964: 313-349.
- VIDICH A. J., BENSMAN J., STEIN M. (eds) 1964, *Reflections on Community Studies*, Wiley, New York.
- VIET J. 1965, *Les Méthodes structuralistes dans les sciences sociales*, Mouton, La Haye.
- VILLETTE M. 1994, *L'Art du stage en entreprise*, La Découverte, Paris.
- VINCENT J. 1990, *Anthropology and Politics*, The University of Arizona Press, Tucson.
- VIROLLE-SOUIBES M. 1985, “Gestes emblématiques masculins et mixtes à Alger et en Kabylie”, *Geste et Image*, 4, pp. 69-107.
- WAGNER G.A., AITKEN M.J., MEJDAHL V. 1983, *Thermoluminescence Dating*, European Science Foundation, (Handb. Archaeol., 1), Strasbourg.
- WAGNER H.R. 1964, “Displacement of Scape: A Problem of the Relationship Between Small-Scale and Large-Scale Sociological Theories”, *American Journal of Sociology*, Vol. LXIX, n° 6, pp. 571-584.
- WANG W.S.Y. 1991, *Exploration in Language*, Pyramid Press.
- WARREN S. 1993, “‘This Heaven gives me migraines’. The problems and promises of landscapes of leisure”, in J. Duncan and Ley D. (eds), 1993, *Place/Culture/Representation*, Routledge, London, pp. 173-186.
- WATSON J. et al. 1989, *Biologie moléculaire du gène*, Interéditions.

- WATSON P.J., LE BLANC S.A., REDMAN C.L. (dir. publ.) 1971, *Explanation in Archaeology : An Explicitly Scientific Approach*, New York.
- WATZLAWICK P., BEAVIN J.H. 1967, "Some Formal Aspects of Communication", *American Behavioural Scientist*, Vol. 10, n° 8, pp. 4-8.
- WATZLAWICK P., BEAVIN J.H., JACKSON D.D. 1967, *Pragmatics of Human Communication*, Norton, New York (trad. fr. 1972 : *Une Logique de la communication*, Seuil, Paris).
- WATZLAWICK P., WEAVER W., FISCH R. 1974, *Change. Principles of Problem Formation and Problem Resolution*, Norton, New York (trad. fr. 1975 : *Changements : paradoxes et psychothérapies*, Seuil, Paris).
- WEAVER W. 1970, *Scene of Change. A Lifetime in American Science*, Charles Scribner's Sons, New York.
- WELLS C. 1964, *Bones, Bodies and Disease*, London.
- WERTH E. 1954, *Grabstock, Hacke und Pflug*, Ludwigsbourg.
- WEST J., WITHERS C. 1945, *Plainville*, Columbia University Press, New York.
- WESTLEY B.H., McLEAN M.JR. 1955, "A Conceptual Model for Communication Research", *Audio-Visual Communications Review*, 3, pp. 3-12; *Journalism Quarterly*, 63, Winter 1957, pp. 31-38.
- WHEELER M. 1954, *Archaeology from the Earth*, Oxford.
- WHITEHOUSE D., WHITEHOUSE R. 1975, *Archaeological Atlas of the World*, London.
- WHITTLE A. 1988, *Problems in Neolithic Archaeology*, Cambridge.
- WHYNER J. 1982, *The Palaeolithic Age*, London.
- WIEMANN J.M., HARRISON R.P. (eds) 1983, *Nonverbal Interaction*, Sage, Ca., Beverly Hills.
- WIENER N. 1948, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Hermann, Paris.
- WIENER N. 1954, *The Human Use of Human Beings; Cybernetics and Society* (2nd ed., rev.), Doubleday, Garden City, NY (trad. fr. 1971 : *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains*, édition synoptique établie par François Hardonin-Duparc, U.G.E., Paris, Coll."10/18").
- WILCOX R.P. 1968, *Techniques de l'exposé et des communications orales dans les entreprises*, Editions Hommes et techniques, Puteaux.
- WILLEY G.S. 1966-1971, *An Introduction to American Archaeology*, 2 vol., Englewood Cliffs.
- WILLEY G.R., SABLOFF J. A. 1980, *A History of American Archaeology*, 2^e éd., London.
- WILLEY G.S., PHILLIPS P. 1958, *Methods and Theory in American Archaeology*, Chicago.
- WILLIAMS P. 1993, *Nous, on n'en parle pas, les vivants et les morts chez les Manouches*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- WILSON A.C., CANN R. 1992, "Afrique, berceau récent de l'homme moderne", *Pour la Science* (juin).
- WILSON D. 1975, *Science and Archaeology*, Harmondsworth.
- WINDERBERGER J. 1965, *La photographie, moyen d'expression et instrument de démocratie*, Editions Ouvrières, Paris.
- WINKIN Y. 1979, "Variétés de langue dans la Communauté française de Belgique:

- propositions pour une ethnographie de la communication”, *Actes du colloque “La Belgique vue par la sociologie” (Louvain-La-Neuve, 26/11/1979)*, Louvain, GRW, tome 3, pp. 39-51.
- WINKIN Y. (éd.) 1981, *La Nouvelle Communication*, Seuil, Paris.
- WINKIN Y. 1982, *La Communication: de l’interaction à l’institution. Approche ethnographique d’une Maison internationale d’étudiants aux Etats-Unis*, Université de Liège, Liège (thèse de doctorat en Information et Arts de Diffusion).
- WINKIN Y. 1984, “Education et ethnographie de la communication”, *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 52-53, juin, pp. 115-116.
- WINKIN Y. (éd.) 1988a, *Gregory Bateson : premier état d’un héritage*, Seuil, Paris.
- WINKIN Y. (éd.) 1988b, *Erving Goffman : les moments et leurs hommes*, Seuil/Ed. de Minuit, Paris.
- WINKIN Y. 1996, *Anthropologie de la Communication : de la théorie au terrain*, De Boeck Université, Bruxelles.
- WITTFOGEL K. 1957, *Oriental Despotism. A comparative Study of Total Power*, Yale University Press, New Haven (trad. fr. 1964 : *Le despotisme oriental*, Minuit, Paris).
- WOLFF K. (ed.) 1950, *The Sociology of Georg Simmel*, The Free Press, Glencoe.
- WOLPOFF M.H., WU X., THORNE A.L. 1984, “Modern Homo sapiens Origins : A General Theory of Hominid Evolution Involving the Fossil Evidence from East Asia”, in : Smith F.M., Spencer F. (dir. publ.), *The Origins of Modern Humans*, New York, pp. 411-83.
- WOOLLEY L., 1937, *Digging up the Past*, Harmondsworth.
- WORTH S., ADAIR J. 1970, “Navaho filmmakers”, *American Anthropologist*, 72: 9-39 ; 1972, *Through Navaho Eyes : an Exploration in Film Communication and Anthropology*, University of Indiana Press, Bloomington.
- WU XNIZHI 1981, “A Well Preserved Cranium of an Archaic Type of Early Homo sapiens from Dali, China”, *Sci. Sin.*, Beijing, Vol. 24, n° 4, pp. 530-41.
- WYLIE L. 1970, *Chanzeaux, village d’Anjou*, Gallimard, Paris.
- YUNG J.M. 1985, “Evaluation de la filière arachide au Sénégal”, in Boiral, Lantéri, Olivier de Sardan (éds).
- ZABOR M. 1978, *Essaying Metacommunication: A Survey and Contextualization of Communication Research*, Indian University, Bloomington.
- ZAJONC R.B. 1966, *Social Psychology: An Experimental Approach*, Belmont, Ca., Wadsworth (trad. fr. 1972 : *Psychologie sociale expérimentale*, Dunod, Paris).
- ZERVOS C., BREUIL H. 1959, *L’Art de l’époque du Renne en France*, Ed. Les Cahiers d’Art, Paris.
- ZEUNER F.E. 1963, *A History of Domesticated Animals*, London.
- ZIVANIVIC S. 1982, *Ancient Diseases*, London.
- ZVELEBIL M. (dir. publ.), 1986, *Hunters in Transition : Mesolithic Societies of Temperate Eurasia and their Transition to Farming*, London.

Anthropologie Culturelle : Bibliographie de base pour les étudiants de première année

- BOCQUET C. (sous la direction de Attilio Gaudio), 2000-2001, *Les Inuit du Nunavut*, Mémoire présenté à l’Ecole d’Anthropologie de Paris (Département d’Anthropologie Culturelle), Paris.
- CABIN P. (coordonné par) 1999, *La communication. Etat des savoirs*, Sciences Humaines Editions, P.U.F., Auxerre.
- CAVALLI-SPORZA L. 1997, *Qui sommes-nous ?*, Flammarion, Paris.
- CRETTIEZ X. 2000, *L’ethno-nationalisme en Europe occidentale. Problèmes politiques et sociaux*, La Documentation Française, n° 843, Paris.
- DORTIER J.F. (coordonné par) 1999, *Le cerveau et la pensée. La révolution des sciences cognitives*, Sciences Humaines Editions, P.U.F., Auxerre (2^e éd. 2003).
- MERCIER P. 1966, *Histoire de l’Anthropologie*, Coll. Le Sociologue, P.U.F., Paris.
- RIVIERE C. 1999, *Introduction à l’Anthropologie*, Hachette Supérieur, Paris.
- RUANO-BORBALAN J.C. (coordonné par) 1998, *L’identité, L’individu, Le groupe, La Société*, Sciences Humaines Editions, P.U.F., Auxerre.
- SUREAU A. 1996, “Qui sommes-nous”, *Les rencontres philosophiques de l’Unesco*, Ed. UNESCO-Gallimard, Paris.

Revues spécialisées françaises

- *Sciences Humaines*, “Spécial Anthropologie”, n° 23, décembre 1998 — 38, rue Rantheaume — B.P. 256 — 89004 Auxerre Cedex.
- *La Nouvelle Revue Anthropologique* (fondée en 1890), Bulletin trimestriel de l’Ecole d’Anthropologie — 1, Place d’Iéna — 75116 Paris.
- *L’Homme*, Revue française d’anthropologie, Bimestrielle, Ecole des hautes études en sciences sociales, diffusion Le Seuil. Revue fondée par C. Lévi Strauss, qui allie une ethnographie très diversifiée à une réflexion axée sur des questions centrales de l’anthropologie.
- *L’Homme Méditerranéen*, Mélanges offerts à Gabriel Camps, 1995, LAPMO, Publications de l’Université de Provence, Aix-en-Provence.
- *Ethnologie française*, Musée des arts et traditions populaires, revue trimestrielle, éditions Armand Colin. Fondée en 1972, cette revue a élargi l’ethnologie de la France à des sujets qui dépassent largement le champ des traditions rurales.
- *Terrain*, carnets du patrimoine ethnologique, Revue semestrielle, Ministère de la Culture, Diffusion CID — 131, bd Saint-Michel — 75005 Paris. Centrée sur l’ethnologie de l’Europe, thématique, traite de sujets contemporains.

Orientations bibliographiques

- *Gradhiva*, Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie, semestrielle, éditions Jean-Michel Place. Enquête, anthropologie, histoire et sociologie, trimestrielle, éditions Parenthèses, Marseille.
- *Autrepart*, Revue de l'ORSTOM, trimestrielle, éditions de l'Aube.
- *Ethnies-documents*, Revue du centre Peuples autochtones et développement — 45, rue du faubourg du Temple — 75010 Paris.
- *Techniques et culture*, Revue semestrielle, éditions de la MSH, diffusion CID.
- *Socio-anthropologie*, Revue interdisciplinaire de sciences sociales, semestrielle, diffusion Difpop.
- *Le journal des anthropologues*, Revue de l'Association française des anthropologues — 1, rue du 11 Novembre — 92120 Montrouge.

A lire absolument

- *Anthropologie, problématiques et perspectives, 1997*, “Franchir les anciennes frontières”, Vol. I, Revue internationale des sciences sociales n° 153, UNESCO/Erès, septembre et décembre.
- *Anthropologie : état des lieux, 1986*, Livre de poche LGF / revue L'Homme.
- *Histoire de l'humanité : de la préhistoire aux débuts de la civilisation, 2000*, Vol. I, Editions UNESCO, Paris.
- *La dimension culturelle du développement, 1994*, Coll. Culture et Développement, Editions UNESCO, Paris, 1994
- *Les sciences sociales dans le monde, 2001*, Editions UNESCO — Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- *Notre avenir à tous : la Commission mondiale sur l'environnement et le développement, 1988*, Editions du Fleuve, Montréal.
- *L'emploi, la Croissance et les besoins essentiels : problème mondial, 1976*, Conférence mondiale tripartite sur l'emploi, la répartition des revenus, le progrès social et la division internationale du travail, Genève, OIT.
- “Les Origines de l'humanité”, dossier hors série, *Magazine Pour la science*, janvier 1999.
- *Anthropologie, problématiques et perspectives, 1997*, “Explorer de nouveaux horizons”, “Vol. II, Revue internationale des sciences sociales, n° 154, UNESCO/Erès, septembre et décembre.

- Revue américaine *Science* : Vol. 255, pp. 686, 727 (1991) — Vol. 259, p. 1249 (1993)
- “*L'invention de l'outil expliquée grâce aux grands singes*” par Christiane Galus, “*Le Monde*” 29 mars 2002, page 28, Paris.
- “*Origine de l'humanité : nos gènes mènent en Afrique*” par Catherine Vincent, “*Le Monde*” 9 mars 2002, page 27, Paris.

Bibliographie Attilio Gaudio

- Sur l'origine des Canariens préhispaniques*, Ed. Instituto de Estudios Atlanticos, Madrid, 1954
- A travers l'Afrique Blanche*, Ed. Julliard, Paris, 1955
- Sur les traces de Marco Polo*, Ed. Julliard, Paris, 1955
- A la recherche des Iles Ignorées*, Ed. Julliard, Paris, 1956
- La Révolution des Femmes en Islam*, Ed. Julliard, Paris, 1957
- Épiques et Douces Canaries*, Ed. Julliard, Paris, 1958
- Le Pakistan, 90 millions de Musulmans*, Ed. Julliard, Paris, 1959
- Le Sahara des Africains*, Ed. Julliard, Paris, 1960
- Rif, terre marocaine d'épopée et de légende*, Ed. Julliard, Paris, 1961
- Les Empires de la Mer*, Ed. Julliard, Paris, 1962
- En Méditerranée, dans le sillage d'Ulysse*, Ed. Fernand Nathan, Paris, 1967.
- Les Civilisations du Sahara*, Ed. Gérard, Bruxelles, 1967
- Il Mahatma Gandhi*, Ed. Marzorati, Milano, 1968
- Les Etrusques*, Ed. Gérard, Bruxelles, 1969
- La Corsica*, I.G.M., Firenze, 1970
- Allal El Fassi ou l'Histoire de l'Istiqlal*, Ed. Alain Moreau, Paris, 1971
- I Berberi*, I.G.M., Firenze 1971
- Sahara Espagnol, fin d'un mythe colonial*, Ed. Arrissala, Rabat, 1975
- Le Dossier du Sahara Occidental*, Ed. N.E.L., Paris, 1978
- Le Dossier de la Mauritanie*, N.E.L., Paris, 1978
- Femmes d'Islam ou le sexe interdit*, Ed. Denoel/Gonthier, Paris, 1980 (co-auteur Renée Pelletier)
- Maroc du Nord: cités andalouses et montagnes berbères*, N.E.L., Paris, 1981
- Fès, joyau de la civilisation islamique*, UNESCO-N.E.L., Paris, 1982
- Histoire du naufrage et de la captivité de Monsieur de Brisson en 1785 avec description des déserts d'Afrique depuis le Sénégal jusqu'au Maroc*, N.E.L., Paris, 1984
- Etonnante Côte d'Ivoire*, Ed. Karthala, Paris, 1984 (co-auteur Patrick Van Roeckeghen)
- Maroc Saharien: du Tafilalet au Rio de Oro*, Ed. Dessain et Tolra, Paris, 1985
- Sahel, sulle piste della fame*, E.M.I., Bologna, 1986
- Le Mali*, Ed. Karthala, Paris, 1988
- Sahara, 6000 anni*, Ed. Moizzi, Milano, 1988
- Guida al Marocco*, Ed. Moizzi, Milano, 1988
- Guida alle Isole Canarie*, Ed. Moizzi, Milano, 1989
- Guida all'Africa Occidentale e Centrale*, Ed. Moizzi, Milano, 1990
- Guerre et Paix au Maroc: reportages 1940-1990*, Ed. Karthala, Paris, 1991
- Sahara, città storiche da salvare*, I.G.M., Firenze, 1992

- Les populations du Sahara Occidental*, Ed. Karthala, Paris, 1993
Cooperazione, inganno dei poveri, E.M.I., Bologna, 1993
Uomini blu: il dramma dei Tuareg tra storia e futuro, E.C.P., Firenze, 1993
Les Iles Canaries, Ed. Karthala, Paris, 1995
Le guide des Paradis Financiers, Ed. De Verneuil, Paris, 1996
Giornalista di ventura (Da un continente all'altro alla scoperta dell'Uomo), Ed. Pendragon, Bologna, 1996
Sud Marocco, Sahara Occidentale, Nord Mauritania: oasi e casbe da scoprire, Ed. Polaris, Firenze, 1997
Una Vita nel ciclone della storia (Dalla lotta partigiana al Terzo Mondo), Ed. L'Harmattan Italia, Torino, 1998
Andalusia: città arabe di Spagna, Ed. Polaris, Firenze, 2000
Mauritania: alla scoperta delle antiche biblioteche del deserto, Ed. Polaris, Firenze, 2002
Les bibliothèques du désert — Recherches et études sur un millénaire d'écrits, Ed. L'Harmattan, Paris, 2002 (posthume)

Stampato da:

Grafiche Cappelli srl
Via Arno, 49 - Osmannoro
Sesto Fiorentino (FI)